

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE DE PHILOSOPHIE PARIS 1  
PANTHÉON-SORBONNE

*HOW DOES IT WORK ?*

UNE LECTURE DE LA THÉORIE DES  
SYMBOLES DE NELSON GOODMAN

Alexis ANNE-BRAUN

Thèse de Philosophie  
sous la direction de Jocelyn BENOIST

Présentée et soutenue publiquement le 8 décembre 2016  
à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

**Composition de Jury :**

Catherine Z. ELGIN, Professeure, Harvard University, Boston

Éléonore LE JALLE, Maître de conférences (HDR), Université de Lille

Jean-Philippe NARBOUX, Maître de conférences, Université Bordeaux-Montaigne

Jean-Baptiste RAUZY, Professeur, Université Paris IV Paris-Sorbonne

## Résumé

Nous proposons dans cette thèse d'apporter une réponse à la question « Pourquoi conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons ? ». Le cadre de cette réponse est fourni par la théorie des symboles de Nelson Goodman. L'enjeu de notre travail de thèse est de montrer comment une étude du fonctionnement de la référence, et de nos différents actes de symbolisation permet de régler un certain nombre de problèmes philosophiques (une justification de l'induction, le problème de la dépicition, le problème kantien de la déduction des catégories, le problème des espèces naturelles et des universaux, une explication de la métaphore et de la fiction, l'essai d'une reconstruction logique de l'expérience phénoménale) sans d'abord présupposer l'existence d'un monde réel, qui serait donné indépendamment de nos façons d'y référer. Aussi s'agit-il de montrer comment une théorie du fonctionnement symbolique offre de fournir une justification de la référence, qui ne serait pas d'emblée adossée sur un Référent (le Monde, la Réalité) hors de notre portée, et qui de ce fait serait la raison de la métaphysique. Si une telle perspective s'apparente à une position que l'on qualifie dans le débat contemporain d'anti-réaliste, ce travail est motivé cependant par une compréhension paradoxalement « réaliste » de la philosophie de Nelson Goodman, et qui s'appuie sur une théorie des échecs et des ratages de la référence. Par là, nous aussi, entendons porter hautes les contraintes que font peser le réel, et ses aspérités (parmi lesquelles il faut compter l'histoire de nos pratiques), sur une théorie de la référence.

## **Abstract**

My doctoral dissertation addresses the following question : “Why do we conceptualize the world as we do?”. Nelson Goodman’s theory of symbols, as I show, provides the framework to answer that question. A main concern of this program is to present how a study of reference and its functioning deals with, and may settle, several important philosophical problems inherited from tradition (the justification of induction, the problem of depiction, the Kantian deduction of categories, the problem of natural kinds and universals, the logical construction of our phenomenal experience), as well as various problems debated in contemporary philosophy of language (denotation, exemplification, metaphor, fiction). Considering symbols in their functioning, as operations of symbolization, may prevent us from assuming that there is a “ready-made” World, given independently of how we refer to it and conceptualize it. What I would like to show, then, is that our referential practice is justified even if the World in itself, which is a common denominator of all kinds of Metaphysical Realism, doesn’t exist as such. In the contemporary literature, this approach is generally considered a detrimental form of anti-realism. However, my dissertation proposes to read Goodman’s philosophy anew, from a paradoxical « realist » vantage point, grounded onto an analysis of the various successes and failures of reference. To that extent, I intend to present and make explicit different kinds of constraints that make a symbol right. History of our own practices, as well as context-sensitivity, play important parts among these criteria. Only such a “doctrine of infelicities” turns out to bring to light the “realist spirit” of Goodman’s philosophy.

## Remerciements

Je tiens à remercier Jocelyn Benoist pour avoir accepté de diriger cette thèse, pour m'avoir encouragé tout au long du procès d'écriture, et pour avoir rendu possible mon séjour à l'Université de Chicago au Printemps 2015, qui par bien des aspects, et grâce à bien des personnes admirables a été fructueux. Ce travail dit mieux qu'un remerciement, ce que mes propres intuitions doivent à ses enseignements et sa philosophie.

Je suis reconnaissant au département de philosophie de Paris I, et à son école doctorale, d'avoir permis que je rédige cette thèse dans les meilleures conditions. J'ai pu profiter des cours que je donnais en Licence en épistémologie, en philosophie générale et en traduction, à des étudiants souvent curieux et vifs, pour me familiariser avec des problématiques qui étaient au cœur de mon travail. Je garde un souvenir tout à la fois angoissé et réjouissant des présentations que j'ai pu entreprendre, en cours, de la nouvelle énigme de l'induction – et le plus souvent sur la demande des étudiants eux-mêmes, qui développent si précocement ce goût pour les paradoxes philosophiques. Je dois dire que durant ces années d'enseignement, je leur ai parfois introduit à des débats philosophiques auxquels je n'étais moi-même que peu familier. Ce fut un apprentissage en quelque sorte conjoint, et je les remercie de m'avoir tant appris, espérant que je sois parvenu moi-même à leur apprendre quelque chose.

Je remercie également Jean-Baptiste Rauzy qui m'a invité à participer à son séminaire de recherche à l'Université Paris IV, et pour la discussion intéressante qui s'en est suivie.

Je remercie Quentin Kammer d'avoir organisé une journée d'étude sur Nelson Goodman à l'Université de Bordeaux-Montaigne, et Jean-Philippe Narboux de l'avoir rendu possible.

Je remercie tous mes amis qui ont accepté de me relire, et m'ont apporté leurs remarques utiles et toujours très pertinentes (Sophie Bergont, Jeanne-Marie Roux, Anne Alombert, Manuel Leval-Duché).

Je remercie mon amie Julie Drevet qui m'a aidé à mettre en forme ce travail, et qui m'a initié, malgré toute ma mauvaise volonté, au langage  $\LaTeX$ .

Je remercie tout particulièrement mon camarade de promotion Alexandre Declos, qui a débuté en même temps que moi une thèse sur la métaphysique de Nelson Goodman, avec qui nous avons découvert *Manières de faire des mondes*, alors que nous passions le concours de l'agrégation, et qui a été mon « Monsieur Goodman » durant ces années de thèse.

Je remercie mon ami Jonathan Soskin, avec qui j'ai commencé une conversation sur les difficultés de la philosophie kantienne, il y a maintenant dix ans, que nous n'avons jamais finie, et que nous reprenons presque à chaque instant. Par bien des aspects, cette thèse est marquée par cette conversation que, pour lui faire honneur, je veux bien qualifier d'intempestive.

Je remercie mes amis, ma famille pour le soutien qu'ils m'ont apporté, le gîte, la campagne et le calme qu'ils m'ont parfois offerts. Que mon père, ma mère, et mon frère soient aussi particulièrement remerciés.

J'ai enfin une pensée pour Clarisse Zoulim, qui avait commencé sa thèse en même temps que moi, avec qui nous avons eu une belle discussion sur le point de vue de l'erreur, et qui nous a quitté, sur une erreur, dont le sens ne m'est cependant pas compréhensible.

# Table des matières

<b>Introduction</b>	<b>3</b>
État de l'art . . . . .	15
Plan et développement . . . . .	23
<b>I Epic Fail — Les infortunes de la référence</b>	<b>26</b>
<b>1 La fonction philosophique de l'erreur</b>	<b>27</b>
1.1 Et si tout marchait bien ? . . . . .	27
1.2 Austin et la doctrine des échecs . . . . .	35
1.3 Reconceptions de la fausseté et de la vérité . . . . .	47
<b>2 Ways of wrongmaking.</b>	<b>55</b>
2.1 Dysfonctionnement symbolique et système constructionnel . . . . .	57
2.2 Décrets pervers . . . . .	91
2.3 Systèmes mal implantés . . . . .	99
2.4 Ratages dans l'art . . . . .	110
2.5 Vérité et fausseté métaphorique . . . . .	122
2.6 Mary Tricias et les malheurs de l'échantillonnage . . . . .	141
2.7 Rituel . . . . .	156
<b>Conclusion</b>	<b>162</b>
<b>II La projection du réel</b>	<b>174</b>
<b>3 L'énigme de l'induction</b>	<b>175</b>
3.1 Introduction : un premier aperçu du problème et de sa solution . . . . .	176
3.2 Buter contre le mur : irréels, confirmation, causalité, signification . . . . .	183
3.3 Le format du Vleu . . . . .	210
Conclusion . . . . .	228

<b>4</b>	<b>Le Vleu hors les murs.</b>	<b>231</b>
4.1	Induction et Kindmaking . . . . .	233
4.2	Les « décisions projectives » de la théorie des symboles . . . . .	263
4.3	L'unité de la pensée de Goodman : projeter la projection . . . . .	289
	<b>Conclusion</b>	<b>306</b>
<b>III</b>	<b>Le fonctionnement de la référence</b>	<b>309</b>
<b>5</b>	<b>Implantation</b>	<b>310</b>
5.1	L'implantation des prédicats : une solution à l'énigme de l'induction .	310
5.2	Implantation et habitude : empirisme, scepticisme et philosophie du langage . . . . .	326
5.3	Implantation et fonctionnement symbolique : le cas du réalisme pictural	351
5.4	Inertie et invention . . . . .	388
	Conclusion . . . . .	399
<b>6</b>	<b>Ajustement, Engagement, Contexte.</b>	<b>403</b>
6.1	Praxéologie . . . . .	403
6.2	Ajustements . . . . .	415
6.3	Engagement . . . . .	439
6.4	Contexte . . . . .	465
	<b>Conclusion</b>	<b>485</b>
	<b>Bibliographie</b>	<b>492</b>

# Introduction

*Rémi n'avait pas peur du monde, qui est une collection indéfiniment extensible de mots aux raccords imprévisibles, dans laquelle les disciplines scolaires se découpent on ne sait pourquoi un éventail plutôt qu'un autre, les petits mots poussant à ras de terre pour la botanique, le considérable éclat des mots tombés des étoiles pour l'optique, et les mots de l'optique suspendus sur ceux de la botanique pour la littérature française : ainsi Rémi jadis élisait tel jour les toupies, le lendemain les flotteurs à pêcher, et le surlendemain s'étant avisé que flotteurs et toupies ayant la même forme peuvent n'être qu'une seule série en dépit de leurs fonctions diverses, il les réunissait. Il connaissait toutes ces règles farfelues et tyranniques qui donnent la maîtrise du présent. [...] Et puis on le sait, il aimait les colifichets, les douloureux petits fétiches où la chose entière apparaît même en son absence ; il n'était pas Roland pour avoir l'outrecuidance de prétendre atteindre directement une essence toujours invérifiable.*

---

Pierre Michon, *Vies minuscules*, « La vie des frères Bakroot »



« This pose is often use to produce a sense of quiet repose. The thumb and index finger gently grasp the ends fingers of the other hand. The gesture is centered in front of the body somewhat bellow waist level and the wristes are bent slightly, creating the desire « V » shape above the hands. Exemple #7 (yellow dress) illustrates an incorrect and blatent effect by placing the hands too low. #8 has interlocked the fingers in such a way to produce tension rather than repose, and additionally, looses the « V » shape concept ».

FIGURE 1 – Robert Heinecken, *Lessons in posing Subjects*.



Lorsque nous définissons avec justesse la couleur d'un objet, identifions la position idéologique d'un individu, reconnaissons une odeur, le style d'un architecte, d'un écrivain ou d'un raisonnement mathématique, nous éprouvons le sentiment d'avoir touché la cible, comme si le langage avait saisi le réel en ses bonnes articulations. Rendre justice à ce sentiment, est-ce pourtant présupposer quelque ordre supposé dans le réel, qu'il nous faudrait seulement découvrir ? Car il se pourrait que, utilisant et appliquant un concept, ce soit nous qui fassions quelque chose du monde, construisant une certaine intuition, lui donnant une forme. Une explication alors est attendue de ce que nous ne puissions pourtant pas construire n'importe quelle intuition, et conceptualiser le monde au petit bonheur. Il est clair en effet que les concepts ne s'appliquent pas n'importe comment. Tout simplement, il est possible de manquer sa référence au monde. Si le monde lui-même n'est rien, hors celui que nous construisons en nous y référant, comment expliquer qu'il ne soit pas, non plus, n'importe lequel ? Si des contraintes pèsent sur nos manières de référer au monde, d'identifier certains de ses aspects ou parties, quelles sont ces contraintes ? Où se situent-elles, si elles ne sont pas dans le monde lui-même ? « *Et pourquoi alors conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons ?* »<sup>1</sup>.

Une réponse à cette question, qui ferait intervenir les propriétés métaphysiques des choses ne saurait être satisfaisante, si le format de ces choses et de leurs propriétés, est justement de notre fait. Un enjeu de ce travail est de fournir une réponse à cette question qui, du moins, ne partirait pas d'un tel point de vue. A cet enjeu est attachée l'orientation générale des thèses que nous formulons et qui sont, en un sens qu'il faudra préciser, non-Réalistes. Il s'agit donc tout d'abord, et simplement, de comprendre pourquoi, si nos intuitions n'ont de sens pour nous qu'en tant que nous les construisons, et puisque nous n'avons pas l'outrecuidance d'aller chercher une essence toujours invérifiable, il se trouve que nous conceptualisons pourtant le monde d'une certaine façon ou de plusieurs façons – entendu que, par ailleurs, il y aura de ces façons qui seront dans certaines circonstances ou dans n'importe

---

1. Cavell, Stanley, *Dire et vouloir dire : livre d'essais*, Paris, Éditions du Cerf, 2009, p. 155 (Passages). En cette formulation exacte, la question est posée par Cavell à l'occasion d'une discussion sur la philosophie de Wittgenstein. L'origine wittgensteinienne de cette question a son importance dans la genèse de ce travail, toutefois cette question peut également être entendue, au moins dans cette introduction, comme une interrogation qui n'a pas besoin d'être immédiatement rapportée à la philosophie de Cavell ou à celle de Wittgenstein.

quel contexte, incorrectes, et qu'il y aura de mauvaises applications d'un concept. La question que nous posons est ainsi relative à l'accord qu'il semble que nous trouvions, lorsque nous conceptualisons le monde; étant entendu que le monde lui-même ne saurait être la mesure de cet accord. En bref, il s'agit d'expliquer ce qu'explique aussi une position dite Réaliste – qu'il y a certaines assertions qui sont vraies, certaines images correctes, certaines cartes réussies – mais en évitant de s'engager, comme le réaliste, auprès d'un monde qui serait donné absolument, et en particulier indépendamment de la façon dont on s'y réfère. Une normativité est donc à définir, qui ne soit pas le fait du monde, mais de la façon que nous avons de nous y référer.

Conceptualiser, c'est utiliser certains critères pour décrire le monde qui nous entoure et y avoir une prise. La question pourrait donc tout aussi bien être : qu'est-ce qu'une bonne prise sur le monde ? Si nous conceptualisons le monde de telle ou telle manière, si nous choisissons tels critères plutôt que tels autres (critère de vérité, de réalisme, pratiques d'échantillonnage, manière de désigner les couleurs, de classer ensemble les objets et propriétés), ce serait parce que ces critères là nous paraissent plus pertinents<sup>2</sup>. Qu'est-ce donc alors qui rend pertinent l'usage de certains concepts ? Et que dire de la pertinence ? Ayant rejeté la possibilité de recourir à des propriétés spéciales ou magiques du monde, cette question ne peut certes trouver une réponse que dans le cadre d'une enquête relative à ce que nous faisons lorsque nous désignons le monde. Partant, la question aussi change de sens : elle ne se rapporte plus aux phénomènes, mais comme le dit Wittgenstein, dans une répétition du geste kantien, à la possibilité des phénomènes<sup>3</sup>. Or cette possibilité, c'est nous. Et c'est bien sûr de ce côté, du côté d'une enquête sur les façons dont nous parlons, et référons dans des contextes déterminés, et selon certaines visées, que nous devons engager notre réflexion. La réponse doit se situer, d'une manière ou d'une autre, à l'endroit de nos pratiques elles-mêmes, selon le modèle, déjà offert par la philosophie de Wittgenstein, d'une forme d'anthropologisation de la nécessité.

---

2. Et d'une pertinence telle que nous ne l'interrogeons plus dans l'usage ordinaire que nous faisons des concepts.

3. Wittgenstein, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005 (Bibliothèque de philosophie) §90.

La question « *Pourquoi* conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons? » a certes quelque chose de déroutant. D'emblée, elle semble nous porter du côté d'une réflexion métaphysique, alors même qu'il faudrait pouvoir résister à toutes les formules qui feraient appel à quelque propriété du Réel. Il est donc important de conserver le sens de la question, dans ce qu'elle a aussi de perturbant, en montrant qu'une réponse en termes de « comment nous conceptualisons le monde », constitue une réponse – sinon la seule – possible. Au caractère déroutant de la question, et de ne pouvoir s'en remettre à des possibilités qui seraient dans le monde lui-même, est également rattaché le risque du scepticisme. Que cette question soit en un sens très métaphysique explique sans doute qu'elle a, posée dans sa naïveté même, quelque chose de vertigineux. Comme s'il s'agissait par exemple de savoir pourquoi nous utilisons le prédicat de couleur « vert » et non un prédicat inventé « *vleu* » qui désignerait parfois des choses que dans notre langage nous appelons vertes et parfois des choses bleues.

La question ne vaut cependant d'être posée que dans la mesure où précisément, avec elle, nous nous heurtons au scepticisme. Derrière cette formule générale de « conceptualisation », ce sont de nos activités référentielles qu'il s'agit (Quelle étiquette s'applique à quoi? De quelle propriété une chose est-elle l'exemple? Pour quoi exactement tient une image ou une description?), bref de la référence. Et que la référence fasse ainsi difficulté, et qu'on nous demande de considérer pourquoi en fait, nous parvenons à désigner le monde, et comment il se fait que nos symboles rencontrent le monde, est bien, en effet, le format de ce nouveau scepticisme qu'on rattache aussi à la philosophie de Wittgenstein<sup>4</sup>. Un scepticisme qui nous empêche de nous rapporter à des critères extérieurs, à quelque factualité que ce soit, bref au monde lui-même, pour régler nos activités référentielles. Croiser le scepticisme, c'est donc surtout présenter l'option réaliste comme une option qui a besoin de davantage de justifications qu'il n'y paraît. L'envers exact de cette position sceptique, est un relativisme qui affirmerait que puisqu'aucun critère objectif n'existe, nous pouvons faire n'importe quoi de nos symboles. Ni le scepticisme, ni le relativisme ne sont pourtant des options viables. Comme nous l'avons déjà exprimé plus haut, le problème est bien de fournir une théorie de la référence qui

---

4. Kripke, Saul A., *Règles et langage privé : introduction au paradoxe de Wittgenstein*, Paris, Éd. du Seuil, 1996 (L'Ordre philosophique).

soit aussi satisfaisante que le Réalisme, mais qui ne soit pas comme ce dernier, attachée auprès d'une Réalité-en-soi.

Maintenant que nous avons indiqué les coordonnées du problème, nous devons sans doute éclaircir quelle ressource pour le résoudre nous pensons découvrir dans la théorie des symboles de Nelson Goodman (1906-1998). Si nous-même sommes la possibilité des phénomènes, mais que l'on se refuse à entrer dans des considérations trop empiriques relatives à ce que précisément *nous* sommes, le travail à faire est bien celui d'un éclaircissement de la référence et de son fonctionnement. Une théorie du fonctionnement symbolique examine la nature de nos différentes références au monde (étiquetage, dénotation, exemplification, expression, dépicition, allusion, citation, variation)<sup>5</sup>, ainsi que leur critères de correction, d'un point de vue qui est opératoire.

Nous nous intéressons ici particulièrement à la correction du fonctionnement symbolique. [...] La correction appartient à tous les modes de fonctionnement des symboles. Un symbole peut être ou ne pas être correct eu égard à ce qu'il dit, dénote, exemplifie, exprime ou réfère via une chaîne d'étapes référentielles<sup>6</sup>.

Il apparaît qu'au cœur de la théorie de la référence, notre pratique réelle se trouve engagée. Plus exactement, la notion d'implantation qui est mobilisée dans *Faits, fictions et prédictions*<sup>7</sup>, est une traduction logique de la fonction normative dévolue à nos pratiques linguistiques. Dès lors que nous refusons d'attribuer au monde les propriétés naturelles qui sont habituellement définies de telle sorte à assurer notre référence, il devient possible de comprendre comment nos pratiques symboliques engendrent leurs propres conditions de possibilité, et d'impossibilité. C'est là une thèse importante que nous défendons dans ce travail.

---

5. Nous avons placé en début de cette introduction une image de la série *Lessons in Posing Subjects* réalisée par l'artiste Robert Heineken (Figure 1). Elle illustre de manière pertinente, le type d'interrogation philosophique emportée par la question « How does it work ? » ; montrant assez exactement quelles peuvent être les différentes formes prises par une étude du fonctionnement symbolique (théorie des échecs, notion d'ajustement à certaines intentions représentatives, référence dénotation, par exemplification ou par d'autres voies plus complexes).

6. Goodman, Nelson, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 166.

7. Goodman, Nelson, *Faits, fictions et prédictions*, Paris, Éd. de Minuit, 1985 (Propositions).

La théorie des symboles de Goodman offrirait ainsi de comprendre que si le langage est au moins aussi intolérant qu'il est tolérant, les critères de correction de nos différentes références au monde se situent à l'endroit de nos pratiques linguistiques, pour lesquelles les notions de projectibilité et d'implantation fournissent des traductions logiques et philosophiques possibles. Par exemple, si les prédictions qui utilisent le prédicat « *vleu* » sont incorrectes et celles qui utilisent le prédicat « vert », correctes, c'est parce que le prédicat « vert » bénéficie d'un plus haut degré d'implantation, et non en vertu de quelques propriétés métaphysiques du monde. L'anti-réalisme de Goodman se situe très exactement ici : la référence n'y est plus accrochée à un référent mondain ; autrement dit, selon les termes de Goodman lui-même, la solution que sa théorie des symboles propose au problème soulevé plus haut est bien, en son fond, « non-cosmique »<sup>8</sup>. C'est bien pour cette raison que le constructionnalisme que défend Goodman est un anti-réalisme. Il refuse d'admettre un monde réel, donné indépendamment de ses versions, et qui leur servirait de critère – c'est-à-dire ce sur quoi s'accroche toutes les versions classiques du réalisme sémantique<sup>9</sup>. La philosophie de Goodman, s'il y en a une, n'est « *pas Roland pour avoir l'outrecuidance de prétendre atteindre directement une essence toujours invérifiable* », qui pourrait prendre le nom de Réalité.

Il est bien clair pourtant que Goodman est concerné par le problème du monde et de son usage. C'est un point qui apparaît de façon très nette dans *Manières de faire des mondes*<sup>10</sup>. Il revient au constructionnalisme que défend Goodman de montrer que nos diverses conceptualisations du monde (qu'elles soient artistiques, scientifiques ou ordinaires) sont plus ou moins correctes en vertu de leur ajustement à certaines visées ou intentions représentatives, et à leur degré d'implantation. Nous prétendons que ce constructionnalisme, s'il est en effet concerné par les notions d'ajustement, de monde, et d'usage – « *toutes ces règles farfelues et tyranniques*

---

8. *Ibid.*, p. 77.

9. Dummett, Michael, *Philosophie de la logique*, Paris, 1991, pp. 62-69. « Bien que nous n'acceptons plus la théorie de la vérité-correspondance, nous restons, au fond, des réalistes. Nous conservons dans notre manière de penser une conception fondamentalement réaliste de la vérité. Le réalisme consiste dans l'idée que, pour tout énoncé, il doit y avoir quelque chose en vertu de quoi, soit cet énoncé est vrai, soit sa négation l'est ». Voir aussi, Engel, Pascal, *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989, chapitre VI « Vérité, signification et réalisme », pp. 157-165.

10. Goodman, Nelson, *Manières de faire des mondes*, vol. 1, Paris, Gallimard, 2006 (Folio).

*qui donnent la maîtrise du présent* » – est bien un réalisme d’une autre sorte. Plus encore, la philosophie de Goodman, bien qu’elle s’inscrive dans un programme philosophique très spécifique (un programme élaboré au moment de la rédaction de *La structure de l’apparence*), n’est pas étrangère à une réflexion de nature davantage wittgensteinienne sur la fonction constitutive de nos pratiques et usages. Dans les deux cas, il s’agit, selon les termes mêmes de Putnam, « d’une réflexion philosophique sur la pratique de notre communauté », qui fait l’économie de ce que l’on qualifie parfois de « métaphysique »<sup>11</sup>.

La théorie des symboles de Goodman est ainsi susceptible de fournir des outils conceptuels (implantation, projectibilité, ajustement) pour penser philosophiquement la notion d’usage. Cette dimension de la philosophie de Goodman a fait pourtant l’objet de peu de commentaires en philosophie du langage, alors même que son constructionnalisme se prêtait à une lecture davantage pragmatiste. Bien sûr, cette théorie du fonctionnement symbolique ne va pas non plus sans poser de nouvelles difficultés. Il s’agit tout d’abord de donner un sens et une forme aux contraintes exercées par le réel, dans une philosophie que Goodman caractérise « d’irréaliste ». Aussi, prenons-nous le parti de proposer dans ce travail une lecture quelque peu hétérodoxe du *worldmaking* – et de la philosophie de Goodman plus généralement – en interprétant d’une manière que l’on pourrait qualifier de réaliste (mais il faudra voir en quel sens), cette théorie du fonctionnement symbolique. En insistant en particulier sur les contraintes contextuelles qui s’exercent sur nos diverses manières de référer au monde, en essayant de donner un sens non déflationniste à la notion d’implantation, en essayant de ressaisir l’unité de la pensée de Goodman derrière la notion de « projectibilité », et en insistant en premier lieu sur les échecs possibles de la référence, il s’agit en effet de montrer que Goodman a bien le sens du monde ; quand bien même ce serait le langage qui donnerait, en dernière instance, un sens au monde.

Partant, la double menace du scepticisme et du relativisme se trouverait aussi écartée. Quand bien même il existerait diverses façons de se référer au monde, il n’est pas vrai que nous puissions faire n’importe quoi, et produire n’importe quelle version du monde – d’où l’importance accordée dans ce travail à tous les échecs

---

11. Hilary Putnam, « Présentation » in, Goodman, *Faits, fictions et prédictions*.

possibles de la référence. *Contra relativisme*.

Admettre qu'il y a de nombreux systèmes corrects et de nombreux critères de correction ne fait pas s'écrouler la distinction entre le correct et l'incorrect. Si cela fait quelque chose, c'est rendre plus important l'examen de cette distinction<sup>12</sup>.

Par ailleurs, la théorie des symboles proposée par Goodman ne saurait en rien être identifiée, même dans son recours à la notion d'implantation et d'habitude, à une philosophie de type sceptique. Il s'agit alors seulement – et cela est particulièrement éclairant pour comprendre la solution que Goodman propose à la nouvelle énigme de l'induction, partant, à un problème plus grave concernant la référence – de « mobiliser toutes nos capacités afin de faire un choix parmi des hypothèses »<sup>13</sup>. *Contra scepticisme*. Peut-être s'agit-il ici d'une définition de la philosophie. De la part de Goodman il y a là plus de pragmatisme que de scepticisme, c'est du moins un enjeu de ce travail de le démontrer.

Réinterprétée dans le cadre de la théorie du fonctionnement symbolique de Goodman, une réponse à question originale « Pourquoi conceptualisons le monde tel que nous le faisons ? » aura, bien sûr, due être quelque peu reconsidérée et reformulée. Un aspect important de cette reformulation concerne le thème du fonctionnement. Nous ne pouvons sortir du scepticisme – attaché à une interprétation maximaliste du pronom interrogatif « pourquoi » – qu'à la condition de regarder « comment cela marche », c'est-à-dire en examinant comment nous parvenons ou échouons à nous référer au monde, comment nous faisons les mondes qui sont à notre disposition<sup>14</sup>. Il est vrai que nous faisons certaines choses précisément parce que c'est ainsi que « cela marche ». Par exemple, une réponse au problème de l'induction – qui doit lui-même d'abord être formulé comme une interrogation forte : « Pourquoi certaines inductions sont-elles valides ? » – consistera, une fois aban-

12. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 27.

13. Goodman, Nelson, *Problems and projects*, Indianapolis (Ind.), Bobbs-Merrill, 1972, p. 54. Si Goodman associe dans le texte « Definition and Dogma » cette attitude à l'attitude philosophique et sceptique, il ne faut bien sûr aucunement se méprendre sur l'utilisation de ce terme « sceptique », qui sans doute veut dire l'exact opposé du type de scepticisme qu'on associe généralement au relativisme, et à toute philosophie qui s'en remettrait à nos pratiques seulement.

14. Il convient ici de rappeler qu'en anglais le mot « to work » a un double de sens de fonctionnement et d'œuvre. Goodman insiste dans *Manières de faire des mondes*, sur cette équivocité.

donné le concept d'espèce *naturelle*, en un examen des différents degrés d'implantation et de projectibilité des prédicats « *vleu* » et « vert ». Nous conceptualisons le monde en termes de vert *parce que* le prédicat « vert » est un prédicat qui marche, étant mieux implanté que le *vleu*. L'irréductibilité de la question du pourquoi à celle du comment, au moins comme point de départ, s'explique maintenant par le bénéfice théorique d'une rencontre momentanée avec le scepticisme. Comme nous l'avons indiqué déjà, il semble qu'il faille de quelque façon heurter le scepticisme pour entrevoir l'impossibilité de s'en remettre au monde lui-même pour régler des problèmes qui ont trait à la référence. Ce sont là, quelques-uns des enseignements que nous tirons de la nouvelle énigme de l'induction, et qui expliquent pourquoi cette énigme occupe une place si importante dans ce travail.

Si la question du « pourquoi », menée jusqu'au bout, offre de nous heurter ainsi au scepticisme, et de nous faire renoncer à quelques notions équivoques (le monde, la réalité, la ressemblance), l'examen philosophique doit cependant se poursuivre plus loin ou autrement. Et en effet, le risque de la question « pourquoi », serait de nous faire croire qu'une réponse soit en fait possible ; ainsi par exemple d'une philosophie de type naturaliste. D'où le refus de Goodman d'inscrire, comme Quine, sa théorie de la référence dans une démarche génétique. Selon un jeu de mots dont Goodman a la formule, il s'agit d'examiner les routes de la référence, plutôt que ses racines.

Je m'intéresse ici aux relations variées qui peuvent être obtenues entre un terme ou un autre signe ou symbole et ce à quoi il se réfère ; non pas à comment de telles relations sont en fait établies, [...] je m'intéresse aux structures plutôt qu'aux origines<sup>15</sup>.

---

15. Goodman, Nelson, « Routes of Reference », *Critical Inquiry*, vol. 8, no. 1, 1981. Il s'agit bien évidemment pour Goodman de distinguer son projet philosophique, du programme quinien. Ainsi, le terme anglais « Routes », utilisé avec malice par Goodman, s'oppose-t-il à son homonyme « Roots », qui appartient au vocabulaire de Quine. Il est clair que le programme goodmanien concernant la référence n'est pas un programme génétique, au sens de celui développé par Quine dans *From Stimulus to Sciences* ou *The Web of Belief*, mais un programme plutôt orienté par une intuition structuraliste. Mitchell s'appuie sur cette déclaration de Goodman afin de mettre en évidence une certaine cécité de la théorie de Goodman à l'histoire et au contexte de nos activités référentielles. Cette critique est justifiée, d'autant plus si nous voulons mettre en avant la dimension fortement contextuelle de la théorie des symboles de Goodman. En revanche il faut bien resituer cette déclaration de Goodman également dans son contexte : c'est-à-dire dirigée tout d'abord contre le projet quinien de



De ce fait, il est important de comprendre que la notion d'implantation a une fonction pragmatique, plutôt qu'explicative. Une étude du fonctionnement symbolique décrit des systèmes, examine leur nature, définit des critères de correction dans des contextes bien déterminés, mais ne se situe jamais sur un plan métaphysique ou épistémique. Sans doute est-ce là aussi la modestie du projet goodmanien qui, s'inscrivant au départ dans une tradition issue de Carnap, mais par son rejet de toute entreprise fondationnelle, « renonçant ainsi à l'idée d'ancrer le langage en un fond qui put être atteint sans en être investi », « a rattrapé Wittgenstein sur le parcours solitaire de sa seconde philosophie »<sup>16</sup>. Il restera bien sûr à confirmer cette hypothèse, qui n'est pas l'orthodoxie parmi les interprétations qui ont pu être faites de sa philosophie.

Par ailleurs, il convient de préciser que si nos pratiques sont au centre d'une théorie du fonctionnement symbolique, en revanche il serait difficile de caractériser une telle enquête comme véritablement anthropologique. Et en effet, cette théorie du fonctionnement symbolique ne nous dit presque rien de l'homme lui-même, de son esprit, et de tout ce que l'on pourrait associer à une psychologie, empirique comme chez Hume, transcendantale comme chez Kant, ou encore à une théorie anthropologique du symbolisme, ainsi qu'on peut la trouver chez Cassirer ou Langer<sup>17</sup>. Alors que nous cherchons dans les pratiques humaines l'adresse de la

---

naturalisation de l'épistémologie, ensuite contre la résurgence des questions métaphysiques concernant la référence (dont la métaphysique analytique inspirée des analyses modales de Kripke est un exemple). La théorie des symboles de Goodman n'interdit en fait pas de mettre en avant le fait que les contraintes qui pèsent sur nos activités référentielles soient de nature contextuelle. Voir l'article de Mitchell, W. J. Thomas, « Irrealism, and Ideology : A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, no. 1, 1991, pp. 23-35.

16. Cometti, Jean-Pierre, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, 2010, p. 114 (Folio 535).
17. Nous pouvons retenir ici la définition que Goodman donne du mot « symbole » dans l'introduction à *Langages de l'Art*, (au sous-titre pour nous décisif : « Une esquisse d'une théorie des symboles ») : « J'emploie ici « symbole » comme un terme très général et neutre. Il recouvre les lettres, les mots, les textes, les images, les diagrammes, les cartes, les modèles, et bien d'autres choses, mais ne véhicule pas de sous-entendus détournés ou occultes ». Nous renvoyons également à l'article de Elgin « Sign, Symbol, and System » in *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 4, New York, Garland Publishing, 1997.  
Goodman, Nelson, *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles*, vol. 1, Paris, A. Fayard-Pluriel, 2011, p. 27 (Pluriel).

possibilité des phénomènes, nous nous en remettons en fait à une théorie des symboles pour laquelle l'homme en tant qu'objet de l'anthropologie ne joue que peu de rôle. De façon assez paradoxale, l'anthropologisation de la nécessité qui était au départ visée s'exécute d'une manière qui ne rend pas l'anthropologie nécessaire. C'est là sans doute ce qui fait l'originalité, et aussi la difficulté, de la notion goodmanienne d'implantation, irréductible à toutes les interprétations anthropologiques possibles, mais les autorisant également toutes<sup>18</sup>. En bref une réflexion sur les routes de la référence n'est irréconciliable avec aucune réflexion sur les racines de la référence ; toutefois il est clair qu'elles n'ont pas le même objet.

Enfin, il est important d'indiquer que s'il y a bien dans la théorie de Goodman une façon de rendre indistincts version et monde, ou encore langage et monde, le projet philosophique goodmanien est déterminé par une approche que lui-même caractérise comme « constructionnaliste ». Il ne s'agit pas, dès lors, de découvrir, sur les ruines d'un monde qui n'aurait plus aucune fixité ou solidité, la formule d'une sorte d'harmonie spontanée ou naturelle entre nos versions du monde et le monde auquel elles se réfèrent. Dans la théorie des symboles proposée par Goodman, la référence se construit, parfois contre le langage ordinaire lui-même, parfois encore avec difficulté, que ce soit dans le contexte de la recherche d'un système constructionnel pour représenter les apparences phénoménales, dans l'élaboration de versions scientifiques ou artistiques du monde, ou tout simplement dans les façons plus ordinaires que nous avons de nous référer au monde. Il est clair par exemple, que l'idée selon laquelle « le langage usuel est toujours en ordre » ne fait pas sens du point de vue de la philosophie de Goodman<sup>19</sup>. Assurément les termes d'implantation, de projectibilité, et d'ajustement doivent être compris dans le contexte d'une philosophie constructionnaliste. Cette remarque bien entendu, ne saurait en rien minimiser le pouvoir de détermination de la référence, dévolue par Goodman, à notre pratique elle-même. En bref, notre lecture de Goodman prend acte de l'importance que Goodman accorde à nos pratiques, selon un motif presque pragmatiste, tout en rapportant immédiatement ce motif à un projet en

---

18. Nous renvoyons ici aux différentes interprétations de la notion d'implantation proposées par Hacking in Hacking, Ian, *Le plus pur nominalisme : l'énigme de Goodman « vleu » et usages de « vleu »*, Combas, Éd. de l'éclat, 1993 (Tiré à part).

19. C'est là sans doute l'un des points de tension entre les philosophies de Wittgenstein et de Goodman.

réalité constructionnel.

C'est ainsi que s'offre peut-être une résolution du problème soulevé plus haut, dans les termes mêmes de la théorie des symboles de Goodman. La normativité qui doit venir se substituer aux notions rendues suspectes de vérité, d'adéquation ou de certitude empirique, se *construit* à même notre pratique, dans les diverses façons que nous avons de nous référer au monde. Il incombe alors à la philosophie la tâche de mettre au jour cette normativité par l'examen minutieux des distinctions qui s'établissent à même nos pratiques symboliques entre le correct et l'incorrect. Il est clair en tous cas, que le monde lui-même n'est pas invoqué, pour servir de critère extérieur à nos activités référentielles. Mais il est clair aussi que le monde n'est pas perdu, s'il s'identifie à toutes nos versions réussies. C'est ainsi qu'une position au départ anti-réaliste peut se convertir en une forme particulièrement sophistiquée de réalisme, en tout cas qui ne cède rien aux exigences d'une attitude réaliste.

## État de l'art

Notre corpus se compose principalement des œuvres de Nelson Goodman, de *La structure de l'apparence*<sup>20</sup> (qui est une réécriture de sa thèse de doctorat), aux derniers articles rédigés par Goodman et réunis dans *Reconceptions*. L'accessibilité du corpus goodmanien pour le public français<sup>21</sup> a largement été le fait des initiatives éditoriales et des travaux réalisés dans les années 1990 et 2000 par Jean-Pierre Cometti, Roger Pouivet et Jacques Morizot<sup>22</sup>, à partir des textes qui appartiennent

---

20. Goodman, Nelson, *La structure de l'apparence*, Paris, J. Vrin, 2004 (Analyse et philosophie). Une liste plus complète des œuvres de Nelson Goodman se trouve dans la bibliographie.

21. A l'exception sans doute de *Problems and projects*.

22. Nous ne citons ici que les travaux les plus importants, dont deux sont des remaniements de thèse de doctorat. Pouivet, Roger, *Esthétique et logique*, Bruxelles, Mardaga, 1996 ; Pouivet, Roger, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010 (Essais d'art et de philosophie) ; Pouivet, Roger, *Lire Goodman : les voies de la référence*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1992 (Lire les philosophies 1) ; Pouivet, Roger, Morizot, Jacques et Cometti, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000 ; Morizot, Jacques, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, J. Vrin, 2012 (Essais d'art et de philosophie). Ces recherches, bien qu'elles trouvent dans la philosophie de Goodman une commune source d'inspiration prennent inévitablement des directions philosophiques très différentes,

à ce qu'on appelle aujourd'hui l'esthétique analytique (*Langages de l'Art, L'Art en Théorie et en Action, Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et d'autres sciences*). Cette réception très particulière de Goodman, et qui avait en fait déjà été initiée par des théoriciens, au départ étrangers à son œuvre (Ricœur<sup>23</sup>, Genette<sup>24</sup>, Schaeffer<sup>25</sup>), est à l'origine de l'importance accordée en France à Goodman dans les études littéraires et en esthétique<sup>26</sup>. Cette bonne réception de l'œuvre de Goodman s'explique sans doute par l'importance qu'a eu la sémiotique en France au moins jusqu'à la fin des années 1990<sup>27</sup>.

Pourtant il faudrait ne pas sous-estimer un autre moment de la réception de Goodman en France. Il est vrai que Nelson Goodman fut aussi et d'abord reçu comme un représentant de la philosophie analytique qui se développait dans les années 50 aux États-Unis, et plus particulièrement à Harvard, dans la continuité directe des travaux engagés par Carnap et par les positivistes logiques. Aussi, bien avant sa traduction par J.-B Rauzy (qui en a depuis fourni des commentaires intéressants), *La structure de l'apparence* avait fait l'objet d'un certain nombre de commentaires chez des philosophes français, spécialistes de l'œuvre de Carnap et du positivisme logique (Jules Vuillemin et Louis Vax<sup>28</sup> qui font figures de pion-

---

Cometti du côté d'une esthétique pragmatiste, Pouivet du côté d'un réalisme esthétique et d'une ontologie de l'art, Morizot du côté d'une entreprise davantage sémiotique.

23. Ricœur, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Éd. du Seuil, 1997 (Points 347), première édition 1975.
24. Genette, Gérard, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, Paris, Éd. du Seuil, 2004 (Points) ; Genette, Gérard, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éd. du Seuil, 2010 (Collection Poétique).
25. Schaeffer, Jean-Marie, *Les célibataires de l'art*, Paris, Gallimard, 1996 (NRF essais).
26. Sur l'influence de Goodman dans la réception de l'esthétique analytique en France, voir Goodman, Nelson et Elgin, Catherine Z., *Esthétique et connaissance : pour changer de sujet*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1990 (Tiré à part).
27. C'est ainsi par exemple que Jacques Morizot présente les choses dans la postface rédigé en 2012 à son essai paru une première fois en 1996, Morizot, Jacques, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, J. Vrin, 2012 (Essais d'art et de philosophie), p. 224 et sq. « Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, le contexte est celui de la crise du modèle sémiotique, avec la montée en puissance corrélative d'un modèle rival qui prend pour point d'appui la compréhension des mécanismes perceptifs ». Ce modèle rival est incarné par les approches en esthétique contemporaine de Flint Schier ou de Dominic Lopès, qui datent déjà des années 90.
28. Vax, Louis, *L'empirisme logique : de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, Presses universitaires de France, 1970 (Sup 93), « Philosophie logique contemporaine ». La présentation de Louis Vax se nourrit en fait déjà des thèses irréalistes défendues par Goodman dans

ners<sup>29</sup>, ou encore Joëlle Proust<sup>30</sup>). *Faits, fictions et Prédications*, édité en 1984 aux Éditions de Minuit dans la collection « Propositions » est d'ailleurs le premier essai de Goodman traduit en français. Pour ce qui concerne le seul chapitre qui présente la nouvelle énigme de l'induction, il est traduit, édité et commenté dans une anthologie des grands textes du positivisme logique dès 1980, et discuté par Pierre Jacob dans sa thèse *L'empirisme logique*, publiée la même année<sup>31</sup>. Il est clair en tous cas que cette réception de la partie la plus technique des œuvres de Goodman fut très différente de la réception de son esthétique. En réalité, à l'exception notable de Pouivet et de Morizot<sup>32</sup>, il existe peu de spécialistes français de l'ensemble de l'œuvre de Goodman, qui aient entrepris de discuter aussi bien des sujets métaphysiques, de philosophie des sciences, et d'esthétique. Quant à *Manières de faire des mondes*, qui est sans aucun doute le livre de Goodman le plus lu, et le plus assimilable à la forme du discours philosophique continental<sup>33</sup>, il fut tantôt approprié par une littérature davantage intéressée par des questions esthétiques, tantôt assimilé à une défense du relativisme conceptuel, et le plus souvent rejeté pour la forme extrême de l'anti-réalisme et du nominalisme qui y ont cours. Sans doute est-ce Ian Hacking<sup>34</sup> qui a, en fait, le plus contribué à familiariser le public français avec ce type d'orientation philosophique, et qui en a proposé différents usages possibles dans les sciences sociales et en histoire des sciences.

En ce qui concerne la littérature américaine, la situation est certes très différente. Bien que relativement marginal, Nelson Goodman fut une figure importante de la philosophie analytique américaine des années 50 aux années 90, et qui fit avec Quine, puis Putnam la renommée d'Harvard. *La structure de l'apparence* eut

---

*Langages de l'Art*, et divers autres articles des années 60.

29. Vuillemin, Jules, *La logique et le monde sensible : étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, 1971 (Nouvelle bibliothèque scientifique).
30. Proust, Joëlle, *Questions de forme : logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.
31. Feyerabend, Paul et al., *De Vienne à Cambridge : l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours essais de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, 1980 (Bibliothèque des sciences humaines 67) ; voir aussi la thèse de P. Jacob, Jacob, Pierre, *L'empirisme logique : ses antécédents, ses critiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
32. Pour un aperçu synthétique de ces différents enjeux, voir Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *La philosophie de Nelson Goodman. Repères*, Paris, Vrin, 2011.
33. Et ce n'est pas un hasard si ce texte a ainsi pu être mis à l'épreuve de l'oral de l'agrégation de philosophie en 2011.
34. Hacking, *Le plus pur nominalisme*.

une importance considérable et fut pour beaucoup de philosophes américains une première rencontre avec l'œuvre de Carnap (il n'existait d'ailleurs pas de traduction anglaise de *l'Aufbau* au moment de la première publication de *La structure de l'apparence*)<sup>35</sup>, et donc avec le constructionnalisme<sup>36</sup>. Plus encore, la nouvelle énigme de l'induction fut abondamment discutée dans diverses revues de philosophie des sciences, de logique et de métaphysique<sup>37</sup>, et devint rapidement un texte de formation pour les étudiants en philosophie. *Langages de l'Art* eut une importance considérable pour la formulation d'une nouvelle façon de faire de l'esthétique, et bon nombre des discussions qui continuent aujourd'hui d'occuper la scène de l'esthétique contemporaine y trouvent leur origine (problème de la fiction, de la dépeintion, de l'exemplification, de la notation, du style)<sup>38</sup>. En revanche *Manières de faire des mondes* fut assez mal reçu aux Etats-Unis, y compris par les plus proches amis et collaborateurs de Goodman (Hempel, Scheffler, Putnam)<sup>39</sup>. Si l'essai le plus métaphysique, en apparence, de Goodman a eu une influence, c'est surtout dans les sciences sociales<sup>40</sup> et chez les psychologues de la New Look Psychology<sup>41</sup>. La disparition progressive de l'influence de Goodman au sein de la philosophie analytique se mesure sans doute, de plus en plus, au peu de faveurs que reçoivent les options philosophiques qu'il défend dans l'essai de 1978, et associées parfois

- 
35. La première traduction de *l'Aufbau* date de 1967, voir *The Logical Structure of the World*, Berkeley and Los Angeles, Univ. Of California Press, 1967.
36. L'on peut tout de même rappeler que la réception de *La structure de l'apparence* fut en partie freinée par la difficulté du formalisme logique qui y est élaboré et par le jugement négatif qu'en fit Michael Dummett dès sa parution, et dans plusieurs articles plus détaillés en 1956 et 1957. Nous renvoyons aux articles de Dummett reproduits dans Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, Vol. 1, pp. 13-49, ainsi qu'à l'article de R. Farrell « M. Dummett on *The structure of appearance* » dans l'ouvrage op cit, pp. 49-66. Voir en particulier p. 49 « An unfavorable judgment by a philosopher of repute can easily tempt one to leave one's copy unread ».
37. Stalker, Douglas Frank, *Grue! : the new riddle of induction*, Chicago, Open Court, 1994.
38. On pourra mesurer l'influence de Goodman sur ces différents sujets en lisant l'article de Monroe C. Beardsley, « Problèmes anciens, nouvelles perspectives » in Cometti, Jean-Pierre, Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *Esthétique contemporaine : art, représentation et fiction*, Paris, J. Vrin, 2005 (Textes clés); voir aussi Monroe C. Beardsley « Languages of Art and Art Criticism », in Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman*, vol. 3, New York, Garland Publishing, 1997, pp. 43-67.
39. McCormick, Peter, *Starmaking : realism, anti-realism, and irrealism*, Cambridge, Mass., Etats-Unis, MIT Press, 1996.
40. Goodman, Nelson, Douglas, Mary et Hull, David L., dir., *How classification works : Nelson Goodman among the social sciences*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992.
41. Bruner, Jérôme Seymour, *Actual minds, possible worlds*, Cambridge Mass London, Harvard Univ. Press, 1986.

à une forme d'irrationalisme à la Rorty ou même à la Déconstruction<sup>42</sup>. De façon presque paradoxale, lorsque l'on connaît les réticences de Goodman lui-même pour le terme de métaphysique, c'est en métaphysique analytique que l'influence de sa philosophie est en fait aujourd'hui la plus déterminante<sup>43</sup>, que ce soit en raison de la méréologie qu'il élabore dans les années 50, l'option nominaliste et hyper-extensionnaliste qu'il défendra jusqu'au bout, sa conception du temps, des contrefactuels, des *possibilia*, de la permanence des objets, des propriétés esthétiques, des mondes possibles<sup>44</sup>.

Il convient enfin de faire un cas particulier des travaux de Putnam, Scheffler et Elgin qui ont tous trois été proches de Goodman et qui ont le plus contribué à discuter ses thèses, y compris celles avec lesquelles ils n'étaient pas en accord. Des années 60 aux années 80 Goodman et Putnam eurent une influence importante l'un sur l'autre, et c'est ensemble qu'ils affrontèrent le problème du réalisme métaphysique et en formulèrent d'autres versions possibles (réalisme interne, irréalisme)<sup>45</sup>. Israël Scheffler connaissait très bien les débats sur l'induction<sup>46</sup>, fut un grand défenseur de l'hyper-extensionnalisme goodmanien (affrontant par exemple avec cet outil logique le problème du discours indirect, ou de la métaphore<sup>47</sup>) et proposa

---

42. Une telle critique de l'irréalisme se retrouve dans Boghossian, Paul, *La peur du savoir : sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Marseille, Agone, 2009 (Banc d'essais) ; Searle, John Rogers *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1998 (NRF essais). Rorty a contribué à autoriser une telle lecture relativiste de l'œuvre de Goodman, en l'identifiant très tôt à une radicalisation du pragmatisme américain, après la parenthèse ouverte par le positivisme logique.

43. Voir par exemple ce que dit Lewis de l'influence qu'eut pour lui Goodman in Lewis, David Kellogg, *Philosophical papers*, New York Oxford, Oxford university press, 1983.

44. Nous renvoyons ici à la thèse en cours de rédaction d'Alexandre Declos, « La métaphysique chez Nelson Goodman ».

45. Putnam, Hilary Whitehall, *Raison, vérité et histoire*, Paris, Édition de Minuit, 1984 (Propositions 9) ; Putnam, Hilary Whitehall, *Le réalisme à visage humain*, Paris, Gallimard, 2011 (Tel). Il convient également de citer le séminaire que Quine, Putnam et Goodman donnèrent conjointement à Harvard, « The Way the World Is ».

46. Scheffler, Israel (1923-), *Anatomie de la science : étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, 1966.

47. Scheffler, Israel, « An Inscriptional Approach to Indirect Quotation », *Analysis*, 1954, p. 83 ; Rudner, Richard S. et Scheffler, Israel, *Logic & art : essays in honor of Nelson Goodman*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972 ; Scheffler, Israel, *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language.*, London, Boston and Henley, Routledge and Kegan Paul, 1979 ; voir aussi Elgin, Catherine Z., « Scheffler's Symbols », *Synthese*, vol. 94, no. 1, janvier 1993, pp. 3-12.

même à la discussion de nouvelles voies de la référence (mention-sélection, re-enactment<sup>48</sup>). Il se heurta cependant à l'irréalisme défendu dans *Manières de faire des mondes*, et préféra à l'irréalisme une version pluraliste du réalisme, qu'il qualifie de *plurealism*<sup>49</sup>. Catherine Z. Elgin, qui a co-écrit avec Goodman *Reconceptions*, a édité l'ensemble des articles et discussions qui furent publiés dans différentes revues à l'occasion des parutions successives de Goodman et s'occupe également du fond Goodman à Harvard. Deux essais, *Considered Judgement*<sup>50</sup>, *With Reference to Reference*<sup>51</sup>, qui portent en partie ou principalement sur l'œuvre de Goodman, eurent également une grande importance dans la réception de la théorie des symboles de Goodman et pour mon propre travail.

Bien que cette liste ne soit pas exhaustive, elle me semble toutefois significative à deux égards au moins. D'une part il existe très peu d'ouvrages monographiques sur Goodman – à l'exception de l'essai de Cohnitz et Rossberg, remarquable du point de vue des indications biographiques et bibliographiques, par sa qualité de synthèse et l'effort entrepris par les deux auteurs pour saisir et présenter la philosophie de Goodman sous la forme d'une « Big Picture »<sup>52</sup>, et celui de Morizot et Pouivet qui possède sans aucun doute ces mêmes qualités<sup>53</sup>. Il est vrai que l'unité de la pensée de Goodman est parfois difficile à saisir. Une dimension importante de cette thèse aura ainsi consisté à essayer de la ressaisir avec le concept de « projectibilité », et la problématique du fonctionnement symbolique<sup>54</sup>. D'autre part, il

48. Scheffler, Israel, *Symbolic worlds : art, science, language, ritual*, Cambridge, Cambridge university press, 1997.

49. Scheffler, Israel, « A Plea for Plurealism », *Erkenntnis (1975-)*, vol. 52, no. 2, janvier 2000, pp. 161-173.

50. Elgin, Catherine Z., *Considered judgment*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1996.

51. Elgin, Catherine Z., *With reference to reference*, Indianapolis, Hackett, 1983.

52. Cohnitz, Daniel et Rossberg, Marcus, *Nelson Goodman*, Chesham, Bucks, Acumen, 2006 (Philosophy now) : « This book, for example, is, as far as we know, the first attempt to introduce Goodman's philosophy as the coherent, interconnected system of ideas it is ».

53. Morizot et Pouivet, *La philosophie de Nelson Goodman. Repères*.

54. A cet égard il convient de citer les efforts entrepris ces toutes dernières années pour rendre manifeste cette unité. Voir en particulier l'article de Gerhard Ernst, in Kester-Haeusler-Stiftung, *Symbole, Systeme, Welten : Studien zur Philosophie Nelson Goodmans*, Heidelberg, Synchron, 2005 (Philosophische Impulse); ainsi que la présentation générale de l'ouvrage in Ernst, Gerhard, Steinbrenner, Jakob. et Scholz, Oliver R., *From logic to art : themes from Nelson Goodman*, Frankfurt, Ontos-Verlag, 2009 (Philosophische Forschung). Il convient également de citer ici les thèses en cours de rédaction de Quentin Kammer « La nouvelle énigme de l'induction et sa portée dans la philosophie de Goodman » sous la direction d'Emmanuel Bermon



semble que l'ensemble de cette littérature secondaire entre en conflit, pour des raisons parfois très différentes, avec l'anti-réalisme supposé de *Manières de faire des mondes*. Il existe alors plusieurs stratégies possibles : ou bien faire une interprétation maximaliste du relativisme de Goodman, puis dans un second temps l'accepter ou le rejeter ; ou bien exprimer une forme de distance avec les thèses attachées à la notion de *worldmaking*<sup>55</sup> ; enfin proposer une interprétation du *worldmaking* qui ne serait précisément pas relativiste. En adoptant la troisième stratégie, il est clair que la lecture que nous faisons de la théorie des symboles prend délibérément le contre-pied de la plupart des interprétations qui ont pu être faites du *worldmaking*. Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, il s'agit de faire droit à la possibilité d'un réalisme chez Goodman<sup>56</sup>, un réalisme qui insiste précisément sur le fait que notre référence au monde n'est jamais complètement garantie, et que d'importantes contraintes pèsent sur les versions que nous proposons du monde.

Porté par cette intuition, dont ce travail de recherche se veut une exploration, nous en sommes ainsi venus à nous appuyer sur des références (Austin, Benoist) qui sans aucun doute pourraient paraître au premier abord tout à fait étrangères au programme philosophique défendu par Goodman. L'usage de la théorie des échecs d'Austin<sup>57</sup> nous permet pourtant d'adresser de façon originale le problème de la correction symbolique<sup>58</sup>, tandis que le contextualisme défendu dans ses derniers ouvrages par Jocelyn Benoist<sup>59</sup> offre de mieux comprendre ce que peut signifier

---

et Jean-Philippe Narboux, et d'Alexandre Declos « La métaphysique de Nelson Goodman » sous la direction de Roger Pouivet et Isabelle Thomas-Fogiel.

55. Pouivet, Roger, « L'irréalisme : deux réticences », *Philosophia Scientia*, vol. 2, no. 2, 1997, pp. 179-195 ; Scheffler, « A Plea for Pluralism ».
56. Il est remarquable qu'en un sens la possibilité de faire droit à une forme de réalisme chez Goodman soit également au cœur de la thèse d'Alexandre Declos, bien que ce réalisme soit interprété par lui d'une manière métaphysique.
57. Austin, John Langshaw, *Écrits philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1994 (La couleur des idées) ; Austin, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éd. du Seuil, 1970 (L'ordre philosophique) ; voir aussi Laugier, Sandra et Al-Saleh, Christophe, dir., *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, vol. 1, Hildesheim, G. Olms, 2011 (Europaea memoria 88) ; Benoist, Jocelyn, *Sens et sensibilité : l'intentionnalité [sic] en contexte*, vol. 1, Paris, les Éd. du Cerf, 2009 (Passages).
58. Pour un examen plus détaillé de cette stratégie voir l'ouvrage collectif Chauviré, Christiane, Ogien, Albert et Quéré, Louis, dir., *Dynamiques de l'erreur*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009 (Raisons pratiques 19).
59. Benoist, Jocelyn, *Concepts : introduction à l'analyse*, Paris, les Éd. du Cerf, 2010 (Passages) ; Benoist, Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste : réflexions sur ce que l'on a*, Paris, J.

exactement d'avoir le sens du monde, quand bien même nous prendrions nous-mêmes part à cette construction. Que la philosophie de Goodman soit en réalité hautement contextuelle, est un point qu'Elgin elle-même n'a cessé de mettre en avant<sup>60</sup>. Il est clair cependant que les philosophies d'Austin et de Goodman sont irréductibles l'une à l'autre, comme il est clair que de nombreux aspects de la philosophie de Goodman entrent directement en conflit avec certaines thèses importantes attachées à une position contextualiste, notamment en ce qui concerne le problème de la perception. Il convient pour cette raison de rappeler ici que cette exploration n'est d'aucune façon une étude comparative.

Il reste enfin à faire un point sur la littérature qui examine plus directement le rôle joué par la pratique dans la théorie du fonctionnement symbolique. A ce sujet la littérature se partage en fait entre les auteurs qui essaient de rattacher Goodman, au même titre que Sellars, Quine ou Putnam, à la tradition pragmatiste<sup>61</sup>, ceux qui en proposent une interprétation davantage wittgensteinienne<sup>62</sup>, enfin ceux qui en font une lecture empiriste<sup>63</sup>. Si la comparaison avec la philoso-

---

Vrin, 2011 (Moments philosophiques) ; Benoist, Jocelyn, *Le bruit du sensible*, Paris, les Éd. du Cerf, 2013 ; nous renvoyons également à quelques articles qui auront joué un rôle important dans cette discussion, Benoist, Jocelyn, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de Philosophie*, no. 4, décembre 2007, pp. 559-578 ; Benoist, « Appliquer ses concepts », article op cit ; enfin aux cours et séminaires de Jocelyn Benoist que j'ai suivis à l'Université Paris 1 de 2012 à 2016.

60. Elgin, Catherine Z., « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, vol. 2, , 1997, pp. 89-104 ; Elgin, *With reference to reference*.
61. Misak, C. J., *Truth and the end of inquiry a Peircean account of truth*, Oxford, Clarendon Press, 2004 (Oxford philosophical monographs) ; Misak, C. J., *The American pragmatists*, Oxford, Oxford University Press, 2013 (The Oxford history of Philosophy) ; Cometti, Jean-Pierre, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, 2010 (Folio 535).
62. Kripke, *Règles et langage privé* ; Read, Rupert J., *Practices without foundations ? sceptical readings of Wittgenstein and Goodman : an investigation into the description and justification of induction and meaning at the intersection of Kripke's « Wittgenstein on rules and private language » and Goodman's « Fact, fiction and forecast »*, Ann Arbor, Mich, UMI, 1997 ; Hacking, *Le plus pur nominalisme* ; l'article de Narboux in Laugier, Sandra. et Barberousse, Anouk., *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2001 (Problèmes et controverses), Putnam lui-même dans la préface qu'il rédige à *Faits, fictions et prédictions*.
63. Quine, W. V., *The web of belief*, New York, Random House, 1970 ; Quine, W. V., *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris, Aubier-Montaigne, 2008 (Aubier Philosophie) ; Read, Rupert J. et Richman, Kenneth A., *The new Hume debate*, London New-York, Routledge, 2007. Enfin pour une comparaison précise entre Hume et Goodman voir aussi Le Jallé, Éléonore, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 2014, et Hacking, *Le plus pur nominalisme*.

phie de Wittgenstein est difficile, eu égard par exemple aux propres déclarations de Goodman<sup>64</sup>, il n'en demeure pas moins qu'elle est le plus souvent stimulante. C'est pourquoi nous y consacrons de nombreux développements, relativement au problème de l'exemplification, de la ressemblance ou à celui de l'induction. L'interprétation pragmatiste de Goodman a, pourrait-on dire, le défaut presque inverse : si elle est justifiée dans la plupart des cas, elle paraît ne pas vouloir se détacher d'une histoire de la pensée et, ce faisant, reste étrangement silencieuse, comme Goodman l'est d'ailleurs lui-même à ce sujet, sur les points qui mériteraient sans doute d'être développés plus en avant : comme l'influence théorique – et non seulement historique – qu'ont eu C. S. Peirce ou C. I. Lewis dans l'invention par Goodman des notions d'implantation ou de projectibilité, ou dans l'usage important qu'il fait de la notion de *fitting*<sup>65</sup>. Quant à la dernière option, qui rattache Goodman à la tradition humienne, et plus généralement à l'empirisme, un enjeu important de ce travail de recherche consiste à en mesurer la pertinence et les limites.

## Plan et développement

Ce travail de recherche se propose de répondre à la question « How does it work ? », en procédant à un examen minutieux de la théorie des symboles formulée par Goodman. Toutefois, une difficulté se pose d'emblée si l'on veut mettre au jour les critères de correction du fonctionnement symbolique : lorsque la référence *marche*, n'apparaissent en général pas les raisons d'un tel fonctionnement. Là contre, le point de vue de l'erreur adopté dans la première partie vise à guérir une telle cécité. Le chapitre 1 présente les bénéfices théoriques d'une doctrine de l'échec, et montre en quel sens une telle vue sur la référence emporte avec elle une attitude fortement réaliste. C'est dans ce chapitre 1 qu'une comparaison est proposée entre la théorie des symboles de Goodman et la doctrine des échecs déve-

---

64. Voir la discussion avec Mia Gosselin in Goodman, *L'art en théorie et en action*.

65. Si nous avons essayé de développer cette parenté, en particulier au chapitre 6, il a fallu pourtant nous arrêter court, n'ayant pu trouver chez Goodman lui-même suffisamment d'indications bibliographiques. Une exception notable concerne l'interprétation pragmatiste de l'esthétique de Goodman, voir à ce sujet l'excellent article de Cometti, Cometti, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, no. 3, 2000, pp. 237-243.

loppée par Austin dans *Quand dire, c'est faire*, et « Plaidoyer pour les excuses ». Le chapitre 2, « Ways of wrongmaking », propose de repérer une telle doctrine des échecs dans le corpus goodmanien. Une attention particulière est accordée aux erreurs de construction des systèmes constructionnels, au ratage dans l'art, et aux diverses façons qu'ont nos références (par exemplification, métaphoriques, fictives) de rater leur cible.

Un examen détaillé du dysfonctionnement symbolique emporté par l'utilisation du prédicat fictif « *vleu* » occupe l'essentiel de la discussion de la seconde partie. Aussi le chapitre 3 occupe-t-il une place stratégique : il est une suite donnée au répertoire des incorrections du chapitre 2, il se rapporte à la méthodologie de l'erreur adoptée dans la première partie, toutefois il introduit également aux notions d'implantation et de projectibilité qui sont au centre de la théorie du fonctionnement symbolique. Le chapitre 4 montre alors comment cette notion de projectibilité, formulée dans le contexte d'une solution recherchée au problème des énoncés de forme nomologique, en vient à placer la théorie des symboles de Goodman sous le signe d'une mécanique, et presque – pourrait-on dire – d'une métaphysique inductive. Le déploiement de cette mécanique projective dans les chapitre 3 et 4 donne ainsi une forte unité à la deuxième partie.

Une présentation plus approfondie d'une solution à la nouvelle énigme de l'induction est repoussée au chapitre 5. Le chapitre 5 est par suite tout entier consacré à une présentation de la notion d'implantation, tout d'abord comme solution locale à la nouvelle énigme de l'induction, puis comme explication de la référence par dépicition, qui constitue un des problèmes majeurs de *Langages de l'Art*. Il revient également au chapitre 5 de montrer en quel sens la notion d'implantation relève d'une philosophie du langage, plutôt qu'elle n'est réductible à la notion humaine d'habitude. Le chapitre 6 expose quelles autres contraintes – relatives aux engagements que nous prenons en nous référant au monde, au contexte, à diverses autres formes d'ajustement – s'exercent sur nos activités référentielles. En ce sens il forme, avec le chapitre 5, la partie positive de cette théorie du fonctionnement symbolique, et répond à des problèmes qui étaient en fait déjà soulevés dans la première partie, et plus particulièrement dans l'examen des différentes façons que nos références peuvent avoir de rater le monde.

Bien qu'un des objectifs affichés de cette thèse soit de mettre en avant l'unité de la pensée de Goodman (qui se comprend à partir de la notion de projectibilité), elle n'a pas pour autant une forme monographique, et en particulier son développement n'est pas calqué sur celui qu'a pu historiquement prendre la pensée de Goodman. Toutefois, pour faciliter la lecture, peut-être serait-il utile de mentionner certains recoupements thématiques :

- Le principal des analyses relatives à *La structure de l'apparence* se trouve au paragraphe 2.1 (Dysfonctionnement symbolique et système constructionnel), et dans les sous-paragraphe 4.1.1 (Le *vleu*, entre mauvais compagnonnage et communauté imparfaite), 6.2.1 (Isomorphisme extensionnel), 6.3.1 (Engagement ontologique) et 6.3.2 (Cartes et images).
- Un examen détaillé de *Faits, fictions et prédictions* est donné au chapitre 3, ainsi que dans les paragraphes 4.1 (Induction et Kind-making), et 5.1 (L'implantation des prédicats : une solution à la nouvelle énigme de l'induction), enfin une présentation rapide du problème posé par le *vleu* est déjà faite dans le paragraphe 2.3 (Systèmes mal implantés).
- Différents aspects de *Langages de l'Art* sont abordés aux paragraphes 2.4 (Ratages dans l'art), 2.5 (Vérité et fausseté métaphorique), 2.6 (Mary Tricias et les malheurs de l'échantillonnage), 4.2 (Les décisions projectives de la théorie des symboles), 5.3 (Implantation et fonctionnement symbolique : le cas du réalisme pictural), ainsi qu'au sous-paragraphe 6.4.1 (Contextualisme dans un cadre hyper-extensionnel).
- En ce qui concerne enfin la théorie du *worldmaking* de *Manières de faire des mondes*, elle est examinée aux sous-paragraphe 4.1.4 (Worldmaking et induction) et 4.1.5 (Catégorisation), 6.4.2 (Un réalisme alors?) et au paragraphe 1.3 (Reconceptions de la fausseté et de la vérité).
- Enfin les questions épistémologiques abordées dans *Reconceptions en philosophie* sont traitées aux paragraphes 1.3 (Reconceptions de la fausseté et de la vérité), 6.2 (Ajustements), et dans le sous-paragraphe 6.3.3 (Stupidité et engagement cognitif).

## Première partie

# Epic Fail — Les infortunes de la référence

*Les affaires, bonnes ou mauvaises ; le beau temps ou la crise ; soucis et tracas, émois et chocs, heurs et malheurs au sein de la vie privée : rien qui se rapporte à l'universel, au cosmique, aux cycles de l'être et du non-être, à l'appel du destin. Rien qui touche, de façon ou d'autre, à l'essentiel. La scène où tout se joue, le Destin l'a quittée pour se glisser en coulisse, désormais étranger au drame ; et sous les feux de la rampe, il n'y a plus que des accidents, des crises du hasard, des maladies. [...] C'est dans ce monde hanté seulement par la panne, dans un monde où il ne peut plus rien arriver sinon des pannes, que nous nous avançons désormais, avec des panneaux-réclames tout au long de ses routes, et les petits monuments dressés, ici ou où là, à la mémoire des accidentés.*

---

Friedrich Dürrenmatt, *La panne*

# Chapitre 1

## La fonction philosophique de l'erreur

*Je suis plus fasciné par le malheur parce que la documentation est plus complète.*

---

Cioran

### 1.1 Et si tout marchait bien ?

Certes, il est question dans ce chapitre de l'échec. Plus exactement, il est question du rôle qu'une théorie des échecs peut jouer pour comprendre comment il se peut qu'une chose (une action, une assertion, une référence) en fait, réussisse. Nous voudrions pourtant écarter, en vue d'introduire le sujet, une certaine lecture de Goodman qui annulerait d'emblée le bénéfice que l'on pourrait tirer d'une réflexion sur ce qui « ne marche pas ». Une telle lecture est liée à une nouvelle forme d'optimisme que l'on peut qualifier de différentes façons (quiétisme, relativisme, post-modernisme) et pour laquelle il se trouve que tout marche toujours relativement bien. Un tel optimisme de surface<sup>66</sup> est au fond la conséquence d'un scepticisme de fond concernant la possibilité d'atteindre la vérité.

---

66. Cet optimisme ressemble à l'engouement pour une philosophie des valeurs et de l'existence dans l'Allemagne du début du 20ème siècle et qui était solidaire comme la nouvelle forme d'optimisme que nous visons ici, d'un scepticisme plus souterrain, celui de la mort de Dieu et de l'Universel.

Le problème de l'échec se pose sans doute d'une manière particulière pour toute philosophie qui met en avant la notion d'usage et cherche à faire jouer à cette notion un rôle dans la justification de nos pratiques. Accorder une fonction de justification à l'usage et à l'habitude, c'est de fait, plutôt regarder du côté de la spontanéité de ce qui marche, ce qui fait que nous nous comprenons, que nous utilisons les mêmes prédicats, que nous faisons la même chose, et que le faire est en soi une justification de pourquoi on le fait. Comme le note Jocelyn Benoist avec beaucoup d'ironie, une telle vue, qu'on l'attribue ici à Goodman, ou à toute philosophie qui s'en remet à l'usage pour régler des problèmes sur nos concepts et nos différentes activités symboliques, est « une lecture perverse de ce que Wittgenstein appelle *harmonie* »<sup>67</sup>. Dans cette configuration, qui est en particulier celle de l'interprétation par Goodman du concept humien de l'habitude, et que certains assimilent à la « Wittgensteinie », un soupçon est d'emblée jeté sur ce qui rate.

Si l'habitude est là, là dans nos discours philosophiques, pour justifier la réussite toujours éclatante de nos activités symboliques (induction, langage, mathématiques), il ne faudrait pas que les échecs se répètent trop souvent. La possibilité même de l'échec jette une ombre sur le tableau de cette réussite de la référence, qui fait que nous nous comprenons dans l'ordinaire de nos pratiques. Une philosophie pour laquelle les raisons (l'explication de nos pratiques) sont tirées du faire (c'est ainsi que nous faisons) est, pourrait-on dire, mal à l'aise avec tout ce qui ne se fait pas bien, ou ne se fait pas tout court, comme un mensonge ou une cérémonie de mariage ratée, comme un mauvais échantillonnage, ou un tableau manquant de réalisme. En somme le ratage est un élément perturbateur pour cette façon de se référer constamment à nos pratiques et que l'on pourrait qualifier de quiétisme de l'ordinaire.

Ce dérangement pourrait-il pourtant n'être que de surface ? Certes, le quiétisme peut se sauver en affirmant qu'au fond tout marche toujours très bien, à condition d'adopter le bon point de vue sur la chose. C'est précisément cet aspect de la philosophie de Goodman, qui pourrait sembler réfractaire à une juste compréhension de la fonction philosophique de l'échec. Nous pensons ici au relativisme dont il se

---

67. Benoist, *Concepts*, p. 34.



fait parfois le défenseur, et auquel on rattache encore plus souvent sa philosophie :

Ce que j'ai dit jusqu'à présent indique évidemment un relativisme radical<sup>68</sup>.

Il est aisé de citer quelques formules de *Manières de faire des mondes* pour s'interdire toute réflexion sur ce qui ne marche pas ou pourrait ne pas marcher. Et en effet puisqu'il « n'existe aucun monde tout fait », que « la distinction entre naturel et conventionnelle est elle-même conventionnelle », et qu'un « fait ne signifie rien en dehors de son interprétation », quel sens philosophique peut bien recevoir un échec ou un quelconque ratage ? Dans un tel cadre relativiste, et pourvu qu'on soit assez habile pour faire varier les contextes d'évaluation, rien, au fond, ne rate jamais : une peinture qu'on juge ratée, infidèle ou manquant de réalisme sera jugée comme réaliste à telle autre époque ; une version picturale du monde qui sera jugée fautive par un scientifique, sera jugée tout à fait vraie par un artiste ou un spectateur sensible... Bref il n'y a de toute façon pas d'échec imaginable, dans la mesure où, dans cette perspective, les choses fonctionnent finalement toujours assez bien – pourvu, dirions-nous, que la notion de fonctionnement inclut une relativité au contexte d'évaluation. La distinction entre le vrai et le faux est évidemment la première à être emportée par ce relativisme. Dans un cadre pourtant différent, c'est une telle menace que faisait planer le conventionnalisme ou le relativisme sur le falsificationnisme de Popper : si en effet les faits, selon une certaine interprétation, peuvent être mis en accord avec nos hypothèses scientifiques, alors aucune falsification n'est plus possible, et toutes les hypothèses sont également vraies, du moins, aucune ne peut être dite fautive. Dans un tel cadre, il n'y a pas de place pour l'erreur ou pour la falsification<sup>69</sup>.

On le comprend, un tel relativisme présente une menace si l'on cherche à comprendre ce que signifie justement fonctionner pour un symbole, et plus généralement, sur ce que signifie apporter des raisons en philosophie. Ce relativisme a pourtant ses limites, et s'il est peut-être aisé de faire tomber les frontières du vrai et du faux en se plaçant sous la bannière philosophique du « tout est indifféremment vrai et faux », il est moins aisé de contester la différence qu'il y a entre une action

---

68. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 135.

69. Sur ce point voir les arguments de Karl Popper dans *La logique de la découverte scientifique*, §§19-20.

réussie et une action ratée. En ce sens la philosophie de l'action offre des raisons philosophiques contre le relativisme qui a depuis quelques temps trouvé un refuge dans la philosophie du langage et des sciences. Le relativisme perturbe certes un partage trop définitif du vrai et du faux, qui devait d'ailleurs être ainsi perturbé, mais que peut-il contre l'échec entendu en un sens plus large ? La mobilisation de la philosophie d'Austin, dont on verra qu'elle est autant une philosophie de l'action que du langage, aura dans ce chapitre la fonction de corriger cette vue relativiste, qu'une lecture rapide de Goodman peut sembler d'abord fortifier. L'hypothèse que nous défendons ici a sans doute sa part de candeur, et elle peut se formuler de façon très simple : le quiétisme ne peut pas se sauver à n'importe quel prix, et il y a des ratages qui finissent par rendre suspecte l'idée selon laquelle tout marche toujours très bien. Ce modèle de l'action est d'ailleurs présent aussi bien chez Goodman lui-même, dès lors qu'il s'agit de mesurer le relativisme qu'il défend à la rigueur de nos activités symboliques, ce qu'il appelle lui « imposer certaines restrictions » :

Bien que nous fassions des mondes en faisant des versions, nous ne faisons pas plus un monde en associant des symboles au hasard qu'un charpentier ne fait une chaise en assemblant au hasard des morceaux de bois<sup>70</sup>.

Nous pouvons faire les versions que nous voulons, mais faire des versions correctes et donc des mondes suppose des capacités et de la rigueur, comme faire des canapés et des soufflés<sup>71</sup>.

Revenons alors à cette lecture relativiste de Goodman, qui sans doute repose sur ces deux présupposés.

⇒ Présupposé A : L'idée que la réussite est plus ordinaire que l'échec.

Dans la mesure où le fonctionnement correct vient chercher sa justification dans l'ordinaire de nos pratiques – dans nos pratiques courantes, et bien implantées –, pour établir une relation entre correction et habitude, il est au fond présupposé que les incorrections ne soient pas choses trop habituelles.

⇒ Présupposé B : L'idée qu'un échec est toujours relatif, et que derrière un échec c'est toujours une réussite qu'il faut découvrir.

---

70. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 135-136.

71. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 51.

Au fond, selon ce second présupposé, tout fonctionne toujours très bien.

Pour les raisons que nous avons données, cette lecture, pourtant la plus fréquente de l'œuvre de Goodman, est par définition aveugle à la fonction révélatrice que peuvent avoir les échecs pour une théorie du fonctionnement. Dès lors, à nous de montrer qu'une autre lecture est possible, et que cette lecture passe par une réévaluation de la fonction philosophique des échecs.

Le premier présupposé peut, en un sens, trouver une justification dans le second (si tout fonctionne bien, a fortiori la réussite est plus ordinaire que l'échec). En revanche, il me semble que, pour Goodman lui-même, ce second présupposé est tout à fait problématique. Et en effet, à plusieurs reprises, Goodman s'est défendu d'être laxiste en matière de versions acceptables du monde<sup>72</sup>. Il y a des versions qui quoi qu'on en dise seront toujours incorrectes, et par conséquent, pour Goodman, on ne peut pas faire des versions avec n'importe quoi. Il va s'agir ici de prendre au sérieux une telle affirmation. Il y a des choses qui ratent, et pour comprendre pourquoi certaines actions ratent, certaines visées référentielles manquent leur cible, certaines fonctions symboliques échouent, il faut se défaire de ces présupposés, c'est-à-dire se défaire d'une interprétation naïvement relativiste du worldmaking.

Si l'on oppose à ce relativisme une forme de réalité qui impose ses contraintes à la construction des versions de monde, il me semble que c'est faire droit à la demande réaliste, que de regarder du côté de ces versions qui fonctionnent mal. Une lecture davantage réaliste de Goodman est donc possible qui indique que, afin de comprendre comment un symbole peut correctement fonctionner, il faut toujours envisager la possibilité qu'il puisse ne pas correctement fonctionner. La difficulté de l'entreprise consistera à proposer un sens non trivial de cette réalité qui impose ses contraintes à nos versions du monde, alors même que Goodman soutient que le réel, il n'y en a peut-être pas.

Aussi, la thèse que nous voudrions défendre est-elle la suivante : **la théorie des systèmes symboliques de Goodman est réaliste dans l'exacte mesure où**

---

72. Déjà dans *Faits, Fictions et prédictions*, Goodman dénonce « la doctrine libertine selon laquelle tout est permis », et qu'il rapproche de « la maxime morale perverse qui dit : toutes les fautes que vous pouvez commettre sans être sanctionné sont bonnes, p. 54.

**des symboles peuvent réussir leur tâche aussi bien que la rater, peuvent référer au réel dans l'exacte mesure où ils peuvent aussi manquer de le faire ; et même plus radicalement ne peuvent se référer au réel que dans la mesure où il y a quelque chose de réel qu'ils peuvent par ailleurs manquer.** C'est, par exemple, ce que montre l'histoire comique de Mary Tricias relatée dans *Ways of Worldmaking* et que nous commentons plus loin<sup>73</sup>. Rappelons seulement ici que Mary Tricias est une cliente mécontente d'un magasin de tissu qui a commandé un mètre de tel échantillon de tissu pour recouvrir son canapé, et qui s'est retrouvée avec 100 échantillons de 1cm de longueur. De toute évidence il y a ici un échec de la référence à travers un mésusage de la notion d'exemplification. La référence a ici manqué sa cible, et c'est la possibilité d'un tel ratage qu'emporte avec lui tout symbole, quand bien même on aurait, comme Goodman, une conception légère de ce qu'est le réel.

Il est donc possible de faire une lecture réaliste du *worldmaking*, une lecture qui indique qu'on ne peut pas faire n'importe quoi avec n'importe quoi, précisément parce que dans nos tentatives de se référer au monde, on prend toujours le risque de manquer le monde, certaines de ses propriétés, et donc de rater notre référence au monde. Évidemment une telle lecture est à première vue paradoxale, entendu que pour Goodman, il n'y a pas de monde qui serait indépendant des différentes versions que nous pouvons en donner.

Cette voie du réalisme, comme nous essayerons de le montrer, prend un chemin de crête qui partage d'un côté un scepticisme pour lequel tout est toujours raté, pour lequel désigner une chose c'est déjà la manquer, pour lequel la notion de vrai est bien trop exigeante, et de l'autre côté un relativisme trop permissif pour lequel toutes nos entreprises sont toujours d'éclatants succès, pour lequel toutes nos affirmations ont les plus grandes chances d'être vraies dans la mesure où la vérité n'est qu'une question de point de vue. Il se trouve, qu'en fait le plus souvent, scepticisme et relativisme ne sont que deux manières différentes d'affirmer la même chose, en annulant la possibilité d'avancer des raisons en philosophie. Certes le réalisme que nous voulons mettre en avant n'a qu'un adversaire, mais il est Protée.

Même si cette conception du réalisme, comme un « réalisme de l'échec », peut se

---

73. Goodman, *Manières de faire des mondes*.

découvrir dans les difficultés que la lecture des textes de Goodman ne peut manquer de soulever ; c'est à la lecture de l'ouvrage de Jocelyn Benoist *Sens et Sensibilité*<sup>74</sup>, que cet aspect-là du réalisme, nous est apparu avec le plus de clarté. Cet essai de Benoist est dirigé contre une certaine conception optimiste encore, et naïve, de l'intentionnalité selon laquelle le monde finit toujours par se mettre en accord avec nos énoncés ou nos demandes, suivant parfois une voie hégélienne, parfois une voie wittgensteinienne (cette lecture perverse de l'harmonie plus haut évoquée). Jocelyn Benoist invite au contraire à une lecture plus éclairée du concept d'intentionnalité, montrant que ce concept a des limites aussi bien internes qu'externes. Parmi ces limites figure le monde, non pas tant dans la résistance qu'il oppose à nos intentions que précisément dans son indifférence à l'égard de nos intentions. Le monde est ce qu'il est, indifférent à ce que nous voulons faire sur lui, ou en lui, à la façon de ce lustre qui tombe alors que je veux présenter des excuses et qui donc les rend inaudibles. Le chapitre IX de *Sens et Sensibilité* « Malheurs internes et externes » témoigne de cet effort de penser l'action humaine à la lumière des malheurs qui peuvent lui arriver, et par conséquent de cette façon que nous trouvons stimulante de problématiser le réel.

Il ne s'agit pas de faire du réel quelque chose de métaphysique qui serait toujours déjà donné<sup>75</sup>, et indépendant de ce qu'on en fait, mais simplement de regarder le

74. Benoist, Jocelyn, *Sens et sensibilité : l'intentionnalité en contexte*, vol. 1, Paris, les Éd. du Cerf, 2009 (Passages).

75. Contre l'interprétation que Thomas-Fogiel fait du contextualisme défendu par Jocelyn Benoist, il est important de préciser que toute l'entreprise récente de Benoist est en fait dirigée contre une absolutisation du donné, ou une réification de l'usage qui autoriserait un abandon du concept de vérité, comme le montre entre autres ses constantes références à la philosophie de Frege, comme ses efforts pour clarifier la différence qu'il y a entre contextualisme et relativisme. Pour la critique adressée à Benoist, nous renvoyons à l'ouvrage de Thomas-Fogiel, Isabelle, *Le lieu de l'universel, Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, 2015 (L'ordre philosophique), Deuxième Partie, Chapitre 1. Nous partageons certes avec Thomas-Fogiel une même inquiétude à l'égard d'une revendication réaliste qui ne serait que l'autre nom pour un quiétisme de l'ordinaire et qui aurait cessé l'activité philosophante. Mais Jocelyn Benoist ne fut-il pas aussi l'un des premiers à la formuler ? Le portrait de la nouvelle forme d'optimisme esquissé plus haut, peint une identique figure du quiétisme attaché à une certaine interprétation de Wittgenstein et du post-modernisme. Nous ne croyons cependant pas que ce quiétisme puisse être attribué aux auteurs que présente Thomas-Fogiel (Benoist, Travis, Putnam, Cavell, Bouveresse, Diamond), et que nous aurons l'occasion de discuter plus loin dans cette thèse. La publication récente de cet ouvrage, dont l'objet n'est autre qu'une dénonciation *des impasses du réalisme*, a le mérite de clarifier notre position dans ce débat : une revendication réaliste adressée contre les dangers

réel comme ce qu'il est : indifférent à nos actions ; et l'action humaine comme ce qu'elle est : quelque chose qui n'a de signification que dans la mesure où elle peut réussir, être tentée ou au contraire échouer.

Aussi voudrions-nous commencer par présenter certaines conceptions du philosophe britannique John Austin, dont le chapitre 9 « Malheurs internes et externes » de l'essai de Benoist est un commentaire. L'idée serait de montrer par la suite comment on peut lire certains problèmes à l'œuvre chez Goodman à la lumière de la « doctrine des Échecs » que présente Austin dans *Quand dire, c'est faire*<sup>76</sup>. Il nous semble en effet que Goodman, un peu à la façon d'Austin, est très attentif à la façon dont les choses peuvent mal tourner (*go wrong* – pour reprendre la terminologie d'Austin). Le cas de l'induction, auquel nous consacrons les chapitres suivants, l'illustre de façon exemplaire. Plus encore, nous voudrions montrer comment des critères élargis pour le vrai émergent de considération sur le fonctionnement anormal de nos symboles. En fait chez Austin comme chez Goodman, cette attention à la façon dont nous pouvons en un sens toujours rater (que ce soit échouer un performatif, faire une assertion fausse, manquer la référence au réel, ou simplement rater une peinture) semble solidaire d'une reconception de la vérité et du réel<sup>77</sup>, dont la seconde partie de cette thèse est un plus ample commentaire.

---

d'une philosophie post-moderne ou relativiste qui se serait mise en congé de chercher des raisons pour ce que l'on fait. Nous croyons pourtant, et là notre désaccord avec l'ouvrage de Thomas-Fogiel est important, qu'il est possible de chercher des raisons philosophiques là même où Thomas-Fogiel ne voit qu'une réification du donné et un rejet du concept de vérité.

76. Austin, John Langshaw *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éd. du Seuil, 1970 (L'ordre philosophique), 2<sup>ème</sup> conférence, p. 48 et sq.

77. Évidemment, ici notre entreprise prend une voie très différente de celle de Thomas-Fogiel qui ne voit pas quel travail de reconception de la vérité est à l'œuvre dans la philosophie d'Austin ou dans celle de Jocelyn Benoist, pourtant toujours très attaché à montrer que la question de la vérité se déplace du moment de la perception à celui du jugement, entendu en un sens presque aristotélicien ; la position de Thomas-Fogiel est clairement identifiable dans ce titre donné à un chapitre de son dernier essai « La disparition de la question de la vérité au profit de la seule détermination de la réalité comme usage », *Le lieu de l'universel, Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine*, p. 137.

## 1.2 Austin et la doctrine des échecs

### 1.2.1 De nouveaux types de non-sens

Si l'on veut parvenir à mettre au jour une portée révélatrice à l'échec pour le fonctionnement normal de notre discours et de nos différentes pratiques symboliques, une possibilité nous est offerte par nos usages linguistiques ordinaires, de regarder la façon dont nous décrivons nos échecs. Car, contre le discours qui affirme que tout va toujours très bien, il faut opposer un lexique des échecs qui est à notre disposition. Il s'agit alors de se rendre attentif à la manière dont le langage ordinaire norme les différentes façons possibles que nous avons de rater une action, de rater un performatif ou de faire une assertion fautive.

Il semble que ce soit précisément cette attention aux dérapages et leur compte-rendu qui constitue dans la seconde conférence de *Quand dire, c'est faire*, l'objet de ce qu'Austin appelle « la doctrine des échecs »<sup>78</sup>. Dans le texte d'Austin, « échec » traduit le terme anglais « Infelicity »<sup>79</sup>, qui se dit en anglais d'une chose qui est inappropriée, en particulier d'une remarque ou d'une expression. C'est bien ce sens de l'échec qu'Austin confère au terme d'infélicité, qui désigne dans la première conférence, l'échec d'un acte de langage, c'est-à-dire l'échec d'une action que nous accomplissons du fait que nous parlons, l'échec de ce qu'Austin appelle un performatif. L'infélicité, plus encore qu'une fausseté – une fausseté qui puisse passer sous les fourches caudines d'un relativisme pour lequel il n'y a pas de vrai et de faux – est donc d'abord une impropriété, une incorrection du discours, au sens de la transgression d'une norme. C'est dire que cette notion d'infélicité ne peut se comprendre qu'à la lumière de ce dont elle est un ratage, un performatif, avec la normativité qu'une telle notion de performatif emporte avec elle.

Sans doute est-il nécessaire de reprendre ici le fil de l'argumentation d'Austin depuis la première conférence. Comme le rappelle Austin, il arrive que parfois dire une chose, ce soit la faire. À côté des assertions, il existe donc d'autres modalités du discours, les performatifs qui ont leurs propres conditions de possibilité. En

---

78. Austin, *Quand dire, c'est faire*.

79. Nous renvoyons ici à l'analyse que fait Benoist de ce terme dans *Sens et sensibilité*.

effet, pour qu'un performatif accomplisse l'action qu'il est censé accomplir, il faut que soient remplies un certain nombre de conditions. Comme le dit Austin, « *il est toujours nécessaire que les circonstances dans lesquelles les mots sont prononcés soient d'une certaine façon appropriées* », « *et que celui-là même qui parle exécute aussi d'autres actions* »<sup>80</sup>. C'est ce que Austin appelle dans la deuxième conférence, « *la question des circonstances appropriées* ». Austin remarque alors :

En plus de la formulation des mots, qui constitue ce que nous avons appelé le performatif, il faut généralement que nombre de choses se présentent et se déroulent *correctement*, pour que l'on considère que l'acte a été conduit avec *bonheur*<sup>81</sup>.

Il y a donc à côté de la vérité et de la fausseté – qui sont les conditions de fortune d'une certaine modalité du discours que sont les assertions –, d'autres conditions, d'autres normes, pour qu'un performatif accomplisse avec « bonheur » l'action qu'il est censé accomplir : comme une promesse, un conseil, un baptême. Et si ces conditions ne sont pas remplies alors la phrase prononcée tombe sous la catégorie d'une nouvelle sorte de non-sens [*a fresh type of nonsense*]<sup>82</sup> : comme baptiser des pingouins conformément à la cérémonie, ou baptiser un enfant alors qu'on n'est pas la personne désignée par la cérémonie pour le faire, ou ne pas respecter la cérémonie de diverses autres façons.

Ces non-sens sont « nouveaux », presque rafraîchissants, dans la mesure où Austin cherche à les distinguer des non-sens logiques que vise à éliminer une certaine philosophie logique. Il ne s'agit pas en effet de réaffirmer, avec les positivistes logiques, qu'en deçà de l'évaluation d'un énoncé comme faux ou vrai, il existe un partage entre le sens et le non-sens, c'est-à-dire entre ce qui énonçable et ce qui ne l'est pas. Le non-sens désigne ainsi pour les positivistes logiques quelque chose de vide car n'étant pas compté comme un énoncé susceptible d'être vrai ou faux, donc n'étant pas compté comme un énoncé tout court : ainsi des propositions métaphysiques ou éthiques. Pour Austin les performatifs ratés qu'il analyse ne sont pas des

---

80. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 43.

81. *Ibid.*, p. 48. Nous accentuons ici « bonheur » et « correctement ».

82. Sur l'analyse de ce nouveau type de non-sens, voir la remarquable analyse de Narboux dans l'ouvrage édité par Gustafsson, Martin et Sørli, Richard, *The Philosophy of J. L. Austin*, Oxford, Oxford University Press, 2011 : « There's many a slip between cup and lip ».



non-sens entendus de cette manière logique. En particulier, les performatifs ratés ont bien un sens, et par conséquent, sont bien des énoncés. Ce que vise Austin avec ces nouveaux types de non-sens, ce sont des énoncés qui 1° ont un sens ; mais qui cependant 2° ratent leur but ; enfin 3° ratent, sans que n'y soit d'abord en jeu un rapport à la vérité – l'incorrection ne saurait en effet se ramener à la simple fausseté factuelle.

Toute la force de l'argument d'Austin est de découvrir une façon pour les énoncés d'échouer à faire ce qu'ils sont censés faire qui n'est, ni la fausseté factuelle, ni le non-sens logique<sup>83</sup>. Quelques exemples donnés par Austin permettent de comprendre le type d'incorrection qui est par là désigné : ainsi d'une fausse promesse, qui est certes incorrecte mais qui n'est pas fausse comme pourrait l'être une affirmation<sup>84</sup> ; ainsi encore d'une cérémonie du mariage lorsqu'elle échoue, non parce que celui qui affirme « Je vous déclare mari et femme » dit une affirmation qui est tout simplement fausse mais parce que les circonstances n'étant pas respectées, l'acte est considéré comme nul ou non avvenu<sup>85</sup>.

En bref, l'argument d'Austin est le suivant : puisque le dire est parfois un faire, alors ce dire comme n'importe quel faire peut échouer, être incorrect. C'est la raison pour laquelle, nous l'avons dit, c'est une philosophie de l'action qui sert ici de guide à la philosophie de langage. S'opère dès lors une dichotomie entre vérité/fausseté d'un côté et correction/incorrection de l'autre côté, qui, il me semble, trouve un écho dans la façon dont Goodman se propose de réviser le concept de vérité. Mais avant d'en venir à la comparaison de ces deux perspectives, il faudrait déjà ré-

---

83. *Ibid*, Narboux montre en particulier que certaines lectures d'Austin tendent à manquer cela, en interprétant les infélicités comme de purs non-sens logiques, et par conséquent comme si Austin reconduisait l'analyse logique traditionnelle qui en deçà de l'évaluation logique (attribution d'une valeur de vérité), détaille les conditions logiques et grammaticales pour qu'un énoncé soit pourvu de sens. On pourrait reformuler cela dans les termes d'une certaine lecture de Kaplan en mettant en avant la distinction entre contexte (sens/non-sens) et circonstances (vrai/faux). C'est ce que semblerait faire Searle par exemple. Sur ce point voir pp. 204-215.

84. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 45 : « Elle est sans nulle doute incorrecte. Mais elle n'est pas un mensonge ou une affirmation manquée ». Et s'il l'on parle de « fausse promesse », c'est parce que « 'faux' n'est pas un terme nécessairement réservé aux seules affirmations », p. 45.

85. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 45, « En aucun cas nous ne disons que l'énonciation était fausse, mais plutôt que l'énonciation – ou plutôt l'acte – était nulle et non avvenue, ou donnée de mauvaise foi, ou non exécutée ».

pondre à cette question : pourquoi s'inquiéter de nos échecs ? Pourquoi thématiser le rapport à nos divers ratages ? Cette question est d'abord posée en relation, comme nous l'avons vu, à une certaine lecture, sans doute naïve, de Goodman, qui pourrait vouloir écarter de l'analyse du fonctionnement symbolique une enquête sur ce qui rate ou réussit et adopter l'attitude, au fond quiétiste, qui assure que ne réussit que ce qui est d'usage, et n'est un usage que ce qui réussit. Comme nous le verrons, dans ce chapitre et à d'autres moments de cette thèse, plusieurs difficultés sont attachées à une telle lecture.

### 1.2.2 Pourquoi s'intéresser à nos fautes ?

Pourquoi faire ce tableau de la faillite toujours possible de nos actes de langage ? Qu'apporte à une enquête sur le fonctionnement symbolique et la normativité des actes linguistiques une attention accordée à ce qui rate, et justement ce qui ne fonctionne pas ? Sans doute est-ce, comme le formule Austin dans la « Deuxième Conférence », qu'une doctrine des échecs nous apporte comme en négatif, ce dont nous avons besoin pour comprendre comment quoi que ce soit puisse par ailleurs fonctionner correctement. Autrement dit, la doctrine des échecs permet de montrer aussi ce qu'est un performatif correct lorsqu'il fonctionne bien :

Nous pourrions espérer découvrir ce que sont ces conditions [qui permettent la réussite d'un performatif] par l'examen et le classement des types de cas où quelque chose fonctionne mal, constitue par conséquent, au moins jusqu'à un certain point un échec. L'énonciation est alors non pas fautive, en vérité, mais malheureuse. Et voilà pourquoi nous appelons la doctrine des choses qui peuvent se mal présenter et fonctionner mal, la doctrine des Échecs [Infelicitities]<sup>86</sup>.

L'idée défendue par Austin, et dont nous voudrions explorer la portée pour la théorie du fonctionnement symbolique à l'œuvre chez Goodman, est que « l'anormal met au jour le normal ». Et il le peut d'autant mieux, que les conditions de réussite d'une action, symbolique ou non, sont souvent plus aveugles que les raisons de son échec, et en particulier si cette réussite est entendue comme une réussite normale. Comme l'affirme par exemple C. Elgin dans le premier chapitre de *Reconceptions*,

---

86. *Ibid*, p.48.

« ce qui est routinier passe souvent inaperçu »<sup>87</sup>. Bien souvent, lorsque ça marche, nous ne cherchons pas de justifications supplémentaires, et l'endroit où les choses tout simplement fonctionnent sans que l'on puisse apporter d'autres justifications, est l'endroit où la philosophie devrait arrêter de chercher des raisons, l'endroit où la philosophie se fait quiétiste. Une théorie des échecs refuse au contraire de rester muette face à la fausse transparence (ou ce que l'on pourrait qualifier d'obvie), de ce qui fonctionne.

Un détour par l'enquête sociologique permettrait peut-être de mieux faire apparaître quel type de méthodologie est ici en jeu avec la « doctrine des échecs » que l'on trouve chez Austin. Eu égard à ce qui se passe bien, au monde de nos actions ordinaires, la sociologie est en effet face à une perplexité que l'on peut rapprocher de celle du philosophe avant qu'il ne s'en remette, aveugle, à nos usages et à « ce que nous faisons ». Les traits de la normalité, dans nos interactions sociales, comme dans nos actes de référence, et dans toutes nos activités symboliques, viennent incessamment s'opposer à une demande de justification, dans la mesure même où ils constituent l'obvie jamais interrogé de nos existences sociales. Une certaine sociologie peut ainsi être caractérisée comme une manière de rendre visibles les scènes banales de nos interactions avec autrui, afin d'en dégager l'épaisseur et la normativité. Pour ce faire, le sociologue-enquêteur doit faire le pas de côté qui produit l'étrangeté sociale, seule à même de mettre au jour, par la négative, les raisons de la réussite de nos interactions sociales ordinaires.

L'enquête sociologique vise dès lors à déchirer le voile de normalité en produisant artificiellement des situations de crise qui ont pour effet de le rendre visible. L'ethnométhodologie de Garfinkel est ainsi dirigée vers la production de ces scénarios de crise à l'issue desquels certains aspects de la vie sociale, sinon demeurés invisibles<sup>88</sup>, sont mis au jour : connaissances d'arrière-plan, biographies et chronologie des acteurs sociaux. Garfinkel imagine donc des expérimentations, où le sociologue vient rendre une situation familière étrange, afin de faire apparaître précisément la force sociale à l'œuvre dans tout ce qui est familier. Garfinkel affirme

---

87. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 5.

88. Garfinkel, Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2007 (Quadrige). Garfinkel remarque les attentes d'arrière-plans sont vues dans l'interaction sociale, mais non pas remarquées (*seen but unnoticed*), voir p.99.

ainsi qu'il s'agit pour le sociologue « de rendre étrange un monde obstinément familier »<sup>89</sup>. L'enquête ethnométhodologie vise alors à fabriquer de tels scénarios où l'enquêteur vient produire cette étrangeté en défaisant nos attentes familières, comme lorsqu'un étudiant est censé étudier la réaction de sa famille lorsqu'il s'y met en scène avec une extrême politesse qui rompt tout familiarité, ou bien lorsque l'enquêteur insiste pour que son interlocuteur lui précise le sens de certaines expressions ordinaires qu'il utilise. Il s'agit de faire ainsi apparaître toutes les connaissances présupposées, et non formulées à l'arrière-plan de sa conversation. Ainsi s'expose un modèle de la doctrine des échecs, appliqué aux interactions sociales :

Tout ce qu'on devrait faire pour multiplier les traits de non-sens dans l'environnement perçu ; pour produire et maintenir la perplexité, la consternation et la confusion ; pour produire des affects socialement structurés tels que l'anxiété, la honte, la culpabilité ou l'indignation ; et pour désorganiser l'interaction : tout cela devrait nous apprendre quelque chose sur la façon dont les structures de la vie quotidienne sont produites et soutenues de manière ordinaire et routinisée<sup>90</sup>.

Aussi la sociologie de Garfinkel propose-t-elle un point de vue de côté, matérialisé par la production de certains affects sociaux (honte, confusion, perplexité, indignation ou honte) qui, de façon négative, ont pour fonction de révéler le type de normativité à l'œuvre dans nos actions ordinaires, et qui sinon demeurent inaperçues. Le passage par l'ethnométhodologie de Garfinkel permet de mettre en évidence la fonction heuristique qui revient à l'erreur et à sa production dans la mise au jour de la normativité minimale de l'interaction sociale, qui constitue en réalité l'épaisseur de la vie sociale, ce que Garfinkel nomme sa « moralité ». Il est intéressant que ce point de vue de côté soit produit dans l'enquête elle-même, et qu'il soit rendu lui-même manifeste par la production d'affects sociaux. Il est alors tentant de rapprocher le type de non-sens introduit par la présentation par Goodman du prédicat « *vleu* », à ce genre de malaise social. Surtout que l'introduction de ce prédicat par Goodman ne vise pas autre chose que la découverte d'une forme de normativité minimale de toute action symbolique, que dans *Faits, fictions et prédictions*, Goodman nomme implantation et projectibilité.

---

89. *Ibid.*, p. 101.

90. *Ibid.*, p. 100.

Évidemment des questions ici demeurent résolues, qui montrent que cette comparaison a peut-être aussi ses limites. On peut se demander en effet quel équivalent nous pouvons trouver dans le texte de Goodman, à ces affects sociaux bien réels décrits dans les comptes rendus d'enquête de Garfinkel. On pourrait se demander encore si un pas de côté est véritablement envisageable au niveau du sens, comme il l'est au niveau de nos interactions sociales ordinaires, et si par exemple le non-sens produit par le *vleu* est un équivalent de la honte ou de la gêne. L'inquiétude pourrait être que du non-sens, contrairement à des affects comme la honte ou la gêne, on ne puisse en réalité rien dire, si tant est qu'on puisse vraiment le produire. Ces questions seront abordées lorsque sera détaillé le type de perplexité à l'œuvre dans l'énigme du *vleu*. L'important est ici de mettre en avant, avec cette présentation de l'ethnométhodologie une certaine façon de mettre au jour la normativité de nos actions symboliques dans le cadre d'une théorie des échecs. Et en un sens, cette comparaison avec l'ethnométhodologie de Garfinkel est d'autant plus justifiée, que la frontière est poreuse entre dire et agir.

En effet, pour Austin cette considération, ou plutôt cette méthodologie de l'échec vaut aussi bien pour mettre au jour les conditions normales de fonctionnement des performatifs, que les conditions normales du bon fonctionnement d'une action en général. En effet, sur fond de la similarité qu'il existe entre performer un acte de langage, et performer une action, Austin envisage d'exporter cette doctrine des échecs en dehors de la sphère des énoncés, afin de rendre compte plus généralement du type de normativité qu'il y a aussi dans nos actions et interactions sociales. Alors ce qu'il faut mettre au jour, ce ne sont pas des actes de langage ratés, mais des actions malencontreuses, et plus encore, les excuses que nous formulons pour dédommager notre action ratée<sup>91</sup> :

Etudier les excuses, c'est étudier les cas où s'est produit quelque anomalie ou échec ; et, comme c'est si souvent le cas, l'anormal met au jour ce qui est normal, et nous aide à déchirer le voile aveuglant de la facilité et de l'évidence

---

91. Sur cette façon de lire conjointement le problème des performatifs ratés et des excuses voir les articles de Sandra Laugier « L'acte de langage contre la pragmatique » in Laugier et Al-Saleh, dir., *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire* ; Chauviré, Christiane, Ogien, Albert et Quéré, Louis, *Dynamiques de l'erreur*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009 (Raisons pratiques 19) ; Benoist, *Sens et sensibilité*.

qui dissimule les mécanismes de l'acte naturel et réussi<sup>92</sup>.

Austin est ici très clair sur les dangers d'un recours philosophique à ce qui est évident et ne demande pas de raisons. C'est que l'acte qui réussit offre une fausse intelligence des raisons pour lesquelles il réussit, si la seule justification que l'on puisse apporter, c'est le constat de sa réussite. La réussite est le plus souvent aveugle aux raisons de son succès, tandis que l'échec exige que l'on vienne offrir des justifications supplémentaires, comme celles qu'emportent avec elles nos excuses : « Veuillez m'excusez, je n'ai pas fait attention », « J'étais distrait ». Seule une doctrine des échecs permet ainsi de faire une théorie du fonctionnement<sup>93</sup> ; dans le cas des excuses, sur le niveau d'attention qui est par exemple exigé de notre conduite.

Autrement dit, la théorie des échecs est en filigrane une théorie du fonctionnement. Or, c'est l'enjeu de la notion de fonctionnement que nous mobilisons, que de comprendre pourquoi nous utilisons certains concepts ou noms d'espèces avec succès, comprendre pourquoi certaines œuvres d'art représentent fidèlement le monde, comprendre pourquoi certaines cartes et certains diagrammes sont corrects et certaines assertions vraies, pourquoi certaines œuvres sont authentiques... tout ce qui relève chez Goodman de la notion équivoque ou multifactorielle de correction. De la sorte, la doctrine des échecs d'Austin, en tant qu'elle présente le tableau négatif de nos actes réussis et du fonctionnement symbolique normal, permet de jeter une lumière nouvelle sur la notion de correction telle qu'elle est à l'œuvre chez Goodman. Par ailleurs, il me semble que la possibilité de l'erreur ou du ratage permet d'entrevoir quelque chose à propos de la nature de l'activité symbolique en général. Il est clair que lorsque tout fonctionne normalement, n'apparaissent pas forcément les raisons du succès en vertu de la problématique discrétion de toute réussite symbolique. C'est une chose de dire, comme nous venons de le faire, que l'erreur a une fonction de reconnaissance des raisons de nos réussites comme de nos échecs. C'en est une autre de dire que l'erreur, ou du moins certaines formes d'erreurs – celles que nous considérons ici – nous indiquent quelque chose à propos

---

92. Austin, *Ecrits philosophiques*.

93. Il est intéressant que l'infélicité ou l'échec vienne qualifier quelque chose qui précisément « fonctionne » mal. Chez Austin comme chez Goodman le problème est bien un sens celui du fonctionnement ; Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 48.

de la nature de toute symbolisation : non pas comment elle peut être correcte mais tout simplement pourquoi il est de nature même qu'elle puisse ne pas l'être. Que serait une référence qui ne pourrait jamais manquer le réel ? Un concept qui ne pourrait jamais être mal appliqué, un concept « tout-terrain »<sup>94</sup> en somme ? La possibilité même de l'échec concerne autant le champ définitionnel de l'action, puisqu'agir c'est toujours tenter quelque chose et donc s'exposer à un échec, que le champ conceptuel, ou plus généralement de toute activité symbolique. Utiliser un symbole implique par définition que ce symbole puisse être mal utilisé, de la même façon qu'utiliser un concept c'est appliquer au réel une norme, qui peut tout à fait ne pas convenir à la chose qu'on veut désigner par ce concept. Utiliser une norme, c'est montrer dans le monde un écart entre les choses que cette norme concerne et qu'elle discrimine. Ce qui signifie tout d'abord qu'un concept qui s'appliquerait indifféremment au monde ne serait en fait pas un concept du tout, et que puisqu'il s'applique à certaines choses seulement, il est tout à fait possible qu'il puisse être mal appliqué. Ainsi toutes nos activités symboliques, toutes celles dont le cœur est constitué par l'action de référer à, et d'évoquer le ou les mondes, contiennent comme une possibilité pour elles définitionnelle, de manquer ce qu'elles visent de différentes façons. Ces différentes façons sont précisément ce sur quoi travaille la « doctrine des échecs ». Le parallèle entre philosophie de l'action et théorie des symboles s'étend évidemment jusqu'ici, et s'appuie même sur cette ressemblance de traitement.

Il n'est pas étonnant dès lors que Jocelyn Benoist dans *Concepts*<sup>95</sup>, place du côté de la sphère du non-conceptuel toutes activités pour lesquelles la question d'un échec ou d'un quelconque risque cognitif n'est jamais posé : l'obvie, l'habitude entendue comme silence de la pensée, les identifications immédiates, spontanées ou standardisées. En bref partout où *cela va de soi*, ce que Benoist appelle aussi « la sphère logique du familier »<sup>96</sup>. Il n'est pas étonnant que le vocabulaire du non-conceptuel recoupe celui du quiétisme évoqué tout d'abord en introduction, tant cette vue quiétiste se caractérise parfois par une certaine haine du concept ou misologie. A côté de cette sphère logique du familier, il y a la sphère du conceptuel,

---

94. Benoist, *Concepts*, p. 34.

95. Voir tout le chapitre 2 « Le conceptuel et le non-conceptuel » Benoist, *Concepts*.

96. *Ibid.*, p. 107.

là où précisément les choses ne vont pas de soi, là où il n'est pas hors de question qu'une action puisse rater, ou la référence échouer, là où précisément une question se pose de savoir à quoi l'on a affaire : ainsi lorsque nous nous référons à certaines propriétés mais pas à toutes d'un échantillon.

Pour Benoist, nous sommes dans la sphère du conceptuel partout où une norme est en jeu qui découpe le monde et organise mon agir selon une certaine manière de faire. Il me semble que la même analyse vaut de l'activité symbolique en général : une chose, une action fonctionne symboliquement, si est entendue dans sa définition la possibilité pour elle de mal fonctionner. La théorie du fonctionnement symbolique se voit alors confier la tâche de voir comment elle peut mal fonctionner et d'en déduire des raisons ou des critères de son fonctionnement correct. Une théorie du fonctionnement n'est possible dès lors, que dans les termes d'une « doctrine de l'échec », comme une référence ne l'est par définition, que parce qu'elle peut manquer ce qu'elle vise (Goodman), comme une action ne l'est par définition, que parce qu'elle peut être tentée, c'est-à-dire réussir ou échouer (Austin).

### 1.2.3 Une faute séculière

Il apparaît maintenant qu'un tableau de la faillite de l'action humaine (qui est dans *Quand dire, c'est faire*, une véritable table des échecs) nous rend attentif à ce fait remarquable que la défaite est au fond tout aussi ordinaire que la réussite<sup>97</sup>. C'est bien en effet dans les termes du discours ordinaire et non celui de l'eschatologie religieuse, qu'Austin se propose de faire la liste des défaites possibles de nos discours et de notre action, une table de la faute. C'est en ce sens que J.-P. Narboux parle d'une sécularisation de la faute. La faillite toujours possible de l'action humaine n'est pas rapportée au péché, ou à une nature humaine coupable mais simplement au ratage ordinaire de n'importe quelle action. Insister ainsi sur la fragilité de la nature humaine, toujours exposée à l'échec, dans la mesure où est inhérent à la définition de tout acte, linguistique ou non, qu'il puisse rater, n'est-ce

---

97. Cela n'enlève cependant rien au fait que spontanément nous nous comprenons très bien. Le contextualisme défendu par Austin n'est pas une position sceptique : il ne veut pas faire le sens fragile. Le contextualisme consiste à prendre la mesure du fait qu'en un sens, c'est stupéfiant comme cela marche bien.



pas cependant faire montre de trop de scepticisme ? Comment expliquer alors, si nos échecs sont si nombreux, que nous nous comprenions quand même ? En réalité, Austin ne veut pas fragiliser le sens, mais simplement nous rendre attentif à ce fait que c'est stupéfiant que cela marche bien, comme cela marche bien. C'est en un sens l'attitude inverse de celle consistant à se reposer sur l'évidence qui ne demande pour elle aucune justification, et qui dit « C'est comme cela que nous faisons » ou encore, « cela va de soi ».

Nous avons jusque-là combattu l'idée que tout marchait toujours très bien. Maintenant il est intéressant de noter que le présupposé A présenté en introduction (« la réussite est plus habituelle que l'échec ») trouve là également une sérieuse remise en question. Est-il encore possible de justifier la bonne pratique (inductive, discursive, picturale) par l'habitude, si nos échecs sont tout aussi ordinaires et habituels (au sens où Narboux parle d'une faute séculière) que nos réussites ? En particulier, une telle question pourrait remettre en cause un certain type de justifications qui sont au centre des énigmes philosophiques de Goodman. Que ce soit le problème de l'induction dans *Fait, Fiction et Prédiction*, ou que ce soit le problème du réalisme dans *Langages de l'art*<sup>98</sup>, à chaque fois la bonne pratique est qualifiée comme étant la pratique habituelle, la pratique la mieux implantée<sup>99</sup>. Dès lors, si l'on veut appliquer « le point de vue de l'erreur »<sup>100</sup> à la philosophie de Goodman, le problème se pose de faire un sort à des échecs, en un sens parfaitement ordinaires, dans une théorie pour laquelle l'habitude sert de critère de la bonne pratique.

Pour lors, la philosophie d'Austin est exempte d'une telle difficulté dans la mesure où il refuse d'accorder à l'habitude le pouvoir que parfois semble lui accorder Goodman dans la justification de nos pratiques ordinaires<sup>101</sup>. Cela s'entend de deux manières : d'une part parce que comme nous l'avons vu, il refuse la fausse

---

98. Goodman, *Langages de l'art*.

99. Nous renvoyons pour l'énigme de l'induction aux chapitres suivants et pour un compte rendu exhaustif du problème de l'implantation à la seconde partie de cette thèse.

100. Nous empruntons cette expression à l'article de Sandra Laugier in Chauviré, Ogien et Quéré, *Dynamiques de l'erreur*.

101. Nous ne disons pas cependant que Goodman ait une conception si naïve du rôle que peut jouer l'habitude dans la correction. Par exemple l'habitude n'est jamais considérée comme un critère unique de correction : elle doit être associée à la projectibilité, ou à la simplicité, la cohérence et d'autres exigences encore que l'on va détailler plus loin.

évidence de l'obvie et de l'habituel ; d'autre part parce qu'il distingue la normativité à l'œuvre dans nos actions, de l'habitude entendue en un sens mécanique, stéréotypique. C'est très clair dans le traitement qu'Austin réserve aux performatifs dans *Quand dire, c'est faire*. Pour Austin, il n'est pas question d'un performatif qui réussirait seulement parce qu'il serait stéréotypé :

Nous voudrions même avancer qu'il est en fin de compte problématique de définir *reconnu* par *employé d'habitude*<sup>102</sup>.

Accomplir une action de manière stéréotypée n'implique en effet aucune procédure de reconnaissance. Reconnaître une procédure, c'est, au contraire, rentrer dans un jeu ; ce qui implique aussi la possibilité de refuser de jouer au jeu. La stéréotypie fait signe vers une action que l'on accomplit mécaniquement sans qu'aucune décision ne soit prise, aucune décision concernant notre reconnaissance ou notre refus de la procédure. Pour réemployer ici le vocabulaire de Benoist, la stéréotypie peut être rapportée à la sphère logique du familier, et non à celle de nos activités symboliques où la question peut se poser de l'écart entre l'action et la norme qui la commande comme nous l'évoquions précédemment ou entre le fait de jouer le jeu et le fait de le refuser, comme cela est envisagé ici. La possibilité que, pour les performatifs qu'examine Austin, quelqu'un puisse refuser de jouer le jeu constitue au contraire l'envers de la reconnaissance de la procédure.

Qu'Austin cherche à distinguer « employé d'habitude » avec « reconnu » montre en tous les cas que la régularité ne suffit pas comme critère de correction de nos pratiques, et par conséquent est vain, en un sens, tout appel à l'ordinaire de nos pratiques, s'il n'est pas pensé derrière cela autre chose que le simple fait de la régularité. Austin semble donc ici faire sienne, pour le cas des performatifs, une distinction qui est parfois faite entre un simple « régularisme » qui ne tient compte que de la régularité ou de la stéréotypie et une véritable prise en compte de la normativité de nos actes linguistiques<sup>103</sup>.

102. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p.60.

103. Voir par exemple Brandom dans sa compréhension du « rule-following paradox » in *Rendre explicite*, Paris, Le Cerf, 2011. Par ailleurs, c'est un lieu commun des théories de l'habitude que de faire une distinction entre la mécanique de la répétition, la stéréotypie, et l'habitude qui accorde plus de place à la subjectivité. Voir P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, Paris, Aubier, 1950, Tome 1 « Le volontaire et l'involontaire », pp.264-290.

Il ne nous semble pas que la notion d'habitude mise en avant par Goodman pour justifier la bonne pratique, puisse être cependant confondue avec cette même notion de stéréotypie qu'Austin critique. Il est même certain que la notion d'habitude à l'œuvre chez Goodman a un contenu normatif, et que par conséquent elle ne saurait être réduite à la simple répétition ou stéréotypie. Il reste qu'Austin est plus clair que Goodman quant au rôle que peut jouer l'habitude pour la correction de nos actes symboliques. La distinction qu'il fait entre un acte « reconnu » et un acte « stéréotypé » montre que nous ne pouvons jamais faire dépendre la réussite de nos actes symboliques du seul fait qu'ils soient ceux que sanctionne une action répétée.

Ainsi la perspective d'Austin, et le rôle qu'Austin fait jouer aux échecs en général a l'avantage, sur une théorie qui ne se reposerait que sur l'évidence de ce qui ne marche que trop bien, d'autoriser une conception plus riche de la normativité, qui ne puisse être confondue avec la simple régularité ou l'habitude. Cette conception plus riche de la normativité se traduit par la variété des erreurs qu'analyse Austin dans le tableau des infélicités qu'il présente pour les performatifs, ou par la liste du vocabulaire des excuses qu'il dresse et dans lequel nous puisons pour dédommager une action que nous aurions mal accomplie. Nous voudrions pourtant montrer comment le concept d'implantation mis en avant par Goodman autorise une conception en réalité plus riche de la normativité, que nous ne l'avons jusqu'ici esquissée. La dernière partie de cette thèse sera à certains égards l'objet de cette démonstration. On pourra ici esquisser une réponse en remarquant que la notion de « correction » [*rightness*], centrale chez Goodman, est éclairée de l'extérieur par la façon dont nos systèmes symboliques peuvent toujours d'une certaine façon être incorrects. Il sera donc question dans le chapitre suivant de voir quelles sont ces façons d'être « incorrect », et ce faisant lisant Goodman à la lumière de la doctrine des échecs de Austin.

### 1.3 Reconceptions de la fausseté et de la vérité

Sans doute, un des aspects les plus intéressants de cette manière de repenser le fonctionnement à l'aune de ce qui rate dans l'agir (d'abord Austin, ensuite Good-

man au sens où la référence est susceptible d'être pensée sur le modèle de l'agir austinen), de ce qui s'enraye dans la machine référentielle, c'est d'avoir une conception élargie des raisons pour lesquelles une action, un énoncé ou une image peuvent ou non marcher. Cette conception élargie implique par conséquent d'abandonner un concept trop étroit de la vérité, comme s'il n'y avait qu'une façon d'être vrai, et que cette façon était la correspondance avec les faits, comme si aussi il n'y avait pas plus d'une façon de correspondre avec les faits. Et c'est pour cette raison que les non-sens austiniens ne sont en fait pas de simples faussetés factuelles. Considérer le dire en terme de fonctionnement<sup>104</sup> plutôt qu'en terme de vérité absolue, c'est donc se rendre attentif à l'importance des circonstances, qui comme on le voit avec le performatif, peuvent décider de la réussite ou de l'échec de l'énoncé.

A cet égard, il peut être intéressant de rapprocher les reconceptions que proposent Goodman et Austin du concept de vérité.

Il semble que Goodman et Austin reconnaissent tous deux le caractère trop étroit du concept de vérité. Il existe de multiples façons de se référer, d'entrer dans une activité symbolique, qui ne sont pas concernées par une contrainte de vérité littérale ou factuelle. Il n'y a pas de sens par exemple à dire d'un conseil qu'il est vrai, ou seulement si on veut le distinguer d'une plaisanterie ; il n'y a de toute façon pas de faux conseil, bien qu'il puisse y en avoir de mauvais. Cette reconnaissance est une conséquence chez Austin des considérations sur les échecs possibles des performatifs. Lorsqu'un conseil est un mauvais conseil ou lorsqu'une promesse n'est pas tenue, il ne faut pas entendre par là qu'ils sont faux, au sens où ils seraient factuellement, descriptivement faux. Si l'on parle de « fausse promesse », c'est parce que la fausseté ne concerne pas seulement les affirmations ou les énoncés déclaratifs et désigne par là une forme particulière de dysfonctionnement ou d'échec. Ce qu'il s'agit alors de faire, c'est de préciser la nature de cet échec – et de le préciser par les distinctions que nous offre le langage. Que disons-nous par exemple lorsqu'une cérémonie du mariage échoue ?

En aucun cas nous ne disons que l'énonciation était fausse, mais plutôt que l'énonciation – ou plutôt l'acte – était nulle et non avenue, ou donnée de

---

104. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 166.

mauvaise foi, ou non exécutée<sup>105</sup>.

Il existe ainsi de multiples façons d'être correct ou incorrect qui ne concernent pas le fait d'être vrai ou faux au sens où l'on entend en logique la notion de valeur de vérité. C'est là une première lecture possible et précisément correcte de *Quand dire, c'est faire* : le sort qu'il faut faire à ce qui dans le langage concerne des actes qui n'ont pas affaire au problème de la vérité et de la fausseté factuelle.

Nelson Goodman dans *Manières de faire des mondes*<sup>106</sup> semble militer pour une reconception identique du concept de vérité. En effet, il affirme que le concept de vérité est trop étroit puisqu'il ne vaut que pour les propositions verbales et dénotatives, et pas pour les images, les diagrammes, les cartes, ou tout autre système symbolique qui cependant continuent de correspondre au monde, ou plus exactement qui nous amènent à considérer certains traits du monde qu'ils représentent.

A titre de concept de plus grande portée que la vérité, considérons la correction (rightness). Correct (right) et non-correct (wrong) s'appliquent à des symboles de toute espèce, de nature verbale ou non verbale. Les énoncés ne sont pas seuls susceptibles d'être corrects ou non, mais aussi les demandes et les interrogations, les mots, les catégories, les images, les diagrammes, les échantillons, les croquis, les passages et les exécutions musicales, ainsi que les symboles de tout autre genre<sup>107</sup>.

Bien qu'elle implique parfois la vérité, la correction est une exigence plus rigoureuse qui ne se rapporte pas seulement à la déclaration, mais à tous les autres modes de référence, ainsi qu'aux symboles qui ne déclarent ni ne dénotent rien du tout<sup>108</sup>.

Aussi pour les versions du monde qui ne sont pas verbales, la notion de vérité n'apparaît pas pertinente.

Il faut dès lors élargir le concept de vérité de sorte à ce qu'il nous renseigne aussi sur ces autres versions qui parlent bien du monde, et qui ont, par ce fait même, plusieurs façons de le manquer : carte fallacieuse, exécution musicale ratée, monu-

---

105. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 45.

106. Goodman, *Manières de faire des mondes*, chapitre 1, §5 « Trouble with Truth. »

107. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, X, 2 « Les défauts de la vérité », p. 166.

108. *Ibid.*, p. 173.

ment disproportionné, image déformée. En bref, il manque quelque chose comme une notion de correction à géométrie variable, ou « multidimensionnelle »<sup>109</sup> pour des façons variées de se rapporter au monde ou d'agir, sur lesquelles ne peut rien le concept traditionnel de la vérité. Il est clair que cet élargissement ne signifie pas une doctrine libérale selon laquelle nos fonctions référentielles s'exerceraient sans contraintes. Il convient plutôt de penser cet élargissement comme l'annexion de nouvelles fonctions (représentations picturales, diagrammatiques, cartographiques, notationnelles), à une réflexion sur la normativité de nos références au monde.

Austin et Goodman reconnaissent ensuite tous deux le caractère trop rigide du concept de vérité. C'est l'idée que là même où il a cours – le domaine des assertions, des descriptions – , le concept de vérité est en fait plus problématique qu'il n'y paraît. Dans *Quand dire, c'est faire*, cette interprétation s'impose à un deuxième niveau de lecture. Certes un sort y est fait à un certain type d'acte de langage pour lequel la notion de vérité n'a pas d'application. Mais la radicalité du texte d'Austin est ailleurs : c'est la façon dont ces considérations s'exportent là même où règne le partage des énoncés en vrai et faux, c'est-à-dire pour les assertions constatatives ou les véridictifs. Il y a pour Austin, dans tout énoncé, cette part d'illocutoire qui fait qu'en tant acte, il peut échouer. Ainsi d'un énoncé comme « l'actuel roi de France est chauve » qui est non pas vrai ou faux, mais tout simplement un échec :

Les affirmations sont exposées exactement aux mêmes accidents que nous avons appelés échecs et qui rendent une énonciation malheureuse, sans pourtant la rendre vraie ou fausse<sup>110</sup>.

Quand nous nous rendons attentifs à la situation complète de l'acte d'énonciation nous nous rendons compte aussi que tout dire, et en particulier toute affirmation, est un acte au sens fort, qui peut échouer de bien des manières à jouer son rôle. De sorte que pour un dire quelconque, avant de pouvoir utiliser le concept même de vérité, il faut d'abord s'assurer de bien comprendre ou d'avoir été bien compris. Se faire bien comprendre consiste ainsi à regarder quel genre de correspondance avec les faits est attendu de l'énoncé. Or, « dans la vie courante il n'est pas toujours possible de donner une réponse simple à la question de savoir si un constatif est vrai

---

109. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 166.

110. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 143.

ou faux ». L'exemple qu'il donne est alors éclairant. Austin demande de comparer avec les faits, l'énoncé « La France est hexagonale ». En fait, cet énoncé pourra être vrai pour un graphiste et faux pour un cartographe.

Je puis évidemment comprendre ce que vous voulez dire en affirmant qu'elle est vraie à certains points de vue, dans une certaine intention. Cela suffit pour un général haut placé peut-être ; mais pas pour un géographe<sup>111</sup>.

On le voit chez Austin, il s'agit d'opérer une seconde critique du concept de vérité, mais une critique qui lui est en quelque sorte interne, et qui jamais n'annule ses prétentions<sup>112</sup>.

Il nous semble que chez Goodman il y a également une critique interne du concept de vérité, dans le domaine même où la classification des symboles en vrai et faux est la plus pertinente, à savoir pour les énoncés :

Même lorsqu'on a affaire à des énoncés, la correction se sépare souvent de la vérité. Bien que la neige soit blanche, l'énoncé « la neige est blanche » peut ne pas être correct. Il ne l'est pas, par manque de pertinence, comme réponse à la question de savoir quelle est la densité du granit, alors que l'énoncé : « le granit pèse une livre par mètre cube », n'est pas correct parce qu'il est faux. Et cependant, il existe des énoncés faux qui peuvent être corrects d'une autre manière et dans certains contextes. Par exemple, une déclaration fautive comme « vous vous améliorez » peut être correcte lorsqu'elle s'adresse à un étudiant découragé ou à un malade démoralisé<sup>113</sup>.

Même là où l'on accorde le plus de crédit à ses prétentions, dans les sciences, la vérité est en quelque sorte regardée comme un « serviteur servile » à l'image du scientifique qui taille dans la vérité à la mesure des catégories pertinentes qu'il a sélectionné, et des faits qu'il a enregistrés<sup>114</sup>.

Dans d'autres cas, la correction peut impliquer la commodité pour des objectifs

---

111. *Ibid.*, p. 146.

112. Là encore il faut nuancer l'analyse de Thomas-Fogiel qui affirme que le contextualisme équivaut à un abandon de la recherche de la vérité, voir Thomas-Fogiel, *Le lieu de l'universel, Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine*.

113. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 166.

114. Il ne faut pas ici mal interpréter la formule provocatrice de Goodman. Dire que nos assertions vraies, en particulier les énoncés scientifiques, mettent en œuvre une forme de correction également tributaire du contexte et des fins de l'enquête, ne signifie pas qu'il faille se débarrasser du concept de vérité, ou qu'il faille en donner une forme radicalement relativiste.

scientifiques ou autres. La loi de Boyle, bien qu'elle ne soit pas peut-être pas exactement vraie pour toute instance donnée, est souvent correcte là où un compte-rendu précis portant sur des milliers de données peut ne pas l'être parce que peu adapté au travail en cours<sup>115</sup>.

La façon dont la notion de correction déborde le concept de vérité (du côté de considération sur la pertinence, l'ajustement, l'usage – et conduit à une réévaluation de ce concept même de vérité dans sa sphère propre, appelle des commentaires qui seront faits dans la troisième partie de cette thèse.

De ce point de vue, comme il en était pour Austin, l'attaque est dirigée contre une conception étroite de la notion frégréenne de valeur de vérité.

A parler d'images ou de prédicats comme respectivement *vrais de* ce qu'elles dépeignent ou de ce à quoi ils s'appliquent, on risque la confusion ; ils n'ont pas de valeur de vérité et peuvent représenter ou dénoter seulement certaines choses à l'exception des autres, alors qu'une proposition a toujours une valeur de vérité et est vraie de toutes choses si elle l'est de chacune<sup>116</sup>.

Cette critique est triple : 1) il rejette le platonisme de Frege, c'est-à-dire la réification en entités (le Vrai, le Faux) d'un certain type de classement de nos énoncés et représentations ; partant il refuse aussi l'identification de tous les *denotata* des énoncés vrais à la même entité (le Vrai) sans considération de la connotation et de la valeur pragmatique des énoncés – ou de ce qu'il appelle aussi pour régler le problème de la fiction, « leur extension secondaire » ; 2) il refuse l'universalisme logique frégréen, attaché aux propositions ; 3) il critique la restriction frégréenne de la question de la vérité aux seuls énoncés déclaratifs verbaux. Il est clair qu'avec ce troisième point, Goodman hérite directement de la philosophie du langage d'Austin<sup>117</sup>.

Il faut donc, chez ces deux auteurs, remarquer qu'une reconception de la notion de vérité y est entreprise. D'une part parce que ces points de vue exigent de prendre en compte le type de correction qui est à l'œuvre dans des entreprises cognitives pour lesquelles la vérité entendue en un sens restreint n'était pas un

---

115. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 167.

116. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 38.

117. Goodman, Nelson, *Of mind and other matters*, Cambridge, Harvard university press, 1984, p. 56.



concept pertinent. Ensuite parce que dans son domaine de législation propre, il apparaît que la notion de vérité ou de fausseté littéral ne suffit pas<sup>118</sup> et que donc il faut prendre en compte un ajustement complexe de l'énoncé avec les faits. Cet ajustement de l'énoncé avec les faits met en avant l'importance philosophique de la notion de contexte, que ce soit dans le contextualisme d'Austin<sup>119</sup> ou dans l'idée de worldmaking telle qu'elle est proposée par Goodman<sup>120</sup>. Il s'agit pour l'instant d'avancer une hypothèse que de plus amples développements essayeront d'étayer : en particulier le type d'attention au contexte et aux circonstances qu'emporte avec elle la notion de worldmaking. Nous voudrions dire ici que chez ces deux auteurs il y a au fond une volonté de mettre sur le même plan, la notion de vérité d'une part, et les diverses façons qu'a n'importe quel énoncé ou symbole de se rapporter au monde d'autre part. Pour qu'un symbole fonctionne correctement par conséquent il n'est pas suffisant ni même nécessaire qu'il soit « vrai ». Parfois on regardera sa pertinence, son effet, ou sa possibilité d'usage.

Lorsque Austin demande « Sommes-nous assurés qu'une affirmation vraie relève d'une autre classe d'appréciation que la démonstration saine, le conseil judiciaire, le jugement raisonnable [fair] et le blâme justifié ? »<sup>121</sup>, il me semble que ce qu'il y a de commun entre tous ces qualificatifs, c'est un certain rapport avec les faits. De même, il m'apparaît que le concept de correction que Goodman essaie de thématiquer dans le dernier chapitre de *Manières de faire des mondes* et ailleurs en tant que « reconception de la philosophie »<sup>122</sup> demande de concevoir un rapport avec les faits, qui comme chez Austin, déborde largement la notion de vérité factuelle. Un aspect important de ce travail de recherche consiste à réfléchir sur ces critères de correction qui entrent en jeu dans toute activité référentielle ou symbolique, et qui de ce fait doivent s'entendre dans le cadre d'un certain ajustement

118. Laugier a trouvé une excellente formule pour décrire cette double révision du concept de vérité : « Étendre aux énoncés performatifs la notion de vérité et aux énoncés constatifs la notion de félicité », *Dynamiques de l'erreur*, p. 145.

119. Austin, *Quand dire, c'est faire* : « Dans le cas de l'affirmation vraie ou fausse (tout comme dans celui du conseil bon ou mauvais), les visées, les buts de l'énonciation, ainsi que son contexte, sont importants ».

120. Goodman regarde lui vers un concept plus générique de correction qui concerne la façon dont un système symbolique s'ajuste de toutes sortes de façons au monde, *Manières de faire des mondes*, chapitre 7 « Sur la correction des rendus ».

121. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 145.

122. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*.

avec ce à quoi l'on se réfère – que ce soient des faits ou autre chose :

Aucune déclaration philosophique ne peut fournir un critère ou des règles de portée générale de détermination de la correction. Néanmoins, les applications et les procédures diverses possèdent quelque chose d'important en commun. Elles entrent toutes en rapport avec la mise en œuvre d'une dichotomie positif-négatif ou d'une graduation sur une échelle préférentielle, elles partagent d'autres aspects éminemment abstraits mais importants. On doit considérer que la question de savoir en quoi consiste la correction en général porte sur une caractérisation ou une esquisse, conçue à la lumière de tels aspects, de ce que les espèces variées de correction possèdent en commun<sup>123</sup>.

Le chapitre 6 devra montrer si une telle esquisse est possible.

---

123. *Ibid.*, p. 168.

## Chapitre 2

### Ways of wrongmaking.

*Toutes les familles heureuses se ressemblent ; mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon.*

---

Léon Tolstoï, *Anna Karénine*

*La référence déterminée au réel est la condition de toute correction ou incorrection.*

---

Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*

Une question que l'on pourrait tout d'abord se poser, c'est de savoir s'il y a bien chez Goodman une doctrine des échecs – une doctrine telle que celle présentée par Austin dans la « Seconde Conférence » de *Quand dire, c'est faire*. Chez Austin la doctrine des échecs est figurée par une table qui classe les échecs et les met en rapport avec les conditions auxquelles ils contreviennent : avec d'un côté les ratages complets, de l'autre les abus qui sanctionnent les cas où l'action se passe, bien qu'elle soit en réalité ratée<sup>124</sup>. Il n'y a en fait aucune systématisation de ce genre

---

124. Mon usage du terme d'échec est neutre par rapport aux différences qu'il y a chez Austin entre abus et ratage. Par ailleurs nous ne faisons pas de distinction entre échec, faute et erreur, utilisant indifféremment l'un ou l'autre terme en fonction des associations ordinaires de vocabulaire : par exemple, une prédiction fautive, mais une erreur d'appréciation ; ou encore le falsificationnisme et le faillibilisme qui sont plus liés au champ sémantique du faux.

chez Nelson Goodman. Et bien qu'il envisage par exemple plusieurs critères pour la correction (pertinence, simplicité, implantation, ajustement), Goodman n'avance pas explicitement de critères pour distinguer les cas d'incorrection, comme c'est le cas pourtant chez Austin. Il n'en demeure pas moins que dans l'ensemble de son œuvre, une attention constante est accordée à la façon dont un symbole – entendu en un sens large qui puisse inclure un système constructionnel, une œuvre d'art, un prédicat, une catégorie – peut échouer à faire ce qu'il est censé faire. En ce sens la bonne méthodologie à adopter serait davantage celle des excuses que celle des actes de langage manqués : non pas dresser un tableau dans lequel on puisse ranger n'importe quelle forme d'incorrection, mais regarder quel type de demande particulière sur le réel n'a pas été respectée à chaque fois que nous sommes confrontés à une version incorrecte. La mesure de l'incorrection, et par conséquent de la normativité à l'œuvre dans tel acte de référence, sera alors le vocabulaire que nous utilisons pour désigner les différents cas de ratage symbolique, c'est-à-dire les tentatives de description de nos échecs référentiels. Afin d'éviter une lecture quiétiste de Goodman, qui verse dans le relativisme, plutôt que de faire cet effort d'attention au réel inscrit dans une approche réaliste, il faut se rappeler que dans tout acte de référer, où quelque chose compte pour quelque chose d'autre, une question normative relative à quoi compte pour quoi, est toujours impliquée.

Bien que ce soit anticiper nombre de thèmes qui seront développés plus tard, il est intéressant de dresser une première fois la liste des échecs dont Goodman fait le compte-rendu, afin d'avoir une vue d'ensemble sur la façon dont un symbole peut être amené à dysfonctionner. En particulier, il est possible, à la lumière de ce répertoire d'échec de problématiser un nouveau type de non-sens. Des remarques plus générales concernant les reconceptions de la vérité qui sont à l'œuvre aussi bien chez Austin que chez Goodman pourront être formulées ensuite, et annoncer ce qui sera l'objet de toute la seconde partie de cette thèse.

Puisqu'il s'agit de dresser un répertoire des cas de dysfonctionnement symbolique analysés par Goodman, une stratégie possible consiste à suivre les textes de Goodman dans un ordre chronologique. C'est une stratégie que nous avons choisi d'adopter, nous autorisant quelques libertés, quand cela pouvait servir à éclairer un point particulier.

## 2.1 Dysfonctionnement symbolique et système constructionnel

*Goodman is a philosopher, not a formalist in the extreme and pejorative sense. He outlines a symbolism, interprets it, explains why he thinks it can serve as ideal language, and philosophizes by means of it. [...] Thus I propose to take him at his best, or what I think is his best, ignoring the flavor of formalism that lingers here and there. But I shall freer to do so if I first note some of these flaws.*

---

Gustav Bergman, *The metaphysics of Logical Positivism*

*La structure de l'apparence* est conçue tout à la fois comme une introduction à la théorie des systèmes constructionnels et comme l'essai d'une construction du monde des apparences qui s'appuie sur un nouveau langage logique, hautement formalisé. Pour cette raison, *La structure de l'apparence* possède une technicité que n'ont pas les autres textes publiés de Goodman. Une présentation des cas de dysfonctionnement à l'œuvre dans les systèmes constructionnels suppose donc d'entrer, par moments, dans des considérations techniques. Toutefois, suivant la remarque de Gustav Bergman, placée à cette fin en exergue, il s'agirait de garder à l'esprit que Nelson Goodman est avant tout un philosophe et que si nous entrons dans certains détails techniques, c'est toujours pour des raisons qui en dernier ressort sont philosophiques.

*La structure de l'apparence* se présente comme une révision de la théorie de la constitution élaborée par Carnap quelques années auparavant dans *l'Aufbau*. Si donc *l'Aufbau* est compté comme une façon de se référer au réel qui en propose une construction logique et si cette construction est par endroit défectueuse, nous pourrions peut-être trouver dans les défauts de *l'Aufbau* un modèle de ce qui peut constituer un ratage symbolique, ou encore ce que plus tard Goodman nommera une version ratée du monde<sup>125</sup>. Encore s'agirait-il de comprendre ce qu'est un

---

125. Il ressort aussi que le projet de reconstruction qui est à l'origine du texte, en dit long sur l'attention que pouvait accorder Goodman à ce qui peut mal fonctionner dans un système symbolique.

système constructionnel, et en quel sens un système constructionnel peut être une version, réussie ou ratée, du monde. C'est par cette porte que nous entrerons dans certains des détails techniques de la première philosophie de Nelson Goodman.

### 2.1.1 Le système constructionnel de l'Aufbau

Carnap présente dans *l'Aufbau* une théorie de la constitution, assortie d'un essai de construction du monde qui en est l'illustration. Les principes de cette construction sont les suivants : à partir d'une base prélogique – les éléments de vécu ou *erlebs* (*Elementarerlebniss*) qui sont des coupes de notre flux de vécu – et d'un ensemble défini de relations logiques, construire, afin qu'ils puissent être réduits aux éléments de la base, des ensembles d'objets de plus en plus vastes : des plus petits objets physiques aux ensembles culturels<sup>126</sup>. Ce projet répond à la philosophie constructionnaliste telle que Hacking la définit : « montrer comment ou prouver que, des entités importantes et variées, des concepts, des mondes, ou quoi que ce soit d'autre peuvent être construits à partir de matériaux différents »<sup>127</sup>, i.e. établir des « routes de construction » étant explicités certains « termes primitifs »<sup>128</sup>. La question qui se pose alors est de savoir comment cette construction est possible, et quel type de normativité pèse sur cette construction.

Dans le système constructionnel de Carnap, nous sommes confrontés à une première difficulté lorsque nous essayons d'abstraire des qualités sensibles à partir de l'unité de nos vécus psychiques (*erleb*). Les *erlebs*, en tant que vécus auto-

126. Pour une présentation plus détaillée de *l'Aufbau*, et plus exactement de la lecture qu'en fait Goodman, voir Vuillemin, Jules, *La logique et le monde sensible : étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, 1971 (Nouvelle bibliothèque scientifique); Pouivet « Goodman dans les années 30, reconstruire l'Aufbau » in Nef, Frédéric et Vernant, Denis, *Le formalisme en question : le tournant des années trente [actes du colloque de Saint-Malo du 7 au 9 avril 1994]*, Paris, J. Vrin, 1998, pp. 337-359 (Problèmes et controverses), Seibt, Johanna « The Umbau. From Constitution Theory to Constructional Ontology », *The Philosophical Quarterly*, juillet 1997, vol.14, n°3, pp. 305-348.

127. Hacking, Ian, *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris, Éd. la Découverte, 2001 (Textes à l'appui), p.73. Pour Hacking un tel type de constructionnalisme caractérise les projets de Russell, Carnap, Goodman et Quine. Il s'agit d'une famille constructionniste « à l'intérieur de la maison de Kant » (p. 72).

128. Goodman, *Problems and projects*, p. 29.

psychiques, sont dits recevoir une priorité épistémologique<sup>129</sup>. Un problème est pourtant soulevé par le fait qu'ils soient caractérisées par Carnap comme inanalysables – autant pour des raisons logiques (ils constituent la base du système), que pour des raisons que Carnap rapporte aux développements de la *Gestalt Psychologie*, c'est-à-dire la mise en avant d'une priorité de la forme sur ses éléments décomposés. Pour parvenir à abstraire les concepts empiriques que sont les qualités sensibles à partir d'une base de vécu, Carnap doit donc avoir recours à la notion de *quasi-analyse*. Par cet geste qui mime l'analyse, l'on vise à mettre au jour des quasi-composantes pour les *erlebs*, et c'est à ces dernières que correspondent les qualités du langage ordinaire (nos catégories de couleurs par exemple)<sup>130</sup>. Pour les fins de la démonstration, il va donc s'agir de faire *comme si* on pouvait analyser un *erleb* en ses différents constituants qualitatifs (couleur, odeur, place), en comparant ses parties avec des parties d'autres *erlebs*, à l'aide de la relation entre *erlebs* que Carnap désigne par la relation de « rappel de ressemblance ». Il s'agit, pour reprendre l'expression employée par J.-B Rauzy d'une « émulation » ou imitation de l'analyse dans un cadre structural donné par les différentes relations de « rappel de ressemblance »<sup>131</sup>. Ainsi, à partir de l'analyse de plusieurs *erlebs* et des relations qu'ils entretiennent entre eux, il s'agit de parvenir à extraire les dites qualités abstraites comme classes (cercle de ressemblance) de tous les *erlebs* qui ont telle

129. Pour une définition de la notion de priorité épistémique, et de sa critique voir Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 133.

130. Nous donnons ici la version de la quasi-analyse que commente Goodman dans *La structure de l'apparence*, et qui se trouve relativement proche de celle donnée par Carnap dans *l'Aufbau*. Pourtant la version la plus sophistiquée de la méthode de la quasi-analyse a été donnée par Carnap dans un manuscrit non publié, datant de 1923, *Die Quasizerlegung*. La quasi-analyse y est ainsi définie : « On peut désormais formuler ainsi la tâche de cette quasi-analyse : on sait, pour chaque élément d'une classe donnée, quels sont les autres éléments avec lesquels il est apparenté. On cherche une description de cette classe qui n'utiliserait que ces données, mais qui associerait à ses éléments des quasi-composantes (Quasi-bestandteile) ou quasi-trait (Quasi-merkmale), et telle qu'il serait possible de traiter chaque élément pour soi, sans référence aux autres, sur la base des quasi-composantes », *Die Quasizerlegung*, p. 4. La traduction reproduite ici est de J.-B Rauzy qui commente ce nouveau matériel à notre disposition dans un texte non publié, qu'il a eu la gentillesse de me transmettre : « Zu meiner Überraschung. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 ». Il apparaît dans cette version que certaines des difficultés mises en avant par Goodman avaient en fait déjà été résolues. Ainsi de la difficulté de compagnonnage réglée par le théorème 7 du manuscrit de 1923.

131. J.-B Rauzy, « Zu meiner Überraschung. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 », p.7, à paraître.

ou telle qualité en commun. Une qualité sensible va pouvoir ainsi être construite à partir de la notion de cercle de ressemblance entre erlebs. Ces cercles sont ainsi compris comme la représentation extensionnelle des qualités constituées.

La méthode de construction par abstraction des dites qualités s'appuie sur la relation logique de « ressemblance partielle » (c'est-à-dire la notion carnapienne de rappel de ressemblance) entre erlebs. Par exemple deux erlebs  $e_1$  et  $e_2$  seront dits partiellement se ressembler s'ils ont une « quasi » partie constituante en commun. Cette méthode est ainsi résumée par Carnap dans la préface qu'il rédige à la seconde édition de *l'Aufbau* :

Le système établi dans ce livre prend les vécus élémentaires pour éléments fondamentaux (§67). Il n'utilise qu'un seul concept fondamental, une relation particulière entre les vécus élémentaires<sup>132</sup>.

Dans *l'Aufbau*, Carnap construit son analyse à partir de l'exemple de la couleur. Par cette méthode de quasi-analyse on parvient, dans l'idéal, à abstraire les différents ensembles de couleur (rouge, bleu, jaune etc.) à partir de la comparaison des différents erlebs.

Afin de constituer ces classes à partir de la comparaison des listes de paires d'erlebs et de la relation primitive de ressemblance, il faut ajouter deux règles logiques formulées par Carnap au §70 de *l'Aufbau* :

- A) « Les membres d'une classe de couleur pris par paires doivent toujours être parents selon la couleur » [color-akin]
- B) « Aucune chose en dehors de la classe ne peut avoir une parenté de couleur avec toutes les choses de la classe », autrement dit la classe doit être la plus grande possible<sup>133</sup>.

Avec ces deux règles *A* et *B*, il devient dès lors possible de « découvrir des classes de couleur *authentiques* sur la base d'une liste qui nous a seulement indiqué quelles sont les paires composées de deux choses ayant quelque unité en commun »<sup>134</sup>. Au §70, Carnap donne un exemple de construction par abstraction

---

132. Carnap, Rudolf, *La construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2002, p. 47 (Mathésis).

133. Carnap, *La construction logique du monde*, §78; Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 148.

134. Carnap, *La construction logique du monde*, §70; Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 150.



qu'il présente comme une sorte de modèle de *l'Aufbau*<sup>135</sup>. En lieu et place des erlebs, nous avons une liste d'expériences ou de choses colorées, que Goodman reproduit dans *La structure de l'apparence* au §3 « Méthodes de construction » du chapitre V, consacré à l'examen de *l'Aufbau*. Cette liste est reproduite dans la Table III.

Ce qui nous est donné, c'est une liste nommant chaque paire formée de choses qui possèdent quelque couleur (ou quelque lettre) en commun<sup>136</sup>.

A partir de cette liste, et des deux règles formulées ci-avant, on parvient à abstraire lesdites qualités comme classes d'erlebs. Par exemple la classe des erlebs 1, 2, 3, 6 prise dans une liste de six erlebs qui partagent tous la lettre *b* est étiquetée  $K_1$ , que l'on peut par la suite nommer. Nous avons par là construit la couleur *b*. En somme, une qualité a été construite à partir d'une base de vécu et d'une relation logique de ressemblance. Les objets peuvent être obtenus par des procédés similaires de construction.

### 2.1.2 Compagnonnage

Le problème d'une telle construction, remarque Goodman, c'est de présupposer des « circonstances favorables » à l'analyse. Qu'il n'existe pas, par exemple, de qualité qui se trouverait en accompagner une autre dans toutes les circonstances (c'est-à-dire dans tous les erlebs où elle apparaît, et qui figurent dans la liste de la table III ci-avant mentionnée), mais qui serait cependant différente. Goodman appelle « difficulté de compagnonnage », l'inconvénient qui résulterait de telles circonstances. Au demeurant, Carnap lui-même avait repéré cette difficulté dès le *Manuscrit de 1923*, qui figure également dans *l'Aufbau* :

Pourtant si les choses de l'ensemble d'origine avaient été telles que certaines

---

Nous soulignons.

135. Il faut à ce titre rappeler, que l'*Aufbau* est théorie de la Constitution, et non un essai de constitution en bonne et due forme. Les exemples de construction qu'il donne sont donnés à titre illustratif. Voir §106 Carnap, *La construction logique du monde* ; Seibt, Johanna, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, no. 3, 1997, p. 307.
136. Carnap, *La construction logique du monde*, p. 149.

circonstances défavorables s'étaient présentées, la méthode n'aurait pas abouti. S'il arrivait, par exemple, qu'une certaine couleur, disons  $r$ , ne se présente que dans les choses dans lesquelles  $b$  se présente aussi, on n'aurait pas pu construire deux classes de couleurs séparées pour  $r$  et  $b$ <sup>137</sup>.

La difficulté du compagnonnage décrit la configuration malencontreuse où deux couleurs se retrouvant à chaque fois exactement dans les mêmes erlebs qui servent de base à la construction logique, sont définies comme indiscernables à l'intérieur dudit système constructionnel. C'est une pareille configuration qu'imagine Goodman dans la Table IV<sup>138</sup>. Une décision doit alors être prise : nous devons retenir la couleur qui apparaît dans le plus grand nombre de concrets phénoménaux, la couleur dite la plus « sociale »<sup>139</sup>, et éliminer son compagnon.

Il semblerait résulter de cette construction, une sorte d'appauvrissement du réel, dans la mesure où au moins une couleur que nous sommes capables de discerner<sup>140</sup>, n'est pas comptée comme étant une couleur. Nous pouvons par exemple imaginer une situation où une tâche jaune apparaîtrait dans le coin supérieur gauche de mon champ de vision, en même temps, et dans tous les mêmes erlebs qu'une tâche rouge qui apparaîtrait dans le coin inférieur droit. Si une telle difficulté n'intervient qu'en cas de « *circonstances défavorables* »<sup>141</sup>, elle est cependant gênante, dans la mesure où pour l'éliminer il s'agit de recourir à des suppositions extra-systématiques :

Si une circonstance défavorable de ce genre se produit (si une certaine couleur ne se présente que comme compagnon d'une autre, n'apparaissant que dans les choses où l'autre apparaît aussi) la méthode d'analyse proposée échouera. Nous devons donc *supposer* que la condition défavorable ne se produit pas. Cette supposition est justifiée par le fait que la probabilité pour qu'une condi-

---

137. Carnap, *La construction logique du monde*, §70 ; Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 150.

138. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 150.

139. Proust, *Questions de forme*, p. 310.

140. Évidemment un problème, et ce sera un argument dans la défense par Carnap de la quasi-analyse, est de pouvoir définir ce qu'est la discernabilité phénoménale dans un cadre constructionnel. Si par l'analyse des relations, deux qualités sont rendues indiscernables, c'est peut-être bien qu'elles ne le peuvent être d'un point de vue phénoménal également, car ce sont des comptes rendus phénoménaux qui permettent au premier chef de faire une analyse de type relationnelle.

141. Carnap, *La construction logique du monde*, §70 ; Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 151. Nous soulignons.

tion défavorable se produise est d'autant plus petite que les choses sont plus nombreuses<sup>142</sup>.

Il s'agit en somme d'une forme de raison probabilitaire : si l'on tient compte de suffisamment d'erlebs, il est très peu probable que cette circonstance malheureuse ne se produise<sup>143</sup>. Le véritable problème cependant, si l'on veut écarter de telles circonstances certes peu probables, c'est le risque d'introduire par le même coup, des hypothèses empiriques, et par suite extra-logiques dans le projet de construction. Autrement dit, d'introduire dans le système des hypothèses en quelque sorte *ad hoc* visant à sauver la méthode de construction.

Ainsi, de telles suppositions fragilisent la solidité de la version du monde proposée par Carnap, précisément parce qu'elles sont extra-systématiques, et présupposent, de manière *ad hoc*, quelque chose du monde, que le système vise pourtant à construire logiquement. Toute la tâche d'une construction logique consiste à séparer d'un côté l'analyse logique proprement dite qui en reste au niveau des relations logiques et de la base que l'on s'est donné au départ pour la reconstruction et, d'un autre côté, des postulats empiriques concernant l'état du monde, comme par exemple un ordre naturel des couleurs déjà donné, ou connu par ailleurs. Introduire des considérations empiriques ou « postulats extralogiques », en présupposant quelque chose à propos de notre liste d'erlebs, ce serait dès lors faire échouer l'effort de constitution logique. Plus encore, ce serait selon Joëlle Proust rendre impossible une distinction de l'analytique d'avec le synthétique, qui est pourtant au fondement même du projet de *l'Aufbau* :

En tant que méthode issue de la théorie des relations, la procédure de quasi-analyse, à l'instar de l'analyse, doit rester dans sa mise en œuvre un procédé purement logique. L'une des objections les plus graves qui pourraient être adressées à *l'Aufbau* serait précisément d'échouer à séparer clairement, dans son application de la quasi-analyse, ce qui est procédure strictement logique et ce qui relève de postulats empiriques concernant l'état du donné d'observation<sup>144</sup>.

---

142. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 151.

143. Goodman donne également des arguments contre cette raison probabilitaire, sur ce terrain extra-systématique engagé par Carnap, mais nous préférons ici nous consacrer aux arguments qu'il avance pour dénoncer précisément une telle vue extra-systématique.

144. Joëlle Proust, *Questions de forme*, p. 308. Si le recours à des hypothèses extra-systématiques est un problème du point de vue de Goodman, en revanche Goodman ne souscrit aucunement

Dans une lettre de 1938 à Nelson Goodman – lequel, avant la publication de *La structure de l'apparence*, et au moment où il travaillait sur sa thèse *A Study on Qualities*, avait fait part de ses objections à l'auteur de *l'Aufbau* – Carnap procède à un sauvetage de la quasi-analyse<sup>145</sup>. Il s'avère que la justification qu'il propose de sa méthode est particulièrement éclairante, eu égard à la problématique qui est ici la nôtre : la distinction entre correction et incorrection. En effet, Carnap explique que la difficulté du compagnonnage est réelle, mais qu'elle fait partie des problèmes rencontrés dans nos expériences phénoménales. Autrement dit le problème du compagnonnage n'est pas un problème qui concerne la quasi-analyse elle-même, mais un problème de discernabilité qui se joue au niveau de notre expérience du monde. Carnap essaye ainsi de disculper la méthode de la quasi-analyse, du type d'anormalité qu'elle peut être forcée de construire sur une base extensionnelle de vécus.

La construction vise seulement à donner une reconstruction rationnelle de ce qui se passe effectivement dans le développement de notre connaissance perceptive, et si certaines configurations défavorables de l'expérience se trouvent avoir lieu, la personne en question en viendrait aussi dans la réalité à des résultats *incorrects*, c'est-à-dire à des systèmes de qualité différents des systèmes *normaux*<sup>146</sup>.

---

à une distinction entre l'analytique et le synthétique, qu'il a lui-même contribué à rendre inopérante. A cet égard nous renvoyons à l'article de 1949 « On likeness of Meaning », *Problems and Project*, pp. 221-230.

145. Sur cette correspondance encore inédite, nous renvoyons à l'excellent article de Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology ». Il faut également rappeler que des éléments de réponse au problème soulevé par Goodman avaient été avancés dès le manuscrit de 1923 sur la quasi-analyse. Bien qu'une telle enquête ne soit pas à la portée du cadre circonscrit par nos recherches, il est clair que la découverte récente de ce manuscrit milite en faveur de l'honnêteté de Carnap. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'étonnement de Carnap à la lecture de la thèse de Goodman, et en particulier du chapitre consacré à la critique de *l'Aufbau* : « Je suis stupéfait de constater qu'il suppose que je n'aurais pas vu certains défauts de la quasi-analyse » in « Für Gespräch mit Goodman, über Dr-These, 2.1.41 » manuscrit de la bibliothèque de Pittsburgh. Nous citons ce passage dans la traduction proposée par J.-B Rauzy, dans l'article non publié déjà cité et dont le titre fait précisément référence à la réaction de Carnap : « Zu meiner Überraschung. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 ».
146. Lettre du 28 janvier 1938, citée par J. Proust, *Questions de forme* p. 313. Nous soulignons.

Si donc le but de la quasi-analyse est d'offrir une reconstruction logique des concepts empiriques d'observateurs normaux, et que ces observateurs voient, en raison de certaines circonstances défavorables, deux couleurs comme étant toujours accompagnées, alors il n'y aurait pas de raison de vouloir les distinguer dans le système constructionnel<sup>147</sup>. Il n'y aurait donc qu'à la condition d'admettre, *par ailleurs*, un ordre « normal » des couleurs, un ordre presque divin, qu'il serait raisonnable d'appeler difficulté ou « incorrection » ce qui se présente dans la construction logique proposée par Carnap. En somme, la quasi-analyse interdit tout point de vue latéral sur la construction, point de vue seulement à partir duquel une notion comme celle de « résultat incorrect » pourrait avoir un sens. Carnap et Goodman cherchent donc à se renvoyer chacun « la patate chaude » des hypothèses extra-logiques.

Du point de vue de Carnap, il reviendrait à Goodman de jouer, d'une façon tout à fait paradoxale, le rôle du « mauvais » réaliste dans sa discussion des difficultés de *l'Aufbau*<sup>148</sup>. C'est l'interprétation qu'en donne Joëlle Proust :

Ce qui fait diagnostiquer faussement une insuffisance de la quasi-analyse, c'est la substitution d'un point de vue réaliste au point de vue de la reconstruction rationnelle. Le point de vue réaliste consiste à abandonner les contraintes liées à l'application de la quasi-analyse, *en supposant qu'un contrôle est possible en quelque sorte latéralement*. Les objections de Goodman, par exemple, rétablissent bien malgré lui la fiction d'un Dieu omniscient capable de contrôler par intuition originaire, c'est-à-dire sans construction, ce que la constitution dérive à partir de son donné extensionnel<sup>149</sup>.

Une tentative de sauvetage de *l'Aufbau* qui est réitérée par Bruce Halimi dans un paragraphe au titre évocateur « Les entorses au permis de construire ».

Les problèmes du compagnonnage et de la communauté imparfaite ne se posent, cependant, qu'à la condition de pouvoir confronter le résultat d'une

147. Carnap, *La construction logique du monde*, §81 ; Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 314.

148. Le mauvais réaliste est le réaliste métaphysique, qui suppose qu'il existe un monde réel, irréductible à toute construction humaine, à constituer logiquement.

149. Proust, *Question de forme*, p. 314. Nous soulignons.

quasi-analyse effectuée « à l’aveugle » avec un résultat réel attendu. Or, la construction n’étant pas reconstruction, la procédure de quasi-analyse se déploie de manière immanente, sans avoir à retrouver un référent extérieur faisant office de contre-épreuve aux constructions proposées<sup>150</sup>.

Maintenant, faire droit à l’inquiétude de Proust ou d’Halimi au sujet de l’introduction par Goodman d’un point de vue latéral, ne semble pas pour autant sauver entièrement l’entreprise constructionnelle de *l’Aufbau*. Deux arguments au moins semblent militer contre un pareil sauvetage

1. Tout d’abord, il n’est pas évident que les problèmes de discernabilité logique soient exactement traductibles en problèmes de discernabilité phénoménale. Nous pouvons très bien imaginer par exemple opérer la construction logique à partir d’une liste de vécus où figurent à chaque fois la couleur « bleu » dans mon champ de vision supérieur droit et la couleur « vert » dans mon champ de vision inférieur gauche. Phénoménalement nous faisons bien une différence entre ces deux quasi-composantes.
2. Bien que la remarque de Carnap suffise peut-être à disculper la quasi-analyse en tant que procédure imparfaite, la construction réelle de Carnap n’en demeure pas moins défectueuse. Autrement dit, il ne suffit pas d’appeler ces raisons « externes » au projet de construction logique pour les éliminer tout court. C’est ce dernier point que nous voudrions expliciter plus en avant.

Si Carnap utilise lui-même des notions comme « incorrection », « systèmes *normaux* » ou « couleurs *authentiques* », c’est bien qu’il envisage un problème de normativité qui est indépendant de la procédure logique de la quasi-analyse *stricto sensu*. Plus exactement, Carnap formule « des conditions d’adéquation » qui engagent une distance minimale entre les concepts empiriques qu’il faut construire et le système constructionnel lui-même. C’est ainsi que la question des « circonstances défavorables » peut même, seulement, avoir un sens. Il est à ce titre remarquable que Carnap qualifie de « défavorables » de telles circonstances dans la mesure où l’adjectif vient qualifier une circonstance qui ne *devrait* pas se produire. Certes,

---

150. Laugier, Sandra. et Barberousse, Anouk., *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2001, introduction (Problèmes et controverses,).

affirme Joëlle Proust, c'est dans un second temps seulement que nous comparons le système obtenu par construction logique à partir d'une base extensionnelle de vécus, avec d'autres formes d'accès au monde, et de façon privilégiée celui des sciences empiriques. Par là, le procédé de la quasi-analyse serait sauvé puisque ce n'est pas à lui de « se prononcer sur le caractère normal ou anormal de ses résultats »<sup>151</sup>. L'important pour Proust semble, qu'en dernière analyse, une distinction entre l'analytique et le synthétique soit par là sauvegardée.

Le prix à payer pour sauvegarder cette distinction est cependant élevé. En effet, il pourrait se faire qu'en cas de circonstances défavorables, certains concepts empiriques – ceux qui figurent dans nos énoncés scientifiques –, ne puissent en fait jamais être construits. De sorte qu'en dernière analyse nous nous retrouvions avec moins de concepts ou de qualités abstraites dans le système constructionnel, que dans le monde que l'on cherchait au départ à construire. La difficulté de compagnonnage, puisqu'elle menace l'isomorphisme recherché entre le monde des apparences et la *structure de l'apparence* est ainsi perçue par Goodman, non pas comme une situation défavorable qui ne serait *que* relative à une procédure logique (et donc extérieure à toute considération normative), mais comme un problème beaucoup plus général, ayant trait à ce que J.-B Rauzy appelle « les artefacts de la représentation »<sup>152</sup>, c'est-à-dire un artefact ou un dysfonctionnement symbolique relatif au problème de la quasi-analyse.

Un système constructionnel doit cependant conserver une certaine isomorphie extensionnelle avec le monde qu'il vise ainsi à construire. Pour le dire autrement, et comme réponse à l'objection de Proust, l'on voit mal pourquoi l'on ne pourrait pas repérer une difficulté à l'aune de ce point de vue dit « extérieur » – qui n'est pas forcément le point de vue de Dieu, qui de toute façon n'est pas le seul point de vue possible, enfin qui est le point de vue que précisément l'on cherche à reconstruire –, et essayer de modifier de façon interne la construction, comme le fait Goodman, en modifiant notre base (qualia) et la relation logique fondamen-

---

151. Voir à ce sujet les formules employées par Joëlle Proust : « Il n'entre pas dans la responsabilité de la quasi-analyse de sélectionner une bonne image du monde ». « La quasi-analyse n'a pas à se prononcer sur le caractère normal ou anormal de ses résultats » Proust, *Questions de forme*, p. 315.

152. J.-B Rauzy « Zu meiner Überraschung », p. 7, et p. 11.

tale (chevauchement). L'on voit mal en fait, comment éviter que ne soit posées des questions de normativité dans la construction elle-même, sous prétexte qu'il faudrait disculper, et prémunir de l'erreur, le niveau de l'analyse formelle. Pour Goodman le critère d'isomorphie extensionnelle entre le système et le monde sert ainsi en quelque sorte à internaliser des normes de corrections, considérées par Proust, et dans une certaine mesure par Carnap, comme externes.

D'une façon plus générale encore, l'objection de la latéralité, telle que formulée par Proust, n'est peut-être pas une objection qui puisse recevoir un sens du point de vue de la théorie de l'échec que nous adoptons ici. En effet, tout échec, même un échec de type constructionnel, suppose un écart entre la construction et ce qu'il y a à construire. Sans ce pas de côté, sans considération au sujet de ce qu'il y a à construire, un tel discours est impossible, et l'analyse constructionnelle court le risque d'être une version sans dehors, et pour cette raison absolue. Il n'en reste pas moins que cette latéralité ne doit pas être celle d'un Dieu omniscient, mais des considérations internes au système, ainsi par exemple des décisions constructionnelles relatives à ce qui compte comme relation pertinente dans le monde des apparences, que la construction logique doit pouvoir restituer. Et alors, le problème n'est pas celui de l'introduction d'un point de vue métaphysique au sujet de l'ordre supposé réel des couleurs, mais simplement un problème concernant la méthode d'abstraction proposée par Carnap, que permet d'éviter, dans *La structure de l'apparence*, la substitution d'une base réaliste à une base particulariste<sup>153</sup>.

L'analyse de Proust montre de toute façon quelque chose de décisif dans la révision qu'entreprend Goodman de *l'Aufbau*. Le cœur du problème est bien de trouver une position qui soit capable de rendre apparente la différence entre le correct et l'incorrect, sans que cette position ne soit déplacée par rapport à nos systèmes symboliques, comme c'est le cas dans toute forme de réalisme métaphysique. Ainsi

---

153. Pour ces distinctions, voir Goodman, *La structure de l'apparence*, pp. 136-138. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le système de Goodman ne peut pas être réductible à un système particulariste et matérialiste, ainsi que le prétend Dummett dans son article de 1957 « Nominalism » in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1, pp. 46-47. Par ailleurs comprendre que le critère de l'isomorphisme extensionnel puisse être interprété comme une tentative pour internaliser des contraintes en apparence extérieures au système, permet de comprendre son utilité plus générale. Là encore nous ne saurions souscrire à la critique qu'en fait Dummett dans son article de 1956 « Constructionalism » in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1 p. 29.



la discussion entre Carnap et Goodman à propos de la difficulté de compagnonnage est décisive si l'on veut pouvoir donner un sens à un dysfonctionnement symbolique dans un cadre constructionnel.

### 2.1.3 Communauté imparfaite

Une autre difficulté encore est mise en évidence par Goodman, qui concerne la définition même de la relation logique de ressemblance. Parce que toute l'analyse de Carnap repose sur une telle relation, cette difficulté pourrait « être désastreuse pour la construction proposée »<sup>154</sup>. Le problème, comme Peirce l'avait déjà remarqué, est que deux choses se ressemblent toujours entre elles sous quelque aspect<sup>155</sup>. De ne pouvoir s'en remettre à une notion équivoque de similarité va avoir d'importantes conséquences pour Goodman. Rapporté à la méthode de construction proposée par Carnap au §70, le problème logique de la ressemblance prend la forme de la « communauté imparfaite ».

La difficulté de la communauté imparfaite renvoie plus exactement à la pos-

---

154. *Ibid.*, p. 152.

155. Voir l'article « Seven Stricture on Similarity », Goodman, *Problems and projects*, pp. 437-448. Goodman montre que le concept de ressemblance, là où il est utilisé, est toujours le signe d'un défaut dans l'analyse. Le concept de ressemblance est de ceux qu'on brandit (au même titre ici que les concepts de cause ou de possibilité) pour résoudre certains problèmes théoriques sans que ne soit bien prise la mesure du caractère en fait problématique de la notion même qui est censée les résoudre : « La ressemblance, toujours prête à résoudre des problèmes philosophiques, et à surmonter des obstacles, est un hâbleur, un imposteur, un charlatan », p. 437 nous traduisons. C'est un point qu'avait déjà remarqué Peirce dans son article, « Dédution, Induction, Hypothèse » in *Writings*, p. 331 : « The comparative mythologists occupy themselves with finding points of resemblance between solar phenomena and the careers of the heroes of all sorts of traditional stories ; and upon the basis of such resemblances they infer that these heroes are impersonations of the sun. If there be anything more in their reasonings, it has never been made clear to me. An ingenious logician, to show how futile all that is, wrote a little book, in which he pretended to prove, in the same manner, that Napoleon Bonaparte is only an impersonation of the sun. It was really wonderful to see how many points of resemblance he made out. *The truth is, that any two things resemble one another just as strongly as any two others, if reconidite resemblances are admitted* ». Comme le dit également Peirce avant Goodman « une courbe peut être tracée entre n'importe quelle série de points ». Le problème pour Goodman comme pour Peirce est de constituer des ensembles pertinents d'objets, que ce soit des classes naturelles pour *La structure de l'apparence* ou des hypothèses de forme nomologique dans la logique de l'hypothèse de Peirce. Nous montrerons au chapitre 4 en quel sens ces deux difficultés sont reliées entre elles.

sibilité de construire une communauté de ressemblance entre qualités, qui se ressemblent toutes deux à deux, mais qui ne présentent cependant pas de qualité en commun, prises toutes ensembles.

Dans un ensemble comme celui-ci, bien que toutes les choses prises deux à deux aient une qualité en commun, aucune qualité n'est commune à toutes les choses de l'ensemble<sup>156</sup>.

Dans la construction logique proposée par Carnap, le problème que pose la ressemblance est en fait celui du passage de la ressemblance dyadique, c'est-à-dire la ressemblance entre deux concrets phénoménaux, à la ressemblance qui regroupe un certain nombre de ces concepts phénoménaux sous une même classe. Seule en effet une ressemblance qui est commune à tous les éléments d'une classe, permet d'obtenir un concept comme celui de qualité ou d'espèce. Or c'est ce que ne permet pas de faire le concept de ressemblance dyadique qu'utilise Carnap pour sa construction des qualités.

La relation de ressemblance dyadique entre des particuliers ne saurait servir à définir ces classes de particuliers qui ont tous la même qualité en commun<sup>157</sup>.

Dans son commentaire de *l'Aufbau*, Goodman imagine un cas de figure où aucune qualité réelle ne parvient à être construite par la procédure logique recommandée par Carnap. Nous pouvons nous rapporter à la liste de vécus phénoménaux présentée dans la Table VI : 1.*bg* ; 2.*rg* ; 3.*br* ; 4.*r* ; 5.*b* ; 6.*g*. En suivant les deux règles de construction A) et B), nous obtenons la classe {1,2,3}. Pourtant aucune qualité n'est en fait commune à ces trois vécus phénoménaux.

Quelle est la couleur commune à 1, 2 et 3 ? *Il n'y en a pas*. Bien que la circonstance défavorable discutée en premier lieu ne soit pas là pour nous gêner, nos règles ont donc totalement échoué<sup>158</sup>.

La « difficulté de la communauté imparfaite » désigne précisément ce défaut, plus désastreux alors pour le système de *l'Aufbau* que semble ne le penser Carnap lorsqu'il évoque la possibilité que ne se forment des cercles de ressemblance acciden-

156. Cet ensemble est donné par exemple par les paires d'origine : 1.*br* ; 2.*rg* ; 3.*gb*, voir p. 153 *ibid*.

157. Goodman, *Problems and projects*, p. 443. Nous traduisons.

158. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 152. Goodman souligne « Il n'y en a pas ».

tels<sup>159</sup>. En un sens, cette difficulté dans la construction de Carnap est précisément aggravée du fait qu'aucun appel à des circonstances favorables ne peut ici la résoudre. Ce sont là, sans équivoque possible, *nos règles qui échouent* à faire le travail de l'abstraction. En adoptant cette méthode de construction nous obtenons plus de classes qu'il n'y a de qualités. Pour le dire encore autrement, nous obtenons des qualités qui tout simplement n'existent pas, qui sont « fallacieuses » [spurious].

Contrairement à la difficulté de compagnonnage, un changement de base n'évite pas qu'une telle difficulté ne se produise à nouveau, en substituant un problème de concrétion à un problème d'abstraction. Il est vrai qu'en échangeant les erlebs pour des qualia, et en se donnant comme tâche de construire des concrets phénoménaux, définis par Goodman comme des complexes de qualia, le risque du compagnonnage se trouvait définitivement écarté<sup>160</sup>. Pourtant une version différente de la communauté imparfaite apparaît, dès lors qu'il s'agit de définir les concrets en tant que conjonction de certains qualia, par exemple des qualia de temps, de lieu, de couleur :

La notion de conjonctivité globale de trois qualia ou plus était provisoirement conçue comme signifiant que chacun d'eux était conjoint avec chacun des autres, mais on se trouve devant un fait simple et embarrassant : un groupe de qualia reliés de cette manière peut néanmoins n'appartenir à aucun concret. Supposons que la couleur *c* intervient dans la place *d*, que *c* intervient dans le temps *f*, et que *d* intervient en *f* ; supposons donc que : Wh *c, d*. Wh *c, f*. Wh *d, f*. Il se peut encore que *c, d* et *f* n'appartiennent à aucun concret<sup>161</sup>.

Goodman illustre ce point par l'analogie suivante : un vétérinaire qui dirait « J'étais avec l'US Army à Pearl Harbor, et au moment de l'attaque japonaise », pourrait très bien avoir été avec l'US Army à Pocatello au moment de l'attaque japonaise, et à l'US Army à Pearl Harbor en 1945<sup>162</sup>. Le problème reste donc entier de savoir comment obtenir des ensembles corrects dans une base réaliste. La solution consiste

159. Il n'est pas exactement certain que cette difficulté n'ait pas en fait été vue dès le début des années 20 par Carnap au moment où il discutait du projet de *l'Aufbau* avec les autres membres du cercle de Vienne. Sur cette histoire, qui a son intérêt, mais qui nous emmènerait trop loin, voir l'excellente mise au point de Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 314 (note 22).

160. Goodman, *La structure de l'apparence*, pp. 193-194.

161. *Ibid.*, p. 187.

162. *Ibid.*, p. 188.

pour Goodman à opérer une « révision » de la relation logique retenue, et passer de la conjonctivité simple (Wh) à la conjonctivité globale (W) qui n'opère plus seulement entre deux qualia, mais aussi sur des sommes de qualia, par exemple une relation de conjonctivité entre le quale ( $c$ ) et la somme de qualia ( $d + f$ ); suivant en cela une intuition du langage ordinaire qui distingue entre les deux formules « être en cette place et en ce temps », et être « *en cette place en ce temps* »<sup>163</sup>. Seule dans la seconde formule en effet, apparaît une notion de somme.

Mais puisque cette modification de la relation logique de base est une conséquence d'une critique adressée au système de *l'Aufbau*, sans doute est-il légitime de se demander, comme nous l'avons fait pour la difficulté de compagnonnage, quel point de vue sur la construction permet de la justifier. Bien que la difficulté présentée par la communauté imparfaite représente un échec de nos règles, donc une difficulté interne à la construction, il n'en demeure pas moins que comme tout constat d'échec, il suppose que se constitue un écart, c'est-à-dire un espace où puisse s'appliquer une norme. Puisque la distinction entre classe réelle et cercle de ressemblance accidentel est l'introduction, de fait, d'un point de vue normatif dans un cadre constructionnel, à *quel titre* et sur quel critère opérons-nous une telle distinction? Pour le dire autrement, qu'y a-t-il de nécessairement gênant à la constitution d'une mauvaise classe de qualité? Jules Vuillemin a raison de remarquer que « la communauté imparfaite » n'est une objection recevable que si l'on postule « qu'une classe de qualité *doit* correspondre à un élément commun »<sup>164</sup>. La remarque de Vuillemin peut nous servir de guide ici à cet examen, un peu comme la remarque de Proust pouvait servir de guide pour un examen du problème du compagnonnage.

Une première chose que l'on peut remarquer, c'est qu'il n'y a pas besoin de sortir d'un cadre constructionnel pour adresser un problème comme celui de la mauvaise

163. Parce que la relation de conjonctivité globale (W) est une extrapolation logique d'une distinction qui est opérée à même le langage ordinaire, il n'est sans doute pas vrai que cette relation ne puisse être maîtrisée par aucun locuteur réel, comme le prétend cependant Dummett à l'encontre de tout le projet constructionnel. Sur ce point voir « Constructionalism », in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, p. 28 : « Think also of trying to teach someone *W* from scratch ». De toute façon il n'est pas sûr que la question constructionnelle puisse être rapportée à l'apprentissage d'une langue pour désigner le monde d'une nouvelle façon.

164. Vuillemin, *La logique et le monde sensible*. Nous soulignons.

ressemblance, ou de la communauté imparfaite. Comme nous l'avons remarqué plus haut, par cette méthode de construction abstractive nous obtenons plus de classes qu'il n'y a en fait de qualités. La difficulté de la communauté imparfaite est donc la conséquence d'une définition trop vague de la notion même de qualité. Dans le système de *l'Aufbau*, la qualité *y* est définie « comme toute classe de choses qui se ressemblent l'une l'autre »<sup>165</sup>. Pourtant, munie d'une pareille définition, nous pouvons former une infinité de classes, en comptant toutes les choses qui se ressemblent deux à deux. Eu égard au critère d'isomorphisme extensionnel qui a été retenu au début de l'essai, on se retrouve bien en présence d'une définition constructionnelle dysfonctionnelle.

Puisqu'il y aurait plus de classes satisfaisant le définiens qu'il n'y a de qualités, le réquisit de l'isomorphisme serait violé<sup>166</sup>.

C'est pour cette raison qu'une classe de qualité *doit* correspondre à un élément en commun. La construction de Carnap, et comme c'était en fait déjà le cas pour la difficulté de compagnonnage, échoue pour des raisons qui sont d'abord constructionnelles, et qui ont trait à la manière dont est défini dès le départ la notion de qualité dans un contexte qui est celui du problème de l'abstraction<sup>167</sup>.

Remarquer cela permet aussi de comprendre que la difficulté de la communauté imparfaite est l'illustration d'un problème plus général concernant la relation de ressemblance. Pour le dire autrement, le problème n'est pas tant celui de la constitution de mauvaises classes de ressemblance, que l'indétermination essentielle de la notion logique de ressemblance<sup>168</sup>. Le problème est bien, comme l'avait remarqué une première fois Peirce, que deux choses se ressemblent toujours d'une quelconque façon. Par conséquent, il est inévitable de redoubler la notion de ressemblance logique par des concepts que nous avons par ailleurs, et qui lui fournissent un contenu de l'extérieur : ainsi par exemple des « classes de choses qui, dans le langage or-

165. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 140.

166. *Ibid.*

167. Pour le critère de l'isomorphisme et quelques-unes de ses conséquences, en particulier la notion d'exactitude, voir *ibid.*, pp. 38-39. Nous revenons sur ce critère au chapitre 6. Sans doute une analyse identique pourrait être faite de la notion de compagnonnage où le critère d'isomorphisme extensionnel n'est pas non plus satisfait mais cette fois dans l'autre sens.

168. Ce second problème apparaît avec plus de netteté dans des textes ultérieurs de Goodman comme *Faits, fictions ou prédictions* ou « Seven Stricture on Similarity ».

dinaire, ont une qualité donnée en commun »<sup>169</sup>. C'est en raison même du déficit de contenu logique de la notion de ressemblance, qu'un point de vue latéral sur la construction est rendu en quelque sorte nécessaire. Il nous semble alors que ce serait, une nouvelle fois, manquer sa cible, que de reprocher à Goodman d'adopter un point de vue dit « externe » sur la construction, quand cette construction est de toute façon bancale sans cet écart ou cette distance<sup>170</sup>. Le point de vue latéral incriminé n'est d'ailleurs pas le point de vue de Dieu, mais celui fourni par notre langage ordinaire. En effet, c'est bien d'une grammaire des couleurs qu'il s'agit, qui est déjà en notre possession, et qui fixe pour nous certaines des distinctions et différences qu'il nous importe de conserver dans une reconstruction logique<sup>171</sup>. C'est donc en raison même de l'indétermination logique du concept de ressemblance, que nous devons faire appel à un autre concept de la ressemblance, hérité de notre langage, et à l'aune duquel va pouvoir être distingué une bonne et une mauvaise ressemblance.

Apparaît ainsi une forme de dissociation entre deux définitions d'une classe de qualité, selon des usages très différents : un usage linguistique qui a sa normativité propre (notre grammaire des couleurs par exemple), et un usage logique, qui en l'absence de ce premier usage, demeure indéterminé<sup>172</sup>. C'est cette dissociation seule qui, comme l'a bien vu Vuillemin, rend l'objection de la « communauté imparfaite » *recevable*, mais c'est ce dédoublement aussi qui seul rend un concept

169. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 140.

170. On retrouve une objection semblable dans l'article que Dummett consacre au projet constructionnel de Goodman. Dummett remarque ainsi l'usage équivoque que Goodman fait du pronom « nous », qui désigne tantôt le locuteur d'une langue de qualia, tantôt son lecteur qui maîtrise une autre langue ; – celle par exemple de la grammaire ordinaire ou physique des couleurs. Voir Dummett « Constructionalism », in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, pp. 25-26. Il est vrai qu'il faudrait prémunir la construction elle-même contre une telle équivocité. Toutefois il ne semble pas qu'il faille s'empêcher d'avoir recours par endroit à un autre « nous », ou à une autre grammaire, pour évaluer le système ainsi construit. Une telle comparaison est prise en charge, de façon interne, par le critère de l'isomorphisme extensionnel, lorsqu'on l'applique au système dans son ensemble.

171. *Ibid.*, p. 39.

172. Raggio A, R, « Family resemblance predicates – Modalités et réductionnisme », in *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, Éditions du C.N.R.S, 1970, p. 204 : « La similitude avec les prédicats de ressemblance de famille est évidente : les éléments d'un ensemble qui devraient être associés à un certain prédicat, d'après l'usage linguistique selon Wittgenstein, et d'après une certaine construction logique selon Carnap n'ont rien en commun ».

logique comme celui de classe de qualité, déterminable. Le système constructionnel doit par suite proposer l'appareillage logique (la relation  $W$ ) qui permet de construire ces classes bien formées.

Nous retrouvons ainsi avec la difficulté de la communauté imparfaite, le problème auparavant posé au sujet de la difficulté de compagnonnage, de la place qu'il faut ménager dans une optique constructionnelle au réel qu'il s'agit précisément de construire (cette fois désigné par notre grammaire ordinaire des catégories de couleurs). Il me semble que c'est cette distance entre le réel à construire (et qui n'en est pas pour cela un monde réel qui serait lui-même indépendant de toute construction) et le système constructionnel lui-même, qui ouvre la démarche constructionnelle à des considérations normatives : Qu'est-ce qu'une bonne construction logique ? Comment une construction peut-elle être défectueuse ? Ou ratée d'une quelconque autre façon ? Quel trait du monde importe, que nous voulons conserver dans notre système constructionnel ?

Il faudrait alors rapporter la recherche d'une forme de correction qui soit tout à la fois interne au système, et en même temps définie en fonction du monde que l'on cherche à construire, aux notions d'exactitude (*accuracy*) et de convenance. Ce sont en effet ces notions qui interviennent dans l'élaboration par Goodman de la notion d'isomorphisme extensionnel. Il se trouve d'ailleurs que ces notions ne sont pas étrangères au projet constructionnel de Carnap, tel qu'il avait été explicité dans le manuscrit de 1923 *Quasi-Zerlegung*<sup>173</sup>. Dans ce manuscrit, qui introduit au concept et aux procédures de la Quasi-Analyse, Carnap énumérait en effet différents types de contraintes s'exerçant sur nos procédés constructionnels. Ainsi des notions « d'approximation de la relation de la ressemblance », ou encore de « conditions d'adéquation » qui viennent s'ajouter, en tant que contraintes normatives, aux éléments et à la relation de base. Ne s'agissait-il pas pour Carnap de définir une normativité que Goodman essaye de resaisir d'une autre façon avec le critère d'isomorphisme ? Dans ce contexte (qui n'était peut-être pas assez explicité dans l'échantillon de quasi-analyse proposé dans *l'Aufbau*) l'adéquation se fait bien d'un point de vue qui est interne au système (et le projet d'adéquation ménage la

---

173. Nous renvoyons à la présentation qu'en donne Seibt dans Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », pp. 315-318.

possibilité d'un écart), et non en recourant à des procédures extra-systématiques, entendues comme des hypothèses *ad hoc* servant de garde-fou contre d'éventuelles difficultés techniques de construction. Il reste que Goodman, contrairement à Carnap, a travaillé dans le sens d'une élimination de ces difficultés de construction en proposant une révision du système de *l'Aufbau*. Ces difficultés sont repérées par Goodman, comme elles le sont par Carnap, depuis un point de vue qui est inéliminable et qui est celui de la recherche d'une adéquation entre un système et un projet constructionnel<sup>174</sup>.

De nouveau donc, le système constructionnel de *l'Aufbau* est atteint par une difficulté regardant les rapports qui existent entre ses constructions logiques, et le monde des apparences phénoménales qu'il vise à construire. Un écart se creuse entre le symbole et le monde auquel il se réfère quand, quelque chose du monde phénoménal est passé sous silence (difficulté de compagnonnage), ou lorsque deux façons de s'y référer impliquent des définitions concurrentes de la ressemblance (difficulté de la communauté imparfaite). Cet écart nous le caractérisons ici, pour les systèmes constructionnels, comme un dysfonctionnement symbolique. Un fonctionnement symbolique correct n'implique pas qu'il n'y ait pas de distance, car cette distance est précisément nécessaire pour que nous puissions porter un quelconque jugement normatif. Toutefois, un système constructionnel est correct, si cette distance, comme celle qu'il y a entre *definiens* et *definiendum*, d'après le critère de l'isomorphisme extensionnel, n'est pas celle d'une différence relativement aux choses qui nous importent.

---

174. Il est vrai que Carnap considérait la quasi-analyse comme un exercice davantage formel, et qu'il attachait peu d'importance à l'essai de construction réelle qu'il propose dans *l'Aufbau*. Sans doute est-ce là la différence principale entre Carnap et Goodman, plutôt que l'adoption par l'un et non par l'autre d'un point de vue extérieur sur la construction, voir sur ce point le propos éclairant de Seibt : « In sum, while for Carnap quasi-analysis played the role of a formal inductive procedure of concept formation, Goodman took the device as deductive procedure of feature definition », Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 318.



## 2.1.4 Problèmes de cartographie

Il est question au chapitre X de *La structure de l'apparence* d'une « topologie de la qualité ». Dans le vocabulaire des systèmes constructionnels, la topologie concerne la mise en ordre des qualités par le moyen de représentations graphiques. Il s'agit d'un problème qui est « en premier lieu mathématique »<sup>175</sup>, et qui est abordé de façon tout à fait indépendante de la reprise par Goodman de certaines difficultés de construction présentes dans *l'Aufbau*<sup>176</sup>.

Le problème central consiste à construire pour chaque catégorie de qualia, une carte qui assignera à chaque quale dans la catégorie une position unique et représentera la similitude relative des qualia par une proximité relative de la position<sup>177</sup>.

Les qualia ne parvenant pas soigneusement étiquetés et différenciés, que l'on peut par suite comparer et classer, la topologie et la cartographie doit procéder par construction logique.

Il conviendrait de d'abord résumer les principes de cette construction. Sur la base de toutes les informations que nous avons à notre disposition, c'est-à-dire l'ensemble des descriptions de qualia (description 1 : couleur-de-la-tache-ronde-qui-se-trouve-maintenant-à-tel-endroit-de-mon-champ-de-vision ; description 2 : couleur-de-la etc...), et à partir de certaines relations logiques mesurant la proximité entre qualia, *construire une carte* qui assigne une position à chacun des qualia décrits. Lorsque nous avons défini une catégorie de qualité (le son, les couleurs) et une certaine relation de proximité (deux qualia sont identiques s'ils sont appariés exactement aux mêmes qualia, deux qualia sont proches s'ils sont appariés à un grand

---

175. *Ibid.*, p. 240 ; 263 : « Le constructionnisme est contraint d'affronter des aspects du problème qui d'ordinaire ne se situent pas dans le champ de la philosophie. Il doit non seulement définir les prédicats d'ordre élémentaires au moyen d'un prédicat primitif choisi, mais il doit aussi découvrir pour lui-même comment construire des arrangements complets au moyen de ces prédicats d'ordre. Le dernier problème est plus proprement mathématique ».

176. Goodman, *La structure de l'apparence*, « Du problème séculaire de la relation entre les qualités et le concret nous passons maintenant à un problème beaucoup plus récent. Les problèmes de l'abstraction et de la concrétion, bien qu'ils puissent se présenter sur un mode logique moderne, ont une généalogie claire qui remonte aux Grecs. Le problème de l'ordre n'hérite pas d'une telle prétention au respect philosophique », p. 239.

177. *Ibid.*, p. 240.

nombre de qualia, deux qualia se côtoient s'il n'existe pas de qualia intercalés entre eux), nous devons être en mesure d'ordonner un règne (l'ensemble des éléments d'une catégorie de qualia), à partir des informations que nous avons à notre disposition, c'est-à-dire de le cartographier. Il s'agit seulement de donner un sens spatial et cartographique (en formulant certaines conventions cartographiques)<sup>178</sup> aux mesures de proximité relative entre qualia au sein d'une catégorie, obtenues ailleurs par la mesure du degré d'appariement<sup>179</sup>. Dans la construction de Goodman, la proximité des qualités est définie à partir de la relation à deux places M [matching] d'appariement entre les qualités au sein d'une série.

Il existe ensuite différents types d'arrangements spatiaux des qualités ordonnées dans une carte, qui sont fonction et d'un respect de règles de bases (qui concernent les définitions du côtoiement et de l'intercalarité, et que l'on va énoncer plus loin) et de conventions cartographiques de représentation<sup>180</sup>. L'arrangement linéaire ouvert désigne un arrangement simple des qualités où deux qualités se côtoient, qui sont appariées, et qui n'ont pas d'éléments entre eux, et pour lequel il y a seulement deux qualia à chaque bout de la chaîne qui soient appariés à un seul qualia. Les arrangements polygonaux sont des arrangements linéaires clos. Pour ordonner une certaine catégorie de qualia où les rapports d'appariement sont plus nombreux et non linéaires (c'est-à-dire où la notion de voisinage immédiat ne peut être déduite de façon univoque de celle de côtoiement parce qu'un élément peut avoir plus de deux voisins), des arrangements plus complexes peuvent être mobilisés, qui font apparaître des cartes en volume (cubique ou tétraédrale), des arrangements en cellules carrées ou en cellules triangulaires<sup>181</sup>.

Une telle entreprise permet, par l'artifice de la construction d'un ordre au sein

178. On décide de relier les voisins immédiats par un segment, par une lettre les éléments identifiés.

179. Pour un aperçu de la mesure de l'appariement, *La structure de l'apparence*, pp. 263-275. Pour une présentation plus générale de la notion d'appariement, voir *Problems and projects*, pp. 423-424, « Order from Indifference », §1 Basis. Il n'est pas exclu que cette mesure soit obtenue par des tests d'ordre psychologique. La question psychologique ou phénoménologique concernant cette mesure est posée dans un article non publié de Dokic & Égré, « L'identité des qualia et le critère de Goodman ». Les deux auteurs se posent en particulier des questions concernant le problème relatif à l'idée de discriminabilité indirecte, c'est-à-dire une discriminabilité qui serait fondée sur des critères d'abord logiques.

180. *La structure de l'apparence*, §7 « Quelques conventions cartographiques », pp. 280-281.

181. *Ibid.*, §8 « Quelques types d'arrangements non-linéaires », pp. 282-283.

de chaque catégorie de qualia, de faire apparaître certains types de relations, sinon passées inaperçues entre les qualia au sein d'une catégorie, et donc d'offrir une avancée dans la définition des prédicats de forme et de mesure<sup>182</sup>. Par ailleurs, cet ordre topologique n'est pas mesuré à notre ordre intuitif des séries de couleur, qui est pour Goodman, comme nous l'avons déjà remarqué, tout aussi construit par notre usage ordinaire des noms de couleur que celui obtenu par construction logique. Une carte, et l'ordre qu'elle représente, sont plutôt mesurés aux différents services qu'ils peuvent rendre.

Toutefois, sans avoir à comparer les cartes obtenues par la construction à celles qui reproduiraient notre perception ordinaire des relations de ressemblance entre couleurs, il y a des contraintes purement logiques qui s'imposent lorsque nous construisons ces cartes. Ces contraintes apparaissent lorsque nous obtenons des cartes incorrectes ou ce que Goodman nomme des « cartes fallacieuses ». L'exercice cartographique offre en fait différentes occasions de dysfonctionnement symbolique, lorsque les cartes obtenues reflètent mal ou incorrectement les différentes relations de côtoiements entre les qualités (cartes fallacieuses) ou lorsque l'ordre y est irrégulier (carte irrégulière).

#### 2.1.4.1 Ordre irrégulier

Un problème se pose tout d'abord à propos des arrangements linéaires qui ont des *anomalies*. Un exemple d'arrangement linéaire irrégulier<sup>183</sup> est un ensemble d'éléments  $X, Y, Z, T, R, S$  ayant pour quale  $x, y, z, t, r, s$  (chaque élément désignant un quale et son fief = l'ensemble des qualia auxquels un quale est apparenté). L'anomalie dans cet arrangement vient de que deux qualia dans l'ensemble linéaire sont appariés à  $r$ , et ne sont pas appariés à  $s$ , qui côtoie  $r$  :

182. *Ibid.*, p. 239. Pour un usage de la notion de cartographie en dehors du projet constructionnel défini dans *La structure de l'apparence*, voir J.Dokic & P.Egré. Dans l'article op cit, ils font un usage des définitions goodmaniennes dans le champ de l'histoire naturelle en dressant une carte des relations de proximité entre différentes populations de salamandres.

183. La régularité est définie par Goodman comme la « conformité avec la règle cartographique la plus forte » *ibid.*, p. 299.

$$\begin{aligned}
X &= x + y + z \\
Y &= x + y + z + t \\
Z &= x + y + z + t + r \\
R &= \quad y + z + t + r \\
S &= \quad \quad z + t + r + s \\
T &= \quad \quad \quad r + s
\end{aligned}$$

L'ordre linéaire des qualia qui en résulte, est une carte *xyztrs*, cet ordre pouvant être par exemple un classement des couleurs en fonctions des couleurs qui sont proches les unes des autres. Cet ordre respecte la condition 1), qui entre dans la définition du côtoiement : aucun intervalle entre éléments non appariés n'est inclus dans un intervalle entre éléments appariés ; mais pas une règle plus forte, qui entre également dans la définition : 2) l'intervalle entre deux éléments appariés quelconque est moindre qu'entre deux intervalles non appariés quelconque<sup>184</sup>. Une telle irrégularité dans l'arrangement des qualia a une autre conséquence encore et qui concerne l'asymétrie de la relation de « différence juste perceptible »<sup>185</sup>. Il se peut qu'un quale *z* puisse être le plus proche parent d'un autre quale *s* (sa plus petite différence), sans que ce quale *s*, n'ait le quale *z* comme plus proche parent.

Seule une certaine façon de cartographier permet de rectifier cette irrégularité (il y a autant de qualia entre les éléments appariés *z* et *r*, qu'entre les éléments non appariés *t* et *s*). Il faut ainsi procéder à une *rectification* de la carte, afin que la carte respecte une partie de la définition du côtoiement donnée ci-dessus (2), ou comme le dit aussi Goodman, « constituer une carte conformément aux règles de base »<sup>186</sup> :

- 
184. *Ibid.*, pp. 267-268, et la formule logique en langage nominaliste D10.02, qui utilise la notion logique de *fief* = ensemble des qualia appariés à un quale. Cette formule sera complexifiée pour les arrangements non linéaires, puisque pour ces arrangements, le côtoiement ne garantit pas le voisinage immédiat. Il faut alors ajouter à la notion de *fief*, celle de *baronnie*, voir pp. 286-288.
185. Il s'agit d'un problème qui a beaucoup préoccupé Goodman, et qui a peut-être été à l'origine de la présentation du problème de la topologie dans *La structure de l'apparence*, voir Goodman, *Problems and projects*, pp. 51-52.
186. *Ibid.*, p. 277-279 ; Goodman, *Problems and projects*, pp. 428-431 « Order from Indifference », §4 Irregularity-§5 Measure.

En composant un arrangement, nous pouvons compenser les irrégularités en faisant par des espacements les ajustements appropriés, c'est-à-dire en incluant dans notre carte certaines positions auxquelles nous n'affectons aucun quale. En utilisant ainsi plus de positions qu'il n'y a de qualia à cartographier, et en sélectionnant judicieusement les positions qu'il faut laisser vacantes, nous pouvons satisfaire la règle la plus forte et réparer les anomalies de la différence juste perceptible<sup>187</sup>.

Dans l'exemple donné ci-avant, on peut imaginer rajouter une position vacante *v* de telle sorte à combler un vide entre les qualia *r* et *s*.

Une telle rectification<sup>188</sup> est philosophiquement intéressante : elle montre une certaine forme de liberté prise par le système constructionnel sur le monde phénoménal, dans la mesure où le système invente une place dans la carte à laquelle n'est rattaché aucun moment de l'expérience<sup>189</sup>. Mais cette rectification était nécessaire afin de faire face à des anomalies qui se présentent sinon dans l'ordre établi des qualia, et dans la compréhension de la notion de différence juste perceptible. En un sens le problème des cartes est presque inverse à celui identifié à propos de la difficulté de compagnonnage : ici on invente un quale pour obtenir un classement sans anomalies, qui offre une bonne compréhension de la notion de différence juste perceptible, et qui est conforme aux règles logiques, là-bas on essaye de sauver un quale que la construction pouvait manquer de reconnaître ; ici l'apparence est forcée par la structure, là-bas l'apparence exerce une pression sur la structure. Telles sont les ambiguïtés de *La structure de l'apparence* qui en disent beaucoup sur le type d'accroche avec le réel qui est attendu d'une version du monde : parfois cette accroche regarde du côté de l'apparence phénoménale, d'autre fois, comme lorsque nous traçons une courbe de points en physique, la simplicité de la construction

---

187. *Ibid.*, p. 277.

188. On peut élaborer pour les arrangements non linéaires, le même type de rectification mais avec une complexité bien plus grande encore *ibid.*, p. 290.

189. Ce type de rectification indique une forme de conventionnalisme à l'œuvre dans l'activité cartographique ; un conventionnalisme qui va dans ici contre l'apparence (on invente une position à laquelle on n'assigne aucun quale). Dans leur article déjà cité, Dokic et Égré n'ont pas particulièrement pris la mesure de ce conventionnalisme, que nous appellerons d'ailleurs plus volontiers une forme de pragmatisme constructionnel. Or ce pragmatisme n'est pas tellement distinct par exemple de la notion que Dokic et Égré développent, en l'attribuant à De Clercq et Horsten, « d'approximation de la relation d'identité » par ajout d'un chemin entre des positions cependant non appariés. Voir De Clercq Rafael et Horsten Leon, « Closer », *Synthese*, 2005, 146, pp. 371-393.

prévaut sur l'exactitude empirique.

#### 2.1.4.2 Cartes fallacieuses

Nous avons présenté ici un moyen de rectifier des cartes irrégulières en ajoutant des positions vacantes. Au §11 de *La structure de l'apparence*, Goodman présente d'autres cas de ratages cartographiques qu'il appelle « cartes fallacieuses » et qui ont trait aux conventions que nous avons adoptées pour la cartographie. Ces cartes sont de trois sortes.

- (1) Les cartes fallacieuses quel que soit l'intervalle-M retenu comme pertinent pour la mesure de l'appariement. L'intervalle-M est défini comme la distance maximale de tous les éléments appariés à un élément donné, il mesure en quelque sorte la finesse de grain de la carte. Un exemple de carte fallacieuse (1) est donné par un unique triangle isolé. Soit ce triangle représente trois qualia également appariés, et donc qui possèdent le même fief, et par conséquent sont identiques et devraient n'avoir qu'une seule position ; soit il représente des qualia qui ne s'apparient pas, et par conséquent ne sauraient être des voisins immédiats<sup>190</sup>. Une telle carte est presque une contradiction logique<sup>191</sup>. Formulé autrement, selon les conventions cartographiques adoptées, une telle carte assigne plus d'une position à un unique élément. Au-delà même du problème relatif au pouvoir représentationnel de la carte (ce que ce triangle représente : par exemple certaines relations entre qualia), la carte est fautive en vertu des conventions cartographiques sur lesquelles nous nous sommes au départ accordées.
- (2) Un autre cas de carte fallacieuse se présente lorsque c'est précisément l'intervalle-M indiqué qui fait de la figure une carte fallacieuse. Un carré isolé est une « carte *authentique* »<sup>192</sup> d'un ensemble de quatre éléments si

---

190. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 290.

191. Cet exemple d'une carte qui présenterait à la fois trois qualia comme distincts et identiques, et donc contradictoire, laisse ouverte la possibilité qu'une carte puisse être dépourvue de sens, contrairement à ce que Wittgenstein affirmait dans le *Tractatus*. C'est une question difficile, mais il est clair que l'illusion représentationnelle du triangle n'est pas seulement fautive lorsqu'elle est comparée aux faits, elle est plutôt fallacieuse.

192. Nous soulignons Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 291.

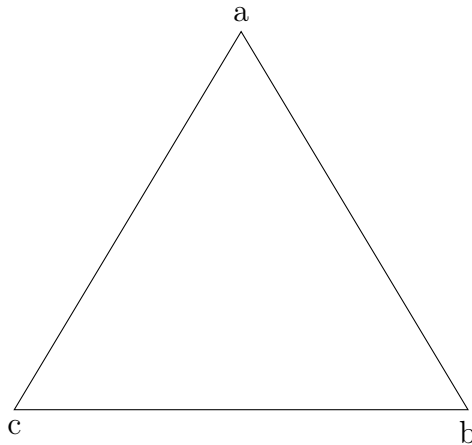


FIGURE 1 – Carte fallacieuse (1) quel que soit l'intervalle-M considéré

l'intervalle-M est 1, mais non si cet intervalle est de 2, car alors l'on se retrouve dans la situation précédemment décrite du triangle isolé. On peut ramener tout exemple de carte (2) à un cas de carte (1) pour un intervalle-M suffisamment grand, c'est-à-dire en diminuant suffisamment la finesse de grain. A chaque fois, pour ces cartes, la carte assigne plus d'une position à un unique élément, défini par l'identité de son fief, ou pour le dire autrement, deux éléments représentés sur la carte comme séparés, ont en réalité des fiefs identiques, ce qui est contradictoire.

- (3) Dans un troisième genre de carte fallacieuse, « des relations semblables entre différents éléments ne sont pas représentées de manière *consistante* sur la carte »<sup>193</sup>. Un exemple intéressant de carte fallacieuse et sa modification, eu égard à la liste des données que nous déduisons de la carte, est présenté par Goodman par la transformation d'une carte en polygone plat par un double tétraèdre régulier. Sur la carte fallacieuse (le polygone), il semblerait qu'un point *a* soit plus éloigné d'un point *c* que d'un point *b*, alors que rien dans la liste des données, dressée à partir de l'observation de la carte, et si l'on retient comme intervalle-M 2, ne le justifie. La carte modifiée rétablit l'équidistance de toutes les positions d'un quale avec tous les autres, sauf un (le qualia *f* pour le qualia *a*), qui constitue la pointe opposée de la figure en double tétraèdre. Dans la figure ci-dessous nous avons représenté et le

---

193. *Ibid.*, nous soulignons.

polygone (carte fallacieuse) et le double tétraèdre régulier, qui doit se lire en volume. D'autres exemples montrent que la carte fallacieuse examinée présente trop de relations de voisinage immédiat, tandis que la carte en polygone n'en présentait pas assez.

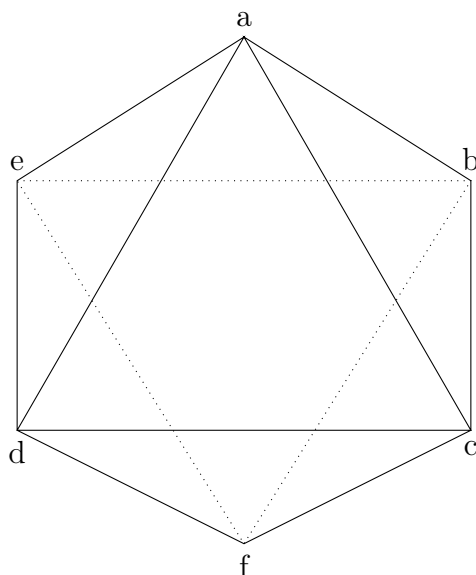


FIGURE 2 – Le polygone *et* une carte corrigée en double tétraèdre

Un aspect intéressant des remarques de Goodman sur les cartes fallacieuses consiste dans la méthode rectificative employée par Goodman : l'observation d'une carte donnée, en raison des conventions cartographiques acceptées, indique des relations entre qualia dont on peut faire une liste. Par la suite un examen de cette liste de qualia à partir de laquelle on suppose que la carte a été obtenue selon nos définitions topologiques, engage une rectification de la carte qui s'avère fallacieuse, soit que la carte se présente comme une contradiction logique (1), soit qu'elle présente trop ou trop peu de relations de voisinage (3).

Dans tous les cas qui viennent d'être mentionnés, nous avons rejeté certaines cartes qui se proposaient à nous et préféré d'autres cartes qui se conformaient à nos définitions [du côtoiement]<sup>194</sup>.

194. *Ibid.*, p. 292.



La carte du polygone est proposée, mais on lui préfère la carte du double tétraèdre qui se conforme mieux à la définition avancée du côtoiement où les mêmes fiefs pour un intervalle-M donné sont présentés de la même façon. Lorsque la production d'une carte en accord avec nos définitions est possible, il faut préserver la définition et modifier la carte (cas des cartes rectifiées et des cartes fallacieuses envisagées ci-avant), lorsqu'il n'existe aucune carte qui soit compatible avec nos définitions de la relation de proximité, alors c'est cette relation-là qu'il faut modifier, comme le montre la redéfinition de la notion de côtoiement pour les arrangements irréguliers (paragraphes 9-10). Une autre possibilité encore est de modifier les conventions cartographiques adoptées si ce sont celles-ci qui sont sources d'anomalies trop nombreuses.

### 2.1.4.3 Arbre à problème

Un autre cas de figure encore, est présenté par Goodman dans un paragraphe ajouté pour la seconde édition de *La structure de l'apparence*, Chapitre X paragraphe 14 « Développements récents ». Il s'agit alors de considérer de nouvelles cartes en forme d'arborescence. Les figures 17 et 18 présentent deux cartes dont l'une est dysfonctionnelle. La figure 17 est un *arbre à problème*, alors que la figure 18 est un arbre augmenté d'une nouvelle position vacante. La figure 17 est dysfonctionnelle dans la mesure où elle représente un manquement à nos définitions de départ. Plus exactement, ce sont ces définitions qui ne conviennent pas pour les paires de nœuds (relation d'appariement entre éléments représentés sur une carte) qui se trouvent à proximité des extrémités de l'arbre. De fait, sans artifice cartographique, aucune carte de ces six éléments tels qu'ils figurent dans l'arbre à problème, ne se conforme à nos définitions. L'arbre de la figure 18 est *augmentée* d'une nouvelle position qualitative (une extrémité à laquelle n'est assigné aucun quale) de telle sorte à ce que la relation de voisinage immédiat telle qu'elle est montrée sur la carte et telle qu'exigée par nos définitions, c'est-à-dire déduite des prédicats de base (appariement, intercalarité, côtoiement) correspondent. On augmente ainsi la carte pour la faire correspondre à nos définitions au niveau des

nœuds se situant à l'extrémité, comme lorsqu'il s'agissait d'ajouter des positions vacantes pour *régulariser* une carte. Seulement, explique Goodman, « cette sorte d'augmentation est quelque chose de très différent de la rectification des cartes linéaires »<sup>195</sup>. En effet, l'augmentation suggérée par la figure 18 rend deux éléments voisins immédiats (*f* et *c*), qui ne l'étaient pas d'après les définitions.

Ce dont il s'agit c'est, plus encore que de sauver la régularité en rendant notre carte conforme à la règle forte du côtoiement, de « réconcilier la carte et les définitions »<sup>196</sup>. C'est là un exemple intéressant d'ajustement mutuel entre exercice cartographique et définitions constructionnelles, qui pourrait être l'indice, pour reprendre l'expression de Jean-Baptiste Rauzy, du « caractère profondément pragmatique du constructionnalisme de Goodman »<sup>197</sup>.

#### 2.1.4.4 Rebattre les cartes : l'illusion représentationnelle comme exemple de dysfonctionnement.

La normativité qui est à l'œuvre dans la production d'un ordre des qualités est indiquée au chapitre X de *La structure de l'apparence* par le vocabulaire utilisé par Goodman et par l'ambition de *rectifier* une *irrégularité* ou une *anomalie*, de *modifier* des représentations *fautives*, d'*augmenter* des cartes à *problème*. Encore une fois, la portée normative de toute activité symbolique apparaît en négatif dans une réflexion sur les différents cas de dysfonctionnement symbolique que repère Goodman (ordre irrégulier, cartes fallacieuses, arbre à problème).

Il est vrai qu'une recherche de la bonne représentation cartographique, de la bonne symbolisation, prend un sens particulier dans le cadre des systèmes constructionnels, où l'on ne résonne pas à partir d'un ordre réel des qualités, ou un ensemble de définiens à construire. Contrairement peut-être à ce qui se passait pour les problèmes relatifs à l'abstraction, la topologie rencontre d'abord des dysfonctionnements qui ont trait au fonctionnement interne des cartes (conventions cartographiques et définitions adoptées).

---

195. *Ibid.*, p. 303.

196. *Ibid.*

197. Rauzy, Jean-Baptiste, « Les illusions représentationnelles », *Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2005, §5 « Les cartes trompeuses de Goodman », p. 25.

C'est ce qu'indique Jean-Baptiste Rauzy en présentant les cartes fallacieuses comme un exemple « d'illusion représentationnelle ». Dans un cas d'illusion représentationnelle, le symbole est déclaré illusoire indépendamment de ce dont il est la représentation :

On peut faire voir une anomalie lorsqu'on les considère attentivement en procédant de manière interne, sans aller chercher les traits de ce qui est représenté en dehors de la représentation elle-même. Les cartes fallacieuses ne sont pas illusives dans leur correspondance à la réalité mais relativement à leur prétention de représentation ou ce qu'on a appelé leur pouvoir représentatif<sup>198</sup>.

Une carte fallacieuse est fautive, non pas parce qu'elle représente des relations qui n'existent pas, mais parce qu'en regard aux considérations cartographiques adoptées, elle présente des relations entre qualia qui ne sont pas consistantes entre elles. Autrement dit l'erreur est le fait de ce que Rauzy appelle « la structure d'accueil », la structure représentationnelle elle-même.

Un peu de la même façon, un arrangement linéaire non-régulier doit être rectifié, non pas parce qu'il manquerait une qualité du monde phénoménal (difficulté de compagnonnage), mais afin de préserver les vertus de la régularité pour nos définitions et mesures de l'ordre. S'il ne s'agit pas à proprement parler d'un cas d'illusion représentationnelle au sens où l'entend Rauzy, il s'agit toutefois d'une négociation jouée entre cartes et définitions (parfois gagnée contre le monde phénoménal lui-même : dans les cartes rectifiées, on invente une position à laquelle n'est assigné aucun qualia), qui n'implique aucun point de vue extérieur à la construction.

Dans ce contexte topologique, le problème de la latéralité évoqué plus haut (le point de vue externe à l'aune duquel un partage entre le correct et l'incorrect peut être fait), ne se pose pas, ou du moins n'a pas besoin d'être posé. Plus encore, il me semble que ce type de ratage, qui concerne le fonctionnement interne d'un symbole, et non la manière dont il se rapporte à la réalité ou aux faits extérieurs, est central pour comprendre ce qui sera plus tard en jeu dans la notion de projection, ou ce qui est déjà en jeu dans les premières définitions de *La structure de l'apparence*, avec la notion d'isomorphisme en tant que mesure de correction de nos définitions. Ce type d'isomorphisme n'est pas à prendre de façon très générale entre le monde

---

198. *Ibid.*, p. 24.

des apparences (tel que ce monde est déjà en parti construit par les distinctions produites par notre emploi des mots) et le système constructionnel. Plutôt, il s'agit d'un isomorphisme qui vient contrôler les fonctions représentationnelles internes au système (conformité des cartes aux définitions constructionnelles). Il nous offre un indice de la manière dont il faudrait en fait comprendre le fonctionnement des systèmes constructionnels (et au-delà de tout symbole) sans que ne soit besoin de faire appel à une quelconque notion de latéralité – entendons la mauvaise latéralité, ce pas de côté qui est en fait une manière d'embrasser un réalisme naïf.

Nous retrouverons plus tard comme critères de corrections du *worldmaking*, où une nouvelle fois doivent être mis au jour des critères de correction qui soient indépendants d'un monde identifié au réel, des notions comme la simplicité et la consistance, qui comme nous venons de le voir jouent un rôle dans *La structure de l'apparence*. De même, la méthode de l'ajustement mutuel entre définition et pratique, qui sera centrale pour le problème de l'induction, est déjà esquissée ici dans la problématique constructionnelle de la carte modifiée ou de la définition révisée, et qui est presque une mise en scène du drame qui peut se jouer lorsque simplicité et consistance entrent en conflit.

### 2.1.5 Conclusion

Goodman indique ainsi dans *La structure de l'apparence* que certains procédés de construction logique sont incorrects, et que la relativité des systèmes constructionnels qu'il défend est solidaire de contraintes fortes qui s'exercent sur le type de reconstruction que l'on est en droit ou non de faire – en un sens peut-être si fortes qu'il n'est pas sûr qu'un autre système que celui que propose Goodman dans *La structure de l'apparence*, est *en fait* (par opposition à *en droit*) formulable. C'est au demeurant aussi ce qu'avait remarqué Vuillemin : « en réagissant aux difficultés de *l'Aufbau*, Goodman abandonne le principe de tolérance »<sup>199</sup>. A côté des révisions locales de carte que nous devons formuler lorsque nous essayons de construire une topologie des qualités, il y a une révision plus fondamentale à l'œuvre dans *La structure de l'apparence* et qui concerne le rapport que le système de Goodman

---

199. Vuillemin, *La logique et le monde sensible*, p. 305.

entretient avec *l'Aufbau* de Carnap. La substitution du problème de la concrétion au problème de l'abstraction, et l'introduction du calcul des individus pour faire face aux difficultés du compagnonnage et de la communauté imparfaite, montre que le système constructionnel réaliste proposé par Goodman est pensé comme une révision de *l'Aufbau*. Lorsque Goodman affirme qu'il faut « poser des limites à la tolérance de la tolérance », c'est bien aussi de cela qu'il s'agit. En dernière analyse, Goodman n'embrasse pas le principe de tolérance élaboré par Carnap dans *La syntaxe logique de la langue* : c'est précisément une attention à nos constructions logiques, et aux implications ontologiques de la base que nous avons adopté qui doivent entrer dans la décision d'adopter tel ou tel langage<sup>200</sup>.

Le point de vue de l'erreur que nous avons choisi d'adopter dans ce commentaire, prend tout son sens dans *La structure de l'apparence*, de ce que *l'Aufbau* est un point de vue sur le monde qui ne tient pas ses engagements, une ébauche de théorie des systèmes constructionnels, et un exemple de construction par endroits scabreux<sup>201</sup>. Une des difficultés que doit affronter maintenant l'option construction-

---

200. Dans cette présentation nous ne nous sommes volontairement pas avancés trop loin dans une étude historique des discussions qui eurent lieu entre Carnap et Goodman à propos de *l'Aufbau*, et qui constituent un mélange hétéroclite de textes (*l'Aufbau*, le manuscrit de 1923, *La structure de l'apparence*, la thèse de Goodman *A Study of Qualia*, ainsi qu'une correspondance entre les deux auteurs qui commença en 1936 et alla jusqu'en 1938). Pour un bon aperçu de ces discussions, nous renvoyons aux études de Proust et Seibt déjà cités. Il ne s'agit pas bien sûr de minimiser l'importance de cet arrière-plan historique mais de montrer que quand bien même Goodman aurait parfois été de mauvaise foi en faisant semblant de découvrir des difficultés déjà aperçues par Carnap, l'idée que nous devons retenir est bien qu'il importe à Goodman d'essayer d'éliminer les difficultés constructionnelles qui sont dues à l'adoption d'un certain langage et d'une base logique. En ce sens il s'agissait surtout de montrer l'inintelligibilité d'une interprétation de type relativiste de la philosophie de Goodman. Comme il a déjà dit par ailleurs, et comme Goodman l'a lui-même souvent répété, ces difficultés, qui le sont d'une construction particulière, n'annulent en rien l'importance du geste philosophique de Carnap.

201. Il faut sans doute rappeler ici que ces problèmes de construction dans *l'Aufbau*, ne concernent pas tant l'idée de *l'Aufbau* qu'une de ses réalisations possibles dans les exemples qu'en donne Carnap. Cette distinction est importante, et il existe des arguments pour exempter l'entreprise de *l'Aufbau* des problèmes techniques qui s'y posent de manière pour ainsi dire accidentelle. C'est une telle lecture que fait par exemple Joëlle Proust dans *Questions de forme* : « Carnap a compris trop tard que le lecteur ne prendrait jamais au sérieux la distinction que lui-même traçait avec beaucoup de soin et même de scrupule, entre thèse de la constitution et exemple de constitution ». Voir, Proust, Joëlle, *Questions de forme : logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986, p.320. C'est à une telle lecture également que procède Goodman dans *A revision in Philosophy* dans *Problem and Project*.

nelle, c'est de savoir s'il y a d'autres versions du monde possibles que *La structure de l'apparence*, tant les contraintes logiques qui s'exercent sur la construction sont fortes. Alors le risque d'un constructionnalisme austère où *rien ne va jamais* se substituerait au risque d'un relativisme mou où *anything goes*.

Par ailleurs le retour, en douce, d'une forme de réalisme pourrait s'indiquer également dans certaines des objections que Goodman adresse à Carnap relativement par exemple à la non-discrimination de qualia de couleurs dans des circonstances défavorables. La question que nous avons posée est de savoir si ce pas de côté se justifie ou non d'un point de vue constructionnel. La question qui se posait alors était : « Quel type d'incorrection est en fait, ici, mise au jour ? » S'agit-il d'une fausseté factuelle ? Et alors quels sont les faits, ou l'observation de faits qui rendent fausse la construction de Carnap ? En quel sens est-il incorrect de laisser de côté une couleur qui s'est retrouvée exactement dans les mêmes erlebs qu'une autre couleur ? Et comment *savons-nous*, en dehors du point de vue constructionnel embrassé à la fois par Carnap et par Goodman que ces couleurs doivent pourtant être séparées ? Que signifie exactement de rater le monde, et quel monde nous ratons en fait (le monde des apparences ? celui qui est le résultat de nos catégorisations ordinaires), lorsqu'une construction logique rend deux couleurs indiscernables ? Enfin quel sort réserver à ce monde que l'on oppose, parce qu'il est aussi ce qu'il y a à construire, comme modèle, aux systèmes constructionnels ? Est-ce un point de vue externe sur la constitution, qu'interdit en droit la perspective constructionnelle embrassée par Carnap et Goodman ? Ces questions ne sont pas simples et il n'est pas sûr que Goodman y donne une réponse explicite ou même satisfaisante dans *La structure de l'apparence*, quand bien même on ne pourrait l'accuser de réintroduire un point de vue transcendant sur la construction, ou des considérations de nature factuelles ou empiriques.

Il apparaît en tous cas que dans *La structure de l'apparence* se jouent des modalités complexes de référence au monde : la compétition qu'il existe par exemple entre une construction des qualités de couleur et notre classement familier des couleurs, la dialectique qui se joue à différents moments entre le point de vue de la construction, la structure, et le point de vue du de l'expérience phénoménale, l'apparence. Il est d'autant plus important de signaler quel type d'échec est à chaque

fois à l'œuvre lorsque nous sommes face à une version incorrecte. Et la difficulté de ces problèmes n'annule en aucun cas les bénéfiques théoriques que nous pouvons tirer en adoptant le point de vue de l'erreur et en analysant toutes sortes de cas de dysfonctionnements. Et ce d'autant plus que dans les différentes discussions sur la philosophie de Goodman, très peu d'attention est accordée à cette rigueur qui figure pourtant dans la définition que Goodman donne de l'irréalisme : « un relativisme sous contraintes de rigueur »<sup>202</sup>. Cette rigueur est de façon remarquable à l'œuvre dans les discussions cartographiques de *La structure de l'apparence*. Alors le problème n'est certes pas la difficulté d'introduire un point de vue latéral sur la correction, mais de trouver dans nos représentations cartographiques un équilibre entre cohérence et simplicité.

Les problèmes discutés ici engagent des questions philosophiques qui seront déterminantes dans ce travail : de quel point de vue nous situons nous pour trouver une référence manquée ? Quelle place faut-il accorder aux fins théoriques et pratiques d'un acte référentiel dans la détermination de sa correction ? Et lorsqu'une référence est manquée, quelle mesure de correction, quel correctif avons-nous à notre disposition ?

## 2.2 Décrets pervers

### 2.2.1 Un lieu sauf de l'erreur, le risque du phénoménalisme ?

Il nous reste à aborder un cas de ratage évoqué dans *La structure de l'apparence*, mais qui y joue un rôle particulier. Nous avons vu jusqu'à présent des cas de dysfonctionnement qui concernaient l'activité constructionnelle proprement dite, c'est-à-dire la mise en ordre, la discrimination et le classement de nos qualia. Maintenant, ne semble pas faire partie du moment de la construction, la description des différents qualia que nous rencontrons dans l'expérience. Si nos différentes constructions sont sujettes au dysfonctionnement, il n'est pas sûr que les appa-

---

202. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 12. « Ce qui en ressort pourrait éventuellement être qualifié de relativisme radical sous contraintes de rigueur, lequel débouche sur quelque chose d'apparenté à de l'irréalisme ».

rences, dans le compte rendu que nous en faisons à partir de notre perception, soient également sujettes à l'erreur. Serait-ce retrouver avec la description des qualia qui composent notre expérience phénoménale, et donc avec la perception, un espace préservé de l'erreur, où peut se reconstituer deux formes étrangères à la théorie du fonctionnement symbolique : un phénoménalisme où il n'y aurait pas de place pour l'activité symbolique, un relativisme pour lequel la question du bon ou du mauvais fonctionnement ne se pose pas, précisément parce qu'à ce niveau-là de la construction, il n'est plus exactement question de fonctionnement ?

Comme nous l'avons dit, Goodman admet comme atomes de son système logique, ce qu'il appelle des *qualia*. Il s'agit du choix d'une base, et ce choix est indépendant de tout point de vue épistémique<sup>203</sup>. Il n'est pas vrai par exemple que nous voyons le monde, dans notre rapport immédiat aux choses, comme composé de qualia. Par ailleurs, les qualia, contrairement aux erlebs de Carnap ne sont pas des moments de notre expérience phénoménale concrète, mais des qualités répétables et universelles qui se présentent à nous lors de notre expérience phénoménale.

Bien que les présentations soient momentanées et qu'on ne puisse les rappeler, elles sont néanmoins comparables en ce qu'elles contiennent des qualia répétables et reconnaissables<sup>204</sup>.

Pour l'expérience visuelle qui sert de modèle à la construction logique, il existe ainsi des qualia de couleur, de moments, de lieu. Un certain quale de couleur peut se retrouver à plusieurs endroits différents et plusieurs moments différents. Bien qu'étant abstraits, les qualia apparaissent pourtant dans notre expérience phénoménale. Apparaissant et se présentant à nous, ces qualia en viennent à se répéter et s'apparier de différentes façons. Lorsque nous avons obtenu une liste suffisante de présentations sensibles, nous pouvons construire des objets de plus en plus vastes.

Mais puisqu'au départ de toute construction, il y a un enregistrement de présentations sensibles, la question du phénoménalisme peut bien se poser. C'est que les

---

203. Dummett ne tient pas compte de cette mise en garde en déplorant que les qualia plutôt qu'ils ne forment une base épistémique viable ou pratique, sont les seules choses peut-être à construire. Voir Dummett, « Constructionalism », in Elgin *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1, p. 21 : « If anything can be said to be constructed, it is Goodman's Qualia ».

204. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 128.



qualia nous apparaissent sous la forme de « décrets » ; i.e. comme des présentations sensibles que nous ne pouvons ni vérifier, ni tester. L'interprétation phénoménaliste de *La structure de l'apparence* consiste alors à montrer qu'avec cette notion de « décret de qualia », Goodman introduit une forme de donné phénoménal, qui sert de matériau à la construction proposée. C'est bien ainsi que l'interprète Morizot, qui entend distinguer le pari phénoménaliste de Goodman sur un plan épistémologique, de son physicalisme esthétique.

Bien que ni les qualia ni les concreta ne soient à proprement parler des constituants qu'on puisse saisir directement dans l'expérience, ils appartiennent à *ce qui est donné* dans l'acte de connaître et *témoignent* de l'action de la réalité sur notre équipement cognitif<sup>205</sup>.

Il est vrai que la notion de décret semble tout d'abord réintroduire dans le projet constructionnel une forme de donné phénoménal infra-linguistique, et ce faisant accréditer une thèse davantage réaliste. Toutes nos descriptions du monde peuvent être rapportées à nos descriptions de qualia qui, ne se vérifiant pas, reçoivent bien un statut fondationnel. Les mondes que nous construisons le sont à partir d'un unique matériau, auquel nous avons accès phénoménalement. Là, du moins, où nous avons des sensations, l'on ne discute pas, l'on ne donne pas des raisons, parce que l'on ne saurait se tromper. Plutôt, il n'y a pas de sens à dire que je me trompe lorsque je décris ce que tout simplement je vois. Qui en effet pourrait me donner des raisons contraires au fait que, moi, je vois du bleu ? Comment pouvons-nous donner des raisons contradictoires au fait que je vois ce quale là de couleur verte et dans la pelouse d'hier et dans la menthe-à-l'eau d'aujourd'hui<sup>206</sup> ? Au fond, sous la façade constructionnaliste de *La structure de l'apparence*, prévaut une forme de réalisme phénoménal direct, presque naïf, d'après lequel nous récoltons des descriptions de qualia, que nous ne discutons pas, et qui servent de matériaux à la construction logique, *modulo* notre maîtrise de la relation d'appariement. Un dysfonctionnement peut être logique, peut avoir trait à la construction elle-même,

205. « Le pari du phénoménalisme », « Langage et Donné » in Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *La philosophie de Nelson Goodman. Repères*, Paris, Vrin, 2011, p. 43, nous soulignons.

206. Voir par exemple Dummett, « Constructionalism », in Elgin *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1, p. 14 : « The only explicit discussion of the incorrigibility question given by Goodman is in connection with identity judgment. Such judgments are not verifiable ».

mais ne concerne pas les données perceptives dont nous faisons la liste sous forme de descriptions – telle couleur à tel moment, à tel endroit de mon champ visuel –, que nous apparions spontanément, et qui parce qu’elles ne peuvent être comparées à des moments différents, ou à des places différentes, ne sauraient en fait être testées d’aucune façon.

Ce serait admettre que le constructionnalisme de Goodman a ses limites, et qu’il existe un lieu que l’on ne construit pas, partant un lieu où les informations que nous récoltons ne sont pas vérifiables, que nous ne pouvons soumettre à un test, et au sujet desquelles, de toute façon, nous ne nous trompons jamais<sup>207</sup>. Il s’agirait, de fait, d’une objection adressée à toute interprétation radicale du constructionnalisme. Et en effet tout système constructionnel se verrait, par là, rattaché de force à un réalisme problématique de niveau phénoménal. Quand bien même le choix de la base ne serait pas déterminé par des raisons épistémiques, les atomes de cette base sont intégrés à des descriptions qui sont rapportées immédiatement à ce que nous voyons du monde. C’est que *La structure de l’apparence* est bien une structure de l’apparence. La question qui de fait se pose est celle de savoir si, à ce niveau phénoménal, il y est encore question de quelque chose comme un fonctionnement symbolique ? Peut-on même identifier les systèmes constructionnels à des systèmes symboliques, ainsi que l’affirmera plus tard Goodman, rattachant *La structure de l’apparence* à la problématique du *worldmaking* ? Où est, à ce niveau, l’écart – qui ne peut jamais être qu’un écart dans ce que nous faisons du monde – qui introduit tout à la fois à la dimension du symbolique et du normatif ? Par ailleurs, comment y est-il question du langage, en son sens le plus général qui est impliqué par *Langages de l’Art* ? L’apparence ne désigne-t-elle pas l’irréductibilité d’une sphère infra-linguistique, où le réel n’est pas encore pris par les prédicats que nous utilisons pour s’y référer ? Encore que ces questions soient sérieuses, nous pouvons tout de même essayer de rendre justice à la cohérence du projet constructionnel et à la possibilité d’une théorie des symboles qui ne soit pas, si facilement, raccrochée au monde phénoménal.

---

207. Comme le rappelle Goodman, une proposition n’est indubitable que pour deux raisons : soit c’est un non-sens, soit elle est certainement vraie. Pour les qualia il faudrait que ce soit pour cette seconde raison, et que donc nous ne puissions jamais commettre d’erreurs. Voir Goodman, *La structure de l’apparence*, pp. 128-129.

Un premier problème regarde la question de savoir si la description de qualia et les qualia qui constituent la base du système constructionnel désignent véritablement un moment non-linguistique des systèmes constructionnels, i.e. non déterminé par l'usage de certains types de prédicats. Or, affirmant que le choix de la base est déterminé en dernière analyse par une décision pragmatique, Goodman indique d'emblée qu'il n'y pas de vocabulaire privilégié de la perception<sup>208</sup>. L'apparence n'a de consistance que dans un cadre constructionnel donné, et par des descriptions qui peuvent être données dans toutes sortes de vocabulaires différents. Il est donc clair que l'intérêt de la structure prime sur les objets qui lui servent de base atomique. Le risque d'un retour à une forme de phénoménalisme naïf semble bien ainsi écarté. Par ailleurs, à supposer qu'il y ait un aspect non immédiatement constructionnel au niveau des descriptions de qualia, cela n'est pas vrai ni en ce qui concerne les propriétés réelles, ni en ce qui concerne les objets réels, au sujet desquels une forme de constructionnalisme a bien sûr cours. Bien que nous ne puissions ici rentrer dans les détails de la construction proposée par Goodman, il apparaît que les propriétés sont construites comme des faisceaux de qualités, et les objets comme des sommes méréologiques de concreta. De façon générale, Goodman propose des routes de construction pour tout ce que nous appelons naïvement réalité, mais sans tomber dans le piège d'un phénoménalisme que l'on ne pourrait jamais contourner. Il faut donc rappeler au moins deux choses :

1. Il n'est pas sûr que l'on puisse exactement rendre imperméable perception et langage. L'œuvre ultérieure de Goodman va expliciter ce premier constat, élaboré dans le cadre du projet constructionnel.
2. La structure prime sur la « matière » de l'apparence. Il n'y a donc pas de retour en douce d'un réalisme non questionné dans les comptes rendus phénoménaux qui servent de base pour la construction.

Un second problème regarde maintenant l'absence d'écart, et donc de normativité, qu'implique la notion de « décret phénoménal ». Que faire, dans un cadre

---

208. Au demeurant, on peut remarquer que pour Dummett ce vocabulaire convient si peu à notre manière ordinaire de percevoir les choses, qu'il émet des doutes sur la possibilité qu'un tel langage puisse même être appris. Voir « Constructionalism », in Elgin *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1.

constructionnel, de ce qu'on pourrait bien caractériser comme nos intuitions ? A ce second problème, il apparaît que Goodman apporte une réponse très claire dès *La structure de l'apparence* : il n'est tout simplement pas vrai qu'il n'existe pas de normativité à l'étage de nos descriptions de qualia. Là aussi la contrainte de cohérence y joue à plein. Tant, et si bien, qu'il faille également envisager la possibilité qu'une construction soit impliquée à ce niveau phénoménal même. Il s'agit là d'une thèse forte, et nous voudrions la développer plus longuement, puisqu'elle est liée à la problématique du *wrong-making*.

### 2.2.2 Cohérence et perversité

Dans *La structure de l'apparence*, la possibilité d'un écart, qui est la possibilité de l'application d'une norme, ressurgit dès lors que nous avons plusieurs décrets, que donc il y a précisément quelque chose à construire, fût-ce la simple cohérence. Toute la force de la position de Goodman est de montrer que la construction est à tous les niveaux, et que l'apparence dont on présente une structure, est une apparence elle-même construite<sup>209</sup>. Bien que la problématique plus tardive de la perception toujours déjà catégoriale, ne soit pas ici impliquée, il est clair que la perception elle-même n'est pas sans contrainte, c'est-à-dire n'est pas détachable de toute entreprise cognitive. Goodman affirme ainsi que « les décrets ne sont pas édictés au petit bonheur » et qu'il existe, pour eux aussi, des critères de correction. Alors que la notion de décret pouvait en effet placer toute la construction de Goodman sous le patronage d'un réalisme direct qui annulerait l'idée même de fonctionnement symbolique, une telle remarque indique que, là même où un espace dans la construction semblait échapper au partage du correct et de l'incorrect, en fait, un ratage y est tout aussi bien possible :

Un décret même s'il est à l'abri de la réfutation peut toujours être invalidé par

---

209. Il n'est donc pas vrai de dire comme le fait Morizot que le phénoménalisme à l'œuvre dans *La structure de l'apparence*, empêche Goodman de voir qu'un système constructionnel est un système symbolique. Morizot, Jacques, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, J. Vrin, 2012 (Essais d'art et de philosophie). Il est judicieux pourtant de remarquer, comme le fait Morizot, que ce vocabulaire du symbolique est tout à fait absent de *La structure de l'apparence* et ne sera introduit que dans *Langages de l'Art*.

un autre décret<sup>210</sup>.

Dès lors, il faudrait plutôt rattacher la position de Goodman à une forme de faillibilisme qui s'étend jusqu'à la sphère de nos perceptions. En bref, l'erreur est possible au niveau même du perçu.

Aussi existe-t-il des décrets incorrects, « pervers », qui entrent en conflit avec d'autres décrets mieux assurés. C'est là un cas d'incorrection qui appelle à une révision du décret à l'origine du conflit, par un procès « d'ajustement mutuel », déjà décrit à propos de la cartographie. Si un nouveau décret entre en conflit avec d'autres décrets il faut le réviser, si d'autres décrets, ou d'autres informations contextuelles semblent fonctionner de concert avec ce nouveau décret problématique, alors il faut peut-être penser à une révision plus fondamentale des premiers décrets que sinon on aurait sauvegardés dans une démarche conservatrice. Goodman intègre donc à un son projet constructionnel une conception holiste de l'empiricité, développée ailleurs et de façon conjointe avec Quine<sup>211</sup>. Ce qui est la marque ici de l'incorrection ou de la perversion, c'est le conflit engendré par un décret incohérent avec l'ensemble des autres décrets acceptés. Si un décret pervers n'est pas un décret faux, c'est pourtant un décret incorrect à n'en pas douter, et dès lors une forme de normativité est en jeu qui nous empêche de nous fier à ce que l'on voit seulement, sans le mesurer à la totalité des informations qui sont à notre disposition. Dans le cadre de la perception, en effet, il faut à tout prix éviter l'incohérence.

La question se pose évidemment de savoir ce que signifie l'incohérence, et comment elle se mesure. Si je décrète (1) que le quale de couleur présenté par une pomme maintenant est identique au qualia de couleur du ciel hier midi, dans un été californien, il y a alors un conflit qui se présente avec d'autres décrets. Comme le remarque Goodman<sup>212</sup> il me faut choisir entre (1) et d'autres décrets cohérents entre eux : (2) qui affirme que le quale du ciel aujourd'hui à midi est identique au quale du ciel hier midi, comme il l'est de tous les qualia de ciel d'été californien

---

210. *La structure de l'apparence*, p. 129.

211. Quine, W. V., « Main Trends in Recent Philosophy : Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, no. 1, janvier 1951, pp. 20-43.

212. *La structure de l'apparence*, p. 130.

à la même heure, (3) qui affirme que le quale de la pomme à cet instant est très différent du quale présenté par le ciel maintenant, et un principe plus général (4) de permanence de certaines relations d'identité. Il nous faut donc choisir, pour le réviser, parmi ces énoncés en conflit, celui que l'on est prêt à abandonner le plus facilement<sup>213</sup>. Ici ce choix semble facile, notre premier décret (1) est un décret incorrect. Pourtant il n'est pas sûr qu'il faille en chaque situation conserver les mêmes décrets. Si le décret (2) semble dans la première situation un décret bien implanté, nous pouvons imaginer par exemple que le quale présenté par le ciel hier midi est bien en effet identique au quale de la pomme que l'on examine, si le ciel dont on parle était un ciel d'éclipse. Il se trouve en effet que le ciel peut ne pas avoir toujours les mêmes couleurs. Dans un tel contexte, comme un ciel d'éclipse, un décret qui affirmerait que la pomme et le ciel ont le même quale de couleur peut bien être correct (1) et n'être pas correct en revanche l'énoncé (2).

En ce sens tout décret implique beaucoup d'autres décrets passés et présents. L'idée de décret pervers, le type d'incorrection qui est y en jeu, suppose autre chose qu'une simple comparaison de deux qualia contradictoires et le choix du quale le mieux implanté, elle mobilise une vue sur notre « tableau du passé », un « corps de décrets déjà acceptés »<sup>214</sup>, elle suppose ainsi des connaissances sur le monde, sur le fait qu'un changement de couleur de l'objet pomme demande une explication (de sorte qu'une pomme ne peut pas être examinée bleue à un temps  $t + 1$  si elle a été examinée rouge au temps  $t$ ), mais que le ciel lui peut changer de couleur et partager à certains moments le quale de couleur d'une pomme. Là encore le relativisme, celui qui dirait « à chacun ce qu'il voit », est rejeté mais au prix de fortes contraintes qu'il n'est pas toujours aisé de formuler, et qui montre tout l'intérêt d'une approche davantage contextualiste, qui distingue ce que l'on voit, et ce que l'on juge de ce que l'on voit et qui mobilise toutes sortes d'autres connaissances passées et présentes.

De telles connaissances sur le monde, comme un corps consistant de décrets déjà acceptés, ne peuvent être formulées qu'à la condition d'avoir regardé un nombre

---

213. Dummett ne pense pas qu'il soit si facile de renoncer à certains décrets, et d'opérer ce genre de décisions de façon pragmatique. Voir à ce sujet « Constructionalism », in Elgin *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1.

214. *La structure de l'apparence*, p. 130.

considérable de qualia, et d'avoir construit des objets physiques comme la pomme ou le ciel, ainsi qu'un ordre du temps qui rende compte de la permanence de certains qualia de couleur et de position dans le temps. Or du point de vue des systèmes constructionnels, demeure problématique la place qu'il faut accorder à ces différentes informations sur le monde. Devons-nous déjà connaître le monde des apparences avant d'essayer de le construire logiquement ? Malgré toutes les critiques que Dummett a pu adresser au projet constructionnaliste, il a vu avec beaucoup de netteté que les notions de présentation et d'identité entre qualia devaient sans doute aussi être construites. En revanche qu'il faille mobiliser des connaissances qui ne sont pas premières dans un calendrier constructionnel n'est pas une objection que l'on puisse adresser à un projet qui se démarque de toute entreprise génétique. Il s'avère de toute façon que contrairement à ce que la notion de décret peut d'abord laisser présager, la question de l'apparence elle-même doit être abordée dans les termes d'une analyse constructionnelle. La perversion, comme type de dysfonctionnement particulier qui concerne une forme de ratage dans les décrets que nous décidons ou non de conserver (les décrets « peu naturels », « discordants », « pervers »<sup>215</sup>), montre une nouvelle fois l'élaboration d'une normativité de la référence, dans le sillage de notions telles que consistance, cohérence, simplicité et implantation.

## 2.3 Systèmes mal implantés

Nous avons regardé jusqu'ici des cas de ratages symboliques qui interviennent comme moments d'élaboration des systèmes constructionnels. Nous avons vu qu'ils faisaient apparaître différents types de contraintes exercés sur nos systèmes symboliques. En l'absence d'une indexation de nos constructions sur des faits supposés indépendamment d'elles, ces contraintes sont apparues comme des contraintes de cohérence et de simplicité : cohérence dans la construction d'une carte, ou l'abstraction des qualités à partir de données phénoménaux, mais aussi cohérence d'un décret avec l'ensemble de notre tableau du passé. Goodman continue d'adopter ce point de vue de l'erreur dans ses œuvres ultérieures, pour mettre au jour le fonc-

---

215. *Ibid.*

tionnement d'activités symboliques de diverses natures, ainsi de l'acte de référer dans le langage ou la peinture, ou encore de faire des prédictions, et d'opérer des classements du monde en termes d'espèces. A ce titre l'énigme de l'induction joue un rôle central, parce qu'elle offre de mettre au jour des concepts philosophiques sans cesse mobilisés par la suite. Bien qu'il ne soit pas toujours aisé de démêler les différents niveaux d'analyse du problème de l'induction, il me semble que l'énigme se prête favorablement à une lecture en terme de ratage et d'échec symbolique. Une telle lecture, que la suite de ce travail développera, a le mérite d'avoir été encore peu explorée. Nous accordons dans la seconde partie de ce travail une importance au problème du « *vleu* » que l'on ne saurait mesurer à cette première façon de poser le problème. Il est cependant intéressant d'inscrire le ratage du « *vleu* » au même titre que les autres cas de ratage dans ce répertoire de nos échecs symboliques. Par ailleurs, convoquer dès à présent le cas du *vleu* permet de mesurer plus directement les difficultés soulevées par une justification de l'induction, à l'idée d'une doctrine des échecs que nous empruntons à Austin.

### 2.3.1 Le *vleu*

Dans *Faits, Fiction et Prédiction*, Goodman introduit un prédicat étrange afin d'aggraver le problème posé par une justification de l'induction. Le « *vleu* » désigne toute chose qui serait verte et observée avant le temps  $t$  ou bleue. Du point de vue de nos classifications habituelles il s'agit de l'introduction d'une espèce non standard. L'introduction de ce prédicat rend maintenant difficile une justification de l'inférence inductive. Imaginons qu'il s'agisse d'inférer par induction que toutes les émeraudes sont de couleur verte. Il se trouve que l'hypothèse « toutes les émeraudes sont *vleues* » est aussi bien confirmée par les observations passées sur les émeraudes (car avant  $t$ , *vleu* signifie vert) que l'hypothèse plus habituelle « toutes les émeraudes sont vertes ». Un peu de la même façon que pour la difficulté de la communauté imparfaite « n'importe quoi ressemble à n'importe quoi », le problème c'est qu'ici, « n'importe quoi confirme n'importe quoi », et que donc l'induction n'est pas plus justifiée qu'une relation dyadique de similarité. Pour le cas de la communauté imparfaite, c'est la construction logique qui était incorrecte dans la mesure où elle reposait sur un usage illégitime de la notion de ressemblance. Ce



dont il s'agit avec la nouvelle énigme de l'induction, c'est de montrer que le prédicat « *vleu* » est en fait un prédicat incorrect. La charge de l'incorrection revient au prédicat « *vleu* » lui-même, et non pas à la théorie de l'induction qui est incapable de répondre à cette difficulté. Il s'agit cependant de justifier la réussite inductive du prédicat vert, en ne présupposant aucune propriété métaphysique du monde et des choses.

Il se trouve que si le prédicat « *vleu* » est incorrect, c'est bien, dit Goodman, parce qu'il souffre d'un défaut de projectibilité. L'incorrection du *vleu* fait donc apparaître un type de normativité qui est à l'œuvre dans nos prédictions normales : les prédicats que nos prédictions normales utilisent sont des prédicats projectibles, car implantés<sup>216</sup> dans notre langue. Par conséquent, en plus de la vérité factuelle (il serait tout aussi incorrect de dire que les émeraudes sont rouges alors que nous les voyons vertes), les hypothèses que nous formulons doivent être projectibles, c'est-à-dire reposer sur des prédicats que nous avons l'habitude de projeter sur le monde. Dès lors, comme pour le cas des décrets pervers, l'idée d'implantation catégoriale ou linguistique sert à montrer que l'on ne peut pas projeter des prédicats au « petit bonheur » sur le monde, mais que notre usage des catégories et donc notre expérience du monde sont en fait normés par notre « tableau du passé ».

A côté des trouvailles conceptuelles que sont les notions d'implantation et de projectibilité, il y a une leçon immédiate à tirer de l'énigme de l'induction et de l'invention du prédicat « *vleu* » : c'est qu'on ne peut pas utiliser n'importe quel prédicat pour faire des prédictions. Remarquer cela, c'est d'emblée apporter un démenti à une lecture relativiste de Goodman, selon laquelle nous pourrions faire des mondes, et proposer des classements inédits des choses, selon notre bon vouloir. Dès lors, il me semble important de rappeler ici les propos de Cohnitz et Rossberg, qui ont quelque importance, dans la modestie même de leur formulation :

Une première leçon de l'énigme serait que pour formuler des hypothèses ou pour classer nos preuves empiriques nous ne pouvons pas utiliser n'importe quel prédicat étrange [...] C'est déjà un résultat très intéressant, puisque maintenant nous savons que dans la définition des inférences inductives valides, compte quel prédicat nous utilisons<sup>217</sup>.

---

216. Nous renvoyons au chapitre 5 pour une présentation plus claire de ce qu'est l'implantation.

217. Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*, p. 42. Nous traduisons

Une partie de notre travail peut être décrit comme un déploiement de ce résultat très intéressant, qui n'est pas exactement trivial, et qui peut aussi se dire ainsi : une certaine forme d'intolérance de la langue<sup>218</sup>.

Plusieurs questions se posent maintenant avec le ratage symbolique entraîné par l'utilisation du prédicat « *vleu* » : en quel sens avons-nous affaire ici, même de façon lointaine, aux infélicités d'Austin ? Peut-on parler d'infélicité ou d'incorrection pour une manière de se référer au monde qui est dès le départ fictive, et tout à fait extraordinaire ? Si le *vleu* est une fiction, comment peut-il être ce genre d'anormalité qui nous permet de comprendre le normal ? Il est difficile de répondre ici à ces questions sans entrer plus en avant dans l'élaboration conceptuelle qu'est la formulation de la nouvelle énigme de l'induction. Nous pouvons cependant avancer cette hypothèse, qu'il faudra étayer plus en avant dans la seconde partie : le fait que *vleu* soit un prédicat très inhabituel et monstrueux, et que ce type d'erreurs n'arrive en fait jamais, ne signifie pas qu'il ne faut pas le prendre en compte, mais signifie plutôt que la solution à l'énigme devra prendre en compte le fait que – vert – est précisément un prédicat davantage normal et plus habituel. La volonté de mettre au jour les raisons de nos réussites symboliques (comme ici nos inductions ordinaires) peut jusqu'à un certain point nous conduire à élaborer de toute pièce des cas d'échec.

Une telle méthode pourtant n'est pas sans poser de difficulté, dans la mesure où elle semble parfois nous inviter à penser illogiquement pour retrouver en dernière analyse, les critères d'une pensée bien formée. Or plusieurs objections sont d'emblée formulables : que signifie penser illogiquement ? Est-ce en droit, comme en fait, possible ? Quel bénéfice réel tirons-nous d'un parcours qui nous emporte du sens que nous ne questionnons pas (l'usage du prédicat vert), au non-sens que, dans une interprétation maximale, nous ne pouvons penser (l'usage du prédicat « *vleu* ») pour nous ramener sur le sol de ce que de toute façon nous faisons (l'usage du prédicat vert) ? Les problèmes du sens et du non-sens, et plus parti-

---

218. « Car le langage est, au même titre, et définitivement, intolérant » Cavell, Stanley, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, Paris, Éd. du Seuil, 1996, p. 278 (L'ordre philosophique).

culièrement le problème du rapport de la philosophie au non-sens, devront être par là même interrogés. On peut également penser que le *vleu*, sans être un cas de non-sens manifeste, n'est pas non plus un échec symbolique à proprement parler, mais seulement une complication de notre langage. Alors, contre l'idée que le *vleu* serait rapporté à ce qui ne peut même pas se penser, l'incorrection du *vleu* serait interprétée d'une manière extrêmement faible. Le prédicat « *vleu* » est seulement un prédicat fort incommode, évalué à l'aune des actions symboliques que nous pourrions entreprendre.

Goodman en tout cas ne semble pas militer pour une telle interprétation a minima des inconvénients entraînés par l'usage du *vleu*. Et en effet, le *vleu* n'est pas exactement un prédicat incommode pour faire des prédictions, parce qu'il demanderait par exemple de prendre en compte le moment de l'observation (le temps *t*). Le *vleu* n'est, dans notre langage, tout simplement pas un prédicat. Goodman insiste d'ailleurs sur le fait que le prédicat « *vleu* » est incorrect au sens fort :

L'induction selon des catégories non projetables n'est pas seulement maladroite mais incorrecte, quel que soit par ailleurs le résultat tiré de la conclusion inductive<sup>219</sup>.

Dans *Manières de faire des mondes*, Goodman met en scène un gardien de prison qui adopterait un mauvais cadre de référence pour les mouvements et à qui on aurait donné l'ordre de tirer sur tout prisonnier qui bougerait. Assurément cet exemple permet de comprendre cette différence qu'il y a entre quelque chose de maladroit ou d'incommode et quelque chose de plus radicalement faux – bien que cela ne soit pas non plus la fausseté littérale.

Le garde tue tous ses prisonniers en arguant du fait qu'ils bougeaient tous rapidement autour du soleil. Son affirmation, bien que vraie, était évidemment *mauvaise*, puisqu'elle reposait sur une catégorie *inappropriée* de mouvements. Une phrase vraie peut donc être mauvaise parce qu'elle utilise des catégories *inappropriées*<sup>220</sup>.

Il est remarquable que l'exemple présente un tour presque austinien, alors que

---

219. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 177.

220. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 52.

la qualification de l'incorrection qui y est en jeu rappelle le type de circonstances morales décrites par Austin dans son texte « Un plaidoyer pour les excuses ». De fait, dans l'exemple du gardien, le choix d'un mauvais cadre de référence (et ce choix d'un système de référence est toujours normé selon que l'on fait de l'astronomie ou du gardiennage) ne saurait être qualifié, y compris moralement comme une simple maladresse.

Il s'agit d'une incorrection au sens fort, d'un *mauvais* énoncé, bien que ne soit considéré ici ni sa vérité ni sa fausseté.

L'incommodité n'est pas la seule sanction encourue pour l'usage de catégories non correctes, pas plus que le choix d'un mauvais système de référence par le gardien n'était la seule incommodité pour les prisonniers abattus<sup>221</sup>.

Dans l'exemple donné par Goodman, une mauvaise catégorisation du monde (en terme de *vleu*), aurait les mêmes conséquences désastreuses pour les prisonniers : imaginer dans ce cas, un ordre « tirez s'ils changent de couleur ». Cet exemple montre que l'évacuation du problème de la vérité factuelle, entendue en un certain sens, ne signifie pas l'adoption d'un pragmatisme crasse pour lequel tout acte symbolique est regardé depuis le seul point de vue de la commodité ou de l'incommodité, c'est-à-dire de l'utilité. Il est clair dans cet exemple que l'usage du *vleu* n'est pas simplement incommode ou une complication de notre langage, mais relève bien de ce territoire des choses incorrectes irréductible à celui de nos énoncés faux. La catégorisation du monde en terme de *vleu* par le gardien correspond à un véritable cas de ratage symbolique et qui a des conséquences, que dans son texte sur les excuses, Austin qualifierait moralement.

### 2.3.2 Images déformées

Il est intéressant maintenant de remarquer que Goodman développe dans *Langages de l'Art* une stratégie argumentative comparable à la nouvelle énigme de l'induction. Le problème est alors de fournir une explication, non pas de la réussite inductive, mais de la réussite picturale, et plus exactement une explication du

---

221. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 177.

réalisme pictural.

Une image peut en effet échouer à paraître réaliste et ainsi être « mauvaise »<sup>222</sup>, si parmi les buts qu'on lui assigne, figure celui de représenter correctement le réel. Elle peut échouer à l'être pour différentes raisons qui à chaque fois donnent la mesure des normes à respecter dans le cadre de tel ou tel régime de représentation<sup>223</sup>. Ces différentes raisons pour lesquelles une œuvre peut manquer d'être réaliste ont, à chaque fois, partie liée à une façon dont s'opère pour une œuvre l'accroche avec le réel – car la notion même de fidélité au réel s'évanouit avec l'idée qu'il n'y a pas un unique monde « tout fait » ou « déjà fait » à représenter. Il est clair que selon une certaine définition du réalisme, ce dernier désigne également la forme de la représentation elle-même, la forme de l'image, c'est-à-dire un « réalisme spécifiquement iconique »<sup>224</sup> et qui est par endroits associé à une forme de « correction »<sup>225</sup> touchant la représentation. Il s'agit d'interroger le sentiment de réalisme qui peut se dégager d'une représentation, au regard de diverses formes d'irréalité qu'une image peut aussi provoquer.

Or l'impression de réalisme qui se dégage d'une œuvre, dépend pour Goodman du caractère en réalité normé de la représentation, et de la façon dont le spectateur s'est incorporé ou non ces normes. Alors, c'est la dimension d'accord avec un passé qui est décisive comme critère de correction de la référence au réel. Plus exacte-

- 
222. Puisque Goodman s'autorise parfois à parler de « pictorial goodness », pour évoquer de réalisme pictural, on peut ainsi qualifier de mauvaises ou de ratées des images qui ne parviendraient pas à provoquer cet effet de réalisme sur nous, voir Goodman, *Problems and projects*, p. 30.
223. « Les peintures peuvent être réalistes ou manquer de réalisme de bien des façons » Lopès, Dominic, « Le réalisme iconique », in *Esthétique Contemporaine*, Paris, Vrin, 2005, p. 293 (Textes clés). Évidemment ces différentes façons d'être réaliste ont partie liée avec l'équivocité même du terme de réalisme, qui peut désigner tantôt une manière de représenter, tantôt les sujets représentés. Voir à ce sujet, *L'Art en Théorie et en Action*, « Trois formes de réalisme ». Qu'une peinture appartenant à un système de représentation donné puisse être maintenant réaliste, de diverses façons, est une affirmation plus difficile à comprendre. Alors il faudrait sans doute se rappeler la phrase de Tolstoï déjà citée « Toutes les familles heureuses se ressemblent ; mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon ».
224. La quatrième forme de réalisme qu'identifie Lopès dans son article, voir Lopès, « Le réalisme iconique ».
225. « Pictorial goodness » Goodman, *Problems and projects*, p. 30 ; « On utilise parfois le terme réaliste pour indiquer une sorte de correction de la représentation » Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, pp. 18-19 ; Chapitre VII,§5 « La représentation correcte » Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 179.

ment, l'accord avec le passé, c'est-à-dire la familiarité avec un certain mode de représentation, apparaît comme le seul argument à même de justifier l'impression de réalisme qui se dégage de certaines représentations picturales :

La pierre de touche du réalisme est à chercher, à mon avis, non pas dans la quantité d'information mais dans la facilité avec laquelle on l'obtient, laquelle dépend du degré de stéréotypie du mode de représentation, et de la trivialité atteinte par les étiquettes et leurs usages<sup>226</sup>.

Ici comme ailleurs, la cible de Goodman est une conception naïve de l'idée de ressemblance, qu'il a déjà visée lorsqu'il s'agissait pour les systèmes constructionnels de définir une relation d'appariement entre qualia. Pour le problème du réalisme pictural, le rejet de la notion de ressemblance consiste à montrer qu'en aucun sens acceptable, cette notion puisse constituer ce qu'est une représentation<sup>227</sup>, ou même ce qui constitue le réalisme d'une représentation<sup>228</sup>. Assurément, si l'on entend par ressemblance, le nombre de propriétés ou de traits partagés entre deux choses qui se ressemblent, le concept de ressemblance ne peut pas grand-chose pour comprendre un phénomène comme celui de la référence par image. Ainsi, par exemple, une peinture de Churchill ressemble davantage à une peinture de chien qu'à Churchill. Si l'on entend par ressemblance, le fait qu'une œuvre réaliste ressemble à ce qu'elle représente, la thèse est triviale dans la mesure où la peinture est précisément ce qu'elle représente. Le réalisme d'une image doit être compris comme quelque chose qui se joue à même la représentation et son fonctionnement<sup>229</sup>. Ou plus exactement, c'est à nous de la faire fonctionner, en tant qu'on maîtrise une certaine grammaire de la représentation picturale, ce que nous avons plus haut

---

226. Goodman, *Langages de l'art*, pp. 61-62.

227. *Ibid.*, pp. 33-36.

228. *Ibid.*, p. 59.

229. A cet égard la thèse défendue par Goodman dans *Langages de l'art* n'est pas si étrangère (comme l'affirme par endroit Goodman, en particulier dans « The Way the World Is » in *Problems and project*, pp. 24-32) à la théorie de l'image présente dans le *Tractatus* : l'on ne peut pas sortir de l'image, et la rapporter à quelque chose d'extérieur pour comprendre comment elle fonctionne. Pour une présentation de cette théorie de l'image, sur laquelle il n'est pas sûr que tous les interprètes de Wittgenstein s'accordent, voir Narboux, Jean-Philippe, « Absorption et Picturalité », in *Wittgenstein*, Paris, les Éd. du Cerf, 2012. Narboux est le seul à notre connaissance à proposer cette analogie entre la théorie de la dépeinture présente dans le *Tractatus* et celle présente dans *Langages de l'Art*. Nous pensons qu'elle peut être par endroit éclairante, quand bien même Goodman n'aurait jamais accepté un tel héritage.

rapporté à une familiarité avec une manière de représenter.

Goodman s'en prend par la suite à la thèse du rendement informationnel, adossée à une explication de type perceptuelle du réalisme. L'hypothèse est qu'une œuvre est qualifiée de réaliste si elle véhicule avec elle une quantité importante d'information sur le réel : détails, proportion des figures, contrastes des couleurs. Pas plus que la notion de ressemblance, celle d'information ne permet en effet de définir le réalisme d'une image, en la rattachant, par décalque, au réel. La stratégie de Goodman consiste à faire échouer cet argument, en montrant qu'il ne fait pas le travail d'explication qu'il prétend pourtant faire. Goodman nous demande ainsi d'imaginer deux images qui seraient identiques entre elles, du point de vue des traits qui comptent pour les différentes versions du réalisme iconique qu'il vise à éliminer, et qui pourtant sont jugées l'une comme réaliste et l'autre non-réaliste. Afin de démontrer que l'impression de réalisme offerte par une représentation ne dépend pas du niveau d'information fourni par l'image (et c'est à cet endroit que la discussion sur le réalisme pictural est parente de l'énigme de l'induction), Goodman imagine donc un cas de ratage. On pourrait ainsi imaginer un paysage représenté exactement avec la même précision, et la même quantité d'information, mais qui utiliserait pour chaque couleur sa couleur complémentaire ou une perspective inversée. L'œuvre serait-elle jugée par nous comme réaliste ? La réponse évidemment est non, car nous percevrions le caractère étrange, et non pas précisément réaliste, de la représentation. Le sentiment d'irréalité qu'une telle présentation produirait sur nous, serait comparable à celui que présente le négatif d'une photographie, pour celui qui ne sait pas lire les négatifs. En son principe, l'argument des images déformées – ou encore « l'argument de l'image équivalente »<sup>230</sup> – joue une fonction analogue à celui du *vleu* dans l'énigme de l'induction. Dans les deux arguments, l'implantation permet de rendre raison du fonctionnement du langage, comme des images, alors que les deux images ou les deux prédicats semblent véhiculer une même quantité d'information.

Dès lors, une image qui inverserait l'ordre connu des couleurs ou de la perspective est bien un échec symbolique. L'image en effet ne produit pas sur nous l'impression qu'elle est censée produire, et qu'une autre image, conforme à des

---

230. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 300.

régimes de représentations auxquels nous sommes habitués, serait-elle capable de produire, et qu'elle produit en effet :

La première image se lit conformément à une habitude pratiquement automatique ; la pratique a rendu les symboles si transparents que nous ne sommes pas conscients d'un quelconque effort, du moindre choix, ni même d'effectuer réellement une interprétation<sup>231</sup>.

Il semble alors, qu'une représentation correcte, entendue comme réaliste, nécessite non pas un haut degré d'information sur ce qui est représenté (car une telle exigence ne saurait disqualifier la perspective inversée qui présente autant d'information qu'une perspective normale), mais une œuvre réalisée d'après les standards de représentation auxquels nous sommes habitués. Encore une fois, nous sommes ramenés d'une thèse qui essaye de rabattre le réel sur l'image, à une thèse qui relève du fonctionnement interne de l'œuvre comme à une sorte de grammaire, que nous maîtrisons ou qui nous est étrangère.

Goodman qualifie de « déformées » [distorted] des images en défaut par rapport aux standards de représentation auxquels nous sommes habitués – comme le seraient des illusions d'optique sur une photographie<sup>232</sup>. L'image déformée, comme toute image qui déjoue nos habitudes représentationnelles, (la photographie d'un homme les pieds en avant, une photographie qui ne nous permettrait pas d'évaluer l'échelle, comme une photographie de Mars) nous permet ainsi de mettre au jour de quelle façon notre perception, notre évaluation des ressemblances sont sous la dépendance d'une contribution cognitive. Partant, l'image déformée, comme déjà le prédicat « *vleu* », reçoit une fonction heuristique assimilable à ce que nous avons désigné en tant que « doctrine de l'échec ». C'est une chose que Catherine Elgin a d'ailleurs très bien mis en évidence lorsqu'elle caractérise ce qu'est la compétence picturale :

La frustration de nos attentes met ainsi en relief la contribution cognitive apportée à l'interprétation picturale. Elle nous fait prendre conscience de facteurs

231. Goodman, *Langages de l'art*, p. 61.

232. « The way the world is » in McCormick, Peter, *Starmaking : realism, anti-realism, and irrealism*, Cambridge, Mass., Etats-Unis, MIT Press, 1996, p. 7 : « The distortion of the photograph is comparable to the distortion of new or unfamiliar styles of painting ».



qui sont fréquemment négligés<sup>233</sup>.

La stratégie de Goodman dans le paragraphe de *Langages de l'art* consacré à la représentation réaliste est donc bien identique à celle employée avec le *vleu* dans l'énigme de l'induction ; ici c'est le négatif de la pellicule, et plus encore le cas inventé de la perspective inversée qui est anormal, là c'est le *vleu* qui fait l'effet d'un prédicat étrange, et impraticable. Il apparaît ainsi que l'argument de l'argument de l'image équivalente joue une fonction de révélation de la normalité, par l'invention ou la confrontation avec des représentations anormales, comparables pourtant avec des représentations normales, du point de vue du degré d'information qu'elles véhiculent. Par là nous est également rappelé que nous ne pouvons pas, avec la même facilité, projeter toutes les images. Nous pouvons projeter, et donner un sens aux images dont nous maîtrisons la grammaire, c'est-à-dire aux images que nous utilisons (un laborantin maîtrise la grammaire du négatif, comme l'amateur d'art maîtrise la grammaire cubiste ; il n'y a évidemment pas de standard unique de représentation, et nous pouvons maîtriser plusieurs grammaires, comme nous pouvons, dans la vie sociale, occuper différentes fonctions<sup>234</sup>).

Le point de vue de l'erreur nous indique qu'une induction ou une image réussie repose sur l'emploi de prédicats ou de standards de représentation bien implantés dans notre pratique. Encore une fois parmi les critères du bon fonctionnement figure une forme de cohérence comprise comme l'ajustement à notre pratique passée. Comme on le verra par la suite, cet élément de conservatisme est le plus souvent dans un rapport de compétition avec un élément de nouveauté qui apporte une réorganisation intéressante du monde, que ce soit en sciences ou dans le domaine des arts.

---

233. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 124.

234. Bien que d'un point tout à fait étranger à la philosophie de Goodman, ce type de considérations trouve un écho en sociologie contemporaine. On peut penser par exemple à la théorie proustienne de l'homme pluriel (« plusieurs personnes superposées qui composent notre personne morale ») que Lahire explicite sur un plan sociologique. Lahire, Bernard, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998 (Collection Essais & Recherches), voir en particulier pp. 19-53.

## 2.4 Ratages dans l'art

### 2.4.1 Fausseté et faussaires

Goodman identifie à plusieurs reprises dans *Langages de l'art*<sup>235</sup> des façons dont une œuvre peut échouer à faire ce qu'elle est censée faire ou encore échouer à être ce qu'elle prétend être. Encore une fois tous ces échecs disent quelque chose de la façon dont une œuvre réussit normalement à référer au monde, en mettant au jour par la négative, les raisons de cette normativité.

Goodman envisage dans *Langages de l'art* un problème rarement discuté en esthétique : celui du « faux » ou de la « contrefaçon ». Il existe en effet une certaine façon d'être correct ou incorrect pour les œuvres d'art, qui regarde leur authenticité. Cette norme vaut quels que soient par ailleurs les autres critères de correction qui puissent être formulés relativement au mérite esthétique d'une œuvre, à sa façon d'être exécutée, activée, exposée, ou de se référer au réel. Il reste que, n'être pas authentique, pour une exécution musicale ou pour une peinture est un problème tout à fait différent. Et l'un des problèmes qu'affronte Goodman est de rendre raison de cette différence<sup>236</sup>. Alors que le critère d'authentification pour une exécution musicale est la conformité avec la partition, une conformité qui est évaluée en fonction de critères purement syntaxiques ou orthographiques (« correspondance exacte quant aux séquences de lettres, aux espacements et aux signes de ponctuation »<sup>237</sup>) ; dans le cas d'une peinture il se peut que deux tableaux soient superficiellement identiques (c'est-à-dire difficile à distinguer au simple regard), mais qu'un seul des deux tableaux soit l'original et l'autre une contrefaçon. Autrement dit, la contrefaçon est un type de fausseté qui pèse sur certaines formes artistiques comme la peinture, la sculpture ou la gravure et non sur des œuvres d'arts, comme l'est une composition musicale ou un texte littéraire, dont le critère d'identité est fixé par une notation (partition ou alphabet), c'est-à-dire certains signes ou caractères qui sont à combiner dans un certain ordre, et qui définissent les propriétés

---

235. Goodman, *Langages de l'art*.

236. *Ibid.*, p. 147.

237. *Ibid.*, p. 149.

constitutives, bien qu'elles ne soient pas toutes esthétiques, de l'œuvre<sup>238</sup>. Assurément, si l'on peut contrefaire une peinture de Rembrandt, jouer une partition de Bach, ce n'est pas la contrefaire.

Les œuvres qu'on « ne peut pas contrefaire »<sup>239</sup>, sont donc des œuvres pour lesquelles l'histoire de la production n'entre pas comme critère de l'identité de l'œuvre<sup>240</sup>. L'identité de l'œuvre y est plutôt définie comme une certaine relation de concordance entre les différents exemples de l'œuvre, fixée par une notation (la partition pour une œuvre musicale, une chorégraphie ou toute œuvre partitionnable, l'identité orthographique pour une œuvre littéraire). Le modèle de ces arts que Goodman nomme « allographiques » est l'œuvre musicale, authentique dans toutes les versions écrites et exécutions qui satisfont aux réquisits orthographiques et syntaxiques de la partition<sup>241</sup>. Au contraire des arts allographiques, les arts « autographiques » font entrer comme critère d'identité de l'œuvre, l'histoire originale de leur production, puisqu'il n'est pas possible à leur sujet de discriminer entre certaines propriétés constitutives et certaines propriétés contingentes : tous les traits de l'œuvre comptent en quelque sorte au titre de l'identité de l'œuvre<sup>242</sup>.

---

238. *Ibid.*, p. 150 ; Sur la distinction entre propriété constitutive et propriété contingente d'une œuvre, voir Pouivet, Roger, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010 (Essais d'art et de philosophie), p. 209 : « L'identité est assurée par les propriétés constitutives de la chose dans le système symbolique, notationnel ou non, auquel elle appartient ». Pouivet parle parfois aussi d'une différence entre propriétés formelles (constitutives, relevant de la sémiotique logique) et propriétés fonctionnelles ; ainsi lorsqu'il examine l'analyse donnée par Goodman de la variation musicale, voir pp. 84-85. Ce que l'on entend par « propriété fonctionnelle » est essentiel pour comprendre la référence par exemplification, voir §(2.6)

239. « Un second problème concernant l'authenticité est soulevé par le fait assez curieux qu'en musique, à la différence de la peinture, on ne rencontre rien de tel qu'une contrefaçon d'une œuvre connue » Goodman, *Langages de l'art*, p. 146.

240. Une composition musicale peut aussi être mal attribuée. On peut très bien imaginer un farceur qui écrit une symphonie aujourd'hui en l'attribuant faussement à Mozart. Le point cependant pour Goodman est de distinguer le cas de certains arts possédant une notation et admettant un nombre non clos d'exécutions ou de répliques, et le cas des arts dont les propriétés esthétiques reposent sur le caractère en un sens non reproductible de l'œuvre, parce que pour ces œuvres là il n'existe pas de notation.

241. Nous consacrons de plus longs développements à la théorie de la notation au chapitre 4.

242. Faire la part entre propriétés constitutives et propriétés contingentes des œuvres dites autographiques, c'est-à-dire des œuvres dont l'identité est assortie à une histoire de production, éventuellement discontinue, est l'un des enjeux principaux d'une philosophie de la conservation. Voir à ce sujet l'excellent livre de Cometti, Jean-Pierre, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, 2016 (NRF essais), chapitre II « Identité, intégrité, authenticité : la porte étroite ».

Ce sont des arts pour lesquels aucune notation n'est formulable, et où le type de correction attendu de l'œuvre ne dépend pas d'un critère orthographique, mais autographique. Nous nous retrouvons donc en possession d'une double définition de l'authenticité de l'œuvre, qui motive une distinction entre deux formes différentes d'art, et implique que soit dans la suite du texte précisé ce que Goodman entend par syntaxe de l'œuvre et notation, c'est-à-dire l'ensemble des chapitres qui constituent le « second parcours d'investigation »<sup>243</sup> de *Langages de l'art*.

Il existe par conséquent un type de fausseté défini par la contrefaçon et qui concerne les arts autographiques seulement, pour lesquels l'histoire de la production<sup>244</sup> compte comme norme de correction de l'œuvre. Plus encore, la possibilité d'être contrefait est pour Goodman définitionnelle des arts autographiques : une œuvre est autographique si et seulement si la distinction entre l'original et une contrefaçon a un sens<sup>245</sup>. Au contraire, la notation, pour les œuvres allographiques, sert de norme de correction d'une nature particulière, parce qu'explique :

Vérifier l'orthographe ou épeler correctement, voilà tout ce qui est requis pour identifier un exemple de l'œuvre ou en produire un nouvel exemple.<sup>246</sup>

Selon ce second standard de correction l'exécution d'une composition musicale, quels que soient les mérites de son exécution<sup>247</sup>, ne pourra pas être qualifiée d'exé-

243. Goodman, *Langages de l'art*, p. 28.

244. Cette définition historique de l'identité partage quelque chose en commun avec la théorie causale de la référence que formule Kripke, et pour laquelle la référence, et sur le modèle des noms propres, est assurée par l'histoire d'une référence qui se transmet de proche en proche, voir Kripke, Saul A., *La logique des noms propres*, Paris, Éd. de Minuit, 1982 (Propositions 6) ; voir aussi, dans un registre certes différent, Pouivet, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, pp. 202-203 : « On remarque immédiatement que cela s'applique aux œuvres d'art, mais aussi à toutes les choses dont l'identité suppose qu'on s'assure de l'origine [...] Pour savoir si le *Linceul de Turin* est bien la toile qui a enveloppé le Christ enseveli, il faut remonter jusqu'à ce moment, s'assurer qu'il a bien été enseveli dans cette toile et de son histoire jusqu'à aujourd'hui ».

245. Goodman, *Langages de l'art*, p. 147.

246. *Ibid.*, p. 150.

247. Sans doute une telle tolérance à l'égard du mérite esthétique pour ce qui relève de l'identité de l'œuvre, est la conséquence d'un certain désintérêt de Goodman pour le problème du beau et du joli. Goodman, *Langages de l'art*, VI, 6 « La question du mérite ». Pour Pouivet, « le constructionnisme de Goodman est articulé à la recherche d'un critère efficace d'identité. Un critère qualitatif ou sémantique n'aurait aucune efficacité [...] Un critère numérique, historique ou notationnel serait lui pleinement efficace », *L'ontologie de l'œuvre d'art*, p. 209. Un critère différent d'identité, qui tient compte de la qualité et de l'intention de l'œuvre, est proposé par Levinson, J. in *Music, Art and Metaphysics*, Ithaca, Cornell UP, 1990.

cution réussie, si une seule note jouée n'est pas conforme à ce que la partition prescrit. Bien que cette norme d'authenticité soit très stricte, elle a en même temps quelque chose de libérateur, en ceci que l'identité des œuvres se trouve libérée de l'histoire de leur production<sup>248</sup>.

D'autres aspects d'une exécution musicale qui n'ont pas exactement trait à la notation elle-même peuvent également entrer en compte dans un jugement relatif à sa réussite; ainsi de tous les aspects et sentiments que l'œuvre exprime et exemplifie.

Une exécution musicale exemplifie et exprime aussi normalement bien des aspects de l'œuvre ou de la partition [...] Les propriétés exemplifiées non prescrites par la partition ne sont pas constitutives et peuvent varier librement d'une exécution à l'autre sans affecter le statut d'aucune exécution quelle qu'elle soit en tant qu'exemple authentique (même s'il est condamnable) de l'œuvre. Que nous puissions avoir une exécution molle d'une œuvre héroïque est par trop évident<sup>249</sup>.

Alors, le problème n'est plus exactement celui de l'identité de l'œuvre exécutée mais de certaines normes de justesse. Nous sommes en effet capables de discriminer entre des exécutions authentiques qui, sans être pour cela particulièrement réussies, possèdent néanmoins toutes les propriétés constitutives de l'identité d'une œuvre, et d'autres exécutions qui, exemplifiant ou exprimant certaines autres propriétés esthétiques bien que non constitutives de l'œuvre, atteindraient pour cela quelque justesse supplémentaire. De toute façon, il est important pour une œuvre allographique que ce qui est considéré comme étant un de ses exemples soit défini à partir d'une notation seulement. Des solutions d'écriture musicale peuvent par suite être envisagées afin d'inscrire des aspects expressifs en tant que partie de l'identité de l'œuvre, c'est-à-dire en tant que propriétés constitutives de l'œuvre, et de réduire ainsi le nombre de propriétés contingentes qui sont prises en compte dans nos jugements sur l'œuvre (ainsi des indications du rythme, du tempo ou du

---

248. Où l'on voit que se manifeste une certaine réticence de Goodman pour l'histoire en général, et sa préférence pour les analyses de type syntaxique. Ainsi du moins peut-on comprendre sa préférence pour les arts qui se sont émancipés de ces critères d'identité autographique. A ce sujet voir la critique de Mitchell, W. J. Thomas, « Irrealism, and Ideology : A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, no. 1, 1991, pp. 23-35.

249. Goodman, *Langages de l'art*, p. 280.

caractère musical : piano ou allegro pour le tempo, con fuoco, con grazie, furioso ou rustico pour le caractère). Une œuvre allographique est toujours en ce sens « partitionnable », et c'est cela qui définit son identité en tant qu'œuvre.

Dès lors, c'est bien encore un certain point de vue adopté sur le faux, qui permet de mettre au jour quelles sont les normes de correction attendues d'une œuvre eu égard à son identité et authenticité, et plus encore qui indique la voie du second parcours d'investigation de *Langages de l'Art*, et de la théorie des systèmes symboliques qui lui est attachée. La réflexion de Goodman sur le problème du faux parfait et son corolaire (l'impossibilité de contrefaire certaines œuvres) définit ainsi les termes d'un premier niveau du programme esthétique de Goodman – la théorie de la notationalité – qui fonde, selon les termes de Morizot, une « typologie des modes sémiotiques à la base de leur identification »<sup>250</sup>.

Un second résultat apparaît ensuite, qui n'a pas trait à l'identité des œuvres, mais à la compréhension que l'on peut en avoir. Le premier paragraphe du chapitre sur l'authenticité, intitulé « Le faux parfait », envisage le problème de la fausseté pour les seuls arts autographiques, et en particulier pour la peinture. Le problème est de savoir s'il existe des différences esthétiques entre une œuvre et sa contrefaçon parfaite. L'argument de Goodman vise à montrer que la perception que l'on peut avoir d'une œuvre est modifiée par la connaissance que nous avons des œuvres qui la contrefont. Quand bien même un tableau authentique de Rembrandt et sa contrefaçon seraient indiscernables « au simple regard », notre regard peut en fait être changé, si l'on nous dit lequel des deux tableaux est un faux<sup>251</sup>. Alors, nous pouvons nous rendre attentifs à de petites différences qui étaient passées, jusqu'alors, inaperçues. L'expert (bien que lui-même puisse également se laisser tromper) est ainsi celui qui a exercé son œil pour discerner ce genre de différences, qui dans la peinture font une différence – et encore plus sur le marché de l'art.

L'affaire du faussaire Van Meegeren l'illustre de façon paradoxale, dans la mesure où l'expert et le spectateur au « simple regard » se trouvèrent ici dans la

---

250. Pouivet, *Lire Goodman*, p. 27. Les deux autres niveaux de la construction – qui ne correspondent pas à l'ordre de présentation du livre lui-même – portent sur les opérations symboliques de la référence (dénoter, exemplifier, exprimer, dépeindre), et sur l'interprétation des œuvres en fonction de leurs coordonnées intentionnelles, et leur contexte.

251. D'où le peu de sens qu'il y a à parler d'un regard qui serait « simple » ou « innocent ».

même situation épistémique, du moins tant que la définition de la « manière Vermeer » était parasitée par une succession de fausses attributions qui en avaient modifiées les caractéristiques. Sitôt que la supercherie fut révélée par le faussaire, le regard sur les faux Vermeer qu'il avait produit, changea. Connaissant les tableaux de Vermeer d'un côté et ceux du faussaire Van Meegeren de l'autre, nous devenons capables de faire des discriminations entre les œuvres, qu'il n'était pas possible de faire quand les VanMeegeren étaient eux-mêmes comptés comme des exemples de l'art de Vermeer.

Une meilleure information à présent facilite la discrimination. En présence d'un unique tableau peu familier, l'expert avait à décider s'il ressemblait *suffisamment* aux Vermeer connus pour être du même artiste. Et toutes les fois qu'un Van Meegeren était ajouté au corpus des tableaux acceptés comme des Vermeer, les critères d'acceptation se trouvaient modifiés d'autant<sup>252</sup>.

La connaissance du faux a donc bien ici, dans cette affaire, le pouvoir de nous rendre attentifs à certains traits de l'œuvre qui peuvent contribuer par la suite à fixer des normes de correction et d'authentification : les aspects de l'œuvre ou de son style qui sont en réalité liés à l'histoire de sa production et de sa réception. L'anecdote à propos du faussaire Van Meegeren nous indique aussi que la notion de ressemblance, qui entre dans la définition de l'identité d'une œuvre ou d'un style, c'est-à-dire la classe des exemples d'une œuvre, n'a pas de fondement naturel, mais est une notion en réalité normative, ou comme le dit Wittgenstein « une balance d'un type insolite »<sup>253</sup>. Il s'agit bien pour l'expert de savoir si une peinture ressemble *suffisamment* à la « classe-de-précédents »<sup>254</sup> de Vermeer pour être rangée comme exemple de l'art de Vermeer. Or cette décision-là de l'expert est une décision fondamentalement normative qui a des conséquences pour l'identification de l'œuvre, sa catégorisation, et la façon de l'évaluer sur le marché de l'art.

Alors que pour les arts allographiques, c'est la maîtrise de la syntaxe qui permet

252. Goodman, *Langages de l'art*, p. 145. Nous soulignons.

253. Wittgenstein, Ludwig, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse suivies de Conférence sur l'éthique*, Paris, Gallimard, 1992 (Folio 190).

254. Goodman, *Langages de l'art*, p. 145. Pour la façon dont la notion de ressemblance se fixe normativement, nous renvoyons aux chapitres sur le Vleu, ainsi qu'à Austin dans « La vérité », *Écrits Philosophiques*, « Est du même type signifie ressemble suffisamment à ces états de chose standards avec lesquels ». p.98 et Benoit, « A plea for example », pp. 10-11.

de discriminer entre les bons et les mauvais exemples d'une œuvre, dans la mesure où la notation fixe d'avance pour nous quels traits de la syntaxe sont significatifs, font une différence; pour les arts autographiques, ce pouvoir de discrimination s'opère au contact des œuvres et par des décisions normatives comme celle d'accepter une peinture comme exemple d'une œuvre. Ces décisions, qui ne sont pas non plus arbitraires, exercent par la suite une influence sur notre regard, comme le montre le premier moment de la discussion sur les contrefaçons dans *Langages de l'art*. Ainsi, pour le cas des arts autographiques, le pouvoir de discrimination n'est pas tributaire d'une notation et de sa maîtrise, mais d'un travail du regard, d'un perfectionnement de notre compréhension des œuvres et de la manière dont elles fonctionnent en tant que symboles saturés où la moindre différence peut faire une différence. Il est clair que pour ce genre d'expertise, ou pour juger de la conformité d'une exécution à sa partition, aucune formule relativiste ne saurait être recevable.

#### 2.4.2 Le jugement esthétique : ce qu'est le relativisme constructif

Dans un chapitre de *Reconceptions* consacré au jugement architectural, Goodman se demande s'il existe un critère pour discriminer entre les jugements corrects et incorrects à propos de ce que signifie une œuvre donnée. Cette question est décisive car y est en jeu un problème classique en histoire de l'art, qui est celui de la validité de nos interprétations des œuvres :

Une œuvre signifie-t-elle simplement tout ce qu'on dit qu'elle signifie? Existe-t-il au contraire, une différence entre des assertions correctes et des assertions incorrectes sur ce qu'elle signifie et comment elle signifie? <sup>255</sup>

Il semblerait qu'au sujet des œuvres artistiques la question de la correction de nos jugements se trouve en fait dans une situation épistémologique analogue à celle de nos jugements sur le monde. De même qu'il n'y a pas un unique monde auquel rapporter nos jugements, qui autoriserait de faire un partage simple et définitif entre le vrai et le faux, de même il n'y a pas une intention de l'artiste à

---

255. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 44.



laquelle rapporter les différents jugements que l'on peut faire sur la signification de l'œuvre. Ce parallélisme est rendu explicite par une remarque de Goodman sur l'interprétation des œuvres :

La thèse la plus répandue, c'est qu'un texte a une seule interprétation correcte entièrement déterminée par les intentions de l'auteur et s'y accordant parfaitement. C'est la même thèse que celle du réalisme absolu, et comme elle, elle est intenable<sup>256</sup>.

Il y a maintenant ceci de remarquable avec cette analogie que, de la même façon qu'elle rend impossible une conception absolue du monde comme du sens de l'œuvre, elle rend pareillement impossible une conception relativiste pour laquelle tout se vaut, alors même qu'elle semble au départ l'autoriser.

Le pluraliste passionné et le relativiste résolu seront contents; ils diront que les interprétations opposées ne sont pas plus celles de la même œuvre que les versions opposées ne sont celles du même monde, ils affirmeront que la dissolution de l'œuvre en œuvres n'est pas du tout choquante après celle du monde en mondes<sup>257</sup>.

Dans l'interprétation des œuvres, comme dans l'élaboration de mondes, réalisme absolu et relativisme sans contraintes sont solidaires d'une même conception du réel, c'est-à-dire d'un réel pensé comme essentiellement inatteignable. Or l'introuvable d'une telle intention, comme l'introuvable du monde dans nos jugements factuels, ne signifie pas davantage un relativisme sans contraintes, pour lequel tous les mondes comme toutes les significations sont aussi facilement atteints qu'ils ne sont immédiatement perdus.

Il existe en effet pour les arts, comme pour toute autre version du monde, un partage entre les jugements corrects et incorrects, qui ne peut pas plus s'adosser sur un absolutisme que sur un relativisme radical : « pour lequel toute interprétation est toute aussi correcte ou fautive que n'importe quelle autre »<sup>258</sup>. C'est

---

256. Goodman, Nelson et Elgin, Catherine Z., *Esthétique et connaissance : pour changer de sujet*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1990, p. 56 (Tiré à part).

257. *Ibid.*, p. 57.

258. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 44. Voir aussi : « Si quelque chose va, tout va. Toutes les interprétations sont étrangères à l'œuvre et la fonction du critique est d'en dépouiller l'œuvre. En d'autres termes, elles ne signifient rien du tout. Il n'y aurait aucune différence entre une interprétation correcte et une fausse ».

d'ailleurs à définir cet espace entre absolutisme et relativisme radical (que dans ce passage Goodman associe à la déconstruction<sup>259</sup>) que nous nous efforçons ici, en montrant ce que l'option irréaliste de Goodman a de paradoxalement réaliste. Il est à cet égard remarquable que la charge de mettre au jour quels peuvent être des critères de correction pour nos jugements esthétiques revienne à des cas de dysfonctionnement de l'œuvre ; ainsi de l'exemple développé dans *Reconceptions* du jugement esthétique à propos de l'Opéra Garnier.

Il faut sans doute remarquer ici que l'argument de Goodman bascule d'une réflexion sur la correction de nos jugements sur l'œuvre, et donc sur la notion d'interprétation, à un jugement sur la correction de l'œuvre elle-même. Ce basculement est possible pour Goodman dans la mesure où c'est la considération de l'œuvre, de sa construction – et non de son mérite –, qui va autoriser certains jugements et en interdire d'autres. Remarquer qu'une œuvre est maladroite est un jugement correct si l'on peut en donner des raisons. Le spectre de la simple déconstruction est écarté par un recentrement de l'interprétation sur la construction de l'œuvre précisément et la façon dont l'œuvre elle-même signifie, fonctionne ou non.

Le relativisme constructif insiste sur l'idée que parmi les nombreux matériaux qui constituent une œuvre, certains sont corrects, même s'ils sont contradictoires, alors que d'autres ne le sont pas. On est ainsi obligé de prendre en compte la différence entre ceux qui sont corrects et ceux qui ne le sont pas<sup>260</sup>.

Aussi existe-t-il une différence entre la déconstruction (en tant que théorie de

---

259. « La construction des œuvres passera pour rien et le déconstructionniste ne considèrera pas l'interprétation comme interprétation de quelque chose, mais comme un simple récit. Il se délivre ainsi de toute conception stéréotypée de l'œuvre et de la recherche, difficile et désespérée, d'une interprétation correcte unique. Une enivrante liberté a remplacé une oppressante obligation. Quoi que l'on puisse dire d'une œuvre, cela en sera une interprétation correcte » *Reconceptions*, p. 45. Il est clair que la notion de *déconstruction* est mobilisée ici par Goodman avec quelque malice, parce qu'il est question de la *construction* architecturale. Hilary Putnam a cherché à qualifier plus en avant les différences de position entre l'irréalisme et la déconstruction, dans son article « Irrealism and Deconstruction », voir *Starmaking*. Putnam pense que Goodman et Derrida vont trop loin dans leur rejet de toute forme de factualité ; toutefois Goodman, à la différence de Derrida, maintient le format de la raison, et en particulier de la logique comme une source de normativité. La philosophie de Derrida suppose une libération à l'égard de la logique et de toute forme de rationalité, interprétée comme aliénante. C'est une interprétation classique de la philosophie de Derrida en contexte analytique.

260. *Reconceptions*, p.45

l'interprétation) et le relativisme constructif. Pour un philosophe de la Déconstruction, toute interprétation est un nouveau récit pas plus correct qu'incorrect, de telle sorte qu'est aussi perdue de vue l'œuvre elle-même, dans ce qu'elle a de construit. Pour Goodman en revanche, identifier des défauts de construction de l'œuvre nous oblige à un certain type de jugement. Plus exactement, c'est le dysfonctionnement de l'œuvre qui oblige le critique à émettre tel ou tel jugement.

S'il y a ici l'adoption du point de vue de l'erreur, c'est que par une évaluation des dysfonctionnements référentiels d'une œuvre (quelque chose qu'une œuvre exprime mal par exemple), le jugement est rapporté au matériau de la construction et évite ainsi la déconstruction pour laquelle « si quelque chose va tout va ». Cela vaut du jugement architectural comme de l'interprétation de toute œuvre d'art, avec cette différence que l'architecture rend l'opposition entre déconstruction et construction beaucoup plus « massive ».

Plus que tout art, l'architecture nous fait prendre conscience que l'interprétation ne peut aussi facilement être détachée de l'œuvre. [...] Un bâtiment doit être recomposé en partant d'un assortiment hétérogène d'expériences visuelles et kinesthésiques : des visions à distance différentes et sous des angles différents, des déambulations à l'intérieur, des ascensions d'escaliers, des tensions du cou, des photographies, des modèles en miniature, des dessins, des plans et l'usage effectif<sup>261</sup>.

Revenons-en alors à l'Opéra Garnier, et au type de dysfonctionnement référentiel qui s'y fait jour. Qu'est-ce qui dans cette œuvre est *incorrect*, dans quelle mesure « œuvre-t-elle mal en tant qu'œuvre d'art »<sup>262</sup> ?

Goodman affirme qu'en architecture une œuvre correcte doit être conforme à certaines fins esthétiques et pratiques, qui peuvent évoluer, mais qui seront souvent formulées en terme de « bonne convenance » [Good Fitting]. L'Opéra Garnier par exemple ne convient pas à son emplacement, en ceci qu'il déborde de chaque côté de l'avenue, il ne rentre [fit] pas dans l'ensemble formé par l'Avenue de l'Opéra.

---

261. *Ibid.*

262. Sur cette formule voir *ibid.*, p. 46 Il est intéressant de remarquer que le verbe œuvre traduit le verbe anglais to work. La question qui est ici posée au sujet du jugement architectural est bien « how does it work as a work ? ». La format de cette question résonne évidemment avec le problème plus général de ce travail, qui s'entend comme un examen du fonctionnement symbolique.

Goodman relate ainsi la critique que fait Julia Trilling de l'Opéra Garnier à Paris :

Même Haussmann ne parvenait pas toujours aux proportions correctes. S'il est indiscutablement monumental, l'Opéra Garnier ne contribue pas réellement à achever l'avenue de l'Opéra. Il est trop large pour son site et déborde sur les côtés le cadre défini par les immeubles bordant l'avenue<sup>263</sup>.

Il ne s'agit bien sûr pas ici d'une fausseté factuelle mais d'un type d'échec qui concerne, la façon dont une certaine référence fonctionne en contexte. S'y rendre attentif fait partie de ce que Morizot désigne par troisième niveau de la construction du programme esthétique de Goodman : « l'interprétation des œuvres singulières, en fonction de leurs coordonnées institutionnelles relatives à leur contenu intrinsèque, aux usages sociaux, aux pratiques traditionnelles », bref à ce qu'on pourrait encore appeler son contexte<sup>264</sup>. L'incorrection, comme la correction, sont tributaires de ce qui est attendu d'une certaine œuvre pour qu'elle fonctionne dans un contexte donné, matérialisé pour l'exemple de l'Opéra Garnier par l'avenue qu'il achève. Nous pouvons avoir des critères différents attendus pour que cela fonctionne : la stéréotypie de la représentation est un critère si l'on veut qu'une œuvre produise sur nous un effet de réalisme comme nous l'avons examiné plus haut, « la bonne convenance » – qui également dépend de certains standards –, « les proportions correctes » sont un critère en architecture relativement à certaines normes esthétiques. Par suite nos jugements esthétiques, afin d'être corrects, doivent être attentifs à ce type de fonctionnement symbolique.

Le cas du jugement architectural permet ainsi de mettre en évidence ce qu'il en est en général de l'interprétation des œuvres dans le cadre de la théorie des symboles proposée par Goodman. Mesurer son jugement à l'œuvre elle-même, en tant qu'elle fonctionne comme symbole, c'est éviter une conception romantique de l'interprétation pour laquelle elle est un exercice de « psychologie spéculative »<sup>265</sup>, fondamentalement privé, qui essaye de s'accrocher à l'esprit de l'artiste. Comme le rappelle Goodman l'exercice du jugement est un exercice fondamentalement public, dans la mesure où elle évalue des signes qui sont eux-mêmes publics :

---

263. *Ibid.*, p. 47.

264. Pouivet, *Lire Goodman*, p. 27.

265. Goodman et Elgin, *Esthétique et connaissance*, p. 89.

*Les signes sont à tout le monde* et des stratégies interprétatives qui se sont montrées efficaces peuvent être mises en cause. [...] Discrétons l'affirmation selon laquelle une interprétation est inévitablement subjective. Puisqu'une œuvre est un symbole, son interprétation dépend des règles syntaxiques et sémantiques du ou des systèmes symboliques auxquels elle appartient. Ces règles sont intersubjectives même s'il est difficile de les découvrir<sup>266</sup>.

Affirmer que les signes sont à tout le monde, c'est renoncer à l'idée que les arts seraient une sphère à part, et que la question de leur évaluation serait empêchée par un difficile accès à l'intention privée de l'artiste. C'est dire aussi que les œuvres fonctionnent de manière symbolique, ayant leurs propres contraintes syntaxiques, sémantiques et pragmatiques (leur fonctionnement en contexte), et ce faisant sont tout autant susceptible d'être incorrectes, qu'un énoncé assertif. Le problème de l'interprétation des œuvres montre qu'aussi bien au niveau du fonctionnement des œuvres, qu'au niveau de l'évaluation de leur fonctionnement il y a un partage qui doit être fait entre le correct et l'incorrect, qu'il existe des œuvres ratées, et des jugements oiseux.

Aussi une œuvre ne signifie-t-elle pas « ce que n'importe qui considère qu'elle signifie »<sup>267</sup>. Mais ce n'est pas dire qu'il y aurait des experts à qui reviendrait la tâche de faire ce partage entre les œuvres :

Une œuvre ne signifie pas plus ce que prétend une élite de critiques. Même si leurs lectures sont souvent correctes, ce n'est pas l'expertise qui établit le critère. Tout comme d'habiles traducteurs, des critiques avisés peuvent laisser passer une ambiguïté, négliger une nuance, et donc mésinterpréter l'œuvre<sup>268</sup>.

Le problème de l'interprétation des œuvres, en tant que refus d'un relativisme pour lequel tout jugement se vaut, n'est pas résolu par une distinction entre des personnes habilitées ou non à formuler des jugements<sup>269</sup>, mais par une attention accordée au fonctionnement symbolique des œuvres, qu'il faut aiguïser chez le public

---

266. *Ibid.*

267. *Ibid.*, p. 90.

268. *Ibid.*

269. Sur l'impossibilité de s'en remettre aux experts, voir Goodman, Nelson, *L'art en théorie et en action*, Paris, Gallimard, 2009, pp. 95-96 (Folio) : « Parfois [le problème de l'évaluation] est vaguement renvoyé à des experts, en toute ignorance du désaccord général entre ces derniers, et sans tenir compte du fait qu'en ce qui concerne l'art actuel et en voie de développement, il est aussi difficile de juger de l'expert que de l'œuvre ».

par une éducation esthétique. Nelson Goodman formule ce programme d'éducation dans « Explorations dans le domaine de l'éducation artistique »<sup>270</sup>. L'éducation artistique vise en particulier à augmenter chez le public comme chez l'artiste l'attention au fonctionnement symbolique des œuvres, tant du point de vue de leur syntaxe (attention à la sémiotique, au type de système qu'est l'œuvre : image, texte, esquisse, script, partition) que de leur sémantique (comment l'œuvre se réfère au monde et l'organise) ou enfin de la façon dont l'œuvre s'insère dans le monde, déploie une signification en contexte, et qu'il faut parfois activer.

Comme nous l'avons vu pour la question du jugement architectural, l'interprétation d'une œuvre, c'est-à-dire les jugements que nous pouvons formuler à son propos, est parfois inséparable de l'évaluation de l'œuvre, et plus exactement de son mérite. Or l'évaluation, pas plus que l'interprétation ne sauraient être confiées à l'expert, ou à un sentiment de nature privée. L'évaluation doit reposer toute entière sur l'évaluation du fonctionnement de l'œuvre en tant que symbole, des différents problèmes que l'artiste rencontre et qu'il arrive à surmonter dans l'œuvre, et de la façon dont l'œuvre produit une version originale et intéressante du monde. La correction de l'œuvre, dépend de la façon dont l'œuvre s'accorde avec des façons de représenter bien implantées (comme lorsqu'une œuvre s'intègre au sein d'un mouvement ou d'une école)<sup>271</sup>, peut être projetée en tant que version du monde (c'est-à-dire élabore une version du monde qui peut reconnue et réutilisée), offre une version pertinente du monde qui augmente notre connaissance du réel, s'insère dans un contexte.

## 2.5 Vérité et fausseté métaphorique

Un ratage symbolique concerne une référence manquée au réel, ainsi des défauts d'un système constructionnel, d'une peinture qui dénoterait mal ce qu'elle dénote,

---

270. *Ibid.*, pp. 69-103.

271. Ici comme ailleurs, le fonctionnement correct trouve sa place dans une dialectique entre le passé et l'innovation *Ibid.*, p. 96 : « En réaction contre le chauvinisme et l'absolutisme, l'innovation exigeante a souvent été considérée comme un critère de mérite, mais évidemment la simple rupture avec des critères locaux et éphémères est aussi peu recommandée que la simple conformité à de tels critères ».

ou d'une œuvre architecturale qui serait incorrecte du point de vue des propriétés qu'elle exemplifie ou de la façon dont elle s'insère dans un contexte. La grande force de l'analyse de Goodman est de présenter toutes ces activités symboliques dans le cadre d'une théorie générale de la référence. Une question se pose pourtant lorsque nous utilisons des étiquettes non pas pour dénoter des *faits*, mais en tant que *figures*. Existe-t-il pour la métaphore des critères de correction comme il en existe dans d'autres types d'activités symboliques qui se réfèrent au réel ?

Du point de vue du risque que présente la philosophie de Goodman – l'autorisation d'une forme de relativisme où tout est ou bien permis ou bien raté dans notre référence au réel – la métaphore pose, il est vrai, un problème particulier. Selon une interprétation classique en philosophie, il semble que la métaphore soit l'ouverture d'un domaine de la fiction, où de la référence au réel, il n'est, en fait, jamais question. Ce serait, par l'intermédiaire de la fiction, donner une interprétation radicale du *worldmaking*, puisqu'il est clair que dans la métaphore, nous fabriquons bien de toutes pièces un monde, où le problème de la dénotation ou d'une quelconque accroche au réel est suspendu. Une telle interprétation de la métaphore est aussi, en son fond, romantique puisque la métaphore y est comprise comme un usage particulier du langage que l'on pourrait désigner comme licence poétique, ou comme l'ouverture d'un monde de la création, et d'une référence en quelque sorte seconde. Or cette conception romantique de la métaphore risque de faire basculer, en fait, toute activité symbolique dans une forme d'irrationalisme où ne s'exerce plus aucune contrainte sur nos divers actes référentiels. Dans nos énoncés métaphoriques, il n'y aurait plus alors de sens à vouloir faire un partage du correct et de l'incorrect, comme s'il y avait encore une adéquation entre nos énoncés et un réel, quoi que l'on puisse entendre par là. Dès lors, avec la métaphore, l'on peut bien dire « anything goes » puisque de toute façon l'on serait bien en peine de dire ce qui pourrait mal aller, alors que la métaphore n'est pas pensée sur le modèle de la dénotation, laquelle a toujours ses normes de correction, mais comme une sorte de référence imaginaire qui appelle non pas pour le consensus, mais pour la connivence entre un lecteur et un faiseur de métaphore, et ce faisant l'exercice libre d'interprétations variées dans une sphère gardée privée.

En un sens, la distinction faite par Frege entre d'un côté la dénotation et

de l'autre la connotation prépare à une telle lecture, puisqu'une fois détachée de l'empire de la dénotation, la métaphore nous ferait entrer dans l'univers de la fiction pour lequel toute accroche avec le réel est rompu, et dans lequel nos énoncés métaphoriques n'ont de toute façon plus aucune valeur de vérité. Frege interprète en effet la fiction comme la suspension de l'intérêt pour la dénotation en général, et donc comme l'évacuation de la question de la vérité. Dans une optique frégéenne où la recherche de la vérité se situe dans la dénotation, la littérature est de fait non-vérité<sup>272</sup>.

Pour la fiction le sens suffit, la pensée même sans dénotation, sans valeur de vérité, mais pas pour la science<sup>273</sup>.

Dans la fiction, et en particulier dans la métaphore, le rapport du sens à la référence serait ainsi suspendu. Si par là est également impliquée l'idée de licence ou de libre interprétation, si une part de notre activité symbolique est détachée de tout acte référentiel, la métaphore risque de jouer un rôle perturbateur pour une théorie du fonctionnement symbolique, laquelle en effet n'accepte pas l'idée d'une référence sans contrainte<sup>274</sup>. Nous sommes renvoyés au problème de la déconstruction évoquée plus haut à propos des œuvres d'art, et au risque qu'en fait, la métaphore ne se propage à tout le langage.

---

272. « Sens et Référence » in Frege, Gottlob, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1994, pp. 108-109 (Points 296) ; C'est une chose que remarque Ricœur dans *La métaphore vive* et qu'il ne peut accepter, dans la mesure où il cherche à étendre la sphère de la référence, et de l'accroche de notre activité symbolique au réel au-delà des seuls énoncés scientifiques : « toute mon entreprise vise à lever cette limitation de la dénotation aux énoncés scientifiques. C'est pourquoi elle implique une discussion distincte appropriée à l'œuvre littéraire et une seconde formulation du postulat de la référence », Ricœur, *La métaphore vive*, p. 278.

273. Frege, Gottlob *et al.*, *Nachgelassene Schriften*, Hamburg, F. Meiner, 1983, p. 133 (*Nachgelassene Schriften und Wissenschaftlicher Briefwe* 1), traduit de l'allemand par Bouveresse et cité dans « Faits, fictions, et dictions ».

274. C'est un problème qui se passe pour tout partage entre le sens et le non-sens. Opérer une distinction trop rigide entre le sens et le non-sens, c'est prendre le risque de faire basculer certaines choses qui sont pourtant dites, du mauvais côté de la frontière. Et alors à propos d'eux plus aucun critère de vérité ou d'une quelconque correction ne peut plus être formulé. Cela vaut de la théorie frégéenne de la fiction comme conséquence d'une conception trop étroite de la dénotation, quand bien même un sens coupé de sa référence, ne serait pas encore un non-sens. Cela vaut aussi de l'émotivisme en général en tant qu'il trouve précisément sa légitimité et sa raison d'être dans le positivisme, et l'exclusion du domaine du sens de tous nos énoncés éthiques ou esthétiques. La force de la philosophie de Goodman c'est de rendre impossible un tel partage, au moins pour le cas des arts et de la science.



Toutefois une interprétation de la métaphore pour laquelle « anything goes » est tout aussi peu satisfaisante qu’une version en quelque sorte inverse pour laquelle, systématiquement, il y aurait avec la métaphore quelque chose qui ne marcherait pas. Alors la métaphore ne serait pas comprise du point de vue de ce régime particulier de sens qu’est la connotation, c’est-à-dire d’un sens décroché de toute référence, mais comprise plutôt sur le plan de dénotation, quoique toujours manquée. Ramenée à son seul sens littéral, parce qu’à celui-là seulement est accordée une signification quelconque et avec cela la possibilité que ces significations soient ou vraies ou fausses, la métaphore serait en réalité toujours fausse. C’est ainsi que Davidson règle le problème de la référence métaphorique. Il est clair pour Davidson que les métaphores n’ont en fait pas d’autre sens que leur sens littéral :

Cet essai porte sur ce que les métaphores signifient, et la thèse qu’il défend est que les métaphores signifient ce que les mots, dans leur interprétation la plus littérale, signifient, et rien de plus<sup>275</sup>.

Aussi Davidson récupère-t-il la métaphore dans le cadre d’une théorie classique de la référence, qui est celle de la dénotation, mais à un prix qui peut certes sembler exorbitant : à savoir que nos métaphores, ou plutôt les phrases qui en contiennent sont en réalité toutes fausses<sup>276</sup>. Resterait alors pour Davidson à distinguer entre signification et usage, et montrer que le pouvoir cognitif attribué aux métaphores est relatif à l’usage que nous en faisons dans le langage. Si l’on laisse ici de côté cette distinction, que l’on peut penser artificielle, entre un sens littéral qui serait indépendant de tout usage, et par ailleurs, un usage qui viendrait donner aux mé-

275. Davidson, Donald, *Enquêtes sur la vérité et l’interprétation*, Nîmes, J. Chambon, 1993 (Rayon philo). Pour une présentation plus détaillée du programme davidsonien d’une sémantique pour les langues naturelles, voir aussi Engel, Pascal, *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 144-157. Cette sémantique, comme le remarque Engel, est une théorie modeste de la signification, incommodée par le fait que les termes puissent avoir une connotation à côté de leur dénotation. Nous renvoyons au dernier chapitre pour une présentation de la façon dont Goodman règle cette question dans un cadre également extensionnel, mais qui maximise le pouvoir de détermination du contexte, qui ne rejette pas l’idée de connotation (extensions secondaires des termes), et qui bien sûr ne présuppose pas que les métaphores soient toutes fausses.

276. Ce qui pose d’ailleurs un problème pour les métaphores qui sont des négations de métaphores (« la vie n’est pas un long fleuve tranquille »), qui sont littéralement vraies. Sur ce point voir Monroe C. Beardley « Problèmes anciens, nouvelles perspectives » in Cometti, Jean-Pierre, Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *Esthétique contemporaine : art, représentation et fiction*, Paris, J. Vrin, 2005, p. 60 (Textes clés).

taphores une fonction cognitive que ne leur donne pas leur sens, il est remarquable que la thèse de Davidson affirme exactement l'inverse de la thèse romantique : d'un côté « toutes nos métaphores sont vraies », et de l'autre côté « toutes nos métaphores sont fausses ».

Nous retrouvons ainsi avec la référence métaphorique, cette ambivalence exactement, qui caractérise l'idée même de *worldmaking*, et l'irréalisme goodmanien : interprétée tantôt comme un relativisme incapable de discriminer entre les bonnes et les mauvaises versions du monde, tantôt comme un scepticisme pour lequel toutes nos versions du monde sont dès le départ injustifiables. Le problème de la référence métaphorique offre ainsi une image des difficultés auxquelles se confronte toute théorie du fonctionnement symbolique. Comment en effet une version du monde fonctionne-t-elle ? Ne serait-ce pas que, comme une métaphore, une version du monde fonctionne toujours, sans contrainte aucune, ou qu'elle ne fonctionne jamais, puisque du point de vue de leur signification littérale, toutes nos versions comme toutes nos métaphores sont de simples énoncés faux (l'absence de dénotation pour la métaphore jouant le rôle de l'absence d'un unique monde réel pour le problème du réalisme) ?

L'originalité de la perspective de Goodman dans *Langages de l'art* est d'intégrer le problème de la métaphore à une théorie générale de la référence pour laquelle la dénotation est le modèle, et de telle sorte que la question d'une certaine adéquation de la métaphore à ce qu'elle dénote puisse y être posée. Rappelons que la dénotation désigne pour Goodman le rapport entre une certaine étiquette (verbale ou non) et ce qu'elle dénote. Une dénotation peut être littérale ou métaphorique, il n'en demeure pas moins que la métaphore est pensée sous le régime de la dénotation. Alors que le littéral est un certain type de relation entre une étiquette et ce qu'elle dénote, la métaphore est comprise par Goodman comme un transfert d'étiquette : une étiquette est métaphorique lorsqu'elle est appliquée à un objet d'un règne différent.

Il faut procéder ici à quelques éclaircissements de vocabulaire. Pour Goodman, une étiquette ne fonctionne pas isolément mais dans son appartenance à une famille d'étiquettes, qu'il appelle *schème*<sup>277</sup>. Chaque étiquette d'un schème s'applique cor-

277. Goodman, *Langages de l'art*, p. 103.

rectement ou non à un certain nombre d'objet, de telle façon qu'ici, comme chez Frege, la question de l'adéquation de l'étiquette à la chose dénotée puisse y être posée. Le *règne* désigne alors l'ensemble des objets que le schème explore à travers ses différentes étiquettes. Dès lors la métaphore va y être définie comme le transfert d'une étiquette d'un règne à un autre, autrement dit comme un changement de règne ou de grammaire ; par exemple, la transposition du schème des couleurs non pas à des objets colorés, mais à des sons. Une telle façon de concevoir la métaphore permet de comprendre que la signification métaphorique est maintenue par Goodman dans le cadre d'une théorie générale de la référence, qui ne dédouble ni la signification, ni la référence. La métaphore y est comprise seulement comme une certaine façon d'user des étiquettes, qui est par rapport à la façon littérale, moins usuelle. Littéral et métaphorique sont des manières de se rapporter au monde en utilisant des étiquettes pour le catégoriser et pour cette raison si le métaphorique et le littéral doivent être distingués, c'est bien « à l'intérieur du réel »<sup>278</sup>.

Ricœur remarque ainsi que Goodman parvient à sortir de l'opposition frégréenne entre dénotation et connotation en pensant la métaphore dans le cadre « d'une théorie franchement dénotative de la référence »<sup>279</sup>. Goodman ne tombe pas davantage dans le travers inverse qui consiste à assimiler la métaphore à sa seule signification littérale, et qui partant ferait de la métaphore une machine à produire des phrases fausses. Ce que la métaphore conserve du sens littéral, c'est la façon qu'a une étiquette de trier des objets dans son règne d'origine. Il n'y a pas dédoublement de sens mais déplacement d'une certaine façon d'organiser le monde qui implique une réorganisation du règne d'arrivée. Si en cela, l'interprétation que Goodman donne de la métaphore pourrait sembler proche de celle avancée par Davidson, dans la mesure où c'est bien du sens littéral qu'il est toujours question dans la métaphore – c'est-à-dire pour Goodman de la façon dont un emploi métaphorique reflète son emploi littéral dans la réorganisation du monde qu'il propose – pourtant, les restrictions nominalistes imposées à l'idée de référence (qui amènent Goodman à parler d'étiquette, et de transfert d'étiquette) le préserve d'une conception en réalité problématique du sens littéral, comme une sorte de

---

278. *Ibid.*, p. 100.

279. Ricœur, *La métaphore vive*, p. 290.

signification réelle indépendante de tout usage<sup>280</sup>. Il n'y a de référence pour Goodman qu'en tant qu'on fait usage de certaines étiquettes, que ce soit dans leur règne d'origine ou dans un nouveau règne. Goodman n'a donc pas besoin de la distinction opérée par Davidson entre sens et usage, et s'il l'utilise c'est pour lui donner un tout autre sens précisément. Ainsi, et c'est ce qui est décisif ici pour nous, la théorie de la métaphore de Goodman évite les difficultés et de la thèse de Davidson qui ramène toute métaphore à un simple énoncé faux, et la thèse « romantique » ou « déconstructionniste » pour laquelle la métaphore aurait une signification spéciale, privée, ouverte à l'interprétation, et donc pour laquelle au fond « anything goes ».

Toute la force de l'argument de Goodman est de montrer qu'il existe des métaphores fausses, reconnues comme fausses dans une sphère publique qui est celle de toute référence. Jocelyn Benoist récuse de la même façon une conception de la métaphore qui autoriserait toutes les interprétations d'une métaphore donnée, et qui, pour cette raison, renfermerait la métaphore dans une dimension seulement privée. Pour l'un comme pour l'autre, cette conception est le résultat du manque d'attention accordé au fait qu'il existe bel et bien des métaphores ratées :

Il n'est pas vrai, de ce point de vue, que *anything goes*. Il y a des métaphores ratées, c'est-à-dire qui ne fonctionnent pas comme métaphores, ce qui renvoie de toute évidence à quelque chose comme un code (ou plutôt des codes) derrière les métaphores, y compris là où elles sont créatives<sup>281</sup>.

De cette considération, que nous rapportons pour cette raison « au point de vue de l'erreur », découle par conséquent une théorie du fonctionnement métaphorique. Autrement dit, Goodman s'efforce de formuler quel type de contrainte, quel type de correction s'exerce dans l'emploi métaphorique d'un terme, puisque de toute évidence il y a là, comme partout, des contraintes qui s'exercent sur la référence.

Il y a donc deux arguments importants dans le chapitre de *Langages de l'art* consacré à la métaphore : tout d'abord la distinction entre fait et figure, comme variétés de la dénotation, par laquelle il inscrit le problème de la métaphore au

---

280. Sur la critique de cette conception problématique du dire et du sens littéral voir Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres ».

281. *Ibid.*, p. 576.

sein d'une théorie générale de la référence, et donc refuse « d'exclure le métaphorique du domaine du réel »<sup>282</sup> ; ensuite la distinction qu'il fait entre ce qui est métaphoriquement vrai (quoique littéralement faux) de ce qui métaphoriquement faux<sup>283</sup> :

D'une cathédrale gothique dont on dit qu'elle s'élanche et qu'elle chante, on ne peut pas dire qu'elle s'affaisse et qu'elle murmure. Bien que les deux descriptions soient littéralement fausses, seule la première, et pas la seconde, est métaphoriquement vraie<sup>284</sup>.

Qu'il y ait des métaphores qui soient fausses indique qu'elles ne le sont pas toutes, et qu'ainsi les métaphores nous disent bien quelque chose sur le monde. Ce que les métaphores nous disent du monde n'a aucune raison privée ou incommunicable. Toute métaphore est bien plutôt contrainte, comme il en était plus haut de nos jugements esthétiques, par des raisons publiques. Ce sont ces raisons que le point de vue de l'erreur permet de mettre au jour, par le travail négatif réalisé par l'identification de ce qui rate lorsque quelque chose rate. Qu'est-ce donc qu'une métaphore ratée par rapport à un énoncé simplement faux ? Et quelles sont « ces contraintes imposées à toute organisation du monde »<sup>285</sup>, fût-elle métaphorique ?

Lorsqu'une métaphore rate, c'est que justement insuffisamment d'attention a été accordée au sens littéral d'une étiquette, appliquée métaphoriquement par transfert de règne. Car l'étiquette transférée dans un nouveau règne emporte avec elle le type de distinction qu'elle est susceptible de faire dans son règne d'origine. Comme le dit Goodman, « c'est la pratique antécédente qui prépare le terrain pour l'application des étiquettes ».<sup>286</sup> Cette pratique antécédente ou « précédent opératoire » est décrite comme l'extension d'un terme établie au départ par habitude, et qui correspond par conséquent à sa dénotation littérale.

Jocelyn Benoist identifie également en ces termes la voie sémantique empruntée par la métaphore : « en général une métaphore brode, sur des codes et des rou-

282. Goodman, *Langages de l'art*, p. 100.

283. Cette distinction est faite à propos d'une image qu'on dit joyeuse, alors qu'elle est triste. Dire de cette image grise qu'elle est jaune est tout simplement faux, mais dire qu'elle est joyeuse alors qu'elle est triste est littéralement et métaphoriquement faux. *Ibid.*, p. 101.

284. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 40.

285. *Langages de l'art.*, p. 106.

286. *Ibid.*

tines sémantiques déjà installés »<sup>287</sup>. Cette routine peut désigner ou bien le type de classement « habituel » qu’opère une étiquette utilisée dans son règne d’origine, ou bien comme Benoist y insiste, le classement métaphorique lui-même, lorsque la métaphore est lexicalisée, c’est-à-dire déjà intégrée à notre vocabulaire, comme une signification prête à l’emploi. Dans les deux cas, de la métaphore originale ou de la métaphore lexicalisée, le chemin de la référence est tracé par une façon de dénoter qui au départ est littéral. Dès lors, c’est bien du littéral, en tant que pratique antécédente que dépend la correction métaphorique, dans la mesure où l’application métaphorique « est faite d’après le modèle de l’application littérale »<sup>288</sup>. C’est ce qui distingue d’ailleurs la métaphore de la simple ambigüité. Alors que dans une ambigüité nous avons une étiquette qui a une double signification, dans une métaphore, lexicalisée ou non, l’application métaphorique est calquée sur, et non séparée de l’usage littéral<sup>289</sup>. Il faudrait ainsi dire de la métaphore, ce que parfois Goodman dit du *worldmaking* en général : les nouvelles versions du monde sont élaborées à partir d’anciennes versions du monde déjà à notre disposition.

Le cactus dans son domaine d’application habituelle – la botanique – désigne des plantes ayant des piquants et dont la floraison rare est cependant époustouflante. Par transfert de règne, et donc de domaine d’application, je peux attribuer métaphoriquement l’étiquette « cactus » à un certain type d’individus, réservés ou spontanément hostiles, mais ayant par exemple « un bon fond » ; au contraire par exemple des plantes vénéneuses qui désignent des individus agréables d’apparence mais dont il faut se méfier. Et comme le remarque Elgin, « une fois que l’usage métaphorique de cactus est proposé », c’est-à-dire une fois le changement d’étiquette proposé, « nous avons peu de difficultés pour identifier les gens auxquels on l’applique »<sup>290</sup>, en raison du guidage opéré par l’usage littéral et antécédent

287. Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », p. 565.

288. Goodman, *Langages de l’art*, p. 107. Comment se sont historiquement produits les transferts de règne qui ont donné lieu à des métaphores bien implantées, ou encore quelle raison psychologique nous pouvons donner à ce guidage de l’application littérale à son application métaphorique, est une question que peut aborder une philosophie des formes symboliques, et des mythologies, mais qui ne regarde pas une théorie du fonctionnement des symboles. C’est une différence importante qui distingue par exemple la démarche de Goodman de celle de Cassirer.

289. Elgin, *Considered judgment*, p. 198.

290. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d’autres arts et dans d’autres sciences*, p. 17.

de l'étiquette cactus, et de l'identification de traits humains qu'une telle étiquette peut métaphoriquement dénoter. De la sorte, bien qu'il soit littéralement faux de dire qu'Untel est un cactus, parce qu'il ne réalise pas de photosynthèse, il est pourtant métaphoriquement vrai de le caractériser comme cactus, en raison d'un certain nombre de traits qu'il présente réellement et que dénote métaphoriquement l'étiquette « cactus ».

Il est intéressant de remarquer qu'une métaphore fait en général l'objet d'un consensus et d'un accord intersubjectif, et pour cette raison n'a absolument rien de privée<sup>291</sup>. On le voit avec l'exemple du classement métaphorique des gens avec des termes de botanique. Une fois que nous opérons une réorganisation des caractères moraux à partir d'un ensemble d'étiquettes comme cactus ou plante vénéneuse, nous n'avons en général pas plus de difficultés à tomber d'accord sur l'application des étiquettes métaphoriques que si l'on devait appliquer des étiquettes littérales comme « généreux », « discret », ou « mesquin ». Cela est particulièrement vrai des métaphores lexicalisées, qui à cet égard fonctionnent tout à fait comme des étiquettes littérales, puisqu'est déjà rendu explicite par une histoire antécédente le type de classement du monde qu'elles proposent. De ce point de vue, la métaphore est un puissant outil pour augmenter les capacités de discrimination de notre langage (son pouvoir de classement) qui n'augmente pas notre vocabulaire.

L'application métaphorique, une fois définie la forme du réglage qui lui sert de modèle, et qui se trouve dans l'opération réalisée par l'application littérale, n'est en aucun cas arbitraire, et dépend comme pour l'application littérale, du type de traits que possède l'objet dénoté, et auxquels l'on fait référence.

Goodman renvoie par suite à un problème cosmologique, c'est-à-dire à un faux problème, la question de savoir pourquoi les choses ont les propriétés métaphoriques qu'elles ont<sup>292</sup>. C'est une question qui pour lui n'est en fait pas différente

---

291. Elgin, *Considered judgment*, p. 197. Nous renvoyons également à l'article déjà cité de Jocelyn Benoist, p. 565 : « Ce qui compte dans la métaphore ce n'est pas tant l'intention du locuteur, car après tout celui-ci peut bien avoir les intentions qu'il veut, mais son extériorisation, la façon particulière dont les mots sont utilisés. Il n'y a de métaphore qu'au dehors, et non au dedans ».

292. Goodman, *Langages de l'art*, p. 109. Nous employons ici le terme de propriété comme Goodman le fait lui-même. Il est important cependant de signaler qu'un traitement entièrement extensionnaliste du problème de la métaphore est possible, et qui implique de ne faire aucun

de la question de savoir pourquoi les choses ont les propriétés littérales qu'elles ont, c'est-à-dire quels types de propriétés tout court (littérale ou métaphorique) les choses en général ont. Il semblerait que ce soit cependant un problème sérieux pour Ricœur, qu'il identifie comme une difficulté possible de l'analyse proposée par Goodman de la métaphore. Ce problème signifie très exactement pour Ricœur l'impossibilité de tenir le nominalisme jusqu'au bout et la nécessité d'introduire *in fine* des considérations sur la teneur eidétique de notre expérience du monde :

Le caractère « approprié » de l'application métaphorique aussi bien que littérale d'un prédicat n'est pas pleinement justifié dans une conception purement nominaliste du langage. Si une telle conception n'a aucune peine à rendre compte de la danse des étiquettes, aucune essence n'offrant de résistance au ré-étiquetage, en revanche elle rend plus difficilement compte de la sorte de *justesse* que semblent comporter certaines trouvailles du langage et des arts. [...] La « convenance », le caractère « approprié » de certains prédicats verbaux ne sont-ils pas l'indice que le langage a non seulement organisé autrement la réalité, mais qu'il a rendu manifeste une manière d'être des choses qui, à la faveur de l'innovation sémantique est portée au langage ?<sup>293</sup>

Lorsqu'il souligne des termes comme « justesse », « convenance », « caractère approprié », Ricœur remarque que l'application métaphorique a bien ses normes de correction, et qu'elle n'aurait aucun sens s'il n'était pas toujours question à propos de la métaphore, d'une certaine forme d'adéquation au réel. C'est précisément ce qu'a en vue Goodman lorsqu'il parle de réinscrire la métaphore dans le « domaine du réel ». Du point de vue du projet même de Goodman – de réinscrire la métaphore dans le cadre d'une théorie générale de la référence dont la dénotation sert de modèle – , l'impossibilité d'offrir une raison au fait que certaines choses aient certaines applications métaphoriques, serait ainsi une difficulté insurmontable du nominalisme.

Il faut toutefois pouvoir distinguer le problème du fonctionnement symbolique,

---

usage d'une notion comme celle de propriété. Concernant le débat ontologique sur la notion de propriété esthétique, voir aussi l'essai de Roger Pouivet, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, chapitre IV.

293. Ricœur, *La métaphore vive*, p. 301. Ce sens particulier de la référence qu'essaye ici de mobiliser Ricœur ressemble à cette « transcendance tombée dans l'immanence » dont parle Sartre à propos du sens, par opposition au caractère conventionnel de la signification, dans *Saint Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952 p. 283.



qui regarde la façon dont une étiquette, ou un ensemble d'étiquettes propose une certaine organisation du monde, que l'on peut juger pertinente eu égard à certaines fins pratiques ou théoriques et qui, ce faisant, a des raisons et des critères de correction que l'on peut formuler, et par ailleurs un problème plus métaphysique qui essaye de raccrocher chaque version métaphorique proposée du monde, à une teneur réelle de l'expérience supposée mystérieuse, ou tout du moins à un monde qui lui-même ne serait pas une version. Se demander pourquoi, lorsque nous appliquons avec *justesse* certaines étiquettes, il semble que nous soyons devant un monde que nous n'avons pas inventé, et qui est indépendant de nos diverses projections, étiquetages et organisations, ramène de fait l'enquête sur le fonctionnement symbolique à une question métaphysique, dont on peut se demander avec raison si elle a encore un sens dans ce cadre.

Ricœur trouve beaucoup d'attrait à la formule proposée par Goodman pour désigner la métaphore : une « idylle entre un prédicat qui a un passé et un objet qui cède tout en protestant »<sup>294</sup>. Il y voit la tension constitutive de la métaphore, d'un usage certes contre-indiqué – dans la mesure où l'application métaphorique d'une étiquette résulte d'un transfert de règne, pensé parfois dans les termes d'une « aliénation de catégorie » – mais d'un usage réussi cependant puisque dans une métaphore *juste*, l'objet finit toujours pas céder. Il semble alors que Ricœur attribue cette réussite à quelque chose qui serait vrai du monde indépendamment de la façon dont on s'y réfère. Partant Ricœur attribue cette réussite à autre chose qu'au seul fonctionnement du langage. C'est là bien sûr où sa lecture de Goodman se trouve insatisfaite, dans la mesure où Goodman ne semble faire dépendre cette justesse que de ce qu'un certain étiquetage littéral ou métaphorique nous permet de faire et de voir, sans qu'il y ait besoin pour cela de faire sortir le monde du langage, pour faire se tenir le monde devant le langage comme sa norme externe.

Certes la démarche, en réalité sémiotique, de Goodman peut être opposée à une sorte de quête référentielle chez Ricœur. De ce point de vue, est assez juste la remarque que fait Genette dans *Fiction et Diction*, à propos de l'absence de justification que Goodman donne à une façon de poser la question de la réussite métaphorique :

---

294. Goodman, *Langages de l'art*, p.101.

La sémiotique n'est pas chargée de *fonder* les rapports de signification, mais seulement de les décrire tels qu'ils fonctionnent effectivement ou hypothétiquement. Si la tristesse du gris ou la majesté d'un majeur ne sont que des illusions ou des idées reçues, cela n'empêche pas ces valeurs d'avoir cours<sup>295</sup>.

Seulement, détacher la question du fonctionnement, de la question du fondement, qui est celle que Goodman qualifie de cosmologique n'empêche pas, comme on l'a vu, de préciser quels types de contraintes peuvent s'exercer sur la métaphore, et au premier chef le lien établi entre un usage littéral et un usage métaphorique. Par ailleurs une théorie du fonctionnement ne perd pas de vue l'accroche de la métaphore sur le réel, bien qu'elle n'essaye pas d'en fournir des raisons métaphysiques. Il me semble même être possible de reformuler la question de Ricoeur concernant la *justesse* de la métaphore, en des termes qui ne fassent pas appel à une teneur particulière du monde, mais au fonctionnement des symboles, qui comprend cependant sa part d'attention au réel.

Il est vrai que le problème de la *justesse* ou de la *convenance* est décisif dans la discussion par Goodman de la métaphore. Pourtant, plutôt que de réintroduire ici une question métaphysique, il semble que le problème de la justesse puisse être abordé dans le cadre d'une théorie des symboles et de leur fonctionnement. En effet, la correction métaphorique ne dépend pas d'un guidage aveugle de l'application métaphorique sur son application littérale. C'est-à-dire que la correction métaphorique ne dépend d'un tel guidage que dans la mesure où ce guidage n'est pas aveugle au monde. Une analyse contextuelle doit ainsi se substituer à une réflexion cosmologique. Si l'on ne saurait se demander pour quelle raison une chose a les propriétés métaphoriques qu'elle a, il est bien sûr hautement contextuel de savoir quelles sont les propriétés d'un objet dénoté métaphoriquement, auxquelles se réfère l'étiquette utilisée de façon ainsi métaphorique<sup>296</sup>.

295. Genette, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, p. 186. Il n'en demeure pas moins que la sémiotique de Genette est subjectiviste en un sens où ne l'est certes pas la théorie des symboles proposée par Goodman, à ce sujet voir l'article de Cometti, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, no. 3, 2000, pp. 237-243, et Pouivet, Roger, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, pp. 123-126. Pouivet parle de la position anti-réaliste et non-cognitiviste de Genette. La différence entre Goodman et Genette serait donc à propos du rôle emporté par la cognition.

296. Nous renvoyons ici à l'interprétation contextualiste de la théorie de symbole de Goodman proposée au chapitre 6.

C'est d'ailleurs le plus souvent un manque d'attention au contexte qui rend une métaphore peu pertinente ou tout à fait fausse. À côté du guidage opéré par la pratique antécédente et qui fournit de premières contraintes sur le type d'application métaphorique que l'on peut faire d'une étiquette, apparaissent donc de nouvelles contraintes, attachées à ce qu'on pourrait qualifier d'attention contextuelle<sup>297</sup>. Or ce sont ces contraintes-là qui permettent de parler de *justesse* et de *convenance* dans l'application métaphorique d'un terme. C'est bien le contexte défini par le changement de règne qui indique à quelle propriété de l'objet du nouveau règne être attentif lorsqu'on lui attribue une étiquette qui a un certain pouvoir d'organisation dans son règne d'origine. De même, c'est le contexte réel d'un certain dire qui nous montre ce qu'il faut retenir du sens littéral d'une étiquette lorsque celle-ci est utilisée de façon inhabituelle. Et en cela Jocelyn Benoist a raison de dire que la métaphore est une expression comme les autres, car une telle attention contextuelle est tout autant attendue de l'application littérale d'un terme que de son application métaphorique. Ce que la métaphore a de particulier cependant, c'est une « intensification du contexte », car dans la réorganisation du monde qu'elle propose, la métaphore nous rend attentif à des détails du réel qui sinon ne seraient pas aperçus.

Dans son article « Les métaphores sont des expressions comme les autres », Benoist discute une phrase de Hugo, qui lui-même commente le Duc de Saint Simon :

L'historien veut et doit raconter qu'un personnage de peu de mérite a été fait inopinément et sans droit officier-général, que ce fut une improvisation brusque et violente, que cela porta un coup, que cela fit un bruit affreux, que cela blessa beaucoup de personnes, que cette faveur fut une agression pour d'autres, que cet homme fut en quelque sorte lancé irrésistiblement de bas en haut par une force qui triomphe de tout, qu'on en resta stupéfait et effrayé, que cela parut menacer en quelque façon la tête et l'existence de tout le monde. Le duc de St-Simon veut dire tout cela, et il est dans sa nature de le dire d'un mot ; il écrit : « on le bombardra maître-de-camp »<sup>298</sup>.

---

297. Pour une approche contextualiste de la métaphore voir Scheffler, *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language.*, pp. 118-131.

298. Victor Hugo, « Les tas de pierre », *Œuvres Complètes*, Paris, Pauvert, 1963, p. 1530 cité par Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », p. 13.

L'emploi métaphorique du verbe « bombarder » par Saint-Simon témoigne de l'intensification du contexte qui se fait jour dans l'application métaphorique d'un terme. Il nous demande de regarder dans la situation dénotée par la métaphore, et décrite dans la longue paraphrase hugolienne, sur quel trait du réel, porte la dénotation métaphorique, c'est-à-dire sur quelle propriété de la chose dénotée métaphoriquement fonctionne le guidage d'après le sens littéral du verbe « bombarder ». C'est cette attention contextuelle qu'offre de façon économique la formule de Saint-Simon, et de façon plus développée et impressionnante la paraphrase de Hugo. Aussi le commentaire de Victor Hugo est-il une parfaite illustration du caractère en réalité toujours motivé d'une application métaphorique.

Le contexte permet ici de décider sur quelle propriété de la chose dénotée porte la référence métaphorique, et comment nous pouvons rapporter ces propriétés au genre de choses que dénote habituellement l'étiquette dans son domaine d'origine. En plus du guidage par la pratique antécédente, « des conditions de pertinence très contraignantes »<sup>299</sup>, définies par le contexte, s'imposent lorsque nous faisons une métaphore. Plutôt, comme le remarque avec beaucoup de justesse Israël Scheffler, c'est le contexte lui-même qui indique de quelle façon il faut comprendre le sens littéral qui doit servir de guide à l'application métaphorique :

L'application littérale guide l'interprétation de la métaphore, lorsqu'elle est correctement complétée par une compréhension du contexte<sup>300</sup>.

De même que ce ne sont pas n'importe quels traits de la chose dénotée métaphoriquement et auxquels se réfèrent d'autres prédicats, qui comptent pour la métaphore, de même ce ne sont pas n'importe quels autres prédicats attachés au sens littéral d'une l'étiquette<sup>301</sup> qui sont importés dans un nouveau règne, mais

---

299. *Ibid.*, p. 571.

300. Scheffler, *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language.*, p. 128. Nous traduisons.

301. Il faudrait introduire ici la notion de mention-sélection pour rendre plus claire l'utilisation d'un tel vocabulaire, notamment de l'idée de « prédicats attachés ». Voir Scheffler, *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language*, pp. 31-37. Ou aussi « Rituel et Référence », in *Lire Goodman, les voies de la référence*, p. 80 : « Un terme est employé de façon caractéristique non seulement pour dénoter mais aussi

seulement ceux qui sont importants, relativement à un contexte. Toute paraphrase réussie d'une métaphore le montre avec une certaine forme d'élégance, comme la paraphrase de Victor Hugo commentée par Benoist, ou celle de Scheffler à propos de la métaphore de la « jeune pousse »<sup>302</sup>.

Par conséquent, spécifier le contexte est décisif non seulement de l'interprétation de la métaphore, mais encore de son explication, car c'est le guidage sur le sens littéral qui, dans une situation contextuelle, permet de distinguer la métaphore de la simple ambiguïté. Une telle conception contextualiste de la métaphore, telle que Scheffler la voit à l'œuvre chez Goodman, permet de répondre pour partie à l'inquiétude de Ricœur au sujet de la « justesse » des métaphores et de l'absence de justification qu'il en trouve dans *Langages de l'art*. La question posée par Ricœur peut en effet être reformulée comme celle de la relation entre l'application littérale et l'application métaphorique, puisqu'une métaphore contrairement à une ambiguïté ne fait pas seulement juxtaposer deux extensions pour une même étiquette, mais se rapporte à son sens littéral de manière énigmatique. La prise en compte du contexte permet alors d'expliquer le travail que fait le sens littéral, comme elle permet de mettre au jour les différents chemins qui relient une application métaphorique à un passé littéral, comme celui qui doit exister entre deux applications du mot tristesse, une pour les êtres sensibles, une autre pour les choses grises<sup>303</sup>.

---

pour mentionner sélectivement, c'est-à-dire pour choisir des mentions appropriées ». Scheffler rapporte souvent ces mentions aux images que dénote une étiquette et qui lui sont associées. Mais l'on peut très bien associer ces mentions à d'autres prédicats qui se trouvent ainsi liés à une étiquette.

302. « To say, as educators have, that a child is like a young plant is to do much more than attribute youth to child as well as plant. It has been interpreted as conveying that there are further significant attributions to be made to both, for example, that child and plant are growing, that they require supervision, that they benefit from a controlled environment, that they pass through ordered developmental stages, etc... Other predicates are brought in from without, in a manner that varies with context » *Ibid.*, p. 126. Il est intéressant que Scheffler propose une paraphrase d'une comparaison et non d'une métaphore. En réalité il en va pour l'une comme pour l'autre, car la métaphore n'est qu'une forme elliptique de comparaison. Il est certes intéressant de remarquer ce caractère elliptique de la métaphore. Il l'est encore plus de remarquer que comparaison et métaphore sont toutes deux elliptiques par rapport à leur paraphrase. C'est à l'esprit que revient la tâche de compléter cette ellipse, en mettant au jour quels traits pertinents de l'objet dénoté littéralement et de l'objet dénoté métaphoriquement doivent être rapprochés.
303. Un éclairage contextuel qui peut se faire de concert avec une philosophie des formes symboliques, ou une psychologie du développement mais qui de toute façon ne peut pas être annulée, même dans une perspective comme celle de Cassirer qui fait appel à l'animisme indigène. Est-

Ce sont donc les conditions de pertinence définies par un contexte qui expliquent pourquoi nous pouvons rater une métaphore, c'est-à-dire en faire une d'inappropriée, de maladroite, d'usée ou de gratuite : autant de variétés de ratage symbolique qui permettent de comprendre comment une métaphore peut-être incorrecte, sans que ne soit posée la question de sa vérité ou fausseté littérale. Le point de vue de l'erreur permet de remarquer une nouvelle fois qu'à côté de la simple vérité littérale, il y a de multiples façons de manquer le réel. Le cas de la métaphore le met particulièrement bien en évidence dans la mesure où avec elle, il n'est en fait jamais question de leur vérité littérale<sup>304</sup>. Puisqu'ensuite une métaphore propose une réorganisation du monde, une nouvelle catégorisation, celle-ci, envisagée d'un point de vue cognitif, a elle-même ses critères de correction. Une métaphore peut en un sens être adéquate à l'objet dénoté, sans que cette métaphore ne soit en réalité informative ou intéressante.

La correction de la catégorisation métaphorique dépend de facteurs tels que les suivants : que l'ordre rendu possible par l'application métaphorique soit utile, éclairant et informatif ; que les affinités qu'il met en lumière entre les référents métaphoriques et littéral de ses termes soient intéressantes, importantes ou, pour le moins, qu'elles soient intelligentes<sup>305</sup>.

Aussi d'autres critères de correction s'ajoutent-ils à partir du moment où l'on pense la métaphore en relation à ce qu'elle peut faire, et ce qu'elle nous montre du réel qu'elle contribue à façonner. Ce niveau cognitif, où la correction métaphorique est envisagée du point de vue de l'intelligence et de la pertinence de la version du monde qu'elle propose, est également celui où se fait jour la sensibilité de la métaphore au contexte où elle s'énonce, et dans laquelle certains aspects du réel sont visés de façon motivée.

Par ailleurs, un aspect intéressant du chapitre consacré à la métaphore dans *Langages de l'art* est l'attention que Goodman accorde à la défaite toujours possible de nos actes de référence, adoptant à propos de la métaphore une forme de

---

ce à dire, contre ce que dit Genette, que la métaphore se trouve *fondée*, parce que le contexte indique un chemin qui relie une application littérale à son application métaphorique ? Nous ne le pensons pas. Il se pourrait même que Genette utilise précisément le bon vocabulaire lorsqu'il parle de métaphore « motivée » et non de métaphore « fondée ».

304. Ce qui est bien différent que de dire que le sens littéral n'y joue aucun rôle, bien au contraire.

305. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 17.

faillibilisme qui vaut pour toute activité référentielle en général. Goodman rappelle en effet que « nos normes de vérité sont révisables »<sup>306</sup>, et que la métaphore n'est pas davantage protégée qu'une dénotation littérale, d'un problème d'étiquetage :

Les normes de vérité sont à peu près les mêmes, que le schème utilisé soit ou non transféré. Dans l'un et l'autre cas, l'application d'un terme est faillible, et donc sujette à correction<sup>307</sup>.

Nous pouvons bien sûr faire de mauvaises métaphores pour diverses raisons qui ont trait à leur manque de pertinence et à l'attention insuffisante qui est faite au réel par là dénoté, mais nous pouvons aussi tout simplement nous tromper en appliquant l'étiquette « triste » à une peinture, quand bien même cette métaphore serait une bonne métaphore pour caractériser des choses non douées de sensibilité, comme des peintures.

Paradoxalement, nous pourrions comprendre ce type d'affirmation comme s'il s'agissait, par là, d'en revenir à une forme d'adéquation au réel dont le modèle serait donné par la vérité factuelle et littérale. Ne s'agit-il pas d'un même manquement si j'applique l'étiquette rouge à une peinture grise, que si j'applique l'étiquette joyeuse à une peinture triste ? Certes il ne s'agit pas d'en revenir à une forme d'adéquation plus stricte au réel définie par l'attribution de valeurs de vérité vrai/faux à tous nos énoncés, car il y a des énoncés, et parmi ceux-ci de nombreuses métaphores, pour lesquels c'est une tâche impossible. Plutôt s'agit-il d'affirmer qu'il y a certaines métaphores, en particulier celles qui sont fortement lexicalisées, pour lesquelles la question de la vérité peut se poser exactement de la même façon que pour des énoncés littéraux. C'est aussi ce que remarque Jocelyn Benoist :

Il faudra remarquer qu'en dépit des tentatives maladroites de discrimination d'une certaine analyse philosophique, il est indubitable que, dans de nombreux cas, les métaphores prétendent à une vérité au sens le plus standard du terme<sup>308</sup>.

Pour reprendre l'exemple donné par Benoist, si je dis qu'une fille est une sorcière, l'on peut tout à fait me rétorquer « mais non c'est un ange, elle est adorable »,

---

306. Goodman, *Langages de l'art*, p. 109.

307. *Ibid.*

308. Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », p. 573.

et m'en fournir des raisons. Que fournir ensuite des raisons puisse être une affaire compliquée, n'empêche pas que quelqu'un qui utiliserait des étiquettes comme « sorcière » ou « ange » et quelqu'un qui utiliserait des étiquettes comme « méchante » ou « adorable » ne se retrouve ici exactement dans la même situation épistémique, qui est celle décrite par Goodman lorsqu'il parle de faillibilisme. Pour Benoist comme pour Goodman, remarquer qu'une métaphore puisse être fautive en un sens très commun n'implique pas qu'il faille ramener tout énoncé métaphorique à un énoncé pour lequel il y aurait un sens à dire qu'il est ou vrai ou faux, mais implique simplement que « les difficultés à déterminer la vérité ne sont en aucune façon l'apanage de la métaphore »<sup>309</sup>.

A cet égard, les métaphores sont bien des expressions comme les autres, qui ont des critères de pertinence, des normes de correction, et qui ne sont réussies qu'à la condition qu'une attention suffisante soit accordée au réel auquel on se réfère. Cette attention au réel doit pouvoir elle-même être éprouvée. Comme le rappelle Goodman, lorsqu'on applique une étiquette, que ce soit de façon littérale ou métaphorique, on peut soumettre son jugement à des tests : comparer avec d'autres jugements, rechercher des jugements qui corroborent ou infirment, examiner les circonstances concomitantes, enfin « regarder de nouveau »<sup>310</sup> ce à quoi l'on se réfère.

L'attention accordée aux différents types de dysfonctionnement qui peuvent atteindre une référence métaphorique montre ceci : loin que toutes nos métaphores ne soient fautes, elles essaient toutes de saisir quelque aspect du réel, et y parviennent avec plus ou moins de réussite. L'on peut tout simplement se tromper en appliquant une étiquette, ou en choisir une d'inappropriée, de peu de pertinence dans tel contexte que spécifie l'énoncé. Nous pouvons également opérer un reclassement étrange du monde qui ne tient pas compte du type d'opération que l'étiquette réalise dans son domaine d'origine, et ainsi n'être pas compris ; a contrario d'une métaphore réussie qui fait consensus. Aussi existe-t-il diverses façons pour une métaphore de rater ou de manquer sa cible. Mais une telle faillite possible du fonctionnement métaphorique indique surtout que la métaphore est inscrite par

---

309. Goodman, *Langages de l'art*, p. 110.

310. *Ibid.*, p. 110.



Goodman dans le cadre d'une théorie dénotative de la référence, pour laquelle la question de l'adéquation à certaines visées représentatives y est à chaque fois posée. Loin d'ouvrir la porte à un relativisme pour lequel tout se vaut, à une sphère privée de la référence où l'on n'échange pas de raisons, ou à la déconstruction à partir de laquelle plus aucun jugement n'est formulable, la référence métaphorique ne fait que rendre plus évident encore le type de contraintes qui s'exercent sur la dénotation en particulier, et nos divers actes symboliques en général. Entrent en compte comme critères de correction de nos références métaphoriques, d'une part le rôle conservateur joué par l'application littérale sur l'application métaphorique ; d'autre part la nouveauté introduite par une réorganisation du monde qui intensifie la dimension contextuelle de toutes nos références, et augmente les contraintes de pertinence.

## 2.6 Mary Tricias et les malheurs de l'échantillonnage

*Making the natural (the experience) itself normative.*

---

Jocelyn Benoist, « *A Plea for Examples* »

Dans *Manières de faire des mondes*, Goodman revient sur l'ensemble des systèmes symboliques qui ont été analysés dans des textes antérieurs (systèmes constructionnels, notationnels, induction, voies de la référence) et propose une révision du concept de vérité. L'intérêt de *Manières* est ainsi de proposer une théorie générale de la correction pour les systèmes symboliques. Et là, plus encore qu'ailleurs, Goodman est attentif à tous les ratages possibles auxquels sont exposés ces systèmes.

Le point de vue de l'erreur que nous avons choisi d'adopter ici afin de porter haut la voix des contraintes du réel qui s'imposent dans toutes nos activités symboliques, pourrait être porté par l'unique exemple de Mary Tricias dont Goodman relate l'histoire. Ce ratage concerne un cas de mauvais échantillonnage qui occasionne pour Mary Tricias des complications pratiques extraordinaires :

Mme Mary Tricias, après avoir étudié tel livre d'échantillons et fait son choix, commande à son magasin de textile préféré suffisamment de tissu pour recouvrir ses chaises et son canapé – en insistant sur le fait que le tissu devra être exactement comme l'échantillon. Le paquet arrive ; impatiente, elle l'ouvre et est consternée de voir tourbillonner sur le sol plusieurs centaines de morceaux de six centimètres sur dix, aux bords coupés avec des ciseaux crantés, exactement comme l'échantillon. Elle appelle alors la boutique et proteste vigoureusement ; le propriétaire lui répond, offensé et las : — Mais, madame Tricias, vous avez dit que le tissu devait être exactement comme l'échantillon. Quand il est arrivé hier de la fabrique, j'ai gardé mes assistants ici la moitié de la nuit pour le couper afin qu'il soit comme l'échantillon<sup>311</sup>.

S'il s'agit dans cet exemple d'un cas exemplaire d'infélicité à la Austin, c'est qu'il montre, pour une voie particulière de la référence qu'est l'exemplification, qu'un échantillon n'exemplifie pas l'ensemble des propriétés qu'il possède, et que savoir auxquelles de ces propriétés il est fait référence est une affaire de bonne pratique, qui engage à chaque instant des décisions normatives :

Pour identifier les propriétés [qu'un échantillon] exemplifie, nous devons connaître le système auquel il appartient<sup>312</sup>.

Dans le cadre de la théorie de la référence proposée par Goodman dans *Langages de l'art*, l'exemplification prend une direction opposée à celle de la dénotation. Un échantillon ne dénote pas, comme une étiquette, un objet auquel il se réfère ; inversement il fait référence à une propriété qu'il possède et que dénote l'étiquette de laquelle il est un échantillon. Une tâche de couleur rouge ne dénote pas rouge, mais est dénotée par l'étiquette rouge, cette tâche de couleur sera un échantillon de rouge si elle fait référence à la propriété de couleur que l'étiquette « rouge » dénote. Le problème est, de fait, celui de savoir ce que signifie « faire référence »<sup>313</sup>. Si un

---

311. Goodman, *Manières de faire des mondes*, « Quand y a-t-il art ? », §3 Échantillons, p. 95.

312. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, « Connaitre et faire », §6 « Symbole par échantillon » p. 20.

313. Benoist repère un problème identique lorsqu'il s'agit de savoir comment appliquer un concept (en sens kantien), ou plus exactement lorsqu'il s'agit de comprendre de quelle règle (concept) une application particulière est-elle l'exemple, voir Benoist, « Appliquer ses concepts ». La question de l'application de nos concepts, examinée par Kant dans le chapitre sur le schématisme, est en effet interprétée par Benoist sur le modèle d'une logique de l'exemplification. Voir p. 114 : « Ce dont Kant parle ici, même s'il n'emploie pas ces termes là, c'est bien d'une logique de l'exemplification : il ne s'agit pas de la simple application d'un concept à un donné externe qui peut y répondre ou non, mais une intuition se voit littéralement produite comme

échantillon possède un nombre important de propriétés, comme l'échantillon de tissu, à laquelle de ses propriétés se réfère-t-il ? Quelle propriété est-elle sélectionnée dans l'exemplification, si l'exemplification est, comme le remarque Goodman, « sélective »<sup>314</sup> ?

Les liasses de petits morceaux d'étoffe que possède un tailleur fonctionnent comme échantillons, comme symboles qui exemplifient certaines propriétés. Mais un tel spécimen n'exemplifie pas toutes ses propriétés, c'est un échantillon de la couleur, du tissage, de la texture, et de l'impression, mais non de la taille, de la forme, du poids spécifique et de la valeur. Et il n'exemplifie pas même toutes les propriétés – comme d'avoir été achevé un mardi – qu'il partage avec son lot ou la série de fabrication. L'exemplification, c'est la possession plus la référence<sup>315</sup>.

La possession rapproche dans l'exemplification le symbole de ce à quoi il se réfère d'une manière qui semble tout d'abord distinguer l'exemplification de la dénotation. Puisque « la possession est intrinsèque »<sup>316</sup>, il semblerait ainsi y avoir un fondement naturel de la relation d'exemplification, qui en ferait, contrairement à la dénotation, un mode de symbolisation motivée<sup>317</sup>.

---

exemple, ostension de ce qui est visé par un concept ». Or puisqu'une intuition particulière se voit construite (Benoist insiste sur cette dimension de construction) comme l'exemple d'un concept donné, le problème de l'application est bien une affaire de référence. Il s'agit de comprendre en quel sens l'exemple fait signe vers quelque règle ou concept donné, puisque là aussi la possession de quelque chose en commun entre le concept et l'intuition ne suffit pas à déterminer une application adéquate du concept. Voir p. 124 : « Un exemple n'est jamais un exemple par lui-même. Il ne le devient qu'en tant qu'il est signe de la règle qu'il exemplifie, et ceci suppose qu'il soit pris dans une forme de construction ». La différence entre les deux perspectives, celle de Kant et celle de Goodman, repose sans doute sur le fait que pour Goodman, contrairement à ce qui se passe dans le schématisme kantien, la logique de l'exemplification est fortement contextuelle. C'est un point que remarque d'ailleurs Benoist, qui parle d'acontextualisme kantien, voir p. 98.

314. *Ibid.*, p. 70 : « L'exemplification inverse la direction de la dénotation ; revenant de l'instance vers l'étiquette, elle est sélective ».

315. Goodman, *Langages de l'art*, « La sonorité des images », §3 Exemplification, p. 87. Catherine Elgin résume cette double contrainte de possession et de référence dans la formule élégante de « telling instance », que l'on pourrait traduire par « exemple parlant », c'est-à-dire un exemple d'une chose qui manifeste de quelle propriété exactement de la chose il est un exemple... ! Pour cette discussion sur les « telling instance », voir *Considered Judgement*, p. 174. Nous renvoyons également à son article consacré à l'exemplification, « Making Manifest : the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts. »

316. *Ibid.*

317. Genette montre que la relation d'exemplification semble remplir chez Goodman la fonction dévolue aux signes iconiques chez Peirce, c'est-à-dire des signes davantage motivés que les

Toutefois le fait que la possession ne suffise pas, à elle seule, pour fixer la référence, ainsi que l'illustre le cas de Mary Tricias, montre que l'exemplification est une relation symbolique comme une autre, et que la référence ne peut être fixée que par un certain nombre de décisions normatives, sensibles au contexte. Genette remarque ainsi que l'exemplification est « une référence ad lib qui doit être spécifiée par le contexte »<sup>318</sup>. Étant donné que la relation de dénotation ne fonctionne pas avec la même facilité dans les deux sens (dénotation et exemplification), Morizot affirme lui aussi, que nous sommes « conduits à donner à des éléments d'ordre contextuel une part prépondérante et rarement explicitée »<sup>319</sup>. Enfin pour Elgin, il est clair qu'un exemple est un symbole qui a besoin d'être interprété, que cette interprétation est sensible au contexte, et que la valeur épistémique de nos exemplifications (échantillonnages scientifiques, exemples moraux, expressions artistiques) est fonction des jugements d'arrière-plan à l'œuvre dans le procès d'interprétation<sup>320</sup>.

Or, dans le cas de l'exemplification imagée et plus spécifiquement des œuvres d'art, il n'est pas toujours aisé de distinguer entre simple possession et exemplification. Plus encore, il n'est pas sûr que toutes les propriétés d'une œuvre d'art soient, comme le remarque Jean-Marie Schaeffer, des propriétés sémiotiques, i.e. des symboles à interpréter<sup>321</sup>. Ainsi par exemple des couleurs d'une représentation artistique.

Normalement la fonction d'un tableau n'est pas de nous apprendre par la voie de l'exemplification monnatrice ce que dénotent les prédicats ou les termes de couleur : la capacité d'identifier les couleurs fait partie des compétences que le peintre présuppose chez son spectateur, plutôt que des enjeux de son acte créateur<sup>322</sup>.

---

symboles, ou signes conventionnels, voir Genette, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, pp. 184-185.

318. *Ibid.*, p. 185.

319. Morizot, *Goodman*, p. 225 ; voir aussi Textor, Mark, « Samples as symbols », *Ratio (next series)*, no. 3, 2008.

320. Elgin, Catherine, « Making Manifeste : the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts », à paraître. Elgin illustre ce point par l'interprétation que l'on peut faire d'un motif à chevron [herringbone pattern].

321. Schaeffer, Jean-Marie, *Les célibataires de l'art*, Paris, Gallimard, 1996 (NRF essais), pp. 311-312.

322. *Ibid.*, p. 323.

Sont concernées ici toutes les propriétés de facture d'un tableau qui ne sont pas immédiatement pensables en terme de propriété sémiotique ou de fonctionnement symbolique<sup>323</sup>. Alors, la fonction référentielle de l'exemplification pourrait être éliminée au bénéfice d'une unique relation physique de possession de propriété, qui n'exigerait pas de la part du spectateur la maîtrise de compétences spécifiques. Si, bien souvent, l'exemplification tend à se confondre avec la simple instantiation de propriétés physiques, nous sommes alors loin de pouvoir toujours distinguer entre simple possession, exemplification littérale ou expression. Comme le remarque Jean-Marie Schaeffer, avec l'exemplification « nous naviguons en eaux troubles ».

Il est vrai que la spécification dont parle Genette n'est pas aisée. Genette voit bien que la détermination de la référence dans l'exemplification « pose souvent des problèmes »<sup>324</sup>, que Goodman semble négliger pourtant, en affirmant que de toute façon ils se posent également dans le cas de la dénotation – comme le montre par exemple les difficultés inhérentes à toute définition ostensive<sup>325</sup>. Nous avons vu, il est vrai, une telle stratégie à l'œuvre dans le traitement de la référence métaphorique. Toutefois, il nous semble que la comparaison avec les difficultés de la dénotation ne sert pas à esquiver les problèmes de spécification qui sont au cœur de sa théorie de la référence, mais à évacuer des problèmes qu'il considère comme métaphysiques. Le fait que Goodman soit sensible à des ratages comme ceux de l'échantillonnage montre, qu'en réalité, il accorde toute son importance au problème de la détermination de la référence. Plutôt, il faudrait dire que dans le cas d'une exemplification la référence subit une double contrainte<sup>326</sup> : d'une part celles qui sont liées à la possession, et qui ne se posent pas dans la dénotation, où

---

323. Il en va bien sûr différemment dans certaines œuvres d'art conceptuel, où la couleur reçoit explicitement une fonction exemplificationnelle et conceptuelle. Nous renvoyons ici à l'analyse que R. Capdevila-Werning fait du tableau du peintre italien Alighiero Boetti, *Rosso Gilera, Rosso Guzzi*, commentée par Elgin in «Making Manifest : the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts ».

324. Genette, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, p. 185.

325. Il faut remarquer qu'on peut se référer par ostension, en dénotant quelque chose « Ceci est un lapin », ou en exemplifiant quelque chose « Faites ceci ».

326. Goodman, *Langages de l'art*, p. 119.

n'importe quoi peut faire référence à n'importe quoi ; d'autre part celles qui ont trait à ce « plus » de la référence, et qui doivent être rapportées à des décisions normatives et à des contraintes contextuelles (au titre desquelles il faut bien sûr compter l'intention représentative réalisée dans une exemplification donnée<sup>327</sup>), comme lorsque je décide dans des circonstances extraordinaires, de faire référence avec un échantillon de tissu, non au tissu, mais à la forme de l'échantillon.

Aussi, ce qu'un échantillon de tissu exemplifie comme propriété est-il spécifié par un ensemble de décisions normatives, et qui ne sont pas thématiques à chacune de notre utilisation de ces échantillons, qui fixent, pour un utilisateur « averti »<sup>328</sup> à quoi doit ressembler le tissu auquel se réfère un de ses échantillons, c'est-à-dire de quoi l'échantillon est le « type », de quoi il est mandataire [proxy].

Les propriétés exprimées [l'expression étant une forme métaphorique de l'exemplification] ne sont pas seulement métaphoriquement possédées mais on y fait également référence, on les exhibe, on leur donne une *valeur typique*<sup>329</sup>.

En dernière analyse, ces décisions normatives doivent être rapportées à la façon dont nous faisons usage de l'échantillon en question. Ce que montre alors Goodman, pour la référence exemplificationnelle, c'est qu'une détermination de la référence ne peut faire l'économie de la notion d'usage ou, dans un vocabulaire davantage goodmanien, de la notion de *faire* (« l'usage de symbole, c'est-à-dire la fabrication, l'application et l'interprétation »<sup>330</sup>). Il y a un sense-making comme il y a un world-making<sup>331</sup>. Un échantillon n'est un véritable échantillon que du moment où l'on sait l'utiliser, et où l'on en fait un usage déterminé. De façon générale, un exemple n'est parlant [telling instance]<sup>332</sup> que du moment où l'on en fait un usage déterminé

327. Nous renvoyons au chapitre 6 et à l'article de Textor qui y également discuté, Textor, « Samples as symbols ».

328. Elgin parle ainsi d'un « knowledgeable consumer » qui sait à quoi s'attendre avec un échantillon de tissu. Voir Elgin, Catherine, « Making Manifest : the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts ».

329. Nous soulignons Goodman, *Langages de l'art*, p. 117.

330. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 175.

331. Pour la notion de sense-making, rapportée cette fois à la problématique du *Tractatus*, mais éclairante pour comprendre une problématique comme celle de l'échantillonnage, nous renvoyons à Friedlander, Eli, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.) London (GB), Harvard University Press, 2001, pp. 99-100.

332. Elgin, *Considered judgment*, p. 174 : « What is wanted then is not just an instance or an obvious instance but a telling instance – one that reveals, discloses, conveys aspects of itself ».

dans des contextes théoriques et pratiques que nous devons connaître et maîtriser. C'est donc ici le contexte qui fait parler l'exemple, et qui nous dit de quoi l'exemple exactement est un exemple. Déterminer ce contexte, en particulier lorsque nous avons affaire à des exemplifications imagées ou artistiques, peut exiger de la part de l'interprète, « une sensibilité maximale et interminable »<sup>333</sup>. Il est clair que moins l'exemplification est enrégimentée par des pratiques normatives (comme dans le cas de l'échantillon de tissu commercial), plus la fonction de détermination de la référence par le contexte s'intensifie.

Dans le salon d'exposition et de vente d'un tapissier, savoir à quoi se réfère un échantillon, consiste dans la maîtrise d'un système symbolique sanctionné par une longue histoire. Comme le remarque Morizot, « l'usage *légitime* d'un échantillon n'est pas dissociable d'un ensemble de règles techniques et de traditions collectives en dehors duquel il devient indéterminé voire *déviant* »<sup>334</sup>. Le concept wittgensteinien de « jeu de langage » pourrait être ici convoqué pour éclairer ce que signifie maîtriser un système symbolique. Dans l'histoire de Mary Tricias, la charge du ratage revient à l'utilisation qu'elle fait de l'adverbe « exactement ». En effet, l'adverbe « exactement » ne fait pas partie du jeu de langage de l'échantillonnage avec des morceaux de tissu. Dans un tel système symbolique un tissu n'est jamais *exactement* identique à l'échantillon, mais il lui ressemble *suffisamment* eu égard aux propriétés qu'il possède et qui importent dans le jeu social ici en question : que l'échantillon soit l'échantillon d'une couleur, d'un motif, et d'une texture, qu'il en soit un « type », au sens où l'entend Austin<sup>335</sup>. Que la forme de la découpe dans une liasse d'échantillon soit d'une nature particulière, faite avec des ciseaux cran-tés, et toujours la même, ne compte pas : ce n'est pas un trait pertinent dans le jeu social de l'échantillonnage ; ou disons plutôt c'est un trait qui exemplifie non

333. Goodman, *Langages de l'art*, p. 279.

334. Morizot, Jacques, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, J. Vrin, 2012, p. 82 (Essais d'art et de philosophie). Nous soulignons.

335. Austin, Aubert et Hacker, *Écrits philosophiques*, « *Est du même type signifie ressemble suffisamment à ces états de chose standards avec lesquels*. Ainsi, pour qu'une affirmation soit vraie, un état de chose doit *ressembler* à d'autres, ce qui est une relation naturelle, mais il doit également y ressembler *suffisamment* pour mériter la même *description*, ce qui n'est plus une relation naturelle » p. 98. Les italiques sont d'Austin. Pour un commentaire de ce passage, qui est aussi un plaidoyer pour l'exemplification, nous renvoyons à l'article de Jocelyn Benoist, « A plea for Examples ».

pas le fait que ce morceau de tissu soit un échantillon de tel tissu, mais qu'il soit un échantillon de tissu tout court<sup>336</sup>. Or le plus souvent, la valeur de l'échantillon, « c'est précisément de représenter la chose même » – dans l'exemple proposé par Goodman de représenter tel tissu particulier –, et « non de représenter la chose comme échantillon d'elle-même »<sup>337</sup>. Aussi, demander que le tissu soit *exactement* le même qu'un échantillon, conduit-il ici au ratage : il eût fallu que Mary Tricias demande tout simplement la longueur désirée d'un échantillon de tissu<sup>338</sup>.

Dès qu'une chose est utilisée comme exemple de quelque chose d'autre (un autre objet, une performance, des propriétés), il importe donc de savoir de quelle manière il est en fait question. La discussion autour de la notion de représentation qui ouvre *Éléments de philosophie réaliste*, en particulier les analyses très efficaces de Benoist relatives au studio des Wright à Oak Park est une parfaite illustration de ce type de problématique :

---

336. « Bien que l'échantillon du tapissier soit normalement un échantillon de sa texture, etc., mais non de sa forme ou de sa taille, si je vous le montre en réponse à question « qu'est-ce qu'un échantillon de tapissier ? », il ne fonctionnera pas comme un échantillon du tissu, mais comme échantillon d'un échantillon de tapissier, de telle façon que sa taille et sa forme feront alors partie des propriétés dont il est un échantillon » Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 97. Voir aussi *Langages de l'art*, p. 87. Pour Goodman c'est un argument de plus en faveur de l'aspect hautement contextuel de l'exemplification.

337. Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, p. 25.

338. Ce que met parfaitement en évidence la référence exemplificationnelle permet également de comprendre ce qu'il en est pour la référence par dénotation. Sans usage déterminé, en l'absence de décisions normatives, une définition ostensive n'est pas déterminée. Ce qui compte dans le concept de « définition ostensive », c'est en fait le premier terme : qu'il s'agisse bien d'une définition, et que dans le jeu de langage de la définition on nous demande de faire une chose bien particulière, et qu'en général nous sachions très bien le faire, rapporter une étiquette au bon format de l'objet, et non pas à certaines de ses dimensions qui ne seraient pas pertinentes dans tel ou tel contexte déterminé. Cela vaut aussi du problème de la grammaire de l'analyse dans le cadre, certes très différent, de l'analyse de la proposition dans le *Tractatus*. Tomber sur le bon format de l'objet, comme l'élément inanalysable, ne peut se faire en dehors de considérations sur l'usage que l'on fait de cet objet, dans tel ou tel contexte bien défini. Une proposition comme « le livre est sur la table » implique un format différent pour l'objet « livre » en fonction du contexte. Dans la plupart des situations, le terme « livre » sera l'objet dernier de l'analyse. Et en fonction du contexte ce ne sera pas toutes les dimensions de l'objet qui seront déterminantes de son sens : non pas la couleur, ou la taille de l'objet, mais sa forme « livre ». Voir Friedlander, *Signs of Sense*, note 11 p. 100 : « To arrive at a determinate sense does not mean to add all the dimensions that seem to belong to the general concept of that kind of object, it means expressing what is implicit in a specific attempt to make sense ».



L'ipséité de ce que nous appelons chose même a un caractère perspectival. A vrai dire, face à toute donnée, lorsque nous commençons à poser un problème, la question fondamentale est de savoir ce que nous comptons comme le même ou non<sup>339</sup>.

Dans le cas commenté par Benoist il s'agit d'une exemplification d'une nature particulière. Un « intérieur » est donné comme étant l'exemple ou la représentation de l'intérieur authentique de la famille Wright lorsqu'elle était encore en vie et habitait Oak Park. Aussi « l'intérieur » est présenté non pas comme exemplifiant certaines propriétés de l'intérieur authentique des Wright, et donc comme y ressemblant par certains aspects jugés pertinents, mais comme cet intérieur même.

Ce à quoi réfère la représentation ici, dans le studio de Wright, qui est un musée mais aussi un lieu de souvenir, c'est à cette identité même, qu'elle n'est pas, mais dont elle tient lieu<sup>340</sup>.

Toutefois, même dans ce genre de situation, où une chose est son propre échantillon, la question de la même, et en fait de la référence, continue de se poser. Sans doute est-ce là la différence entre être un exemple, y compris de soi-même, et être une pure instance ?<sup>341</sup> En effet, la visite du studio et de l'intérieur des Wright n'est pas sans soulever certaines perplexités quant aux choix représentationnels et muséographiques qui ont été pris. De quoi l'intérieur en question est-il véritablement l'exemple, ou l'échantillon-même ? De l'intérieur de la maison au moment de la mort de Wright ? Au moment où la maison a été construite ? Tel qu'il aurait été si les Wright avaient continué d'y habiter ? Telle que la maison aurait été si les voisins n'avaient pas fait construire à côté une maison qui répugnait à la sensibilité de Wright ? Une infinité d'autres questions se posent pour chaque objet, disparu, retrouvé, remplacé ou reconstitué. La visite nous montre qu'en réalité si l'intérieur ainsi reconstitué est un échantillon de l'intérieur des Wright, cette représentation engage toute une série de choix qui porte sur des problèmes de référence<sup>342</sup>.

---

339. Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, p. 21.

340. *Ibid.*, p. 22.

341. Sur cette différence nous ne pouvons que renvoyer à l'article de Benoist « A plea for examples », dont l'exergue à ce paragraphe est tiré. Nous l'espérons exemplaire du contenu de l'article.

342. A cet égard, j'ajoute ma propre expérience de la visite du studio de Wright à celle de Jocelyn Benoist qui sert d'ouverture au chapitre consacré à la représentation dans *Éléments*

Pour en revenir au cas de Mary Tricias, il apparaît très clairement qu'un échantillon incorrect est un échantillon qui n'exemplifie pas les bons prédicats eu égard à un contexte défini qui impose certaines contraintes dans la manière de faire référence : ici le fait que la bonne pratique d'échantillonnage dans le cas des tissus est celle qui fait attention aux motifs du tissu et non à sa découpe. Si l'on prend maintenant un jeu d'échantillon de couleurs de peinture, un autre « jeu de langage » nous est proposé, que généralement nous maîtrisons tout aussi facilement. Dans ce jeu de langage on ne regarde pas (ne comptent pas comme traits pertinents) les motifs, mais seulement la couleur et son éclat<sup>343</sup>. De nouveau il s'agit d'une pratique d'échantillonnage fortement enrégimentée, mais qui possède d'autres règles. Une fois caractérisés les traits qui importent dans un contexte donné, un échantillon peut ensuite être incorrect pour d'autres raisons. En particulier, l'échantillon de tissu peut être incorrect parce que ce qu'il montre du tissu n'est pas précisément judicieux : il ne montre pas tout le motif, ne permet pas de le projeter<sup>344</sup> sur une plus grande surface, est trop vieux et représente mal la texture ou la couleur. En d'autres termes, bien que l'échantillon de tissu soit un échantillon des bonnes propriétés dans tel jeu de langage spécifié par le contexte, il en est un mauvais échantillon :

Dans le parler commun, nous distinguons effectivement entre n'être-pas-un-échantillon-d'une-certaine caractéristique et être-un-échantillon-mais-pas-un-bon-échantillon. Un morceau coupé dans une pièce de tissu et utilisé comme

---

*de philosophie réaliste.* En visitant la grande pièce de jeu au premier étage, je regardais les livres mis en évidence dans la une petite bibliothèque. Alors que le guide, conformément à la manie antiquaire que décrit Benoist, commente la longue histoire de reconstitution d'un landau, retrouvé abîmé dans une ville éloignée, demande si un visiteur aurait éventuellement une dernière question, je demande naïvement si les livres exposés sont dans l'ordre où Wright avait laissé sa bibliothèque. Contre toutes mes attentes, j'apprends que ces livres n'appartenaient pas à la famille Wright et qu'ils ont été ainsi disposés pour « faire vrai », sans aucune considération relative aux lectures que Wright aurait lui-même pu faire. C'est donc un problème hautement référentiel (qui implique des décisions parfois étonnantes) de savoir de quoi un intérieur est-il en effet l'exemple. Une attention bien différente a été accordée à ce type de détails bibliophiliques dans la maison-musée de Mallarmé à Vulaines-sur-Seine où est exposée sa bibliothèque anglaise.

343. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, « Connaitre et faire », §6 « Symbole par échantillon », p. 20.

344. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 186-187 Le problème de la projection apparaît dans la discussion sur l'échantillonnage. Parce qu'elle fait intervenir des problèmes techniques concernant la projectibilité, nous traitons de ce problème surtout dans la seconde partie.

échantillon n'est pas toujours un bon échantillon<sup>345</sup>.

Ces mesures de correction visant l'adéquation de l'échantillon à ce qu'il est censé représenter, à une « intention représentative »<sup>346</sup>, opèrent dans un second temps.

Nous regardons alors un mode d'ajustement aux faits, une fois que sont réglées les questions relatives à la détermination de la référence elle-même. De nouveau la référence au texte de Benoist sur « La représentation » s'avère particulièrement éclairante :

En tant qu'elle représente l'objet comme porteur de cette propriété, une fois de plus, la représentation est correcte ou incorrecte. Ce nouveau type de correction et d'incorrection, [est] strictement corrélatif d'une intention représentative qui cette fois porte sur le fait que l'objet ait ladite propriété<sup>347</sup>.

Dans le chapitre « Sur la correction des rendus », de *Manières de faire des mondes*, il est significatif que ce soit un tableau d'échantillons incorrects qui permette de mettre au jour ces critères qui agissent, une fois réglée la question de l'interprétation, c'est-à-dire une fois répondue la question « à quoi l'échantillon se réfère-t-il ? ». Cette norme de correction n'intervient qu'une fois qu'a été déterminé quelle est l'intention représentative de la référence par exemplification.

La façon d'interpréter les échantillons de tissu ou d'un jeu de couleurs, c'est-à-dire de savoir quelles propriétés exactement ils exemplifient, est dans les deux cas fortement « standardisée ». Dans les jeux de langage conventionnels la bonne pratique semble ainsi pouvoir être rapportée à la familiarité avec un certain mode de symbolisation, à une maîtrise des connaissances d'arrière-plan qui sont engagées dans tel ou tel échantillonnage<sup>348</sup>. Toutefois, toutes les pratiques d'échantillonnage ne sont pas aussi aisées à maîtriser que celles standardisées des gammes de couleurs, ou des livres d'échantillons, qui sont d'ailleurs façonnées à des fins d'utilisation

345. Goodman, Nelson, *Manières de faire des mondes*, Nîmes, éd. J. Chambon, 1992, p. 184 (Rayon art) Et pour une représentation de mauvais échantillons, voir Figure 5, p. 185.

346. Nous empruntons cette notion à Benoist. Cette notion d'intention représentative est liée aux notions *d'absicht* ou de *purpose*, et n'est pas phénoménologiquement chargée. De plus longs développements y sont consacrés au chapitre 6.

347. Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, p. 37.

348. Elgin, *Considered judgment*, p. 177.

commerciale et pratique<sup>349</sup>. Comme nous l'avons déjà signalé, il existe à côté des systèmes hautement standardisés, des « symboles par exemplification qui sont difficiles à interpréter »<sup>350</sup>, en particulier dans les arts, où la contrainte contextuelle joue à plein, et où une recherche d'opacité dans la référence est parfois visée à des fins esthétiques<sup>351</sup>.

Dire ce qu'une image exemplifie est l'équivalent d'effectuer une mesure avec des tolérances non fixées. [...] Ce qu'un caractère d'image exemplifie ou exprime dépend non seulement des propriétés qu'il a mais de celles d'entre elles qu'il symbolise, à savoir qui fonctionnent comme échantillon de lui-même ; ceci est souvent beaucoup moins clair que dans le cas d'une liasse de tailleur. Les systèmes picturaux d'exemplification sont loin d'être aussi normalisés que la plupart de nos systèmes pratiques d'échantillonnage, de jauge ou de mesure<sup>352</sup>.

Il est vrai que l'exemplification joue un rôle différent dans les arts et en sciences<sup>353</sup>. Alors que dans les arts la fonction exemplificationnelle est souvent associée à une saturation du symbole, quitte à ce que, comme le remarque Schaeffer, il ne soit plus exactement possible de distinguer, sans force interprétation, entre une propriété qui est exemplifiée et une propriété qui est seulement possédée. En effet, dans un système symbolique saturé, toutes les propriétés que possède un symbole peuvent en droit compter, tant et si bien que la distinction entre exemplification et possession risque d'être annulée. Dans les sciences et dans nos pratiques standardisées d'échantillonnages, on recherche au contraire la clarté. Les procédés d'exemplifica-

---

349. « The commercial paint samples are designed to supply easy epistemic access to house paint » *ibid.* Elgin remarque que pour cette raison même, ce type d'échantillonnage n'est pas *exemplaire* de toutes les pratiques d'échantillonnage. Voir aussi « Making Manifest : the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts ».

350. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 20.

351. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 103 : « Quand on ne peut jamais préciser exactement en présence de quel symbole d'un système on est, ou si c'est le même en une seconde occurrence, quand le référent est si insaisissable que de trouver le symbole qui lui convient parfaitement requiert un travail sans fin, quand les caractéristiques qui comptent pour un symbole sont plus nombreuses que rares, quand le symbole est un exemple des propriétés qu'il symbolise et peut remplir plusieurs fonctions référentielles interconnectées simples et complexes, dans tous ces cas, on ne peut traverser simplement le symbole pour aller à ce à quoi il réfère [...] on doit constamment prêter attention au symbole lui-même, comme on le fait quand on regarde des tableaux ou quand on lit de la poésie ».

352. Goodman, *Langages de l'art*, p. 279.

353. Elgin, Catherine, « Making Manifest, the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts ».

tion à l'œuvre dans les expérimentations scientifiques – puisque l'expérimentation y est pensée comme la mise à l'œuvre d'une hypothèse dont elle est justement un exemple – cherchent bien plutôt à neutraliser toute forme de saturation, en simplifiant au maximum le nombre de propriétés engagées, et pouvant intervenir dans l'interprétation. La clause *ceteris paribus* repose sur un tel procédé de simplification.

Pour les arts donc, il faut se rappeler que le moment de l'interprétation, qui comprend la spécification du contexte, est définitionnelle de l'opération même de symbolisation. Ainsi de la Colored-Surface Painting, dont les œuvres (les peintures abstraites en champs colorés de Paul Klee) semblent tout d'abord fonctionner comme des échantillons de surfaces colorées, à la manière des échantillons de commerce. Pourtant les propriétés qui sont par là exemplifiées ne sont pas des propriétés de couleurs projetables dans notre intérieur. Ces peintures expriment (c'est-à-dire exemplifient métaphoriquement<sup>354</sup>) par un arrangement étudié des couleurs étalées sur la surface de la peinture, des types de propriété que n'expriment pas les échantillons de commerce. Dans *Bildarchitektur rot gelb blau* (1923), Paul Klee se réfère ironiquement<sup>355</sup> aux principes d'abstraction prônés par le groupe d'artistes hollandais De Stijl, alors que les gradations chromatiques expriment les accords mineurs et majeurs de la musique, et sont un souvenir des expériences visuelles de Klee lors de ses voyages en Afrique du Nord<sup>356</sup>.

354. Goodman, *Langages de l'art.*, pp. 116-127.

355. Lampe, Angela, dir., *Paul Klee. L'ironie à l'œuvre*, Paris, 2016. « Klee relativise les principes De Stijl en les réduisant à une version excessivement rigide des lieux communs de la théorie des couleurs. Mais le plus important réside dans ce que nous montre le tableau proprement dit : selon les critères De Stijl *Bildarchitektur rot gelb blau*, est un échec lamentable. L'un des principes fondamentaux de la peinture De Stijl, mis en œuvre de manière très rigoureuse par Mondrian, est l'élimination de toutes illusions de profondeur, jusqu'au moindre élément né de la superposition d'un plan à un autre[...], dans l'œuvre de Klee, les petits rectangles aux vives couleurs primaires du titre, rassemblés pour la plupart au centre du tableau ressortent par leur éclat sur les rectangles bruns qui les entourent et s'éloignent vers le fond. Non seulement l'illusion de la profondeur s'en trouve rétablie au sein d'un langage voué à la destruction mais ce rétablissement se fait par des moyens [l'emploi de la sauce brune si bien caractérisé par Gombrich] décriés par les adeptes de De Stijl et dont l'abandon avait servi depuis des générations à définir la peinture moderniste en tant que telle, à exprimer sa différence vis-à-vis de la peinture académique [...] C'est plus probablement par goût du sabotage que par incompetence que Klee a réintroduit ce jeu de profondeur et de premier plan, tout en imitant un mode pictural né de la volonté d'éliminer ce jeu », p. 135.

356. Voir aussi Hopengart, Ch. et Baumgartner, M., *Paul Klee, Vie et Œuvre*, Paris, Hazan, 2012.

Par ailleurs nous ne pouvons pas toujours aussi facilement mesurer l'exactitude entre un échantillon et ce dont il est l'échantillon. L'exemple des morceaux de tissu pourrait s'avérer trompeur si l'on définissait à partir de lui les standards de correction de toute exemplification, et le type d'adéquation qui est attendu entre un échantillon et ce à quoi il se réfère. C'est ce que montre Goodman, en donnant d'autres exemples d'échantillonnage comme ceux des mesures qualitatives d'un volume donné. Ici nous ne pouvons mesurer l'échantillon correct à la façon dont il représente fidèlement ou non le motif, car ce motif n'est jamais donné. Lorsque nous faisons un échantillonnage d'un volume donné, nous ne savons pas quel motif est censé être rendu visible pour des utilisations futures. L'échantillonnage fonctionne alors comme une mesure à l'aveugle, mais qui reçoit par là une fonction hautement informative. L'on doit attendre d'un tel échantillonnage, que le prélèvement réalisé soit « correct » et « représentatif » [Fair sample].

Quand on prend des échantillons d'eau de mer ou d'eau potable, on ne peut pas savoir que les échantillons sont bons au premier sens [bon au sens défini pour les échantillons de tissu], on compte sur ce qu'on considère comme la bonne manière de prélever des échantillons, et c'est notre base pour supposer que les échantillons reflètent fidèlement le mélange dans le port ou dans le réservoir<sup>357</sup>.

Aussi, la définition de ce qu'est un échantillon « représentatif » [Fair sample]<sup>358</sup>

357. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 186.

358. Il me semble que pour cette notion de « fair sample », jusque dans les exemples dont il se sert, Goodman soit redevable à la théorie de Peirce. Voir par exemple le texte de 1878 « Deduction, Induction, Hypothesis », ou encore le texte de 1883 « The general theory of probable inference », Peirce, Charles S. et Buchler, Justus, *Philosophical writings of Peirce.*, New York, Dover, 1955. L'idée de la procédure *équitable* est essentielle pour Peirce car elle distingue la science de l'opinion, en particulier des débats judiciaires où la partialité est comptée comme une valeur. Voir p. 201 : « The first premiss of a scientific inference is that certain things or certain characters constitute a fairly chosen sample of the class of things or the run of characters from which they have been drawn ». Peirce montre que la représentativité de l'échantillon est dépendante du type d'échantillonnage que l'on veut réaliser. Un exemple de procédure équitable lorsque nous n'avons pas de modèle servant de base de projection est pour Peirce un tirage complètement aléatoire. La représentativité de l'échantillon pouvant par la suite être mesurée à des échantillonnages effectués dans le passé, selon un procédé qui chez Peirce s'apparente à l'approximation de la vérité : plus nous faisons d'échantillons, plus nous approchons de la vérité ; cela en particulier lorsque nous cherchons à déterminer une proportion équitable, ou lorsque nous faisons un sondage. Voir pp. 201-202 « The sample must be taken according to a precept or method which, being applied over and over again indefinitely, would in the long run result in the drawing of any set of instances as often as

est-elle solidaire de décisions normatives, et sensibles aux circonstances de l'échantillonnage, ainsi qu'au type de jeu de langage dans lequel la symbolisation par exemplification appartient. Un échantillon est représentatif ou au contraire ne l'est pas, que du moment où une norme de ce que serait une représentation correcte pour la chose dont il est l'échantillon est en même temps visée. Cette norme peut être à l'œuvre à même la technique utilisée pour obtenir un échantillonnage équitable. C'est un point qu'a bien vu Jocelyn Benoist lorsqu'il se réfère à la notion goodmanienne d'échantillon. L'échantillonnage est toujours la mise en jeu d'un concept, c'est-à-dire d'une pratique normative d'identification (qu'est-ce qui est un exemple de quoi?), sur laquelle pèsent des contraintes de correction :

Une pratique conceptuelle peut mettre en jeu des matériaux sensibles, et les mettre en jeu comme tels, notamment dans leur puissance paradigmatique<sup>359</sup>.

Demander, comme Mary Tricias le fait, qu'une chose soit *exactement* ressemblante à son échantillon, témoigne de ce que cet aspect normatif et de ce fait sélectif, n'a pas été saisi correctement. Par ailleurs la référence par exemplification, parce que pèse sur elle une double contrainte, celle de la possession et celle plus générale et toujours normative de la référence, démontre encore une fois, et de façon exemplaire dans le cas de Mary Tricias, que lorsque nous produisons des versions du monde à l'aide de symboles, une liberté sans contraintes n'a pas de sens. Parce que toute référence est normative, (même si la spécification de cette normativité ou l'interprétation, ou la réponse fournie à la question « à quoi réfère-t-on »

---

any other set of the same number ». Si nous ne pouvons réaliser qu'un seul échantillonnage, d'autres procédés peuvent être considérés : remuer un sac avant d'en tirer une bille, mélanger un liquide avant d'effectuer un prélèvement etc... Toutes ces techniques visent à produire l'aléatoire qui sera une garantie pour obtenir un *fair sample*. Ce sont des techniques hautement normatives.

359. Voir par exemple ses réponses (1) au colloque organisé par Raphael Ehrsam à propos de *Concepts*, publiées en ligne sur le site « Implication Philosophique ». La référence par échantillon telle qu'elle en œuvre dans une « carte sensible » est une de ces pratiques conceptuelles qui met en jeu des matériaux sensibles. « Pourquoi s'agit-il d'une pratique conceptuelle ? Tout simplement parce que, si son produit est une carte, elle peut être vraie ou fausse : elle représente la réalité d'une certaine façon ». Les deux derniers chapitres du *Bruit du sensible* exposent d'autres types d'activité conceptuelle utilisant des matériaux sensibles, en particulier dans l'art moderne. Sur l'importance d'appliquer nos concepts au monde, et plus exactement de les raccrocher au monde (qui est une autre question certainement, mais qui n'est pas sans lien avec le problème de l'exemplification), voir le très bel article de Benoist « A plea for examples ».

ne sont pas toujours aisées), fait partie de sa définition qu'elle puisse précisément être manquée.

## 2.7 Rituel

Nous avons examiné différents types de ratages qui interviennent dans nos activités symboliques, en particulier dans le langage (référence par exemplification, induction ordinaire, métaphore), dans les arts, ou dans les systèmes constructionnels. Le champ du symbolique, désigne le champ de tous nos actes de référence, par lesquels non seulement nous nous référons au réel, mais encore nous en produisons des versions. Dans *Langages de l'art*, Goodman n'a pas voulu délimiter un tel champ, ni clore la liste des voies par lesquelles nous nous référons au monde. C'est dans la continuité d'un tel projet, de l'examen du fonctionnement de nos différents systèmes symboliques, qu'Israël Scheffler propose une analyse des rituels.

Il est intéressant pour diverses raisons, d'annexer une telle analyse, au répertoire des incorrections, duquel nous attendons une forme de guide (un guide en négatif) pour comprendre comment, normalement, un symbole fonctionne. En effet Scheffler analyse le rituel comme une forme privilégiée<sup>360</sup> de symbolisation, suivant la voie ouverte par Cassirer ou Langer, qui sont pour Goodman comme pour Scheffler à l'arrière-plan d'une théorie du symbolique<sup>361</sup>. Toutefois chez Goodman

---

360. Le rituel est une forme symbolique privilégiée dans la mesure où s'y fait jour une confusion originelle entre les deux actes de référence que sont la dénotation et la mention-sélective. Cette confusion est présente dans le rituel comme dans l'apprentissage de la langue chez l'enfant, voir Scheffler, Israel, *Symbolic worlds : art, science, language, ritual*, Cambridge, Cambridge university press, 1997, pp. 14-15 et p. 144. Voir en particulier la référence à une origine du langage : « At the beginning there was a confusion of words and things, a mixture of use and mention [...] Ernst Cassirer refers to the notion of an « essential identity between the word and what it denotes » as characterizing such phenomena. Alternatively, I suggest, they may perhaps be grouped under the general idea of a confusion of denotation with mention-selection, the creation of a family of representations in which each term indifferently refers to its instances and, concurrently, to its companions signs »

361. Goodman, *Langages de l'art*, préface ; Goodman, *Manières de faire des mondes*, chapitre I. Susanne K. Langer exerce une pareille influence sur Goodman, qui dès les années 50 propose dans *Philosophy in a New Key*, (voir Langer, *Philosophy in a New Key*, New York, Penguin Books, 1942), de s'intéresser au symbolique à la croisée d'une théorie du symbolisme en logique, et d'une histoire culturelle des formes symboliques pour laquelle le rituel joue une fonction de premier plan. Pour l'influence de Cassirer et Langer sur la démarche de Scheffler,



le rituel n'est pas un mode de symbolisation analysé au titre des langages de l'art, pas plus que le rituel n'est évoqué en tant que version de monde dans *Manières de faire des mondes*. Aussi, en analysant le rituel dans le cadre de la théorie de référence de Goodman, Scheffler produit une confrontation qui n'a pas vraiment eu lieu entre la théorie du fonctionnement de Goodman et une analyse des formes symboliques (Cassirer, Langer)<sup>362</sup>. Cette confrontation produit des effets sur la compréhension des rituels. La différence de perspective sur le rituel qu'implique une référence constante à la théorie des symboles de Goodman, permet de comprendre par exemple la fonction mimétique des rituels en terme de fonctionnement symbolique. C'est la fonction que joue chez Scheffler la notion de mention-sélection, que Scheffler annexe aux voies goodmaniennes de la référence<sup>363</sup>. Si la perspective de Langer est intéressante parce qu'elle interprète déjà le rituel en terme de référence, la faiblesse de son analyse pourtant est de comprendre la référence sur le seul mode de la dénotation ; et ce faisant de ne pouvoir rendre compte pleinement d'un phénomène comme celui de l'identification mimétique<sup>364</sup>. Pour Scheffler, le rituel doit pouvoir être compris aussi bien comme expressif, exemplifiant certains gestes, mentionnant certaines choses, ré-effectuant une histoire. Puisque le rituel est lié à l'objet par de « multiples liens référentiels »<sup>365</sup>, se pose donc la question de savoir quelles sont la nature de ces liens, et si comme tout lien référentiel, ils peuvent être rompus, manquer leur cible, c'est-à-dire rater la référence.

Proposant une théorie du fonctionnement symbolique du rituel, Scheffler est

---

voir *Symbolic Worlds*, « Cassirer and Langer on Ritual » p. 130 « Two recent thinkers may be considered pioneers of the symbolic treatment I offer : Ernst Cassirer and Susanne Langer ».

362. Scheffler, *Symbolic worlds*, Aspects of ritual, §2 « Cassirer and Langer on Ritual ». Scheffler retient de Cassirer l'idée que les rituels, comme les mythes doivent être évalués positivement, et de Langer l'idée que le rituel doit être pensé du point de vue formel des symboles qui y sont en jeu, la structuration des émotions, non des émotions elles-mêmes.

363. Scheffler, *Symbolic worlds*, pp. 142-146 ; *Lire Goodman*, Rituel et Référence, §§7-8 pp. 78-82.

364. *Lire Goodman*, « Rituel et Référence », p. 81. « Que le même terme dénote un objet donné et mentionne sélectivement lui-même ainsi que des représentations parallèles de l'objet, nous fournit ainsi une prise sur la transition [identification mimétique] que nous recherchions. Car dans cet apprentissage du terme lui-même, il a la double fonction de dénoter et également de sélectionner les mentions parallèles. Et la confusion de ces deux fonctions légitimes d'un même mot, par des enfants ou des adultes, des anciens ou des modernes, semble plus compréhensible que la simple confusion d'un symbole, considéré seulement comme dénotatif, avec le dénotatum ». Nous avons légèrement modifié la traduction française, gêné par les deux néologismes qui y étaient introduits : « mention-sélectivement » et « réfère dénotativement ».

365. *Ibid.*, p. 69.

donc particulièrement attentif à la façon dont le rituel peut être correctement ou non exécuté, et par conséquent au type de normativité qui s’y fait jour dans la manière qu’a le rituel de faire référence. Or il est particulièrement intéressant, que mobilisant ici la théorie goodmanienne des symboles (notation, distinction entre art allographique et autographique, problème de l’exemplification et de l’expression), Scheffler renvoie également aux analyses d’Austin sur le performatif ; montrant par là la porosité qu’il peut exister entre la doctrine des échecs d’Austin, qui nous sert de méthode, et le point de vue du fonctionnement symbolique adopté par Goodman, qui nous sert de cadre théorique. Cette rencontre entre la théorie des performatifs d’Austin et du fonctionnement symbolique de Goodman sur le terrain des rituels, justifie que l’on intègre au répertoire des incorrections, une analyse des différentes possibilités qu’a un rituel de n’être pas correctement exécuté.

En premier lieu, un rituel peut être décrit comme un ensemble de gestes à exécuter. Pour une telle exécution, comme pour une exécution musicale, ne pas exécuter le bon geste, peut disqualifier le rituel en tant que rituel réussi, c’est-à-dire le disqualifier en tant qu’exemple du rite. C’est un point important de l’analyse de Scheffler, que le rituel puisse être compris comme, en droit, assimilable à un art allographique, qui possède sa propre notation :

Chaque geste rituel possède des spécifications déterminées, des normes auxquelles il doit satisfaire. Elles peuvent être verbalement exposées et écrites, transmises oralement ou comprises dans le contexte – mais il est habituellement très clair qu’il y a une exécution correcte et une exécution incorrecte. Dès lors chaque exécution réussie est un exemple du rite en question<sup>366</sup>.

Autrement dit, il est des façons de mal exécuter un rituel, comme il en est de mal exécuter une partition, et par conséquent de n’être pas un exemple de la chose (rituel ou œuvre musicale) en question. Toutefois il n’est pas très clair de savoir comment exposer de telles spécifications ou normes pour qu’un geste rituel soit ou non correctement exécuté car si pour la musique les critères sont purement syntaxiques, pour les rituels ces spécifications sont diverses, et parfois même dépendantes du contexte, et peuvent concerner les propriétés que le geste rituel exemplifie (Nous l’avons vu, pour l’exécution musicale, ce type de correction est

---

366. *Ibid.*, p. 70.

secondaire par rapport à l'identification de l'œuvre).

En particulier, il existe des conditions ou des normes qui regardent non seulement l'exécution mais l'exécutant lui-même :

Un rituel impose des contraintes constitutives à ses exécutants aussi bien qu'à ses exécutions. Les exécutants doivent être ceux qui sont prescrits, dûment institués, choisis, oints ou appointés, ceux qui satisfont aux spécifications autoritatives<sup>367</sup>.

C'est ici que la référence à la théorie des symboles de Goodman ne suffit pas, car la distinction entre contrefaçon et exécution ratée, en tant que cette distinction recoupe celle entre art autographique et allographique, est en fait rendue problématique par une analyse du rituel. Scheffler comprend le rituel comme une forme symbolique qui est tout aussi bien sujette à être mal exécutée (comme une œuvre musicale) et à être contrefaite, puisque compte tenu du fait que des conditions pèsent sur les exécutants, il est en fait impossible de ne pas tenir compte de l'histoire de la production de l'œuvre elle-même :

Une exécution d'un rite prétendant faussement satisfaire à de telles contraintes sera bien une contrefaçon, non pas seulement d'une exécution donnée mais du rite lui-même<sup>368</sup>.

Pour maintenir le rituel dans le cadre de la distinction proposée par Goodman entre les symboles que l'on peut contrefaire, et ceux qu'on ne peut pas, il faudrait alors imaginer une forme de notation ou de partition qui ne tienne pas seulement compte de l'exécution présente mais aussi de l'exécution passée. Scheffler pense que de telles conditions portant sur les exécutants peuvent être partitionnables, c'est-à-dire que l'on peut exposer ces stipulations dans une partition, sans que l'on ne soit obligé d'introduire une notion comme celle de l'authenticité de la production<sup>369</sup>.

Toutefois le problème est aggravé si l'on tient compte non plus seulement des aspects formels de l'exécution, avec son lot de stipulations qui regardent les exécutions passées, comme la chaîne apostolique qui autorise la personne du prêtre à exécuter certains types de rituels, mais encore les intentions des exécutants comme

---

367. *Ibid.*, p. 74.

368. *Ibid.*, p. 74.

369. *Ibid.*, p. 75.

des participants :

Si certains rites requièrent non seulement un modèle d'exécution, mais aussi une intention spécifique de la part des exécutants, la notationnalité est rendue impossible puisque l'évaluation d'une intention est notoirement difficile<sup>370</sup>.

Est intéressante dans l'analyse de Scheffler, la façon dont la question du ratage possible du rite, en tant qu'acte référentiel, menace à chaque niveau de l'analyse de déborder de la distinction que propose Goodman entre art allographique et art autographique<sup>371</sup>.

L'analyse du rituel montre ainsi qu'il existe pour tout type d'activité symbolique, différentes façons de rater et donc d'être faux, en des sens irréconciliables de la simple fausseté factuelle ou même formelle qui sert de critère d'identification de l'œuvre avec ses différentes exécutions. D'où l'importance de la référence à Austin dans cette analyse du rituel, qui avait bien vu, à propos des performatifs, qu'il existe diverses façons pour un acte de langage de rater ce qu'il censé faire. De même qu'un acte de langage, un rituel peut être diversement caractérisé en fonction du type de condition normative auquel il fait défaut :

Même quand on pense qu'un rite donné requiert une intention, nous devons nous demander quelle est la force du réquisit : sa violation vide-t-elle le rite de sa valeur ou la diminue-t-elle simplement en le rendant creux, pour employer la terminologie d'Austin<sup>372</sup> ?

Scheffler continue pourtant de lire la doctrine des échecs d'Austin à la lumière du problème goodmanien posé au sujet de l'identité de l'œuvre. La référence à Austin sert en effet ici à montrer que tout manquement à l'intention prescrite par une partition du rituel, ne signifie pas pour autant que telle exécution n'est pas un exemple correct du rituel en question. Il est vrai qu'Austin avait proposé une distinction entre le manquement aux conditions A et B qui concernent la procédure et les personnes qui les accomplissent, donc pour le cas du rite, les contraintes formelles du rituel et les contraintes s'exerçant au niveau de la personne

---

370. *Ibid.*, p. 76.

371. Même si Scheffler maintient, sous réserve de difficultés importantes, qu'il est possible de rendre « partitionnables » les intentions elles-mêmes, voir *ibid.*, p. 76.

372. *Ibid.* Voir aussi la deuxième conférence d'Austin dans *Quand dire, c'est faire*.

de l'exécutant, et à côté de ces contraintes, les contraintes  $\theta$  regardant l'intention de la personne accomplissant l'acte :

Lorsque la procédure – comme il arrive souvent – suppose chez ceux qui recourent à elle certaines pensées ou certains sentiments, lorsqu'elle doit provoquer par la suite un certain comportement de la part de l'un ou de l'autre des participants, il faut que la personne qui prend part à la procédure (et par là l'invoque) ait, en fait, ces pensées ou sentiments, et que les participants aient l'intention d'adopter le comportement impliqué<sup>373</sup>.

Austin insiste sur la distinction, marquée par le changement d'alphabet, entre les conditions A et B et les conditions  $\theta$ , dans la mesure où un manquement aux premières impliquent un non-accomplissement de l'acte, alors qu'un manquement aux secondes conditions impliquent que, dans une moindre mesure, l'acte n'est pas correctement accompli au sens où il y a un abus quelque part concernant la procédure. C'est précisément cette différence de gravité dans le ratage symbolique que Scheffler convoque ici, afin de montrer que le problème de l'intention dans le rituel peut, en un sens, être envisagé comme second par rapport au problème de l'identité du rituel. Autrement dit, il s'agit toujours bien pour Scheffler de répondre à la question goodmanienne de l'identité de l'œuvre, qui motive tout le second mouvement de *Langages de l'art* : quand est-ce qu'une exécution est-il un exemple correct de l'œuvre ?

Toutefois, en mettant de côté le problème particulier posé par la distinction entre deux types de syntaxes dans les arts, on peut entendre cette question d'une façon beaucoup plus générale : quand est-ce qu'une version symbolique est correcte ? Cette question oblige bien sûr à un double décentrement, qu'accomplit d'ailleurs la perspective adoptée par la suite dans *Manières de faire des mondes* : du problème de l'identité à celui plus général de la correction (qui inclut y compris pour les arts d'autres standards de correction, à côté de seule correction orthographique, comme le mérite ou des contraintes contextuelles) ; des œuvres d'art à d'autres formes symboliques comme les cartes, les diagrammes, les systèmes constructionnels, la perception elle-même en tant qu'elle met en jeu des concepts.

Une fois ce décentrement accompli, nous comprenons pourquoi la doctrine des

---

373. Austin, *Quand dire, c'est faire*, p. 49.

échecs proposée par Austin dans la seconde conférence de *Quand dire, c'est faire*, est décisive si elle permet de nous rendre attentifs à la variété des façons que nous avons de manquer le réel que nous visons, dans des actes de référence qui débordent la seule dénotation (les performatifs pour Austin, le rituel ici pour Scheffler, en tant qu'il peut être analysé dans le cadre de la théorie des symboles de Goodman), et par là à la variété des contraintes normatives qui pèsent sur toute référence<sup>374</sup>. C'est ce qui est déjà à l'œuvre dans l'analyse par Scheffler du rituel dans la mesure où le problème de l'identité du rituel, et avec lui de la formulation d'un critère de correction purement syntaxique ou orthographique, est sans cesse complexifié par la mise au jour d'autres manquements au rituel : problèmes liés à l'interprétation des gestes exemplifiés, conditions pesants sur la nature de l'exécutant, intention, nature de la ré-effectuation opérée.

En ce sens on peut dire que l'analyse par Scheffler du rituel montre avec beaucoup d'intelligence, en confrontant la théorie des symboles de Goodman, et la méthode d'Austin, comment une analyse du dysfonctionnement éclaire le problème du fonctionnement symbolique et de sa normativité souterraine.

## Conclusion

Faire une liste complète de tous les cas d'incorrection répertoriés par Goodman depuis *La structure de l'apparence* est une tâche malaisée. Et en effet, Goodman ne construit pas à propos des aventures de la référence, et de nos diverses activités symboliques, comme Austin pour nos actions, une table de l'erreur. D'ailleurs Goodman, contrairement à ce qu'a essayé de faire Austin<sup>375</sup> n'a pas eu l'intention de réaliser une telle tâche. Ces deux auteurs semblent pourtant partager une certaine méthode de repérage de la faute. Et il est également vrai que tous deux accordent une fonction révélatrice à l'erreur – révélatrice de ce qu'on peut attendre d'une action

---

374. Nous rappelons ici la formule déjà commentée d'Austin : « Nous pourrions espérer découvrir ce que sont ces conditions par l'examen et le classement des types de cas où quelque chose fonctionne mal, où l'acte constitue, par conséquent, au moins jusqu'à un certain point un échec » *ibid.*, p. 48.

375. Cette tâche est à l'œuvre chez Austin dans les articles « Un plaidoyer pour les excuses », et « Feindre » des *Écrits philosophiques* ; ainsi que dans *Quand dire, c'est faire*.

humaine qui fonctionnerait bien. Ce que nous avons démontré par là, c'est que d'un point de vue méthodologique, les perspectives d'Austin et de Goodman pouvaient être comparées. La manière de repérage de la faute chez Goodman, peut bien endosser la remarque d'Austin selon laquelle l'anormal met au jour le normal.

Pour Goodman l'infortune d'un symbole à faire ce qu'il devrait faire est bien en dernière analyse le révélateur des circonstances qu'il faut prendre en compte pour que ce symbole puisse normalement fonctionner. Ce que nombre de cas d'incorrection, de fait, mettent en évidence c'est l'importance des circonstances dans l'évaluation de la façon dont un système symbolique fonctionne ou non correctement : relativité au contexte et aux standards de représentation pour le cas du réalisme, repérage des circonstances de production dans l'identification d'une œuvre autographique (savoir si une peinture est ou non authentique), ajustement au contexte pour savoir quelle propriété un échantillon doit exemplifier, et quelle ressemblance avec son sens littéral une métaphore doit mettre en avant afin d'être vraie, c'est-à-dire ni désuète ni tout simplement fausse. La table des erreurs d'Austin fait le même travail, dans la mesure où chaque type particulier d'infortune (mésusage, abus, ratage, nullité de l'acte etc.) montre qu'une certaine circonstance n'a pas été correctement prise en compte.

Toutefois la relativité au contexte, qui peut s'entendre ici comme une forme de contextualisme (voir chapitre 6), ne signifie nullement relativisme puisque la détermination du contexte est dirigée vers un partage clair du correct et de l'incorrect, et pour les cas des affirmations, vers une détermination du vrai et du faux. Il convient également de rappeler que la reconception de la vérité que propose Goodman ne saurait aucunement être rapportée à ce qui est associé, dans le contexte de la philosophie américaine, à une certaine entente de la déconstruction (Derrida, Rorty). Affirmer que la vérité est un concept trop étroit, trop exigeant, et qui doit être élargi afin de pouvoir être applicable à des formes symboliques non verbales, et non assertives, ne signifie nullement abandonner la raison, ou la dénoncer en tant qu'instance aliénante. Putnam a bien sûr raison de dire que la philosophie de Goodman est inassimilable à une conception déflationniste des pouvoirs de la raison, ou critique de ses pouvoirs en tant qu'instance aliénante<sup>376</sup>.

---

376. McCormick, *Starmaking*, « Irrealism and Deconstruction » pp. 195-196. On pourrait toutefois

Nous avons écrit ce chapitre dans l'idée que le relativisme, entendu en un certain sens, devait être une figure repoussoir, et que c'était bien une forme d'adéquation avec le réel, qui était, chez Austin, comme chez Goodman, toujours recherchée. Compte tenu des déclarations de Goodman contre le réalisme entendu en un certain sens, qui l'amènèrent à défendre une forme d'irréalisme, il serait malvenu de qualifier une telle position de « réaliste ». Nous essayerons de préciser cette position dans la troisième partie. Nous pouvons cependant à bon droit affirmer qu'une telle attention au contexte, au réel ne s'accorde pas avec une position avec laquelle du réel, comme de nos symboles, on fait ce que l'on veut. Qu'un en sens, qu'il faudra préciser, nos symboles façonnent le réel, et qu'en un autre, le réel impose ses contraintes à toute forme de symbolisation, ne défait pas le réel, mais montre au contraire que l'activité symbolique est une chose bien réelle, qui a des effets sur le réel, et enfin que le réel est une chose à laquelle nous pouvons nous référer.

A côté du contexte, la familiarité avec des normes de la représentation ou certaines façons de catégoriser le réel, la maîtrise des systèmes symboliques, l'insertion de nos activités référentielles dans des formes-de-vie jouent un rôle dans la correction, comme le respect de la cérémonie joue un rôle dans la réussite de certains performatifs. Il ne s'agit pas de défendre ici une conception, en réalité un peu trop faible pour comprendre quoi que ce soit, du pouvoir que joue l'habitude dans nos activités stéréotypées ; plutôt, c'est montrer la normativité à l'œuvre dans toutes nos activités symboliques.

Pour Austin, comme pour Goodman, un commun intérêt pour le fonctionnement et par conséquent pour ce que révèlent sur lui toutes les formes possibles de dysfonctionnement, motive cette reconception des notions de vérité et même de réalité, que nous avons rapidement présentée au premier chapitre. Et en effet ce dont il est question, c'est bien du type de correspondance avec les faits qui est attendu d'un énoncé correct, d'une image correcte, ou encore d'une partition réussie. La fonction de la « doctrine des échecs » est de jeter une lumière particulière sur les façons dont l'action (Austin) ou le faire (Goodman) fonctionnent normalement. Or il y a plus de façons de rater une chose que de la réussir, même

---

se demander, si la volonté de comparer ces deux perspectives n'est pas, pourtant, le signe d'une compréhension également manquée par Putnam de l'irréalisme goodmanien. Cette question sera abordée dans le dernier chapitre.



si chacune des façons de la rater montre un autre aspect de ce qui est attendu d'une façon pour qu'elle réussisse. C'est aussi ce que fait entrevoir un répertoire des cas d'incorrection, en ce que ce répertoire nous montre les diverses façons qu'a un symbole de rater le réel dans chaque tentative que nous faisons pour le produire ou s'y référer (la différence entre faire le réel et s'y référer n'ayant plus de sens dans la perspective adoptée par Goodman).

Sur la variété des échecs possibles de la référence, que l'on oppose à la fausse évidence de ce qui fonctionne, nous ne pouvons ici que renvoyer à la formule de Tolstoï : « Toutes les familles heureuses se ressemblent ; mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon ». On pourrait ajouter à la phrase de Tolstoï que cela ne signifie en rien qu'il y ait plus de familles malheureuses que de familles heureuses. Car un des aspects de la philosophie d'Austin, c'est qu'en dépit de tous les échecs possibles du dire, ce qui est remarquable, c'est que la plupart du temps nous nous comprenons tout à fait. A fortiori cela est vrai pour Goodman pour qui les échecs ont parfois un aspect relativement artificiel, et les réussites un caractère habituel qui entre pour partie dans leur justification même.

Il existe pourtant une différence importante entre les deux perspectives. Elle se situe dans ce qu'Austin et Goodman considèrent comme étant une action susceptible d'échouer.

Austin considère dans *Quand dire, c'est faire*, le malheur d'un usage possible du langage, qui est l'usage performatif. En remarquant que l'assertion peut également être susceptible d'échouer sans être pourtant fausse, Austin étend ce modèle à la plupart de nos énoncés. Comme nous l'avons vu, le sous-texte de la philosophie du langage d'Austin, est une philosophie de l'action. Austin a en vue la faillite toujours possible de l'action humaine. Et c'est cette dimension que nous avons voulu mettre en avant en reprenant l'expression employée par Narboux « d'une sécularisation de la faute ». C'est encore cette idée que Stanley Cavell a en vue lorsqu'il évoque à propos d'Austin « la vulnérabilité sans fin de l'action humaine »<sup>377</sup>. En d'autres termes, si le performatif peut échouer, c'est qu'il est précisément une action.

Qu'il faille voir derrière la philosophie du langage d'Austin, une philosophie de

---

377. Cavell, Stanley, *Un ton pour la philosophie : moments d'une autobiographie*, Paris, Bayard, 2003.

l'action, est bien mis en évidence par le texte d'Austin sur les excuses, qui comme le montre Benoist<sup>378</sup> doit se lire comme un pendant à la doctrine des échecs. Si le langage est défini par Austin comme une « activité heureuse ou malheureuse »<sup>379</sup>, c'est bien parce que toute action en général peut aller de travers, comme le montre la richesse de notre vocabulaire lorsqu'il s'agit d'adresser des excuses « c'est par inadvertance, j'ai été contraint, contre mon gré, par maladresse, par inattention, par accident, par erreur etc... ». Il y a autant de façons de s'excuser que de façons de mal se comporter ou de rater une action. Cette liste de « malheurs » rappelle que l'action humaine est faillible. Plus encore, comme le dit Benoist, une action ne l'est véritablement que dans la mesure précisément où elle peut être tentée, c'est-à-dire ou réussir ou au contraire échouer<sup>380</sup>. C'est précisément cela, cette normativité, qui distingue l'action humaine de l'action mécanique ou stéréotypée.

Il est maintenant remarquable que le verbe qu'utilise Austin pour qualifier l'action est l'infinitif anglais « *to do* ». Et, en effet, le type d'action, dont il essaye de dégager les conditions d'un fonctionnement normal ou anormal<sup>381</sup>, est l'action ordinaire, l'action dont on peut faire une description. Et c'est à la philosophie du langage ordinaire que revient la tâche de travailler sur ce genre de descriptions, dans la mesure où le langage ordinaire porte en lui toutes les distinctions que l'homme a jugé bon de faire. Sauf licence humoristique, lorsqu'Austin convoque des saynètes extraordinaires (marcher sur un bébé, baptiser un pingouin), les échecs dont Austin fait la liste, sont des échecs tout à fait courants ou habituels.

La différence apparaît immédiatement entre ce type d'échec ordinaire et le type d'incorrection qui sert de modèle à Nelson Goodman pour élaborer une théorie du fonctionnement. Le cas paradigmatique du *vleu* et de toutes sortes d'autres « gruesome » prédicats que Goodman invente à des fins théoriques, nous le montre

378. Benoist, *Sens et sensibilité*.

379. Laugier et Al-Saleh, dir., *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, p.173.

380. Ce motif de l'échec est moins présent dans *Le Bruit du Sensible*, où Benoist montre qu'il n'y a pas véritablement de sens à essayer de chercher des preuves du réel, y compris là où on le rate. Voir, Benoist, *Le bruit du sensible*.

381. Il est intéressant que le titre de l'article de Laugier dans *Dynamiques de l'erreur*, reprenne ironiquement le titre de *Quand dire, c'est faire [How to do things with words]* : « How not to do ». Dans les deux cas de fonctionnement, normal ou anormal, il s'agit bien de regarder cette modalité particulière de l'action qui est celle du « *to do* », de l'action tout simplement que Goethe mettait « au commencement ».

de façon exemplaire. Faut-il mettre cette différence sur le compte d'une conception différente du faire ? Que peut bien signifier faire une erreur chez Goodman, s'il s'agit d'autre chose qu'une action que l'on peut rater ? Faut-il entendre ce faire en un sens plus engagé, dans la mesure où il engage celui qui fait une erreur dans un véritable travail constructionnel, comme s'il fabriquait une fausse version plus encore qu'il n'échouait en un sens très ordinaire ?

Il est bien possible en effet, que le faire qui peut échouer chez Goodman ne soit pas le faire de *Quand Dire c'est Faire*, mais le « faire » de *Manières de faire des mondes*. Autrement dit, le *making*, qui désigne aussi bien l'activité de construction logique, que la création artistique, ou que toute autre forme d'activité symbolique : le *faire* par lequel nous nous référons au monde en le fabriquant, en en faisant des versions, par les diverses voies de la référence qu'examine Goodman.

Goodman était d'ailleurs lui-même conscient de cette différence entre les deux infinitifs anglais « to do » et « to make ». Dans un paragraphe de l'article « Notes on Well-Made World », Goodman précise ainsi la différence entre sa propre conception du faire, c'est-à-dire celle d'un faire qui utilise les mots, avec celle à l'œuvre dans les conférences données par Austin. Bien sûr, Austin et Goodman réfléchissent tous deux à la façon dont nous pouvons faire des choses avec des mots et, partant, partagent une même vue sur la façon dont nos actions sont travaillées par une normativité qui est d'ordre symbolique. Aussi le titre du paragraphe de Goodman est-il un hommage rendu à Austin : « How to make things with words ». Toutefois, Goodman insiste sur la différence de sa conception du faire avec celle d'Austin :

Austin n'a pas explicitement inclus dans ce que nous faisons [*what we do*] avec les mots, la fabrication de choses [*make things*]<sup>382</sup>.

En déplaçant l'action du faire (to do) vers la fabrication (to make), Goodman donne ainsi un sens davantage *poiétique* au titre des conférences d'Austin : il s'agit bien pour lui, de fabriquer des choses ; c'est-à-dire, non pas des objets manufacturés mais des mondes, avec les versions verbales que nous en donnons. En organisant catégorialement le donné, nous en produisons une version et nous produisons éga-

---

382. « With Apologies to Austin who did not explicitly include making things in what we do with words » *Starmaking*, p. 159. C'est à ma connaissance la seule référence à Austin dans les textes publiés de Nelson Goodman.

lement les critères de correction à l'aune desquels cette version pourra être qualifiée comme correcte ou incorrecte :

Finding what is already there may turn out to be very much a matter of making<sup>383</sup>.

Il apparaît ainsi que le repérage des malheurs de la référence est inséparable, dans la perspective de Goodman, d'un point de vue constructionnel sur le réel. C'est en construisant le réel, c'est dans les différentes versions que nous pouvons donner du réel, que nous pouvons le manquer. Alors que chez Austin, celui qui manque une référence, manque seulement sa référence, chez Goodman celui qui manque une référence, produit une version incorrecte du monde. Nous essayerons de préciser plus tard quelle position sur le réel est impliquée par la notion de *worldmaking* (chapitre 6).

Maintenant, du point de vue de la comparaison avec Austin le déplacement de vocabulaire indique autre chose encore : le rejet par Goodman d'une certaine philosophie de l'ordinaire. Une telle différence se manifeste en effet dans la façon qu'ont ces deux auteurs de concevoir l'activité philosophique. Alors que pour Austin, il s'agit de décrire des pratiques ordinaires, d'élaborer une « phénoménologie linguistique »<sup>384</sup>, pour Goodman il s'agit plutôt de corriger, réviser, reconstruire des systèmes symboliques. Il y a un sens à dire que ces deux façons différentes caractérisent (du moins pour Goodman), d'un côté la philosophie du langage ordinaire de laquelle il se distingue, et de l'autre côté la philosophie analytique. Il est vrai, à tout le moins que les méthodes d'Austin et de Goodman sont très dissemblables : le vocabulaire ordinaire, le dictionnaire, l'étymologie et les arrêts de jurisprudence pour Austin<sup>385</sup>, le langage logique, l'étude des systèmes, et l'invention d'énigme philosophique pour Goodman. En particulier, pour Goodman, c'est par l'analyse philosophique plutôt que par la description de nos pratiques ordinaires que l'erreur se fait jour<sup>386</sup>.

---

383. *Ibid.*

384. Austin, *Ecrits philosophiques*, p. 143.

385. *Ibid.*, pp. 149-151.

386. Goodman, *Problems and projects*, pp. 41-44 ; Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman* chapitre 1.

Cette différence a-t-elle alors des conséquences sur la façon dont chacun conçoit la manière dont il se peut qu'un faire soit incorrect ? Une question qui pourrait être formulée, et qui a souvent été formulée comme une critique à l'encontre de la philosophie de Goodman, concerne la façon dont une version<sup>387</sup> du monde peut échouer, être fausse alors qu'en face de cette version ne se situe aucun monde indépendant d'elle qui viendrait lui opposer une quelconque forme d'adversité. Dans la thèse du worldmaking en effet, une version ne saurait être confrontée à un monde déjà fait, indépendant d'elle. Dans une telle perspective que peut alors signifier « échouer » ?

C'est ce type de difficulté que nous avons essayé à l'occasion de soulever, comme pour le cas des défauts de construction logique de notre espace de qualité. Compter la difficulté de compagnonnage comme une erreur, c'est faire fond sur un espace déjà ordonné des qualités dans notre perception ordinaire. Mais est-ce une objection valide, s'il n'existe pas de mondes en dehors de ceux que nous construisons ? En particulier, si l'on affirme que cette version phénoménale est tout aussi artificielle qu'une construction logique, comment définir la position que nous occupons lorsque nous trouvons des difficultés à la construction logique opérée par Carnap ?

Dans « Notes on Well-Made Worlds », Goodman précise le sens qu'il faut donner à un échec toujours possible du worldmaking. Ce sens se dit dans un vocabulaire étonnamment austinien. Goodman explique en effet qu'une version du monde peut échouer :

A la façon dont les pièces d'un puzzle peuvent être incorrectement assemblées, ou dont un moteur peut échouer à démarrer, une affiche attirer l'attention, ou un camouflage dissimuler<sup>388</sup>.

C'est dire qu'une version du monde peut échouer de multiples façons dans la manière qu'elle a de *fonctionner*, de remplir certaines fins qui lui sont assignées, de référer. Bien que Goodman ait une conception plus ambitieuse du faire, et que la référence soit dotée pour lui d'une valeur presque poétique (référer c'est faire un

---

387. Nous employons ici le vocabulaire qui sera celui de Goodman à partir de *Manières de faire des mondes*.

388. « In the way a jigsaw puzzle can be wrongly put together, or a motor fail to run, a poster to attract attention, or a camouflage to conceal », McCormick, *Starmaking*, p. 159.

monde), le modèle de l'incorrection continue d'être le dérapage de l'action, c'est-à-dire l'impossibilité de faire quelque chose avec la référence – au sens ici de « to do something ». Ce qui échoue lorsque la référence est manquée, c'est la possibilité de faire quelque chose avec nos symboles. Il est donc vrai de dire que d'une certaine façon, pour Austin comme pour Goodman, le sens y est tributaire de l'usage (sans réduire bien sûr l'usage à nos actions les plus ordinaires : il y a des usages très sophistiqués comme en sciences ou dans les arts).

Il est par ailleurs remarquable que confronté à ces nouvelles infortunes de l'action (le gardien de prison, Mary Tricias, un tableau qui ne serait pas du tout réaliste), nous soyons bien devant le même type de malaise que celui décrit par Austin et pour les performatifs ratés, et pour les actions malencontreuses (par exemple écraser un bébé dans la rue). Or il y a bien un sens à caractériser ce malaise-là comme l'indice qu'une certaine forme de dérapage par rapport au réel y est en jeu<sup>389</sup>.

L'incorrection, ce n'est donc pas seulement la fausseté (bien qu'être faux, ce soit une des façons d'être incorrect) c'est cette forme de non-sens, mais qui n'en est pas un au sens logique, produite par une action qui rate. Goodman ne fait qu'ouvrir un peu plus le champ des façons dont une action symbolique peut échouer, dans l'exacte mesure où il démultiplie les voies de la référence, et par conséquent démultiplie aussi les voies par lesquelles on peut manquer la référence : ne pas utiliser les bons standards de représentation, utiliser un prédicat qui n'est pas implanté, ne pas prendre en compte les bonnes propriétés qu'un échantillon exemplifie, rater un transfert d'étiquettes d'un règne vers un autre, faire des erreurs logiques de construction. Comme chez Austin ces façons sont dépendantes du contexte, de sorte que l'idée même d'échec présuppose que s'opère à chaque fois un accrochage avec le réel, c'est-à-dire tout à la fois une accroche avec le réel, et un accroc qui vient révéler comment une version, de façon négative, s'accroche sur son monde.

---

389. S. Laugier a remarquablement mis en évidence, à partir d'une lecture comparée de Austin et de Goffman, que les actes sociaux sont sujets à ce même type de malaise dès lors qu'un échec s'introduit dans le fonctionnement normal de l'interaction, *Ibid*, pp. 152 et sq. Nous avons nous-mêmes essayé de rapprocher au chapitre 1 la perspective adoptée ici avec certaines enquêtes ethno-méthodologiques, en formulant toutefois des doutes quant à la réalité de ce malaise pour un problème comme celui du vleur par exemple.

Goodman explore de nouvelles voies de la référence aux prises avec de nouveaux types d'erreur et d'infortune. L'échec peut concerner la fonction représentative d'une carte (les cartes fallacieuses), l'exécution d'une partition, ce qu'un bâtiment exemplifie, ou encore un système de construction logique. Comme pour Austin en revanche, ces types d'infortune toujours possibles de nos systèmes symboliques ne sont ni le non-sens logique – une carte ou une image peuvent-elles jamais être concernées par le non-sens<sup>390</sup> ? – ; ni la fausseté factuelle entendue en un sens naïf.

Aussi, pour revenir à la question posée à propos de la possibilité qu'une version soit incorrecte, si nous n'avons pas de monde auquel la rapporter, une première réponse peut être ici déjà esquissée. Qu'il n'existe pas un tel monde, indépendant de nos versions, n'invalide pas le point de vue de l'erreur, il en montre plutôt la nécessité. Il n'existe pas un tel monde qui puisse servir de critère, soit. Il existe pourtant des versions ratées du monde (nous allons bientôt examiner à titre de ratage paradigmatique celui du *vleu*), et quelle que soit la façon dont ces ratages apparaissent, sont identifiés, ils nous montrent, bien plus que toute théorie métaphysique sur la réalité<sup>391</sup>, que c'est bien du réel qu'il est toujours question (bien que *du réel*, ne soit pas *le Réel* au sens d'une unique Réalité), de la façon dont on s'y réfère, l'identifie, dans nos activités symboliques. C'est-à-dire aussi ce que nous pouvons faire de réel avec nos symboles, c'est-à-dire la manière dont nous pouvons les utiliser, et dans leur usage leur conférer un sens. Ce que nous avons dans ces deux premiers chapitres essayé de faire apparaître, c'est la réalité de nos ratages<sup>392</sup>

---

390. Nous renvoyons ici à la théorie tractarienne de l'image, voir Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001 (Collection Tel 311).

391. Le point de vue que nous choisissons d'adopter sur le worldmaking, et plus généralement sur la philosophie de Goodman, s'oppose ainsi à une interprétation qui serait davantage métaphysique de Goodman (que ce soit une interprétation métaphysique de sa position irréaliste ou une interprétation métaphysique de son constructionnalisme). Il me semble important de rappeler ici que cette interprétation dite métaphysique ne peut pas être aussi facilement rejetée qu'une interprétation de type « relativiste ». Et d'ailleurs, sur plusieurs points, le point de vue que nous adoptons semble compatible avec une interprétation qui ne renonce pas à voir dans la philosophie de Goodman un nouveau type de projet métaphysique, ou plus exactement le renouveau de la métaphysique au 20ème siècle (une métaphysique renouvelée qui aurait été mise au contact du pragmatisme et du positivisme logique). Ainsi de l'usage que nous faisons de la notion d'engagement ontologique au chapitre 6.

392. Elgin parle à propos de cette réalité de nos ratages, d'un **fait brut**. La formule est intéressante, voir Elgin, *Considered judgment*, p. 101 : « Without a criterion of justification, we have no basis for distinguishing justified from unjustified claim. But unless we can draw that distinction, we seem unequipped to validate any proposed criterion [...] But that we accept

quelle que soit l'irréalité d'un monde qui serait indépendant des versions qu'on en donne<sup>393</sup>. A cet égard, il n'y a qu'une théorie du dysfonctionnement qui puisse nous dire comment cela fonctionne, un symbole.

Concluons cette première partie par deux remarques qui vont rendre plus claire la lecture que nous voudrions faire ici de Nelson Goodman :

En raison du pouvoir révélant que joue chez Goodman l'analyse des échecs et infortunes possibles de la référence ; en raison également de la disparité qu'il existe entre possibilités d'échouer et possibilités de réussir, étant entendu qu'il y a plus de façon de rater quelque chose que de la réussir, il y a quelque chose d'égarant à mettre au centre de l'analyse la notion de « correction » : à attendre d'elle qu'elle résolve tous les problèmes, à s'étonner qu'elle soit si indéterminée chez Goodman, et au fond presque équivoque. La notion de correction, comme celle de vérité sont des notions complexes qui ne prennent leur signification que de façon négative, du point de vue de ce qu'Austin appelle « une doctrine des échecs ».

L'attention accordée par Goodman aux multiples façons qu'a une version du monde d'échouer à être une version correcte du monde, depuis la reconstruction de *l'Aufbau* proposé dans *La structure de l'apparence*, jusqu'à l'anecdote de Mary Tricias relatée dans *Manières de faire des mondes*, montre bien que Nelson Goodman ne peut en aucun cas être qualifié de relativiste, si l'on entend par relativiste l'idée que tout fonctionne toujours très bien, que toutes les versions du monde sont également vraies, un prédicat « *vleu* » aussi pertinent qu'un prédicat « vert ». Il s'agit chez Austin comme chez Goodman de mettre en œuvre une « théorie nouvelle de la pertinence », qui est d'abord une « théorie de l'impertinence »<sup>394</sup>.

De ces deux remarques on peut aisément comprendre comment la position réaliste peut être soutenue par une attention extrême accordée à ce qui rate. Pour dire les choses rapidement : il n'y a pas plus éclatant démenti de la thèse idéal-

---

some sentences, reject others, and withhofld still others is a brute fact, there for us to use ».

393. Encore une fois, le problème de l'irréalisme goodmanien sera abordé plus en détail dans la troisième partie. Nous ne le mentionnons ici que pour montrer d'une part qu'il n'invalide pas le point de vue de l'erreur, d'autre part qu'il le rend nécessaire, enfin que le réel n'est pas forcément là où la philosophie le cherche.

394. Nous reprenons les mots de S. Laugier dans la conclusion de son article « How not to do » in *Dynamiques de l'erreur*, p. 162.



liste – qui se prolonge dans une certaine version relativiste et post-moderne – que de remarquer qu'un faire peut possiblement échouer à faire ce qu'il est censé faire. Nous proposons pour cette raison de faire une lecture réaliste de l'irréalisme de Goodman. Nous nous efforcerons dans la dernière partie de rendre appréciable la force de ce paradoxe.

## Deuxième partie

### La projection du réel

*En tous cas, et de manière assez mystérieuse, il arrive, ainsi que Sammler s'en était rendu compte, qu'on soit toujours, et avec quelle vigueur, quelle force de persuasion, ramené à la condition humaine. De sorte que les reflets de ces particules au sein de notre manière peindront en pointillé tout ce à quoi l'homme aspire, tous les courants autour de lui. Ses nerfs projetteront toujours une ombre rayée, comme les arbres sur l'herbe, comme l'eau sur le sable, un réseau de lumière.*

---

Saul Bellow, *La planète de Mr Sammler*

## Chapitre 3

# L'énigme de l'induction

*One afternoon I was sitting with some children in the grass and they asked me « Why is the sky blue? » — « Because the sky is blue. » — « I wanna know why the sky is blue. » — « The sky is blue because you wanta know why the sky is blue. » — « Blue blue you », they said.*

---

Jack Kerouac, *The Dharma Bums*

Adoptant « le point de vue de l'erreur » présenté dans le premier chapitre, nous voudrions montrer à partir de l'exemple du *vleu* comment s'élabore dans la philosophie de Nelson Goodman une théorie du fonctionnement. Cette démonstration occupe les trois prochains chapitres.

Il y a bien sûr des raisons philosophiques à demander au *vleu*, plutôt qu'à un autre cas de ratage, de jouer ce rôle. Déjà, ce serait suivre le cours de l'histoire des préoccupations de Goodman et indiquer comment son œuvre s'inscrit dans le double héritage de la pensée logique du cercle de Vienne et du pragmatisme américain. Ensuite, c'est à l'occasion de la formulation d'une solution à cette énigme-là que Goodman invente les formes d'arguments (l'ajustement mutuel entre usage et définition) et les notions philosophiques (implantation, projectibilité) qui constituent l'assise conceptuelle de l'élaboration d'une théorie du fonctionnement, pour toutes nos activités symboliques. Y sont donc particulièrement exposés ce style

philosophique ou cette manière de répondre à des difficultés que Putnam qualifie de « méta-philosophie » de Nelson Goodman<sup>395</sup>. C'est dire aussi que la façon dont s'élabore la solution à la nouvelle énigme de l'induction illustre tout à fait le type de satisfaction mêlée d'inquiétude que les arguments de Goodman provoquent chez ses lecteurs. A ce titre, les concepts de projectibilité et d'implantation que la solution au problème de l'induction mobilise, permettent d'adresser directement des questions comme celle du scepticisme ou celle du relativisme<sup>396</sup>. Aussi voudrions-nous montrer dans cette seconde partie, que l'énigme du *vleu* et sa solution constituent un cas paradigmatique de la théorie du fonctionnement qui s'élabore dans l'œuvre de Goodman.

### 3.1 Introduction : un premier aperçu du problème et de sa solution

L'énigme du *Vleu* est formulée par Goodman à l'occasion des *Sherman Lectures* données à Londres en mai 1953. L'essai *Faits, Fictions et Prédictions* est composé des textes du « Projet 1953 » et d'une autre conférence prononcée en mai 1946 au cercle philosophique de New-York<sup>397</sup>. Comme indiqué dans l'introduction à la première édition, ces conférences traitent de « problèmes étroitement liés »<sup>398</sup> : la première conférence traite du problème logique posé par les contrefactuels ou conditionnels irréels et les conférences de 1953 affrontent ce même problème en le mettant en relation avec celui du possible, des dispositions et de la validité logique de l'induction. Toutes ces questions sont « étroitement liées » dans l'exacte mesure où elles concernent la forme nomologique ou légale [law-like] de certains

---

395. « La théorie de l'implantation repose sur la métaphilosophie de Goodman », Hilary Putnam, Avant-Propos à Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, vol. 1, Paris, Éd. de Minuit, 1985, pp. 11-12 (Propositions).

396. Pour cette lecture inquiète parce que sceptique de l'énigme du *Vleu* voir Hacking, *Le plus pur nominalisme* ; Read, *Practices without foundations ?* ; Kripke, *Règles et langage privé*.

397. Goodman, Nelson, *Faits, fictions et prédictions*, vol. 1, Paris, Éd. de Minuit, 1985 (Propositions), en réalité le titre de l'essai reprend le titre de ces conférences de 1953 prononcées à Londres.

398. *Ibid.*, p. 17.

énoncés<sup>399</sup>. En effet, un conditionnel contrefactuel sera dit valide s'il énonce une relation causale ou légale entre une certaine condition et un événement physique, entre (a) « gratter une allumette » et (b) « l'allumette s'enflamme »<sup>400</sup>. De même, une propriété dispositionnelle indique une forme de rapport causal entre la propriété et ce qui la possède. Dans telles conditions qu'il faut spécifier tel corps sera dit *inflammable*. C'est dire qu'un énoncé dispositionnel peut être ainsi caractérisé : « si l'allumette était grattée, alors elle s'enflammerait ». Enfin, la question de l'induction concerne la possibilité de passer de cas connus à des cas inconnus ou des cas passés à des cas futurs sur la base du repérage d'une régularité ayant forme de loi. L'essai de 1954 s'inscrit ainsi dans l'héritage de la question humienne concernant l'induction et la causalité. Il s'agit d'interroger la forme nomologique de certains énoncés en faisant l'économie du principe de causalité selon un dispositif ontologique que l'on pourrait qualifier de huméen<sup>401</sup>. Pour partie, ces problèmes demeurent irrésolus. C'est ce qu'indique Nelson Goodman dans l'introduction<sup>402</sup>.

Les sciences peuvent-elles cependant se passer d'un tel vocabulaire (disposition, causalité, induction), parce qu'il poserait des difficultés logiques qu'aucune philosophie ne parviendrait à formuler ? Russell déjà affirmait en 1947 que ne pas compter comme valides nos inductions familières, ce serait « jeter par-dessus bord presque tout ce que la science et le bon sens considèrent comme connaissance »<sup>403</sup>. Un tel constat fait écho à la crainte formulée par Goodman : Un pur et simple abandon de ces questions vaudrait en réalité comme « *abandon* de la philosophie des sciences »<sup>404</sup>. Bien sûr, une solution consisterait à se décharger du problème en le considérant comme dépourvu de sens ou insoluble. Là contre, contre le risque

399. « Pour plus de commodité, j'utiliserai l'expression nomologique [law-like] dans le cas des propositions qui, qu'elles soient vraies ou non, satisfont aux autres exigences de la définition d'une loi », *Ibid*, p.44.

400. « Il semble donc que, pour qu'un conditionnel contrefactuel soit tenu pour vrai, la proposition générale requise pour l'inférence doive être une loi. Si c'est le cas notre problème devient alors de distinguer exactement entre les lois causales et les faits casuels » *Ibid*, p. 42.

401. « Toute tentative de tracer la distinction en se référant à une notion de force causale peut être écartée sur le-champ comme étant de nature non scientifique», *Ibid*, p. 43.

402. *Ibid.*, p. 17.

403. Il s'agit de la conclusion du chapitre sur Hume, voir Russell, Bertrand, *Histoire de la philosophie occidentale : en relation avec les événements politiques et sociaux de l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Les Belles lettres, 2011 (Le goût des idées).

404. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 18.

ou la tentation de la déflation, Goodman poursuit plus en avant l'effort de clarification philosophique, en adoptant d'une part une stratégie que l'on peut qualifier de nominaliste, en contribuant d'autre part à une clarification philosophique de ce que l'on entend en philosophie des sciences par la notion de « confirmation » empirique.

Dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, les questions de la justification de l'induction, de la preuve empirique, et de la confirmation ont été largement débattues par les positivistes logiques du Cercle de Vienne qui partagent avec Goodman une même critique à l'égard de la métaphysique<sup>405</sup>. Goodman qui connaissait alors les travaux de Carnap, et la philosophie des sciences américaine (C.I Lewis, Hempel) était au fait de ces débats. *Faits, fictions et prédictions* doit donc se lire à la lumière d'un problème qui concerne la philosophie des sciences, et d'un problème qui emporte avec lui quelque chose d'inquiétant pour la logique des sciences. La solution de Goodman au problème de l'induction, elle, ne partage ni la tonalité victorieuse de certains écrits viennois, ni le scepticisme qui a pu lui être attribué ou dans lequel certains philosophes de la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle ont cherché une justification de leur propre conception déflationniste de la philosophie. En particulier, nous voudrions montrer que la solution que formule Goodman à l'énigme n'autorise pas une lecture sceptique ou relativiste de sa philosophie<sup>406</sup>. Et s'il vrai que cette solution « repose sur la métaphilosophie de Goodman », le texte de 1954 donne peut-être une indication sur la façon dont il faudrait en fait lire l'ensemble de l'œuvre de Goodman. Revenons-en maintenant à la difficulté logique qui motive depuis le départ le projet de *Faits, fictions et prédictions*.

La conférence de 1946 « *Dans de beaux draps* » requalifie le vieux problème de la causalité en ces termes : « *un énoncé général est nomologique si et seulement s'il est acceptable avant la détermination de toutes ses instances* », c'est-à-dire qu'il opère une généralisation à partir de cas observés, et qu'il fait certaines prédictions

405. Pour un compte rendu de ces débats voir, Scheffler, *Anatomie de la science* ; Hempel, Carl Gustav (1905-1997), *Aspects of scientific explanation : and other essays in the philosophy of science*, 1965.

406. Évidemment il s'agira de préciser ce que l'on entend par scepticisme, et en particulier il s'agira de montrer qu'il faut distinguer un problème sceptique, d'une solution sceptique à ce même problème.

concernant des cas encore non observés<sup>407</sup>. L'enjeu est en fait de définir ce que l'on entend par « acceptable » dans la définition de la forme nomologique. Plus exactement, il s'agit de discriminer entre les énoncés *acceptables* et ceux qui ne le sont pas – ceux qui seraient par exemple des énoncés seulement accidentels. La conférence de 1953 vise à préciser les critères d'acceptabilité de certains énoncés, alors définis en terme de « projectibilité ». Il se trouve qu'aucun critère syntaxique ne permet de faire la discrimination recherchée entre énoncés nomologiques et énoncés accidentels ; en particulier aucun critère qui relèverait de la simple forme de généralité de certains énoncés<sup>408</sup>. Par ailleurs, pour des raisons nominalistes, aucun principe causal ne saurait être présupposé comme justification de certains énoncés ayant une forme nomologique. Ni la syntaxe, ni un projet sémantique chargé de présupposés métaphysiques ne sont en fait d'aucun secours.

Une loi est seulement un énoncé utilisé pour faire certaines prédictions. Plus exactement, une loi se caractérise par le fait d'être un énoncé formulant un certain nombre de prédictions acceptables. Une telle définition est empruntée par Goodman à Hume : « *Je veux seulement mettre en relief l'idée humienne selon laquelle ce n'est pas parce qu'une proposition est une loi qu'on l'utilise pour effectuer une prédiction, mais c'est parce qu'elle est utilisée pour faire une prédiction qu'on l'appelle loi* ». Dès la conférence de 1946, c'est donc la référence à Hume qui indique de quelle façon il faut reformuler la question pour qu'elle ne regarde plus du côté d'une justification métaphysique du concept de causalité, mais du côté d'une enquête sur la normativité à l'œuvre dans certaines de nos prédictions.

Bien sûr l'acceptabilité d'un certain énoncé en tant qu'hypothèse de forme nomologique dépend de la façon dont cette hypothèse a été par le passé confirmée par une certaine quantité de preuves empiriques. Essayer de donner une « *définition positive de la dépendance en question* »<sup>409</sup>, c'est donc regarder du côté des théories de l'induction et de la confirmation. Pourtant la confirmation n'est pas un critère suffisamment clair pour parvenir à une définition positive de cette dé-

407. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 45.

408. « Il est évident qu'aucun critère purement syntaxique ne peut être adéquat, car même la description la plus détaillée de faits particuliers peut être ramenée à une forme présentant le degré désiré d'universalité syntaxique » *ibid.*, p. 43.

409. *Ibid.*, p. 47.

pendance<sup>410</sup>, et à la fin de la conférence de 1946 Goodman précise que le problème de savoir quand un prédicat « *peut à partir de cas connus, être projeté sur des cas inconnus* » doit être substitué au problème de savoir « *quels sont les énoncés confirmables* »<sup>411</sup>. En un sens donc, le passage d'une théorie de l'induction à une théorie de la projection était déjà esquissé dans la conférence de 1946. Toutefois la conférence de 1946 s'arrêtait à ce constat sans développer davantage cette théorie de la projection :

A ce point de la discussion, je n'ai encore aucune solution à ces problèmes. Pourtant celle-ci doit être trouvée. En effet, le fait d'accepter un énoncé ne lui confère l'autorité de gouverner des cas contrefactuels, qui ne peuvent être directement vérifiés, que s'il existe un lien entre le fait d'accepter l'énoncé et la possibilité de faire des prédictions vérifiables [...] Le critère provisoire de loi proposé ici est raisonnablement satisfaisant parce qu'il exclut les énoncés indésirables et ramène ainsi un aspect de notre problème à la question de savoir comment définir les circonstances dans lesquelles un énoncé est acceptable<sup>412</sup>.

Le projet de 1953 reprend donc ici le problème des contrefactuels. Dans la première conférence « *Le trépas du possible* », Goodman remet en perspective les difficultés soulevées par les contrefactuels, en comparant la forme logique des contrefactuels avec celle des propriétés dispositionnelles et la modalité logique du possible. Il s'agit de redéfinir ces termes de façons à ce que les difficultés qu'ils soulèvent ne soient plus des difficultés concernant la fiction[Fiction] mais le seul problème bien connu de la relation logique entre certaines prédictions[Forecast] et certains faits[Fact] observés<sup>413</sup>. « *Le trépas du possible* » signifie ainsi l'élimination logique de ces entités problématiques comme les *possibilia*, les dispositions, les contrefactuels, par leur reformulation en des termes qui font apparaître le concept de projection. La deuxième conférence rapporte cet ensemble de problèmes à celui de l'induction. C'est alors qu'est présenté « le vieux problème de l'induction »<sup>414</sup>,

---

410. Nous verrons plus en détail quels sont les défauts d'une théorie de la confirmation.

411. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 49.

412. *Ibid.* Une telle formulation, « définir les circonstances dans lesquelles un énoncé est acceptable » illustre parfaitement la façon dont il s'agit au fond principalement chez Goodman de faire une théorie du fonctionnement symbolique.

413. Une telle formulation a ici pour objectif d'éclairer la relation entre les trois termes figurant dans le titre de l'essai de 1954.

414. C'est Popper qui pour la première fois appela le « problème de l'induction » « le problème de Hume ». Goodman reprend cette appellation devenue classique en précisant pourtant qu'il faut



c'est-à-dire la présentation qu'en fit Hume dans *Le Traité de nature humaine*. Goodman introduit le principe psychologique de l'habitude et montre que ce principe répond, dans un premier temps, à la question que se posait Hume puisqu'il suffit à opérer la distinction entre des prédictions valides et invalides.

Cependant, il reste à définir plus précisément quelles sont les règles explicites de l'inférence inductive, comme cela a pu être établi pour la déduction avec la théorie des syllogismes. C'est cette tâche que Goodman appelle « théorie de la confirmation », et qui illustre ce que Goodman attend de l'analyse philosophique<sup>415</sup>. La théorie de la confirmation répond à la question « qu'est-ce qu'être un *exemple* positif d'une hypothèse ? ». Une telle question se heurte à un certain nombre de paradoxes logiques que Hempel fut le premier à mettre en avant<sup>416</sup>. Ils trouvent une résolution dans l'appel à des informations complémentaires<sup>417</sup>. Seulement, ce recours à des preuves empiriques non mentionnées, ou tacite, n'est d'aucun secours pour la nouvelle énigme que propose Goodman et qui concerne l'utilisation d'un nouveau prédicat de couleur comme le *vleu* [Grue]. Le prédicat « *vleu* » est défini ainsi : « s'applique à toutes les choses examinées avant *t* pour peu qu'elles soient vertes, et à toutes les autres choses pour peu qu'elles soient bleues »<sup>418</sup>. En quoi ce prédicat si artificiel peut-il inquiéter nos inférences ordinaires, et en particulier rendre inopérante une théorie de la confirmation comme celle développée par Hempel ou Carnap ? Le problème, avec l'introduction de ce prédicat, c'est qu'il parvient parfaitement à remplir sa tâche : rendre impossible une justification de l'induction. En effet avec un tel prédicat, une hypothèse comme « toutes les émeraudes sont *vleues* » est aussi bien confirmée par le passé (l'ensemble de nos preuves empiriques) que l'hypothèse « toutes les émeraudes sont vertes ». Mais alors comment peut-on être sûr que la prochaine émeraude observée, c'est-à-dire

---

distinguer « le problème de Hume » du problème que se posait Hume dans le *Traité de la Nature Humaine*, voir Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, pp. 77-78 « Je tiens tout d'abord à m'inscrire en faux contre la notion courante selon laquelle le problème de la justification de l'induction peut encore être appelé le problème de Hume, lorsqu'il est ainsi complètement dissocié de celui de la description du processus de l'induction ».

415. *Ibid.*, p. 81.

416. Pour une présentation de ces paradoxes, voir le premier chapitre dans Hempel, *Aspects of scientific explanation*.

417. « L'erreur de notre définition consiste à ne pas prendre en considération toutes les preuves empiriques énoncées » Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 85.

418. *Ibid.*, p. 88.

après le temps  $t$  qu'on peut repousser aussi loin qu'on voudra sera verte et non *vleue*, c'est-à-dire bleue ? L'induction est bien rendue par là problématique, puisque nous sommes en présence de deux prédictions incompatibles également confirmées par les observations passées.

Dans la dernière conférence intitulée « Vers une théorie de la projection », Goodman se propose de résoudre cette énigme en faisant appel à un nouveau critère logique : la « projectibilité » d'un prédicat<sup>419</sup>. Un prédicat est dit projectible s'il est bien implanté, c'est-à-dire s'il a été suffisamment projeté dans le passé ou s'il bénéficie de l'implantation de prédicats apparentés. La plus ou moins grande implantation d'un prédicat permet ainsi de définir son degré de projectibilité et un prédicat avec un degré élevé de projectibilité est un prédicat que l'on préférera utiliser pour faire des prédictions. Ainsi se trouve réglé le problème de savoir quel prédicat utiliser entre vert et *vleu*, car le prédicat vert a, comme le dit Goodman, la « biographie la plus impressionnante »<sup>420</sup>. Goodman définit donc la normativité à l'œuvre dans les énoncés nomologiques et selon laquelle certaines prédictions sont considérées comme « acceptables », en termes d'usage linguistique : « *Les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage* »<sup>421</sup>. Une telle solution permet dès lors de répondre aux différents problèmes logiques soulevés par l'utilisation d'énoncés irréels, de termes dispositionnels ou des termes d'espèces.

Nous avons essayé dans ce paragraphe de donner une présentation rapide des différentes étapes de l'argumentation de *Faits, fictions et prédiction*. La plupart des points qui ont été ici esquissés feront l'objet dans les prochains paragraphes d'une analyse plus approfondie. Il était nécessaire d'en passer par un résumé rapide de l'énigme du *vleu* afin d'avoir une vue assez claire de l'argument de Goodman. Comme nous venons de le voir cet argument repose sur ces deux inventions conceptuelles que sont « l'implantation » et « la projectibilité ». En plus de l'étude du texte de 1954, de sa construction, et de sa re-contextualisation au sein des débats lo-

419. Pour une définition de la projectibilité voir *ibid.*, p. 102.

420. *Ibid.*, p. 104.

421. *Ibid.*, p. 124. Il y a un paradoxe ici que nous essayerons plus loin d'interroger au sujet de la méthode de Goodman. Il défend une position qui tout en combattant la méthode de la philosophie du langage ordinaire semble épouser certains de ses traits les plus saillants.

giques concernant la confirmation et la falsification, nous voudrions montrer quelle portée la solution de cette énigme revêt pour une théorie du fonctionnement et comment s'y déploie cette dynamique de l'erreur que nous avons mise au jour dans un premier chapitre. Pour *Faits, Fictions et Prédictions* cette dynamique œuvre sur le terrain de la philosophie des sciences et il faudra accorder une attention particulière à un ensemble de notions qui ont toutes quelque chose à voir avec l'erreur : paradoxe, anomalie, non-sens, falsification.

## 3.2 Buter contre le mur : irréels, confirmation, causalité, signification

### 3.2.1 « Le trépas du possible »

Le problème de l'induction ne s'est tout d'abord posé qu'en rapport à un problème concernant les énoncés contrefactuels, aussi appelés les énoncés irréels. Dans l'introduction à la première édition de *Faits, fictions et prédictions*, Goodman rappelle la genèse du projet<sup>422</sup>. Dès l'été 1944 Goodman travaille sur un manuscrit intitulé « Two Essays on Not-Being ». Goodman s'efforce d'expliquer la notion de conditionnel contrefactuel avant, dans un second essai, de proposer une méthode de réduction aux contrefactuels des notions de « disposition » et « potentialité ». La conférence de 1946 « Dans de beaux draps » est une présentation des difficultés logiques auxquelles Goodman s'est confronté dans cette première tentative. Il est clair qu'en 1944 déjà, le problème des contrefactuels était envisagé de façon parallèle au problème concernant les dispositions et les potentialités. Goodman était alors à la recherche d'une technique visant à reformuler en termes d'énoncés réels des entités fictives ou non-réelles telles que *possibilia*, dispositions, potentialités, selon une stratégie philosophique qu'on caractérise en métaphysique analytique contemporaine comme « actualiste ». Même si cette tentative avait alors échoué, elle montre que l'essai de 1954 s'origine dès le départ dans une problématique

---

422. *Ibid.*, p. 17.

nominaliste<sup>423</sup>.

Les paragraphes 4-5 de la première conférence du « Projet-1953 » montrent comment ces questions logiques sont en fait abordées d'un point de vue nominaliste. Goodman explique en effet qu'il cherche à « traduire » des énoncés fictifs « en énoncés relatifs aux choses réelles » pour que, dans un second temps, il soit possible de régler la question de leur vérité par une simple constatation de faits<sup>424</sup>. Ce point de vue s'oppose au réalisme modal qui entend résoudre le problème des possibles et des contrefactuels par le recours à une logique qui postule l'existence d'une multitude de mondes parallèles<sup>425</sup>. Dans une telle logique, un énoncé irréal, fictif ou possible pourra être évalué comme vrai ou faux à condition que soit précisé le monde auquel il est rapporté. Pour Goodman, cette solution est beaucoup trop onéreuse dans la mesure où elle repose sur une ontologie lourde, peuplée « d'une

---

423. Il faut peut-être rappeler ici que l'orientation philosophique de Goodman est alors largement déterminée par son projet nominaliste. Parmi les premiers articles publiés par Goodman figurent un article publié avec Leonard sur le calcul des individus, ainsi qu'un article concernant la simplicité, voir « The Calculus of Individuals and Its Uses » (with Henry Siggins Leonard). *Journal of Symbolic Logic* 5, 1940, pp. 45-55; « On the Simplicity of Ideas. » *Journal of Symbolic Logic* 8, 1943, pp. 107-121. Cette position sur les énoncés dispositionnels et sur les possibles est qualifiée dans le débat métaphysique contemporain respectivement de position catégorialiste et actualiste. Les textes publiés par Quine et Goodman dans les années 50 et 60 en sont deux exemples. Sur ce débat nous renvoyons au recueil de B. Gnassounou et M. Kistler et au travail de thèse d'Alexandre Declos et en particulier au chapitre « La métaphysique dans Fact, Fiction, Forecast ». Sur les différentes stratégies nominalistes déployées par Goodman, nous renvoyons à l'article de C. Panaccio, « Stratégies nominalistes », in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1, pp. 163-172.

424. « Je ne tente bien entendu en aucune façon de fournir des outils permettant de déterminer la vérité ou la fausseté des énoncés concernant les possibles, mais simplement de proposer une façon de traduire ces énoncés en énoncés relatifs aux choses réelles. Une fois cette traduction effectuée, la question de la détermination de la vérité ou de la fausseté de l'énoncé devient une question relative à la constatation d'un fait » Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 73. Ce programme est apparenté à la théorie de la fiction que Goodman élabore par ailleurs, et dans un texte en réalité antérieur. Voir « On Likeness of Meaning », 1949 in *Problems and Projects*. Ce dernier texte est inspiré, au moins pour ce qui concerne sa partie critique, du fameux texte de Quine « On What There Is », in *Relativité de l'ontologie*.

425. Ce réalisme modal est devenu un paradigme dominant à partir des travaux de David Kellogg Lewis. Des premières tentatives de formalisation de la logique modale sur le modèle d'une sémantique des mondes possibles avaient été entreprises dès la fin des années 40 par Carnap, puis dans les années 50 par Kripke, travaux auxquels se réfère ici Goodman. Pour la présentation de la solution de Lewis au problème des contrefactuels voir Lewis, David Kellogg, *De la pluralité des mondes*, Paris Tel-Aviv, Éditions de l'éclat, 2007 (Tiré à part); Lewis, David, *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 1973 (Library of philosophy and logic).

infinité de mondes possibles »<sup>426</sup>.

La stratégie de Goodman consiste alors à substituer à une métaphysique des mondes possibles une théorie de la projection qui permette de rendre compte des énoncés concernant les « possibles » en termes d'énoncés projetés par l'esprit et relatifs à des choses réelles. Il se trouve que cette mécanique de la projection a été formulée une première fois par Goodman à propos des énoncés dispositionnels.

Tout comme avec les termes-de-disposition, notre façon d'aborder le sujet déplace la question vers la mécanique de la projection<sup>427</sup>.

Tout énoncé dispositionnel est en effet retraduit en terme d'énoncé « projectible », c'est-à-dire comme une étiquette que l'on peut appliquer, selon une logique qui est en son fond inductive, à certaines choses réelles, par exemple l'étiquette « inflammable » à toutes les choses réelles qui s'enflamment dans certaines conditions que l'on peut spécifier<sup>428</sup>. Ainsi également des possibilita, et par suite de la causalité. L'important est de ne pas faire « référence à des pouvoirs occultes »<sup>429</sup> pour régler des problèmes qui ont trait à un certain usage du langage. Il est intéressant que le nominalisme à l'œuvre dans la redéfinition par Goodman du problème de la causalité, soit solidaire en fait d'une théorie du fonctionnement symbolique. Un énoncé dispositionnel est une étiquette en *-able* ou *-ible* qui s'applique à des choses, et sur lequel pèsent différents types de contraintes pour qu'il fonctionne correctement. De même, les énoncés contrefactuels (re-traductibles en énoncés dispositionnels), la modalité du possible, la causalité même, (et plus tard Goodman accordera un même traitement aux énoncés de fiction), sont certaines façons que nous avons de projeter des énoncés, c'est-à-dire que l'esprit a de fictionnaliser<sup>430</sup>. Il reste évidemment à déterminer quelles contraintes s'exercent sur ces fictionnalisations et projections de l'esprit, quels sont les prédicats qui sont précisément projectibles.

Goodman est ainsi parvenu à achever l'entreprise logique de traduction. La

---

426. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 7. La critique du réalisme modal sera plus directe encore dans Goodman, Nelson, *Manières de faire des mondes*.

427. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 70.

428. *Ibid.*, p. 62. C'est là le cœur de la stratégie catégorialiste et actualiste.

429. *Ibid.*, p. 61.

430. Ce terme de fictionnalisation permet de faire le lien entre le problème de l'induction et la théorie goodmanienne de la fiction que nous abordons au dernier chapitre (6.4).

fin de la première conférence de 1953 – qui rappelle en ceci le projet initial de 1944 – doit s’entendre comme une déclaration nominaliste.

L’objectif principal de mon propos a été de démontrer que le discours, même lorsqu’il traite des entités possibles, n’a nul besoin de transgresser les frontières du monde réel<sup>431</sup>.

Autrement dit, la mécanique de la projection, par laquelle Goodman se propose de retraduire en des énoncés relatifs à des choses réelles nos énoncés fictifs, aboutit à ce que Goodman appelle le *trépas du possible* : « les processus possibles et les entités possibles disparaissent »<sup>432</sup>. Malgré les défauts d’une telle entreprise de retraduction, parce qu’une telle entreprise n’est pas parvenue encore à fournir un critère clair permettant de distinguer entre les énoncés de forme nomologique et les énoncés seulement accidentels (problème qui va surgir plus tard à propos de l’induction, mais qui intervient déjà pour les énoncés dispositionnels ou contrefactuels), la façon qu’a Goodman de comprendre la modalité logique du possible en terme de « prédicat-en-able » ou « d’étiquettes projetées », est bien en accord avec sa « conscience philosophique », celle-là même qu’il définit dans la préface qu’il rédige au « Projet-1953 ».

Selon que votre conscience est plus libérale que la mienne, je qualifierai certaines de vos explications d’obscurcs ou de métaphysiques, tandis que vous écarterez certains de mes problèmes, les qualifiant d’insignifiants ou de donquichottesques. Tout ce préambule, en somme, pour déclarer que quelques-unes des choses qui me semblent inacceptables sans explication ont pour noms pouvoirs ou dispositions, assertions contrefactuelles, entités ou expériences possibles mais non réalisées, neutrinos, anges, démons et classes<sup>433</sup>.

Est ainsi éliminé tout ce que Goodman qualifiait dans le manuscrit de 1944 de « *non-être* ». Est-ce dire pour autant que l’énigme de l’induction est un problème qu’il faut apercevoir du seul point de vue nominaliste<sup>434</sup> ? Faire une telle lecture conduirait à sous-estimer le rôle que jouent les discussions sur la confirmation et la falsifiabilité dans les débats épistémologiques des années 30 et 40 en Europe et aux

---

431. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 74.

432. *Ibid.*

433. *Ibid.*, p. 54.

434. C’est ce qui pourrait ressortir d’une lecture rapide du texte de Hacking, *Le plus pur nominalisme*.

Etats-Unis. Il est évident que le goût de Goodman pour les « paysages désertiques » joue sa part dans la manière qu'a Goodman d'aborder le problème de l'induction, toutefois il est important de faire droit aux discussions concernant la confirmation dans la mesure où elles jouèrent un rôle déterminant dans la genèse du projet. Il me semble que la lecture la plus efficace consiste justement à comprendre « la mécanique de la projection » élaborée par Goodman comme la théorie qui permet de répondre à ces deux problématiques qui semblent tout d'abord étrangères : l'entreprise de traduction qui obéit à une conscience nominaliste d'une part, le débat épistémologique concernant la confirmation et l'induction d'autre part.

Ainsi, plutôt que de comprendre le nominalisme comme une problématique séparée ou comme un tempérament philosophique (ce qu'en un sens il est aussi), il apparait dès les textes des années 40 et 50 que le nominalisme de Goodman est solidaire d'une théorie du fonctionnement symbolique (traduction des entités problématiques, en étiquettes sur lesquelles pèsent différents types de contraintes qu'il reste à préciser), et de l'idée que nous faisons des versions du monde en utilisant des symboles – de sorte que parler de choses possibles comme du monde réel, c'est à chaque fois faire des descriptions du monde, sans qu'il ne faille pour cela distinguer entre un monde réel et des mondes possibles, qui sont en fait autant de chimères philosophiques<sup>435</sup>. L'analyse du problème de la confirmation, et plus encore l'introduction du prédicat « *vleu* », permettent de comprendre en quel sens le problème de la projection, associé d'abord à une entreprise de traduction nominaliste, est un problème de fonctionnement du langage.

### 3.2.2 Le problème logique de la confirmation

Les énoncés contrefactuels et les énoncés sur les possibles sont donc retraduits par Goodman en énoncés impliquant la notion de projection. Le problème du non-être concerne en réalité la façon dont l'esprit produit un certain type d'énoncés à

---

435. Ce que nous confondons souvent avec le monde réel n'est qu'une description particulière de celui-ci. Et ce que nous prenons pour des mondes possibles ne sont que des descriptions également vraies, énoncées en d'autres termes. Nous en venons à penser le monde réel comme l'un des mondes possibles. Nous devons renverser notre vision du monde, car tous les mondes possibles font parties du monde réel Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p.74.

des fins cognitives. Cette production ne se fait pas à vide, mais repose sur l'observation du passé, et la façon dont ce passé peut précisément être projeté dans le futur. Le rapport entre passé et futur est ce qui détermine un certain type de problèmes logiques, connus dans les années 40 comme les problèmes de l'induction et de la confirmation. Aussi en 1946, à la fin de la conférence « Dans de beaux draps », Goodman rappelle qu'une solution au problème des contrefactuels devait en passer par une théorie de l'induction et de la confirmation :

Le chercheur se tourne naturellement vers les théories de l'induction et de la confirmation pour s'enquérir des facteurs distinctifs et des circonstances qui déterminent si oui ou non une phrase est acceptable sans que la preuve soit complète<sup>436</sup>.

C'est évidemment à ce stade de la démonstration, qu'un traitement strictement nominaliste de la question restait muet, ne fournissant pas suffisamment de critères pour des notions comme « projetable à partir de ce qui a été observé » ou « acceptable ». Le problème de la *fiction* (ou des possibles) devient un problème concernant le type de relation qui s'établit entre certains *faits* (actuels) et certaines *prédictions*, c'est-à-dire le problème de la confirmation. Nous entendons donc dans le titre même de l'essai la double préoccupation, nominaliste d'abord, épistémologique ensuite, qui détermine le projet de Goodman en 1953.

Les théories de l'induction et de la confirmation sont alors l'objet d'une discussion importante en philosophie des sciences. Goodman lui-même participe au débat sur la vérification des énoncés empiriques dès les années 40.<sup>437</sup> Et en effet, le premier article qu'il publie en 1946, « A Query on Confirmation », interroge les développements récents de la théorie de la confirmation élaborée par Hempel et Carnap<sup>438</sup>. Il serait maintenant intéressant de s'arrêter sur cette théorie de la

---

436. *Ibid.*, p. 47.

437. Sur les liens entre Goodman et le positivisme logique voir Misak, C. J., *The American pragmatists*, Oxford, Oxford University Press, 2013 (Oxford history of philosophy); Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*. Misak montre que Goodman hérite des problématiques viennoises par l'intermédiaire de Lewis qui était en contact avec Schlick et Carnap. Cohnitz et Rossberg font le récit de la rencontre de Goodman et Carnap à Harvard par l'entremise de Quine. Ces textes sont intéressants parce qu'il n'existe, à notre connaissance, aucune étude d'importance consacrée au lien entre Goodman et le positivisme logique.

438. C'est Carnap qui introduit le vocabulaire de la confirmation dans la philosophie des sciences du 20<sup>ème</sup> siècle. Le terme apparaît pour la première fois dans son sens technique dans l'article



confirmation afin de comprendre en quel sens elle détermine certains des problèmes rencontrés par Goodman dans *Faits, fictions et prédiction*, et a fortiori certaines façons de référer au monde.

Une théorie de la confirmation regarde la façon dont une preuve empirique peut servir de confirmation à une hypothèse scientifique. En ce sens, elle est à la théorie de l'induction, ce que l'implication logique est à la théorie de la déduction<sup>439</sup>. Alors qu'une inférence déductive trouve sa validité dans le respect d'une certaine forme logique donnée par la théorie des syllogismes (la forme de l'implication logique), l'inférence inductive trouve sa validité dans la confirmation de l'hypothèse qu'elle formule par des observations empiriques. De fait, la théorie de la confirmation est au cœur de la réflexion sur la validité logique des inférences inductives. Évidemment, ce type d'inférence pose des problèmes logiques particuliers : Qu'est-ce qu'une vérification empirique ? Comment isoler l'observation empirique de la théorie qui la soutient ? Une hypothèse vérifiée un grand nombre de fois est-elle une hypothèse vérifiée de façon certaine ? Ou seulement de façon probable ? Une hypothèse confirmée est-elle une hypothèse vérifiée ? Quelle forme ont les hypothèses susceptibles d'être confirmées ? Il faudrait distinguer en fait différents moments philosophiques de la discussion sur la vérification. Ce ne sont bien sûr pas les mêmes réponses qui sont apportées à chacun des moments de la discussion sur le concept de vérification.

Un premier moment de la discussion est engagé par le débat viennois sur le

---

que Carnap rédige en 1934 comme une réponse à une critique de C. I. Lewis : *Testability and Meaning*. Voir le texte d'introduction de Pierre Wagner à la première traduction française de *Testabilité et Signification*, Paris, Vrin, 2015. La théorie de la confirmation sera par la suite développée par Hempel et Carnap. Voir Hempel, *Aspects of scientific explanation* 1965 ; Carnap, Rudolf, *Logical foundations of probability*, Chicago, University of Chicago Press, 1950 ; Carnap, Rudolf, « On the Application of Inductive Logic », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 8, no. 1, septembre 1947, pp. 133-148.

439. « Its basic concept, the degree of confirmation, is in a certain weak analogue of the concept of logical implication, the basic concept of deductive logic » Carnap, « On the Application of Inductive Logic », p. 133 ; « Le professeur Hempel a été l'un des premiers à essayer de définir la confirmation ou l'induction valide. [...] La logique déductive s'occupe principalement de la relation de conséquence, relation entre énoncés qui est indépendante de leur vérité ou de leur fausseté. La logique inductive, selon Hempel, s'occupe d'une relation comparable : la relation de confirmation entre énoncés. Le problème est donc de définir la relation qui existe entre E1 et E2 dans le cas où E1 confère à E2 un certain degré de confirmation » Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 82.

critère de signification. Le programme du Cercle de Vienne, dans ses textes manifestes<sup>440</sup>, indique en effet la tâche qu'il faut entreprendre, de traduction de tous nos énoncés en énoncés d'observation, c'est-à-dire vérifiables empiriquement. Il s'agit d'une interprétation radicale des thèses défendues par Wittgenstein dans le *Tractatus* et selon laquelle la signification d'un énoncé réside dans la méthode de sa vérification empirique<sup>441</sup>. Une telle conception de la signification présupposait qu'une vérification empirique devait être considérée comme définitive et certaine, et que par conséquent la connaissance pouvait être fondée légitimement sur les données des sens, c'est-à-dire dans le compte-rendu de nos expériences sensibles vécues en première personne. Dans cette perspective que l'on peut qualifier de positiviste et de fondationnaliste, l'idée de « vérification empirique » était attachée à l'idée de certitude. Carnap semble partager ces préoccupations jusqu'aux débuts des années 1930, et *l'Aufbau* publié en 1927 en porte les traces. Aussi dans son *Autobiographie intellectuelle*, Carnap écrit-il :

Nous supposons qu'il y avait un certain socle de base de la connaissance, la connaissance du donné immédiat, qui était indubitable. Tout autre genre de connaissance était censé être fermement soutenu par cette base et, en consé-

---

440. Pour un aperçu des thèses centrales du Cercle et une bibliographie complète, voir Carnap, Rudolf *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits : Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010 (Bibliothèque des textes philosophiques). On reviendra sur ce point dans un autre paragraphe mais l'on peut déjà rappeler ici ce simple fait chronologique : *Faits, fictions et Prédications* est publié vingt ans après qu'eurent lieu aux Etats-Unis les premiers débats concernant le critère vérificationniste de la signification tel qu'il fut élaboré par les positivistes viennois et en particulier par Schlick et Carnap. Lorsque Goodman s'intéresse au milieu des années 40 au problème de la confirmation, il prend en cours un débat qui commença dès le début des années 1930 lorsque Carnap prononça sa conférence à la rencontre de *l'Annual Philosophical Association* de Baltimore. C'est alors Lewis qui discute les thèses de Carnap, opposant une version pragmatiste de la vérification à la version logique présentée par Carnap. Le texte de Carnap *Testability and Meaning* est en partie une réponse à ces critiques. Goodman avait connaissance de ces débats, et il se trouve que c'est Goodman qui conduisit en voiture Carnap à cette conférence de Baltimore, comme l'indique la correspondance de Quine et Carnap : « Everything is in order for our trip to Baltimore. A man by the name of Goodman, who is busy with your Aufbau, will take us in a large car », R. Creath(ed.), *Dear Carnap, Dear Van : the Quine-Carnap correspondence and Related Work*, Berkeley, University of California Press, 1990. Pour une présentation détaillée de la rencontre entre le Cercle de Vienne et la philosophie américaine des années 30 voir R. Creath (ed.), *Rudolf Carnap and the Legacy of Logical Empiricism*, Springer, Dordrecht Heidelberg New-York, 2012, pp. 89-113 « Carnap's Encounter with Pragmatism ».

441. C'est surtout en 1929, dans une série d'entretiens avec Schlick et Waismann, que Wittgenstein semble adopter une telle vue vérificationniste.

quence, pouvoir être décidé avec certitude. Telle était l'image que j'avais donnée dans le *Logischer Aufbau* [...] Cette conception conduisait au principe de vérifiabilité de Wittgenstein, selon lequel il est en principe possible de parvenir soit à une vérification définitive soit à une réfutation définitive de tout énoncé doué de signification<sup>442</sup>.

Ce premier concept de vérification empirique devait toutefois être rendu problématique par diverses considérations. D'une part des discussions internes au « cercle » concernant la possibilité de distinguer entre énoncé d'observation et énoncé théorique, ou encore la prise en compte du caractère logiquement suspect des amplifications inductives, devaient conduire à une « libéralisation de l'empirisme » et une redéfinition du critère d'empiricité. D'autre part la rencontre intellectuelle entre le positivisme viennois (Schlick, Carnap, Neurath) et la philosophie des sciences américaine d'inspiration peircienne (C.I Lewis, puis plus tard Quine et Goodman) devait amener des éclaircissements quant à ce qu'il fallait attendre d'une vérification empirique, et d'une notion purement positive de la signification. Cette problématisation de l'empirisme dans les années 30 et 40 constitue le second moment des discussions philosophiques sur l'idée de vérification empirique.

La discussion menée dans les années 1930 par articles interposés entre Carnap et Schlick d'un côté et Lewis de l'autre côté montre quels étaient alors les enjeux philosophiques attachés à la réflexion sur le concept de vérification empirique. Dans son article de 1934 *Experience and Meaning*<sup>443</sup> Lewis reconnaît une parenté de vue entre la maxime pragmatiste et le critère empiriste de signification<sup>444</sup>. Pourtant, Lewis regrette que l'idée de signification soit entendue de façon si restrictive, c'est-à-dire restreinte aux énoncés d'observation, et qu'elle conduise à mettre hors-jeu toute théorie des valeurs et toute éthique<sup>445</sup>. Il émet d'autre part des réserves quant à la pertinence de la méthodologie solipsiste<sup>446</sup> présumée par la notion empiriste de vérification. Lewis récuse en particulier l'idée qu'il at-

442. Schilpp, Paul Arthur, *The philosophy of Rudolf Carnap.*, La Salle, Ill., Open Court, 1963, p. 57.

443. Lewis, Clarence Irving, *Collected papers.*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 1970, pp. 258-276.

444. Cette parenté englobe également les néo-réalistes américains ainsi que les théoriciens de la physique des années 20 et 30. *Ibid.*, p. 258.

445. *Ibid.*, pp. 259-260.

446. *Ibid.*, pp. 261-267.

tribue à Russell, et que le positivisme viennois semble reprendre à son compte, que toute connaissance empirique soit confinée dans les strictes limites de ce que nous pouvons observer ici et maintenant, par accointance. Alors la connaissance, quoique certaine, se réduirait en effet à une sorte d'intuition ou d'émotion et qui pour cette raison serait incommunicable<sup>447</sup>. Pour Lewis toute connaissance empirique se divise en un moment de conception et un moment de vérification, et tandis que le premier moment n'est pas suspendu à une conception restrictive de la signification, le second moment ne doit pas être compris comme une vérification en première personne, dans l'instant  $t$  de l'observation. Aussi l'épistémologie de C. I Lewis réserve-t-elle un sort à la prédiction, aux expériences possibles ou encore aux hypothèses contrefactuelles dont Lewis affirme qu'elles ont une fonction cognitive et pratique importante<sup>448</sup>. A ce titre *Faits, fictions et prédictions*, s'inscrit directement dans le sillage de la philosophie de la connaissance formulée par Lewis<sup>449</sup>.

De fait, le pragmatisme développerait une conception plus riche de l'expérience dans la mesure où il ne s'arrête pas à l'expérience immédiate vécue en première personne, et qu'il ne partage pas, avec le positivisme logique, une conception déflationniste de la philosophie (notamment en ce qui regarde la possibilité de formuler une éthique rationnelle). Comme l'a très bien remarqué Jocelyn Benoist dans *Sens et Sensibilité*<sup>450</sup>, « pour qu'une expérience soit une expérience, il faut qu'elle fasse une véritable différence », et donc qu'il y ait une durée et un changement entre d'un côté la conception et de l'autre côté la vérification. L'expérience est chez Le-

447. « Knowledge would collapse into the useless echo of data directly given to the mind at the moment, and meaning would terminate in the immediate envisagement of what is meant ». *ibid.*, p. 264.

448. Lewis, Clarence Irving, *An analysis of knowledge and valuation*, La Salle (Ill.), Open Court, 1946, p. 21 (The Paul Carus lectures 7) : « Les énoncés catégoriques au sujet de ce qui est le cas dans la réalité sont constitués d'énoncés hypothétiques exprimant nos manières possibles d'agir et leurs conséquences présumées ».

449. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 29.

450. Benoist, *Sens et sensibilité*. Benoist y discute au chapitre 5 le poids que revêt l'expérience dans les philosophies de Schlick et Lewis, en regardant deux textes : *Forme et Substance*, une conférence prononcée par Schlick à Londres en 1931, et le texte de Lewis *Mind and the World Order*, qui date de 1929. Il est intéressant que la discussion qui a lieu en 1935 sur les concepts de signification et de vérification empirique soit anticipée dans ce qui oppose les conceptions que se font Lewis et Schlick de l'expérience, bien avant que Carnap ne devienne un interlocuteur des philosophes américains.

wis une « aventure » qui prend place entre le moment de la signification, et un moment différent qui est celui de la « vérification » :

L'expérience vérifiable ou possiblement à venir tient lieu de ratio cognoscendi du fait objectif<sup>451</sup>.

Une telle conception de l'expérience doit rendre à la notion de vérification empirique plus de mouvement – et en effet pour Lewis, les chemins de la vérification peuvent être assez retors : comment vérifier nos hypothèses sur la face cachée de la lune ? Comment vérifier nos énoncés concernant les électrons ? A chaque fois, les lois de ce que l'on entend par vérification empirique suivent des directions différentes, adaptées à l'objet étudié. Et il faut, comme le remarque Lewis, avoir parfois recours à des vérifications projetées, lorsque l'observation directe est elle-même impossible, et ainsi séparer l'idée de dénotation, de celle de vérification entendue au sens restreint des positivistes. L'électron a pour Lewis une dénotation, bien qu'il nous soit impossible de traduire les énoncés concernant les électrons en énoncés d'observation formulés en première personne. L'important pour Lewis, c'est qu'une vérification puisse être envisagée, projetée, qu'il puisse y avoir une expérience possible de l'électron<sup>452</sup>. En d'autres termes, Lewis milite pour un élargissement du concept de vérification, qui puisse étendre le champ de la signification à des objets qui ne sont pas directement observables ; mais aussi, qui puisse faire un sort à un problème logique comme celui de l'induction par énumération.

Carnap prend acte de cette critique et répond à Lewis dans son texte publié en 1936 *Testabilité et Signification*<sup>453</sup>. Ce texte est important car il engage pour la première fois la notion de confirmation sur le terrain de l'analyse logique. Conscient des limites du concept de vérification entendu en un sens absolu (Schlick)<sup>454</sup>, Carnap introduit donc l'idée de « degré de confirmation » afin de trouver, en particulier,

---

451. Lewis, *An analysis of knowledge and valuation*, p. 17.

452. Lewis, *Collected papers*, p. 136 : « La conception selon laquelle la connaissance empirique est confinée à ce que nous observons actuellement est fautive. Connaitre empiriquement, c'est être capable d'anticiper correctement une expérience possible ultérieure ».

453. Carnap, *Testabilité et Signification*, Paris, Vrin, 2015 tr. fr. Pierre Wagner.

454. Schlick continue de croire dans son texte sur la causalité : « qu'un véritable énoncé doit pouvoir être vérifié de manière définitive ». Voir Bonnet, Christian. et Wagner, Pierre., *L'âge d'or de l'empirisme logique : Vienne, Berlin, Prague, 1929-1936 : textes de philosophie des sciences*, [Paris], Gallimard, 2006, p. 187 (Bibliothèque de philosophie).

une solution logique au problème posé par l'induction par énumération, ou encore au problème des dispositions. Envisagé au départ comme une réponse à l'article de Lewis, le texte de Carnap donne un sens technique au concept de confirmation, et c'est sur ce nouveau terrain que va être discuté le problème de l'induction dans les années 40 et 50. Historiquement donc, la notion de confirmation est proposée comme une alternative au critère de vérification absolue discuté par les positivistes du cercle de Vienne dès les années 1920.

Du point de vue de cette histoire des concepts de vérification et de confirmation, le texte de Goodman intervient dans ce que l'on pourrait qualifier comme un troisième moment<sup>455</sup> : 1° élaboration d'un nouveau critère pour la signification dans les années 20, 2° remise en cause de ce critère dans les années 30, 3° élaboration d'une théorie logique de la confirmation dans les années 40. Il s'agit alors d'élaborer une théorie de la confirmation qui indique *comment* une hypothèse scientifique peut être instanciée par une observation qui la confirme ou l'infirmes. Jusque là, le concept de vérification empirique avait été désigné comme critère de signification sans que ne soit éclaircie la signification que pouvait précisément avoir ce concept dans le cadre d'une enquête empirique. La théorie de la confirmation a pour tâche de fournir ce contenu logique à l'idée de vérification. C'est en tout cas une telle entreprise qu'a en vu Hempel<sup>456</sup>, indiquant, dans l'introduction de ses *Etudes sur la confirmation*, qu'il existe des énoncés susceptibles d'être vérifiés et d'autres non, et donc que le critère vérificationniste de la signification requiert une analyse logique de la notion de confirmation empirique. En particulier, un problème se pose pour nos lois scientifiques qui sont des énoncés de forme universelle. La difficulté réside dans l'incommensurabilité entre le caractère fini de nos observations et la valeur universelle que nous attribuons à nos énoncés de forme nomologique. Tout sim-

455. Goodman était toutefois au fait des discussions qui eurent lieu entre Carnap et Lewis dans les années 30 : d'une part parce qu'il était l'élève de Lewis à Harvard, d'autre part parce qu'il entretenait par l'intermédiaire de Quine des relations avec Carnap. Il avait ainsi reçu une épreuve du texte de Carnap, *Testabilité et Signification*, avant sa parution.

456. Hempel participe aux réunions du cercle de Vienne dans les années 1929-1930 alors qu'il est un élève de Reichenbach à Berlin. Lorsqu'il émigre aux Etats-Unis, il participe activement à cette rencontre de la philosophie américaine et du positivisme logique dans les années 30 et 40. Carnap, de son côté, dès le milieu des années 30 adhère à une révision du positivisme logique en faveur d'un empirisme plus libéral, et il poursuit aux Etats-Unis l'élaboration d'une théorie de la confirmation.

plement, il n'est pas possible de confirmer un énoncé de forme universelle par une suite d'observations finies qui le corroborent, comme prétend le faire la méthode d'induction par énumération<sup>457</sup>.

Dans le contexte de la philosophie des sciences s'élaborent alors deux stratégies très différentes pour régler le problème de l'induction : la méthode anti-inductiviste de Popper et l'approche purement syntaxique proposée par Hempel et Carnap. Alors que Popper abandonne définitivement l'entreprise logique qui vise à justifier l'induction, proposant une méthodologie de la science qui repose sur la seule déduction<sup>458</sup>, Hempel affronte le problème de l'induction à la lumière d'une théorie syntaxique de la confirmation, suivant la voie ouverte par Carnap dans *Testabilité et Signification*. C'est une telle théorie de la confirmation, que discute Goodman dès la conférence de 1946 et qui détermine largement certains problèmes soulevés par l'induction dans *Faits, fictions et prédiction*.

Il se trouve en effet que la théorie de la confirmation se heurte à un certain nombre de difficultés logiques, exposées par Hempel dans son article séminal « *A Purely Syntactical Theory of Confirmation* »<sup>459</sup>. Une difficulté concerne en particulier la possibilité qu'une hypothèse d'ordre général ne soit en fait confirmée par des observations empiriques qui ne seraient pas à son propos. Par exemple, l'énoncé de forme générale « Tous les corbeaux sont noirs » est confirmé, en vertu de l'équivalence logique avec cet autre énoncé « tous les objets non-noirs sont des non-corbeaux », par n'importe quelle observation faite à propos de la couleur du

---

457. C'est là une objection que Lewis avait par exemple adressée au critère de vérification, voir « Carnap's Encounter with Pragmatism », p. 105. Mais aussi évidemment Popper dans *La logique de la découverte scientifique*. C'est sans doute la raison pour laquelle Carnap a commencé à se préoccuper de la validité inductive et du problème de la confirmation au milieu des années 30.

458. Popper, Karl Raimund, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973 (Bibliothèque scientifique 12). Nous nous contenterons de citer ici cette déclaration de Popper : « Une théorie de l'induction est superflue. Elle n'a pas de fonction dans une logique des sciences. Les théories scientifiques ne peuvent jamais être justifiées ou vérifiées [...] Le mieux que nous puissions dire relativement à une hypothèse est qu'elle a été jusqu'à présent capable de prouver sa valeur et qu'elle été plus féconde que d'autres, bien qu'en principe l'on ne puisse jamais la justifier, la vérifier ni même prouver qu'elle est probable. Cette évaluation de l'hypothèse repose seulement sur les conséquences déductives (les prévisions) que l'on peut en tirer : il n'est même pas nécessaire de mentionner le terme induction », pp. 320-321, Appendice 1\*, *La logique de la découverte scientifique*.

459. L'argument est repris dans le premier chapitre de Hempel, *Aspects of scientific explanation*.

meuble de ma chambre. Le paradoxe des corbeaux résulte de la conjonction de deux règles : 1° le critère de Nicod<sup>460</sup> selon laquelle toute instance positive d'une hypothèse augmente son degré de confirmation ; et 2° la condition d'équivalence logique des énoncés<sup>461</sup>. Nous trouvons un exposé de ce paradoxe au paragraphe III.3 de l'essai de 1954 :

On arrive donc à la conclusion inattendue, qu'en affirmant d'un certain objet qu'il n'est ni noir ni un corbeau, on confirme l'hypothèse : toutes les corbeaux sont noirs. La perspective de pratiquer l'ornithologie sans craindre les intempéries est tellement alléchante qu'elle doit cacher un piège<sup>462</sup>.

Ce paradoxe repose sur ce que Hempel appelle une « illusion psychologique »<sup>463</sup>. L'erreur consiste à ne pas prendre en compte un certain nombre de preuves empiriques implicites, que cependant nous avons à notre disposition. Autrement dit, l'ornithologue de salon omet certaines hypothèses auxiliaires, qui sont pourtant faites de manière tacite lors de nos inférences inductives ordinaires, par exemple que toutes les choses noires ne sont pas des corbeaux

Dans ces cas de confirmation qui ont l'apparence redoutable d'un paradoxe, bien souvent nous ne jugeons pas effectivement la relation à une hypothèse  $H$  d'une unique preuve empirique donnée  $E$  (nous ne respectons pas ainsi la règle méthodologique fictive, caractéristique de tous les cas de confirmation, d'après laquelle nous n'avons pas d'autres preuves pertinentes pour  $H$  que celles incluses dans  $E$ ) ; plutôt, nous introduisons de façon tacite, une confrontation de  $H$  avec un corps de preuves qui consiste en  $E$ , en conjonction avec des informations additionnelles que nous avons en fait à notre disposition<sup>464</sup>.

La contribution de Goodman du point de vue de cette théorie syntaxique, consiste alors à montrer qu'il est possible de rendre apparente ces hypothèses auxiliaires ou informations additionnelles. Il faut pour cela considérer les contraires de l'hy-

---

460. « We shall refer to this criterion as Nicod's criterion. It states explicitly what is perhaps the most common tacit interpretation of the concept of confirmation » *ibid.*, p. 11.

461. Voir §4 Hempel, *Aspects of Scientific Explanation* et §3 « L'étude de Hempel sur la confirmation qualitative » Scheffler, *Anatomie de la science*.

462. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 84.

463. «The impression of a paradoxical situation is not objectively founded; it is a psychological illusion», voir Hempel, *Aspects of scientific explanation*, p. 18; Scheffler, *Anatomie de la science*, pp. 190-194.

464. Hempel, *Aspects of scientific explanation*, p. 18 (nous traduction).



pothèse *inopportune* « Tous les objets non-noirs sont des non-corbeaux », et de l'hypothèse que l'on cherche à projeter en tant que loi. Or ces hypothèses contraires ne parviennent pas à recevoir le même degré de confirmation pour les mêmes observations empiriques, en raison du travail réalisé en silence par les informations additionnelles. L'idée défendue par Goodman est donc que des énoncés logiquement équivalents « Tous les corbeaux sont noirs » (1) et « Toutes les choses non-noires sont des non-corbeaux » (2) peuvent avoir des contraires (3) et (4) qui ne sont pas logiquement équivalents.

$$(x) \quad (Cx \Rightarrow Nx) \tag{1}$$

$$(x) \quad (\neg Nx \Rightarrow \neg Cx) \tag{2}$$

$$(x) \quad (Cx \Rightarrow \neg Nx) \tag{3}$$

$$(x) \quad (\neg Nx \Rightarrow Cx) \tag{4}$$

Que (3) et (4) ne soient pas logiquement équivalents signifie que ces hypothèses ne sont pas infirmées et confirmées par les mêmes preuves. Alors que l'observation (5) « qu'un corbeau a est noir »  $[Ca \cap Na]$  est une preuve de (1) et donc de (2) selon le paradoxe observé par Hempel, il se trouve que (5) infirme (3) mais n'infirme pas (4) car il se pourrait que toutes les choses non-noires et quelques choses noires soient des corbeaux (des infirmations et confirmations différentes pour les deux contraires (3) et (4) auront lieu en présence d'autres preuves, par exemple en présence de (6) « qu'une chose non-noire et un non-corbeau »)<sup>465</sup>. Dès lors, il faut mettre en avant l'idée d'une « confirmation sélective » de nos hypothèses eu égard à un ensemble de preuves empiriques que possède celui qui fait une inférence ordinaire<sup>466</sup>. La théorie de la confirmation élaborée par Hempel et améliorée par le dispositif des hypothèses contraires introduit par Goodman, implique alors que « n'importe quoi

465. Nous renvoyons à Scheffler pour de plus amples commentaires Scheffler, *Anatomie de la science*, p. 211 et sq.

466. Ainsi le véritable ornithologue « néglige l'hypothèse [inopportune], parce qu'il la sait fautive grâce à de nombreuses preuves empiriques, entre autres toutes les choses familières qui sont noires sans pour autant être des corbeaux » Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 85.

ne saurait confirmer n'importe quoi »<sup>467</sup> et offre de fournir des règles syntaxiques pour l'inférence inductive. Par ailleurs elle signale que l'attention philosophique accordée aux hypothèses inopportunes permet de réaliser des progrès dans la tâche de définir d'une façon qui soit syntaxiquement correcte la relation de confirmation.

Aperçues depuis ce point de vue syntaxique pourtant, les théories de l'induction et de la confirmation n'offrent pas de solution au problème que pose Goodman dans *Faits, fictions et prédiction*. En-deçà de la question concernant la confirmation d'une hypothèse par une preuve empirique, en-deçà de la justification de telle inférence inductive particulière, le problème de Goodman dans l'essai de 1954 concerne également la normativité de certains énoncés, c'est-à-dire leur acceptation en tant qu'énoncés de forme nomologique<sup>468</sup>. La théorie de la confirmation proposée par Hempel (et améliorée par Goodman<sup>469</sup>) permet certes de répondre à la question de savoir quand une hypothèse est confirmée mais ne répond pas à la question de savoir quand un énoncé est tout simplement confirmable en vertu de sa forme nomologique<sup>470</sup>. Dire qu'un énoncé est confirmable, c'est en effet dire qu'il a une

---

467. Présenté ainsi le traitement par Goodman du paradoxe de la confirmation a quelques parentés avec le problème de la définition des conditions pertinentes et de la cotenabilité pour les contrefactuels. Il s'agit à chaque fois d'avoir recours à des informations additionnelles. Et de même que la théorie de la confirmation est insuffisante à justifier l'induction en l'absence d'une discussion sur ce qui fait la forme nomologique d'un énoncé ; de même pour les contrefactuels *ibid.*, pp. 34-40.

468. « Les publications existantes sur la confirmation ne sont pas parvenues à établir une distinction claire entre les énoncés confirmables et ceux qui ne le sont pas [...] Comme personne ne s'est arrêté au problème de la distinction entre les énoncés confirmables et non confirmables, la plupart des théories de la confirmation ont traité le flanc à des contre-exemples élémentaires » *ibid.*

469. Hempel explique dans la note 20 p. 24 que l'hypothèse des informations additionnelles est une suggestion de Goodman, voir Hempel, *Aspects of scientific explanation*, p. 24.

470. Parce que Goodman attend de la justification qu'elle aille encore plus loin, il se confronte peut-être davantage au problème de Hume dans sa pleine dimension, c'est-à-dire au problème métaphysique concernant la régularité à l'œuvre dans la nature. Pour la distinction entre le problème de l'induction tel qu'il est thématiquement par Popper, par Carnap ou par Hempel, et le problème de Hume dans ce qu'il a de plus inquiétant, voir l'essai de Meillassoux, Quentin, *Après la finitude : essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Éd. du Seuil, 2005 (L'Ordre philosophique). Évidemment, nous ne pensons pas qu'il soit pertinent de lire l'énigme de l'induction à l'aune de ce parti pris métaphysique. Seulement l'ouvrage de Meillassoux montre remarquablement bien la façon dont le problème de Hume se double en un problème épistémologique, et un doute plus radical. Il nous semble que c'est ce type de dédoublement qui est à l'œuvre, dans une perspective très différente puisqu'il s'agit d'une interprétation donnée au problème du *rule-following*, dans la distinction que fait James Conant entre doute cartésien (épistémologique) et doute kantien (métaphysique). Sur cet aspect presque métaphysique que

forme légale. C'est l'objet du chapitre III de *Faits, fictions et prédictions* de montrer comment s'opère ce passage d'une théorie de l'induction (III.1-2) à une théorie de la confirmation (III.3), et d'une théorie de la confirmation à une théorie de la projection (III.4) :

Du problème de la justification de l'induction, nous sommes passés au problème de la définition de la confirmation. Après certains travaux sur ce dernier problème, il nous reste à distinguer entre les hypothèses confirmables et celles qui ne le sont pas. On pourrait représenter ainsi l'évolution de la question centrale : au départ, nous avons : « Pourquoi un exemple positif d'une hypothèse permet-il de prédire d'autres exemples » ? [le problème de l'induction] Nous sommes passés ensuite à « Qu'est-ce qu'un exemple positif d'une hypothèse ? » [le problème de Hempel]. Il nous reste maintenant à résoudre la question cruciale suivante : « Quelles sont les hypothèses qui sont confirmées par leurs exemples positifs ? » [le problème de la projection]<sup>471</sup>.

Cette logique est en réalité à l'œuvre dès l'article de 1946 puisque Goodman remarquait que si Hempel était parvenu à surmonter la plupart des paradoxes<sup>472</sup> qu'il avait lui-même soulevés à propos de la confirmation, sa théorie syntaxique ne pouvait rien contre le type de difficulté qu'une nouvelle énigme de l'induction mettait au jour. Bien que Goodman n'emploie pas encore le prédicat étrange du « *vleu* », l'énigme qu'il propose repose déjà sur le même type de raisonnement, puisqu'il invente un prédicat *P* semblable au *vleu* : « est pioché avant le jour VE et est rouge, ou est pioché après et est non-rouge »<sup>473</sup>. Une hypothèse qui utiliserait un tel prédicat *P*, pour faire des prédictions sur la couleur d'une bille qui serait piochée dans un certain échantillon, serait aussi bien confirmée par les preuves empiriques observées avant le jour VE qu'une hypothèse qui serait formulée plus simplement en termes de rouge. La question dès lors n'est plus de savoir quand un énoncé est confirmé, puisqu'on peut inventer, malgré toutes les restrictions que l'on peut apporter à une théorie de la confirmation, des prédicats de telle sorte à ce que n'importe quoi soit confirmé par n'importe quoi.

La question devient ainsi celle de savoir quand est-ce qu'un prédicat est « pro-

---

revêt le problème de l'induction, voir le paragraphe suivant « Un problème sceptique » (3.2.3).

471. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 93.

472. Goodman, Nelson, « A query on confirmation », *The journal of philosophy*, vol. 43 (1946), pp. 383-385.

473. *Ibid.*

jectible », c'est-à-dire quand est-ce qu'il a une forme légale qui le rend confirmable par des preuves empiriques. La force de l'argument de Goodman est de montrer que c'est là une question qui concerne un cas particulier de disposition. Le prédicat « projectible » est bien en effet un terme dispositionnel. Et pour décider quand on est-ce qu'on peut projeter le prédicat « projectible » comme pour n'importe quelle étiquette en -ible ou -able, il s'agit alors seulement de regarder les projections passées, c'est-à-dire les prédicats *actuellement* projetés<sup>474</sup>. Or compte tenu des projections passées, c'est le prédicat « vert » et non le prédicat « *vleu* » qui est projectible ; un peu comme au bois et non à l'eau peut s'appliquer l'étiquette inflammable lorsque l'on considère l'ensemble des choses qui s'enflamment sous certaines conditions.

Il est remarquable que l'essai de 1954 retrouve les deux problématiques de la traduction logique des entités fictives et du problème de la confirmation empirique sur un terrain commun qui est celui de « la mécanique de la projection ». Ce terrain avait été découvert dès les années 40 comme le montrent et le manuscrit de 1944 « *Two essays on Not-Being* » et l'article de 1946 « *A Query on Confirmation* ». Toutefois en 1946 aucun critère valable n'est avancé pour discriminer entre des prédicats qui sont projectibles et d'autres qui sont improjectibles, et c'est pourquoi l'orientation nominaliste du projet demeure muette quant à une définition de la projectibilité. Dès lors, par rapport à l'état de la question en 1946, la dernière conférence de 1953, où Goodman avance sa solution à la nouvelle énigme de l'induction, constitue seule une avancée significative<sup>475</sup>. Nous laissons à plus tard la présentation détaillée de cette solution, qui s'accroche au concept d'implantation (chapitre 5). L'objet de ces deux paragraphes était de resituer l'énigme du *vleu* au sein de l'argument *de Faits, fictions et prédictions* et des premiers écrits de Nelson Goodman<sup>476</sup>.

474. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 96 ; Voir aussi la présentation de cet argument dans le chapitre 2 de Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*. Goodman défend en fait une position actualiste à propos des dispositions.

475. Il est vrai cependant que certaines remarques de *La structure de l'apparence*, que l'on peut rapporter à une forme de modalisme à l'œuvre dans son constructionnalisme, peuvent être rapportées à cette théorie de la projection.

476. La logique d'ensemble de l'essai de 1954 peut paraître difficile à saisir en raison du choix fait par Goodman de publier dans le même essai la conférence de 1946 et le projet-1953. Une telle présentation a des avantages et des inconvénients : elle indique que la mécanique

Alors même que nous avons aperçu, par endroits, la profondeur du doute qui accompagne le traitement d'un problème comme celui de la causalité, nous avons circonscrit délibérément ce problème à des questions de forme épistémologique : Qu'est-ce qu'une bonne hypothèse ? Comment peut-on la vérifier, la confirmer ? Il existe à côté de cela, une lecture de la nouvelle énigme de l'induction qui fait droit à ce type d'inquiétude philosophique, une inquiétude davantage métaphysique qu'épistémologique. Il est clair que les questions que pose Goodman dans le texte sur l'induction s'adossent aussi à une telle inquiétude. La question demeure alors de savoir quelle serait la portée d'une lecture tout à fait sceptique de l'énigme de l'induction.

### 3.2.3 Un paradoxe sceptique ?

Nous avons re-contextualisé l'énigme de l'induction au sein d'un débat sur la confirmation empirique, qui eut lieu entre certains membres du cercle de Vienne et les philosophes des sciences américains entre les années 30 et 50. En particulier nous avons vu que le prédicat « *vleu* » vient perturber l'idée parfois naïvement défendue qu'une observation empirique apporte le type de confirmation exigée pour une hypothèse de forme nomologique comme « toutes les émeraudes sont vertes ». A cet égard le prédicat « *vleu* » a la même fonction que le paradoxe des corbeaux de Hempel : montrer quel type d'objection doit affronter une bonne théorie de la confirmation. L'énigme de l'induction se comprend donc comme un problème logique, mais qui a des conséquences en épistémologie, puisqu'elle concerne en fait une définition satisfaisante du concept de confirmation empirique.

La manière dont Goodman formule l'énigme est toutefois inséparable d'un problème sceptique plus général. Même si le prédicat « *vleu* » remplit une fonction bien précise au sein de l'argument de Goodman, la nouvelle énigme de l'induction semble aborder, en vérité, un problème plus grave, un problème qui ne concerne

---

de la projection, qui nous introduit à une théorie du fonctionnement symbolique, se déploie sur le double terrain logique et épistémologique d'une clarification de la logique modale et d'une enquête sur la confirmation et l'induction, elle montre de façon très claire qu'il s'agit en dernière analyse de « problèmes interreliés » ; elle a le défaut de rendre certaines répétitions inévitables.

plus la seule justification de nos inductions ordinaires, mais notre manière de nous référer au monde. La question posée par Goodman, même si elle constitue seulement un moment particulier de l'argumentation, a cette gravité qui qualifie un questionnement sceptique : comment savons-nous que nous avons utilisé le prédicat « vert » et non le prédicat « *vleu* » dans nos observations empiriques passées ? Y a-t-il quoi que soit dans la forme du prédicat « vert » qui nous justifie à penser que c'est là un prédicat plus naturel que le « *vleu* », ou qu'une prédiction à partir du prédicat « *vleu* » est en fait impossible ? Tel que formulé dans *Faits, fictions et prédictions*, le problème de l'induction reçoit en effet cette coloration sceptique : comment une prédiction est-elle seulement possible ? La définition du prédicat « *vleu* » empêche de rapporter nos prédictions sur les émeraudes à un fait indubitable concernant nos observations passées : il n'y a tout simplement aucun fait dans notre passé qui puisse jouer un rôle constitutif et nous assurer que nous avons bien jusqu'à présent utilisé le prédicat « vert » et non le mauvais prédicat. Pour reprendre l'expression de Kripke dans *Règles et Langage privé*, il n'y a pas de « fact of the matter »<sup>477</sup> auquel rapporter nos intuitions.

C'est même afin de déconstruire cette idée d'un « fact of the matter », que Goodman démontre l'absence de priorité épistémique du vert sur le prédicat « *vleu* ». Si, intuitivement, il semble que le vert soit un concept plus naturel que le *vleu*, parce qu'il découpe la nature à ses bonnes articulations et qu'il rassemble des choses qui se ressemblent ; si par ailleurs, le vert pourrait être « premier » au moins en ceci que le prédicat « *vleu* » est construit à partir de la position originale du « vert » (vert avant *t* ou bleu) ; en réalité, dit Goodman, il ne faut accorder aucune valeur constitutive à ce genre d'intuitions qui sont dépendantes de notre langage et de notre histoire. Nous pourrions ainsi construire le prédicat « vert » à partir des prédicats « *vleu* » et « blert » comme ceci : « Vert signifie *Vleu* avant *t* ou Blert ». Aussi, en un geste que Kripke qualifie de wittgensteinien, Goodman montre-t-il que des concepts comme ceux de naturalité ou de positionnalité sont en réalité des concepts relatifs à un langage de base<sup>478</sup>. Plus encore, Goodman

477. Kripke, *Règles et langage privé*. Voir p. 21 et sq. Ce problème de la ressemblance intervient également dans la détermination de la référence par exemplification, et bien sûr dans la dépiction.

478. Il en va de même pour la notion de transversalité qu'a introduit Theodore Sider, et que Markus Gabriel reprend à son compte, voir Gabriel, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas*, Paris,

démontrerait, ainsi que Wittgenstein, que la notion de ressemblance telle qu'elle est mobilisée pour dire que les choses vertes se ressemblent – et non les *vleues* –, est en réalité inséparable de notre pratique.

On retrouve de-ci de-là dans « Seven Strictures on similarity » des accents wittgensteiniens. Pour Goodman, comme pour Wittgenstein, ce que nous appelons similaire (voire le même pour Wittgenstein) se montre dans notre pratique et ne peut l'expliquer<sup>479</sup>.

Kripke voit là les traits d'une argumentation sceptique dans l'énigme de l'induction, qu'il rapporte à cette « nouvelle forme de scepticisme »<sup>480</sup> que Wittgenstein invente dans *les Recherches Philosophiques*.

Certes Goodman ne caractérise pas la nouvelle énigme de l'induction comme un paradoxe sceptique et n'envisage pas dans *Faits, fictions et prédictions*, la possibilité d'étendre son énigme au delà du problème logique occasionné par l'induction et les énoncés de formes nomologique. Pourtant, il semblerait que puisse s'y esquisser, par moments, ce glissement d'un problème seulement épistémologique « Qu'est-ce qu'une bonne confirmation ? », à un problème sceptique plus profond qui se caractérise par l'effondrement de nos critères, et la remise en cause de nos intuitions.

Je soupçonne pour ma part que toute considération sérieuse du problème de Goodman, (tel qu'il le formule) devient impossible si on néglige simultanément celui de Wittgenstein<sup>481</sup>.

Kripke remarque cette parenté entre Wittgenstein et Goodman alors qu'il commente les paragraphes des *Recherches* consacrés au *rule-following*. La question posée par Wittgenstein à propos de la règle d'addition ou du *sign-post* (panneau indicateur) concerne les justifications que nous pouvons donner du fait que nous suivons bien la règle, c'est-à-dire que nous la suivons correctement. Quels critères avons-nous pour en décider ?

---

JC Lattès, 2014, pp. 160-165. Gabriel a bien vu cependant que les prédicats transversaux sont introduits afin de montrer que tous les prédicats sont équivalents à condition « d'autoriser des propositions vraies », p. 162.

479. *Ibid.*, p. 73.

480. « Wittgenstein a inventé une nouvelle forme de scepticisme. Personnellement, je considère qu'elle pose à la philosophie le problème sceptique le plus radical et le plus original qu'elle ait jamais eu à affronter ».

481. Kripke, *Règles et langage privé*, p. 73.

L'argument de Wittgenstein consiste à montrer qu'essayer de répondre à une telle question, répondre au « défi lancé par le sceptique »<sup>482</sup>, c'est s'embarquer dans une régression infinie (il faut une règle pour interpréter la règle), et que les solutions envisagées pour mettre fin à cette régression (l'appel à une notion platonicienne de signification, à une notion de disposition, de simplicité, le recours à un état mental de ce que serait l'addition) sont toutes insatisfaisantes<sup>483</sup>. Il n'y a absolument aucun fait, de quelque nature qu'il soit, qui permette de mettre fin à la régression, à la dialectique de la règle et de l'interprétation. C'est le problème résumé dans le §201 des *Recherches*, et qui qualifie « la nouvelle forme de scepticisme » que Kripke attribue à Wittgenstein :

Notre paradoxe était celui-ci : Une règle ne pourrait déterminer aucune manière d'agir, étant donné que toute manière d'agir peut être mise en accord avec la règle. La réponse était : Si tout peut être mis en accord avec la règle, alors tout peut aussi la contredire. Et de ce fait, il n'y aurait donc ni accord, ni contradiction<sup>484</sup>.

L'argument sceptique reste donc sans réponse. Quoi qu'on dise, on ne peut signifier quoi que ce soit. Nous procédons à l'aveuglette pour chaque nouvelle application ; n'importe quelle intention présente peut s'interpréter comme en accord avec n'importe quel choix d'action. Aussi ne peut-il y avoir ni accord, ni conflit<sup>485</sup>

Par la suite, le rapprochement que propose Kripke entre Goodman et Wittgenstein est renforcé par la manière dont il reformule lui-même le problème du *rule-following* en utilisant un prédicat goodmanien.

Pour rendre compte du problème de Wittgenstein, à savoir qu'une règle peut toujours être mise en accord avec une nouvelle interprétation, Kripke distingue en effet deux règles différentes pour l'addition : l'addition proprement dite (+) et la quiddition ( $\oplus$ ). Ces deux règles arithmétiques entretiennent entre elles le genre de rapport que le « *vleu* » entretient avec le « vert » dans le scénario de Goodman.

---

482. *Ibid.*, p. 21.

483. Ces différentes solutions sont envisagées par Kripke dans son examen du « Paradoxe de Wittgenstein », pp. 17-69.

484. Wittgenstein, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005 (Bibliothèque de philosophie), p. 126.

485. Kripke, *Règles et langage privé*, p. 69.



En effet, addition et quiddition sont identiques pour tout  $x$  et  $y$ , si  $x, y < 57$ . Seulement, d'après la règle de la quiddition, si on additionne des  $x$  et  $y$  dont la somme est supérieure à 57 alors le résultat de la quiddition sera toujours 5<sup>486</sup>. Admettons à présent que nous n'ayons jamais additionné dans le passé des valeurs supérieures ou égales à 57, alors nous n'avons aucun moyen de décider si nous avons jusqu'ici, c'est-à-dire dans le passé, suivi la règle de l'addition ou la règle de la quiddition :

L'idée est qu'en l'occurrence je vais appliquer cette même fonction ou règle que j'ai déjà si souvent appliquée par le passé. Mais comment savoir quelle était cette fonction ? Dans mon passé d'additionneur, je n'ai calculé qu'un nombre fini de cas illustrant cette fonction. Or, par hypothèse, nous savons que je n'ai jamais additionné que des nombres plus petits que 57. Il se peut donc que par le passé j'aie utilisé « plus » et « + » pour dénoter une fonction que j'appellerais « quus » et écrirait «  $\oplus$  »<sup>487</sup>.

Lorsque nous regardons nos additions passées (puisque  $x, y < 57$ ), aucun fait<sup>488</sup> ne permet de décider si nous avons suivi la règle de l'addition ou la règle de la quiddition, de la même manière que dans le scénario de Goodman, aucun fait ne permet de décider si dans le passé nous avons utilisé le prédicat « vert » ou le prédicat « *vleu* ». L'important, et dans le scénario de Goodman, et dans le scénario de Kripke, est l'impossibilité de faire appel au passé ou à un autre type de factualité (naturalité du prédicat ou de l'opération) pour décider du fait que nous agissons conformément à la règle, ou que nous faisons des prédictions valides sur une base inductive. En l'absence d'une telle factualité, la régression ne bute contre rien, et s'en va chercher des justifications à l'infini. Dans le paradoxe du *rule-following*, cette régression prend la forme de la dialectique de la règle et de son interprétation ; elle est caractérisée dans l'énigme de l'induction par le fait que « n'importe quoi peut confirmer n'importe quoi »<sup>489</sup>. Ces deux conclusions de mi-parcours sont des conclusions sceptiques, et c'est la force de l'interprétation de Kripke de montrer ce qu'elles partagent en commun.

Il faut prendre soin pourtant de distinguer entre deux types de conclusions

486. *Ibid.*, p. 19.

487. *Ibid.*, p. 18. Autrement dit,  $\oplus : (x) (y) \sum x, y = x + y$  si  $\sum x, y < 57$ , sinon 5.

488. Aucun « fact of the matter », c'est-à-dire aucun fait tangible, matériel, décisif.

489. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 94.

sceptiques. Tout d'abord celles qui ont trait à des problèmes localisés : est-ce que j'agis conformément à la règle de l'addition ? Est-ce que ma prédiction est valide ? Ensuite celles qui fragilisent le sens lui-même. La question se pose alors de savoir si chez Goodman, comme chez Wittgenstein, un scepticisme épistémologique bascule dans un scepticisme plus profond qui met en cause l'idée même que l'on puisse signifier quoi que soit<sup>490</sup>. Kripke par exemple est très attentif à ce qui distingue un scepticisme seulement épistémologique « Que faut-il répondre à la question  $57 + 68 ?$  » d'un scepticisme métaphysique qui nous oblige à rejeter l'échelle du langage : si nous ne pouvons décider de la signification du signe « + », et le distinguer du signe  $\oplus$ , nous ne pouvons pas plus décider de la signification d'aucun terme, et alors le sol s'effondre sous nos pieds. Pour Wittgenstein, cette seconde forme de scepticisme est le signe que nous avons quitté le sol du langage et que nos formulations sont dépourvues de sens. Dès lors, plutôt que de chercher une réponse nécessairement insatisfaisante (platonisme, dispositionalisme, mentalisme) au paradoxe sceptique concernant l'idée même de signification, il faut remonter la dialectique dans le sens opposé, et comprendre en quel sens notre question initiale emporte avec elle un non-sens<sup>491</sup>.

En fait, il ne semble pas qu'un tel effondrement soit occasionné par la nouvelle énigme de l'induction, et par conséquent il ne semble pas non plus qu'une remontée de la dialectique vers le sol de notre usage ordinaire soit envisagée par Goodman, comme une réponse satisfaisante au problème logique qui le préoccupe<sup>492</sup>. C'est une

---

490. Sur la distinction entre deux formes de scepticisme dans le paradoxe du rule-following, voir l'article de Conant « Two varieties of scepticism », in Abel, Günter. et Conant, James., *Rethinking epistemology*, Berlin, De Gruyter, 2012 (Berlin studies in knowledge research). Kripke distingue à plusieurs moments ces deux formes distinctes de doute, voir *Règles et Langage Privé*, p.50 « Il faut se rappeler que le problème sceptique ne se réduit pas à un problème épistémique. Le sceptique soutient qu'aucun fait n'atteste ce que je signifiais ». Ou encore pp. 75-76 « Le problème majeur n'est pas : « Comment montrer que le langage privé – ou telle autre forme de langage spécifique – est impossible » ; il est bien plutôt : « Comment montrer qu'un langage quelconque (public, privé, etc.) est possible » ? ». Formulé ainsi on voit bien que le problème dont il est question a un tour kantien. C'est ce que remarque d'ailleurs Kripke dans une note, et c'est ainsi que l'interprète également James Conant dans l'article *op cit.*

491. Nous sommes redevables de cette interprétation aux travaux de James Conant, et plus encore au cours qu'il a donné à l'Université de Chicago au printemps 2015.

492. Goodman refuse le quiétisme qui est à l'œuvre dans certaines formulations de Wittgenstein, devant le trouble occasionné par le paradoxe sceptique. Au quiétisme, Goodman oppose une poursuite de l'analyse logique. Cette différence est abordée dans plusieurs autres chapitres.

différence importante entre les deux scénarios, que Goodman maintienne son scepticisme dans le cadre d'un débat sur le concept de confirmation ; et par conséquent que le problème de l'induction ne soit pas un problème concernant la signification en général. Au demeurant, Kripke lui-même en est conscient, lorsqu'il affirme que c'est surtout pour la méthode (la stratégie)<sup>493</sup> qu'il faut comparer l'énigme de l'induction au paradoxe du *rule-following* ; puisque Goodman n'est en fait pas vraiment préoccupé par un doute qui pourrait fragiliser le sens lui-même :

Goodman ignore quasiment le problème que pose la signification<sup>494</sup>

En un sens donc, le scepticisme de Goodman s'arrête (et peut-être parce que Goodman n'a pas vu le problème dans toute sa radicalité) à la porte de sortie d'un paradoxe concernant l'idée de confirmation et Goodman ne prolonge pas le geste sceptique jusqu'à ce que le sol du langage se dérobe à son tour, jusqu'à sa forme métaphysique.

Dès lors, il est difficile d'affirmer que l'énigme de l'induction est secrètement wittgensteinienne, ou même « kripkensteinienne »<sup>495</sup>. Une pareille réticence à lire l'énigme de l'induction comme un paradoxe sceptique concernant « l'idée même de signification » devrait aussi avoir des effets sur la façon dont il faut entendre la solution que Goodman apporte au problème de l'induction avec son concept « d'implantation » (voir chapitre 5). S'agit-il véritablement d'une solution sceptique à un problème sceptique, au sens défini par Kripke lorsqu'il évoque la figure de Hume derrière celle de Wittgenstein ? Le concept d'implantation occupe-t-il une

---

Toutefois on peut remarquer ici que si Goodman refuse le quiétisme, c'est aussi parce qu'il n'est peut-être pas allé assez loin dans la dialectique, et n'a pas vu que son prédicat « v<sub>leu</sub> » mettait en question autre chose que la simple idée de confirmation empirique.

493. Kripke, *Règles et langage privé*, pp. 69-75. « Notre problème sceptique est lié à certains travaux récents de deux autres penseurs, lesquels ne semblent guère avoir été influencé par Wittgenstein », p. 69 ; « Alors que Quine, comme Wittgenstein (et à la différence de Goodman dans son approche de la nouvelle énigme de l'induction), est directement concerné par le doute sceptique à l'égard de la signification, c'est la stratégie même que Goodman adopte pour s'attaquer à la nouvelle énigme qui est étonnamment proche des arguments sceptiques de Wittgenstein », p. 72.

494. *Ibid.*, p. 73.

495. Si l'on refuse à Kripke d'avoir bien compris le problème du *rule-following* qui est exposé dans *Les Recherches Philosophiques*, alors on qualifiera de kripkensteinien le problème exposé par Kripke dans *Règles et langage privé*. Il s'agit là d'un prédicat presque goodmanien : Wittgenstein avant *t* ou Kripke !

fonction identique au concept de consensus chez Kripke ? Il est sûr que si l'énigme de l'induction n'est pas un paradoxe sceptique au sens où l'entend Kripke, c'est-à-dire en un sens qui premièrement n'est pas épistémologique (ce que l'on admet volontiers), qui ensuite menace l'idée de signification tout court (ce qui est plus problématique, eu égard à la véritable fonction de l'énigme), alors le concept d'implantation ne saurait être qualifié de « solution sceptique », n'est pas non plus assimilable à une problématique de l'usage et de sa relativité, telle qu'on peut la trouver dans certaines interprétations faibles de Wittgenstein. Il faudra par la suite interroger quelle est la nature de cette solution, si nous pensons qu'elle ne saurait être qualifiée de sceptique. Dans les paragraphes suivants, nous essayerons d'en donner une version qui n'est ni relativiste, ni sceptique.

Maintenant, quand bien même, on pourrait émettre des réserves sur l'interprétation de Kripke, en particulier sur la façon dont il comprend la solution que Wittgenstein apporte à son propre paradoxe ou sur la façon de lire l'énigme de l'induction comme un exemple de ce paradoxe, l'analyse de Kripke n'en est pas moins remarquable à plusieurs égards. Elle permet de voir que se joue autre chose dans l'énigme de l'induction qu'un simple trouble logique à propos de nos raisonnements inductifs. Elle offre ainsi de voir que l'énigme de l'induction est aussi un problème de philosophie du langage, au sens où l'induction est une façon de projeter des prédicats sur le monde, qui ont un degré de projectibilité que leur confère leur implantation dans une forme de vie. La comparaison avec Wittgenstein permet ainsi de resituer plus clairement le propos de *Faits, fictions et prédictions* dans le cadre d'une théorie du fonctionnement symbolique, en montrant que s'y jouent des questions en leur fond linguistiques : que faisons-nous avec certaines étiquettes, lorsque nous faisons des inductions ? Qu'est-ce qui confère leur correction à certaines projections ? Est à l'œuvre, dans l'énigme de l'induction, une théorie du fonctionnement en général, qui concerne à la fois notre usage des catégories, des symboles, et du langage.

Je n'ai parlé aujourd'hui que du problème de l'induction, mais tout ce qui a été dit peut aussi bien s'appliquer au problème plus général de la projection. Comme nous l'avons déjà noté, la prédiction de cas à venir à partir de cas passés est une espèce dont le genre est la projection d'un ensemble quelconque

à un autre<sup>496</sup>.

En cela le scénario du *vleu* partage bien avec celui du « rule-following » une préoccupation concernant la manière dont notre langage fonctionne et dont nous nous rapportons au monde. C'est ce que nous essayerons d'explicitier dans le détail au chapitre 3.

Certes les différences entre les perspectives de Goodman et de Wittgenstein sont plus grandes que Kripke ne les présente. Sans doute Goodman n'a pas saisi tout à fait dans *Faits, fictions et prédictions*, la portée de son paradoxe, et de toute manière ne l'a pas formulé comme un paradoxe sceptique. Pourtant, envisager l'énigme de l'induction comme un problème sceptique, un problème « sceptique » au sens où Wittgenstein aurait inventé une nouvelle forme de scepticisme, permet de mieux comprendre le rôle que peut jouer le prédicat incorrect « *vleu* », et par là les notions d'implantation et de projectibilité, pour une théorie plus générale du fonctionnement. Dès lors, ce qu'offre la lecture de Kripke, c'est une reformulation de l'énigme de l'induction qui fait grossir le thème de la normativité (qu'est-ce qu'une prédiction correcte?) en dehors des champs de la philosophie des sciences et de la logique de la confirmation.

En guise de conclusion à cette présentation de *Faits, fictions et prédictions* nous pouvons affirmer que la nouvelle énigme de l'induction est enchevêtrée dans différentes strates de discours. Un discours nominaliste tout d'abord, qui essaye de rendre compte du comportement de certains énoncés en faisant abstraction du concept de cause, et dans une perspective qui se rattache plus ou moins clairement au traitement humien de la causalité. Un point de vue logique ensuite, qui met au jour les difficultés de la théorie de la confirmation élaborée alors par Hempel et Carnap dans le cadre d'une discussion plus générale en philosophie des sciences des notions de signification, d'expérience et de vérification. Enfin le problème de la normativité de certains de nos prédicats et hypothèses qui constitue le nœud de la nouvelle énigme de l'induction, et à propos duquel il faut rapporter les inventions conceptuelles de la projectibilité et de l'implantation. Nous allons explorer dans le chapitre 5 ce problème de la normativité, comme une ramification imprévue

---

496. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 95.

de l'énigme de l'induction. Nous voudrions maintenant proposer une « nouvelle lecture » de l'énigme du *vleu*, qui adopte le point de vue de l'erreur exposé dans la première partie.

### 3.3 Le format du *Vleu*

Dans l'introduction à la première édition de *Faits, fictions et prédiction*, Goodman rapproche le rôle positif que joue l'échec en sciences, de celui que jouent les difficultés logiques qu'il rencontrait au moment de la rédaction de son manuscrit sur le non-être :

M'accrochant à la mince paille de consolation de l'homme de science, qui dit qu'un échec est aussi significatif qu'un succès, j'utilisais l'histoire de cette frustration comme sujet d'une conférence donnée à New-York en mai 1946<sup>497</sup>.

La première partie de l'essai de 1954 est bien le récit des échecs successifs auxquels s'est confronté Goodman dans son traitement du problème des contrefactuels. Les titres des différents paragraphes en portent la trace : le premier paragraphe « Aspects généraux du problème » envisage les différentes difficultés logiques attachées à la notion de contrefactuel, et les deux paragraphes suivants « Le problème des conditions pertinentes » et « le problème de la loi » envisagent de nouvelles difficultés rencontrées dans le traitement des énoncés irréels : la pertinence des conditions initiales et le problème de la forme nomologique de certains énoncés. Aussi à différents moments de l'argumentation, est-ce la considération d'un échec dans la justification qui amène un développement de l'analyse philosophique : la prédiction fautive concernant les pièces en argent qui se trouvent dans ma poche indique qu'une solution au problème des contrefactuels distingue les énoncés de forme nomologique des généralisations accidentelles<sup>498</sup> ; la recherche d'une forme d'implication logique dans les contrefactuels entre antécédents et conséquents, conduit à de sérieuses difficultés qui amènent à définir les exigences de compatibilité et de cotenabilité<sup>499</sup>.

---

497. *Ibid.*, p. 17.

498. *Ibid.*, p. 42.

499. *Ibid.*, p. 39.

Lorsqu'il rapporte ces différentes difficultés à l'énigme de l'induction et qu'il en propose une résolution, Goodman est fortement tributaire de cette méthode de résolution, que l'on pourrait qualifier de méthode par essai et erreur. Plus exactement, l'énigme de l'induction nous confronte à différents types de dérapages, que pour partie Goodman produit à dessein dans le cadre de son exposition du problème. L'énigme de l'induction est donc aussi une exploration des façons que nous avons de nous rapporter improprement au réel : prédictions fausses, anormales ou anomales. Le fait que dans les paragraphes précédents, nous avons resitué le problème de l'induction en ses diverses adresses philosophiques [(1) une stratégie extensionnaliste pour régler le problème de la fiction entendue en un sens large (2) un problème concernant le concept de confirmation empirique (3) un problème concernant la signification] est déjà une indication des types de dérapage que l'on peut y rencontrer. Il est vrai que lorsque nous supposons l'existence de mondes possibles, lorsque nous faisons une prédiction fautive et lorsque nous faisons une prédiction dénuée de sens, nous ratons différemment le réel.

Nous voudrions donc plus exactement montrer quel type de rapport au réel se trouve décrit dans chacun de ces dérapages. Nous voudrions « suivre la faute » pour comprendre aussi ce qui y est en jeu, lorsque précisément nous n'en faisons pas. Il s'agira donc de voir, pour l'énigme du *vleu*, quel privilège le négatif reçoit sur le positif, et quelles conceptions de la science, de la vérité, ou du langage se trouvent emportées par nos façons à chaque fois différentes d'interpréter la faute. Par là même nous essayerons de fixer la signification particulière du dysfonctionnement à l'œuvre dans la nouvelle énigme de l'induction : une anomalie logique ou épistémologique, un non-sens, une prédiction incorrecte ? Quel type particulier de non-sens Goodman est-il ici en train de traquer ? Et comment l'argumentation générale de *Faits, fictions et prédiction* est-elle déterminée par la poursuite de l'erreur ? C'est, en effet, dans la présentation même de l'énigme de l'induction par Goodman, que nous voudrions trouver un sens philosophique à l'idée de « suivre la faute »<sup>500</sup>.

---

500. La formule « suivre la faute » est construite par symétrie avec le titre du chapitre de l'ouvrage de Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman « Follow the sign »*. Nous voudrions en effet montrer qu'il existe une signalétique de l'erreur dans l'élaboration par Goodman de l'énigme de l'induction. La méthodologie générale de ce chapitre est inspirée par l'ouvrage de Chauviré, Christiane, Ogien, Albert et Quéré, Louis, dir., *Dynamiques de l'erreur*, Paris, Éditions de

En somme nous voudrions proposer une nouvelle lecture de l'énigme qui soit attentive aux différents types de dysfonctionnement qui s'y font jour, suivant l'intuition exposée dans cette première partie, que suivre la faute peut s'avérer plus éclairante, pour comprendre comment un symbole fonctionne, que « suivre la règle ». Nous employons cette dernière expression sans faire taire son origine philosophique. L'énigme de l'induction peut se lire à la lumière de la philosophie constructionnaliste élaborée par Goodman dans *La structure de l'apparence*. Or ce constructionnalisme est hostile, par principe, à toute façon de répondre à une perplexité, qui recourt à l'ordinaire de nos pratiques. En ce sens, « suivre la règle », tout court, n'est pas une réponse satisfaisante (et une interprétation naïve de Wittgenstein oublie que le phénomène de « suivre la règle » est surtout l'exposition d'un paradoxe), tandis que « suivre la faute » est au minimum l'indication d'une méthode. C'est en ce sens que la philosophie de Goodman, quoiqu'elle se rattache au paradigme linguistique ou symbolique n'est pas assimilable à ce qu'on qualifie parfois de philosophie du langage ordinaire.

### 3.3.1 Dissolution

Comme nous l'avons déjà indiqué, il y a dans l'énigme de l'induction trois problèmes distincts : 1) le problème de Hume, 2) le problème de la confirmation, 3) le problème de la projection. Ces trois problèmes appellent une façon distincte de traiter les erreurs que l'on y rencontre. Nous examinerons les différents niveaux de dysfonctionnement, en suivant l'ordre indiqué par Goodman.

La solution que Goodman propose à la première énigme de l'induction – en tant que Goodman distingue la question posée par Hume « d'une nouvelle énigme de l'induction » –, s'entend comme une dissolution de la question. Il s'agit bien en effet pour Goodman de refuser de répondre au problème d'une justification de l'induction<sup>501</sup>. En ce sens, la façon dont Goodman apporte une *justification* de l'in-

---

l'École des hautes études en sciences sociales, 2009 (Raisons pratiques 19).

501. Nous suivons ici une intuition de Rupert Read dans son article « On the relevance of Goodman and Wittgenstein in the New Hume Debate » in Read et Richman, *The new Hume debate*. La thèse de Read, qui est un prolongement de son travail de doctorat soutenu en 1995 « Practices without foundations », consiste à montrer qu'il existe une lecture déflationniste du problème de l'induction. Non seulement le vieux problème de l'induction n'est pas un



duction en la ramenant à la description de notre pratique inductive semble pouvoir être interprétée de façon quasi-wittgensteinienne<sup>502</sup> : ne s'agit-il pas en effet, de se rapporter aux prédictions que nous comptons ordinairement comme correctes, sans aucun souci – parce que ce souci pourrait être qualifié de non-sens – de les justifier ? Comme s'il s'agissait de ramener l'enquête, d'une recherche impossible de garanties et de fondations, au sol de notre pratique ordinaire. Une telle réponse pourrait pourtant s'avérer insatisfaisante si Goodman lui-même trouve insatisfaisante la façon dont la philosophie du langage ordinaire s'identifie à une thérapeutique. Goodman anticipe d'ailleurs une telle objection dans une note :

Une lecture rapide pourrait laisser croire qu'en ramenant le problème de la justification à un problème de description, je tends à contredire la position que je soutenais avec insistance à l'occasion de la conférence précédente selon laquelle le but de la philosophie ne se résume pas simplement à décrire les pratiques ordinaires ou scientifiques<sup>503</sup>.

Que suggère alors une lecture moins rapide de ce second paragraphe du chapitre III : « La dissolution du vieux problème de l'induction » ?

Goodman demande que nous rapportions la définition proposée de l'inférence inductive au format de la question humienne. Or, du point de vue du format de la question posée par Hume, de la distinction entre inférence valide et inférence non-valide, la réponse qu'apporte Hume – et que Goodman reprend ici à son compte – est satisfaisante. Hume a en effet montré qu'une prédiction était valide lorsqu'elle provenait d'une habitude, c'est-à-dire lorsque l'esprit ressentait une impulsion à la formuler :

Dépouillée de ses aspects extrinsèques, cette réponse s'applique très bien à la question : Pourquoi telle prédiction plutôt que telle autre ? Selon Hume,

---

problème épistémique, mais il n'y a pas même de sens à interroger une nécessité qui se situe au niveau de notre forme de vie, une nécessité qui ne peut donc que se montrer dans notre pratique, et non pas se dire ou se justifier. Cette lecture en appelle évidemment à une certaine conception du non-sens telle que celle formulée par Wittgenstein dans le *Tractatus*. Par ailleurs, Read rapproche Goodman du Wittgenstein du *Tractatus*, en rappelant que Goodman serait le premier au 20ème siècle à insister autant sur le pouvoir philosophiquement révélateur d'une description de nos pratiques.

502. *Ibid.*, Read parle d'une insistance quasi-wittgensteinienne chez Goodman à propos de la méthode de description de nos pratiques ordinaires, voir p. 175.

503. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 80.

la prédiction choisie sera celle qui est en accord avec une régularité passée, puisque cette dernière a créé une habitude. Par conséquent, parmi les énoncés pouvant s'appliquer à une situation future, on choisira celui qui est en accord avec l'habitude créée et donc avec les régularités passées. Une prédiction fondée sur tout autre canon est erronée<sup>504</sup>.

Nos prédictions valides sont rapportées à l'ensemble de celles qui reposent sur l'observation de régularités passées. C'est précisément parce qu'il s'agit d'un fait grammatical, concernant un type de prédictions que nous appelons induction, que le vieux problème de l'induction (qui demandait qu'une distinction soit faite entre induction valide et non-valide, et donc qui exigeait que soit trouvé un canon pour l'induction) se trouve en fait dissout. Que ce fait grammatical fasse intervenir une notion psychologique comme celle d'habitude, ou sociale comme celle d'accord ou de convention, n'entre pas pour l'essentiel de cette dissolution (du moins dans la présentation que Goodman donne de la réponse de Hume). C'est pour cette raison, aussi, que l'interprétation que fait Kripke du problème de Hume en terme de « solution sceptique », peut paraître nous éloigner du véritable sens de cette dissolution, précisément parce qu'une dissolution ne saurait en réalité être comprise comme une solution, même sceptique<sup>505</sup>. On peut bien sûr trouver que cette analyse est incomplète (parce qu'elle ne répond pas à la question *quid juris*), pourtant elle est correcte du point de vue du problème posé par Hume. Ainsi, le problème de Hume se dissout dans la description de nos pratiques ordinaires, mais dans l'exacte mesure où ce problème n'exigeait rien de plus de l'analyse philosophique, qu'une distinction entre prédiction valide ou invalide, que nous fournit notre pratique

---

504. *Ibid.*, p. 77.

505. En toute rigueur, le vieux problème de Hume (celui qui précède la formulation de la nouvelle énigme de l'induction), n'est pas même un problème sceptique, ainsi que le présente Goodman dans *Faits, fictions et prédictions*. C'est ce qu'affirme aussi Read in Read et Richman, *The new Hume debate*, p. 174 : « Goodman's Hume is a philosopher with a relatively viable and almost moderate view. He is not engaged in pointing out the arguably obvious fact that natural necessity never has the certainty of logical necessity, and drawing drastic conclusions from that, but rather in showing that any project of finding a « logic of natural necessity » should begin from and end with (or take as its data) *what we do* ». L'important est bien de s'en tenir à la description de notre pratique ordinaire, et cela n'implique ni la formulation d'un problème sceptique, ni la formulation sceptique de sa solution, mais tout simplement sa dissolution. Voir aussi p. 180 : « For Goodman, Hume's Problem is a misnomer, because the project of justifying induction was only one he set for us if justification is to be understood in the quite unconventional descriptivist fashion which Goodman famously outlined in the « new riddle of induction ».

inductive ordinaire.

Les erreurs rencontrées dans la tentative de fonder notre pratique inductive (comme celle de présupposer comme *prémisse cachée* de toute inférence inductive une loi universelle proclamant l'uniformité de la nature) doivent dès lors être rapportées à cette façon de vouloir faire jouer au langage un rôle qui n'est pas à sa mesure. Comme le rappelle Goodman nous ne pouvons rechercher l'explication de garanties que nous n'avons pas, ni la clé de connaissances que nous ne pouvons pas obtenir. Devant toutes ces tentatives métaphysiques impossibles il faut rappeler la modestie de la réponse de Hume. Cette réponse est modeste parce qu'elle est « non-cosmique »<sup>506</sup>, et parce qu'en son principe, elle est nominaliste, c'est-à-dire qu'elle est cohérente avec la stratégie hyper-extensionnaliste adoptée par Goodman lui-même<sup>507</sup>. En ce sens précis, la dissolution du vieux problème de l'induction, plus encore qu'elle n'est inspirée par la philosophie de Wittgenstein, fait écho à la préoccupation nominaliste de Goodman qui, comme nous l'avons vu, est une première adresse de l'énigme de l'induction.

Il est par ailleurs remarquable qu'une telle réduction de la justification philosophique à la simple grammaire de notre pratique inductive (ce que signifie une prédiction valide) puisse être exposée ici dans les termes d'une analyse constructionnelle. Goodman opère cette traduction lorsqu'il rappelle la fonction que revêt une définition dans une explication.

L'extension des prédicats dans l'explication [c'est-à-dire dans la définition] doit évidemment être semblable à leur extension dans la pratique<sup>508</sup>.

Goodman se réfère ici au critère de l'identité extensionnelle entre *definendia* et *definendum* exposé dans *La structure de l'apparence*. La définition des inférences valides dans l'explication de Hume est extensionnellement identique à la description des inférences que nous comptons comme correctes dans la pratique. Et en

506. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 77.

507. C'est pour Nef cette stratégie anti-réaliste qui est commune à la philosophie de Hume et à la métaphysique humienne, auxquelles il rattache bien sûr la philosophie de David Lewis, mais à laquelle on pourrait également rattacher celle de Goodman. Voir Nef, Frédéric, « Survenance humienne, physique et métaphysique : Disposition, structure et connexion », *Klesis*, vol. 24, 2012, p. 81.

508. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 80 note 2.

effet, « la doctrine de Hume tente de dégager les circonstances [l'habitude] dans lesquelles on fait des jugements inductifs qui sont considérés comme valides »<sup>509</sup>. C'est un procédé d'ajustement mutuel entre prédictions acceptées et règle d'induction qui assure une telle identité extensionnelle. Aussi bien, en acceptant la définition de Hume, Goodman ne milite pas tant pour une conception déflationniste de la philosophie, qu'il ne satisfait en fait aux exigences constructionnelles de l'analyse.

En revanche, Goodman insiste sur le fait que l'explication ne doit pas nécessairement refléter « l'ordre d'adoption des prédicats dans la pratique », autrement dit, que ne pèse aucune contrainte de type génétique ou épistémique sur le format de l'explication en philosophie. C'est un point essentiel de l'analyse constructionnelle qu'elle maintienne un isomorphisme de type extensionnel entre définition et pratique, entre structure et apparence, sans que la construction ne doive refléter un quelconque ordre supposé réel de la pratique (psychologique, physiologique, causal)<sup>510</sup>. A l'arrière-plan de l'argument de l'ajustement mutuel entre définition et pratique, qui appelle pour une dissolution du vieux problème de l'induction, c'est donc bien une analyse de type constructionnelle qui est convoquée. Or il est clair qu'en son principe, une analyse constructionnelle est réfractaire aussi bien à une démarche de type fondationnaliste qui surévalue le moment de la justification, qu'à une démarche déflationniste qui surévalue le moment de la description de nos pratiques.

Dès lors, si dans ce premier moment de l'analyse du problème de l'induction, « suivre la faute » peut bien s'envisager en un sens quasi-thérapeutique, comme un effort pour dissoudre de faux problèmes, toutefois, le recours à une réponse de type grammatical (regarder les énoncés que nous acceptons comme corrects) est justifié dans les termes d'une analyse en réalité constructionnelle : a) recours à l'argument de l'ajustement mutuel pour savoir quelles sont les règles inductives que nous acceptons, b) mise en avant d'un critère d'identité extensionnelle.

Par ailleurs, toutes les difficultés logiques entourant la notion d'induction ne

---

509. *Ibid.*, p. 81.

510. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 33. Cet argument est plus longuement commenté au chapitre 6 (6.2.1).

se trouvent pas dissoute dans la réponse apportée par Hume. Là encore, il faut se rappeler que la réponse de Hume ne l'est que d'une question bien précise, qui dès le départ suppose un traitement grammatical : Quelles sont nos inductions valides ? Quelles sont nos inductions non-valides ? C'est un fait de la grammaire de l'induction, que nos prédictions valides soient celles qui reposent sur l'observation de régularités passées. Il semble alors que Hume ne fasse qu'une partie du chemin. Si la réponse qu'il apporte au problème de l'induction est conforme au format de la question qu'il pose, peut-être que cette question est cependant incomplète. Au delà de la description de notre pratique inductive qui permet par elle-même, et à elle-seule, de décider si une prédiction est valide ou non (précisément du fait qu'elle est acceptée, mais c'est là encore un fait de grammaire), l'analyse philosophique peut exiger plus. La philosophie peut se donner par exemple comme tâche de découvrir les principes qui seraient l'équivalent pour l'induction, des principes de la déduction logique. C'est ce que Goodman appelle « la tâche constructive d'une théorie de la confirmation », et c'est ce qui correspond au second moment de l'énigme. Le changement de direction opéré par Goodman permet alors d'éclairer un peu plus la différence de perspective qui sépare la description de nos pratiques ordinaires, d'une explication en philosophie ; partant d'éclairer la différence entre deux conceptions différentes de la philosophie du langage<sup>511</sup>. Comme le remarque Cohnitz, il semble que la philosophie du langage ordinaire ne fasse que la moitié du chemin en clarifiant les mots que nous utilisons, car l'autre partie du travail consiste en une démarche constructionnelle :

L'élaboration raisonnée [clever stipulation] d'un concept de substitution qui s'ajuste parfaitement [fits nicely] à un système de définitions qui nous satisfait<sup>512</sup>.

---

511. La philosophie du langage de Goodman (et ce depuis *La structure de l'apparence*), qui substitue l'explication philosophique à la description, est associée par Pouivet à ce que Strawson appelle une « métaphysique réformiste ». Contrairement à la métaphysique descriptive, une métaphysique réformiste a moins d'égards pour le sens commun et vise à produire une meilleure structure que celle du langage ordinaire en réformant – du moins en tant qu'exercice philosophique – notre manière habituelle de penser au sujet du monde, voir Pouivet, Roger, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010 (Essais d'art et de philosophie), p. 79.

512. Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*, pp. 61-62. Nous traduisons.

### 3.3.2 Construction

Le second moment de l'énigme correspond à la « tâche constructive » de proposer une théorie de la confirmation. Cette tâche, en tant qu'elle opère par construction et non par description, est susceptible de rencontrer un autre type d'erreur. Dans une perspective constructionnelle, il ne s'agit plus seulement de s'en rapporter à la pratique inductive mais de construire une définition de l'induction qui sans « refléter nécessairement la procédure d'adoption des prédicats dans la pratique »<sup>513</sup>, est cependant extensionnellement équivalente aux inductions que nous faisons habituellement. Or toute définition est une prise de risque, et en tant que telle, peut emporter certaines erreurs de construction. Les contraintes qui pèsent ici sur la théorie de la confirmation sont les mêmes que celles qui pèsent sur la construction des qualités dans *La structure de l'apparence*. Le modèle de cette construction est fourni dans *Faits, fictions et prédictions* par les études de Hempel sur la confirmation.

Contrairement aux faux-problèmes philosophiques qui n'ont de positif que leur dissolution, une erreur de construction doit positivement être évaluée comme la marque du risque cognitif<sup>514</sup> pris dans la construction, et comme l'indice du correctif à apporter. Aussi, des défauts dans la construction valent-ils mieux qu'aucune construction du tout, c'est-à-dire une philosophie qui se contenterait de décrire ce que nous faisons à un degré minimal de perplexité – surtout si, en ce qui concerne le problème de la confirmation, la combinaison des hypothèses suggérées par le sens commun aboutit par elle-même à des conséquences absurdes<sup>515</sup>. Plus encore, des défauts dans une construction logique peuvent avoir une portée philosophique révélatrice en indiquant au philosophe les endroits où doit se porter son analyse. C'est là un mérite que Goodman reconnaît au système de constitution du monde élaboré par Carnap dans *l'Aufbau* :

Faire des erreurs [the making of errors], découvrir des défauts, est la première étape en vue de leur correction.<sup>516</sup>

513. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 80 ; voir aussi Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*, p. 62.

514. Sur cette notion d'engagement cognitif voir chapitre 6 (6.3).

515. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 83.

516. Goodman, *Problems and projects*, p. 21. Nous traduisons

De même que Carnap dans *l'Aufbau*, la construction proposée par Hempel, qui consiste à étudier la relation de confirmation entre hypothèse et observation comme une relation inverse de celle de la conséquence logique dans les inférences déductives, occasionne de sérieuses difficultés ; de façon plus explicite que Carnap, Hempel avait découvert des défauts dans sa construction et les avait présentés comme tels en tant que paradoxes. Nous pourrions ainsi définir un paradoxe comme une certaine forme de difficulté, par repérage d'anomalies, qui est reconnue au cours même de la procédure de construction.

Dans la présentation du problème de l'induction, le premier paradoxe est occasionné par un défaut dans la définition initiale de la relation de confirmation, tirée d'une intuition de sens commun : on suppose que tout ce qui confirme un certain énoncé confirme également tout énoncé qui en découle. Avec une telle définition défectueuse, on tombe rapidement sur des anomalies dans la construction de la relation de confirmation. Une conséquence paradoxale de la définition est ainsi mise au jour qui nous rend attentifs à ce fait que ce n'est pas n'importe quelle observation empirique qui peut confirmer une hypothèse. Aux fins de cette démonstration, Goodman construit une hypothèse hétérogène :

8497 est un nombre premier et l'autre face de la lune est plate et Elisabeth Ière fut couronnée un mardi<sup>517</sup>.

Or il est bien clair que pour ce genre d'hypothèse, montrer qu'une de ses composantes est vraie (celle par exemple sur la date du couronnement de la reine), et donc que certaines preuves semblent pouvoir apporter un soutien empirique à l'hypothèse, ou à une de ses composantes, n'augmente pas la confirmation de l'hypothèse elle-même. Une hypothèse n'est véritablement confirmée que par un de ses exemples :

La confirmation d'une hypothèse ne se produit que lorsqu'un exemple lui confère une crédibilité qui peut être transmise à d'autres exemples<sup>518</sup>.

---

517. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 83.

518. *Ibid.*, p. 84.

D'un point de vue logique, « être un exemple » d'une hypothèse générale, c'est être une version de l'hypothèse elle-même, mais restreinte à la classe d'entités mentionnées par l'énoncé. Ainsi l'énoncé restreint « Gauthier le corbeau est noir » est une version relativisée de l'hypothèse « tous les corbeaux sont noirs ». Il apparaît en tous cas que le problème de la confirmation empirique, concerne la relation d'exemplification entre une hypothèse et ce qui la confirme<sup>519</sup>. Il revenait à la construction d'une hypothèse extraordinaire de le rendre explicite.

Le second paradoxe que rencontre Hempel est celui des corbeaux. Ici encore il s'agit d'une erreur occasionnée par notre construction de la relation de confirmation. Alors, nous sommes en présence d'une définition de la confirmation qui ne parvient pas à tenir compte des preuves empiriques que nous avons pourtant à notre disposition lorsque nous faisons des inductions ordinaires :

Les preuves empiriques dont nous disposons ne confirment pas une généralisation à partir de fragments séparés, mais bien, grosso modo, une généralisation à partir de la totalité des preuves empiriques énoncées<sup>520</sup>.

La définition de la relation de confirmation doit dès lors être améliorée de sorte à ce que toutes les preuves que nous avons à notre disposition soient comptées lorsqu'on regarde comment une hypothèse est, ou non, empiriquement confirmée. La solution de Goodman, comme nous l'avons présenté plus haut, consiste à faire apparaître la totalité de ces preuves en examinant ce qu'il en est de la confirmation empirique des contraires des deux hypothèses (1) :  $(x) (Cx \Rightarrow Nx)$  et (2) :  $(x) (\neg Nx \Rightarrow \neg Cx)$ , dites logiquement équivalentes.

Le second moment de l'énigme de l'induction est concerné par deux erreurs dans la définition-construction de la relation de confirmation et qui sont qualifiées de « paradoxe ». Ces paradoxes font apparaître des anomalies comme conséquences malheureuses de définitions défectueuses. Un règlement de ces problèmes ne saurait bénéficier de l'idée wittgensteinienne selon laquelle nous aurions conduit les mots

---

519. Nous renvoyons ici bien sûr aux développements consacrés dans ce travail au problème de l'exemplification (2.6, 4.2.3).

520. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 86.



en dehors de leur contexte d'usage ordinaire. Il faut plutôt modifier notre définition, mais dans le cadre d'une formalisation logique de la relation de confirmation, de façon à ce qu'elle soit en accord avec notre pratique ordinaire. La clarification logique alors en jeu est du même ordre que celle concernée par la modification de la relation de ressemblance dans *La structure de l'apparence*. Il s'agit d'une façon de « suivre l'erreur », solidaire d'une correction par construction logique. Pour parvenir à une définition correcte de la relation de confirmation, nous avons alors à notre disposition : d'une part l'ensemble des prédictions que l'on compte comme valides au sein d'une pratique inductive qui peut tout à fait être amenée à changer, et auquel doit se mesurer toute formalisation logique de la relation de confirmation ; d'autre part les conséquences heureuses ou malheureuses que l'on peut tirer d'une définition donnée. C'est à partir de l'observation de ces conséquences malheureuses (les paradoxes de Hempel) que par deux fois la relation de confirmation se trouve améliorée. Il faut remarquer à ce propos que compte tenu de cette méthode (ce que Goodman appelle « la tâche constructive », ainsi que l'argument de la dissolution exposé plus haut) une justification de l'induction fonctionne exactement de la même façon qu'une justification de la déduction. Mais cela signifie aussi que n'a pas encore été travaillée la particularité du fonctionnement inductif, qui pose une difficulté bien particulière, et qui désigne vraiment le lieu de la nouvelle énigme de l'induction : le mécanisme de la projection.

### 3.3.3 Clinique

Nous avons déjà présenté quel argument est à l'œuvre dans la nouvelle énigme de l'induction (chapitre 3.1 ; chapitre 2.3). Nous voudrions ici analyser quel type de dysfonctionnement est exactement découvert dans l'énigme de l'induction, à quel type particulier d'erreur l'énigme se mesure, enfin quel rapport particulier à l'erreur y est thématiqué. A ces égards, il apparaît que la nouvelle énigme de l'induction présente un cas de dysfonctionnement tout à fait original. Si les erreurs de *l'Aufbau* sont des erreurs qui présentent un intérêt en indiquant quel correctif apporter localement à la construction du système ; si les paradoxes de la confirmation sont découverts comme des conséquences malheureuses des définitions que l'on s'est d'abord données, et parce qu'ils sont ainsi thématiqués, offrent de modifier

et d'améliorer nos définitions de départ ; dans la nouvelle énigme de l'induction, le paradoxe entraîné par l'introduction d'un nouveau prédicat n'est pas le résultat d'une définition défectueuse, il est bien plutôt une difficulté inventée à des fins de construction.

En effet, le prédicat « *vleu* » est construit afin de faire apparaître la différence entre les énoncés de forme nomologique et les énoncés accidentels. Plus encore, le prédicat « *vleu* » est conçu de telle façon à montrer que ce problème de la forme nomologique est concerné par des difficultés en fait beaucoup plus importantes que celles posées par des cas anormaux indésirables ou des hypothèses scientifiques qui n'auraient que des apparences de loi (énoncés généraux). A la différence d'une hypothèse accidentelle comme celle des pièces d'argent dans ma poche, le prédicat « *vleu* » fait déraiper jusqu'à l'idée de signification. C'est en ce sens que Kripke fut bien l'un des premiers à remarquer la radicalité de l'énigme. Bien que cette difficulté soit volontairement construite pour remplir cette fonction de perturbation, il faut pourtant formuler des concepts qui offrent de la résoudre, car d'elle dépend le bon fonctionnement d'une définition de l'inférence inductive, comme de toute activité symbolique<sup>521</sup>.

Le *vleu* nous fait entrevoir une situation catastrophique occasionnée par ce que Goodman appelle le « problème endémique de la projection »<sup>522</sup>.

On pourra évidemment demander si nous avons vraiment besoin de nous préoccuper des prédicats *aussi peu familiers* que « *vleu* », ou même des hypothèses accidentelles en général, puisqu'il est peu probable que nous les utilisions comme base de prédiction. Notre définition convient pour les hypothèses qu'on emploie normalement : que désirer de plus ? En un sens rien ; mais seulement au sens où l'on ne désire pas de définition, pas de théorie de l'induction et pas de philosophie de la connaissance du tout. On s'en passe fort bien dans la recherche scientifique et dans la vie de tous les jours. Mais, si nous cherchons une théorie, alors nous ne pouvons justifier l'existence d'anomalies grossières issues de notre proposition en affirmant qu'elles n'apparaissent pas dans la pratique. Elles n'en sont pas moins *cliniquement pures* et révèlent au grand

---

521. Nous renvoyons ici au §(3.2.3), qui indique de quelle façon la nouvelle énigme de l'induction emporte un problème plus général relatif à l'idée même de signification. Le chapitre 4 fournit un exposé bien plus étayé, et davantage fidèle à la propre pensée de Goodman, de cette même intuition.

522. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, pp. 93-95.

jour les symptômes d'une maladie destructrice et très répandue<sup>523</sup>.

Cette remarque définit très exactement ce que le *vleu* a d'endémique et de pathologique pour toute théorie du fonctionnement symbolique. Elle offre aussi de comprendre plusieurs problèmes qui ont été soulevés dans ce paragraphe : d'une part la réaction de Goodman à une manière qu'a la philosophie de résoudre des problèmes par une remise en cause de ses propres moyens ; d'autre part le sens que revêt le prédicat construit du *vleu* pour l'énigme de l'induction ; enfin plus généralement la fonction dévolue par Goodman aux énigmes dans l'analyse philosophique.

Il y est d'abord question de la fonction des définitions en philosophie. Il faut rappeler à ce propos trois choses : 1) une définition ne peut se contenter de décrire ce que nous faisons, quand bien même l'on pourrait se passer de l'analyse philosophique dans la conduite de notre vie ; 2) l'accord avec ce que nous faisons doit pourtant servir de critère à notre définition ; 3) enfin, toute définition répond au format d'une question. La nouvelle définition ainsi obtenue pour l'inférence inductive (une induction correcte doit projeter des prédicats bien implantés), permet de faire quelque chose que la première définition, empruntée à Hume ne permet pas de faire : distinguer les prédictions normales des prédictions anormales, par une définition de la forme nomologique (c'est ce qui est en œuvre dans la théorie proposée par Goodman de la projectibilité). La distinction (normal/anormal) désigne le format de la question posée dans la nouvelle énigme de l'induction, alors que la distinction (valide/non-valide) désigne le format de la question posée par Hume. Alors que le *vleu* pose le problème du fonctionnement de l'induction (et dans une plus large entente de l'énigme du fonctionnement de toute projection en général), la question de Hume – du moins ainsi que l'interprète Goodman<sup>524</sup> –, qui demande qu'une discrimination soit faite parmi nos prédictions entre celles qui sont valides et celles qui ne le sont pas, peut recevoir une réponse qui s'installe sur le plan de la seule description de nos pratiques.

Ensuite, Goodman justifie l'introduction du prédicat « *vleu* » en précisant quelle fonction ce prédicat remplit dans le cadre de l'énigme de l'induction. Or cette

---

523. *Ibid.*, p. 93. Nous soulignons.

524. Sur ce point nous renvoyons au chapitre 5.

justification éclaire la façon dont Goodman conçoit l'activité théorique, en tant qu'elle est précisément irréductible à une description de nos pratiques. Bien que ce prédicat soit anormal, bien qu'il s'agisse d'une anomalie que l'on ne rencontre pas dans la pratique, pas même dans la pratique philosophique – et pour cela en réalité différente de l'erreur résultant d'un usage métaphysique de certains termes<sup>525</sup> –, l'emploi de ce prédicat est justifié par ce qu'il permet de faire : montrer dans un premier temps l'inquiétude que suscite l'absence de justification de notre pratique inductive, révéler dans un second temps le type de normativité à l'œuvre dans notre emploi du langage (l'implantation de certains de nos prédicats qui entre en compte pour une définition de la projectibilité)<sup>526</sup>. Il n'y a donc pas de raison de ne pas tenir compte d'un tel prédicat, de ne pas vouloir régler les anomalies qui en sont les conséquences immédiates, au motif que l'on ne le rencontrerait pas dans la pratique. En fait, l'introduction d'un tel prédicat demande précisément l'inverse, c'est-à-dire, à ce qu'une telle pratique soit davantage justifiée, en faisant ressortir sa normativité implicite. C'est cette demande-là qui est véritablement théorique.

Comme le rappelle très exactement Goodman, la fonction du *vleu* est une fonction clinique : le dysfonctionnement du *vleu* met au jour le fonctionnement normal du vert, comme la maladie met au jour le fonctionnement normal de l'organisme. La visibilité que le *vleu* jette sur l'utilisation normale du prédicat « vert » a une fonction clinique au sens où l'analyse peut parfois être comprise comme une entreprise clinique<sup>527</sup>. Pourtant, il ne faudrait pas croire que le vert soit un prédicat naturellement plus sain que le *vleu*. Tout au contraire, la nouvelle énigme de l'induction vise à montrer que le découpage du monde en espèces est fonction de notre pratique linguistique. Dès lors, cette « clinique » philosophique ne cherche pas la normalité dans la nature du vert, mais dans notre pratique de l'étiquette « vert », et il y a un sens à dire que le prédicat « vert », du point de vue des propriétés mé-

525. Un type de non-sens occasionné par l'usage métaphysique d'un terme, et qui est ce contre quoi Wittgenstein oppose sa méthode de dissolution, peut en effet se retrouver dans la vie ordinaire et dans la pratique scientifique. A cet égard le prédicat « *vleu* » est très différent de la notion de cause par exemple.

526. Pour une explication plus complète de ce concept, voir chapitre 5.

527. Nous risquons ici une comparaison : l'analogie entre analyse et clinique que fait ici Goodman rappelle la manière dont Foucault ou Deleuze pouvaient qualifier leur approche de clinique, lorsqu'ils prenaient comme objet tout ce qui pouvait se situer au-delà d'une certaine frontière tracée par la norme : la folie, la mort, la maladie.

taphysiques qu'il serait censé révéler, est tout autant gruesomme ou tératologique que le prédicat « *vleu* ». L'énigme du *vleu* doit donc aussi pouvoir être interprétée à l'aune de l'universalisme (ou égalitarisme) méréologique que Goodman fait sien<sup>528</sup>. C'est bien là le sens de la demande de justification qui était plus haut formulée.

Avec l'invention du prédicat « *vleu* » nous nous trouvons donc en présence d'une erreur dont la forme est dépendante de la fonction qu'elle remplit dans l'analyse. En ce sens, il faut rappeler avec Hacking l'élégance de la construction par Goodman de ce prédicat qui semble au premier abord si « extraordinairement inintéressant » :

Un artisan qualifié est celui qui produit l'objet parfait et unique répondant à son souhait, sans aucun mouvement superflu, sans matériau inutile. Goodman n'est rien d'autre qu'un artisan qualifié<sup>529</sup>.

L'énigme du *vleu* ne met pas au jour un défaut de construction que l'analyse philosophique devrait corriger par une nouvelle construction plus élaborée. Il s'agit plutôt de la construction d'un défaut qui permet de mettre au jour, de façon clinique, le fonctionnement normal de la pratique inductive.

A cet égard, il semble que la construction de l'énigme du *vleu* touche de près à la forme du discours irréel de certains paragraphes des *Recherches Philosophiques*.

---

528. Je remercie ici Alexandre Declos pour m'avoir rendu attentif à ce point, en m'initiant aux subtilités de la méréologie. Pour une présentation de cet égalitarisme, je renvoie à l'article de Bence Nanay « Three ways of resisting essentialism about natural kind », in J.K Campbell and M. H. Slaters (éd), *Carving Nature at its Joints. Topics in Contemporary Philosophy*, vol. 8, Cambridge, MIT press, 2011, pp.175-197. Nous renvoyons en particulier à la définition p.184 : « J'appelle égalitariste cette théorie qui rejette ce que David Lewis a fameusement appelé une minorité d'élite de propriétés spéciales et qui défend que tous les types de propriétés [property-types] sont métaphysiquement égaux. [...] La différence [entre 'vert' et 'vleu'], selon l'égalitariste, tout comme pour Goodman lui-même [...] n'est pas une différence ontologique concernant la degré de naturalité de ces deux propriétés. ». Sans doute cette remarque devrait également nous conduire à remettre en cause le diagnostic fait par Morizot d'une coupure entre la philosophie à l'œuvre dans *La structure de l'apparence*, censée porter seule cette analyse méréologique, et la théorie des symboles formulée plus tard par Goodman. Si en effet le problème de la référence est identifiable à des problèmes relatifs à l'option métaphysique adoptée par Goodman dans les années 50 (universalisme méréologique), alors il n'est pas vrai que « l'analyse méréologique n'ait aucune contrepartie effective dans le fonctionnement symbolique où la dimension référentielle devient prévalente ». Voir l'analyse faite par Morizot in, *Goodman : modèles de la symbolisation*, p. 227

529. Hacking, *Le plus pur nominalisme*, p. 9. L'expression « si extraordinairement inintéressant » est également de Hacking.

Certes, il ne s'agit pas de remettre en cause la frontière que Goodman s'efforce de tracer entre description et construction, toutefois il est frappant de voir que ces deux activités ont partie liée, dans la mesure où, à sa pointe extrême (l'invention extravagante du prédicat « *vleu* »), le but de la construction est de parvenir à saisir ce qu'est la normativité de notre pratique ordinaire (et c'est précisément là un des enjeux de la construction des couleurs dans *La structure de l'apparence*). À l'inverse, mais de façon symétrique, la philosophie du langage ordinaire construit des situations extra-ordinaires qui visent à rendre pensable un point de vue de côté sur nos pratiques et notre langage. C'est ce que remarque Cavell lorsqu'il nous engage à lire les saynètes des *Recherches philosophiques* comme une sorte d'« histoire naturelle fictive »<sup>530</sup>. Bien sûr, il existe des différences significatives entre l'invention par Goodman du prédicat « *vleu* » et le type de jeux de langage dont les premiers paragraphes des *Recherches Philosophiques* nous demandent de faire l'expérience sur un mode irréel (y-aurait-il ainsi un sens à parler, dans la perspective de Wittgenstein, « d'anomalie grossière » pour décrire le jeu de langage des constructeurs ?) ; et pourtant il n'est pas absurde de dire qu'avec le prédicat « *vleu* », Goodman nous invite à imaginer une forme de vie différente de la nôtre, et même l'impossibilité d'imaginer en fait une telle forme de vie ; plus encore, que cet exercice ait pour but d'atteindre la normativité qui règle notre pratique courante : la définition de la projectibilité en termes des prédicats les mieux implantés.

### 3.3.4 Des défauts de construction à la construction d'un défaut

Nous avons voulu dans ces derniers paragraphes appliquer cette doctrine de l'échec à un cas particulier de ratage qui est celui du *vleu*. Il apparaît qu'au sein même de l'énigme de l'induction, pour laquelle est inventée de toute pièce un prédicat anormal, il existe différentes modalités de l'échec, comme de façons de commettre des erreurs [*making of errors*]. L'interprétation que nous proposons de l'énigme de l'induction essaye également de montrer en quoi ces différentes façons

---

530. Cavell, Stanley, *Dire et vouloir dire : livre d'essais*, Paris, Éditions du Cerf, 2009 (Passages), p. 155.

ont partie liée avec la manière dont Goodman conçoit en fait la philosophie : qu'il s'agisse de corriger des défauts de construction ou de construire des défauts qui permettent de résoudre les problèmes qu'une simple description de notre pratique ordinaire laisse inaperçus.

Il y a des échecs qui sont propres aux constructions philosophiques. Ils peuvent prendre deux formes : l'une est positive et se rapproche de ce « making of errors » dont Goodman remarquait la fonction révélatrice dans les travaux de Carnap, révélatrice du travail à faire pour obtenir une construction plus adéquate ; l'autre est négative et concerne en fait la façon dont la philosophie peut s'enfermer dans des impasses ; ainsi lorsqu'elle nous demande de chercher des justifications métaphysiques pour notre pratique inductive. Aussi le traitement par Goodman de ces échecs est-il différencié : une forme de thérapeutique pour des problèmes occasionnés par l'usage métaphysique de certains termes (et en particulier de la causalité), c'est le recours à Hume ; une analyse constructionnelle pour obtenir une définition plus exacte de la relation logique de confirmation, qui ne soit pas inquiétée par la formulation des paradoxes déjà mentionnés, c'est le moment de l'analyse philosophique qui regarde du côté des théories de la confirmation de Hempel. Un tel traitement différencié de l'erreur a l'élégance d'une entreprise philosophique qui fait droit tout à la fois à l'analyse du langage ordinaire, bien qu'elle en aperçoive les défauts, et à l'analyse logique proprement dite, qui a également ses travers.

A côté de cela, le *vleu* est un ratage symbolique d'une nature toute particulière. Il s'agit ici d'un exemple d'invention conceptuelle, de la fabrication d'un échec, non pas d'un *défaut de construction*, mais de la *construction d'un défaut*, dont la fonction est avant tout de nous montrer ce qui normalement fonctionne bien dans notre pratique inductive. C'est pour cette raison que le *vleu* me semble une remarquable illustration de cette théorie des échecs présentée en introduction ; en tenant compte évidemment de la différence d'avec la perspective d'Austin, que le *vleu* est construit et ne se trouve pas tel quel dans le répertoire de nos ratages ordinaires. Seulement, la force de ce dysfonctionnement peut passer inaperçu dans certaines lectures qui sont parfois faites de l'énigme de l'induction : soit que le *vleu* est interprété comme une « erreur facile », soit comme une « pédanterie » de logicien. D'où l'importance aussi de parvenir à resituer le format exact de la question posée par le *vleu*, et de

ce qu'il indique à propos d'une théorie du fonctionnement symbolique. A ce sujet, Hacking affirmait avec quelque ironie qu'il « sympathisait avec le désir d'oublier le *vleu* » dans la mesure où la façon dont l'énigme était formulée, « la trivialité du *vleu* » pouvait détourner l'attention des problèmes plus profonds, que le *vleu* sert pourtant à formuler. Plutôt que « d'oublier le *vleu* » – mais Hacking n'a lui-même jamais véritablement souhaité oublier ce problème, comme le rappelle le sous-titre de son ouvrage sur Goodman *L'énigme de Goodman : Vleu et Usages du Vleu* –, la stratégie adoptée dans le chapitre 4 sera de montrer qu'il y a des usages du *vleu* en dehors du champ des problèmes posés par l'induction.

## Conclusion

Dans ce chapitre 3, il s'agissait tout d'abord de faire une présentation rapide de l'énigme de l'induction qui puisse en présenter les lignes directrices. Il s'agissait également de montrer comment l'ensemble du projet de 1953 est déterminé par une constellation de problèmes qui constituent autant d'adresses différentes pour l'énigme (contrefactuels, possibles, causalité, induction, problèmes de la confirmation). Pour partie, ces problèmes sont des problèmes discutés en philosophie des sciences entre les années 1930 et 1950 ; pour partie, ils répondent à l'orientation nominaliste de Goodman. Un tel enchevêtrement de problèmes n'est pas pour simplifier la formulation de l'énigme. Partant, l'interprétation qu'on peut faire de sa solution dépend fortement du format qu'on donne à la formulation du problème qu'elle est censée résoudre – comme en témoigne le fait que Goodman lui-même distingue un vieux problème de l'induction et une nouvelle énigme de l'induction. Il est frappant aussi de voir que pour chacune de ces adresses, un héritage différent peut être associé à l'énigme de l'induction : la question de Locke des espèces nominales (l'adresse nominaliste du projet), la question de Hume relative à la causalité (l'adresse empiriste : comment justifier la confirmation ?), la question de Wittgenstein concernant la signification (l'adresse sceptique). L'énigme de l'induction n'est complètement réductible à aucune de ces questions, bien que ce soit aussi à la mesure de ces questions qu'est façonné le prédicat « *vleu* ». Il s'avère donc d'autant plus nécessaire de bien comprendre quel est le format du *vleu*, c'est-à-dire le format de la question posée par la nouvelle énigme de l'induction.



Prendre la mesure de la question posée par le *vleu* permet aussi de comprendre en quoi elle concerne une théorie générale du fonctionnement symbolique. Au cœur de ces problèmes logiques ou épistémologiques, c'est un identique mécanisme qui est à l'œuvre, et qui est en fait celui de la projection de prédicats. Si l'énigme de l'induction a une fonction, c'est donc bien de rendre saillant le mécanisme de la projection, qui comme le fait apparaître une interprétation sceptique du problème, regarde le fonctionnement symbolique en général. L'énigme de l'induction a donc cette fonction d'éclaircissement pour des problèmes qui vont se poser à l'identique ou presque pour la théorie des symboles.

Nous avons vu également que l'énigme de l'induction est engendrée par un prédicat qui rate, ou plus exactement dont on organise et invente le dysfonctionnement : le *vleu*. C'est en ce sens que l'énigme de l'induction se rapporte au point de vue adopté dans le premier chapitre, celui de l'erreur. Que le prédicat « *vleu* » ait cette fonction, clinique, de montrer quel type de normativité est à l'œuvre dans nos activités symboliques, montre aussi que le problème de l'induction, sur le format duquel le prédicat « *vleu* » est inventé, est peut-être en un sens secondaire. Il faudrait alors faire cet effort qui consiste à passer du problème de l'induction à un problème plus général concernant le langage et, à la suite de Hacking, penser les discussions sur le *vleu*, « comme une esquisse d'une recette pour poser des problèmes »<sup>531</sup>.

Dans les chapitres suivants, nous voudrions rendre plus manifestes encore, de quelles façons, l'énigme de l'induction est centrale dans nos activités/symboliques ; donc pour une théorie du fonctionnement symbolique. Nous ne sommes pas encore entrés dans les détails de la solution que propose Goodman à sa propre énigme, et qui sera abordée dans le chapitre 5. Toutefois il est important de remarquer qu'on ne saurait comprendre cette solution, et partant ce qu'il en est du fonctionnement symbolique en général, sans rapporter cette solution au véritable format de la question posée par l'énigme, et qui concerne un problème de normativité du langage. C'est en comprenant que le *vleu* assume une fonction clinique, c'est-à-dire d'exposition, de mise en visibilité du fonctionnement – selon le point de vue que

---

531. Hacking, *Le plus pur nominalisme*, p. 16. Voir aussi cette autre formule de Hacking « L'induction n'est rien de plus qu'une façon croustillante de proposer une difficulté générale ».

nous avons présenté dans une première partie – qu'un sens plus philosophique peut être assigné aussi à l'idée d'implantation, partant, à notre pratique.

## Chapitre 4

### Le Vleu hors les murs.

*Madame de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que Monsieur de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait.*

---

Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*

Si l'énigme de l'induction a une fonction paradigmatique pour la théorie du fonctionnement que nous voudrions mettre au jour, c'est que le mécanisme de la projection qui sert de formulation à sa solution a des effets dans l'ensemble de l'œuvre de Nelson Goodman. Ainsi, dans l'introduction qu'il rédige à la 4<sup>ème</sup> édition de *Faits, fictions et prédictions* en 1983, Goodman remarque que la « pertinence » du livre « s'étend au-delà du champ de l'induction et même de la philosophie »<sup>532</sup>. C'est une conséquence que la mention d'un « problème endémique » concernant la projection en conclusion de la première édition avait, sans doute, déjà anticipée. Il est clair que le problème particulier posé par l'introduction du prédicat « vleu » déborde le problème classique de la recherche d'une justification pour notre pratique inductive. Nous avons déjà beaucoup insisté au chapitre 3 sur une première forme de débordement : la manière qu'a le doute concernant nos inductions de contaminer l'idée même de signification. C'est la force de l'interprétation sceptique de

---

532. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 24.

Kripke de rendre explicite le parallélisme entre l'énigme de l'induction et le paradoxe wittgensteinien concernant le *rule-following*, et derrière cela, toute théorie de la signification. Si l'on atténue la coloration sceptique de l'analyse de Kripke, nous pouvons assigner un autre sens à ce débordement : le type de problématique qui concerne l'induction a une portée pour comprendre le fonctionnement à l'œuvre dans l'ensemble de nos actes de référer, dans toutes nos activités symboliques. C'est ainsi que l'on passe du caractère endémique d'un problème à l'extension du champ de pertinence de sa solution. Il existe par exemple un usage de la solution de Goodman en dehors du champ de la philosophie, comme l'indiquent l'ouvrage collectif *How Classification works, Nelson Goodman among the social sciences* co-édité par l'anthropologue Mary Douglas et le biologiste David Hull, les travaux de Hacking sur le concept de maltraitance infantile<sup>533</sup>, ainsi que sur les travaux en psychologie du développement initiés par Bruner<sup>534</sup>.

Pour ce qu'il en est maintenant de la pertinence du *vleu* pour une théorie du fonctionnement symbolique, Goodman l'a en général signalé dans des ouvrages et articles postérieurs. Aussi, voudrions-nous dresser dans ce chapitre une liste des usages faits par Goodman de la théorie de la projection élaborée en 1954, et à chaque fois, montrer comment ces usages sont reliés au problème général du bon et du mauvais fonctionnement. L'important est de voir comment s'organise dans l'énigme de l'induction, et dans les usages ultérieurs qui en sont fait, une théorie du fonctionnement de nos symboles. A la lumière de cette exposition systématique, parce qu'il s'agit de donner un sens au *vleu*, en dehors de son contexte d'origine, qui est le champ de l'induction, s'éclaire aussi le titre du chapitre : « Le *vleu* hors

533. Goodman, Nelson, Douglas, Mary et Hull, David L., dir., *How classification works : Nelson Goodman among the social sciences*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992, voir en particulier les articles de Ian Hacking et Mary Douglas ; Hacking, Ian, *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris, Éd. la Découverte, 2001 (Textes à l'appui), « La fabrication d'un genre : le cas de l'enfance maltraitée ». Dans ce dernier ouvrage Hacking indique que Goodman lui-même aurait été stimulé par les développements récents de la sociologie des sciences. En particulier, il aurait lu avec beaucoup d'intérêt la recension que Hacking fit de l'ouvrage de Latour et Woolgar, Latour B. et Woolgar D., *La vie de laboratoire*, Paris, La découverte, 2005 (première édition en anglais 1979). Comme l'affirme Hacking, avec son sens de la formule, « les études sociales mettent de la chair historique sur les os abstraits de la philosophie de Goodman », p. 69.

534. Bruner, Jérôme Seymour, *Logique et perception*, Paris, Presses universitaires de France, 1958 (Bibliothèque scientifique internationale 6) ; Bruner, Jerome Seymour *et al.*, *Comment les enfants apprennent à parler*, Paris, Retz, 2002 (Forum éducation culture).

les murs ».

Nous commencerons par présenter les rapports que ce problème entretient avec le premier essai de Goodman *La structure de l'apparence*, et à propos duquel Goodman affirme que l'essai de 1954 constitue « une suite lointaine ». Puis dans les paragraphes suivants, nous indiquerons de quelle façon certains thèmes de *Lan-gages de l'art* font écho à la « mécanique projective » élaborée pour résoudre la nouvelle énigme de l'induction. Nous insisterons en particulier sur les problèmes de l'exemplification, du style, de la théorie de la notation, et sur le chapitre très peu commenté de la quatrième partie : « La traduction inductive ». Il sera également question de différents procédés de worldmaking dont Goodman donnera une présentation systématique dans *Manières de faire des mondes*. En somme, il s'agit de faire un sort à ces « ramifications imprévues »<sup>535</sup> de la réflexion de Goodman sur la validité inductive, afin de comprendre en retour ce dont était porteuse, aussi, l'énigme de l'induction.

## 4.1 Induction et Kindmaking

### 4.1.1 Le vleur : entre mauvais compagnonnage et communauté imparfaite

Nous voudrions tout d'abord exposer, sur le fond des difficultés logiques repérées par Goodman dans *l'Aufbau* et affrontées dans *La structure de l'apparence*, comment s'invente une reformulation du problème des genres naturels – c'est-à-dire de la projection des noms d'espèces – dans l'énigme de l'induction. Il est frappant en effet, de voir que l'on peut reformuler le problème de l'induction, de telle sorte à ce que les difficultés qu'il mette en avant, soient précisément du type de celles analysées à propos des problèmes de construction du concept de qualité dans *l'Aufbau*<sup>536</sup>.

---

535. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 24.

536. Une telle reformulation de l'énigme de l'induction offre qui plus est de voir en quel sens la notion de worldmaking peut être concernée par la mécanique de la projection présentée dans l'essai de 1954, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant. Il s'agit donc ici de

Nous avons vu au chapitre 2 à quel type de dysfonctionnement, qualifié ailleurs d'erreur de construction, était sujet un système constructionnel. Lorsque Goodman commente l'essai de Carnap dans *La structure de l'apparence*, il accorde une attention toute particulière à deux erreurs de construction : la communauté imparfaite et la difficulté de compagnonnage. Comment de telles difficultés peuvent-elles rencontrer le genre de problèmes formulés dans l'énigme de l'induction ? Comment et où est-ce que les difficultés du compagnonnage et de la difficulté de la communauté imparfaite rencontrent les prédicats « vert » et « *vleu* » ? Il se trouve que l'énigme de l'induction met en scène un nouveau prédicat « *vleu* » défini de telle sorte à ce que sa confirmation par les expériences passées, accompagne toujours la confirmation du prédicat normal « vert » par les mêmes expériences. Si l'énigme de l'induction est un problème de confirmation, c'est bien en effet parce que les prédicats « verts » et « *vleus* » sont confirmés par les mêmes expériences ; et qu'en égard à ces expériences là, les prédicats « verts » et « *vleu* » sont, pour ainsi dire, de « mauvais compagnons ». C'est ainsi que J.-P. Narboux présente les choses : « Le compagnonnage ressurgit au sens précis où le *green* est englué dans le *grue* : le *green* colle au *grue*, comme collait à toute qualité dont elle fut toujours accompagnée, la qualité qui ne se dégageait pas d'elle »<sup>537</sup>. La difficulté du compagnonnage dans *La structure de l'apparence*, comme dans *Faits, fictions et prédictions*, désigne bien un tel défaut de différenciation. Deux qualités qui devraient être différenciées par l'analyse sont rendues indiscernables dans la construction. Dans *La structure de l'apparence*, la difficulté de compagnonnage apparaît comme un défaut de la construction ; et un problème de type logique se posait de savoir, de quel point de vue extérieur à la construction il fallait se placer pour demander à ce que deux qualités qui devraient l'être, soient différenciées. Dans l'énigme de l'induction, le prédicat « *vleu* » est construit de telle sorte à ce que, exactement les mêmes expériences qui confirment l'hypothèse des émeraudes vertes, confirment aussi l'hypothèse des émeraudes *vleues*. C'est précisément là sa fonction clinique, c'est-à-dire un prédicat fait à la mesure de la difficulté qu'il est

---

déployer les ramifications imprévues de l'énigme de l'induction, et signalées par Goodman dans la préface à la 4<sup>ème</sup> introduction, postérieure à la publication de son essai *Manières de faire des mondes*.

537. « La construction : abstraction ou schématisation » in Laugier et Barberousse, *Carnap et la construction logique du monde*, p. 153.

censé occasionner.

Certes il existe d'importantes différences entre ces deux difficultés. Alors que la difficulté était occasionnée dans *La structure de l'apparence* par des circonstances défavorables dans la liste des *erlebs* prise comme base de l'abstraction, une liste dans laquelle figurent deux qualités qui se retrouvent exactement dans les mêmes *erlebs*, aucune circonstance de ce genre n'intervient dans le problème de l'induction ; et ce sera précisément l'objet des réponses de Goodman aux objections qui lui ont faites, que de montrer qu'aucune circonstance défavorable, aucune complication épistémique n'intervient dans la définition du *vleu*. Plutôt, c'est la fonction du *vleu* de faire dysfonctionner la relation de confirmation, en l'absence de circonstances défavorables, ou plutôt comme conséquence d'une définition au départ conçue comme défavorable à la relation de confirmation.

Il est cependant remarquable que ces deux cas de dysfonctionnement soient bien concernés par le même problème : la définition des catégories et espèces naturelles, (et en particulier de nos noms de couleurs). Et c'est sur ce même terrain, de la définition des espèces, que la difficulté de la communauté imparfaite trouve également un écho dans *Faits, fictions et prédiction*. Dans *La structure de l'apparence* est en jeu la construction de nos qualités de couleur ; dans *Faits, fictions et prédictions*, est en jeu le problème de leur usage. Alors, « des qualités ne pouvaient pas être abstraites qui auraient du l'être » ; à présent, « une qualité peut être prédite qui ne devrait pas pouvoir l'être »<sup>538</sup>. Dans les deux cas de mauvais compagnonnage, une conséquence défavorable se produit qui regarde la façon dont nous classons le monde à partir des qualités de couleurs. Dans le premier cas il nous manque une couleur, dans le second cas il y en a une de trop.

L'énigme de l'induction est également une manière de rejouer le paradoxe concernant la relation de ressemblance qui était une première fois mise en œuvre dans *La structure de l'apparence* avec la difficulté de la communauté imparfaite. Cette difficulté, rappelons-le, met en évidence pour les systèmes constructionnels, l'impossibilité de constituer des classes naturelles à partir d'une relation dyadique de ressemblance ( $x$  ressemble à  $y$ ). L'énigme de l'induction montre que l'on peut faire se ressembler n'importe quelles choses entre elles (les choses *vleues* par

---

538. *Ibid.*

exemple), de sorte que la notion de ressemblance n'acquiert un sens qu'à partir du moment où une norme d'identification y est en jeu. C'est-à-dire, à partir du moment où une décision est prise au sujet de *quoi* est identique à *quoi*. La théorie de la projectibilité indique que cette décision est prise à l'étage de notre pratique linguistique. La régularité – quelles choses exactement se répètent, et confirment empiriquement une hypothèse – est donc bien, à un autre niveau que celui de la construction des classes de couleur, un problème d'identification. Aussi le problème de la régularité qui est en jeu dans l'énigme de l'induction n'est-il qu'une retraduction, dans le contexte de l'induction, d'un problème que *La structure de l'apparence* avait déjà une première fois désigné comme celui de la ressemblance.

S'il est vrai que l'énigme de l'induction concerne tout d'abord la définition de la forme nomologique de certains énoncés, une telle énigme concerne donc aussi la justification de nos prédicats et de nos catégories ordinaires ; ou encore, ce que Goodman appelle dans la préface à la 4<sup>ème</sup> édition, un problème « d'espèce naturelle ». Le problème des espèces naturelles est précisément au sujet de ces noms de couleurs que, dans *La structure de l'apparence*, il ne fallait pas d'abord présupposer dans l'entreprise de construction, afin d'éviter ce que Joëlle Proust appelle « l'intuition originaire d'un Dieu omniscient ». Il revient donc à la mécanique de la projection, élaborée dans l'essai de 1954, de justifier l'usage de ces noms d'espèces, que ne parvient pas à construire de façon satisfaisante la méthode abstractive de *l'Aufbau*.

### 4.1.2 Kind et Akind

Du mauvais compagnonnage des qualités de couleur, des communautés accidentelles et imparfaites aux mauvaises inductions utilisant le prédicat « *vleu* », un problème de classification s'est ainsi substitué au problème de l'abstraction des qualités. Et ce problème de classification concerne tout à la fois la stricte séparation des couleurs entre elles, et donc l'élimination des mauvais compagnonnages, et la mise en ordre du monde, ce qui suppose une clarification de la notion de ressemblance. Avec la théorie de la projection ce sont ces deux problèmes qui sont réglés, mais d'un point de vue linguistique plus encore que d'un point de vue logique.



Une telle interprétation de l'énigme en terme de découpe du monde, qui mobilise une clarification ou une justification philosophique de la notion de ressemblance, semble avoir également été défendue par Quine dans son article « Espèces naturelles »<sup>539</sup>, qui sera répétée en termes identiques quelques années plus tard dans *A Web of beliefs*<sup>540</sup>. Cette justification mérite d'être examinée dans la mesure où partant d'un problème identique, et plus exactement d'une difficulté relative à la notion logique de similarité, elle propose un argument pourtant irréconciliable avec la théorie goodmanienne de la projection. Par différence, un examen de l'article de Quine permet de mieux comprendre la position de Goodman.

L'article « Espèces naturelles » est rédigé dans un ouvrage en hommage à Hempel, avant d'être publié en 1969 avec d'autres essais, dans *Relativité de l'ontologie*. Aussi, n'est-ce pas un hasard si la question qui ouvre l'article part du vieux problème de l'induction : « Qu'est-ce qui tend à confirmer une induction ? ». En un sens, la lecture de Quine ne détache pas la nouvelle énigme de l'induction de son terrain d'élaboration initial : l'empirisme humien. Il reste que Quine relie le problème de Hempel à celui de Goodman, et le second au problème de la définition des espèces naturelles :

J'ouvrirai mes remarques en reliant le premier casse-tête au second, puis le second au don inné que nous avons des espèces naturelles.

C'est qu'il y a une façon de comprendre le paradoxe des corbeaux en termes de mécanique projective. Quine remarque en effet que le problème relatif à la confirmation d'un énoncé comme « toutes les choses non-noires sont des non-corbeaux » peut être interprété comme un problème concernant un énoncé non-projectible, c'est-à-dire un énoncé qui ferait des prédictions à partir de noms d'espèces qui ne sont pas habituellement projetés et qui sont incorrects (non-corbeaux ; non-noirs). Ce qui est à l'œuvre dans le paradoxe de Hempel, c'est cette constatation toute simple : les complémentaires d'hypothèses projectibles ne sont pas « forcément

---

539. Voir « Natural Kind » Stalker, Douglas Frank, *Grue ! : the new riddle of induction*, Chicago, Open Court, 1994 ; republié in Quine, W. V., *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris, Aubier-Montaigne, 2008, chapitre 5, pp. 131-156.

540. Quine, W. V., *The web of belief*, chapter VII « Induction, Analogy and Intuition », New York, Random House, 1970.

projectibles »<sup>541</sup>.

Par la suite il convient d'examiner ce qui est en jeu lorsque nous faisons usage de noms pour désigner certaines espèces de choses. Qu'est-ce en effet qu'une espèce projectible – une espèce qui, comme le dit encore Quine dans *The Web of Belief*, est un trait que nous remarquons dans la nature, le vert et pas le *vleu* par exemple, et à partir de laquelle nous puissions faire des prédictions ?

Le vert est un trait que naturellement et spontanément nous projetons dans des prédictions futures à partir d'observations passées [...] le *vleu* n'est pas un de ces traits. Il est significatif que nous n'avons pas de mot pour *vleu* ; ce n'est pas un trait que nous remarquons<sup>542</sup>.

L'énigme de l'induction est ainsi immédiatement retraduite dans les coordonnées d'un problème concernant notre classement du monde en termes d'espèces naturelles, et par conséquent comme un problème de division du monde et de l'être.

Une telle présentation a bien vite fait de faire intervenir le concept de ressemblance, puisqu'il s'agit en un sens de déplacer les coordonnées de l'énigme, d'un problème épistémologique concernant l'induction à un problème plus général concernant les traits que nous remarquons dans la nature. De ce point de vue l'analyse de Quine va bien dans le sens d'un élargissement de la question posée par l'induction.

La question de savoir quels traits sont projectibles peut dès lors être simplement reformulée comme suit : qu'est-ce qui compte au titre de la similarité ? Partager le fait-d'être-vert compte comme de la similarité, mais non partager le fait-d'être-*vleu*. Est-ce que notre regard pour la projectibilité est le même que notre regard pour la similarité ? Ce ne sont en fait qu'un seul et même problème »<sup>543</sup>.

Quine montre ainsi que l'énigme du *vleu* rappelle immédiatement le type de difficulté logique qui était déjà à l'œuvre dans la difficulté de la communauté imparfaite. Il est clair pour Quine que nous sommes en présence de trois notions apparentées sur un plan logique : la notion d'espèce, la notion de ressemblance, et

---

541. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. 132.

542. Quine, *The web of belief*, p. 87. Nous traduisons.

543. *Ibid.*, nous traduisons. Voir aussi *Relativité de l'ontologie*, pp. 133-134

la notion de projectibilité. Projectibilité et ressemblance sont des noms pour un même problème<sup>544</sup>, et « la notion d'espèce et la notion de similarité ou de ressemblance ont l'air d'être des variantes ou des adaptations d'une notion unique »<sup>545</sup>.

Pourtant, aucune théorie des ensembles ne permet de définir avec succès ce qu'est une espèce, pas plus que ne le peut une théorie qui utiliserait le concept de ressemblance. L'examen quinen de la notion d'espèce naturelle prend là encore la mesure des difficultés concernant le concept logique de ressemblance déjà repérées par Goodman.

Toutes choses se ressemblent deux à deux sous quelque aspect. Deux choses partagent autant de traits que n'importe quelle autre paire de choses, si nous ne faisons aucune discrimination sur ce qu'il faut appeler un trait ; les choses peuvent être regroupées de façon arbitraire en une infinité de manières<sup>546</sup>.

Pour cette raison l'entreprise menée par Carnap dans *l'Aufbau* doit bien être placée sous le signe de l'échec<sup>547</sup>. Les concepts de ressemblance et d'espèce naturelles qui sont ainsi apparentés, à la fois sur un plan étymologique [en anglais, *kind-akind*<sup>548</sup>], et sur un terrain logique, se révèlent, dans une perspective « anti-réaliste », impossibles à définir. Quel secours pouvons-nous dès lors tirer de la théorie si l'on veut éviter tout à la fois deux conséquences désagréables : la croyance métaphysique en une harmonie préétablie entre l'ordre de la nature et notre entendement d'une part, l'arbitraire d'autre part ?

Pour Quine, ce secours est offert par notre pratique ordinaire, retrouvant, là encore, une intuition qui est présente chez Goodman avec son concept d'implantation<sup>549</sup>. Malgré l'incapacité de la logique à dénouer le problème de la ressemblance, il n'en demeure pas moins que les notions d'espèces et de similarité sont fondamentales pour la conduite de notre vie :

Toute espérance raisonnable dépend de la similitude entre des circonstances, en même temps que de notre tendance à escompter que des causes similaires

---

544. *Ibid.*

545. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. 134.

546. Quine, *The web of belief*. Nous traduisons

547. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, pp. 137-138, et p. 140.

548. *Ibid.*, p. 134.

549. Nous renvoyons au chapitre 5 de cette thèse pour de plus amples développements.

engendreront des effets similaires<sup>550</sup>.

Parce que ces notions sont d'une importance vitale pour nous, et qu'elles nous paraissent naturelles, animales, inconscientes<sup>551</sup>, Quine affirme qu'elles sont en quelque sorte « innées »<sup>552</sup>. Aussi pour Quine, les difficultés de la communauté imparfaite et du compagnonnage se trouvent-elles réglées à l'étage de nos inférences innées, pré-linguistiques. En bref, ces difficultés se trouvent réglées à l'étage de certains standards de classification que nous appliquons au monde sur le modèle d'une ostension qui n'est pas troublée par l'inscrutabilité de la référence, ou plutôt d'une perception de formats de ressemblance et d'identité qui sont présumées pour toute ostension. Il y a donc une innéité pré-linguistique, défendue en des termes similaires par Chomsky, qui fait que l'enfant reconnaît et trie les choses immédiatement. Il est clair que cet argument n'est plus exactement goodmanien, et n'est pas assimilable à la manière dont Goodman entend les notions d'espèces et de projectibilité. Comment justifier en fait un tel innéisme, que Goodman lui-même considère comme suspect dans l'essai de 1954 ?

Tout l'argument de Quine repose sur la confrontation de deux évidences : les notions d'espèce et de ressemblance sont fondamentales si elles sont innées, d'un intérêt vital, et que dans la simplicité de leurs applications, nous les utilisons comme n'importe quel autre animal ; par ailleurs ces notions sont logiquement indéfinissables, et même « étrangères » à la logique. Dès lors, cette notion d'espèce naturelle semble presque assimilable aux propriétés mooréennes de David Lewis, c'est-à-dire des propriétés de sens commun, et qui servent, pour Quine comme pour Lewis, à caractériser un concept d'espèce naturelle<sup>553</sup>.

Certes Goodman avait remarqué, comme Hume avant lui, que sur le terrain de la pratique, l'induction et la causalité ne soulèvent pas particulièrement de difficulté. Pour Hume, une telle remarque signifiait que le scepticisme philosophique

---

550. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. 134.

551. *Ibid.*, pp. 140-141.

552. Quine suit ici Chomsky qui était un élève de Goodman dans une interprétation innéiste du problème de l'induction. Piaget, Jean *et al.*, dir., *Théories du langage, théories de l'apprentissage : le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.

553. Lewis, David Kellogg, « New Work for a theory of universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 61 :4, 1981, pp. 343-377.

devait être compensé par une certaine forme de naturalisme<sup>554</sup>. Pour Goodman, cette remarque n'est pas dirigée contre le scepticisme qui menace sa propre philosophie, mais elle est censée nous rendre attentif à la différence qui existe entre la pratique ordinaire et l'activité philosophique ; une différence qu'ailleurs nous avons déjà commentée :

Notre définition convient pour les hypothèses que l'on emploie normalement : que désirer de plus ? En un sens, rien ; mais seulement au sens où l'on ne désire pas de définition, pas de théorie de l'induction, et pas de philosophie de la connaissance du tout<sup>555</sup>.

Aussi pour Goodman l'analyse doit-elle se prolonger au-delà du constat de la réussite de notre pratique ordinaire ; elle doit se prolonger du côté d'une théorie de la projection. Pour Quine, c'est à l'inverse à partir de ce constat seulement qu'une théorie de l'induction doit pouvoir être possible, quand bien même par la suite, mais dans leur continuité, la science peut se substituer à nos intuitions ordinaires.

En général nous pouvons regarder comme un symptôme très spécial de la maturité d'une discipline scientifique le fait qu'elle n'ait plus besoin d'une notion irréductible de similarité et d'espèce. C'est le stade final, où le vestige d'animalité est complètement résorbé par la théorie<sup>556</sup>.

C'est donc pour des raisons différentes que chez Quine comme chez Goodman, la notion de ressemblance tend à être éliminée. Pour Goodman cette notion est trompeuse et c'est à l'analyse philosophique de le montrer. Pour Quine, cette notion est basique et presque animale, et il est normal et attendu que nos intuitions originales se dissolvent lorsque la structure fondamentale de telle ou telle ressemblance a été découverte par la science.

Au fond, Quine n'insiste sur la gravité de la situation logique de la notion de ressemblance (il parle de la façon dont Hempel a *aggravé* le problème de l'induction,

---

554. Sur le problème du naturalisme chez Hume, voir l'article de Benoist, Jocelyn, « Le naturalisme, avec ou sans le scepticisme ? », *Revue de métaphysique et de morale*, no. 2, juin 2003, pp. 127-144 ; pour un aperçu plus général sur le scepticisme en tant qu'il se rapporte à la question humienne et à la réponse naturaliste qu'il en donne voir l'article de Domenach, Elise, « Naturalisme et Scepticisme chez Cavell, Mc Dowell et Strawson », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 38, no. 2, 2003.

555. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 93.

556. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. 157.

et dont Goodman l'a *exacerbé*), qu'afin de mettre en avant la simplicité des notions en cause. Ce double constat permet de rendre inévitable le naturalisme qu'il défend (ici dans la continuité de Hume), comme une forme sophistiquée de behaviorisme. Pour Quine ces notions sont donc basiques, et nous les utilisons dès l'enfance pour acquérir le langage, il y a ainsi une sorte d'espace inné des qualités, ou de standard inné de la ressemblance qui nous permet de faire les bonnes prédictions et les classements qui sont utiles à notre vie. En cela nous ne sommes pas mieux, ni moins bien dotés que n'importe quel animal et la maîtrise d'un tel concept de ressemblance fait partie de nos droits de naissance en tant qu'animaux [*birthright*] :

Notre œil pour la ressemblance ou pour la projectibilité est, en son sens le plus grossier, une partie de notre héritage animal<sup>557</sup>.

C'est une partie de notre patrimoine animal. Il est intéressant de relever la nature caractéristique animale de cette norme, attestée par son manque de statut intellectuel<sup>558</sup>.

La question n'est donc pas ou plus de construire, d'obtenir par abstraction<sup>559</sup>, cet espace de qualité, mais de savoir pour quelle raison il rencontre si bien l'ordre existant dans la nature<sup>560</sup> ; autrement dit, pourquoi cet espace de qualité découpe la nature en ses bonnes articulations, ce que Quine désigne comme « un problème à propos du monde »<sup>561</sup>.

A cette question, Quine offre une réponse de type darwinienne, plus forte-

---

557. Quine, *The web of belief*, p. 88. Nous traduisons.

558. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. 141.

559. Narboux remarque dans l'article déjà cité que pour Quine le problème de l'abstraction est toujours « second par rapport à des compagnonnages ou des sécessions intrinsèques qui ne sont tributaires ni d'elle ni du langage », p. 154.

560. *Ibid.*, p. 48. Quine pense que la question de savoir s'il y a ou non un ordre de la nature est une de ces questions métaphysiques égarantes pour la philosophie puisque de toute évidence nous observons des régularités. Ici la position de Quine est proche de celle défendue par Strawson dans *Introduction to philosophy of logic* qui date de 1952.

561. Hirsch appelle ce problème, celui de la division du monde. Seulement il trouve que les solutions de Quine et de Goodman (la mécanique de la projection) sont toutes les deux insatisfaisantes. Son projet consiste à découvrir des standards de rationalité dans notre découpe du monde qui écartent toute solution pragmatiste ou sceptique, qui pour Hirsch signifie l'acceptation du relativisme tout court. Seulement Hirsch semble assimiler l'analyse de Goodman à une forme de scepticisme qui lui est tout à fait étranger. Hirsch, Eli, *Dividing reality*, New York, Oxford University Press, 1993.

ment évolutionniste encore dans *A web of belief*, que dans l'article « Espèces naturelles »<sup>562</sup>. Si l'espace des qualités est un gène inné, alors le gène a été sélectionné, qui assurait les meilleures inductions, c'est-à-dire qui rencontrait la nature à ses articulations :

Une sensibilité innée à certains traits, et une insensibilité à d'autres, vont avoir une valeur pour la survie, dans la mesure où les traits qui y sont favorisés, sont favorables à la prédiction<sup>563</sup>.

C'est rendre ainsi compte de cette harmonie rencontrée en pratique entre nos prédictions et notre observation de la nature, en des termes non-métaphysiques, et qui parvient aussi à récuser la thèse selon laquelle notre préférence pour le vert serait seulement arbitraire.

Nos sensibilités innées nous ont bien mieux servi que l'auraient vraisemblablement fait une sélection purement aléatoire de traits, et notre foi animale nous engage à espérer la continuation de notre bonne fortune<sup>564</sup>.

Il faut donc croire, plutôt qu'en une sélection aléatoire des traits qui comptent dans le monde comme genres pertinents, en la découpe du monde qui s'est, une fois pour toute, révélée la plus efficace et qui s'est ainsi transmise par hérédité pour former notre « sensibilité innée ».

Il est maintenant douteux que l'idée de sélection naturelle soit une interprétation correcte du concept goodmanien d'implantation.

La solution de Goodman au problème de l'induction se distingue fondamentalement d'une solution évolutionniste, qui à la suite de Quine sera toujours de nouveau proposée<sup>565</sup>.

---

562. Sur cette réponse évolutionniste, voir l'introduction de Sandra Laugier, Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. XXIV.

563. Quine, *The web of belief*, p. 98. Nous traduisons.

564. *Ibid.*, p. 89.

565. Kester-Haeusler-Stiftung, *Symbole, Systeme, Welten : Studien zur Philosophie Nelson Goodmans*, Heidelberg, Synchron, 2005 (Philosophische Impulse), p. 102. Nous traduisons. Voir aussi l'article de Narboux op cité, p. 157, Goodman *Problem and Project*, p. 358, ainsi que la préface à la troisième édition de 1973 de *Faits, Fictions et Prédications*, où Goodman indique que « puisque à tout moment les hypothèses soutenues, inviolées, et non exhaustives parcourues qui ne sont pas projectibles sont aussi nombreuses que celles qui le sont, des hypothèses ou des prédicats projectibles ne peuvent pas être définis en termes de sélection naturelle », p. 22.

Qui plus est, il n'est pas sûr qu'une telle façon de penser, behavioriste, rencontre les exigences que Goodman attend d'une analyse philosophique<sup>566</sup>. Encore une fois (et cette remarque vaut en un sens autant pour l'interprétation qu'en donne Kripke, Quine ou encore Hacking), il faut distinguer entre : 1) une manière de comprendre le problème posé par le *vleu*, qui lui offre de nouvelles possibilités 2) une manière d'y répondre qui perd la force de la question d'abord posée.

La force de la reformulation quinienne du problème de l'induction est de bien comprendre que la question de la ressemblance ou de la similarité est indissociable de la question de la projection et de la notion d'espèce. Pourtant, sa solution consiste à présupposer un format de la ressemblance, un degré en quelque sorte animal de la ressemblance, qui seul rend possible que l'on puisse sortir des problèmes qui se posent pour un degré supérieur de ressemblance – celui de la définition des classes ou espèces naturelles. Ce degré inférieur de la ressemblance concerne par exemple l'identification des couleurs, qui pour Quine est réglée par l'ostension simple. L'énigme de l'induction met en jeu le prédicat de couleur vert, et Goodman demande comment il se fait que nous maîtrisons un tel prédicat, et comment nous savons que c'est un tel prédicat que nous utilisons et non un prédicat monstrueux comme le *vleu*. Pour Quine cette question est en fait déjà résolue : le vert, en tant que terme de masse, permet ce type d'ostension simple qui peut « être appris à la faveur d'un processus ordinaire de conditionnement ou d'induction », dans un processus que Quine caractérise comme animal.

C'est ainsi seulement que l'on peut comprendre que Quine ne fait pas sien un doute sceptique, soulevé par Wittgenstein déjà, quant à la manière dont se réalise pour nous l'apprentissage des noms de couleurs :

---

566. Il est remarquable que cette différence de perspective entre Goodman et Quine se traduise aussi dans leur interprétation de l'Aufbau de Carnap, voir Narboux in Laugier et Barberousse, *Carnap et la construction logique du monde*, « Si Quine, revenant de ce point de vue en deçà de Carnap, se propose de restreindre à une (re)construction empirique (c'est-à-dire à une genèse et non à une constitution), démise du projet épistémologique de fondation de notre connaissance du monde extérieur qui est celui de l'empirisme moderne et menant du stimulus à la science, Goodman quant à lui, prenant acte de ce que la constitution est par essence reconstitution, oppose un style projectif de construction à l'alternative de la constitution et de la reconstruction causale », p. 143.



Je ne suis pas embarrassé, comme Wittgenstein, par des cas simples d'ostension<sup>567</sup>.

Sans doute Quine pourrait écrire également : « je ne suis pas embarrassé, comme Goodman, par des ressemblances simples qui regardent les couleurs ». C'est en explicitant, sur un plan évolutionniste, ce type d'arguments qu'il répond précisément à l'énigme de l'induction. Toutefois la question pourrait se poser de savoir si l'énigme de l'induction n'est pas précisément formulée de telle sorte à ce que la mise au jour d'un degré même animal ou minimal de la ressemblance ne puisse avoir de sens. Comme le montre Narboux :

Les couleurs ne sont pas moins artificielles aux yeux de Goodman que les espèces naturelles aux yeux de Quine. C'est bien ce contraste, d'importance stratégique dans *Natural Kinds*, qui se trouve contesté. Parce que le recours au concept de ressemblance n'est pas moins suspect pour rendre compte de la topologie de qualités que pour rendre compte de la signification, des espèces ou de l'induction, on peut soupçonner qu'en exemptant de son argument ce qu'il appelle les cas simples d'ostension, Quine réintroduit en sous-main ces ressemblances données qu'il s'était pourtant d'abord agi, pour lui comme pour Goodman, de congédier radicalement<sup>568</sup>.

Maintenant, quand bien même il y aurait désaccord ici entre Quine et Goodman sur ce qu'il faut entendre comme une justification de la réussite de nos classements et découpages, et plus fondamentalement encore, sur une certaine façon de comprendre le doute que fait peser sur tout le langage l'introduction du prédicat « *vleu* », l'on peut remarquer qu'il existe une lecture de l'énigme de l'induction qui relie directement *Faits, fictions et Prédications* avec le problème posé par la construction carnapienne des qualités, avec l'analyse logique de la notion de ressemblance, et par conséquent avec *La structure de l'apparence*. Que les problèmes de la projectibilité et de la similarité soient un seul et même problème, comme le dit Quine, voilà sans doute quelque chose que Goodman pourrait affirmer pour son compte. Aussi la lecture quinienne de l'énigme de l'induction nous fournit-elle une clef du rapprochement qu'il faudrait pouvoir faire entre *La structure de l'apparence*

---

567. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, p. 44.

568. Laugier et Barberousse, *Carnap et la construction logique du monde*, « La construction : abstraction ou schématisation ? », p. 152.

et *Faits, fictions et prédictions*<sup>569</sup>.

### 4.1.3 Espèce, classification et généralisation

Aussi le problème de l'induction, lu à la lumière de *La structure de l'apparence*, devient-il un problème concernant la définition et l'usage des espèces naturelles (du vert ou de l'émeraude selon la forme que prend la formulation de l'énigme). Ian Hacking propose une telle lecture de l'énigme dans son essai *Le plus pur nominalisme : Vleu et usages du Vleu*<sup>570</sup>. La lecture de Hacking est intéressante dans la mesure où il en exagère la portée, donnant la forme d'un véritable paradoxe à une intuition qu'il a concernant le véritable sens de l'énigme de l'induction. C'est que Hacking considère l'énigme du *vleu*, du point de vue de la philosophie de Locke et non du point de vue de la philosophie de Hume. Autrement dit, pour Hacking, le problème du *vleu* n'est pas au fond un problème concernant l'induction – bien qu'au 20<sup>ème</sup> siècle le problème des espèces naturelles apparait comme une conséquence des débats sur l'induction<sup>571</sup> – et sa solution, par conséquent, n'est pas non plus une solution de type psychologique et huméenne.

Le problème posé par Goodman avec les prédicats de « vert » et de « *vleu* » est le problème classique de la définition des essences et espèces naturelles, que sur le modèle de Locke (mais en fait Hume se raccroche aussi à une telle intuition), Goodman envisagerait d'un point de vue nominaliste et donc anti-métaphysique<sup>572</sup>. Il n'existe pas, de façon absolue, un ordre de la nature et une liste d'essences sur les

569. C'est au demeurant ce que remarque aussi Narboux, malgré la critique qu'il adresse à Quine, *Ibid*, p. 156 : « Dans *The Web of Belief*, Quine prenait toute la mesure, avant S. Kripke et I. Hacking, de ce qui pourrait sembler se résoudre à n'être qu'une nouvelle énigme de l'induction de Goodman, là où « tout son projet, écrit Hacking, est de reconduire la logique à ses racines, aux fondations de la classification ».

570. Hacking, *Le plus pur nominalisme*.

571. Hacking, Ian, « A tradition of natural kinds », *Philosophical Studies* 61 (1-2), 1991, pp. 109-126 : « In modern times we owe the revival of the phrase[natural kinds] to Russell's 1948 work on induction. Induction is also central to Quine's « *Natural Kinds* », p. 112.

572. Pour une approche davantage métaphysique du problème des espèces naturelles, voir Kripke, *La logique des noms propres* ; Putnam, Hilary, *Mind language and reality*, Cambridge London New York, Cambridge University press, 1975 ; Beebe, Helen et Sabbarton-Leary, Nigel, *The semantics and metaphysics of natural kinds*, New York London, Routledge, 2010 (Routledge studies in metaphysics 1) ; Tiercelin, Claudine, *Le ciment des choses : petit traité de métaphysique scientifique réaliste*, Paris, Ithaque, 2011 (Collection Science & Métaphysique).

modèles desquels l'esprit humain forgerait ses propres catégories, comme si, pour reprendre la dichotomie que critique Hacking, il y aurait des classes avant que l'on ne procède à des généralisations ou anticipations. Cet ordre n'existe même pas en un sens délesté de son poids métaphysique, comme dans le naturalisme « quinien » :

J'ai quelques réserves, en particulier celle qu'éveille le point de départ de Quine, un espace de qualités inné bien approprié. Mais je veux maintenant exprimer un doute qui commence même avant cela. Je mets en question l'idée d'une pure classification, d'un groupement pur<sup>573</sup>.

Il n'existe donc pas un premier classement du monde, un classement en termes de vleur et un classement en termes de vert, avant que nous ne nous mettions à utiliser ces prédicats de vert et de vleur, en procédant à certaines prédictions, généralisations, anticipations. Aussi doit-on s'efforcer de ne pas prendre le problème des espèces selon deux perspectives séparées : 1) une question métaphysique relative à un ordre dans la nature, avant que ne s'en mêle notre langage ; 2) une question logique ou épistémologique concernant les généralisations inductives que nous sommes en droit de faire sur la base d'observations passées. Les noms pour les espèces, notre classification du monde et les généralisations prédictions que nous faisons sont une seule et même chose, le résultat d'un usage qui se situe au niveau de notre pratique linguistique.

L'énigme de l'induction apprend aussi qu'il n'y a rien de particulier aux classifications que nous utilisons, si ce n'est que nous les utilisons<sup>574</sup>.

Cette pratique linguistique assure une fonction normative qui constitue un ensemble donné en une espèce ou *kind*, et qui permet de décider tout ce qui est un exemple de l'espèce en question.

Une classe devient une espèce une fois seulement qu'elle a été distinguée, selon quelque principe, d'autres classes<sup>575</sup>.

Et ce principe est déterminé par ce que nous faisons avec le langage et non par

---

573. Hacking, *Le plus pur nominalisme*, pp. 116-117.

574. *Ibid.*, p. 9.

575. McCormick, *Starmaking*, p. 159. Nous traduisons.

quelque ordre naturel qui précèderait notre façon de catégoriser le monde.

Il est donc aussi une lecture de l'énigme du *vleu* en termes d'espèce, mais qui détache cette notion d'espèce de la signification qu'on lui attribue en histoire naturelle, une signification selon laquelle il y aurait des espèces naturelles que l'on pourrait classer ou décrire avant que nous les utilisions, que ce soit pour des inductions ou pour tout autre type de projection. Hacking souligne à cet effet, la distinction que Goodman fait lui-même entre « espèce naturelle » et « espèce pertinente » : non pas qu'il existerait des espèces d'élite ou espèces naturelles, à côté de noms pour des espèces plus communes, mais que dans notre langage il n'y a pas même de sens à qualifier de « naturelles », les genres ou les espèces que nous sélectionnons (comme le vert), pour faire des inductions.

Je dis pertinents plutôt que naturels pour deux raisons : tout, d'abord, naturel est un terme qui, excepté les espèces biologiques, ne saurait recouvrir des genres artificiels tels que des œuvres musicales, des expérimentations psychologiques ou des types de machine ; ensuite, naturel suggère quelque priorité catégorielle absolue ou une priorité psychologique, alors que les genres en question sont plutôt à comprendre dans le contexte d'une habitude ou d'une tradition<sup>576</sup>.

Il n'y a pas de nature, que le langage chercherait à capturer selon ses articulations, dans notre emploi de prédicats projectibles. Il s'agit bien plutôt d'un *kind-making* au sens où l'entend Hacking. Prédire, généraliser et classer, désignent une seule et même activité.

Selon cette perspective, que signifie alors l'improjectibilité du prédicat « *vleu* » ? Hacking envisage différents types de réponses possibles à cette question qui qualifient autant d'usages possibles du *vleu*. La première réponse est celle qui est fournie par Goodman dans l'énigme de l'induction. Elle consiste simplement à remarquer que nous utilisons le vert et non le *vleu*, autrement dit que le *vleu* est un prédicat que nous n'avons pas l'habitude de projeter. Hacking reconnaît la radicalité d'un tel nominalisme, mais il entrevoit aussi ce que cette réponse peut avoir en un sens d'insatisfaisant :

Le point de vue extensionnel de l'improjectibilité ne va pas au cœur des choses. [...] Nous en sommes venus à vivre avec le discours sur la coutume et l'habitude,

---

576. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 26.

mais Hume, au moins ne parlait pas de pratiques simplement verbales<sup>577</sup>.

Que signifie pourtant aller au cœur des choses ? Hacking ébauche successivement quelques réponses possibles.

Une première tentative consisterait à trouver un fondement de type cognitif, ou neuro-physiologique, à l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'opérer des généralisations à partir du *vleu*. En somme une telle tentative ne ferait que retraduire en un vocabulaire biologique la notion d'implantation. Qui plus est cette tentative a l'inconvénient de n'avoir pour elle aucun résultat concluant. Une autre tentative consisterait à prendre le problème de l'improjectibilité en un sens transcendantal. Alors, l'argument transcendantal pourrait ainsi être formulé : ce serait un fait concernant la manière dont le monde est (et avec cela l'homme aussi), c'est-à-dire un fait indépendant de la manière dont nous faisons usage du *vleu* ou du vert, qui explique l'improjectibilité du *vleu*<sup>578</sup>. Évidemment, la difficulté d'une telle perspective est de présupposer ce que précisément l'énigme cherche à écarter, c'est-à-dire l'existence de tels faits concernant la manière dont le monde est. Hacking propose encore une autre tentative, qu'il situe dans le prolongement de la solution de Goodman, et qu'il appelle « ethnographique ». Cette lecture ethnographique de l'improjectibilité se situe également sur le plan de l'usage, mais est assortie de considérations sur l'incommensurabilité<sup>579</sup> d'une vision du monde en terme de *vleu* et d'une vision du monde en terme de vert. Ce n'est pas qu'en un sens nous ne pourrions pas comprendre une classification du monde en terme de

---

577. Hacking, *Le plus pur nominalisme*, p. 102.

578. Pour une présentation de cette position, voir *ibid.*, pp. 106-107.

579. Hacking fait référence ici à la notion élaborée par Kuhn d'incommensurabilité dans le contexte de son histoire des paradigmes scientifiques. Il en fait un usage en dehors de l'histoire des sciences pour montrer que deux classements du monde en terme de vert et de *vleu* sont incommensurables entre eux. Ce qui est important pour Kuhn comme pour Hacking, c'est que cette incommensurabilité entre paradigmes ou catégories puisse caractériser des différences dans la façon dont le monde est et dont nous le vivons. Pour une présentation plus longue de cette notion d'incommensurabilité, voir Hacking, Ian, *Concevoir et expérimenter : thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, Paris, C. Bourgois, 1989 (Épistémè essais), chapitre 5 « Incommensurabilité ». On peut regarder en particulier ces formules qui reçoivent leur pleine signification dans le contexte goodmanien du worldmaking : « les langages des différentes théories sont les manifestations linguistiques des divers mondes dans lesquels nous pouvons habiter », p.119.

*vleu*<sup>580</sup>, mais c'est qu'une telle classification est pour nous inutilisable, comme le serait l'encyclopédie chinoise de Borgès, ou le monde de Paracelse<sup>581</sup> et ce faisant incommensurable avec notre propre classification en termes de vert. C'est bien pour Hacking l'utilisation (ou l'usage), et non l'impossibilité d'y avoir accès ou de les connaître, qui est le fondement de ce que certaines classifications ou généralisations sont pour nous improjectibles.

Cette lecture – bien que Hacking affirme qu'il « voudrait aller un peu plus loin que Goodman, mais pas trop »<sup>582</sup> – opère inévitablement quelque déplacement par rapport à ce qui était tout d'abord en jeu dans l'énigme de l'induction. En particulier, nous avons remarqué dans le troisième chapitre, que ce qui est en jeu dans l'énigme de l'induction est éclairé par l'ensemble des débats qui eurent lieu entre les années 30 et 50 concernant le problème de la confirmation empirique. Or une telle lecture ethnographique de l'improjectibilité demande que l'énigme soit en fait détachée de problèmes épistémologiques comme ceux de la confirmation et de l'induction. La force cependant d'une telle lecture est de faire apparaître, et sans doute cela n'était pas clair pour Goodman lui-même en 1953, de quelle façon l'énigme regarde la manière dont nous façonnons des mondes, qui peuvent bien être dits incommensurables entre eux, en fonction des genres qui y sont retenus comme pertinents (le vert et non le *vleu*). A cet égard, il est vrai de dire que l'énigme de l'induction contient déjà la problématique plus tardive du *worldmaking*.

---

580. Une autre lecture de l'incommensurabilité est pourtant possible, qui indique que le problème est aussi un problème de compréhension. Voir Narboux, Jean-Philippe, « Incommensurabilité et exemplarité. Aliénation et problème des universaux. », *Archives de Philosophie*, vol. 66, no. 2003/4, 2003, pp. 437-447. Ce que montre Narboux, c'est que lorsqu'il y a incommensurabilité, ce n'est pas parce que nous n'utilisons pas les mêmes mots, ou les mêmes classements, mais c'est que croyant utiliser les mêmes, on se rend compte qu'en réalité nous ne nous comprenons pas. C'est cela la véritable aliénation logique. Cette interprétation de l'incommensurabilité est elle-même fortement tributaire de la manière dont Cavell comprend le paradoxe sceptique à propos de la scène d'instruction de la règle d'addition dans les *Recherches*.

581. « La différence entre nous et Paracelse est de l'ordre de la dissociation. Nous n'exagérons pas en disant que Paracelse vivait dans un autre monde que le nôtre », Hacking, *Concevoir et expérimenter*, p. 126.

582. Hacking, *Le plus pur nominalisme*, p. 101.

#### 4.1.4 Worldmaking et induction.

Le rapprochement entre *La structure de l'apparence* et *Faits, fictions et prédiction* permet ainsi d'apercevoir que ce dernier texte repose en des termes différents les difficultés logiques abordées dans un cadre constructionnel, relatives au problème de la ressemblance et de la constitution d'ensembles pertinents ou d'espèces. Derrière, ou à côté du problème de la confirmation, c'est la question de l'usage de nos catégories qui est en jeu, et de la façon par laquelle cet usage détermine une classification du monde. C'est très exactement ainsi qu'il faut comprendre la référence au *worldmaking* dans la préface à la 4ème édition de *Faits, fictions et prédictions*. Il apparaît alors pour Goodman que l'usage des catégories d'espèce, et donc aussi la question plus générale de la projectibilité, sont concernés par la façon dont nous faisons des mondes par des moyens symboliques. Plus exactement, la solution linguistique au problème de l'induction et de la forme nomologique de certains énoncés, qui peut également s'entendre comme un moyen de répondre aux problèmes logiques de l'abstraction et de la ressemblance posés dans *La structure de l'apparence*, est présentée au titre de ces façons de faire et défaire le monde par « composition » et « décomposition » que Goodman décrit dans le second chapitre de *Manières de faire des mondes*<sup>583</sup>.

Nous organisons le monde, c'est-à-dire nous le composons, en utilisant certaines étiquettes ou certains prédicats plutôt que d'autres. Le monde esquimau, par exemple, a une composition qui lui est propre dans la mesure où différentes étiquettes y sont en usage pour désigner la neige. Plus encore, les esquimaux ne semblent pas comprendre l'identité de notre concept de neige. C'est l'usage de ces étiquettes et prédicats, c'est-à-dire le repérage de genres dans un contexte extensionnel, qui décide de notions comme celles d'« identité », de « répétition »<sup>584</sup> ou

583. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 22-23.

584. C'est ainsi que Goodman comprend la formule des *Recherches philosophiques* : « Maintenant nous pouvons continuer ». Le *maintenant* signifiant que le rapport de répétition, comme dans l'action d'additionner, a été saisi. *Ibid.*, p. 25. Toutefois cette formule de Wittgenstein est équivoque. Dans les paragraphes des *Recherches* consacrées au Rule-Following, la formule est susceptible d'être entendue de façon ironique comme le type de justification que fournit le platonicien : « Maintenant j'ai saisi la signification de la suite, je peux la continuer ». Or précisément ce type d'interprétation de la signification est problématique pour Wittgenstein. Nous ne croyons pas que Goodman saisisse ici la profondeur du scepticisme de Wittgenstein.

de « similarité ». Dès lors, en fonction des espèces qui seront retenues dans telle ou telle version, différents mondes peuvent être composés.

Les mondes diffèrent par les genres qu'ils retiennent comme pertinents<sup>585</sup>.

A ce point de l'argumentation, le débat sur la ressemblance et la construction logique des qualités rejoint la problématique plus tardive du *worldmaking* qui est attachée à une ontologie pluraliste. Il est remarquable toutefois qu'il s'agisse bien d'une même impulsion qui depuis *La structure de l'apparence* et la lecture de *l'Aufbau* est « constructionnelle ». C'est ce que montre encore une fois le rejet par Goodman de toute forme de naturalisme épistémologique.

Il semble d'ailleurs que dans *Manières de faire des mondes*, Goodman entrevoit avec plus de netteté encore, les fils qui relient les deux textes de 1951 et 1954. Ainsi, le problème de la projectibilité y est interprété comme un problème relatif aux différents schèmes d'organisation que nous pouvons produire pour saisir le réel, c'est-à-dire comme une manière de « disposer nos filets<sup>586</sup> pour capturer ce qui peut constituer des ressemblances et des différences significatives ». Or la notion de schème d'organisation<sup>587</sup> renvoie directement à la façon dont Goodman comprend l'entreprise de *l'Aufbau*, comme une tentative de construction du monde, attentive à saisir les relations structurelles entre les éléments de la base. En somme, projeter, c'est un peu la même chose que cartographier : de la même façon qu'un classement du monde en termes de vert ne retient comme pertinents que certains traits du monde, de la même façon seulement certains aspects du monde sont représentés sur une carte, ceux qui figurent dans la légende. Ainsi, un schéma d'organisation est une façon de saisir le monde dans ses rapports structuraux qui met entre parenthèses les problèmes de genèse et de fondation, de priorité épistémique. Une telle orientation, qui n'est pas sans évoquer une certaine forme de pluralisme, doit

---

585. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 26.

586. Goodman retrouve ainsi la définition traditionnellement reçue en philosophie de ce qui constitue une catégorie ou un concept. En allemand le terme « begriff » qui signifie concept, rend compte de ce qui est en jeu dans la notion de concept, comme une activité de saisir le monde, de le capturer dans les filets des catégories. Nous renvoyons également ici au livre de Jocelyn Benoist, *Concepts, Une introduction à l'analyse*, et en particulier à la peinture de Homer qui figure sur la première de couverture.

587. La notion de schème qui est ainsi mobilisée ne signifie pas que Goodman souscrive à un dualisme de type schème conceptuel/monde.



se comprendre dans le cadre de la critique que Goodman adresse à l'idée de priorité épistémique depuis *La structure de l'apparence*<sup>588</sup>.

La problématique du *worldmaking* permet aussi de comprendre que le concept de ressemblance n'est pas naturalisable. A un niveau naturel où le problème de l'organisation catégoriale du monde n'interviendrait pas, la ressemblance ne signifie rien sinon que toutes choses se ressemblent toujours deux à deux sous quelque aspect. Pour que la ressemblance ait un sens qui ne soit pas trivial, il faut qu'y soit à l'œuvre une normativité, une norme d'identité et de similarité, imposée aux choses de l'extérieur par une certaine façon de catégoriser le monde. Comme on le voit avec l'exemple du concept de neige, qui emporte avec lui un certain concept de l'identité pour les choses qu'on désigne comme de la neige, et qui ailleurs peuvent désigner des états du monde très différents. La normativité ne se joue donc pas sur le plan de la nature, d'une découpe du monde en ses articulations naturelles, mais sur le plan du langage, d'une découpe du monde en ses articulations pertinentes, pour certaines fins, dans certains contextes.

Aussi est-il possible à la lumière de *Manières de faire des mondes*, et en particulier à la lumière que ce dernier essai jette sur l'énigme de l'induction, de comprendre la différence entre les prédicats « vert » et « *vleu* » – mais aussi entre une façon d'opérer un partage entre le correct et l'incorrect – comme la différence qu'il y a entre deux schèmes conceptuels incompatibles. Si ces schèmes sont incompatibles, c'est qu'ils ne retiennent pas, pour reprendre le vocabulaire de Quine dans *The Web of Belief*, les mêmes « traits »<sup>589</sup> du monde. Nous retrouvons certes là l'idée d'incommensurabilité entre schèmes conceptuels, mais que Ian Hacking entend en un sens quasi ethnographique. Un classement du monde en terme de *vleu* est un classement que certes nous pouvons faire l'effort de comprendre, à la manière de l'ethnographe qui essaierait de comprendre une culture étrangère, ou d'un historien des sciences qui essaierait de comprendre l'alchimie de Paracelse ou la théorie du phlogistique, mais c'est un classement du monde improjectible pour nous, qui

---

588. Goodman, Nelson, *La structure de l'apparence*, p. 133 : « La question de la priorité épistémologique est très confuse, [...] La thèse est que l'une des bases correspond plus fidèlement qu'une autre à ce qui est directement appréhendé ou immédiatement donné, que l'une représente mieux que l'autre l'expérience toute pure comme elle nous arrive – avant l'analyse, l'inférence, l'interprétation, la conceptualisation ».

589. Quine, *The web of belief*.

utilisons le vert et le bleu, qui repérons ces traits là, et non le *vleu*, lorsque nous regardons le monde.

Il faut rappeler encore une fois que cette incommensurabilité est le résultat d'une découpe du monde par des habitudes linguistiques et non la rencontre entre nos concepts et un partage déjà ordonné et naturel du monde. Tandis que Quine essaye de justifier pourquoi le vert est une catégorie plus naturelle que le *vleu*, et ainsi un « trait » que l'on est *forcé* de reconnaître d'une manière ou d'une autre, Goodman ne reconnaît aucune forme de priorité épistémique au vert, et encore moins une quelconque forme d'innéisme conceptuel. La notion d'« espèce naturelle » en tant que sont désignées par là certaines espèces qui couperaient la nature à ses bonnes articulations, des espèces d'élite, ou aristocratiques, risque d'introduire, plus encore qu'un point de vue naturaliste ou épistémologique sur le problème, toute une métaphysique.

Hommes de science et métaphysiciens ont coutume d'introduire une différence ontologique entre les espèces naturelles et les autres classes. Les philosophes soutiennent souvent que les membres d'une classe bien faite partagent quelque attribut réel ou essence, ou bien ont une ressemblance absolue les uns à l'égard des autres. Je pense que la distinction dépend plutôt d'une accoutumance linguistique<sup>590</sup>.

Certes Quine, plus encore qu'au métaphysicien qui croit en des attributs réels, ressemble à l'homme de science évoquée dans la citation – ainsi de son évolutionnisme et de la naturalisation qu'il entreprend de l'épistémologie. Il n'empêche que toute tentative de justifier nos catégorisations du monde qui ne serait pas plus modestement « grammaticale » aboutit aux mêmes résultats.

On comprend dès lors qu'il soit tentant de rapprocher la notion de *worldmaking* et des compositions et décomposition dont toute version du monde est solidaire, de celle wittgensteinienne de changement d'aspect. Certaines remarques de Goodman confirment même une telle interprétation :

« *Vleu* » ne peut constituer une catégorie pertinente pour l'induction *dans le*

---

590. Goodman, Nelson, *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles*, vol. 1, Paris, A. Fayard-Pluriel, 2011, p. 263, note 15 (Pluriel).

*même monde* que vert<sup>591</sup>.

Narboux présente ainsi le prédicat « *vleu* » comme un changement d’aspect de notre conceptualisation ordinaire. Désigner le monde avec l’étiquette « *vleu* » se serait comme opérer « un changement des limites du sens », « une opération catégoriale à la faveur de laquelle il apparaît qu’il y a une pluralité de systèmes catégoriaux qui sont autant de systèmes symboliques ou de grammaire »<sup>592</sup>. Il est sûr qu’une telle interprétation a le mérite de faire ressortir l’unité de la pensée de Goodman, de *La structure de l’apparence* à *Manières de faire des mondes* ; une unité aperçue depuis la notion de schématisation.

#### 4.1.5 Catégorisation

Sans doute, à un certain niveau, on comprend comment la mécanique de la projection, et la perspective du *worldmaking* permettent de résoudre certaines difficultés classiques du kantisme. La question de savoir comment nos concepts sont taillés à la mesure du monde que l’on perçoit, pour quelles raisons les conditions de possibilité de l’expérience sont également les conditions de possibilité des phénomènes, est réglée à l’échelle de nos pratiques linguistiques. Nous avons l’habitude de projeter certains prédicats, d’opérer des découpes ou saisies catégoriales du monde, qui nous le donnent à voir d’une certaine façon. Ces façons – et il faut entendre derrière cela le vocabulaire de la fabrication, du faire – valent comme autant de mondes, auxquels, selon certaines modalités et circonstances, nous nous référons. En ce sens, Goodman poursuit le geste inauguré par Kant d’un changement de perspective en épistémologie, puisque Kant, le premier, « échangea la structure du monde pour celle de l’esprit »<sup>593</sup>. L’erreur de Kant fut pourtant de croire qu’il n’y avait qu’un monde des phénomènes et partant une unique structure catégoriale

591. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 28.

592. C’est ainsi que Narboux comprend la notion goodmanienne de schématisation. Voir « La construction : abstraction ou schématisation », article op cit pp. 154-155. A cet égard l’interprétation de Hacking en termes d’histoire naturelle et de grammaires différentes serait plus proche de celle de Goodman, que l’hypothèse quinienne de la sélection naturelle des espèces qui se révèle une forme de naturalisme suspect.

593. Goodman, *Manières de faire des mondes*.

de l'esprit<sup>594</sup>. Il retrouva donc l'ordre que les métaphysiciens observaient dans la nature et son ameublement ontologique, au niveau de l'entendement lui-même, en se demandant – et c'est la toute la question de la première critique – comment ces deux ordres pouvaient finalement se rencontrer au niveau de notre expérience phénoménale. Or pour Goodman, cette seconde question n'a pas de sens dans la mesure où ce sont nos habitudes linguistiques, de projeter certains prédicats, et donc de décider de certaines ressemblances et certaines identités, qui sont la raison de cette rencontre. En toute rigueur il ne faudrait même pas parler de rencontre entre notre saisie du monde et le monde lui-même, puisque ce sont là une seule et même chose : nous rencontrons le monde dans l'exacte mesure où nous le façonnons, et l'ordre que nous y trouvons n'est autre que celui que nous y mettons.

C'est donc également une conséquence de la question posée par *Faits, fictions et prédictions*, et de la manière dont la mécanique de la projection intervient comme une façon de régler le problème de la ressemblance, que le problème de l'ordre phénoménal se trouve en fait résolu :

L'organisation est subordonnée au langage et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine<sup>595</sup>.

Il n'y a pas de sens, au fond, à se demander pour quelles raisons nous observons des régularités dans la nature, puisque ces régularités (et ainsi les jugements normatifs d'identité et de ressemblance) sont le résultat de prédicats que nous projetons sur le monde, et de régularités qui se situent dans notre langage, dans nos habitudes projectives. En ce sens, c'est une difficulté de certaines lectures de la philosophie de Goodman de vouloir chercher une réponse plus satisfaisante au problème de l'improjectibilité. La solution humienne n'est pas plus satisfaisante sous prétexte

---

594. Goodman est redevable à son professeur C.I Lewis d'une telle lecture. En réalité, c'est aussi celle défendue par Cassirer, en hommage à qui est délivrée la conférence qui ouvre le premier chapitre de *Manières de faire des mondes*. Voir par exemple Cassirer, Ernst, *Philosophie des formes symboliques*, Paris, Éd. de Minuit, 1972, p. 20. Cassirer parle « d'un élargissement progressif, dans l'idéalisme critique, du concept de réalité et du concept d'esprit ». Sur le postkantisme de Goodman, on peut lire aussi ce qu'écrit Morizot dans *Nelson Goodman : modèles de la symbolisation, avant la philosophie de l'art*, p. 8 : « En tant qu'Américain, sa formation initiale porte aussi l'empreinte d'un postkantisme relu à travers une version instrumentaliste des catégories, très attentive à la variabilité de l'expérience et de ses cadres d'appréhension ».

595. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 106.

qu'elle situerait l'habitude à un niveau autre que linguistique (à un niveau psychologique par exemple). Toute la force de la solution goodmanienne est de montrer que c'est du fait que nous parlons, et donc que nous projetions certains prédicats sur le monde, que des régularités peuvent se mettre à découper le monde selon des façons. A cet égard, il faut rapporter la mécanique de la projection proposée par Goodman dans *Faits, fictions et prédictions*, à l'hommage que Goodman rend à son professeur C.I Lewis dans le règlement de la question kantienne des catégories.

La question de l'induction, en tant qu'il y est question du repérage de certains traits, et donc au fond d'un jugement de ressemblance, peut être rapportée à la question kantienne. La question concerne en effet l'ordre phénoménal lui-même, la rencontre entre l'ordre de la nature, et les catégories ou schèmes de notre entendement :

Comment peut-on être sûr que l'ordre qui vient à nous, épousera la forme de l'ordre que nous avons inventé ?<sup>596</sup>

La force de la mécanique de la projection élaborée par Goodman est de montrer que cette question n'a pas de sens s'il entre dans la logique même des notions de catégories ou d'espèces – dans sa grammaire nous aurions envie de dire – qu'elles rencontrent un ordre dans le monde. Cet ordre, elles en sont responsables.

Exactement de la même façon, répond Lewis, que je peux être sûr que mon système de classement, aussi misérable qu'il soit, peut trier tous mes courriers. [...] Aucun malin génie ne peut nous frustrer en produisant quelque chose qui ne rentrerait pas quelque part. Que tout ce que nous rencontrons va s'ajuster avec nos schèmes d'organisation ne dépend d'aucune présupposition au sujet de ce que nous allons rencontrer mais seulement du soin accordé à une division raisonnable de notre schéma d'organisation, une division qui puisse en particulier fournir un panier vide [c'est-à-dire une case « autre » ou « divers »]<sup>597</sup>.

La question demeure de savoir ce que permet de faire un classement du monde, un certain schéma d'organisation, s'il n'a pas d'autre nécessité que le fait que précisément nous l'utilisions, s'il n'a pas d'autre nécessité (et en particulier aucune nécessité de type corrélationniste) que son implantation dans notre langage ?

---

596. « Snowflakes and Wastebasket » Goodman, *Problems and projects*, p. 417. Nous traduisons.

597. *Ibid.* Nous traduisons

Pourtant, qu'est-ce qu'un classement aussi arbitraire permet-il de faire ? Beaucoup de choses, affirme Lewis. Il garantit une variété limitée, et nous prémunit contre une nouveauté sans fin. Si nous classons toutes choses en  $n$  catégories conjointes, alors nous pouvons être sûr d'observer certaines répétitions du moment que nous avons plus de  $n$  choses à classer. *Etre réel, relatif à n'importe quel contexte, c'est exhiber certaines formes d'uniformité prescrite*. Si la prescription est trop contraignante, la réalité peut sembler pauvre ou nulle, mais elle ne peut pas être désordonnée. Sans loi, il n'y a rien – c'est-à-dire il n'y a aucune chose ; car les choses sont ce qui obéit à des lois. Supposer que la nature puisse être complètement chaotique est contradictoire<sup>598</sup>.

Un classement du monde nous offre donc une limitation de la variété, et le repérage de régularité, autrement dit un ordre dans les phénomènes, et certaines normes qui fixent pour nous ce que sont la ressemblance et l'identité.

Dès lors que nous opérons un certain classement du monde en termes de choses, le monde que nous observons, loin de refléter un ordre qui serait indépendant du classement que l'on en fait, est exactement tel que nous le classons, il est donc rempli des prédicats, traits, objets que nous projetons sur lui<sup>599</sup>. Cette idée, formulée dans les termes de l'énigme de l'induction, peut également être formulée dans le vocabulaire plus tardif du *worldmaking* :

L'uniformité de la nature dont nous nous émerveillons ou l'irrégularité contre laquelle nous protestons font partie d'un monde que nous faisons nous-mêmes<sup>600</sup>.

Il n'y a pas de miracle de la corrélation entre la structure de notre esprit et la structure du monde, pas non plus d'ordre à chercher dans la nature, l'ordre est précisément engagé du fait que nous offrons une certaine version du monde, sitôt que nous référons, sitôt que le monde est d'une manière ou d'une autre dénotée.

Plusieurs enseignements peuvent être ainsi tirés d'une bonne compréhension du fonctionnement de la projection :

---

598. *Ibid.* Nous traduisons et soulignons.

599. Dans son travail sur « l'enfance maltraitée », Hacking propose une certaine façon de classer le courrier du monde avec un nouveau panier vide « la maltraitance infantile ». Toutefois Hacking précise qu'à la différence de Goodman, son travail de chercheur en sciences sociales, le conduit à renforcer le caractère nécessaire de tels classements, *Entre science et réalité*, p. 177.

600. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 26-27.

1. La mécanique projective répond, en opérant sa dissolution, au problème du corrélacionnisme, quel qu'en soit ses versions (naturalistes, transcendantales). Par là, et dans une fidélité à Lewis, elle vide de son sens la question « quid juris » de la déduction kantienne.
2. Elle montre que la question de l'objet ou des choses n'est pas une question métaphysique mais une question de normativité qui se situe au niveau du jugement et du langage. Ou formulé autrement, il n'y a d'ontologie que relativement à un langage. Il n'y a pas d'identité dans les choses, en dehors d'un jugement d'identité formulé selon certaines normes. Tout jugement d'identité est tributaire d'une certaine version du monde pour laquelle certains traits sont remarquables et d'autres non.
3. Enfin, du moment qu'il y a moins de traits comptés que de choses à compter, le jugement d'identité est nécessaire. Autrement dit, si nous avons deux entrées dans notre classement, mais trois items à classer, nous avons deux items qui vont former une classe d'identité. C'est la différence entre le nombre  $n$  d'objets que nous sommes capables de distinguer, et le nombre  $n+1$  d'objets que nous sommes capables de compter, qui explique un phénomène comme la ressemblance. Autrement dit, la ressemblance est tributaire du fait même de notre découpe du monde, et non d'un ordre du monde antérieur à notre activité projective, comme l'a très justement remarqué Hacking.
4. Il n'existe pas une liste finie de catégories qui rendent possible une expérience du monde. Les catégories que nous formons, et qui sont en ce sens historiques, sont fonction de nos intérêts théoriques et pratiques. Une telle présentation marque le passage de ce que Goodman appelle « l'absolutisme subjectif » – qui est le résultat de la révolution kantienne – à une forme de « relativisme conceptuel »<sup>601</sup>.

---

601. « Les schèmes catégoriaux sont plutôt des outils que le sujet connaissant utilise pour faire face à ce qui lui advient [to cope with what comes to him]. Il les invente, les altère, choisit entre différentes alternatives, les rejette, et les remplace ou les réinstalle. Ils le servent plutôt que ne le contraignent. Ainsi non seulement avons-nous vu l'ordre passer du cosmos à la faculté cognitive jusqu'aux schèmes catégoriaux ; nous avons aussi parcouru tout le chemin qui part de l'absolutisme objectif, puis court de l'absolutisme subjectif jusqu'au relativisme conceptuel », nous traduisons, Goodman, *Problems and projects*, p. 416.

L'*a priori* kantien se trouve ainsi historicisé<sup>602</sup> en une multitude de genres, d'espèces pertinentes, de catégories que nous projetons sur le monde, et qui nous le donnent à voir en de multiples façons. C'est une part importante de l'héritage de C.I Lewis dans la philosophie analytique des années 50 et 60 que d'avoir ouvert le kantisme à une telle lecture. Goodman fut un des premiers à incorporer cette lecture du kantisme à sa propre philosophie, se déclarant l'héritier de « ce courant de la philosophie moderne qui va de Kant à Lewis » et se « prolonge aujourd'hui dans l'analyse des différents systèmes symboliques »<sup>603</sup>. Solidaire de cette relativisation de l'*a priori*, l'emploi par Goodman des notions de catégories ou de schèmes conceptuels, offre, nous l'avons vu, une dissolution du problème de la déduction kantienne. Non seulement l'ordre que nous trouvons dans la nature est celui que nous y avons mis, mais il n'y a pas même de sens à se demander comment il se fait que les conditions de possibilité de notre expérience soient aussi les conditions de possibilité des objets de l'expérience. Comme l'a très bien vu Goodman il n'y a pas d'identité d'objets, pas de régularité non plus, en dehors de nos projections de prédicats sur le monde. Ce qui chez Hume se résolvait au niveau de l'esprit et de l'attente produite en lui par l'observation de régularités dans la nature, se résout chez Goodman dans le langage, et dans les régularités qu'un certain usage de ce langage, nous donne à voir dans le monde. Nous sommes en quelque sorte renvoyés d'une question de fait (empirisme humien) à une question de droit (la question transcendantale)<sup>604</sup>, et de nouveau d'une question de droit à une question de fait (la mécanique de la projection). Seulement de Hume à Goodman, ce ne sont pas

602. Le thème de l'historicisation de l'*a priori* se retrouve de façon parallèle dans le kantisme analytique d'inspiration pragmatiste et dans l'épistémologie historique française. Ian Hacking à la croisée de ces deux traditions en a offert une présentation très ample dans son ouvrage *L'ontologie historique*. Hacking, Ian, *Historical ontology*, Cambridge (Mass.) London (GB), Harvard University Press, 2002.

603. Goodman, *Manières de faire des mondes*. L'idée que le pragmatisme est un prolongement, ou une radicalisation du geste moderne inauguré par Kant est une idée que l'on retrouve également (et ce n'est pas le moindre des paradoxes quand on sait ce que Goodman pouvait penser du bergsonisme), dans l'interprétation que Bergson donne de James : « La structure de notre esprit est donc en grande partie notre œuvre. C'est par là que le pragmatisme continue le kantisme », *La pensée et le mouvant*, « Sur le pragmatisme de William James » p. 249.

604. Pour une présentation comparée de la démarche empirique de Hume et la démarche transcendantale de Kant, voir Malherbe, Michel, *Kant ou Hume ou La raison et le sensible*, Paris, J. Vrin, 1980 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie) ; Deleuze, Gilles, *Empirisme et subjectivité : essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Épiméthée).



les mêmes faits, pas les mêmes régularités qui sont mobilisés.

Puisque le nombre de catégories est ouvert, et que la découverte de régularité dans les phénomènes est solidaire des distinctions que notre langage est à même de faire, une part de l'activité scientifique consiste à proposer de nouvelles découpes du monde – suivant une logique similaire à celle de l'activité métaphorique. Il faut rappeler ici la façon dont Thomas Kuhn conçoit les révolutions scientifiques en termes de changements catégoriaux :

Ainsi, ce qui caractérise une révolution c'est la transformation que subissent de nombreuses catégories taxinomiques servant de préalable à la description et à la généralisation scientifiques. Et cette transformation affecte, au-delà de la révision des critères ayant trait à la catégorisation, la façon dont des situations et des objets donnés sont répartis en un certain nombre de catégories préexistantes<sup>605</sup>.

Pour pouvoir être utilisable, un nouveau classement doit bien sûr être projectable, c'est-à-dire implanté, d'une façon ou d'une autre, directe ou héritée, dans notre langage ; d'où aussi chez Thomas Kuhn l'importance accordée à la phase normale ou normative des sciences, décrite comme une manière de forcer la nature à rentrer dans des boîtes conceptuelles<sup>606</sup>. Par ailleurs, et ce serait peut-être un autre point d'accord entre Nelson Goodman et Thomas Kuhn, la classification du monde ne procède pas par formulation de règles explicites, ni par une définition explicite de ce qui constitue la similarité entre deux choses (le vieux problème de l'abstraction), mais relève de notre usage de la langue<sup>607</sup>.

Le succès que la notion de projectibilité rencontre en dehors du champs de la philosophie (dans les sciences principalement, en poésie également), est lié à cette conception du *kind-making* comme une manière de multiplier et pluraliser notre

- 
605. Kuhn, Thomas Samuel, « What are scientific revolution? », *Center for Cognitive Science, Occasional Paper*, vol. 18, no. 18, 1981, p. 25.
606. Kuhn, Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2008, p.22 (Champs 791) et chapitre 2 ; Kuhn, Thomas Samuel, *La tension essentielle : tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard, 1990 (Bibliothèque des sciences humaines), chapitre 9 La tension essentielle : tradition et innovation dans la recherche scientifique.
607. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Postface de 1969, « La pratique de la science normale dépend de la capacité, acquise à partir d'exemples, de grouper des objets et des situations en ensembles semblables, qui sont primitifs en ce sens que le groupement est effectué sans répondre à la question « semblable à quoi? », p.272.

compréhension du monde, en y observant de nouvelles régularités, autorisant de nouveaux jugements d'identité selon une logique qui est au cœur aussi bien de l'histoire naturelle que des sciences humaines (psychologie, sociologie, anthropologie)<sup>608</sup>

#### 4.1.6 Conclusion

Il apparaît avec les difficultés du compagnonnage et de la communauté imparfaite, prises en un sens large qui puisse inclure l'énigme de l'induction, qu'une complication logique due au maniement des classes et espèces y est en jeu, et qu'elle ne saurait être résolue par Goodman que par une conception déflationniste (d'une façon qui ressemble il est vrai à la notion d'espèce nominale telle qu'elle est définie par Locke) de la métaphysique des espèces naturelles. Par ailleurs s'il n'est pas question de circonstances défavorables dans l'énigme de l'induction (au sens où de telles circonstances étaient en jeu dans la difficulté du compagnonnage), c'est que des circonstances beaucoup plus générales y sont en jeu, des circonstances d'après lesquelles certains classements sont plus pertinents que d'autres.

Cette conception déflationniste touche aussi évidemment le concept de ressemblance, qui est doublement impliqué par l'énigme de l'induction : une première fois en tant que la ressemblance regarde le problème de la classification du monde selon des noms d'espèces ou catégories ; une seconde fois en tant qu'elle concerne le problème de la répétition et de l'habitude, ce que signifie pour une expérience présente qu'elle soit semblable à une expérience passée. Évidemment, nous comprenons à l'aune des remarques précédentes, que ces deux problèmes ne sont que les deux faces d'un mécanisme identique qui a trait à notre usage de la langue.

La mécanique de la projection qui est à l'œuvre dans *Faits, fictions et prédictions*, comme une réponse au problème de l'induction, a une portée en fait très générale qui regarde la façon dont nous façonnons le monde à l'image des catégories que nous sélectionnons dans notre langage. Par là se trouve également engagé

---

608. Voir en particulier l'article de Hacking, « Worldmaking by Kindmaking : Child-Abuse for example », et l'ensemble des articles de Hacking concernant « the Making of People », qui peuvent se lire selon une double lecture goodmanienne et foucauldienne.

et aussitôt rejeté le problème kantien de la déduction de nos catégories. Le problème de la justification des catégories, ou de la corrélation entre les conditions de possibilité de notre expérience, et celles de l'objet d'expérience, se dissout dans le fait de nos habitudes linguistiques. Toutefois cette dissolution d'une problématique locale n'implique pas une conception déflationniste de l'activité théorique, et un silence au sujet de notre usage des catégories, comme le montre le succès de la notion de *kind-making* dans les programmes de recherches en sciences naturelles et en sciences humaines.

## 4.2 Les « décisions projectives » de la théorie des symboles

Nous avons vu que la mécanique de la projection, que Goodman présente dans la dernière partie de l'essai de 1954, offre à l'analyse logique de l'induction des ramifications philosophiques imprévues. L'idée, déjà anticipée par la notion de schématisation et de catégorisation du monde, c'est qu'une telle mécanique est à l'œuvre dans notre usage du langage en général, et plus généralement dans toute activité symbolique. Si cela est vrai, alors il est vrai également que le problème de l'induction est central pour comprendre ce qu'est une théorie du fonctionnement de nos symboles, ce que signifie également faire des mondes qui soient corrects.

Or c'est bien là ce qu'affirme Goodman dans *Langages de l'art*, alors qu'il remarque que toute activité référentielle implique une maîtrise des symboles qui fait appel à la notion de projection :

Apprendre et pratiquer un langage quel qu'il soit [rappelons, que les images appartiennent pour Goodman à un système symbolique, et donc au langage], c'est résoudre un problème de projection<sup>609</sup>.

Comment comprendre une telle affirmation ? En quoi la « théorie des symboles » que Goodman propose dans *Langages de l'art* et dont il déplie les conséquences dans *Manières de faire des mondes*, peut-elle être concernée par des problèmes de

---

609. Goodman, *Langages de l'art*, p. 240.

projection ?

### 4.2.1 Décisions projectives, notation et langage

Pour Goodman, maîtriser un langage, verbal ou non verbal, c'est maîtriser des étiquettes, c'est-à-dire être en mesure de décider quel objet est un exemple de l'étiquette en question. Traduit dans le vocabulaire de la théorie de la notation, le problème se révèle identique, puisque maîtriser une notation<sup>610</sup>, c'est parvenir à attribuer à chaque marque ou inscription, le caractère qui lui correspond et dont il est un échantillon. Or une telle activité suppose de prendre ce que Goodman appelle des « décisions projectives »<sup>611</sup>.

Ces décisions sont, bien sûr, plus importantes encore pour les langages discursifs que pour les systèmes notationnels. En plus de la question de savoir quelle marque rapporter à tel caractère, question qui peut-être considérée comme décidée en avance au moment de l'adoption de la notation, nos langages discursifs posent des difficultés supplémentaires. En effet dans nos langages discursifs, tout objet peut être rapporté à plusieurs étiquettes ou prédicats. Ainsi un objet vert est un exemple de l'échantillon ou étiquette « objet vert », mais c'est encore un échantillon de cet autre prédicat non-projectible « objet vert examiné avant *t* ou kangourou », de la même façon qu'une émeraude observée avant *t* et qui s'est trouvée être verte, est à la fois un échantillon de l'étiquette « objet vert » ou « objet *vleu* ». <sup>612</sup> Décider quel prédicat utiliser, au sens où Goodman parle de « décision projective »<sup>613</sup>, c'est donc faire un choix entre différentes alternatives logiquement équivalentes. Cette décision n'est pas arbitraire, mais elle est dictée par l'usage passé, et en ce sens « effectuer de tels choix » peut se comprendre comme « l'activité dominante de tout apprentissage ». C'est en ce sens aussi que l'ontologie est rapportée à des problèmes de normativité de la langue. Alors que pour Quine l'apprentissage de la langue suppose une sorte de grammaire innée des noms d'espèce, pour Goodman,

---

610. Remarquons ici que nos langages ordinaires ne sont pas des systèmes notationnels parfaits, comme l'est au contraire le système d'écriture musical.

611. Goodman, *Langages de l'art*, p. 241.

612. *Ibid.*

613. Goodman, *Manières de faire des mondes*, « Quelques unes des décisions qui rendent possible l'induction » p. 28 ; Goodman, *Langages de l'art*, p. 241.

ce sont ces noms d'espèces, ces étiquettes qui sont concernés par l'apprentissage de la langue.

L'idée d'un découpage parfait du monde qui ne nécessiterait aucune décision projective, ne saurait avoir de sens pour Goodman que pour les systèmes notationnels, et dans la mesure seulement où des décisions ont déjà été prises lors de l'adoption du système :

Dans un système notationnel, rien n'est un échantillon de plus d'une classe-de-concordance ; rien ne concorde avec deux caractères qui ne sont pas coextensifs. Aussi il ne subsiste aucun choix peut-être [...] Ce qui s'est passé, en fait, c'est que les décisions ont déjà été prises en adoptant le système. [...] D'où il résulte que, aussi longtemps que nous utilisons ce système, nous sommes exempts des problèmes majeurs de la projectibilité<sup>614</sup>.

En effet lorsque nous adoptons un système notationnel, nous définissons les rapports entre inscription et caractère, et entre échantillon et classe-de-concordance de telle sorte à ce que les réquisits syntaxiques (disjointure, différenciation finie des caractères) et sémantiques (la concordance entre des caractères et des objets doit être sans ambiguïté) ne puissent jamais être violés. Cela suppose qu'aucune inscription ne puisse être un échantillon de plus d'un caractère<sup>615</sup>, aucun caractère ne peut-être un échantillon de plus d'une classe-de-concordance, ou encore aucune exécution musicale ne puisse être un exemple de plus d'une partition<sup>616</sup>.

Dans les systèmes notationnels, des décisions sont donc prises au moment de l'adoption du système et de la sélection de ses classes-de-concordance, des « tris soigneux » pour séparer les inscriptions en « classes nettes » sont faits<sup>617</sup>, de sorte à

614. Goodman, *Langages de l'art*, p. 241.

615. « Être des exemples d'un caractère dans une notation doit constituer une condition suffisante pour que des marques soient des copies vraies ou des répliques ». *Ibid.*, p. 169. Ce qui permet de régler le problème de l'authenticité des œuvres d'art pour les systèmes notationnels comme nous l'avons vu au chapitre 2.

616. « Dans un système notationnel, une exécution complète (que ce soit celle d'un unique caractère premier ou de la partition entière de la symphonie) détermine de manière unique le caractère et la classe-de-concordance, tandis que dans un langage discursif, un objet ou un événement complet qui concorde avec un caractère ne détermine pas de manière unique le caractère ou la classe-de-caractère », *Ibid.*, p. 242.

617. Goodman, *Langages de l'art*, p. 176. Il se peut que l'adoption d'une notation n'ait pas ce caractère délibéré et inauguré par un ensemble de définitions. Un schéma symbolique peut aussi s'imposer par l'usage. Alors c'est « l'observation qui permet de juger si les réquisits

éliminer les problèmes de classement ; ces problèmes précisément qui sont présentés dans *La structure de l'apparence* comme ceux de la difficulté de la communauté imparfaite (mauvaise classe de concordance) ou de la difficulté du compagnonnage (manque de disjointure syntaxique).

Des décisions ont donc été prises dans une notation, afin qu'il soit rendu « impossible qu'un objet soit affecté par un caractère du système à une espèce naturelle ou authentique, et par un autre à une collection aléatoire ou artificielle »<sup>618</sup>. Toutefois, puisque nos langages ordinaires ne satisfont pas à de tels réquisits, il faut bien que des problèmes particuliers de projection y soient posés. Ainsi un langage discursif pour lequel les réquisits syntaxiques sont violés est troublé par des « distinctions nobiliaires entre les différentes manières de classer un objet »<sup>619</sup>. Une décision projective doit être prise pour distinguer si « un objet vert » est un échantillon de l'espèce ou de l'étiquette noble « objet vert » ou des espèces non-nobles « objet vert avant *t* ou kangourou », « objet *vleu* ».

Ainsi, la mécanique projective concerne notre façon de parler en général, l'apprentissage de la langue, et non une difficulté logique propre aux inférences inductives. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la solution que propose Goodman à l'énigme de l'induction est précisément linguistique. Comme nous venons de le voir, l'usage des noms d'espèces dépend d'une accoutumance linguistique. Autrement dit, il dépend d'une décision projective, réglée à l'échelle de notre usage des mots, et non d'un quelconque découpage métaphysique du monde qui distingue des espèces nobles ou non-nobles<sup>620</sup>. L'important est de bien voir que le procédé logique de l'induction et notre manière ordinaire de parler, référer ; indiquent un mécanisme identique. Le langage est concerné par la mécanique de la projection parce que des décisions projectives y sont prises qui relèvent d'une forme « d'induction cachée ». L'énigme de l'induction, en tant qu'elle demande une justification de nos inductions manifestes, met en œuvre un principe de projectibilité.

---

pour une notation sont satisfaits ».

618. *Ibid.*, p. 242.

619. *Ibid.*

620. C'est ce qu'entreprend de faire une métaphysique des mondes possibles comme celle de Lewis où une espèce utilisée dans tous les mondes possibles sera qualifiée de « noble » Lewis, *De la pluralité des mondes*, et encore « New Work for a theory of Universal », 1983 *Australasian Journal of Philosophy*.

A l'appui de cette analogie entre induction manifeste et des formes d'induction cachée, nous sommes en mesure de rapporter au problème de l'induction différents aspects de la théorie du fonctionnement symbolique chez Goodman : la perception de modèles, la stylistique, la référence par exemplification en art et dans les sciences, les pratiques d'échantillonnage, la supplémentation, le fonctionnement de certaines machines analogiques.

#### 4.2.2 Induction et perception de modèles

L'induction désigne donc un même procédé projectif à l'œuvre dans nos inductions manifestes et de façon cachée, quand les décisions projectives que nous prenons, le sont à un niveau qui passe inaperçu. A cet égard, ce que Goodman appelle dans *Langages de l'art*, « la découverte de catégories et la perception de modèles »<sup>621</sup> est bien une forme d'induction cachée. Nous avons montré dans un paragraphe précédent comment la problématique de l'induction pouvait être rapportée à la façon dont nous projetons des catégories sur le monde pour en saisir certains aspects ; en bref, tout ce qui dans *Manières de faire des mondes* concerne la « composition » : nos jugements relatifs à la ressemblance ou à l'identité, et ce que nous avons présenté au titre du *kind-making*<sup>622</sup>. Privilégier certains modèles perceptifs – c'est-à-dire percevoir le monde de façon aspectualisée – c'est de la même façon, construire et composer. Les notions d'aspect et de modèles indiquent qu'un mécanisme inductif se joue aussi du côté de la perception. Cette extension

---

621. Goodman, *Langages de l'art*, p. 204.

622. Il est possible que Goodman ait emprunté à Peirce la distinction entre une induction manifeste et une induction non manifeste qui aurait trait plus généralement au repérage d'aspects ou de traits dans le monde, et que Peirce désigne dans son propre vocabulaire comme la logique abductive. Pour une présentation de ces deux procédés d'inférence inductive voir Peirce, Charles S. et Buchler, Justus, *Philosophical writings of Peirce.*, New York, Dover, 1955, « The general theory of probable inference », Form IV, Induction. Il est possible également, pour les raisons invoquées dans les paragraphes précédents, que le problème de l'induction soit solidaire d'un problème concernant la projection de noms d'espèces, de suivre Cheryl Misak lorsqu'elle affirme dans *Peirce, Truth and the End of Inquiry*, que le problème du *vleu* est un problème d'abduction et non d'induction (p.94). Maintenant, c'est autre chose de dire, comme Cheryl Misak, que Peirce a répondu au problème posé par Goodman, avant que ce dernier ne formule l'énigme de l'induction. Alors il faut se rappeler à la fois la formulation sceptique du problème chez Goodman, à la fois l'originalité de sa solution en terme d'implantation. Ce qu'il y a de commun entre Peirce et Goodman c'est la problématique de la projectibilité.

du côté de la perception, de la notion de projectibilité, justifie par la suite que la perception puisse être qualifiée par Goodman de « système symbolique ».

La « perception de modèles » désigne très généralement la façon dont notre perception du monde est organisée par des formes. Ces dernières peuvent avoir un sens écologique (Gibson)<sup>623</sup>, un sens psychologique (gestalt psychologie de Wertheimer, Paul A. Kolars)<sup>624</sup>, ou un sens cognitif (la « New Look Psychology » de Jerome S. Bruner)<sup>625</sup>. Toutes ces théories de la perception partagent l'idée, que Goodman formule selon un héritage kantien assumé, qu'une intuition sans concept est aveugle, c'est-à-dire tout simplement informulable. Goodman considère la perception comme un de ces systèmes symboliques par lesquels nous façonnons des mondes, et qui sont ce que la philosophie moderne a troqué contre l'idée d'une unique structure mondaine, attachée à un monde clos. Puisque la perception est un système symbolique, comme le sont les sciences, les arts, le langage ordinaire, elle fonctionne de manière symbolique, c'est-à-dire d'après une logique projective. La façon dont nous percevons – c'est-à-dire les ressemblances que nous remarquons, l'identité des figures, la découverte d'une figure – est déterminée par le repérage des formes qui ont une histoire, et que nous projetons sur le monde. Il y a une grammaire de la perception, comme il y a une grammaire du langage<sup>626</sup>. « La perception de modèles » désigne avec la « découverte de catégories », un seul et même procédé par lequel, en vertu de certaines décisions projectives, qui peuvent être prises à un niveau inconscient (induction cachée, connaissance tacite)

---

623. Gibson, James Jerome, *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Éd. Dehors, 2014. Goodman cite d'autres textes de Gibson, en particulier dans le cadre d'un débat sur la perspective, engagé dans *Langages de l'art*, et qui montre sur cette question le désaccord des deux auteurs. Goodman y défend une approche davantage conventionnaliste de la notion de perspective attachée au débat sur le réalisme pictural. Dans *Manières de faire des mondes*, Gibson est cité pour ses contributions dans le cadre du débat sur la perception du mouvement.

624. Kolars, Paul. A., *Aspects of Motion Perception*, Oxford, 1972. Goodman discute l'ouvrage de Kolars dans le chapitre V de *Manières de faire des mondes*, « Une énigme concernant la perception ». C'est dans ce chapitre que Goodman est le plus près de présenter une vue gestaltiste du motif de la « perception de modèles ».

625. Bruner, Jerome S. et Anglin, Jeremy M., *Beyond the information given; studies in the psychology of knowing*, New York, Norton, 1973. Goodman associe Bruner aux auteurs qui ont montré, selon une manière kantienne, qu'il n'y a pas de perception sans concepts. Voir *Manières de faire de mondes*, p. 22.

626. Et sans aucun doute c'est cette grammaire qu'il faut mobiliser pour comprendre un problème comme celui de réalisme pictural.



nous projetons sur le monde tel ou tel aspect considéré comme pertinent dans des contextes épistémiques donnés.

Percevoir des aspects, c'est reconnaître des formes visuelles, comme « lorsqu'on trouve dans une image de forêt un visage dont on savait déjà qu'il était là »<sup>627</sup>. La perception est donc sous la dépendance d'une notion de ressemblance construite à travers nos usages linguistiques et cognitifs : on connaît ce visage, ce modèle, trouvez-le (c'est-à-dire, un visage qui lui ressemble) dans la forêt ! Kuhn utilise exactement la même image pour caractériser la recherche en science, puisque les programmes de recherche, et les formes de problèmes scientifiques qui leur sont associés (jusque dans les exercices scolaires qui contribuent à la formation d'une communauté scientifique), sont déterminés par un paradigme qui, comme nos catégories et prédicats implantés, fixe pour nous des critères pour l'identité et la ressemblance.

Faire des problèmes, [...] c'est un acte qui rappelle celui de l'enfant face à un puzzle, où il lui est demandé de trouver un animal, ou une figure, caché dans le dessin d'un nuage ou d'un buisson. L'enfant cherche des formes d'animal ou de visages semblables à celles qu'il connaît.

Il est remarquable que Kuhn, comme Goodman, décrivent la « perception de modèles » comme le type de reconnaissance visuelle que nous accomplissons lorsque, dans des puzzles-visuels, nous cherchons une forme connue, et habituellement projetée, dans l'image. Cette analogie montre que la perception de l'image – et derrière cette comparaison, notre appréhension du monde – est pour nous déterminée par des formes que nous avons l'habitude de projeter, et qui fixent ainsi des formats d'identité et de ressemblance.

Lorsque nous ne partageons pas ces critères, nous nous heurtons – selon Kuhn – à une incommensurabilité<sup>628</sup>, qui ne concerne pas seulement nos différentes théories scientifiques, mais les mondes mêmes dans lesquels nous vivons. Hacking aurait alors raison de rapprocher l'énigme de l'induction du type de problématique mise au jour par Kuhn dans le cadre d'une histoire des sciences. Il est clair en tous cas

627. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 42.

628. La notion d'incommensurabilité doit être comprise dans le sillage d'une réflexion sur l'idée d'exemplarité ou de « perceptions de modèles ». Nous renvoyons ici à l'article de Narboux, « Incommensurabilité et exemplarité. Aliénation et problème des universaux. »

que Goodman et Kuhn rattachent tous deux « la perception de modèle » à un type de normativité qui se joue à l'étage de la connaissance tacite<sup>629</sup>, et que nous essayons de décrire comme le travail caché d'une mécanique projective.

Si la perception est catégorialement informée, nous pourrions nous demander quelle part revient à des intérêts vitaux et quelle part revient à un effort et à un travail de compréhension dans la fabrication d'un monde ainsi aspectualisé. Une telle question revient en fait à se demander à quel étage il convient de situer la normativité à l'œuvre dans les décisions projectives que nous prenons, et qui déterminent la manière dont nous percevons. Car il se pourrait aussi que la normativité que nous avons identifiée ait un sens en dernière analyse biologique – ce serait là une option que l'on pourrait présenter comme quinienne. Une autre possibilité consisterait à situer cette normativité à l'étage de notre pratique linguistique et de notre activité cognitive.

Il est clair que dans *Manières de faire des mondes*, Goodman semble hésiter entre plusieurs lectures de l'idée de régularité, associée à celle d'induction cachée ; du moins il semble accorder du crédit à la première des deux options. En effet, il y a des projections qui sont prises à un étage infra-cognitif, comme des processus de supplémentations visuelles ou de reconnaissance de formes qui semblent avoir avant tout un sens biologique, assimilable aussi de ce fait, à une psychologie de type gestaltiste. Au chapitre V de *Manières de faire des mondes*, « Une énigme concernant la perception », Goodman s'intéresse à des cas de « vision de ce qui n'est pas devant nous ». Il s'agit en fait de phénomènes de supplémentation visuelle (phénomène *phi*), produits en laboratoire, et qui mettent en évidence un fonctionnement inductif de la perception. La supplémentation s'organise en effet à partir d'indices visuels sur un mode projectif. Dans le cadre du procédé expérimental imaginé par Kolars<sup>630</sup>, ces phénomènes de supplémentation se traduisent par l'invention réglée d'un chemin de passage entre des formes ou des points lumineux. On commence par exposer très brièvement une tache ponctuelle sur un fond contrasté,

629. Voir Polanyi, Michael, « The Logic of Tacit Inference », *Philosophy*, vol. 41, no. 155, janvier 1966, pp. 1-18, et *Personal Knowledge*, University of Chicago Press, 1960. Goodman et Kuhn se réfèrent tous deux à Polanyi et à sa notion de connaissance tacite. Voir *Manières de faire des mondes*, note 26, p. 42, et *La Structure des révolutions scientifiques*, pp. 70-71, et la postface de 1969 « Connaissance tacite et intuition ».

630. Kolars, *Aspects of Motion Perception*.

suivi après un intervalle très court (10 à 45ms), de l'exposition d'un point semblable à une distance courte. Au lieu de la vision de deux points lumineux distincts, nous observons un trajet lumineux. Nous sommes en présence d'un phénomène de supplémentation visuelle qui semble indiquer un phénomène inductif. Plus encore, il apparaît que cette mécanique se joue à un niveau davantage physiologique ou biologique que cognitif. Des variantes de l'expérience montrent qu'en fonction de la forme et de la couleur des points lumineux, les mécanismes de supplémentation visuelle vont prendre une forme établie par des intérêts de type physiologique. Notre perception est en effet inductivement réglée sur la perception de totalités phénoménales (forme) et contrastée (couleur). L'expérience semble donc d'abord indiquer que le système perceptif repose sur certaines formes de rémanence.<sup>631</sup>

Cependant, Goodman remarque que les résultats expérimentaux n'offrent pas une confirmation parfaite de cette théorie. Le système visuel a certes « un penchant pour l'uniformité et la continuité, contraint qu'il est par son anatomie et sa physiologie », « influencé par ce qu'il a vu et fait auparavant »<sup>632</sup>, mais d'autres phénomènes de supplémentation visuelles rapportés par Kolers, montrent que le système visuel fait montre d'une grande inventivité. Et en effet, il existe des supplémentations qui vont à l'encontre d'une certaine idée de la simplicité ou de la régularité. Dès lors il semble bien impossible d'assigner les décisions projectives à l'œuvre dans ces phénomènes visuels, en particulier les phénomènes de supplémentation les plus inattendus, à de simples habitudes perceptuelles, biologiquement réglées. En dernière analyse, dans le cadre des résultats expérimentaux que Goodman commente, aucune théorie de ce type – c'est-à-dire biologiquement fondée –, n'est tout à fait confirmée.

Plus intéressante, parce qu'elle se rapporte davantage à l'idée de découverte, de compréhension ou d'entreprise cognitive, est l'analyse par Goodman de la notion de style. En effet, la façon dont nous identifions une œuvre d'art comme appartenant à un style, ou la façon dont nous découvrons un style, à la faveur de l'observation d'un ensemble d'œuvres ayant certaines ressemblances que nous jugeons pertinentes pour comprendre leur fonctionnement, peuvent être rapportées à un mécanisme

631. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 115.

632. *Ibid.*, p. 117.

projectif et inductif. Il s'agit là encore d'identifier certains modèles ou aspects à partir du repérage de régularités. Le style doit dès lors se comprendre de façon normative – le travail que nous opérons pour repérer et mettre en avant certaines régularités formelles – et non à partir de l'idée de nature ou de génie.

Un trait stylistique tel que je le conçois, est un trait qui est exemplifié par l'œuvre et qui contribue à la situer dans un corpus significatif d'œuvres parmi d'autres. Les traits caractéristiques de tels ensembles d'œuvres constituent le style<sup>633</sup>.

Lorsque nous maîtrisons les critères d'identification d'un style, nous pouvons projeter certains des aspects formels qui le caractérisent sur les œuvres que l'on sait appartenir à ce style ; et de ce fait en augmenter notre compréhension. Nous pouvons également essayer d'annexer de nouveaux items à l'ensemble des œuvres que nous avons classées sous une certaine étiquette stylistique. Dans les deux cas, le classement des œuvres à partir de critères stylistiques, et l'identification de traits stylistiques, entrent en jeu dans notre compréhension et appréciation de l'art.

Ainsi l'identification de formes visuelles revêt le plus souvent un aspect cognitif. En particulier, identifier des styles, inventer de nouveaux classements des œuvres, projeter comme style certaines caractéristiques formelles, c'est « découvrir les façons non manifestes qu'une œuvre a de différer ou de ressembler à d'autres œuvres »<sup>634</sup>. Il apparaît clairement que la perception de formes visuelles, ou de modèles n'est pas liée – en tout cas pas dans ce genre d'activités – à des constantes biologiques ou des impératifs écologiques. Les normes d'identité, de ressemblance, de similarité, sont des normes qui apparaissent à l'issue d'un travail que nous effectuons par l'exercice du regard et l'éducation de notre sensibilité<sup>635</sup>, ou encore, parce que certains lecteurs de Goodman désignent comme des phénomènes d'« attentionnalité »<sup>636</sup>. En stylistique, l'identification de l'œuvre, son attribution, et son authentification nous informent « de la façon dont une œuvre doit être regardée

---

633. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p. 44.

634. Traduction légèrement modifiée *Manières de faire des mondes*, p. 64.

635. C'est précisément de cela dont il est question dans le programme d'éducation esthétique pour lequel Goodman s'est engagé à Harvard. Voir le manifeste du Projet Zéro in Goodman, *L'art en théorie et en action*.

636. Schaeffer, Jean-Marie, *Les célibataires de l'art*, Paris, Gallimard, 1996 (NRF essais).

[*the way the work is to be looked*] »<sup>637</sup> ; par exemple en tant qu'une œuvre de Vermeer ou comme un Van Meegeren. Reconnaître qu'il y a là deux peintres différents, et plus exactement un peintre de l'école flamande et un célèbre faussaire du 20ème siècle, par conséquent deux corpus distincts d'œuvres, permet d'aiguiser notre perception, et notre compréhension des œuvres. L'anecdote du faussaire Van Meegeren indique très bien que notre perception d'une œuvre est dépendante des distinctions que nous sommes capables de projeter sur un corpus d'œuvre, parce que nous avons travaillé sur ce corpus, et y avons exercé notre capacité à faire de telles distinctions – l'attentionnalité.

Par ailleurs, les traits et aspects que nous pouvons discerner comme représentatifs d'un style sont dépendants de leur projectibilité. C'est leur « caractère projetable » qui fixe leur représentativité. Il faut donc que les corrélations observées entre différentes œuvres regroupées dans un style soient des facteurs projetables : ainsi par exemple l'école artistique ou l'auteur, et non l'heure de conception, ou le nombre de consonnes dans un texte. En stylistique comme en sciences, le problème est bien de faire la part entre des hypothèses pertinentes, et des hypothèses seulement accidentelles, c'est-à-dire *ad hoc*. Les traits que dans une œuvre nous comptons comme stylistiques acquièrent une projectibilité du fait qu'ils sont eux-mêmes fortement implantés dans notre façon de regarder le monde, ou corrélés à d'autres prédicats qui bénéficient d'une forte implantation dans notre langue<sup>638</sup>. Dans un cas il s'agit de repérer, sans présupposer une conception lourde de l'intentionnalité<sup>639</sup>, des traits stylistiques dans une œuvre ; dans l'autre cas il s'agit de repérer des régularités dans la nature, sans présupposer une conception réaliste lourde. A chaque fois est en jeu une certaine forme d'attention – qui a un sens cognitif – à des régularités qui par suite peuvent être projetées. Pour Gérard Ge-

637. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 64.

638. Ainsi des prédicats comme « frisson », « thriller », « polar », « western », « road », « campus », « science-fiction » qui permettent d'opérer certains classements stylistiques des œuvres cinématographiques américaines. D'autres classements plus inédits, mettent en avant des propriétés étonnantes que les œuvres exemplifient, ainsi des « comédies de remariage », qui toutes sont l'exemple d'un mariage raté qui s'achève par un remariage. Nous ne pouvons que renvoyer ici aux très belles analyses de Stanley Cavell. Voir Cavell, Stanley, *A la recherche du bonheur : Hollywood et la comédie du remariage*, Paris, Cahiers du cinéma, 1993 (Collection essais).

639. Pour un aperçu d'une théorie du style, attachée à la notion d'intentionnalité, voir Wollheim, Richard, *Painting as an Art*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1987, p. 27.

nette, l'attentionnalité est ce qu'exige de nous une littérarité qui s'entend de façon conditionnelle<sup>640</sup>, c'est-à-dire condition de notre propre activité cognitive et des contextes dans lesquels sont insérées les œuvres. Tout élément du discours peut être tenu, selon les conditions, et le contexte, comme stylistique ou non. Ce qui permet de comprendre comment Stendhal pouvait trouver que le code civil était littéraire. Le style en art, comme les espèces naturelles en science, sont conditions de la manière dont on construit le monde en le composant, définit certains formats d'identité, érige certaines régularités comme artistiques ou scientifiques.

En stylistique comme en sciences, mais aussi dans divers autres systèmes symboliques, des décisions projectives sont donc prises qui ne peuvent pas être rapportées à des régularités de type biologique, ou des habitudes inconscientes (quand bien même il ne serait pas exclu que notre appareil visuel fonctionne sur la base de mécanisme projectif de type biologique). Si la perception de modèles est associée à une induction cachée, ce n'est pas parce que cette induction a lieu au niveau inconscient de notre forme de vie biologique, mais parce que la mécanique projective qui y a cours, l'est par analogie, avec une induction que l'on qualifie de manifeste, parce qu'elle est une forme d'inférence logique explicite – ainsi des hypothèses de forme nomologique, pour peu qu'on les comprenne comme des généralisations inductives.

Dès lors, la mécanique projective demande aussi de nous un effort : soit qu'il s'agit de découvrir de nouvelles catégories ou espèces pertinentes pour mettre au jour des régularités (naturelles, sociales, esthétiques) qui sinon ne seraient pas apparues, soit qu'il s'agit d'exercer notre perception à percevoir des différences et des ressemblances, qui comme le dit Goodman ne sont pas au premier abord « manifestes »<sup>641</sup>. Il convient donc encore une fois de nuancer une lecture du *worldmaking* qui serait par trop relativiste : on ne fait pas des catégories à l'envie, pourvu qu'il y ait un panier vide<sup>642</sup> dans lequel ranger tout ce qui n'entre pas dans notre classement ; il faut aussi que nos catégories soient intéressantes, pertinentes, et corrélées (en esthétique comme en sciences) à des facteurs projetables. Cela ne veut pas dire non plus que, parce qu'un effort de compréhension est impliqué, des

640. Genette, *Fiction et diction. Précédé de Introduction à l'architexte*, p. 218.

641. Nous traduisons « nonobvious » par non manifestes, plutôt que non patents *ibid.*

642. Snowflakes and Wastebasket Goodman, *Problems and projects*.

habitudes et en particulier des habitudes linguistiques ne jouent plus aucun rôle. Quel que soit l'effort qu'il faut accomplir de notre côté pour percevoir de nouvelles régularités, il faudra que, d'une manière ou d'une autre, ces régularités soient corrélées à des prédicats que nous avons l'habitude de projeter. L'importance de la recherche, le rôle joué par la compréhension, n'annule pas l'idée que l'ordre se situe dans le langage et non dans la nature, comme s'il y avait dans la nature un ordre, que le langage devrait essayer par après de découvrir ou recomposer.

### 4.2.3 L'exemplification

A la « perception de modèles », apparentée à la saisie de traits ou d'aspects du monde, peut également être rattachée la référence par exemplification. Rappelons que l'exemplification est un mode de symbolisation qui fonctionne dans une direction inverse à celle de la dénotation. Une étiquette dénote un objet, mais un échantillon exemplifie certaines propriétés de l'étiquette, c'est-à-dire qu'il exemplifie les propriétés que dénote l'étiquette. Toutefois, un échantillon n'exemplifie pas toutes les propriétés qu'il possède. Ainsi, un échantillon n'exemplifie parmi les propriétés qu'il possède, que celles auxquelles il fait aussi référence.

Ce décalage entre possession et référence laisse la porte ouverte à toutes sortes de dysfonctionnements de la référence, que nous avons déjà commentés au chapitre 2. Des erreurs étaient par exemple possibles dans un échantillonnage – et nous renvoyons ici aux infortunes de Mary Tricias – qui indiquent que pour ce type de référence en particulier, des décisions doivent être prises quant à savoir à quelle étiquette exactement renvoie un de ses échantillons. Autrement dit la distance définitionnelle qu'il y a dans l'exemplification entre possession et référence montre que la pratique de l'échantillonnage est directement tributaire d'une mécanique projective. Cette dépendance est augmentée lorsque l'échantillonnage procède à l'aveugle, comme dans l'exemple de l'échantillonnage d'un volume d'eau :

Dans de tels cas, nous considérons qu'un échantillon est représentatif s'il est pris de façon représentative – c'est-à-dire s'il est pris de manière conforme à la pratique avérée quand on prend des échantillons de cette sorte. [...] Notre problème est un problème de projection –**décider dans quelles circonstances les propriétés exemplifiées par un échantillon peuvent être proje-**

tées sur un ensemble plus large ou sur d'autres échantillons de cet ensemble. Tout comme l'accord avec la pratique inductive est requis pour déterminer quels prédicats sont projectibles, l'accord avec la pratique d'échantillonnage est requis pour déterminer quels échantillons sont représentatifs<sup>643</sup>.

Le problème de l'exemplification est de manière générale un problème qui concerne une décision : de quoi une chose, un prédicat, une étiquette, une marque, une preuve empirique, une œuvre, est-il l'exemple? Autrement dit, le problème de l'exemplification est une dimension du problème de la projection.

Savoir exactement quelles sont, parmi l'ensemble des propriétés qu'il possède, celles auxquelles un exemple se réfère, en appelle ainsi à ces décisions projectives, que Goodman associe à des inductions cachées. Parfois ces décisions projectives sont tues, et peuvent être rapportées à un usage ayant une forme stéréotypée, à une connaissance tacite du système particulier de symbolisation adopté dans tel ou tel contexte social<sup>644</sup>, parfois ces décisions projectives (comme en sciences ou dans les arts où la référence exemplificationnelle est massive) sont le résultat d'un travail et s'accompagnent d'un progrès de notre compréhension<sup>645</sup>. Si ces décisions projectives peuvent être, pour des cas d'exemplification complexes, le résultat d'un travail cognitif, il ne faudrait pas pour cela les excepter d'une réflexion sur l'usage. C'est bien, en un sens, parce que nous faisons quelque chose de particulier avec ces exemples, parce que nous en faisons à strictement parler des exemples que nous parvenons à leur donner une signification. Un fragment de réalité n'a pas de sens en soi; c'est donc bien à l'étage du faire et de l'usage<sup>646</sup>, que des décisions projectives sont, là encore, prises.

En sciences, nos décisions projectives, bien qu'elles puissent être tacites, ne sont pas neutres, elles sont paradigmatiques plus que stéréotypiques. Il est vrai que le problème de la confirmation en tant qu'il regarde quelle preuve empirique

---

643. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 22.

644. Goodman, *Langages de l'art*, p. 87.

645. Nous avons vu pour la stylistique, comment ces décisions sont inséparables d'un travail exercé sur notre faculté de percevoir.

646. Ici encore, l'on peut remarquer une certaine affinité entre la théorie goodmanienne de l'exemplification, et certaines propositions de Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001 (Collection Tel 311), en particulier 3.326 : « Pour reconnaître le symbole dans le signe, il faut considérer l'usage pourvu de sens ».



est un *exemple* de l'hypothèse qu'elle est censée infirmer ou confirmer, déborde de la sphère de la logique et ouvre une réflexion sur notre pratique scientifique. Lorsqu'une hypothèse ou une généralisation inductive est confirmée par une observation empirique, le problème est de savoir si l'observation empirique est bien un exemple positif de l'hypothèse en question. Et en effet nous avons vu au chapitre 3 qu'une observation pouvait confirmer une hypothèse sans pour autant en être un exemple<sup>647</sup>. Or décider quelle preuve empirique est pertinente eu égard à la confirmation ou l'infirmer d'une théorie n'est pas une décision qui est théoriquement neutre, c'est-à-dire qui puisse être prise sur le seul terrain logique. C'est bien plutôt une décision qui emporte avec elle un choix sur la pertinence de la relation d'exemplification entre une hypothèse et une de ses instances, sur la façon dont en dernière analyse, une donnée empirique est un exemple, c'est-à-dire se réfère d'une manière déterminée à l'hypothèse qu'elle est censée valider ou invalider ; ce sont donc aussi des choix qui sont pris sur la manière de réaliser certaines expérimentations, de compter comme pertinentes ou non certaines données, de faire des approximations, et de prendre en compte, ou non, certains résultats. Ainsi l'interprétation logique de la relation d'exemplification (être une version restreinte à une classe d'énoncés d'une hypothèse d'ordre général), doit être appuyée par d'autres types d'interprétations encore, qui font appel à certaines décisions projectives.

C'est ainsi qu'il faut comprendre la remarque de Sir George Thomson que Goodman cite dans *Langages de l'Art* en exergue d'un chapitre qui analyse les divers systèmes symboliques dans les arts et les sciences :

Vous voyez qu'aucune expérience ne peut se répéter exactement. Il y aura toujours quelque chose de différent [...] Lorsque vous dites que vous répétez une expérience, ceci revient à dire que vous répétez tous les traits d'une expé-

---

647. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 83. L'hypothèse « 8497 est un nombre premier et l'autre face de la lune est plate et Elizabeth 1<sup>ère</sup> fut couronnée un mardi » peut recevoir un soutien inductif de n'importe quelle observation empirique à propos du couronnement de la reine, mais alors une telle observation ne serait pas véritablement un exemple de l'hypothèse. La question de l'exemplification rapportée au problème de l'inférence inductive concerne ici le problème de la pertinence et de la relation logique « about ». Sur le lien entre exemple et pertinence voir Hempel, *Aspect of scientific explanation*, p. 5 et Goodman, *Problem and Project*, « About ». On peut également regarder la version anglaise de *Faits, fictions et prédictions* : « The validity of a prediction consisted for Hume in its arising from habit, and thus in its *exemplifying* some pas regularity », p. 65 (nous soulignons).

rience qui sont, selon la théorie, significatifs. En d'autres mots, vous répétez l'expérience à titre *d'exemple* de la théorie<sup>648</sup>.

Elgin fait apparaître ce point avec beaucoup de netteté lorsqu'elle place ce type de relation d'exemplification sous le signe de l'interprétation, et donc de quelque chose qui est, de fait, sujet à certaines décisions :

Considérer qu'une donnée confirme ou infirme une théorie suppose de l'interpréter comme exemplifiant des propriétés pertinentes quant à la vérité ou à la fausseté de la théorie<sup>649</sup>.

Remarquer cela, c'est bien sûr faire droit à certaines objections qui peuvent être adressées à un falsificationnisme naïf pour lequel il est possible de séparer d'un côté une hypothèse théorique, de l'autre côté, un ensemble de preuves empiriques qui puissent la falsifier<sup>650</sup>.

Qu'il y ait des décisions projectives qui soient prises – et certaines décisions qui sont tellement confondues avec notre usage et notre manière de penser qu'elles passent inaperçues – pour savoir si une donnée empirique est ou non une preuve d'une théorie, est sans doute une autre manière de formuler le fait qu'une preuve empirique est toujours « chargée de théorie ». Il faut s'entendre alors sur la part qui revient à l'inertie et à l'invention dans ces pratiques projectives de la science. Une preuve peut être chargée de théories, au sens où elle emporte avec elle toutes les décisions projectives passées qui forment un certain paradigme<sup>651</sup> à l'aune duquel nous observons la nature, et y percevons certains modèles habituels. Toutefois, il revient également au scientifique de proposer de nouveaux modèles, à condition qu'ils aient un caractère projetable : c'est la part qui revient en propre à l'invention. Comme nous l'examinerons plus en détails au chapitre 5, inertie et invention participent au même titre au progrès de notre compréhension.

Toute décision projective (en sciences, dans la maîtrise des systèmes ordi-

---

648. Goodman, *Langages de l'art*, p. 217. Nous soulignons.

649. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 20.

650. Pour cette distinction entre falsificationnisme naïf et falsificationnisme élaboré, voir l'ouvrage de Lakatos. Lakatos, Imre, *Histoire et méthodologie des sciences : programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, 1994.

651. Ici encore nous nous référons au modèle de l'histoire des sciences fourni par Kuhn, voir Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*.

naires d'étiquettes, dans notre pratique d'échantillonnage, dans la catégorisation du monde, et la perception de modèles) est une décision relative au problème de savoir de quelle étiquette exactement une chose, un énoncé est l'exemple. En bref, la notion d'exemplification met en œuvre notre capacité à déterminer des formats d'identité, de ressemblance et de différence. La plupart du temps ce genre de décisions ne peuvent pas être retranscrites en une liste de règles explicites<sup>652</sup>. D'où l'attention qu'il faut sans cesse accorder à nos pratiques qui, de ce point de vue, assurent une fonction normative. Plus encore qu'une voie particulière de la référence, la relation d'exemplification semble ainsi désigner un modèle général du fonctionnement symbolique. A ces égards, la théorie des symboles de Goodman peut bien être caractérisée comme « nébuleuse exemplificationnelle »<sup>653</sup>.

#### 4.2.4 La traduction inductive

Rendre apparente l'analogie entre l'induction manifeste et l'induction cachée, permet de comprendre pour quelles raisons la mécanique de la projection est décisive pour la théorie du fonctionnement symbolique que Goodman imagine dès *La structure de l'apparence*. Nous avons essayé de présenter dans les paragraphes précédents l'étendue des ramifications de l'énigme de l'induction dans la théorie des systèmes symboliques. Il s'agissait donc de faire ressortir un type d'argument, présenté pour éliminer le prédicat « *vleu* », comme constitutif de la théorie des symboles en général. Et, en effet, les renvois à l'énigme de l'induction sont nombreux dans *Langages de l'art* et dans *Manières de faire des mondes*.

Il y a une autre façon encore d'indiquer la parenté qui existe entre l'énigme de l'induction et les problèmes relatifs à l'usage des symboles. Il s'agit alors seulement de changer de perspective. Si nos systèmes discursifs font bien appel à des décisions projectives, et donc à une forme d'induction cachée, à l'inverse, l'induction manifeste peut également être reformulée dans les termes de la théorie des sym-

652. C'est une dimension importante de la notion d'exemplarité chez Kuhn, à la base de notre perception des ressemblances ; comme aussi de la compréhension du langage chez Wittgenstein, nous renvoyons ici aux célèbres paragraphes des *Recherches* sur l'interprétation de la règle de l'addition.

653. Voir chapitre 2, Morizot, Jacques, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, J. Vrin, 2012 (Essais d'art et de philosophie).

boles proposée dans *Langages de l'art*. C'est là un des enjeux de ce que Goodman nomme « la traduction inductive ».

La théorie de la notation présentée au chapitre IV de *Langages de l'art* distingue différents traits des systèmes symboliques. Nous avons vu qu'une notation, c'est-à-dire un système notationnel, doit respecter certains réquisits syntaxiques et sémantiques. Parmi ces réquisits figurent ceux de la différenciation syntaxique et sémantique. Un système symbolique syntaxiquement et sémantiquement dense est incorrectement différencié : pour une inscription donnée quelconque du système il existe ainsi une infinité de caractères différents auxquels elle pourrait correspondre, et cette indifférenciation vaut aussi entre chaque caractère et sa classe-de-concordance. Une telle densité est caractéristique de ce que Goodman appelle les systèmes analogiques :

Les systèmes analogiques sont donc à la fois syntaxiquement et sémantiquement indifférenciés au dernier degré : pour tout caractère, il en existe une infinité d'autres tels que pour une marque donnée, il ne nous soit pas possible de déterminer si la marque n'appartient pas à tous, et tels que, pour un objet, il ne nous soit pas possible de déterminer si l'objet ne concorde pas avec tous<sup>654</sup>.

Partant de cette distinction fondamentale, il est possible de discriminer entre des machines qui fonctionnent de manière analogique et des machines qui fonctionnent d'après une notation. Une machine est dite analogique si elle viole à chaque instant ces deux réquisits notationnels – elle est très exactement « l'antithèse d'un système notationnel »<sup>655</sup>. La plupart des images fonctionnent normalement comme des machines analogiques ; ainsi de la jauge de pression toute simple avec une face circulaire et une aiguille pour indiquer la mesure de la pression<sup>656</sup>.

---

654. Goodman, *Langages de l'art*, p. 196.

655. *Ibid.*

656. *Ibid.*, « Supposez que nous ayons une jauge de pression toute simple, avec une face circulaire et une unique aiguille qui se déplace sans à-coups dans le sens des aiguilles d'une montre à mesure que la pression augmente. S'il n'y a pas de chiffres ou d'autres marques sur la face, et si toute différenciation dans la position de l'aiguille constitue une différence de caractère, l'instrument n'utilise pas de notation en nous rapportant la pression. Le réquisit de différenciation syntaxique n'est pas satisfait ; car nous ne pouvons jamais déterminer la position de l'aiguille avec une précision absolue. Et puisque l'ordination sémantique – des pressions – est également dense, la différenciation sémantique fait tout autant défaut que la syntaxique » p. 192.

Les machines digitales fonctionnent au contraire comme des systèmes symboliques discontinus et parfaitement différenciés ; ainsi de la montre digitale dont les caractères indiquent de façon univoque une mesure du temps, et dont les inscriptions indiquent de façon univoque un seul caractère à chaque fois. Goodman fournit ainsi une explication de la distinction entre l’analogique et le digital dans le vocabulaire de sa théorie des systèmes symboliques<sup>657</sup>. Qui plus est, une telle explication offre de comprendre que le régime analogique ne se réduit pas exactement à l’image, et le digital au décompte de chiffres<sup>658</sup>. Des inconvénients et des avantages sont associés à chacun de ces systèmes. Alors que les machines digitales sont plus précises, et permettent d’effectuer des mesures scientifiques, les machines analogiques offrent davantage d’informations, et ont une fonction exploratoire<sup>659</sup>.

Un problème intéressant de la théorie des symboles, relatif à cette distinction entre l’analogique et le digital, concerne maintenant le passage d’un système à l’autre. Passer d’un système analogique à un système digital – comme c’est le cas lorsque nous transformons un instrument de mesure analogique en un instrument de mesure exact et différencié – suppose que l’on supprime toute ambiguïté sémantique et toute indifférenciation syntaxique entre les inscriptions. Le plus souvent, cela suppose qu’on diminue le niveau d’information générale offert par un système analogique<sup>660</sup>. En effet une image nous donne en général plus d’informations qu’une

657. Il est possible que Goodman ait hérité cette distinction de l’esthétique formelle viennoise. Des historiens de l’art comme Alois Riegl et Heinrich Wöflin, avaient les premiers mis en évidence une différence de fonctionnement entre les images : certaines fonctionnent de manière linéaire et différenciée, ou haptique, et certaines étant saturées et fonctionnent de manière picturale. Wöflin en particulier y voit des structures formelles de l’image : une image ne pouvant pas être à la fois dense, saturée, et linéaire. Sur ce point voir Wiesing, Lambert, *La visibilité de l’image*, « *Histoire et perspective de l’esthétique formelle* », Paris, Vrin, 2014 (Essais d’art et de philosophie), chapitres 2-3. Retraduit dans le vocabulaire de Goodman, le mode de fonctionnement pictural correspond au mode de fonctionnement analogique. Une différence que l’on peut pourtant remarquer c’est que du point de vue de Goodman, rien n’empêche un dessin, c’est-à-dire une image linéaire, d’avoir un fonctionnement analogique, c’est-à-dire de fonctionner de manière picturale. Ainsi un tableau d’Hokusai, qui serait fortement linéaire fonctionne de manière syntaxiquement et sémantiquement dense.

658. Goodman, *Langages de l’art*, p. 195.

659. *Ibid.*, p. 197.

660. Le procédé de l’effacement comme codage d’un message analogique en un message digital est utilisé par Dretske pour décrire la façon dont le cerveau enregistre l’information phénoménale et en fait un tri. On trouve de telles considérations dans *Knowledge and the flow of Information*, chapitre 6, Sensation et Perception, « Analog and Digital Coding ». Seulement Dretske utilise le vocabulaire analogique/digital en un modifiant légèrement le sens, pour rendre en-

description<sup>661</sup>. Au contraire, passer d'un système digital en un système analogique impose d'autres contraintes : il faut fournir des informations supplémentaires.

Des suppléments interviennent quand, disons, un instrument analogique remplace un instrument numérique pour enregistrer des données, ou pour comptabiliser des fonds collectés, ou encore quand un violoniste interprète une partition<sup>662</sup>.

Fournir une courbe à partir d'un ensemble de points met en œuvre un tel procédé de supplémentation. Les scientifiques pour établir des corrélations entre les données récoltées engendrent ainsi « quantité d'interpolations pour remplir des courbes suggérées par de rares données et ériger des structures élaborées sur la base de maigres observations »<sup>663</sup>. Des passages d'un système à l'autre sont donc réalisés fréquemment. Goodman analyse plus en détail le procédé de supplémentation, qui « illustre certaines fonctions importantes des symboles », et en particulier... le procédé ordinaire de l'induction.

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'engendrement d'une courbe à partir de

---

core plus apparent le procédé de l'effacement. Ainsi l'idée même d'information digitale signifie pour Dretske un message qui a été dépouillé de toute information additionnelle, tandis que le régime analogique implique un tel surplus, p. 137 : « The most specific piece of information it carries (about s) is the only piece of information it carries (about s) in digital form. All other information (about s) is coded in analog form ». Bien que l'indifférenciation syntaxique ou sémantique du régime analogique favorise une telle interprétation, en revanche dans la perspective de la théorie des systèmes symboliques, on peut imaginer un système symbolique qui ne véhicule que très peu d'information mais en revanche beaucoup d'ambiguïté, comme un dessin linéaire d'Hokusai. Sur ce point Dretske est plus proche de théories comme celle Riegl ou de Wöflin qui assoie la forme linéaire ou haptique à une forme de pensée davantage conceptuelle.

661. En toute rigueur une description, parce qu'elle est faite dans un langage ordinaire, n'obéit pas au réquisit de différenciation sémantique des systèmes digitaux. Par ailleurs, l'image numérique montre qu'il est possible de traduire sans reste une image en un système digital. Toutefois ce procédé de traduction de l'image en texte est un problème classique du langage, que désigne déjà la formule d'Horace « Ut pictura poesis est ». Fred Dretske ne s'embarrasse pas de ces difficultés lorsqu'il distingue le niveau d'information phénoménal ou analogique, et le niveau d'information neuronal ou digital. L'exemple qu'il prend est celui d'une tasse de café. Cette information traduite en langage digital prendra la forme de la description « La tasse contient du café ». Dans un langage analogique, on aura au contraire une image de la tasse qui contient du café, et dans cette image sont contenues bien d'autres informations : la couleur du café, de la tasse, le niveau du volume, etc... voir *Knowledge and the flow of information* p.137

662. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 34.

663. *Ibid.*, p. 32.

points met en œuvre un phénomène de supplémentation. Ce type d'engendrement peut être réalisé à partir de types différents de machines, chacune ayant ses propres règles de construction. Une machine qui, à deux points, associerait systématiquement une droite passant par ces deux points serait une calculatrice capable de maîtriser des fonctions mathématiques simples (c'est-à-dire des fonctions affines). Une machine qui au contraire fournirait les points manquants par un simple tirage au sort, sans tenir aucun compte des évidences empiriques, ne serait guère plus qu'une machine à roulette. Elle n'en fournirait pas moins une illustration du phénomène de la supplémentation. Ces deux machines fournissent deux cas limites. Il est encore possible d'envisager des machines capables de manier des courbes variées et d'éliminer celles qui ne sont pas corroborées par les évidences empiriques (la liste finie de positions de points à notre disposition). Pourtant, là encore certaines décisions devront être prises, afin que la machine se détermine à dessiner une seule courbe parmi toutes celles possibles, en accord avec les évidences empiriques. C'est dans ces choix qu'interviennent des décisions qui équivalent très exactement aux décisions projectives de l'inférence inductive.

Imaginons maintenant une courbe qui puisse tenir compte, non seulement des évidences empiriques, mais encore du passé ; c'est-à-dire une machine capable de tenir compte du tracé des courbes passées, traitant le même genre de données empiriques.

Après élimination des courbes incompatibles avec les données présentes, [la machine] peut découvrir des problèmes antérieurs dont les ensembles de données incluent en propre l'ensemble présent, et procéder à l'annulation de toute courbe qui est en contradiction avec l'un de ces ensembles plus globaux. Elle prend donc en compte non seulement l'évidence empirique immédiate, mais celle des cas passés connexes<sup>664</sup>.

Il reste que, une machine qui pourrait tenir compte du passé, si elle peut manier suffisamment de courbes, peut encore trouver une infinité de courbes qui s'accordent et avec les évidences empiriques (les points déjà donnés) et avec les problèmes connexes traités dans le passé :

Les éliminations sur la base des données présentes et passées laisseront tou-

---

664. Goodman, *Langages de l'art*, p. 201.

jours un large choix d'alternatives – si large en réalité qu'aucune prédiction concernant les points restants n'est exclue.

Dès lors, une telle machine se trouverait exactement dans la même situation que quelqu'un qui voudrait faire des prédictions sur la couleur des émeraudes.

Il est en effet possible d'inventer une infinité de prédicats comme le *vleu* qui sont confirmés par les expériences passées. Ni les évidences empiriques présentes, ni le simple appel au passé ne permet de se passer de décisions projectives. Pour le cas des machines qui effectuent des supplémentations en produisant des courbes, il arrive donc toujours un moment où ces machines doivent choisir entre deux méthodes : consulter une échelle de préférence fixe ou recourir à des procédés aléatoires ; autrement dit se transformer en calculette ou en machine à roulette. Or ces deux attitudes sont pour Goodman « fautives » puisqu'elles reposent, en dernière analyse, sur un choix arbitraire. Il est cependant possible d'envisager une machine qui « corrige ces deux fautes »<sup>665</sup>, à condition que cette machine soit capable de « contracter des habitudes » et donc de procéder spontanément à des décisions projectives :

Supposez qu'une machine soit conçue de manière à ce que, lorsqu'elle fait un choix quelconque à la suite de son premier choix, elle consulte non seulement les données intéressant les problèmes présents et les problèmes passés apparentés, mais également la liste de ses propres choix passés. Parmi les courbes qui restent après les effacements, sur la base de toutes les données, elle choisit, ou au moins donne l'avantage à celle qui a été utilisée le plus souvent auparavant. Et elle s'en tient à une courbe une fois qu'elle l'a choisie jusqu'à ce qu'elle soit forcée d'en changer du fait de nouvelles données. L'habitude en effet établit ou modifie une évaluation préférentielle ; et il en résulte souvent un choix unique<sup>666</sup>.

Une telle machine ressemblerait assurément à l'esprit humain lorsqu'il procède à des inférences inductives, et les courbes qui recevraient la préférence de l'ordinateur seraient semblables à la préférence que nous-mêmes avons pour les prédicats bien implantés.

---

665. Il faut remarquer comment Goodman emprunte ici le vocabulaire de la faute et la correction. En quoi consiste véritablement les fautes des machines « têtues » [pigheaded] ou « tête-en-l'air » [henheaded], n'est pas clair. *Ibid.*, p. 202.

666. *Ibid.*, p. 203.



La supplémentation dont il est question ici illustre ainsi la traduction d'un message digital avec un nombre donné de points, à un message analogique représenté par une courbe ayant une infinité de points<sup>667</sup>. Plus encore, les différents modèles de supplémentation envisagés sont en relation directe avec le problème de l'induction. Certes, il est d'usage courant de comparer la généralisation inductive au tracé d'une courbe à partir d'un ensemble discontinu de points<sup>668</sup>. L'analogie entre l'exposition de ces différents procédés de supplémentation et l'énigme du *vleu* a ici d'autres conséquences. Et en effet, seule la dernière machine est la traduction du procédé à l'œuvre dans l'induction ordinaire : ni l'attention accordée aux évidences empiriques, ni le recours au passé ne sont des critères suffisants pour qu'une induction ait lieu. Il est intéressant dès lors que Goodman distingue entre deux machines, une qui consulterait le passé, et une autre qui consultant le passé, pourrait également contracter des habitudes. L'implantation est une contrainte plus forte pour l'induction qu'une simple consultation du passé. Remarquer cela permet d'insister sur un aspect de l'énigme que certes nous avons précédemment remarqué : les prédicats « *vleu* » et vert sont tous deux également confirmés par les observations passées. L'important est de bien voir qu'il existe une différence de nature entre une machine qui se contenterait d'être en accord avec les observations passées, et une machine qui contracterait des habitudes en fonction de son histoire, et qui ce faisant aurait son propre passé. Goodman ne va pas jusqu'à dire que l'esprit humain ressemble à une telle machine.

Par ailleurs, Goodman semble penser que seules des décisions réglées par la pratique antécédente, sur la base d'une certaine inertie, mais révisables en cas de désaccords avec de nouvelles évidences empiriques, sont des décisions projectibles valables. Toute autre décision, c'est-à-dire toute décision qui ferait appel à des préférences arbitraires ou des procédures aléatoires, est une décision fautive. Une supplémentation correcte implique que soient prises certaines décisions projectives,

667. *Ibid.*, p. 199.

668. On trouve déjà cette idée, formulée de manière problématique comme une inquiétude au sujet de la notion de ressemblance, chez Peirce, voir Peirce, Charles S. et Buchler, Justus, *Philosophical writings of Peirce.*, New York, Dover, 1955, p. 207 : « Then we might in every case find some recondite character in which those instances would all agree. That, by the exercise of sufficient ingenuity, we should be sure to be able to do this even if not a single other object of the class M possessed that character, is a matter of demonstration. For in a geometry a curve may be drawn through any given series of points ».

en accord avec une pratique réglée, de préférence à toute forme de choix arbitraire.

Se trouve ainsi révélée, en même temps qu'une traduction de l'induction dans les termes de la théorie des symboles, une nouvelle ramification du problème de l'induction dans la problématique plus général du *worldmaking*. Non seulement le mécanisme de la projection est impliqué dans notre usage des catégories d'espèces, et dans ce que Goodman appelle les procédés de composition et décomposition de monde, mais il est encore impliqué dans cet autre procédé du *worldmaking* : la supplémentation<sup>669</sup>. Toute généralisation, qu'elle soit une induction ordinaire, ou une découverte scientifique, fait appel à ce procédé de la supplémentation, qui est solidaire de certaines décisions projectives. Nous avons vu un autre usage de la notion de supplémentation avec la perception du mouvement apparent. Là encore des décisions projectives y étaient en jeu.

Une autre conséquence de cette analyse des machines analogiques est de mettre en évidence certains traits généraux du fonctionnement cognitif en général.

1. « *L'évidence empirique n'entre en jeu qu'à travers l'application d'un symbole général* »<sup>670</sup>. C'est un point qui apparaît dès l'énigme de l'induction. Nous avons vu en effet qu'il était impossible d'établir une théorie de la confirmation empirique, qui ne tienne pas compte de la fonction normative de certains découpages du monde. Comme nous l'avons précédemment remarqué à propos de la référence par exemplification, un fragment de réalité n'a pas de sens en soi. Une conséquence de cette idée est l'impossibilité de distinguer entre théories et faits empiriques.
2. « *Les alternatives sont des symboles généraux qui diffèrent en extension et non des particuliers isolés* ». Dans l'analyse des machines analogiques, ces alternatives sont des courbes différentes. La notion même de décision projective implique que notre esprit traite en permanence de symboles alternatifs également possibles.
3. « *Les habitudes pertinentes ne peuvent se développer que par l'usage de tels symboles* ». L'habitude concerne une régularité qui se situe à même le langage, dans son usage, et non dans les phénomènes eux mêmes. Par ailleurs,

---

669. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 32-35.

670. Goodman, *Langages de l'art*, p. 202.

les systèmes de symbolisation corrects et bien implantés sont fonction de l'effort cognitif que nous entreprenons pour fixer certains formats d'identité dans des contextes épistémiques déterminés. Sans doute est-ce là aussi user des symboles, c'est-à-dire éprouver leur pertinence dans des contextes donnés.

L'analyse des systèmes symboliques, et plus exactement du passage entre deux régimes distincts le digital vers l'analogique, offre ainsi une compréhension du fonctionnement cognitif.

Il est remarquable que cette compréhension prenne le contre-pied de la façon dont Dretske comprend lui-même la différence entre l'analogique et le digital, comme une différence entre deux niveaux, un niveau phénoménal, et un niveau cognitif. Pour Goodman, comme pour Dretske, un examen du fonctionnement cognitif s'appuie sur une analyse des messages analogiques. Toutefois l'analyse qu'ils en donnent n'est pas la même. Pour Dretske en effet, la distinction entre l'analogique et le digital<sup>671</sup>, en particulier le codage d'un message analogique en un message digital, sert de fondement à sa philosophie de l'esprit, et à la distinction entre le niveau perceptuel, analogique, et le niveau conceptuel ou cognitif, digital. Pour Goodman la cognition – et c'est bien aussi tout simplement de cela qu'il s'agit lorsque nous parlons de *worldmaking* – est autant concernée par la supplémentation (perception du mouvement apparent, inductions cachées ou manifestes) que par un filtrage de l'information. Est-ce la marque d'une conception plus généreuse de la cognition ? La différence de perspective entre Goodman et Dretske se montre en tous cas dans la divergence d'intérêt que ces deux auteurs ont pour le régime analogique. Pour Dretske le régime analogique, qu'il associe au régime de l'image, de la sensation brute, se caractérise par un surplus d'informations non cognitives, aussi longtemps que l'information n'est pas passée par un encodeur digital, c'est-à-dire en fait par le prisme de notre activité conceptuelle. Pour Goodman l'activité cognitive se montre tout à la fois dans la supplémentation et dans la composition, qui sont deux voies différentes du *worldmaking*. Enfin il est clair que la distinction

---

671. Dretske, Fred I., *Knowledge and the flow of information*, Stanford (Calif.), Center for the Study of Language and Information Publications (CSLI), 1999 (The David Hume series of philosophy and cognitive sciences reissues), chapter 6 « Sensation and Perception ».

qu'opère Dretske entre un niveau phénoménal et un niveau cognitif n'a pas de sens du point de vue de la théorie symbolique élaborée par Goodman.

Dès lors, le paragraphe de *Langages de l'art* sur la traduction inductive a plusieurs effets. Il offre une traduction du problème de l'induction dans le vocabulaire de la théorie systèmes symboliques. Cette traduction permet de mettre en évidence certains problèmes relatifs à l'énigme de l'induction, et plus précisément certains aspects de la réponse que Goodman y apporte : son attachement à la problématique de l'implantation, et son refus de toute autre forme de décisions, en particulier de décisions qui introduiraient une forme quelconque d'arbitraire. Par là se trouvent révélés certains traits généraux du fonctionnement symbolique. Enfin, Goodman montre que le mécanisme de la projection se trouve également en jeu dans l'activité cognitive de la supplémentation, offrant au texte de 1954 une nouvelle ramification du point de vue de la théorie du *worldmaking*.

#### **4.2.5 Conclusion : l'induction cachée et le fonctionnement de nos symboles**

Que ce soit à un degré très élémentaire du fonctionnement symbolique comme l'apprentissage de la langue et la maîtrise des systèmes discursifs ou notationnels, pour l'exemplification et la pratique de l'échantillonnage qui interviennent dans beaucoup de nos actes référentiels, ou pour cette forme d'induction que nous avons attachée à la découverte de catégories et à leur projection sur le monde, toute activité symbolique implique des décisions projectives, nécessaires à son fonctionnement, et qui souvent passe inaperçues. D'où la force de cette notion « d'induction cachée » – cachée parce ce qu'elle se situe le plus souvent au niveau de nos pratiques et usages linguistiques, comme l'indique le concept goodmanien d'implantation qui joue un rôle de premier plan dans la définition de la projectibilité. En un sens, un des objectifs du second chapitre était de faire apparaître cette induction cachée, rendre visibles les différentes décisions qui sont prises lorsque nous référons, en montrant les dysfonctionnements possibles de toute référence. L'introduction du prédicat « *vleu* » le fait de façon extraordinaire, d'où son importance pour une théorie du fonctionnement. On pourrait dire, en paraphrasant Gaston Bachelard,

que la philosophie de Goodman, cherchant la règle derrière l'exemple, la loi à propos du fait, la courbe derrière les points, est « métaphysiquement inductive »<sup>672</sup>.

Maintenant, que cette induction soit cachée, ne signifie pas qu'elle puisse être réduite à des décisions qui sont prises à un niveau qui ne serait pas cognitif, quelle que soit la manière dont on imagine ce niveau (biologique, physiologique, psychologique). Toute projection a des conséquences sur la façon dont nous concevons le monde, c'est-à-dire sur la façon dont on le perçoit, y perçoit des différences, des ressemblances, des régularités, formule des jugements d'identité ou de similarité. L'histoire des sciences et l'histoire de l'art (études stylistiques décrites dans le paragraphe précédent) attestent de deux façons différentes, mais dans un geste commun (la perception de modèles) de la solidarité entre mécanique projective et fonction cognitive<sup>673</sup>. Il est clair qu'un même procédé, qui est aussi un argument philosophique, court depuis la formulation de l'énigme de l'induction, et même avant cela dans *La structure de l'apparence*, jusque dans la problématique la plus tardive du *worldmaking*. Nous proposerons en conclusion de rappeler la forme générale de cet argument, qui est aussi une théorie du fonctionnement symbolique.

## 4.3 L'unité de la pensée de Goodman : projeter la projection

### 4.3.1 « Une figure de pensée »

Dans un entretien réalisé avec Mia Gosselin, Nelson Goodman s'exprime sur ce qui le distingue de Wittgenstein. Il semble opposer sa propre démarche systématique (systématique par exemple dans son entreprise de déconstruction du concept naturel de ressemblance), à une approche plus « rhapsodique » chez Wittgenstein, en particulier sa façon de traiter les problèmes philosophiques :

---

672. Bachelard, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1934, p. 10.

673. Sur la comparaison entre science et art voir Kuhn, *La tension essentielle*, chapitre 14 ; Goodman, *Langages de l'art*, chapitre 6 « L'art et l'entendement ».

Je trouve Wittgenstein stimulant, original, suggestif; mais il traite un sujet comme un chat une souris, il l'excite, la laisse, et se rejette dessus. Mes propres efforts sont plutôt ceux du bouledogue. J'essaie de poursuivre sur la voie de certaines idées, avec certaines techniques et de faire des connexions systématiques<sup>674</sup>.

Ce qui dérange Goodman dans le jeu du chat et de la souris de Wittgenstein, c'est cette façon d'aborder les problèmes comme des confusions particulières<sup>675</sup>, isolées les unes des autres, dont certaines indications de grammaire pourraient nous fournir à l'occasion une thérapie :

Wittgenstein voit la philosophie comme une thérapie parcellaire de confusions particulières<sup>676</sup>.

L'ambition de Goodman est plus systématique, et l'obstination de son bouledogue fait en dernière analyse système. Le problème de la projection, de notre usage de certaines étiquettes ou prédicat, est, depuis *La structure de l'apparence*, un même et unique problème, dont le traitement nous offre l'exposé d'une théorie du fonctionnement symbolique.

La mécanique de la projection est mise au jour dans le cadre de l'induction manifeste, toutefois elle n'y est pas circonscrite comme la formulation d'une solution à un problème logique local. Dès le départ, en réalité, le problème de la projection (partant, également la solution qui y est attachée : l'habitude projective) est conçu pour répondre d'une part à une série de problèmes apparentés à l'induction – la causalité, les contrefactuels, les possibili –, d'autre part à une perplexité logique – la notion de ressemblance – apparue une première fois avec la mise au jour de la difficulté de la communauté imparfaite dans *La structure de l'apparence*. La façon dont tous ces problèmes sont en fait apparentés, est un in-

---

674. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p. 139.

675. Il y aurait beaucoup à dire sur cette lecture de Wittgenstein. Il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas dans les *Recherches* par exemple, un traitement de fond du problème de la ressemblance. Nous ne prétendons pas du tout que la méthode de Wittgenstein tombe sous la critique qu'adresse Goodman. Au contraire nous avons essayé de montrer que sur beaucoup de points, la façon dont Goodman essaye de suivre la faute, se rapproche de la méthode employée par Wittgenstein dans les *Recherches*. Nous citons plutôt ce texte afin de rendre apparente la conscience que Goodman pouvait avoir du caractère systématique de son œuvre.

676. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p. 139.

dice du caractère très général de la problématique que Goodman met au jour dans *Faits, fictions et prédictions*. Dès lors que nous référons en utilisant des symboles, un certain nombre de décisions projectives sont prises, qui peuvent ne pas être aperçues par celui qui est dans le langage à son aise.

Ainsi nous avons vu que tout maniement de termes d'espèces, toute relation d'exemplification, et l'apprentissage de la langue elle-même qui nécessite de pouvoir projeter correctement certaines étiquettes sur le monde, mobilisent une forme d'induction que nous avons désignée comme cachée. Par là sont également éclaircis les différents renvois de Goodman à d'autres de ses œuvres dans les différentes préfaces qu'il rédigea à l'essai de 1954 et qui en constitue le « seuil » : nous avons montré, par exemple, en quels sens il se trouvait que l'énigme de l'induction était une « suite lointaine » à *La structure de l'apparence*, et en quels sens encore le problème de la projectibilité étendait des « ramifications imprévues » du côté de la thèse reçue comme « métaphysique » du *worldmaking*. Si cette unité existe véritablement il est donc tout à fait raisonnable de la chercher dans l'argument central de l'énigme de l'induction et dans ce que Goodman désigne du nom de « mécanique de la projection ».

Dans ces efforts pour rendre apparente l'unité qui semble traverser l'œuvre de Goodman, il faut rendre ici justice à la tentative élaborée par Gehrard Ernst<sup>677</sup> de présenter une forme de raisonnement chez Goodman [Gedankefigur]<sup>678</sup>, qu'il aurait découverte pour la première fois pour résoudre le problème de l'induction<sup>679</sup>, et qui serait par la suite également à l'œuvre dans la mécanique exemplificationnelle, ou encore dans la problématique plus tardive du *worldmaking*. Ernst présente en trois

---

677. Kester-Haeusler-Stiftung, *Symbole, Systeme, Welten*, pp. 99-109.

678. *Ibid.*, « Goodman Behandlung des Induktionsproblems enthält eine Gedankenfigur, die meiner Ansicht nach für seine späteren Arbeiten immer wieder wichtig wird. Als Kern dieser Figur will ich festhalten » p. 103. « Le traitement par Goodman du problème de l'induction contient une forme de raisonnement, qui de mon point de vue, sera toujours plus importante dans ses travaux ultérieurs », nous traduisons.

679. Puisque c'est l'énigme de l'induction qui a rendu nécessaire de forger cette notion de projectibilité, c'est assez justifier l'attention particulière que nous avons voulu accorder à l'énigme de l'induction du point de vue d'une théorie de fonctionnement. En particulier, élargir le concept de l'induction manifeste à toutes sortes d'autres inductions cachées qui sont à l'œuvre dès que nous utilisons des symboles, c'est ce qui permet le mieux de comprendre quelle fonction d'invention conceptuelle et de mise en forme des problèmes, l'énigme du *vleu* remplit dans le cadre d'une théorie du fonctionnement.

points le cœur de cet argument tel qu'il apparaît une première fois dans l'énigme de l'induction :

1. Les prédicats « vert » et « *vleu* » sont des prédicats symétriques. La symétrie ne peut être rompue par une comparaison directe à des preuves empiriques. Cette rupture ne peut se produire que par la reconnaissance que le vert et non le *vleu* est une catégorie correcte.
2. Les catégories correctes, qui correspondent ici aux prédicats projectibles, sont indiquées par notre usage de la langue.
3. Plutôt que l'implantation ne dérive de la projectibilité des prédicats, donc de la bonne catégorisation, c'est cette dernière qui dérive de l'implantation<sup>680</sup>.

La première étape correspond à la formulation de l'énigme de l'induction telle que nous l'avons présenté au chapitre 3 : symétrie des prédicats « vert » et « *vleu* », impossibilité de s'en référer à ce que Kripke désigne comme « *Fact of the Matter* », et mise en évidence du caractère clinique du prédicat « *vleu* » ; ce que nous avons essayé de caractériser plus haut comme le « format » de l'énigme. L'impossibilité de recourir à des preuves empiriques pour régler la question, montre la profondeur du scepticisme qui est en jeu dans la formulation de l'énigme, mais se fait également l'écho des débats qu'il pouvait y avoir dans l'entreprise des positivistes viennois et de ses héritiers immédiats – en particulier l'impossible distinction entre hypothèse ou théorie et fait empirique, ou encore la difficulté de la définition ostensive. Cette première étape de la formulation du problème, doit enfin être rapprochée de certaines lois du fonctionnement symbolique, que Goodman met au jour dans le paragraphe de *Langages de l'art* consacré à la traduction inductive : que l'évidence empirique n'entre en jeu qu'à travers des symboles, et que ces symboles sont des systèmes alternatifs qui tous rendent compte de nos évidences empiriques.

Retraduit dans les termes d'une réflexion sur la référence par exemplification, le problème se pose comme celui de savoir comment distinguer parmi les propriétés que possède un échantillon celles auxquelles il se réfère, c'est-à-dire distinguer les propriétés qui sont seulement possédées et celles qui sont aussi exemplifiées. Or pour ces propriétés une symétrie existe aussi, qui empêche que l'on puisse avoir

---

680. Nous présentons ce que Ernst appelle le noyau de la figure de pensée *ibid.*, pp. 103-104.



recours à des faits empiriques. Comme nous avons essayé de le montrer, les difficultés qui se posent pour l'exemplification ont diverses traductions théoriques et pratiques : les pratiques d'échantillonnage, mais aussi des problèmes particuliers de stylistique (quelle œuvre est un exemple de quel style), la référence métaphorique (voir chapitre 2), ou des problèmes de philosophie des sciences. Nous pouvons ainsi donner à cette figure de pensée [*Gedankefigur*], ou forme de raisonnement, parce qu'elle concerne directement le problème de la référence, une portée beaucoup plus générale. Enfin, pour ce qui regarde le problème du *worldmaking*, Ernst explique qu'il est en son fond un problème de démarcation : comment distinguer entre toutes les versions du monde, celles qui font véritablement des mondes ? Évidemment tout le sel du problème concernant le réalisme ou l'irréalisme, vient de qu'aucun recours à des faits empiriques n'a ici de sens, si l'on considère qu'il n'existe pas de monde déjà fait en dehors des différentes versions que nous pouvons en donner.

Il est frappant ainsi de constater comment d'une part ces différentes difficultés s'organisent toutes à partir de la confrontation de prédicats, de propriétés, ou de versions symétriques, et comment d'autre part, cette symétrie est construite de telle façon à rendre inutile une confrontation directe avec les faits. D'une manière ou d'une autre le format du problème dans les trois situations qu'analyse Ernst (induction, exemplification, *worldmaking*) renvoient à la difficulté du compagnonnage, compagnonnage de prédicats symétriques, qu'aucune comparaison avec les faits (puisqu'ils en sont abstraits) ne permet de désolidariser. La retraduction d'un problème d'abstraction (qui emporte avec lui la difficulté de compagnonnage) comme un problème de projection, est ce qui est au cœur de la contribution que Goodman apporte à la théorie du fonctionnement symbolique, et a fortiori aussi ce qui constitue l'unité de sa pensée.

S'agissant de la deuxième étape de la *Gedankefigur* que met en avant Ernst, il est important de remarquer qu'il est possible de casser la symétrie, dont l'élaboration constitue l'énigme même, dès lors que nous avons recours à notre usage réel de la langue, que ce soient les prédicats que nous projetons (le vert et non le *vleu*), les échantillonnages sanctionnés par la pratique, ou les versions du monde que nous utilisons. Nous essayerons au chapitre 5 de préciser à quoi correspond exactement la notion goodmanienne d'implantation. Nous voulons ici seulement rappeler ce

fait remarquable : le vert réussit et le *vleu* échoue et la seule chose qui distingue le vert du *vleu*, ce qui rompt la symétrie, c'est le fait que le vert est un prédicat que nous utilisons. Remarquer cela permet de rapporter l'examen de la mécanique projective, et qui bien sûr est ce qu'a en vue Ernst avec cette *Gedankefigur*, à la problématique qui était la nôtre dans la première partie : à la fois que nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons en matière de référence (il y a des mauvaises versions du monde qui ne font à proprement parler aucun monde, du moins aucun monde que nous pouvons utiliser), et que ce qui fait fonctionner la référence, c'est une certaine pratique partagée de la langue, qui menace de passer inaperçue (un certain sens de l'obvie y étant associé), si nous n'en passons pas par une théorie du dysfonctionnement ou de la référence ratée. Dans le cas du *vleu* ce procédé est particulièrement explicite du fait que le *vleu* est un prédicat tératologique qui a été construit afin de lui faire jouer un certain rôle.

Nous pourrions dès lors nous demander si nous avons véritablement gagné quelque chose à élaborer une énigme philosophique particulièrement redoutable, afin de montrer au terme de sa résolution, qu'il n'y a parmi nos deux prédicats symétriques, un seul pourtant que nous utilisons. A quoi sert de construire le *vleu* si c'est pour l'éliminer, en invoquant des raisons qui semblent, en un certain sens, extérieures au problème : l'usage, l'implantation ? Une première raison sans doute serait que la mécanique projective que nous avons ainsi mise au jour permet de régler des problèmes autres que l'élimination du seul prédicat « *vleu* ». Ainsi au terme de l'énigme nous avons d'autres ressources que l'élimination d'un prédicat monstrueux que nous aurions d'abord commencer par fabriquer. Il faut sans doute rappeler ici que la solution de Goodman a le même caractère endémique que le problème qu'il a aperçu. *Manières de faire des mondes* et *Langages de l'art* nous montrent quelques uns des usages que nous pouvons faire du *vleu*, mais surtout de la notion de projectibilité hors les murs de l'induction. Enfin il n'est pas non plus absurde de penser qu'il y a une thérapeutique qui est aussi à l'œuvre dans l'énigme de l'induction : c'est sans doute ici que l'héritage wittgensteinien de Goodman est le plus manifeste. Dire que nous pouvons faire des prédictions avec le vert, que l'hypothèse « toutes les émeraudes sont vertes », n'a pas la même signification avant que l'énigme de l'induction ne soit formulée, et après qu'elle ne soit en un

sens résolue – quand bien même cette solution aurait, comme le pense Kripke, une tonalité sceptique.

Enfin, le troisième point que met en avant Ernst est sans doute la façon la plus claire d'indiquer la force du constructionnalisme de Goodman. Il n'y a pas de sens à aller chercher en dehors de notre langage, de nos symboles, les raisons cachées de leur fonctionnement. Ce n'est pas seulement, comme le pense Kant, qu'il existe une corrélation entre les phénomènes, et notre esprit, mais c'est que le problème de la corrélation est en réalité un faux problème. En l'absence d'un monde indépendant de ses versions, d'essences naturelles indépendantes de notre façon de construire la ressemblance, il n'y a tout simplement pas à chercher cette corrélation. C'est en quelque sorte un fait grammatical, que les catégories que nous utilisons soient aussi les bonnes catégories – ce qui évidemment ne veut pas dire qu'on ne puisse pas changer de catégories. Il faut rappeler ici la réponse que fait Goodman à l'argument de l'harmonie préétablie :

La raison pour laquelle les prédicats valables bénéficient seuls d'une solide implantation est justement que les prédicats bien implantés sont, de ce fait, devenus des prédicats valables<sup>681</sup>.

Le troisième point doit dès lors être rapporté à l'argument de l'ajustement mutuel, commun au constructionnalisme à l'œuvre dans la solution de Goodman au problème de l'induction, ou à la notion rawlsienne d'équilibre réfléchi<sup>682</sup>.

La force de l'article de Gerhart Ernst est de fournir une description d'une figure de pensée qui se retrouve à plusieurs étages de l'œuvre de Goodman. Fidèle également à une certaine lecture allemande de la notion d'usage (*Gebrauch*)<sup>683</sup>, rapportée en particulier à notre usage de la langue, Ernst insiste sur la fonction

---

681. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 107.

682. Kester-Haeusler-Stiftung, *Symbole, Systeme, Welten*, p.108. Nous renvoyons également à l'ouvrage d'Elgin, *Considered judgment*, qu'il est possible de lire comme une tentative d'importer les notions rawlsiennes d'équilibre réfléchi et de jugement procédural en théorie de la connaissance.

683. Il faudrait sans doute faire remonter cette tradition à l'emploi du terme d'usage dans *l'Anthropologie au point de vue pragmatique* de Kant, et bien avant cela encore à la scolastique. On la retrouve chez Heidegger ou chez Wittgenstein. On peut citer ici le dernier ouvrage d'Agamben comme un exemple récent de cet usage philosophique de la notion d'usage ou de Gebrauch, voir Agamben, Giorgio, *L'usage des corps*, Paris, Le Seuil, 2015.

normative dévolue à la notion d'implantation. Nous essayerons au chapitre 5 de préciser quelle part revient à l'usage ou à l'habitude comme fixation de la norme. On peut s'étonner en revanche que Ernst accorde une place si restreinte à l'autre invention conceptuelle de *Faits, fictions et prédictions*, la notion de projectibilité. En effet, si Ernst voit bien que la distinction entre prédicats projectibles et prédicats improjectibles constitue le nœud de l'énigme de l'induction, rapportée au problème de l'exemplification ou à celui du worldmaking, la notion de projectibilité ne semble plus jouer pour Ernst un rôle si fondamental. Il nous semble que c'est cette notion de projection justement, qui permet de comprendre aussi la différence qu'il y a entre référence et possession pour l'exemplification, ou entre bonne et mauvaise version du monde. La figure de pensée qu'Ernst trouve commune à différentes étapes de l'argumentation de Goodman, n'est pas autre chose qu'une description de la mécanique projective. Or, il est important de remarquer, que l'idée de projectibilité est en un sens plus originale que celle d'implantation<sup>684</sup>. Nous voudrions donc pour conclure rappeler la force de ce concept de projection et le rapporter à plusieurs autres de ses formulations.

### 4.3.2 Projeter un mot, projectibilité : Cavell avec Goodman

Le concept de projection que nous avons ici mis en avant doit bien sûr être rapporté à la notion de « mécanique projective »<sup>685</sup> que Goodman introduit dans *Faits, fictions et prédictions*. Projeter, c'est appliquer à des cas non-manifestes, ce qui a été observé de cas manifestes. Formulée ainsi l'idée de projection acquiert son sens le plus général, applicable aussi bien aux inférences inductives et à la définition des énoncés de forme nomologique, qu'à diverses formes d'induction cachée à l'œuvre dans notre emploi d'étiquettes linguistiques, lorsque nous opérons des catégorisations du réel, appliquons un concept, ou encore solidaire d'un phénomène comme celui de la supplémentation (à l'œuvre dans un tracé de courbe, ou encore dans certains phénomènes visuels). Par ailleurs, une « mécanique projective » est

---

684. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la philosophie de Goodman est irréductible aussi bien à l'empirisme humien, qu'à une philosophie de l'ordinaire – quelle que soit d'ailleurs sa formulation.

685. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 70.

engagée dans le fonctionnement même du langage, en tant que nos étiquettes et symboles possèdent une dose minimale de généralité, c'est-à-dire en tant qu'ils sont ouverts et réapplicables en droit à de nouvelles situations. A côté de la question de savoir si un terme est par exemple projectible, il revient également à une théorie de la projection, de s'interroger sur la façon dont il peut être projeté dans de nouveaux contextes, pour lesquels il n'a pas reçu jusqu'ici de signification : c'est très exactement ce qui était à l'œuvre dans la référence métaphorique, retraduite dans le vocabulaire de la projection (voir Chapitre 2).

Il faut certes distinguer ici entre une ouverture de nos symboles qui est problématique – qu'un symbole puisse être interprété d'une infinité de manières, toutes en accord avec les faits ; et une ouverture qui est liée à la texture même de nos concepts. La généralité de nos concepts signifie aussi qu'ils ne sauraient en droit être déterminés « dans toutes les directions », bien qu'ils soient parfaitement déterminés dans tous les cas où nous les utilisons. Cette dernière acception doit être rapportée à la notion développée par Waismann de « texture ouverte<sup>686</sup>. Nos concepts empiriques sont donc en droit déterminables en d'autres directions, dans des contextes nouveaux ou inédits. La mécanique projective peut être rapportée à ces deux problèmes pourtant très différents. A chaque fois y est en jeu, le fait que l'esprit doive opérer certaines supplémentations, certains passages du manifeste au non-manifeste : compléter la signification d'un concept empirique, comprendre comment il peut être utilisé dans un nouveau contexte, ou tout simplement comprendre comment ce symbole réfère de telle ou telle façon, et non de toutes ces façons également autorisées par une comparaison avec les faits.

Dans le cas de l'induction manifeste, la projection a directement trait à l'amplification inductive, logiquement problématique, qu'emporte avec elles ce type d'inférences. Il ne revient pas à Goodman d'avoir remarqué que l'induction est une inférence qui procède par amplification, cependant, la façon qu'il a de rapporter ce trait à tout fonctionnement symbolique, (et cet élargissement est déjà à l'œuvre lorsque Goodman montre avec le *vleu* que le problème de la généralité inductive se situe ailleurs qu'on ne le situe traditionnellement), constitue l'originalité de

---

686. Waismann, Friedrich, « La vérifiabilité », in *Philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2004, pp. 325-360 (Textes clés).

sa théorie du fonctionnement. Nous avons essayé de montrer dans ce chapitre de quelle façon Goodman projetait ensuite « la mécanique projective » en dehors du terrain logique de son élaboration – d'où la formulation quelque peu énigmatique de certains titres de cette partie « *Le vleu* hors les murs », ou encore « Projeter la projection ». Il faut dès lors insister tout à la fois, et sur le problème initial qui est celui de la généralité (la généralisation inductive) et sur la généralité du problème lui-même (la façon dont la mécanique projective concerne en réalité le fonctionnement de la plupart de nos symboles).

La mécanique projective, qu'on la rapporte au problème de l'induction amplifiante, à diverses formes de supplémentation, ou des formes d'induction moins manifestes, est associée à une difficulté : il faut que des décisions soient prises pour savoir comment l'on passe du manifeste au non-manifeste, des cas examinés à ceux qui ne sont pas encore examinés, de l'emploi connu de certains mots à des emplois plus inédits, de la différence qu'il y a entre posséder et référer, en bref que des décisions soient prises qui organisent un partage normatif, en l'absence de toute référence directe à des faits, impossibles dans chaque configuration pour des raisons différentes (que ce soit en raison de l'échec de la définition ostensive, de la définition même de l'induction en tant que prédiction sur des cas non examinés, de la rareté des données lorsqu'on doit opérer une traduction du régime digital vers le régime analogique, ou du refus de l'idée d'un monde réel indépendant de ses versions). Des décisions doivent être prises car nous n'avons pas de règles explicites pour savoir comment utiliser un symbole, et qu'en l'absence de ces décisions, nous avons toujours un nombre ouvert de possibilités pour savoir comment l'utiliser, un nombre ouvert de possibilités<sup>687</sup> de décider de quoi un symbole est en vérité un exemple : cela est vrai de la référence par exemplification, de la question concernant le tracé d'une courbe (comment relier les points entre eux ? puisqu'un nombre en droit infini de courbes passent par tous les points qui constituent nos données), de l'usage d'un prédicat comme le vert (je renvoie ici à la formulation sceptique du problème par Kripke).

---

687. Il faudrait ainsi dire que ce n'est pas seulement la symétrie de deux prédicats qui est au cœur du problème de l'induction, mais la symétrie d'un prédicat que nous utilisons avec une infinité d'autres prédicats. Mais cela ne nous éloigne pas du cœur du problème tel que le formule Ernst.

Qui cependant peut prendre de telles décisions ? Et comment de telles décisions sont prises ? En un sens, ces problèmes ne sont pas si éloignés de celui que pose Stanley Cavell, explicitant dans *La voix de la raison* la conception qui sous-tend les recours au langage ordinaire : « Qui constitue l'autorité lorsque tous sont maîtres ? »<sup>688</sup>. Le problème de Cavell est bien alors de mettre en discussion ce qu'il entend par projeter un mot dans de nouveaux contextes, ou des contextes plus étendus<sup>689</sup>, autrement dit d'opérer cette projection à des cas non manifestes que Goodman caractérise sous la forme d'une mécanique projective. Cavell remarque que maîtriser la langue ne peut jamais être le résultat d'un apprentissage fini de règles explicites, qui passerait par une relation entre un maître et un enfant. En vertu du caractère intrinsèquement général du langage, parce que nous sommes toujours amenés à projeter sur des cas non manifestes, à réutiliser un mot dans un nouveau contexte, à opérer certaines supplémentations, à « découvrir de nouvelles manières dont les objets se découvrent », à transférer un certain type de classement du monde dans un nouveau contexte, il se trouve que les voies de « l'initiation ne sont jamais closes ». Pour Cavell, nous sommes toujours comme l'enfant qui doit être initié aux nouvelles projections d'un mot dont il ne maîtrise pas encore exactement la grammaire.

Dire que Goodman et Cavell ont en commun une certaine compréhension du caractère général, et par conséquent du problème de la généralité de la langue, ne signifie pas cependant que leurs réponses soient de même nature. Pourtant, il est vrai que jusqu'à une certaine façon de comprendre la projection comme une dialectique de ce qui est permis et ce qui ne l'est pas<sup>690</sup>, Goodman et Cavell partagent des intuitions philosophiques fortes. Une fois le problème du fonctionnement symbolique rapporté à une mécanique projective, il faut bien, il est vrai, expliquer

688. Cavell, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, p. 275.

689. *Ibid.*, « Il me fallait mettre en discussion deux points : ce que cela signifie de dire qu'on apprend un mot dans certains contextes, et ce que j'avais en tête en parlant de projections appropriées dans des contextes plus étendus » p. 274.

690. C'est précisément cela que Cavell appelle la grammaire : « D'une part il s'agit de la conviction que le langage est chose partagée, que les formes sur lesquelles je m'appuie pour faire sens sont des formes humaines, que celles-ci m'imposent des limites humaines, et que lorsque j'énonce, moi, ce que nous pouvons dire et ne pouvons pas dire, j'exprime des contraintes que les autres reconnaissent, donc auxquelles ils obéissent (consciemment ou non) » *Ibid.*, p. 65 ; et Laugier, Sandra, *Wittgenstein : les sens de l'usage*, Paris, J. Vrin, 2009, p. 21 (Moments philosophiques).

pourquoi nous opérons seulement certaines des projections que nous pourrions faire : pourquoi nous projetons le vert et non le *vleu*, pourquoi nous faisons des additions et non des *quidditions*, pourquoi nous pouvons projeter le mot « remplir » pour dire remplir une bouteille ou remplir un formulaire – expliquer quelle analogie nous y voyons – , et pourquoi nous pouvons comprendre l’expression se remplir d’orgueil, et non se remplir d’audace ou de génie. Cavell a bien vu que nos concepts et nos mots sont ouverts – ouverts à des interprétations nouvelles, ou projetables dans de nouveaux contextes, non déterminés dans toutes les directions possibles – , à condition qu’ils ne soient pas non plus susceptibles de recevoir n’importe quelle interprétation. De même, si la mécanique projective permet de comprendre quelle part revient à l’ouverture dans l’utilisation d’un symbole général (rappelons ici l’image des différentes courbes que l’on peut tracer autour de certains points<sup>691</sup>), de fortes contraintes s’exercent par ailleurs sur elle. Aussi Cavell évoque-t-il à propos de la projection une dialectique qui se joue à même le langage entre ouverture et intolérance :

Quoique le langage soit tolérant, et permette la projection, toute projection ne sera pas pour autant acceptable, entendons apte à communiquer. Car le langage est au même titre et définitivement intolérant<sup>692</sup>.

Autrement dit, une action ou un événement sur lesquels ou dans lesquels un concept est projeté, doit également appeler cette projection, et en l’absence de cet appel, la projection est impossible et la référence ratée. Cet appel pourtant n’est pas à la charge du monde seul, mais du langage qui ainsi le désigne.

Il est remarquable que cette dialectique ressemble à la façon dont Goodman caractérise dans *Langages de l’art* la référence métaphorique<sup>693</sup>. Goodman évoque ainsi l’idée d’une idylle qui se joue « entre un prédicat qui a un passé et un objet qui cède tout en protestant »<sup>694</sup>. Il faut bien en un sens que l’objet *cède* à sa nouvelle désignation métaphorique, autrement dit que quelque chose *appelle* la projection sur lui d’un classement employé ailleurs. Mais ce n’est pas tant l’objet

691. Cette image est également utilisée par Waismann, « La vérifiabilité ».

692. Cavell, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, p. 276.

693. Rappelons que la métaphore doit se comprendre comme la projection d’une étiquette dans un nouveau contexte.

694. Goodman, *Langages de l’art*, p. 104.



qui cède, parce qu'il y aurait à l'extérieur du langage, un monde qu'il faudrait parvenir à qualifier, dont il faudrait restituer justement l'ordre, quelque surprenant ou inattendu qu'il puisse être. Ce serait là encore adopter une posture métaphysique, et introduire une conception presque magique de la référence, telle que celle de Ricœur dans *La métaphore vive*. L'intolérance du langage est une intolérance *du langage* et non du monde. C'est peut-être ce que Cavell saisit lorsqu'il dit qu'il nous faut à la fois « la variation extérieure et la constance intérieure si nous voulons qu'un concept accomplisse sa tâche »<sup>695</sup>. C'est le concept lui-même qui impose une certaine forme (que Cavell rapporte au concept de ressemblance de famille, et il importe peu ici que Goodman n'invoque pas un tel concept), et c'est cette forme même qui constitue par suite sa constance intérieure. Il n'est pas exclu que par après l'on puisse vouloir faire jouer de nouveaux tours à cette constance. Lorsque Goodman parle de classement du monde en termes d'étiquettes, il faut bien mesurer que les contraintes de classement, l'intolérance dont parle Cavell, est le fait de nos étiquettes, et non du monde. Avec d'autres étiquettes, avec un autre classement, le monde n'aurait sans aucun doute pas le même air.

S'exercent ainsi des contraintes, qui sont internes au langage, à notre usage du langage, sur la mécanique projective. Plus exactement, qu'il s'agisse seulement d'appliquer un concept, ou qu'il s'agisse de faire fonctionner un symbole, selon les diverses modalités que Goodman rapporte à une forme d'induction cachée, la notion de projectibilité est inséparable des notions de contrainte ou d'intolérance. Ce ne sont tout simplement pas tous nos symboles, tous les classements du monde, tous les traits d'un symbole, tous les aspects d'un échantillon, d'un concept, qui sont projetables ailleurs. Au chapitre 2 nous avons déjà évoqué ce point comme un argument avancé contre une interprétation relativiste de Goodman. Lorsque Cavell parle de l'intolérance de la langue, il faut sans doute aussi l'entendre comme un refus du relativisme – un refus du relativisme également évoqué par Ernst comme un moment décisif de la figure de pensée qu'il analyse, et rapporté au problème du *worldmaking*. Qu'il existe des degrés variés de projectibilité est lié au fait que quelque part des décisions projectives sont prises, des décisions qui sont en fait

---

695. La variation extérieure, car elle seule rend possible la généralité du langage, le fait qu'un concept puisse être réutilisé, puisse être ouvert Cavell, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, pp. 282-283.

liées à notre usage des termes, à notre usage de la langue. A cet étage de l'usage, il n'y a pas à se demander « Qui sont les maîtres ? », « S'il y a véritablement certaines personnes qui décident à quoi réfère un symbole ? », bien que soit pris en compte le fait que dans l'usage de la langue, des décisions projectives ont pourtant été prises.

Dès lors, la mécanique de la projection est aussi bien la désignation d'un problème que la description d'un fonctionnement. Nous avons rapporté le problème de la projectibilité à celui de la généralité du langage. C'est une façon d'interpréter l'unité qui ressort de diverses difficultés abordées par Goodman (le problème de la ressemblance, le problème de l'induction, de l'usage de catégories, de l'application de concepts, de l'apprentissage de la langue, de certaines formes de référence et de façon plus générale encore du *worldmaking*). Certes, il peut paraître égarant de rapporter ces différents problèmes à un seul et unique problème de projectibilité. Il faut sans doute rappeler ici que la projection prend des formes différentes dans un phénomène comme celui de l'amplification ou de la supplémentation (tracé d'une courbe, induction manifeste, traduction du régime digital vers le régime analogique, supplémentation de la vision dans le phénomène du mouvement apparent), dans des cas où la question est plutôt celle de savoir parmi les différentes interprétations possibles d'un symbole compatibles avec les faits, parmi différents prédicats, lesquels il faut choisir (le problème sceptique du *vleu*, de la référence par exemplification, de la bonne catégorisation, aussi en un sens le problème du rule-following ou de la définition ostensive), ou encore la question de savoir comment projeter un terme dans de nouveaux contextes, comment appliquer un concept ou apprendre une langue (les problèmes qui intéressent plus particulièrement Cavell dans *La voix de la Raison*, ou Goodman à propos de la référence métaphorique).

Il est clair que nous pouvons identifier au moins deux sens de la projection, qui semblent s'appuyer sur deux acceptions distinctes de l'idée de généralisation : 1) généraliser au sens de suppléer, compléter, amplifier ; 2) généraliser au sens d'appliquer à de nouveaux cas ou d'interpréter un certain sens de la généralité. Sans doute il faut se rendre attentif, dans chaque cas, et comme le fait Ernst pour les trois problèmes pour lesquels il suggère qu'ils sont déterminés par une forme commune (l'induction, l'exemplification, le *worldmaking*), au pro-

blème particulier de projectibilité qui y est en jeu<sup>696</sup>. Sans doute aussi il faut se rendre attentif au fait qu'à chaque fois il existe une affinité profonde entre ces cas différents de projectibilité, comme entre ces différents sens de la généralité. On peut penser, au titre de cette affinité, à cette formule de Wittgenstein que cite Goodman : « Maintenant je peux continuer »<sup>697</sup>. Projeter c'est bien en tous les sens précédemment évoqués pouvoir continuer.

Un problème est évidemment signalé avec la mécanique projective, comme ce passage du manifeste au non manifeste. Puisqu'on distingue des degrés de projectibilité, qu'eu égard à notre usage de la langue, certaines généralisations seront les bonnes généralisations, certaines catégories les bonnes catégories, que certaines décisions projectives sont prises qui déterminent comment continuer, ou comment interpréter un symbole, la mécanique projective est donc aussi une description du fonctionnement symbolique et de la référence. C'est une explication de la généralité du langage, et par conséquent de la forme générale d'un certain problème, qui pourtant n'en est pas « une explication générale » au sens que critique Cavell<sup>698</sup>, c'est-à-dire au sens où elle impliquerait une image métaphysique du monde, un traitement des universaux ou l'introduction d'une notion comme celle de ressemblance. Que la notion de ressemblance ne soit pas engagée pour rendre compte de la mécanique projective, qui est chez Goodman au cœur de sa théorie du fonctionnement symbolique, est aussi une indication forte – l'indication négative d'une mauvaise entente de la notion de projection. La projection est un phénomène d'abord symbolique et cognitif, mais ne désigne aucunement la façon dont on pourrait projeter la structure langage sur la structure du monde, et eu égard à la structure du monde prendre les décisions qui doivent être prises pour savoir quel concept appliquer ou quel prédicat utiliser. Il n'y a aucune ressemblance à chercher entre les symboles, même picturaux, et le monde, comme le montre de manière exemplaire le traitement par Goodman de la notion de réalisme pictural. La notion de réalisme doit en effet être

---

696. Tant et si bien que Gunther Ernst dans son article op cit semble perdre de vue qu'il s'agit bel et bien, pour l'exemplification et le worldmaking, d'un problème de projection.

697. Goodman, *Manières de faire des mondes*, « On pourra ensuite dire que les choses continuent de la même manière ou non, suivant ce qu'on considère comme étant la même manière ; « maintenant je peux continuer », au sens de Wittgenstein, quand j'ai trouvé une structure familière ou une variation acceptable d'une structure, qui convient aux cas déjà donnés et les déborde », p. 26.

698. Cavell, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, p. 283.

rapportée à notre familiarité avec certains modes de présentation, devenus pour nous très exactement « projectibles » et non à une prétendue ressemblance entre l'image et le monde (voir chapitre 5)<sup>699</sup>.

Il pourrait être intéressant de montrer alors que Goodman et Wittgenstein sont, sur cette question au moins, en parfait accord<sup>700</sup>. Cet accord consiste, comme le voit Narboux, dans leur rejet de la notion de ressemblance, et leur compréhension de la picturalité (*depiction*) qui en résulte :

Et si Nelson Goodman n'avait fait que commenter le *Tractatus Logico-Philosophicus* en montrant que ni la picturalité ni le réalisme d'une image n'étaient affaire de ressemblance ?

La thèse de Narboux est en réalité une thèse à propos de Wittgenstein et indique que la théorie de la proposition-image ne doit pas être entendue en un sens analogique mais en un sens littéral. La proposition est une image, non pas au sens où elle ressemblerait au réel, mais au sens où dans la proposition nous sommes comme devant une image, c'est-à-dire absorbés, et avons directement affaire au réel. Autrement dit, dans le *Tractatus* déjà, il faudrait écarter une entente de la projection, en tant qu'image ressemblante du réel, comme si l'on projetait sur le langage, le monde, comme si l'on pouvait rapporter chaque élément de l'image à un élément du monde. Si ressemblance il y a, il s'agit d'une similarité interne entre différentes formes symboliques qui désignent un même fait du monde, et non une similarité externe élément par élément entre l'image ou le symbole avec le monde<sup>701</sup>.

Reprenant une analyse d'Eli Friedlander dans *Signs of Sense*, Narboux rappelle alors qu'il faut partir de ce que certains faits sont utilisés pour symboliser d'autres faits, et interroger une telle traduction, au lieu de se demander à quelles conditions le langage, conçu comme une sphère extrinsèque au monde (à la totalité des faits) peut avoir prise sur le monde<sup>702</sup>. En un sens il est vrai de dire aussi, que pour

---

699. Cavell dit que comprendre un dessin, c'est en un sens pas autre chose (donc n'y apparaît pas plus la notion de ressemblance) que par exemple savoir utiliser le mot colère. Dans les deux cas il s'agit de connaître une grammaire, celle de la représentation visuelle ou celle de l'utilisation du mot colère. *Ibid.*, p. 281.

700. Narboux, « Absorption et Picturalité ».

701. Voir 4.0141, Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001 (Collection Tel 311).

702. Friedlander, Eli, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.) London (GB), Harvard University Press,

Goodman, le problème de la projection est celui de savoir comment il se trouve qu'un certain fait (un échantillon, une peinture, une proposition) en vient à en représenter un autre (ce que le symbole nous dit du monde) et non tous les autres. L'important est bien que la projection soit comprise comme un problème interne au langage, à son usage, et non comme la recherche d'un couplage avec un réel supposé indépendant de la façon dont on y réfère.

Dans la mise au jour d'une telle relation structurale, parce qu'elle ne nous fait pas quitter le symbole pour en déterminer le fonctionnement de l'extérieur, et par comparaison avec le monde extérieur, ce qui est à l'œuvre, c'est peut-être cette notion d'isomorphie – l'identité structurale d'une forme – que *La structure de l'apparence* avait tout d'abord mis au jour, comme critère de correction de nos définitions constructionnelles. Ce qui est à l'œuvre dans un symbole, lorsqu'il est projeté, utilisé, lorsqu'il a un emploi, c'est bien une certaine identité de forme, qui n'est pas projetée de l'extérieur sur le monde, mais en quelque sorte projetée de façon horizontale sur les divers autres emplois du même symbole. L'idée d'un prédicat que l'on projette, d'un aspect du monde que l'on remarque, d'un échantillon qui symbolise tel ou tel prédicat, emporte avec elle l'idée d'une isomorphie : c'est une certaine relation, analogie qui est projetée et utilisée. Un aspect de la mécanique projective est de nous faire comprendre, qu'il n'y a pas à sortir du symbole, en allant vers le monde, et en le comparant au monde, pour saisir la manière dont il fonctionne. C'est là sans doute que se situe l'influence tractarienne que Narboux identifie entre les deux usages faits par Goodman et Wittgenstein de la notion de *dépicition*. Cet usage relèverait ainsi de ce que Schwartz qualifie de « paradigme symbolique » pour le distinguer d'un « paradigme surrogatif » (ou projectif, mais au sens négatif de la projection, celui qui renvoie le symbole ou l'image sur le monde)<sup>703</sup>.

---

2001, p. 47 : « I think that to impose a division between the realm of language and that of facts, and thereby to create the problem of relating them, goes far beyond the intent of the text and may lead to misinterpretations. Specifically, this readings suggests that the central problem in picturing facts is how something that is other than the world of fact, namely language, can be related to that worlds so as to be about it. Yet as we read Wittgenstein's account, we realize that pictures are facts, and the question we should ask is rather how certain facts can be used to represent other facts ».

703. Schwartz, Robert, *Visual Version*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2006, pp. 159-187.

Être projectible cela ne veut pas dire « pouvoir être projeté sur le réel », mais « pouvoir être projeté dans le langage » ; cela veut dire comprendre quel est le rapport entre deux faits (nos symboles, et les mondes que nous faisons avec eux), et non entre les faits indépendants de notre langage d'une part, et le langage d'autre part. L'intolérance est celle du langage et non du monde. La projection, qu'on désigne par là un problème ou une solution, est toujours interne au langage lui-même.

## Conclusion

L'énigme de l'induction est présentée par Goodman comme un problème de projectibilité. Nous avons vu qu'une mécanique projective était à l'œuvre dans diverses autres formes d'activités symboliques, qu'une analogie entre induction manifeste et induction cachée met explicitement en évidence. L'énigme de l'induction et sa résolution par Goodman sont donc décisives pour saisir en quel sens il y a chez Goodman une théorie du fonctionnement symbolique. La projectibilité – envisagée non pas tant comme un problème, qu'à partir du constat qu'il y a des symboles plus ou moins projectibles – est adossée à ce que nous avons désigné de façon jusqu'ici relativement vague : l'usage de la langue. C'est à préciser ce que Goodman entend par usage de la langue que le chapitre suivant sera principalement consacré.

Il faudra en particulier éclaircir la notion d'implantation que nous avons évoquée au titre d'une solution à l'énigme de l'induction dans *Faits, fictions et prédictions*. Une première question serait de savoir s'il s'agit là d'une solution à un problème très localisé, qui s'inscrit dans le cadre restreint de l'argument concernant la projectibilité (l'énigme de l'induction), ou si la notion d'implantation, comme celle de projectibilité, intervient également comme critère de correction général pour nos diverses activités symboliques. Liée à cette première question, une seconde question concerne les liens exacts qu'il faut établir entre projectibilité et implantation : l'implantation définit-elle à elle-seule une mesure parfaite de la projectibilité ou bien faut-il faire intervenir d'autres critères encore (simplicité, vitalité, invention, ajustement) qui peuvent éventuellement entrer en compétition ? Il faudrait évi-

demment rapporter cette dernière question à la dialectique inertie/invention qui intervient à divers titres dans les analyses de Goodman (problème du réalisme pictural, de la référence métaphorique, histoire des sciences). Une dernière question concerne l'adresse philosophique du concept d'implantation. En quel sens est-il assimilable à d'autres concepts de la tradition philosophique, à la notion humienne d'habitude d'une part, à une notion sceptique d'autre part ? Faut-il rapporter cette notion à la tradition empiriste et psychologique, à une tradition pragmatiste plus spécifiquement américaine (Peirce, Lewis, Quine, White) ou à la philosophie du langage ordinaire qui s'élabore à la même époque à Oxford et Cambridge ?

Il nous restera plus généralement à essayer de fixer l'adresse de la normativité que nous retrouvons dans le langage, une normativité qu'il faut sans doute rapporter à nos habitudes linguistiques, et qui cependant puisse également justifier pour nous un partage entre le correct et l'incorrect – ce partage dont nous avons vu dans les deux premiers chapitres qu'il pouvait prendre des formes variées (de l'énoncé faux, au portrait raté, en passant par la mauvaise métaphore, le jugement incorrect, le prédicat monstrueux). Sans doute faut-il comprendre cette suite donnée à la seconde partie, comme un retour à une problématique formulée dès la première partie. La question alors n'est plus tant « Comment ça marche ? » mais « Qu'est-ce que la correction ? ». Il ne s'agit plus seulement de faire le constat que tout ne peut en fait également marcher – un constat qui comme nous l'avons vu est très exactement ce qui motive le passage de l'énigme de l'induction à la théorie de la projection – , mais de s'interroger sur les raisons qu'on donne, lorsqu'on affirme que c'est ce symbole-ci, cette version-là qui sont corrects. D'où l'intérêt qu'il faudra porter à la notion d'implantation, mais également à quelques autres critères entrant en jeu dans la correction symbolique.

Nous avons dès le départ souligné que cette lecture de Goodman, en prenant en charge de mettre au jour ce qu'il en est de sa théorie du fonctionnement symbolique, épouse un parti pris qu'il y a quelques raisons de qualifier de réaliste : réaliste une première fois en tant qu'il refuse une interprétation relativiste de Goodman (en particulier de sa théorie du *worldmaking*), réaliste une seconde fois en tant qu'elle refuse une interprétation de type sceptique, bien qu'il prenne aussi toute la mesure du scepticisme qui peut lui être attaché (en particulier en ce qui concerne

l'énigme de l'induction, ou son rejet de la notion de ressemblance). Dans les deux premiers chapitres nous avons confié à une doctrine de l'échec, la tâche de récuser ce type d'interprétations. Qu'une référence puisse échouer, une activité symbolique rater, constitue bien à cet égard une preuve : tout d'abord parce que la référence peut parfois (et d'ailleurs le plus souvent) réussir ; ensuite parce qu'elle ne peut pas non plus réussir de manière inconditionnelle. Le chapitre 3, consacré à la nouvelle énigme de l'induction, est une suite donnée à cette doctrine de l'échec, qui met l'accent sur le fait que le partage entre le correct et l'incorrect peut être retraduit comme une différence entre projectibilité et improprojectibilité<sup>704</sup>. Faire apparaître un tel partage dans le cadre d'une réflexion sur le fonctionnement symbolique – qui est la préoccupation de Goodman à partir de *Langages de l'Art* et jusque dans *Manières de faire des mondes* – est l'objet du chapitre 4. Si à l'issue du chapitre 5, nous sommes parvenus à donner une définition plus précise de la notion d'implantation (qui est elle-même susceptible de constituer un ingrédient de ce que nous entendons par réalisme), nous serons à même dans un dernier chapitre, de préciser plus en avant ce qu'il en est de cette lecture réaliste de Goodman.

---

704. Évidemment, tous les partages entre correct et incorrect ne peuvent être saisis à travers une théorie de la projectibilité. La différence, qui continue d'être pertinente dans certains contextes, entre le vrai et le faux, est peu éclairée par la question de la projectibilité. Même, la difficulté de la projectibilité suppose que ce problème entre le vrai et le faux soit en quelque sorte mis en suspens, puisque de toute façon aucune comparaison avec les faits ne permet de décider de façon définitive si un prédicat est ou non projectible. Un énoncé faux peut être projectible dans certains contextes qui sont métaphoriques. Inversement pourtant il entre dans la définition de la projectibilité d'une hypothèse, qu'elle soit inviolée par les observations empiriques. Il n'y a tout simplement pas une manière claire de rendre compte des rapports entre projectibilité et vérité. Nous voulons au chapitre 5 rendre compte des rapports entre implantation et correction, plus faciles en un sens à circonscrire, bien qu'il faille aussi dès le départ affirmer leur irréductibilité.



## Troisième partie

# Le fonctionnement de la référence

*Pourquoi, enfant, je fus si ému en apprenant qu'on ne dit pas « reusement » mais « heureusement ». Le mot « reusement », jusqu'alors personnel et fermé, s'ouvrait en « heureusement », inséré dans tout un cycle sémantique, partagé, socialisé.*

---

Michel Leiris, *Biffures*

# Chapitre 5

## Implantation

*Il humanisera l'objet et ses frivoles défaites, il rendra aux lèvres chétives, le moteur du pain, les saisons de l'eau, il ouvrira les paupières aux zodiaques de l'amour. Quotidiennement il justifiera l'évidence. Mais dans l'ordre de la beauté, il préférera toujours un visage à son poème le plus digne. Au midi de la justice, il saluera la feuille blanche comme plus HAUTE que lui. Cerner, chaque jour davantage, l'honneur de ce combattant exemplaire.*

---

Jean Sénac, *Pour une terre possible*, « Ce jardin du tricheur qui bêche la vérité »

### 5.1 L'implantation des prédicats : une solution à l'énigme de l'induction

Nous avons essayé dans les chapitres précédents, et en particulier au chapitre 3, de fournir une présentation, la plus complète possible, de la nouvelle énigme de l'induction. Il était impossible de ne pas donner aussi une première formulation de la solution donnée par Goodman dans sa théorie de la projection (voir 3.1 «Introduction : un premier aperçu du problème et sa solution »). Si le prédicat « vert » est projectible, et non le prédicat « vleur », c'est que le premier bénéficie

par rapport au second d'une meilleure implantation dans notre langage. Déjà, au chapitre 2 (2.3 « Systèmes mal implantés »), nous avons remarqué que si le *vleu* est un prédicat très anormal, et s'il n'est pas, en raison de son anormalité, projectible, la normalité du vert est une donnée à prendre en compte pour offrir une raison de sa projectibilité. Plus exactement, il faut prendre en compte la normalité du vert, dans la formulation de la solution de l'énigme de l'induction.

C'est là une remarque solidaire de notre intuition concernant la fonction clinique du *vleu* pour une théorie du fonctionnement symbolique (3.3 « Le format du *vleu* »). Le *vleu* est l'invention d'un prédicat dont la fonction est de mettre au jour les raisons de notre usage normal des prédicats. Il s'agit d'un cas extraordinaire de ratage symbolique visant à déployer le fonctionnement en réalité tout à fait ordinaire, et pour cela obvie, de nos références symboliques. En bref, l'idée était de faire apparaître que la racine de la validité inductive devait être cherchée dans le langage ; par là nous étions conduits à plusieurs reprises à faire jouer un rôle philosophique à la notion d'implantation. C'est évidemment au chapitre 4, qui tâchait de déployer les usages de la mécanique projective pour diverses autres formes d'activité symbolique, que cette notion d'implantation était le plus souvent mobilisée. En particulier, elle figure au titre du second moment de la figure de pensée, que nous avons identifiée comme centrale dans l'œuvre de Goodman (4.3.1 « Une figure de pensée »). Nous pouvons la rappeler ici, en guise d'introduction à un examen plus approfondi de la notion d'implantation :

Les catégories correctes, qui correspondent ici aux prédicats projectibles, nous les trouvons lorsque nous partons de notre usage passé de la langue.

Enfin, il convient de rappeler que la notion d'implantation ou « d'usage passé de la langue » est dès le départ impliquée par le tour anti-métaphysique, et par moment anti-sémantique, que nous avons voulu donner à une théorie du fonctionnement symbolique (introduction, 4.1.3-5, 4.3). Pour cette raison, la notion d'implantation est centrale non seulement au titre de solution à l'énigme de l'induction, et comme moment d'une figure de pensée répétée plusieurs fois par Goodman, mais aussi en tant qu'elle joue une part belle dans l'intuition fondamentale qui est à l'origine de ce travail.

Il est clair cependant, que nous n'avons pas encore fait le travail visant à resituer cette notion d'implantation (puisqu'elle a une fonction aussi très localisée) dans le contexte de la théorie de la projection qu'élabore Goodman comme solution à la nouvelle énigme de l'induction. C'est ce travail qu'il faut maintenant faire, si l'on veut pouvoir faire de la notion d'implantation un usage aussi général que nous en avons fait un de la notion de projectibilité, pour la théorie du fonctionnement symbolique. C'est évidemment aussi le rapport de Goodman à l'empirisme humien qui devra être par là élucidé. Une réflexion sur l'usage philosophique de la notion d'habitude y est de fait engagée.

### 5.1.1 « It's pragmatic ».

Dans un article extrêmement clair, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models »<sup>705</sup>, Robert Schwartz montre que la possibilité d'un recours philosophique à la notion d'implantation émerge de l'impossibilité de résoudre l'énigme de l'induction sur un plan strictement syntaxique ou strictement sémantique.

Sur un plan strictement syntaxique d'abord, il est impossible en effet d'établir le type de relation que l'on souhaiterait entre des données ou cas de base d'un côté et des hypothèses ou prédictions de l'autre. C'est ainsi que s'ouvre le dernier chapitre de *Faits, fictions et prédictions*<sup>706</sup>, alors qu'est présenté au chapitre précédent la défaite de la théorie syntaxique de la confirmation élaborée par Hempel eu égard à la difficulté particulière posée par l'introduction du prédicat *vleu*<sup>707</sup>. Par ailleurs, nul recours à des propriétés du monde, à des propriétés sémantiques des prédicats que nous utilisons, ne permet de faire ce travail de mise en relation de nos données de base avec nos projections. Comme l'a très bien vu Schwartz, aucune explication épistémique ou sémantique ne parvient à mettre au jour une asymétrie<sup>708</sup> entre les

705. Schwartz, Robert, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », in Gabbay, Dove M., Hartmann, Stephan et Woods, John, dir., *Handbook of the History of Logic*, vol. 10 : Inductive Logic, 2009.

706. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 96.

707. C'est une dimension du problème de l'induction que nous avons abordé au chapitre 3 (3.2.2 « Le problème logique de la confirmation »).

708. Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », pp. 399-401 §5 « Proposed asymmetries ».

prédicats « vert » et « *vleu* », qui puisse rendre compte de la légitimité du vert (ce qui suppose de rejeter et la théorie élaborée sur un plan sémantique par D. Lewis des classes d'élite<sup>709</sup>, et l'intuition quinienne d'un espace inné des qualités<sup>710</sup>) ou de l'illégitimité du *vleu* (ce qui suppose de rejeter l'interprétation faite par Carnap du *vleu* comme prédicat positionnel). L'impossibilité de mettre au jour une asymétrie à ce niveau signifie la défaite d'une entreprise de type épistémique ou sémantique. Ce constat d'échec n'est d'ailleurs pas étranger à la façon de lire l'énigme de l'induction comme un paradoxe sceptique (c'est ainsi que nous suivions l'intuition de Kripke au § (3.2.3) « Un paradoxe sceptique ? »). Qu'il n'y ait aucune asymétrie à chercher entre le vert et le *vleu* signifie très exactement que ce sont des prédicats symétriques, tant au point de vue syntaxique qu'au point de vue sémantique. Toute solution qui ne partirait pas d'abord du constat de cette symétrie, qui constitue le premier moment de la figure de pensée que nous avons présentée au chapitre 4 (4.3.1 « Une figure de pensée »), est forcée de compter comme arguments des informations illégitimes.

La force de la solution de Goodman est de montrer que toutes les informations que nous avons à notre disposition ne sont pas illégitimes, comme peuvent l'être des hypothèses métaphysiques relatives aux propriétés des choses, et qui sont ce que visent en fait les solutions sémantiques<sup>711</sup>. Car pour expliquer quelle relation peut s'établir entre certains faits et certaines prédictions, il faut également compter sur notre pratique, et plus précisément sur nos projections passées.

Autrement dit, bien que la confirmation soit effectivement une relation entre les preuves et l'hypothèse, il n'en découle pas que la définition de cette relation ne doive faire appel qu'à ces deux éléments. En fait, chaque fois que nous tentons d'établir la validité d'une certaine projection à partir de certains éléments de base, nous disposons et faisons usage de connaissances pertinentes supplémentaires. Il n'est pas question ici de preuves supplémentaires, mais plutôt des prédictions faites dans le passé et de leur résultat que nous avons consignés

709. Lewis, David Kellogg, « New Work for a theory of universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 61 :4, 1981, pp. 343-377.

710. Quine, W. V., *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris, Aubier-Montaigne, 2008 (Aubier Philosophie), « Espèces naturelles ».

711. La sémantique qui est ici visée est une sémantique des mondes possibles telle qu'elle s'est développée à partir de Carnap et de Kripke dans les années 50, et qui a trouvé une forme systématique chez David Lewis.

(fût-ce informellement).

Sans compter sur un arrière-plan sémantique, sans doute injustifiable, la confirmation ne dépend pas seulement de critères syntaxiques, et des informations empiriques que nous avons relevées et que nous essayons par suite de mettre en relation avec certaines de nos hypothèses. En effet, Goodman affirme que les projections que nous avons faites dans le passé sont « des sources d'information légitimes »<sup>712</sup>.

C'est bien un appel au passé, et à notre pratique qui se trouve ainsi légitimé. Ce n'est pas qu'un succès passé soit la garantie d'un succès futur<sup>713</sup> mais que, toute chose étant égale par ailleurs, il n'y a aucune raison de ne pas utiliser les prédictions que nous avons faites dans le passé comme une source d'information. Dès lors, la prise en compte de cette nouvelle source d'information implique une réorientation du problème de l'induction :

Nous devons considérer que nous ne nous attaquons pas au problème les mains vides, mais plutôt avec un arsenal de connaissances, d'énoncés déjà acceptés, dont l'usage est légitime dans la recherche d'une solution<sup>714</sup>.

Il est important que la prise en compte de ces énoncés déjà acceptés soit d'emblée mise en regard avec la recherche d'une solution. Avec cette nouvelle source d'information le problème de la symétrie, qui constituait le nœud du problème de l'induction, se voit par là, au moins dans certains cas (par exemple pour les prédicats « vert » et « *vleu* »), défaire. L'impossibilité de formuler une solution à l'énigme qui soit syntaxique ou sémantique doit être confrontée à la possibilité de formuler une solution à cette énigme qui, trouvant sa source de légitimité dans notre pratique, soit en son fond pragmatique. C'est très exactement le raisonnement que suggère Schwartz dans l'article cité plus haut<sup>715</sup>.

En quoi le problème de l'induction se voit-il ainsi pragmatiquement réorienté ? Goodman explique qu'il ne nous est plus demandé de déterminer une règle générale

---

712. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 97.

713. Nous reviendrons sur ce point dans le dernier paragraphe de ce chapitre.

714. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 97.

715. « In *Fact, Fiction and Forecast* Goodman offers his own solution to the New Riddle. It is neither syntactic nor semantic. It is pragmatic ». Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », p. 401. Nous tirons la formule du titre de cette citation de Schwartz qui a le mérite d'être parfaitement claire.

qui puisse assurer en chaque occasion une relation légitime entre faits et prédictions. Bien plutôt, s'agit-il de regarder quelles sont les projections valides à partir des projections réelles, c'est-à-dire les projections que nous faisons réellement. Autrement dit, de définir le prédicat « projectible » à partir des cas manifestes que nous connaissons de prédicats projetés. De ce point de vue, le traitement par Goodman du problème de l'induction est de même nature que son traitement des prédicats dispositionnels. Plus exactement, le concept de projectibilité est traité comme un terme dispositionnel.

Il est bien clair que si la notion de disposition implique elle-même que soit définie le concept de projectibilité (3.2.1 « Le trépas du possible »), un problème de circularité semble immédiatement se poser. Si l'on possède suffisamment d'informations cependant, il n'est point besoin, rappelle Goodman, de régler le problème des dispositions en général avant que d'aborder un problème de disposition en particulier. C'était bien là, en effet, le principal acquis de sa théorie des dispositions dans *Faits, fictions et prédictions* :

Il n'est pas toujours nécessaire d'attendre la solution du problème général pour fournir une définition convenable d'un prédicat dispositionnel donné. Si la chance ou des informations pertinentes nous permettent de dégager un prédicat manifeste *P* dont nous sommes assurés qu'il coïncide, dans son application, avec le prédicat *flexible*, sans nous informer davantage sur la nature de sa connexion avec *fléchit* <sup>716</sup>.

Il se trouve justement que la prise en compte de nos prédictions et projections passées, nous fournit cet arsenal de connaissances, cette source d'information légitime<sup>717</sup> qui permet de définir le prédicat « projectible », comme un cas *particulier* de disposition. Il ne s'agit certes pas de définir une relation logique entre « projeté » et « projectible » ; pourtant, à l'aune des informations qui sont à notre disposition, nous pouvons défaire la symétrie de deux prédicats dont l'un a été insuffisamment projeté. C'est ce qui était tout simplement attendu d'une solution pour l'énigme de Goodman. Pour cette raison principalement, la solution de Goodman au problème de l'induction est pragmatique. Non seulement en vertu de la

---

716. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, pp. 65-66.

717. Sur ce point voir aussi Scheffler, Israel, *Anatomie de la science : étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, 1966, p. 241.

charge pratique de la notion d'implantation (et il est clair que cette dimension practicaliste est également en jeu)<sup>718</sup> ; mais aussi, et surtout, en vertu de la valeur pratique et de la commodité de la solution : régler un problème particulier de disposition en utilisant toutes les informations légitimes disponibles.

### 5.1.2 Règles de projectibilité

Pour avoir une théorie de la projection, qui fasse un sort aux hypothèses projetées, partant à leur implantation, il faut d'abord définir ce qu'est une projection réelle. Dans le cadre des inférences inductives, une hypothèse réellement projetée est une hypothèse adoptée, qui demeure inviolée par l'ensemble des preuves empiriques (qui donc a passé les tests empiriques), et au sujet de laquelle il reste des cas indéterminés, c'est-à-dire une hypothèse qui n'est pas « exhaustivement parcourue » :

Selon la terminologie que j'emploie, l'adoption d'une hypothèse ne constitue une projection réelle que si, au moment en question, cette hypothèse comporte des cas positifs et des cas indéterminés, sans aucun cas négatif<sup>719</sup>.

La falsification d'une hypothèse par des preuves empiriques constitue donc un premier mécanisme correctif, ou « première étape du filtrage »<sup>720</sup>, visant à régler un esprit « qui projette des régularités tout azimut » sur le monde. Toutefois, le seul critère de l'invulnérabilité ne permet pas de résoudre des conflits entre des hypothèses qui sont également corroborées par les faits, comme le sont l'hypothèse (A) « toutes les émeraudes sont vertes » et l'hypothèse (B) « toutes les émeraudes sont *vleues* ». Parmi les informations qui sont à notre disposition il y a donc :

- 1) des hypothèses exhaustivement parcourues, et qui donc ne sont plus projetables

---

718. *Ibid.*, p. 44 : « Il faut analyser la signification de la relation causale à l'aide de la notion de loi utilisée *dans le but de faire des prédictions* ». Nous soulignons. Par ailleurs il convient de remarquer que le pragmatisme accorde en général aux passés et aux habitudes un rôle philosophique déterminant. A cet égard également, le concept d'implantation peut bien être d'origine pragmatiste. Nous renvoyons par exemple au texte de James sur le sens commun, James, William, *Le pragmatisme : un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Paris, Flammarion, 2007 (Champs 759).

719. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 101.

720. *Ibid.*, p. 103.



(l'hypothèse toutes les pièces dans ma poche sont en cuivre, si je les ai examinées une par une); 2) des hypothèses qui sont violées par les faits, et qui sont donc fausses (Goodman n'élimine pas la notion de fausseté); 3) des hypothèses étranges ne se rapportant pas du tout aux faits; 4) des hypothèses corroborées par les faits mais qui sont en conflit les unes avec les autres (les deux hypothèses (*A*) et (*B*)). Il s'agit là d'une « matière première » pour une définition de la projectibilité.

La tâche d'une théorie de la projectibilité consiste alors à assigner un degré de projectibilité à ces différentes hypothèses, afin qu'en cas de conflit, on puisse distinguer entre les hypothèses projectibles et improjectibles. Une hypothèse projectible est tout simplement une hypothèse possédant un haut degré de projectibilité, lequel dépend de son implantation. C'est à ce niveau là qu'interviennent ces informations sur nos prédictions passées qui permettent de briser la symétrie à l'origine d'un conflit. Qu'il y ait un conflit signifie que l'on ne puisse projeter à la fois les deux hypothèses contradictoires. Ce n'est pas seulement un paradoxe sceptique concernant le sens de nos mots (est-ce que dans le passé lorsque j'utilisais « vert », je ne disais pas en réalité « *vleu* »?) – même si cet aspect là du problème demeure présent en arrière plan –, mais c'est qu'il existe au moins une émeraude non observée après *t* pour laquelle ce n'est pas la même chose de projeter l'hypothèse (*A*) et l'hypothèse (*B*). Or pour décider parmi deux hypothèses en conflit, laquelle est en fait projectible, il faut regarder le dossier des projections consignées dont les prédicats contenus dans l'hypothèse ont fait l'objet. Aussi bien les antécédents (toutes les émeraudes/émérubis) que les conséquents (sont vertes/*vleues*) peuvent être plus ou moins implantées. Lorsque l'on regarde les conséquents des deux hypothèses (*A*) et (*B*) il apparaît que le prédicat « vert » est beaucoup mieux implanté que le prédicat « *vleu* ». C'est ce dernier qui rend l'hypothèse (*B*) improjectible. L'improjectibilité du *vleu* se comprend comme un conflit de projectibilité.

L'implantation d'un prédicat [*entrenchment*] est ainsi définie par Goodman par le nombre et l'antériorité de ses projections, ou par ce qu'il appelle encore sa « biographie »<sup>721</sup>. La pratique projective passée ne définit pas la forme logique de la

721. *Ibid.*, p. 104. De façon étonnante, la notion d'implantation qui va par la suite jouer un rôle important dans la théorie du fonctionnement symbolique, et qui est une invention conceptuelle de la part de Goodman, n'est pas définie de façon très rigoureuse. On attribue souvent à Goodman l'invention de cette notion d'implantation. Il est toujours très difficile de déter-

relation de confirmation. Autrement dit, la solution formulée par Goodman n'est pas la complexification d'une analyse syntaxique. Cette solution n'est pas davantage sémantique : le prédicat « vert » ne possède pas un privilège épistémique sur le prédicat « *vleu* », il n'est pas mieux défini, naturellement couplé aux choses du monde<sup>722</sup>. C'est bien ici une solution pragmatique. Comme le rappelle Goodman, « la différence n'apparaît que lorsqu'on considère uniquement les occasions où chaque prédicat a été réellement projeté »<sup>723</sup>.

Est ainsi décisive la possibilité de mettre au jour un « principe d'élimination »<sup>724</sup> des hypothèses qualifiées comme « improjetibles » :

Une projection est à rejeter si elle est incompatible avec une autre portant sur un prédicat mieux implanté. [...] L'utilisation de ce principe présuppose l'existence d'une différence marquée dans la valeur de l'implantation des prédicats. C'est cette différence que nous devons rechercher dans le choix d'un couple de prédicats.

Une hypothèse  $H'$  moins bien implantée qu'une autre hypothèse  $H$ , comme l'est l'hypothèse ( $B$ ) par rapport à l'hypothèse ( $A$ ) sera alors dite *supplantée* par  $H'$ . L'hypothèse  $H$  sera projectible si elle supplémente toutes les autres hypothèses concernées par le même recueil de faits empiriques. En plus de l'implantation de ses prédicats qui lui confère un degré important de projectibilité, et qui lui permet ainsi de supplanter d'autres hypothèses, l'hypothèse  $H$  sera dite projectible, si elle est en premier lieu projetable, c'est-à-dire non falsifiée, et non parcourue sur toutes ses valeurs<sup>725</sup>. A partir de ces différentes considérations il est possible dès lors de

---

miner ce que Goodman doit à d'autres auteurs de la tradition philosophique. Nous n'avons pourtant trouvé chez aucun auteur que Goodman aurait été susceptible de lire, une utilisation aussi systématique de la notion d'implantation, qui appartient plutôt à un vocabulaire non philosophique.

722. De ce point de vue, le prédicat « vert » est aussi téréatologique que le prédicat « *vleu* ». Aucun de ces prédicats ne découpe naturellement le monde en ses bonnes articulations. La force du prédicat « vert » vient de ce que nous l'utilisons. Notre pratique vient servir de fondement à une méréologie.

723. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 105.

724. *Ibid.*

725. Il est important de rappeler ce caractère de non-exhaustivité. C'est ce qui permet aussi de rapporter le problème de l'induction à des problèmes plus généraux concernant notre utilisation de symboles. Il est intéressant aussi de remarquer que l'analogie avec la fonction et la courbe de points est maintenue à tous les niveaux de l'analyse de l'induction.

formuler une règle de projectibilité :

Une hypothèse est dite *projectible* si elle supprime toutes les hypothèses qui lui sont conflictuelles, *improjectible* si elle est supplantée, et *non projectible* s'il est impossible de déterminer laquelle des deux hypothèses en conflit supprime l'autre<sup>726</sup>.

Il faut faire ici plusieurs remarques :

1. Tout d'abord, il apparaît que Goodman ne se contente pas de s'en rapporter à l'usage pour régler le problème des inférences inductives. Il ne perd jamais de vue la nécessité de présenter ses conclusions sous une forme en fait constructionnelle. L'introduction d'un point de vue pragmatique n'est donc pas la mise au repos de l'activité de construction<sup>727</sup>.
2. Ensuite, de telles règles emportent avec elles une prise en compte de la base matérielle, puisque ces règles ne s'appliquent qu'à des hypothèses projectibles, c'est-à-dire non violées par les observations empiriques.
3. Enfin, il convient de mesurer la portée relativement limitée de ces règles de projectibilité, et de la notion d'implantation qui leur est attachée. (a) elles ne s'appliquent que pour des hypothèses simples de la forme  $(x) (Px \Rightarrow Qx)$ <sup>728</sup> ; (b) le couple vérité/fausseté semble opérer un premier travail d'élimination des hypothèses projetées par l'esprit ; (c) l'implantation apparaît comme un critère, parmi d'autres, qui contribue à la projectibilité d'une hypothèse ; (d) ce critère n'est pris en compte de manière décisive qu'en cas de conflit. Cette dernière remarque autorise par exemple de projeter de nouveaux prédicats, si les hypothèses ainsi formées n'entrent en conflit avec aucune autre hypothèse mieux implantée et également inviolée. C'est ce qui autorise la formation et la projection de nouveaux prédicats en sciences :

---

726. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, pp. 109-110 ; Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », p. 402.

727. Nous renvoyons ici au chapitre 3 (3.3). C'est là, encore une fois, la différence qu'il y a entre la notion d'implantations et d'autres recours philosophiques possibles à la notion d'usage, y compris dans la tradition pragmatiste. De ce point de vue le traitement par Goodman du problème de l'induction est davantage comparable au point de vue logique adopté par Peirce qu'au point de vue psychologique ou du sens commun, parfois adopté par James.

728. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 103 ; Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », p. 403.

Conformément à notre règle, nous ne nous prononçons contre les prédicats que pour autant que leurs projections entrent en conflit avec celles des prédicats mieux implantés. L'élimination porte sur l'hypothèse projetée, non sur le prédicat ; dans chaque cas, on élimine une hypothèse après comparaison spécifique avec une hypothèse supérieure, et pas seulement sur la base de la nouveauté ou de l'étrangeté du prédicat projeté<sup>729</sup>.

### 5.1.3 Implantation héritée, sur-hypothèses, projections possibles : annexes à la théorie de la projection.

Les règles de projectibilité, ainsi que la notion d'implantation qui leur est attachée, reçoivent une signification extensionnelle. L'implantation d'un prédicat bénéficie à tous les prédicats qui lui sont extensionnellement attachés, c'est-à-dire à l'ensemble des prédicats qui possèdent la même extension. De la même façon, l'implantation d'un prédicat résulte de tous les prédicats qui lui sont coextensifs. Cette traduction extensionnelle de la notion d'implantation est d'autant plus forte que Goodman a une conception forte de l'extensionnalité, et qu'il imagine pour chaque terme une extension primaire (l'ensemble des objets auxquels il s'applique) et une extension-secondaire (les prédicats composés de type image-de, description-de)<sup>730</sup>. Dès lors un prédicat peu implanté dans notre langue peut bénéficier de l'implantation héritée d'un prédicat qui lui est coextensif.

La projectibilité peut également s'hériter de prédicats qui ne sont pas à strictement parler coextensifs, mais parents. Il se peut par exemple que deux hypothèses aient une implantation directe également négligeable. Imaginons par exemple deux prédicats « bille dans le sac *S* » appliqué aux billes dans un sac que nous venons de trouver et le prédicat « bille dans le zig *A* ». Nous n'avons encore projeté aucune hypothèse dans laquelle un de ces deux prédicats (sac *S* et zig *A*) figure comme antécédent. Pourtant, le premier prédicat est « mieux logé par héritage », dans la mesure où il possède un prédicat parent<sup>731</sup> « sac rempli de billes » qui est très bien

729. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, pp. 106-107.

730. Pour une mise au point rapide de la notion d'extensionnalité, voir Morizot et Pouivet, *La philosophie de Nelson Goodman. Repères*, pp. 29-30.

731. *Faits, fictions et prédictions*, p. 114, « Un prédicat « *P* » est parent d'un prédicat donné « *Q* » si l'extension de « *Q* » fait partie des classes auxquelles « *P* » s'applique.

implanté, en particulier dans les jeux de notre enfance. Il devient alors possible d'appliquer les règles de projectibilité énoncés plus haut en comparant les parents les mieux implantés de chaque côté, alors qu'aucun des prédicats ne bénéficient au départ d'une quelconque implantation.

Une hypothèse peut enfin se voir augmentée sa projectibilité par la mise au jour de sur-hypothèses. Si nous avons une hypothèse  $H$  mal implantée, bien que jusqu'à présent inviolée : « toutes les billes dans le sac  $S$ , tiré d'une pile  $P$ , sont rouges » ; cette hypothèse  $H$  peut augmenter sa projectibilité s'il se trouve qu'une autre hypothèse  $G$  « tous les sacs de bille tirés de la pile  $P$  sont monochromes ». Il faut bien sûr que cette sur-hypothèse  $G$  soit elle-même projectible si l'on veut qu'elle puisse faire hériter sa projectibilité à une autre hypothèse  $H$ . Par ailleurs si le degré de projectibilité initiale d'une hypothèse est très faible, il y a peu de chances que son degré final de projectibilité soit élevé, même à la faveur de la projectibilité qu'il reçoit de sur-hypothèses.

Ces complexifications de la règle de projectibilité (extensionnalisme, implantation héritée, sur-hypothèse) permettent, chacune, de relativiser une conséquence indésirable de la théorie de l'implantation. Si, en effet, seuls les prédicats fortement implantés étaient réellement projectibles, il semblerait que la théorie de la projectibilité de Goodman milite pour une forme de conservatisme. Comme nous l'avons pourtant indiqué plus haut, l'implantation n'entre comme critère de correction que pour les hypothèses en conflit. Rien ne nous empêche donc tout d'abord de projeter des hypothèses, faisant intervenir des prédicats peu familiers, qui ne sont pas en conflit avec d'autres hypothèses ; ensuite de faire bénéficier ces prédicats de la projectibilité d'autres prédicats qui leur sont parents, coextensifs, ou de certaines de leurs sur-hypothèses. Ce faisant, la notion d'implantation héritée, par l'intermédiaire des prédicats parents ou coextensifs, montre que l'on peut projeter un prédicat qui bénéficie lui-même d'un faible degré d'implantation. La fonction de justification du passé se trouve par là garantie, sans que le chemin de l'innovation ne se trouve barré. Sur ce point encore, l'héritage pragmatiste de Goodman est patent. Comme l'avait une première fois formulé James :

Nos esprits s'élargissent par tâches à partir du déjà connu. [...] Il y a coopération de la part de notre passé de sorte qu'il est plutôt rare qu'un fait nouveau

soit ajouté tout cru au nouvel équilibre<sup>732</sup>.

Une autre difficulté de la théorie de l'implantation aurait été l'impossibilité de projeter des hypothèses, pourtant légitimes, qui n'auraient jamais été réellement projetées. C'eut été encore une conséquence indésirable, solidaire d'une forme d'inertie, de la théorie de l'implantation. L'introduction de ces annexes à la théorie de l'implantation montre que l'on peut faire un sort, à côté des projections réelles, aux projections possibles, c'est-à-dire aux hypothèses qui auraient pu être projetées, et qui, si elles l'avaient été, auraient supplantées des hypothèses rivales, en vertu de l'implantation héritée par ailleurs de l'hypothèse.

Notre règle prend de la force, conduisant à la bonne décision dans une large gamme de cas tout en permettant l'introduction de nouveaux prédicats acceptables. Quoique nous soyons partis de projections réelles, la règle couvre maintenant toutes les hypothèses, projetées ou non, c'est-à-dire qu'une hypothèse peut être projectible selon la règle et supplanter d'autres hypothèses sans avoir été réellement projetée<sup>733</sup>.

Dès lors il devient possible de faire le partage attendu d'une théorie de la projection entre le correct et l'incorrect, et aussi de distinguer les « hypothèses non-projectibles projetées » et les « hypothèses projectibles non-projetées »<sup>734</sup>.

Maintenant, il faudrait sans doute interroger la portée exacte de cette dernière affirmation, et examiner si un partage entre le projectible et le non-projectible est envisageable du seul point de vue d'une analyse comparée du degré de projectibilité des différentes hypothèses et sur-hypothèses que l'on peut formuler. Il n'est pas sûr en tout cas que ce projet soit exactement compatible avec le modèle linguistique de la projection, et par conséquent de la régularité, que nous avons mis en évidence au chapitre 4. Certes l'on peut reconnaître l'effort entrepris par Goodman, sur la base de cette unique règle de projectibilité qui fait un sort aux notions d'implantation et d'implantation héritée, pour inclure dans sa théorie de la projectibilité des hypothèses qui n'auraient encore jamais été projetées (de sorte à éviter une forme de conservatisme en histoire des sciences), et d'éliminer par un

---

732. James, *Le pragmatisme*, p. 202.

733. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 114.

734. *Ibid.*, p. 102.

même geste les hypothèses seulement accidentelles qui sont pourtant projetées ; en bref un effort entrepris par Goodman pour séparer le bon grain de l'ivraie. Il reste que l'on pourrait soupçonner que cet effort même justifie la réintroduction d'une forme de point de vue latéral sur nos pratiques linguistiques. Ne s'agit-il pas là, en effet, du télescopage de deux points de vue : celui de l'activité symbolique (ou de la projection réelle), et celui du monde (ou de la projection possible), dont plus tard cependant, Goodman s'efforcera de montrer qu'ils ne sont qu'un seul et même point de vue ? Cette ambiguïté est manifeste lorsque Goodman affirme que « les hypothèses qui font l'objet d'une projection ne sont ni toutes de forme nomologique, ni légitimement projectibles »<sup>735</sup>. En effet, comment rendre une telle affirmation compatible avec l'idée, qui sera développée plus en avant dans la théorie du *worldmaking*, que c'est la projection d'une hypothèse qui est responsable de sa forme nomologique ? Comment comprendre que les notions de projectibilité ou de normativité, et de forme nomologique puissent être ainsi désolidarisées ? Il s'agit d'une question sérieuse sur laquelle nous reviendrons à la fin de ce chapitre, en examinant le problème de l'invention.

Quoi qu'il en soit de cette autre direction de la correction (l'invention), c'est la portée même de la notion d'implantation comme critère de correction, ou plutôt d'une certaine entente de cette notion, en tant qu'elle serait assimilable au seul usage « tout nu », qui doit pour le moment être réévaluée à la lumière de ces différents développements.

#### 5.1.4 Good-making factors

Il semble en effet que la portée de la notion d'implantation doive être révisée à l'aune d'une théorie plus générale du fonctionnement symbolique, où d'autres critères entrent en compte. Nous voulons ici montrer que cette réévaluation doit commencer sur le terrain même de son élaboration théorique, en tant que solution à l'énigme de l'induction. En fait nous voudrions montrer qu'une interprétation *a minima* du rôle joué par l'implantation est possible dans *Faits, fictions, et prédictions*. C'est une telle interprétation que nous avons en particulier endossée en

---

735. *Ibid.*

soutenant que le pragmatisme de la solution apportée par Goodman à l'énigme de l'induction est autant redevable de son contenu, en tant que l'implantation est un concept qui vise notre pratique, que de sa forme ; c'est-à-dire que l'implantation offre de briser la symétrie des prédicats « vert » et « *vleu* », sans offrir plus que cela. La solution est pragmatique dans la mesure où elle offre une solution pratique à un problème de discrimination entre des prédicats plus ou moins projectibles. Toutefois l'implantation n'entre que comme un critère parmi d'autres de la projectibilité.

Tout d'abord la prise en compte de la correction des prédicats que nous projetons, de laquelle l'implantation est un facteur déterminant, ne signifie pas l'élimination d'un certain type de rapport aux faits qui est celui de la falsification/corroboracion. Pour être projectible une hypothèse doit en premier lieu n'être pas violée par l'ensemble des preuves empiriques qui sont à notre disposition. Encore que la concordance avec les faits n'est pas suffisante pour déterminer si une hypothèse est projectible (c'est sur cette observation que repose toute l'argumentation sceptique), une hypothèse peut être éliminée si elle est violée par les faits que nous avons récoltés ou façonnés. Bien sûr, ce n'est pas de la part de Goodman une façon de distinguer entre les faits d'un côté et la théorie de l'autre, et de les rendre imperméables. C'est plutôt que les hypothèses que nous voulons projeter doivent être supportées par les faits que nous avons, à un moment donné – quand bien même ces faits seraient tout autant construits que nos hypothèses.

Par ailleurs, si l'on s'en tient strictement au problème de l'induction, il est important de signaler que l'implantation n'est pas un facteur exclusif de projectibilité. D'autres critères entrent en compte comme la simplicité ou le degré de spécificité de l'hypothèse. Robert Schwartz a fort bien montré que l'implantation entre en compétition avec d'autres facteurs, et a souligné le fait que Goodman lui-même parle de l'implantation comme un facteur décisif, parmi d'autres, de la projectibilité<sup>736</sup>. Ces facteurs, comme le niveau de généralité, de simplicité, d'implantation, sont désignés comme des *good-making*<sup>737</sup> facteurs, dans la mesure où ils

736. *Ibid.*, p. 402. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 120. Goodman parle en réalité de facteurs entrant en compte dans la projectibilité d'une sur-hypothèse.

737. Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », p. 403 ; voir aussi la notion utilisée par Goodman de « Truth-making » in McCormick, Peter, *Starmaking : realism*,



entrent au titre d'ingrédient d'un concept plus englobant de projectibilité ; lequel est un critère du fonctionnement symbolique en général, que ce soit une inférence inductive, le tracé d'une courbe ou l'emploi d'un terme.

Il est maintenant difficile de fournir une mesure de ces différents facteurs et affirmer qu'un degré  $x$  de simplicité équivaut à un degré  $y$  d'implantation, en offrant par là même la possibilité d'un marché où s'échangeraient les valeurs de correction. D'une part il est très difficile de fixer un système de mesure pour ces *good-making factors*. Ensuite, et c'est là peut-être le point le plus problématique, il n'est pas exclu que ces facteurs entrent chacun dans la définition des autres facteurs. Dans un article de 1961 Goodman affirme ainsi que la simplicité – qui est comptée, à côté d'autres facteurs (spécificité/généralité), au titre de facteur de projectibilité d'une hypothèse<sup>738</sup> – doit elle-même être définie par rapport à l'implantation des prédicats qui sont en fait projetés.

Je suis enclin à penser que pour les hypothèses, les normes de simplicité proviennent des habitudes de classification qui se manifestent dans notre langage, et que l'implantation relative des prédicats sous-tend nos jugements sur la simplicité relative.

---

*anti-realism, and irrealism*, Cambridge, Mass., Etats-Unis, MIT Press, 1996, pp. 157-158. Pour Goodman l'habitude par exemple est un truthmaking.

738. Goodman, Nelson, « Safety, Strength, Simplicity », *Philosophy of Science*, vol. 28, no. 2, avril 1961. Goodman compare trois hypothèses : H(1) « Tous les érables, excepté peut-être ceux d'Eagleville, sont à feuilles caduques » ; H(2) « Tous les érables sont à feuilles caduques » ; H(3) « Tous les érables quels qu'ils soient, et tous les sassafras d'Eagleville sont à feuilles caduques ». L'observation nous apprend que tous les érables examinés sont à feuilles caduques. Chacune de ces hypothèses a un atout. H(2) est plus simple, H(3) est plus forte, H(1) est plus prudente. Goodman montre qu'il faut en fait projeter H(2). « L'extension indiquée dans H(3) est aussi inopportune que l'exception énoncée dans H(1). L'hypothèse H(2), quoiqu'elle se situe entre H(1) et H(2) par son degré de sécurité et de force, est plus simple qu'elles et préférable. Cela montre que ni la sécurité ni la force ne constituent la mesure de la simplicité et que la simplicité a la priorité sur elles quand il s'agit de choisir une hypothèse ». Autrement dit, 1° la force et la prudence n'entrent pas dans la définition de la simplicité ; 2° la simplicité est mesurée à l'implantation. Ces deux conclusions sont dirigées contre la définition de la simplicité proposée par Popper dans *La logique de la découverte scientifique*, chapitre 7 §42 (il faut choisir l'hypothèse la plus forte, qui n'est pas falsifiée par l'expérience, c'est-à-dire l'hypothèse inviolée qui a le plus haut degré de falsifiabilité), et peuvent être ainsi rapportées au problème plus général de la projectibilité abordé dans *Faits, fictions et prédictions*. L'argument de Goodman contre Popper, qu'il est utile de rappeler ici, c'est qu'à toute hypothèse forte correspond également une hypothèse aussi forte qui n'a pas été falsifiée par les mêmes observations.

Est-ce dire qu'en dernière analyse la notion d'implantation est inéliminable, puisqu'on ne saurait l'éliminer de la définition de tous les autres facteurs qui contribuent à divers titres à rendre une hypothèse projectible ?

Il faut plutôt affirmer que divers facteurs, non exclusifs les uns des autres, contribuent à la projectibilité des prédicats. Il apparaît encore que l'expression de Schwartz est heureusement choisie. La notion de *good-making factors* montre bien en effet le pouvoir du langage, de l'ordre d'une construction, dans l'élaboration de la normativité du monde, c'est-à-dire plus simplement de nos références au monde. Du reste, toute chose étant égale par ailleurs (le soutien empirique, la spécificité, la simplicité), l'implantation a une fonction décisive bien que non exclusive : c'est un facteur qui permet de trancher dans la pratique, c'est-à-dire un facteur qui permet d'introduire de l'asymétrie dans une symétrie, sinon *indécidable*. Nous retrouvons là l'idée même de décisions projectives, dont le chapitre 4 se proposait se dresser un tableau. Sans doute Goodman est-il le premier au 20<sup>ème</sup> siècle à attribuer à notre pratique, une telle fonction d'élimination ou de choix pour des hypothèses symétriques en concurrence. C'est peut-être une façon de comprendre son pragmatisme<sup>739</sup>.

## 5.2 Implantation et habitude : empirisme, scepticisme et philosophie du langage

### 5.2.1 Pro et Contra Hume

La notion d'implantation (*entrenchment*) est une invention conceptuelle qu'il faut rapporter à la solution que Goodman formule pour sa nouvelle énigme de l'induction. Maintenant, il apparaît que cette notion d'implantation n'est pas non plus sans rapport avec la solution que Hume proposait lui-même pour régler le problème posé par la causalité, à tel point que Pouivet décrit l'argument de l'im-

739. On trouvera d'autres interprétations, élaborées à partir de problèmes certes différents, dans l'ouvrage de Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*.

plantation comme « d'esprit humien »<sup>740</sup>. Le point qu'il pourrait être important d'examiner ici serait de savoir jusqu'à quel point la notion d'implantation peut être comprise comme un raffinement de la théorie empiriste de l'habitude. Cet examen est d'autant plus nécessaire qu'à partir de *Langages de l'Art*, Goodman semble utiliser indifféremment les notions d'habitude et d'implantation pour désigner une certaine forme de contrainte normative qui pèse sur nos activités symboliques (la représentation picturale, le classement du monde selon certaines catégories). Un examen de cette question devrait par la suite nous conduire à poser une autre question, mais qui s'y rapporte immédiatement : ce qu'il y a ou ce qu'il reste de l'empirisme dans la théorie goodmanienne des symboles.

Nous pouvons nous appuyer sur la présentation que Goodman fait de la première énigme de l'induction, partant de l'interprétation qu'il donne de la théorie humienne de l'habitude, afin de déterminer dans quelle mesure sa propre notion d'implantation peut s'y rapporter. Evidemment, elle ne peut s'y rapporter que jusqu'à un certain point seulement, que la dernière partie de *Faits, fictions et prédictions* rend particulièrement explicite. Il semblerait plus encore que ce point dessine une ligne de crête qui sépare d'un côté un empirisme première manière (auquel Quine, par exemple, reste attaché) et une option davantage tournée du côté de la normativité qui se joue à même notre emploi des mots.

Dans *Faits, fictions, et prédictions*, il n'y a véritablement que le paragraphe intitulé « Le vieux problème de l'induction » (III.1), qui traite directement de la solution proposée par Hume. Au demeurant, la présentation qu'en donne Goodman est assez classique – i.e. fidèle aux lectures contemporaines qui ont pu être faites du « problème de Hume ». Tout d'abord, Goodman montre que Hume propose de redéfinir les concepts de cause et de liaison nécessaire, « en quoi consiste notre idée de nécessité », sans faire intervenir les propriétés métaphysiques des choses<sup>741</sup>. Ensuite, Goodman entre dans le détail de la « réponse non-cosmique »<sup>742</sup> formulée par Hume, montrant qu'elle fait appel à la notion psychologique d'habitude, qu'il

740. Pouivet, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, p. 117. Pour Pouivet cet esprit humien se caractérise avant tout par l'option anti-réaliste qui est prise par Goodman pour régler le problème de l'induction.

741. Hume, David, *Traité de la nature humaine*, Livre I, partie 3, section 14.

742. Pouivet explique qu'il s'agit d'une position que l'on qualifie en métaphysique d'anti-réalisme. Voir Pouivet, *L'ontologie de l'œuvre d'art*.

faut en fait rapporter chez Hume à un principe de la nature humaine.

Lorsque, dans notre expérience, un événement d'une espèce succède à un événement d'une autre espèce, une habitude se forme qui amène l'esprit, lorsqu'il est confronté à un nouvel événement de la première espèce, à passer à un événement de la seconde. La notion même de liaison nécessaire prend ancrage dans l'impulsion ressentie par l'esprit au moment d'effectuer cette transition<sup>743</sup>.

Jusque là, Goodman reste donc assez fidèle à l'enquête humienne<sup>744</sup>. Il l'est peut-être un peu moins lorsqu'il rapporte ce raisonnement à une discussion sur la validité inductive, une présentation qui précède directement la formulation de la thèse goodmanienne de l'ajustement mutuel<sup>745</sup>.

Dépouillée de ses aspects extrinsèques, cette réponse s'applique très bien à la question : pourquoi telle prédiction plutôt que telle autre ? Selon Hume, la prédiction choisie sera celle qui est en accord avec une régularité passée, puisque cette dernière a créé une habitude. Par conséquent, parmi les énoncés pouvant s'appliquer à une situation future, on choisira celui qui est en accord avec l'habitude créée et donc avec les régularités passées<sup>746</sup>.

Goodman en effet, paraît s'appuyer sur la théorie empiriste et psychologique de l'habitude afin de régler le problème logique posé par la validité inductive. L'interprétation empiriste de l'idée de liaison nécessaire, et la substitution d'une conception psychologique de la nécessité (l'habitude, une « impression de réflexion »), à un concept mondain de cause est reconfigurée dans le cadre de la présentation de l'énigme de l'induction. Goodman montre alors que Hume fournit avec l'habitude un critère pour distinguer les bonnes et les mauvaises prédictions – ce qui, en toute rigueur, n'est pas exactement le problème posé par Hume dans le *Traité de la nature humaine*.

Faisant cela, Goodman accentue la similarité des deux concepts d'habitude et

---

743. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 77.

744. Encore qu'il y a peut-être déjà ici une ambiguïté de la position de Hume que ne remarque pas Goodman. Il faudrait distinguer par exemple entre l'habitude comme principe de la nature humaine, et les associations que l'homme produit par le pouvoir de ce principe. L'esprit est déterminé par *accoutumance* à relier entre eux certains objets, mais à proprement parler, une habitude ne se forme pas dans l'esprit.

745. Read, Rupert J. et Richman, Kenneth A., *The new Hume debate*, London New-York, Routledge, 2007, voir l'article de Read « Goodman's Hume is not Hume » pp. 171-175.

746. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 77.

d'implantation : dans les deux cas en effet, il s'agit de s'appuyer sur nos pratiques passées, pour régler le problème de la validité inductive. Dans les deux cas, la réponse fournie est d'une certaine façon non-cosmique, dans la mesure où elle n'est déterminée par aucune propriété du monde, ou pouvoir causal de choses, mais au contraire par la seule histoire des hommes. Sans doute est-ce cette symétrie, que met en évidence Goodman dans la façon de poser le problème et d'y trouver une solution, qui justifie par la suite un certain flottement de vocabulaire lorsque Goodman se réfère à sa propre théorie de l'implantation, comme à une « affaire d'habitude »<sup>747</sup>. Il y a sans doute aussi chez Goodman, dans toutes les références au concept d'habitude, une manière de faire jouer Hume contre Kant, afin de mettre le conceptualisme kantien (dans lequel il continue de se reconnaître)<sup>748</sup> au diapason d'une « métaphysique » que nous avons qualifiée au chapitre 4 « d'inductiviste ».

Maintenant, puisqu'il y a deux problèmes distincts concernant l'induction, il faut bien aussi que les solutions proposées ne soient pas exactement superposables l'une sur l'autre. Que la notion d'implantation ne soit pas une répétition de la notion psychologique d'habitude ne peut se comprendre qu'à l'aune de la théorie de la projection que nous avons présentée dans le chapitre précédent. Plus encore, il apparaît que la théorie de la projection opère un déplacement décisif par rapport à l'empirisme classique. Telle que formulée par Goodman, la nouvelle énigme de l'induction rend impossible de s'en rapporter aux seules régularités observées dans le passé pour trancher la question de savoir pourquoi le prédicat « vert » et non le prédicat « *vleu* » est en fait projetable. Comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises, cette impossibilité est le résultat de la symétrie parfaite entre les deux hypothèses rivales. Puisque l'habitude, ainsi que l'entend Goodman, n'est autre que le travail que ces régularités justement produisent en notre esprit, elle ne saurait constituer une solution satisfaisante à la nouvelle énigme de l'induction<sup>749</sup>. C'est la raison pour laquelle Goodman remarque que la réponse de Hume est inadéquate<sup>750</sup>,

747. Voir en particulier le développement sur le réalisme de la représentation dans *Langages de l'art*.

748. voir Goodman, *Manières de faire des mondes*, Avant-propos.

749. Il faut remarquer cependant un biais dans la lecture que Goodman fait de Hume. C'est l'idée de nécessité qui dérive de l'expérience pour Hume, et non l'habitude elle-même, qui ne dérive de rien, et qui est un principe.

750. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 94.

pas entièrement satisfaisante<sup>751</sup> :

Selon Hume, les régularités observées donnent naissance à des habitudes et à une attente, et les prédictions qui s'accordent avec ces observations sont normales et valides. Hume néglige cependant le fait que toutes les régularités n'engendrent pas des habitudes, et que, par conséquent, toutes les prédictions fondées sur des régularités ne sont pas valides<sup>752</sup>.

On pourrait maintenant croire qu'il faille présupposer à côté de l'habitude, et afin que l'idée de nécessité puisse naître dans notre esprit, quelque ordre supposé du monde (supposer par exemple que des irrégularités ne puissent s'y produire). Tel serait le problème particulier soulevé par la nouvelle énigme de l'induction, un nouveau problème en somme<sup>753</sup>. Il me semble pourtant que nous devons comprendre différemment l'insatisfaction de Goodman par rapport à la solution de Hume. Ce que le *vleu* montre, c'est que le concept de régularité lui-même est trop indéterminé pour produire dans notre esprit quelque chose comme une habitude. Il convient de remarquer à ce propos que Goodman ne veut pas rejeter tout à fait la notion d'habitude, mais simplement complexifier l'explication de la production en nous de certaines attentes à propos du monde. Cette complexification est le fait du langage. Plus exactement, elle a trait à la façon dont la régularité se produit pour nous à même le langage, et non seulement à même le monde. L'implantation de certains prédicats, le fait que nous projetions certains prédicats et non certains autres, organise notre perception du monde et produit les régularités et ressemblances que nous y remarquons. Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, la notion de projectibilité, assortie de celle d'implantation, peut bien aussi s'entendre comme une façon de régler la question kantienne de l'ordre.

Certes l'habitude a pour Hume un sens psychologique. Elle est l'attente (*expectation*) que les événements du monde se répètent, c'est-à-dire se produisent de la même façon que nous les avons vus se produire dans le passé. L'expérience

---

751. *Ibid.*, p. 77.

752. *Ibid.*, p. 94.

753. Stroud, Barry, *Hume*, London, Routledge, 1977, p. 94 et sq. Barry Stroud explique que la nouvelle énigme de l'induction formulée par Goodman démontre que la théorie humienne doit être complétée par une théorie des espèces naturelles, qu'il comprend en un sens un peu trop métaphysique, pour que ce sens soit compatible avec la théorie de la projection en réalité proposée par Goodman.

nous montre des cas conjoints, et l'habitude produit en nous l'attente, à laquelle elle s'identifie, que les choses se répètent : d'un côté l'expérience, de l'autre une sorte de principe anthropologique, un principe de la nature humaine. L'idée de causalité est donc produite à l'étage de l'esprit, par ce principe anthropologique qu'est l'habitude. A un autre étage pourtant, celui de la nature dont nous faisons l'expérience, des choses se répètent ou se ressemblent. D'ailleurs, ne s'agit-il pas des deux définitions données par Hume du concept cause : 1) une conjonction constante des objets dont nous faisons l'expérience ; 2) l'inférence que l'observation de cette conjonction constante produit dans l'esprit, sous l'effet de l'habitude ? Il semblerait qu'il y ait, par ce fait même, le maintien d'une forme de dualisme dans la théorie humienne de la causalité, du moins telle que Goodman en restitue le contenu dans *Faits, fictions et prédictions*<sup>754</sup>.

Goodman, peut-être plus proche de Kant sur ce point, montre que si nous pouvons au départ observer des choses dans la nature, et à un autre niveau encore des régularités, ou des cas semblables, c'est en vertu de la normativité du langage lui-même, par lequel seulement, un monde nous est donné. Ce qui importe ainsi à Goodman n'est pas la constitution d'une subjectivité dans l'expérience, mais bien la construction du monde et de l'expérience. En ce sens le projet du *worldmaking* est bien du côté du conceptualisme d'origine kantienne. Mais plus encore (ce qui impliquerait sans doute ici un dépassement aussi du kantisme) avec la thèse du world-making, un tel dualisme, sur lequel s'appuie encore l'idée humienne de l'habitude, est en fait rendu impossible. Les régularités que nous voyons dans la nature sont d'abord les régularités qui sont à l'œuvre dans notre emploi des mots pour désigner et étiqueter le monde. Ou autrement formulé, sans le secours d'une

754. Ce dualisme a par ailleurs été bien mis en évidence par Deleuze dans Deleuze, Gilles, *Empirisme et subjectivité : essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Épiméthée), voir en particulier p. 122. Plus exactement, pour Deleuze, une subjectivité se constitue au niveau de l'empirie, par l'activité de synthèse (mais passive) qu'est l'habitude. Mais au final nous avons bien deux choses distinctes : le sujet et l'expérience. Et il faut que l'expérience soit d'abord distincte du sujet, pour que la constitution de la subjectivité soit elle-même possible. La présentation que Deleuze donne du criticisme kantien est également éclairante, en ce qu'elle montre bien la symétrie inversée des deux projets : partir du sujet pour construire le monde, ou partir de l'expérience dans laquelle se constitue le sujet. Il convient cependant de rappeler que cette interprétation de Hume fait débat. Ce qu'il y a d'irréductible chez Hume ce sont nos perceptions, en revanche l'idée de monde est elle-même une construction de l'esprit.

normativité qui se joue au niveau du langage, les régularités sont, dans la nature, « à peu près n'importe où »<sup>755</sup>. Ou bien nous avons des régularités qui ont une vraie forme normative, mais alors nous avons besoin du langage, ou bien nous pouvons nous passer de la normativité du langage, mais alors le monde lui-même reste largement indéterminé : tout y est aussi bien régulier qu'irrégulier, toutes choses se ressemblent de quelque façon.

La théorie de la projection, assortie de la notion d'implantation, permet tout à la fois de dépsychologiser la notion d'habitude, puisque l'implantation concerne notre emploi des mots dans des communautés linguistiques – à cet égard la notion d'usage est peut être mieux indiquée que celle d'habitude –, et de rendre impossible le retour en douce d'une forme de dualisme, où une nature viendrait se glisser derrière l'esprit humain, pour lui montrer des cas conjoints, ou encore « une régularité » qui ne sera que dans un second temps « une causalité » par une impression produite dans l'esprit. Il est alors clair que Goodman redéfinit et l'idée d'un principe de la nature humaine – et donc l'interprétation psychologique que Hume donne à la notion d'habitude – et l'idée de cas conjoints – ou d'une répétition « pure » que nous présenterait l'expérience. Autrement dit, les deux sortes de définition que Hume donne de la notion de cause. Aussi le tour de force opéré par Goodman, relativement à la théorie humienne de l'habitude, est-il de montrer qu'une habitude n'est pas produite par l'observation du monde, mais par l'emploi des mots. Et plus encore, que la régularité que nous observons dans le monde n'est pas la cause qu'une certaine idée soit contractée en nous, mais en est si l'on peut dire, la conséquence ; ou plutôt la conséquence des répétitions qui se jouent à un niveau qui est linguistique. Un des résultats de ce raffinement de l'argument humien est d'annuler la possibilité même d'une distinction entre l'expérience et le langage, la part du monde et la part de l'homme<sup>756</sup>.

Paradoxalement ce raffinement de l'empirisme, qui pourrait tout d'abord s'entendre comme une radicalisation d'une forme de scepticisme emprunté à Hume,

755. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 94.

756. Voir par exemple Hume, *Traité de la nature humaine*, I,III,14 : « Quant à ce qui peut être dit, que les opérations de la nature sont indépendantes de notre pensée et de notre raisonnement, je l'admets ; et en effet, j'ai observé que les objets soutiennent entre eux des relations de contiguïté et de succession ; que des objets semblables, peut-on noter, en différents cas, ont des relations semblables ».



aboutit à une reprise du thème kantien de la corrélation. Et en effet ce qui se joue avec la théorie de la projection, c'est bien que le monde et notre expérience finissent par avoir la même forme que notre esprit, entendu comme notre activité linguistique et cognitive. D'où l'importance de cette remarque de Goodman qui fait se corriger mutuellement les défauts du rationalisme et de l'empirisme :

Comme Hume, nous invoquons ici les répétitions passées, en attachant toutefois autant d'importance aux répétitions des termes explicitement employés pour décrire les phénomènes observés qu'aux répétitions dans les phénomènes eux-mêmes. Un peu comme Kant, nous disons que la validité d'une induction dépend non seulement de ce qui est mais aussi de son organisation. Or celle-ci est subordonnée au langage, et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine<sup>757</sup>.

Il faut bien comprendre que ces deux positions se corrigent l'une l'autre. Le défaut du kantisme, est de penser que l'organisation du monde, dont dépend par la suite la validité de nos raisonnements inductifs, est le fait d'une forme à jamais fixée par une liste finie de catégories dans notre entendement humain. Goodman serait près à accepter l'idée que « les conditions de possibilité de l'objet sont les conditions de possibilité de l'expérience », mais il n'est pas prêt à essayer de définir quelles sont ces conditions de possibilité de l'expérience, en ayant recours au procédé d'une déduction<sup>758</sup>. L'organisation du monde dépend de notre langage, qui n'a pas la forme de fixité qu'ont les concepts de notre entendement. Ou plutôt ces concepts sont eux-mêmes du langage, et pour cette raison partagent avec le langage, sa flexibilité. Le défaut de la théorie humienne est de ne pas voir que les répétitions observées dans les phénomènes ne sont pas un critère suffisant de validité inductive, puisque ces répétitions sont elles-mêmes dépendantes de répétitions qui sont à l'œuvre dans notre emploi des mots pour désigner les phénomènes. Autrement dit, le défaut de la théorie humienne est de réintroduire une forme de dualisme entre le monde et l'esprit, ou encore une forme d'indépendance du monde par rapport à l'esprit.

La nouvelle énigme de l'induction vise au contraire à mettre en évidence cette

---

757. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 106.

758. Il est clair qu'ici Goodman est l'héritier du kantisme de C. I Lewis. Voir en particulier Lewis, Clarence Irving, *Mind and the world-order, outline of a theory of knowledge*.

dépendance du monde à la manière dont on s’y réfère. Les régularités que nous observons, « les caractéristiques répétitives de l’expérience », sont celles « pour lesquelles nous avons adopté des prédicats que nous avons pris l’habitude de projeter »<sup>759</sup>. L’idée de nécessité – ou, dans le cadre de l’énigme de l’induction, la forme nomologique de nos énoncés – est bien produite par une habitude, seulement cette habitude est aussi ce à partir de quoi seulement des régularités peuvent être identifiées dans la nature<sup>760</sup>. Comprendre par suite comment cette habitude-là s’est formée, quelle décision a été prise dans l’adoption au départ de certains prédicats, ne relève pas du problème de l’induction, ni de la théorie plus générale des symboles de Goodman<sup>761</sup>. Il est clair en tous cas que la notion d’implantation ne reçoit pas un sens qui serait d’abord psychologique. Si l’histoire de nos pratiques est invoquée, c’est au sens d’un fait statistique concernant notre usage de la langue. Les routes désignant le monde en termes de vert ont été très empruntées, et pour cette raison sont hautement projectibles. La notion d’implantation doit être ainsi entendue en termes extensionnels. Qu’on puisse faire d’autres interprétations (anthropologiques, cognitives) de l’implantation, n’implique pas que dans le cadre de l’énigme de l’induction, la notion d’implantation ne doive d’abord jouer cette fonction argumentative bien définie.

Cette dépendance du monde par rapport au langage, qu’emporte avec elle la théorie de la projection, signifie qu’une manière différente d’étiqueter le monde et de le désigner, produirait par suite un monde différent. Dès lors, il convient de refuser toute conception du langage qui soit solidaire d’un tel dualisme (c’est à dire de cette formule de l’indépendance du monde), ainsi lorsque Hume affirme :

759. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 106.

760. Sans doute la lecture que Goodman fait de Hume manifeste un écart par rapport à ce que Hume affirme lui-même dans le *Traité de la nature humaine*. En particulier, l’habitude est pour Hume un principe de la nature humaine, et en ce sens ne saurait non plus être comme la conséquence de régularités qui se produiraient d’abord dans la nature. La lecture que fait Goodman est cependant assez fréquente, et sans doute une pareille intuition est à l’œuvre dans le texte de Deleuze op cit.

761. C’est ainsi que Goodman disqualifie dans *Langages de l’art* l’explication de la signification littérale comme de la signification métaphorique des termes Goodman, *Langages de l’art*. Il renvoie alors aux mythologues, ainsi qu’aux linguistes et psychanalystes. C’est là peut être qu’une anthropologie devient nécessaire, lorsqu’à une première fois été acté une anthropologisation de la nécessité.

Nous pouvons changer le nom des choses, mais leur nature et leur action sur l'entendement ne changent jamais<sup>762</sup>.

De ce point de vue, la philosophie de Goodman serait davantage mesurable à la présentation que Stanley Cavell fait de la « vision wittgensteinienne du langage », lorsque, affirmant qu'il faut reconnaître les limites et la particularité de la vérité contenue dans cet énoncé de Hume, il affirme encore que pour savoir ce qu'*est* une chose, il faut savoir comment elle est *appelée*<sup>763</sup>. Il y a ainsi un « double écart »<sup>764</sup> dans la façon qu'a Goodman d'associer sa notion d'implantation à la notion humienne d'habitude. D'une part un écart engagé par une confrontation de l'empirisme classique à la thèse kantienne de la corrélation entre esprit et monde, d'autre part un écart qui porte Goodman du côté d'une thèse « d'inspiration vraisemblablement wittgensteinienne »<sup>765</sup> sur l'usage normatif du langage. Il est vrai qu'une des leçons à retenir de *Faits, fictions et prédictions*, c'est l'introduction d'une normativité qui se joue aussi dans notre emploi des mots. Pour reprendre la formule célèbre du §241 des *Recherches Philosophiques* : « C'est dans le langage que les hommes s'accordent. Cet accord n'est pas un consensus d'opinion, mais de forme de vie ».

Dès lors, il revient doublement au langage et au monde organisé par ce langage de porter la culotte de la causalité :

Si j'ai raison, les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage. Une prédiction valide, tout le monde est d'accord, est une prédiction qui s'accorde avec les régularités qu'on a pu observer dans le passé ; comment définir cet accord, voilà la difficulté. J'ai essayé de démontrer qu'il dépend de notre pratique linguistique. La démarcation entre les prédictions (les inductions ou les projections) valides et invalides dépend du monde et de la façon dont les mots décrivent et pronostiquent ce monde<sup>766</sup>.

Au delà de, ou plutôt en rapport avec la question de la validité inductive, ce sont nos activités symboliques en général qui sont concernées par la mise au jour d'une

762. Hume, David, *Traité de la nature humaine*, II,III,1.

763. Cavell, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, p. 261.

764. Nous renvoyons ici à la présentation particulièrement éclairante d'Éléonore Le Jallé, in Le Jallé, Éléonore, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 2014, p. 36 et sq.

765. *Ibid.*, p. 36.

766. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 125.

normativité qui se situe au niveau de nos pratiques elles-mêmes, et non au niveau d'un monde dont on oppose la résistance et l'indépendance<sup>767</sup>. Pour toutes ces raisons, il apparaît que Goodman se rattache davantage encore à une philosophie du langage, qu'au courant de l'empirisme moderne qui se prolonge dans l'empirisme logique.

### 5.2.2 Une sortie hors de l'empirisme ?

Nous avons dans le paragraphe précédent essayé de présenter la distance que la théorie goodmanienne de la projection prend par rapport à la philosophie de Hume, et plus encore par rapport à l'interprétation que Goodman en donne. Il signifie le rejet d'une forme de dualisme (entre l'esprit et le monde, le premier se constituant à partir du second) qui continue de peser sur l'empirisme. Bien que la philosophie de Goodman emprunte à la théorie humienne de l'habitude la forme de sa solution – du moins telle que Goodman en propose dans *Faits, fictions et prédictions*, une traduction possible –, la différence que lui-même remarque entre s'appuyer sur des régularités qui sont dans le monde, ou s'appuyer sur des régularités qui sont dans les mots, a des conséquences importantes, et en premier lieu sur l'idée que chacun se fait de l'expérience ou du monde. En refusant la distinction entre l'esprit et le monde, qui continue d'être à l'arrière-plan d'une théorie de l'habitude, il s'avère que ce que rejette ainsi Goodman soit la distinction entre d'un côté le monde, de l'autre côté un esprit qui lui donne une forme particulière (par exemple, en l'organisant sous la forme de relations causales).

En dernière analyse, comme le remarque Deleuze dans *Empirisme et Subjectivité*, l'empirisme de Hume pourrait être au moins aussi dualiste que la philosophie critique de Kant. Dans l'empirisme humien, une subjectivité se constitue à partir de son expérience d'un monde, qui semble bien en un sens indépendant d'elle. Comme l'énonce parfaitement la phrase citée plus haut, nous aurions pu avoir des mots différents pour désigner le monde (c'est-à-dire en fait avoir un entendement ou un esprit différent), mais « l'action que ces choses ont sur notre entendement ne

---

767. Le chapitre 6 explicite ce point en examinant divers types de corrections, dont l'implantation est une sorte.

change jamais ». Bien qu'étranger à la philosophie de Hume, on comprend néanmoins que l'idée de schème conceptuel ou linguistique (*Framework*)<sup>768</sup> puisse avoir été compatible avec le renouvellement de l'empirisme au 20<sup>ème</sup> siècle si, dès le départ, l'empirisme se construit également à partir d'une distinction entre l'esprit et le monde – ou plutôt entre la nature humaine et la nature à proprement parler, qui présente ses régularités, *de toute façon*. Le schème conceptuel ne désigne-t-il pas en effet une certaine manière d'organiser le monde (par le langage, des outils conceptuels), avec ce présupposé que le monde nous est donné indépendamment de la façon dont on peut par suite (bien que ce par suite désigne une distinction plus logique que chronologique) l'organiser ?

Le renouvellement de l'empirisme au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, qui comportait sa part de critique à l'égard d'une certaine version de l'empirisme naïf, s'est fait sans que ce dernier dogme n'ait jamais été remis en cause. Si dans son célèbre article de 1951<sup>769</sup>, Quine remet en cause deux présupposés de l'empirisme classique (la distinction analytique-synthétique, et une certaine façon de comprendre la confrontation de nos théories aux expériences, comme des tests à chaque fois isolés), il maintient ainsi, sans la remettre en question, une forme sophistiquée du dualisme, qui distingue d'un côté la part relevant de notre activité, et de l'autre une expérience qui serait donnée indépendamment de cette activité – et qui chez Quine est pensée sur le modèle de l'impact ou du stimulus<sup>770</sup>. Donald Davidson dénonce vingt ans plus tard, dans un célèbre article – « Sur l'idée même de schème conceptuel »<sup>771</sup> –, la compromission de l'empirisme contemporain avec un tel dualisme. Plus exactement, il affirme que ce dualisme, le « troisième dogme de l'empirisme », s'organise à partir d'une double métaphore dont il faudrait en fait pouvoir se passer. Il s'agit d'une part de mettre en ordre quelque chose (la nature, le monde, l'expérience, les sensations, irritations, le donné sensible) ; il s'agit d'autre part de faire que notre organisation catégoriale du monde, notre schème conceptuel ou ver-

768. Carnap, Rudolf, *The logical syntax of language*, London, Kegan Paul, Brace, 1937.

769. Quine, « Main Trends in Recent Philosophy ».

770. Sans doute conviendrait-il d'indiquer, que Goodman est beaucoup plus proche de la première philosophie de Quine, dirigée contre une version naïve du positivisme logique, et formulée depuis un point de vue qui est extensionnaliste, que de sa dernière philosophie, qui accepte l'idée d'une naturalisation de l'épistémologie.

771. Davidson, Donald, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, J. Chambon, 1993 (Rayon philo), chapitre 13 « Sur l'idée même de schème conceptuel ».

sion du monde s'accorde<sup>772</sup> avec ce quelque chose, qui est donné indépendamment de la version qui en rend compte (un schème conceptuel étant entendu comme l'ensemble des phrases considérées comme vraies dans un langage). Plus encore que de maintenir une distinction entre le monde et le langage, l'apparence et sa structure, l'empirisme, dans ses versions contemporaines, veut maintenir l'indépendance du monde par rapport au langage, et c'est sur fond d'une telle indépendance seulement, qu'un véritable dualisme se reconstitue en douce. Or pour Davidson, ce dualisme, qui réapparaît dans des philosophies les moins susceptibles de fournir un terrain favorable au mythe du donné (Putnam, Kuhn, Quine, Feyerabend, et par certains aspects de sa philosophie – la métaphore de la construction –, Goodman lui-même), doit être interrogé :

Je voudrais soutenir que ce second dualisme du schème et du contenu, d'un système qui met en ordre et de quelque chose qui attend d'être mis en ordre ne saurait être compréhensible, ni défendable. C'est en soi un dogme de l'empirisme, le troisième dogme<sup>773</sup>.

Peut-être est-il possible de lire ce troisième dogme de l'empirisme, ainsi que le désigne Donald Davidson dans son article, à même le maintien, dans la philosophie de Hume, d'une forme raffinée de dualisme entre l'esprit et le monde, c'est-à-dire une philosophie qui emporte avec elle l'idée que nous puissions, par exemple, changer le nom des choses (adopter un nouveau schème conceptuel), mais pas l'action que ces choses ont sur notre entendement. Au contraire, en montrant que nous ne pouvons observer des régularités dans la nature qu'à la faveur de notre pratique linguistique, il nous semble que Goodman, dès *Faits, fictions et prédictions*, prépare le terrain à une rupture avec l'empirisme, dans ses versions contemporaines. Cette rupture est plus manifeste encore dans *Manières de faire des mondes*, lorsque Goodman fait jouer à plein la thèse de l'indistinction entre version et monde. Aussi, jusqu'à un certain point (ce point est facilement délimitable cependant<sup>774</sup>), la thèse du *worldmaking* nous paraît-elle mesurable à la théorie

---

772. Il est clair qu'utilisant un tel vocabulaire nous ne sommes plus en train de discuter la philosophie de Hume.

773. Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 276.

774. Alors que Davidson fait porter au signe seul, dans sa littéralité, la référence au monde, Goodman montre qu'une théorie du fonctionnement symbolique, c'est-à-dire une théorie de la référence, est une affaire d'ajustement avec la pratique, qui peut prendre des voies retorses.

strictement sémantique proposée par Donald Davidson dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*. Du moins, elles sont mesurables l'une à l'autre, dans la radicalité de leur opposition à une forme cachée de dualisme, avec laquelle l'empirisme au 20ème siècle se trouve, lui, d'emblée compromis<sup>775</sup>.

En transformant les termes de l'énigme de l'induction, en interprétant la notion de régularité à l'aune d'une normativité qui se trouve en réalité dans notre pratique linguistique, il semble que Goodman exprime une nette réticence à faire sienne la thèse de l'indépendance du monde, et partant à jouer le jeu de l'empirisme. C'est d'ailleurs de cette façon qu'Hilary Putnam comprend la philosophie de Nelson Goodman comme un dépassement du projet humien. Plus exactement, Putnam inscrit la philosophie de Goodman – du moins en ce qui concerne ce rejet – dans un courant « passé quasiment inaperçu de la philosophie contemporaine », la reliant à l'idée d'abord défendue par Husserl de *lebenswelt*, puis à Wittgenstein, à Austin, et sans doute aussi à sa propre philosophie.

Au début des dix dernières années du 19ème siècle, certains philosophes se sont mis à rejeter le projet humien – pas simplement le projet de Hume en ce qui concerne la causalité, mais l'entreprise toute entière qui consistait à diviser la réalité mondaine en l'ameublement de l'univers et en nos *projections*. Avec en commun, pour ces philosophes, le rejet – rejet en bloc, des pieds à la tête – de l'entreprise en question et le souci du quotidien, du *Lebenswelt*, de ce à quoi pourrait ressembler une philosophie qui ne serait plus en quête d'un monde

---

Par ailleurs, bien que la philosophie de Goodman puisse refuser le dualisme schème/monde, il n'en demeure pas moins un partisan d'une forme de relativisme conceptuel ; position tout à fait étrangère et même visée dans sa critique, par Davidson. Enfin, il est vrai que chez Goodman le langage est associé à la métaphore de la construction et de la fabrication, or rien de tel n'est à l'œuvre dans la position purement sémantique de Davidson qui cherche plutôt à « rétablir un contact sans médiations avec les objets familiers », p. 289.

775. Dans cet exercice difficile qui consiste à montrer que les perspectives défendues par Davidson et par Goodman sont comparables au moins dans leur rejet d'une certaine forme d'empirisme, et de la conception du sujet spectateur qui lui est associé, nous nous appuyons sur la sorte d'histoire de la philosophie que propose Hilary Putnam dans *Le réalisme à visage humain*, p. 472 : « De nombreux penseurs ont soutenu qu'il faut renoncer à la dichotomie traditionnelle qui existe entre le monde en soi et les concepts que nous utilisons pour y penser et en parler. Pour ne mentionner que les plus récents exemples, Davidson a soutenu que l'on ne peut tracer de distinction entre schème et contenu, Goodman a soutenu que la distinction entre monde et version est intenable, et Quine a défendu la relativité de l'ontologie ». Évidemment une première difficulté d'interprétation apparaît immédiatement si l'on se rappelle qu'une certaine version de l'empirisme quinién est également visée par Davidson, et par Putnam lui-même dans le § 20 suivant « Le plus grand positiviste logique ».

vrai. [...] Wittgenstein et Austin furent des philosophes de cette nature. Nelson Goodman aussi<sup>776</sup>.

Sans doute, par là, est également éclairée une différence importante entre les deux entreprises constructionnalistes, de Carnap dans *l'Aufbau* et de Goodman dans *La structure de l'apparence*. Si *l'Aufbau* reste entièrement caractérisable dans le cadre d'une philosophie de type empiriste (assignable évidemment au mouvement du positivisme logique qui fut un renouvellement de l'empirisme au début du 20ème siècle, mais plus généralement, et comme le remarque Goodman, dans le courant qui remonte à l'empirisme britannique<sup>777</sup>), il semble qu'un premier écart avec l'empirisme soit par contre déjà à l'œuvre dans la reconstruction de *l'Aufbau* que propose Goodman. Certes dans *l'Aufbau*, un principe de tolérance prévaut en ce qui regarde le choix d'une forme logique. En revanche, la volonté de Carnap de rester au plus près du monde tel que nous en faisons l'expérience (la recherche de la priorité épistémologique), milite pour le maintien d'une distinction entre l'expérience et son organisation catégoriale et linguistique. Au demeurant, comme le suggère Seibt<sup>778</sup>, il n'y a qu'à la condition que nous puissions précisément faire une telle distinction, que le principe de tolérance a possiblement un sens. Si, en effet, il n'y avait pas cette indépendance du monde à l'égard de la manière dont nous l'organisons à travers des schèmes conceptuels, la tolérance signifierait une totale licence à constituer des mondes selon notre bon vouloir.

Là contre, l'idée de mesurer le principe de tolérance à la thèse d'origine quinnienne de la dépendance de l'ontologie à l'égard du langage – c'est-à-dire aussi la thèse de l'engagement ontologique – signifie que, s'il y a « des limites à la tolérance de la tolérance », c'est bien parce qu'en adoptant un langage, une logique, ou un schème conceptuel, on s'engage à l'égard du monde, qui n'a pas d'existence

---

776. *Ibid.*, p. 177.

777. « It belongs very much in the main tradition of modern philosophy, and carries forward a little the effort of the British Empiricists of the eighteenth century » Goodman, *Problems and projects*, p. 22.

778. Seibt, Johanna, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, no. 3, 1997, p. 321 : « Carnap endorse the foundationalist assumption that experience is given not taken [...] What is given in experience (eg., the stream of elementary experiences in the Aufbau) can be categorially structured in a variety of ways ; what is given is the content of experience to which differents forms of conceptual organization may be applied ».



indépendamment de la façon dont nous le façonnons. Si cette thèse peut d'abord paraître contre-intuitive, elle n'en constitue pas moins le cœur de la réorganisation proposée par Goodman du programme constructionnel de Carnap. Il est sans doute utile de remarquer que la thèse qui semble au départ très relativiste du *worldmaking* est pourtant radicalement intolérante : en l'absence d'une expérience donnée, indépendante de tout schème conceptuel, toutes les contraintes normatives vont reposer sur des décisions de type constructionnel (le choix d'une base et d'une relation logique, d'une logique, et d'un concept pour nos définitions dans *La structure de l'apparence*, les décisions projectives dans *Faits, fictions et prédictions*). Autrement dit, alors que l'entreprise carnapienne est bien un essai de constitution du monde, tel que ce monde nous apparaît dans une expérience phénoménale, pensée comme indépendante de la théorie de la constitution (et pour cette raison reconduisant le dualisme), le constructionnalisme goodmanien anticipe déjà la thèse du *worldmaking*<sup>779</sup>. Cette interprétation de *La structure de l'apparence* est cohérente avec la critique, qui y est aussi déjà esquissée par Goodman, du mythe du donné.

Ni *La structure de l'apparence*, ni *Faits, fictions et prédictions* ne sont, en ce sens, solidaires de ce troisième dogme de l'empirisme que dénonce Davidson. Une question qu'il faudrait pouvoir alors poser est bien sûr ce qu'il reste de l'empirisme dans une philosophie qui aurait dénoncé jusqu'à cet ultime dualisme entre monde et version. C'est ce que remarque Donald Davidson en affirmant qu'il s'agit là non seulement du troisième dogme, mais plus encore du dernier dogme de l'empirisme.

Car si nous l'abandonnons, il n'est pas évident qu'il reste quoi que ce soit de distinctif qu'on puisse encore appeler empirisme<sup>780</sup>.

La force du texte de Davidson est de montrer que ce pas de plus du côté de la critique du mythe du donné signifie, en vérité, un abandon définitif de la notion de

---

779. *Ibid* : « If we further assume that such structural aspects of experience are introduced by convention, then we are left with an apparently absurd result – adopting a certain type of structural description of the world amounts to generating the world described. This seemingly absurd thesis is the core of Goodman's reorganization of Carnap's constructionnal program, which centrally involves the rejection of any distinction between the form of experience and its given content ». Il faut toutefois remarquer que Seibt comprend cette sortie de l'empirisme comme une réorientation de la question ontologique et d'une métaphysique mise au contact du pragmatisme américain, et non comme un pas fait du côté d'une philosophie du langage.

780. Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 276.

donné ou de monde (entendu d'un monde maintenu séparé ou hors d'atteinte du langage), et partant doit s'entendre aussi comme un pas en dehors de l'empirisme.

Il me semble donc que la substitution par Goodman de la notion d'implantation à la notion empiriste d'habitude, en tant que l'implantation, contrairement à l'habitude, n'est pas l'enregistrement de régularités observés dans le monde, mais le résultat de nos pratiques linguistiques, marque une réelle rupture avec l'empirisme humien, si ce n'est une sortie définitive hors de l'empirisme, auquel bien que de façons différentes Quine et Carnap restent par exemple attachés. C'est ainsi que l'on peut comprendre la différence de leurs positions respectives sur les problèmes de la ressemblance ou des espèces naturelles : Carnap s'attachant à l'idée de « positionalité » (le prédicat « *vleu* » étant pour Carnap un prédicat positionnel, c'est-à-dire *dérivé*, épistémologiquement non premier), Quine retrouvant une forme d'innéisme, solidaire chez lui d'un solide empirisme (ainsi de la référence à la théorie de l'évolution, et de l'utilisation qu'il fait de la notion de stimulus), alors que Goodman s'engage du côté d'une philosophie du langage et d'une théorie de la symbolisation, qui rend difficilement pensable le maintien d'un dualisme entre langage et monde. Ce rapprochement « de circonstances » entre Davidson et Goodman, et qu'a remarqué par exemple Putnam<sup>781</sup>, ne signifie cependant pas que la théorie symbolique de Goodman soit assimilable à une théorie strictement sémantique<sup>782</sup>. Pas davantage ne doit-il nous rendre aveugles au fait que la métaphore de la construction ou de la fabrication, à laquelle la philosophie de Goodman reste attachée, est ce qui est visée aussi dans l'article de Davidson.

### 5.2.3 A propos d'un scepticisme goodmanien.

Nous avons essayé de montrer que la notion d'implantation ne saurait être rapportée à celle d'habitude, puisque cette dernière prend un sens dans un cadre

---

781. Putnam, *Le réalisme à visage humain*, p. 472.

782. Laquelle est peut-être encore enfermée dans un dernier dogme, qui confond langage et vérité. Sur ce point voir, Hacking, *Historical ontology* chapitre 11 « Langage, Truth, Reason ». Hacking propose en particulier de distinguer entre deux choses : le fait d'être candidat à la vérité et le fait d'être vrai ou faux. Prendre en compte les façons différentes qu'ont nos énoncés d'être candidats à la vérité permet de comprendre une forme de relativité conceptuelle et surtout une sensibilité au contexte que n'autorise pas la thèse sémantique de Davidson.

empiriste peut-être étranger à la philosophie de Goodman. Une question qui se pose alors est de savoir s'il faut rattacher la notion d'implantation à une forme de conventionnalisme. Un tel conventionnalisme pourrait en effet être entendu comme la véritable marque de l'indétermination de l'esprit par la nature. Autrement dit, si le concept d'implantation est proposé comme une façon de résoudre un problème qui est, compris dans sa véritable radicalité, profondément sceptique<sup>783</sup>, n'est-ce pas que la solution proposée à l'énigme de l'induction, est une solution qui est elle aussi profondément sceptique. Il faudrait alors rattacher la notion d'implantation à celle d'habitude, non pour des motifs qui ont trait à son origine empiriste, mais pour des raisons qui ont trait à sa tonalité en réalité sceptique.

Le danger serait alors de rapporter la notion goodmanienne d'implantation à une notion de type communautaire si, comme nous venons de le montrer, ce n'est pas une notion qui puisse recevoir un sens psychologique. Nous pouvons trouver dans le texte de Kripke, *Règles et langage privé*, l'esquisse d'une telle interprétation. De façon plus générale, cette interprétation nous renvoie à une compréhension en réalité déflationniste de la philosophie, dont nous avons en introduction évoqué la possibilité. Nous allons dans ce paragraphe exposer la forme qu'une telle interprétation peut prendre, rapportée au problème de l'induction. Nous pouvons rapidement en présenter le motif principal : puisque rien dans l'expérience ne justifie que nous utilisions le prédicat « vert » plutôt que le prédicat « *vleu* », il revient à une décision explicite de la communauté, qui est elle-même définitionnelle de l'appartenance à cette communauté, d'utiliser ce prédicat « vert ». Une telle interprétation est d'autant plus plausible, qu'elle est compatible avec la notion que nous avons déjà commentée de « décision projective ». Le cœur du problème cependant est d'explicitier le type de décision dont il s'agit, et en dernière analyse il s'agira de distinguer d'un usage logique de la notion de décision projective, un usage social qui nous paraît étranger à la philosophie de Goodman.

L'usage que Kripke fait de cette notion de décision doit être rapporté à une forme d'argument que Kripke identifie comme celui de « l'inversion du conditionnel ». L'énigme de l'induction met en concurrence deux types de prédictions « toutes les émeraudes sont vertes », « toutes les émeraudes sont *vleues* » qui en

---

783. Voir chapitre 3, [3.2.2].

raison de la meilleure implantation du vert sur le *vleu* n'ont pas le même degré de projectibilité. Pour le dire encore autrement, la première seulement des hypothèses est de forme nomologique, dans la mesure où elle est une hypothèse que l'on a l'habitude de projeter. C'est ici que l'argument de Goodman prend la forme repérée par Kripke de « l'inversion du conditionnel ». Plutôt que de montrer qu'on projette une hypothèse parce qu'elle a une forme de loi (qu'il faut par la suite essayer de définir), on montre qu'une certaine hypothèse a une forme nomologique, précisément du fait que c'est une hypothèse qu'on a l'habitude de projeter. Une hypothèse comme celle des émeraudes *vleues* est aussi mal implantée, et donc aussi peu projectible, qu'une hypothèse sur la couleur des pièces de monnaie que j'ai dans ma poche : ce ne sont tout simplement pas des hypothèses que nous avons l'habitude de projeter. Aussi l'implantation d'un prédicat ou d'une hypothèse, et par conséquent leur projectibilité, sont les raisons de leur validité :

La raison pour laquelle les prédicats valables bénéficient seuls d'une solide implantation est justement que les prédicats bien implantés sont, de ce fait, devenus des prédicats valables<sup>784</sup>.

Il ne s'agit pas là d'une explication de type cosmique, comme nous l'avons déjà montré, mais seulement un fait concernant l'histoire de nos prédictions, un fait grammatical en quelque sorte.

« L'inversion du conditionnel », telle que Kripke en identifie la forme, comme un argument philosophique d'une nature particulière, fait fond sur ce type d'analyse grammaticale. L'inversion du conditionnel consiste en un renversement des priorités sous la forme d'un chiasme qui tend à mettre sur un même plan justification et description, fondation et pratique. Kripke identifie une telle inversion à l'œuvre dans des analyses comme celles de Wittgenstein [« Ce n'est pas parce que nous saisissons tous le concept d'addition que nous disons  $12 + 7 = 19$  etc. ; nous disons que nous saisissons tous le concept d'addition parce que nous disons  $12 + 7 = 19$  etc. »], ou encore de Hume [« Le feu et la chaleur ne sont pas liés constamment parce que le feu est la cause de la chaleur ; le feu est la cause de la chaleur parce qu'ils sont constamment liés »]<sup>785</sup>. Dans les termes de l'énigme du

784. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 107.

785. Kripke, *Règles et langage privé*, p. 110

*vleu*, l'inversion du conditionnel équivaut bien à un renversement de cette sorte : « Ce n'est pas parce que le prédicat « vert » est un prédicat authentique que nous utilisons le prédicat « vert » , c'est parce que nous utilisons le prédicat « vert » que c'est un prédicat authentique ».

Plus encore, l'argument de l'inversion du conditionnel suppose un renversement de notre regard sur le problème du fonctionnement. L'argument implique en effet que nous ne cherchions pas de raisons, impossibles à donner (c'est le résultat du paradoxe sceptique) pour le fonctionnement, mais plutôt que nous trouvions des critères extérieurs du fonctionnement. C'est ce qui est à l'œuvre dans une théorie comme celle de Hume qui, exposée ainsi, prend une coloration nettement falsificationniste :

Au lieu de considérer les connexions causales comme premières, et d'en faire découler les régularités observées, le philosophe humien pose la régularité comme première, et – contrapasant son regard – observe que nous renonçons à une hypothèse causale lorsque la régularité correspondante est niée par un contre-exemple probant<sup>786</sup>.

De même, la solution au paradoxe de Wittgenstein, reformulée par Kripke en termes d'addition ou de quiddition, nécessite une contraposition du regard, afin que ce soit le type de réponse apporté à la question arithmétique posée, qui permette de décider si l'individu maîtrise ou non le concept d'addition.

Une conséquence importante de cette manière de raisonner est la fonction privilégiée que reçoit une preuve négative, et donc tout type de dysfonctionnement ou de déviance. Alors qu'une bonne réponse laisse toujours planer un doute (il pourrait être en train de quidditionner sans que l'on s'en perçoive), une mauvaise réponse n'en laisse pas (à supposer qu'il ne fasse pas d'erreur de calcul, mais c'est là d'ailleurs une supposition très problématique) : l'individu ne maîtrise pas notre règle d'addition ; un peu de la même façon que dans l'interprétation falsificationniste de Hume, une priorité épistémique est accordée à tout exemple négatif sur un exemple positif. Ce serait là la fonction du *vleu* dans l'énigme de l'induction,

---

786. *Ibid.* Voir aussi Hume, *Traité sur la nature humaine*, I.III.6 : « Peut-être apparaîtra-t-il finalement que la connexion nécessaire dépend de l'inférence, au lieu que l'inférence dépende de la connexion nécessaire ».

que d'entraîner le type de scepticisme qui obligerait à s'en remettre à une solution sceptique comme celle de l'inversion du conditionnel, et partant s'en remettre, par une contraposition du regard, à l'examen de critères extérieurs. C'est précisément la considération de tels critères extérieurs qui introduisent la dimension sociale ou conventionnaliste de l'interprétation que donne Kripke du concept d'implantation.

En effet, une autre conséquence de l'argument du conditionnel inversé est la fonction négative d'élimination des prédicats qui sont mal implantés, soit l'exclusion d'une certaine forme de vie, d'individus qui utiliseraient contre la pratique courante, ce genre de prédicats. Comme le formule Kripke :

Notre conditionnel exprime schématiquement une restriction du jeu collectif qui consiste à attribuer à quelqu'un du groupe la compréhension d'un certain concept : si l'individu en question cesse de se conformer à ce que la collectivité ferait dans les mêmes circonstances, celle-ci ne pourra plus lui attribuer ce concept<sup>787</sup>.

On comprend aussi quel autre sens il faut attribuer à l'expression « conditionnel » dans la présentation qu'en fait Kripke. Utiliser le prédicat sanctionné par la pratique d'une communauté est une condition non seulement de sa validité, mais aussi de l'inscription de l'individu au sein de cette communauté ; partant c'est cette inscription elle-même qui devient conditionnelle.

Nous intégrons ainsi les individus à titre conditionnel à la collectivité, aussi longtemps que leurs comportements déviants ultérieurs ne les en excluent pas<sup>788</sup>.

Les *vleulocuteurs* sont un exemple d'individus qui ont des comportements déviants, et qui par conséquent doivent être exclus de notre forme de vie. Inversement l'ensemble des réponses consensuelles d'une communauté d'individus, est ce qu'il faut appeler pour Kripke « forme de vie ».

Il est certain que l'énigme du *vleu*, dans sa formulation, mais aussi dans la réponse qui y est rapportée (l'implantation, et les régularités observées à même notre emploi des termes), n'est pas complètement étrangère à un argument de cette sorte,

---

787. *Ibid.*, p. 112.

788. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 112.

qui « engage une réflexion philosophique sur la pratique de notre communauté »<sup>789</sup>. Kripke, et par suite Hacking<sup>790</sup>, définissent une solution sceptique à un problème sceptique comme une solution qui fait appel à des ressources ou critères extérieurs. Pour Hacking, le concept d'implantation est quelque chose d'externe au problème posé par la validité inductive, c'est-à-dire qu'il est externe aussi bien à la méthode logique d'inférence, qu'à une propriété qui serait celle du vert et ne serait pas celle du *vleu*. Cette externalité peut par suite recevoir, comme chez Kripke une coloration sociale, ou dans l'interprétation qu'en fait Hacking une coloration « ethnocentrique ». Aussi le concept d'implantation jouerait-il chez Goodman, le même rôle sceptique que Hacking et Kripke attribuent au concept d'habitude chez Hume, sur lequel il serait calqué.

Cette lecture a certes quelque chose de stimulant – notamment du point de vue des usages anthropologiques ou sociologiques qui peuvent être faits de la notion d'implantation. Néanmoins, il convient de distinguer ces usages, de ce qui est véritablement à l'œuvre dans l'énigme de l'induction. En particulier, sont étrangères à l'argument de Goodman certaines des conséquences qu'en tire Kripke et qui servent de fond à ce qu'il appelle justement la solution sceptique. Il n'est pas sûr par exemple que l'implantation puisse être comprise comme le consensus d'une communauté linguistique, ou une décision explicite<sup>791</sup>. Lorsque nous avons précédemment fait usage des notions de « forme de vie » ou de « jeu de langage », ce n'était pas afin de faire ressortir la dimension sociale ou communautaire de la notion d'implantation mais bien plutôt afin de rendre plus clair que cette notion avait un sens linguistique, et que le problème concernant l'induction était également un

789. C'est également le sens de la distinction faite par Sider entre un prédicat transversal anormal et arbitraire, et un prédicat construit normalement. Sider qualifie ce dernier prédicat de « subjectif », non pas au sens où il serait privé mais au sens d'un prédicat « qu'utilisent tous les sujets d'une même communauté », voir Gabriel, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas*, p. 164, et Sider, Theodore, *Writing the Book of the World*, Oxford University Press, New York, 2011.

790. Elgin, Catherine Z., *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, vol. 2/4 Nelson Goodman's New Riddle of Induction, New York London, Garland Publishing, 1997, p. 276.

791. D'ailleurs Hacking le reconnaît lui-même, lorsqu'il écrit : « La solution sceptique de Goodman est une invocation beaucoup moins romantique du social que celle de Kripke. Elle concerne les mots qu'il écrit et la fréquence avec laquelle les gens les profèrent réellement. L'incidence historique de la profération est ce qui distingue les prédicats sains de ceux qui ne le sont pas ». Voir Hacking, *Le plus pur nominalisme*, p.96.

problème concernant la signification.

Il y a deux arguments que nous pouvons opposer à l'interprétation sceptique de la solution que propose Goodman au problème de l'induction<sup>792</sup> :

1. Le premier argument s'oppose à l'interprétation conventionnaliste forte de la mécanique projective. En réalité, comme nous l'avons vu en analysant le mécanisme de l'induction cachée, il n'y a pratiquement jamais de décisions projectives qui ne soient prises de manière explicite, sauf à considérer les cas où comme le remarque Goodman l'on invente une nouvelle notation. C'est dire qu'il n'y a pas de conventionnalisme chez Goodman, au sens où Kripke identifie une forme de conventionnalisme à l'œuvre dans les *Recherches Philosophiques* de Wittgenstein à partir d'un commentaire de la « scène d'instruction ». En particulier, il n'y a pas d'accord qui puisse être, ou ait été conclu entre les différents membres d'une communauté pour utiliser le prédicat « vert » plutôt que le prédicat « *vleu* » ; de même, il n'y a pas d'accord qui puisse être conclu entre les *vleulocteurs*, entendu qu'il y ait même un sens à parler de *vleulocuteurs*. Si Goodman parle de « décision projective », c'est avant tout afin de briser la symétrie entre les prédicats « vert » et « *vleu* » établie à partir de leur seule confrontation aux faits, c'est-à-dire aux observations passées. Les notions de « décision projective » ou « d'implantation » indiquent une certaine fonction jouée par le langage dans l'argumentation : à savoir que pour définir la notion de projectibilité, nous devons considérer comme matériel à notre disposition, le répertoire des projections passées. A la différence de ce qui se passe lorsque nous inventons une notation (par exemple la labanotation pour les mouvements chorégraphiques), dans un langage ordinaire toutes les décisions projectives nécessaires à une bonne découpe de la nature par le langage ont toujours déjà été prises. Il n'y a pas de sens à faire appel ici à des décisions explicites (sauf pour régler à l'occasion, et alors ces décisions sont la plupart du temps la sanction d'un usage passé, certaines ambiguïtés ou innovations sémantiques). Sans suivre jusqu'au bout la critique que Cavell fait de *Règles*

---

792. Et non pas du problème, car l'on doit à Kripke une distinction claire entre un problème et une solution sceptique



*et langage privé*, on peut signaler que le type d'accord qu'il y a entre les locuteurs d'une langue, est un accord plus harmonieux qu'un accord qui ne serait que le résultat d'une convention<sup>793</sup>.

2. Le second argument regarde la manière dont Hacking et Kripke considèrent que l'implantation est une notion qui est en réalité extérieure au problème sceptique posé par l'induction – extérieure car se référant, comme l'habitude pour Hume, au comportement humain lui-même, et non à la définition des prédicats (analyse sémantique) ou aux règles inférentielles proprement dites (analyse syntaxique). Or comme nous venons de le voir, il est définitionnel d'une solution sceptique qu'elle soit extérieure à la manière dont le problème est formulé. Il n'apparaît pourtant pas que le concept d'implantation soit en fait un concept qui soit extérieur au problème posé par l'induction. Comme le rappelle Goodman, le dossier des prédictions passées fait partie des pièces qui sont à notre disposition lorsque nous examinons la projectibilité d'un prédicat. Il ne s'agit donc pas d'avoir recours à la notion d'implantation comme à une notion qui viendrait régler de l'extérieur un problème qui n'admettrait sinon aucune solution. Plutôt s'agit-il de bien mesurer l'ensemble des informations qui sont, depuis le départ, à notre disposition. Cette solution est l'interprétation pragmatiste d'un projet constructionnaliste (un tel tour pragmatiste est à l'œuvre dès *La structure de l'apparence*), et non une solution que l'on puisse qualifier d'extérieure au problème posé, et ce faisant sceptique.

Il est d'ailleurs essentiel à la philosophie de Goodman que l'implantation soit un critère de correction interne à un système particulier (la projection de certains prédicats, ou comme nous allons le voir la mesure du réalisme pictural) et non, pour reprendre le vocabulaire de *La structure de l'apparence*, une hypothèse extra-systématique. Dès lors, toute interprétation sceptique de la notion d'implantation, entendue par là que la notion d'implantation serait un critère de correction ou de validité extérieur aux inférences proprement dites, serait en tension avec la philosophie de Goodman, si celle-ci s'origine bien dans un projet constructionnaliste pour lequel précisément on recherche des critères de corrections qui soient internes à

---

793. Cavell, Stanley, *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?* Paris, Gallimard, 2009, p. 317.

nos constructions. A cet égard, la notion d'implantation, en tant que *good-making factor*, n'est pas un critère qui serait davantage externe au problème posé, que ne le peuvent être des considérations de simplicité ou d'économie dans le cadre de l'argument de l'ajustement mutuel, caractérisé pourtant par Hacking comme une « analyse interne » du raisonnement inductif<sup>794</sup>. En dernière analyse, il pourrait s'avérer être une mauvaise façon de poser le problème que de penser qu'avec la notion d'implantation, Goodman apporterait à l'énigme de l'induction une solution qui lui serait extérieure. Quel type de solution accepterions-nous alors comme une solution qui ne serait pas sceptique, c'est-à-dire qui ne serait pas externe ? N'est-ce pas plutôt l'entreprise qui vise à fonder l'inférence inductive sur un supposé ordre cosmique, ou un Dieu tutélaire, qu'il faudrait qualifier d'externe ?

L'interprétation sceptique de la notion d'implantation repose sur une double caractérisation : de la solution tout d'abord, en tant que la solution serait désignée comme extérieure au problème, de la notion elle-même ensuite, en tant que l'implantation qualifierait une décision explicite, ou un accord de type communautaire sur les usages que nous sommes en droit de faire ou non. Ainsi caractérisée, la notion d'implantation serait rendue mesurable aux notions humienne *d'habitude*, et wittgensteinienne *d'usage* telle que Kripke en restitue la fonction argumentative dans le contexte d'un problème concernant la causalité, et d'un problème concernant la signification. En montrant que cette double caractérisation est en fait problématique (un travail que nous avons effectué pour la seule notion d'implantation, mais qui devrait être étendu – si cela était à la portée de notre travail – aux deux autres notions d'usage et d'habitude), nous avons essayé de rendre la notion d'implantation la moins perméable possible à pareille interprétation sceptique.

La portée de cet argument est double. Il s'agissait tout d'abord de ne pas retrouver avec le scepticisme un terrain possible sur lequel la notion d'implantation pouvait être rapportée à celle humienne d'habitude – non pas en vertu de leur contenu, mais du point de vue d'une forme plus générale d'argumentation (un recours problématique à l'habitude, pourrait-on dire). Il s'agissait ensuite de rappeler que la philosophie de Goodman, bien qu'elle puisse par moment prendre un

---

794. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, « On Kripke's and Goodman's Uses of Grue » p. 215.

tour sceptique, n'est pas cependant une philosophie sceptique susceptible d'être interprétée en un sens relativiste ou conventionnaliste. Nous n'avons pas à faire le choix entre l'impossibilité de formuler une réponse [*nothing goes*] et la possibilité (mais qui est solidaire de la première) d'y apporter n'importe quelle réponse que ce soit [*anything goes*]. En dernière analyse le véritable terrain de la notion d'implantation, n'est ni celui de l'empirisme, ni celui du scepticisme, mais bien celui d'une théorie des symboles. Goodman le rappelle en conclusion de l'essai de 1954 :

Si j'ai raison, les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage<sup>795</sup>.

### 5.3 Implantation et fonctionnement symbolique : le cas du réalisme pictural

*Que Goodman écrive sur l'art ou sur l'induction, il prise toujours la conformité avec les pratiques effectives qui se sont développées au cours de l'histoire.* Hilary Putnam, *Le réalisme à visage humain*

---

La théorie de l'implantation présentée par Goodman dans *Faits, fictions et prédictions* a un usage en dehors du terrain qui est celui de la résolution de la nouvelle énigme de l'induction. Un peu comme la théorie de la projection en vient à désigner une figure de pensée de la théorie goodmanienne des symboles (pour penser l'induction, la métaphore, les systèmes notationnels, l'apprentissage de la langue), la notion d'implantation est réutilisée par Goodman afin de briser, lorsqu'une explication est attendue, une certaine forme d'arbitraire emportée par sa conception du fonctionnement symbolique. Comme nous l'avons d'ailleurs remarqué (4.3.1), la notion d'implantation intervient au titre d'un moment de cette figure de pensée qui en compte trois : 1° la mise en évidence d'une symétrie, 2° l'appel à l'usage passé, 3° la dépendance de la notion de projectibilité par rapport à celle d'implantation.

---

795. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 125.

La discussion du réalisme pictural dans *Langages de l'Art* présente un cas intéressant d'usage de la notion technique d'implantation, en dehors du cadre fourni par l'énigme de l'induction et de sa résolution. Nous consacrons ainsi ce paragraphe à un commentaire de l'explication que Goodman en propose. Il s'agit par là de montrer la parenté qui relie les deux problèmes de l'induction et du réalisme des images, une parenté qui concerne tant leur formulation, que leur résolution dans une théorie du fonctionnement symbolique. Par ailleurs, il est clair qu'une explication de la notion de réalisme pictural, introduit au problème du réalisme, entendu en un autre sens, métaphysique ou épistémologique, et qui sera celui discuté au dernier chapitre. Une interprétation symbolique forte de la dépeintion a d'importantes conséquences relativement au problème de la perception, et détermine aussi le type de réponse que l'on peut fournir à la question épistémologique de notre accès au monde. Nous anticipons ici sur des arguments qui seront plus longuement développés au cours de ce paragraphe.

### 5.3.1 Le problème de la dépeintion<sup>796</sup>

Nous avons fourni au chapitre 2 une présentation succincte du problème du réalisme pictural, en le rapportant à la doctrine des échecs. Nous avons montré qu'une image qui fonctionne correctement, c'est-à-dire une image que nous interprétons comme réaliste, est une image qui appartient à un système de représentation que nous maîtrisons. Pour faire apparaître cette dimension symbolique de la représentation picturale, Goodman propose dans *Langages de l'Art* de considérer deux images, une que nous sommes capable de lire et de comprendre, une autre image qui possédant le même niveau général d'information, est mal implantée, c'est-à-dire qui appartient à un système de représentation qui ne nous est pas familier, et qui pour cette raison nous apparaît stylisée ou artificielle. Dans le contexte d'une discussion sur le réalisme pictural, l'argument des images équivalentes, et plus exactement l'interprétation d'une image figurée selon une perspective inversée jouait la fonction dévolue au prédicat « *vleu* ». Aussi avons-nous déjà quelque

---

796. Le terme de dépeintion est la traduction dorénavant retenue du mot anglais « *depiction* ». Le terme de dépeintion désigne le pouvoir représentatif des images. La traduction par dépeintion permet de rendre la neutralité du terme anglais eu égard à la variété des images.

peu anticipé sur ce développement, montrant la parenté entre l'énigme de l'induction et le problème du réalisme pictural. Nous voudrions pourtant revenir dans le détail de l'argumentation, et rapporter également ce problème à la théorie générale de la dénotation et de la dépicition que propose Goodman dans *Langages de l'Art*. C'est bien sûr aussi l'occasion de situer Goodman au sein du débat important qui oppose, encore aujourd'hui, les tenants d'une conception symbolique de la dépicition et les tenants d'une conception perceptuelle ou illusionniste de la représentation picturale<sup>797</sup>.

L'essentiel du débat contemporain sur le réalisme pictural s'est cristallisé autour de la question de savoir si une théorie de la perception est à même de rendre compte, par elle seule, de la nature représentative des images, ou bien si au contraire notre compréhension des images est dépendante d'une théorie du fonctionnement symbolique. Il convient de remarquer que le premier chapitre de *Langages de l'Art* a en grande partie défini les termes de ce débat.

Selon la première approche, notre manière ordinaire de comprendre des images, et partant, le fait qu'il y ait des images qui soient pour nous plus ou moins réalistes, est sous la dépendance d'une théorie de la perception, c'est-à-dire en fait des lois de l'optique. Cette théorie connaît plusieurs formulations différentes, qui toutes se rejoignent dans l'idée que ce qui fonde la nature représentationnelle d'une image est un « processus physique de reflet »<sup>798</sup>. Une telle théorie perceptuelle de la représentation embrasse donc pour partie l'idée que l'image ressemble à ce qu'elle représente et que ce qui fonde cette ressemblance nous est donné par les lois de l'optique. Par ailleurs, cette théorie repose sur une certaine conception de l'imitation. Dans ses versions les plus élaborées, cette théorie est justifiée par des considérations optiques, c'est-à-dire adossées aux lois de la perspective. L'image est ainsi comprise comme une section plane du cône optique qui, dans une situation perceptuelle spécifiée, relie notre œil à l'objet perçu. Connue depuis la Renaissance, la théorie de la perspective est aujourd'hui interprétée comme une forme d'illusion-

797. Sur ce débat important en philosophie et plus particulièrement en esthétique contemporaine nous disposons maintenant de plusieurs ouvrages de référence. Blanc-Menon, Laure, *La question du réalisme en peinture. Approches contemporaines*, Paris, Vrin, 2009 ; Lopès, Dominic, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014 (Aesthetica) ; Lopès, « Le réalisme iconique ».

798. Goodman, *Langages de l'art*, p. 67.

nisme, qui connaît d'autres modalités que la figuration en perspective (ainsi par exemple de la réalité simulée). Toutefois l'illusionnisme n'est qu'une généralisation de la théorie de la perspective qui repose en dernière analyse sur un présupposé commun, à savoir que le fondement de la représentation est un processus d'illusion de type perceptuel. L'idée centrale de l'illusionnisme consiste à démontrer que les images produisent certains types d'illusion perceptuelle de natures diverses qui déclenchent chez les spectateurs des expériences visuelles non véridiques. Ainsi, voir une image peinte selon les lois de la perspective, dans certaines conditions perceptuelles bien définies, nous donne l'illusion que la scène ou l'objet qui se trouve dépeint ne se situe pas sur le plan de l'image mais devant nous. La peinture en trompe-l'œil ou encore le cinéma en couleurs fournissent des modèles de l'illusionnisme. Théorie de la perspective, théorie de la mimesis, théorie de l'illusion ne sont que différentes versions d'une même entreprise que Nelson Goodman pense vouée à l'échec. En bref, cette entreprise vise à fonder la nature représentationnelle des images sur leurs propriétés physiques, et en particulier sur des propriétés perceptuelles. Le premier chapitre de *Langages de l'Art*, « Refaire la Réalité », doit se comprendre comme une critique de cette théorie perceptuelle de la représentation picturale, dans ses différentes formulations, et en particulier de certaines des notions qu'une telle théorie présuppose : la ressemblance ou la réalité<sup>799</sup>.

Cette critique entend en premier lieu démontrer que ce qui constitue le cœur de la dépeinture ou représentation picturale n'est pas la ressemblance mais la référence. Par après la position de Goodman sur la dépeinture pourra être décrite comme une théorie symbolique de la représentation.

---

799. Il est clair que cette critique eut une influence considérable dans le champ de la philosophie contemporaine de l'art, et qu'elle contribua à reformuler le problème posé par la dépeinture. C'est ce dont témoigne par exemple la propre évolution de Beardsley sur ces questions : « Il devenait évident que l'analyse proposée du concept le plus important et le plus difficile, celui de dépeinture, exigeait un émondage radical pour rendre compte d'une manière adéquate d'un certain nombre de points : par exemple le fait de distinguer entre dépeindre une image et simplement la copier ; ou que deux impressions tirées successivement d'une même plaque gravée, en dépit de leurs similitudes, ne se dépeignent pas l'une l'autre ; ou que des objets et des états de choses qui n'ont jamais existé puissent être dépeints et même d'une façon très réaliste ; ou que des caricatures et des fantaisies cubistes puissent représenter [...] Les problèmes liés à la représentation culminèrent lors de la publication du livre de Nelson Goodman *Langages de l'art* qui a vivement récusé l'hypothèse prédominante – je devrais dire, en fait, universelle – selon laquelle la représentation picturale implique nécessairement une ressemblance », in Cometti, Morizot et Pouivet, *Esthétique contemporaine*, pp. 61-62.

Le fait est qu'une image, pour représenter un objet, doit en être un symbole, valoir pour lui, y faire référence ; mais aucun degré de ressemblance ne suffit à établir le rapport requis de référence. La ressemblance n'est d'ailleurs nullement nécessaire pour la référence ; presque tout peut valoir pour presque n'importe quoi d'autre. Une image qui représente un objet – ou une page qui le décrit – y fait référence et, plus particulièrement, le dénote. La dénotation est le cœur de la représentation et elle est indépendante de la ressemblance<sup>800</sup>.

Autrement dit, la dépeintion doit être comprise comme une forme de dénotation d'une nature particulière<sup>801</sup>. Description et dépeintion sont deux formes différentes de dénotation, et en tant que telles, elles sont relatives et « des produits de la stipulation »<sup>802</sup> : une image, comme une description valent pour l'objet représenté, sont avec lui dans un rapport de lieutenance. Goodman insiste sur le fait que ce rapport lui-même, dans le cas de la dénotation, n'a pas d'abord une base perceptuelle. Contrairement à ce qu'on pourrait penser il est stipulé, de sorte qu'étant donné un système représentationnel, il existe un rapport de corrélation entre l'image et la chose, qui n'a pas de fondement physique :

Toute image ou peu s'en faut, peut représenter à peu près n'importe quoi ; c'est-à-dire que, étant donnés une image et un objet, il existe d'ordinaire un système de représentation, un plan de corrélation, relativement auxquels l'image représente l'objet<sup>803</sup>.

Étant donnés certains principes de corrélation appropriés, un paysage de Constable peut fournir une très grande quantité d'information sur un éléphant rose<sup>804</sup>.

---

800. Goodman, *Langages de l'art*, p. 35.

801. Cette différence est spécifiée par Goodman au § (VI, 1) « Image et paragraphe » *Ibid.*, pp. 269 et sq. Elle est dépendante d'une analyse des systèmes symboliques et plus exactement de la syntaxe de ces systèmes. Un système représentationnel ou imagé est un système syntaxiquement dense. « Un schéma n'est représentationnel qu'autant qu'il est dense ; et un symbole est une représentation seulement s'il appartient à un schéma dense d'un bout à l'autre ou à une partie dense d'un schéma partiellement dense », p. 270.

802. *Ibid.*, p. 65.

803. *Ibid.*, p. 63.

804. Goodman, *Problems and projects*, p. 145, nous traduisons. Ce qui ne veut évidemment pas dire que nous avons intérêt à adopter un tel principe de corrélation très extraordinaire. En vérité un tel système de corrélation est comparable à une organisation du monde en termes de *vleu*, ou à un système constructionnel qui établirait une corrélation, un principe d'isomorphisme extensionnel entre des gorilles et des sections de droite ; sur ce point voir *La structure de l'apparence*.

La thèse de Goodman est double : (Th.1) Est rejetée tout d'abord une conception naïve de la représentation qui repose sur des notions non-critiquées de ressemblance ou de mimesis ; (Th.2) Si en effet toute image peut représenter n'importe quoi, il n'est pas clair que la relation de référence à l'œuvre dans la dépeintion ait un fondement de nature perceptuelle.

Il est important de distinguer ces deux thèses différentes, dans la mesure où certains auteurs (aujourd'hui presque tous) peuvent accepter la première et rejeter la seconde<sup>805</sup>. Remarquer qu'il y a là deux arguments de nature différente, permet de comprendre aussi le rapport quelque peu équivoque que sa théorie de la dépeintion entretient avec les thèses de Gombrich. En effet, Goodman s'appuie sur la critique que Gombrich adresse aux conceptions naïves de la perception et de la représentation picturale, pour affirmer (Th.1). Pourtant, il s'écarte de l'historien de l'art américain, en refusant de faire jouer à la perception le rôle qui lui est normalement dévolu pour rendre compte de la référence par image (Th.2).

La thèse (Th.1) est l'extension à la sphère des images d'une critique qui avait été une première fois été adressée, sur un terrain logique, à la notion de ressemblance. Rappelons en effet que pour Goodman, le prédicat à deux places « *a* ressemble à *b* » entraîne rapidement des difficultés logiques insurmontables, si toute chose ressemble à n'importe quelle autre sous quelque aspect<sup>806</sup>. L'idée qu'une image puisse représenter à peu près n'importe quoi, doit ainsi se comprendre comme une répétition des arguments qui avaient une première fois été formulés dans *La structure*

---

805. Lopès accepte par exemple l'idée avancée par Goodman que la dépeintion est un rapport de dénotation, toutefois il refuse la seconde thèse selon laquelle ce type particulier de référence serait seulement un produit de la stipulation. De façon quelque peu différente, Gombrich rejette la conception naïve de la ressemblance mais continue d'affirmer que la représentation iconique fonctionne comme un type particulier d'illusion perceptuelle. Voir Gombrich, Ernst Hans, *L'Art et l'illusion : psychologie de la représentation picturale*, Paris, Gallimard, 1971 (Bibliothèque des sciences humaines 93) ; Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*. C'est évidemment aussi le cas de Beardsley, voir en particulier « Problèmes anciens, nouvelles perspectives ».

806. « Les ressemblances se trouvent partout. Il n'existe pas deux objets qui ne se ressemblent de quelque façon. Le problème consiste à spécifier quel est le genre de ressemblance requis par la représentation picturale » Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 130.



de l'apparence. Dans le cas de la dépeintion, ce problème est encore aggravé du fait que si la ressemblance n'est pas une relation suffisante de la représentation (deux frères peuvent se ressembler entre eux, sans qu'aucun ne soit la représentation de l'autre)<sup>807</sup>, elle n'en est pas davantage une relation nécessaire. C'est ce que signale le cas des images d'être fictif – à quoi pourrait ressembler par exemple une image d'Ulysse? Par cette seconde affirmation, Goodman fait déjà un premier pas du côté d'un rejet des arguments de nature perceptuelle avancés pour expliquer la nature de la représentation picturale (Th.2).

En somme, pour le seul problème de la ressemblance il faut mettre en évidence une triple réticence de la part de Goodman : a) le prédicat à deux places « *a* ressemble à *b* » entraîne d'importantes difficultés logiques ; b) la relation de ressemblance, quand bien même on parviendrait à lui donner un sens logique, ne suffit pas à expliquer la nature de la représentation ; c) la ressemblance n'est même pas une condition nécessaire de la représentation. Une première conséquence de sa critique de la notion de ressemblance est donc le rejet de ce que Goodman appelle « le point de vue le plus naïf sur la représentation ». La difficulté maintenant est de comprendre que cette critique peut elle-même recevoir l'approbation d'auteurs qui continuent de soutenir qu'une explication de la dépeintion doit avoir un fondement perceptuel<sup>808</sup>.

C'est par exemple le cas du psychologue et historien de l'art Ernst Gombrich dont la thèse illusionniste s'est élaborée à partir d'un même constat concernant le caractère relatif de la notion de ressemblance. En effet, bien qu'en dernière analyse Gombrich soutienne une théorie perceptive de la représentation, il n'en est pas moins sensible au phénomène de la diversité des styles picturaux et au fait qu'il n'existe pas une relation objective de ressemblance entre une image et ce qu'elle représente. Pour Gombrich – comme pour Goodman qui s'inspire des considérations psychologiques de Gombrich exposées dans *Art and Illusion* et dont il avait très tôt fait une recension –, il n'existe pas « d'œil innocent » qui percevrait des relations de similarité objective entre les images et les objets du monde que

---

807. Goodman, *Langages de l'art*, p. 34 ; Goodman, *Problems and projects*, « Seven Strictures on Similarity » p. 437.

808. Voir Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, Chapitre 1 « Représentation et Ressemblance » pp. 37-59.

représentent ces images :

Le piège ici – Ernst Gombrich y insiste – est qu’il n’existe pas d’œil innocent. C’est toujours vieilli que l’œil aborde son activité [...] Il ne fonctionne pas comme un instrument solitaire et doté de sa propre énergie, mais comme un membre soumis d’un organisme complexe et capricieux. Besoins et préjugés ne gouvernent pas seulement sa manière de voir mais aussi le contenu de ce qu’il voit. Il choisit, rejette, organise, distingue, associe, classe, analyse et construit. [...] Les arguments de Gombrich en faveur de la relativité de la vision et de la représentation ont été exposés d’une façon si décisive ailleurs que je suis déchargé du soin de la démontrer ici tout au long<sup>809</sup>.

Il existe pour Gombrich comme pour Goodman un nombre indéfini de manières pour une image d’être similaire à son objet. Quand bien même il existerait un désaccord entre les deux auteurs concernant une explication de ce qui constitue la nature exacte de la depiction, Goodman s’appuie à juste titre sur les observations de Gombrich pour expliquer que chaque image appartient à « un système de représentation » particulier et que, de ce point de vue, les relations de similarité qui peuvent exister entre l’image et son sujet sont sous la dépendance d’un système donné de représentation, et des besoins et préjugés d’un œil averti. La critique de la notion de ressemblance, qui s’est tout d’abord formulée sur un terrain logique et épistémologique (*La structure de la ressemblance, Faits, fictions et prédictions*) se déploie ainsi sur un terrain qui, d’après les indications de Gombrich et de la nouvelle psychologie américaine (Bruner<sup>810</sup>, Gibson), est surtout psychologique. Plus encore, puisque la perception est sous la dépendance d’une activité conceptuelle ou cognitive<sup>811</sup>, il n’y a pas davantage d’objet, non qualifié, dont une représentation pourrait être la copie conforme.

Ces différentes remarques peuvent être résumées en quatre thèses :

- 1) Notre façon d’appréhender une image et de la comprendre est dépendante du système de représentation de l’image, ce qui explique jusqu’à un certain

---

809. Goodman, *Langages de l’art*, pp. 37-38.

810. Bruner, Jerome S. et Anglin, Jeremy M., *Beyond the information given ; studies in the psychology of knowing*, New York, Norton, 1973 ; Bruner, Jerome S., *Logique et perception*, Paris, Presses universitaires de France, 1958 (Bibliothèque scientifique internationale 6).

811. Goodman, *Langages de l’art*, pp. 36-37 ; Goodman, *Problems and projects*, p. 142 : « Perception depends heavily on conceptual schemata » ; Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 22.

point le problème de la diversité des styles iconiques<sup>812</sup>.

- 2) En plus du problème posé par une explication de la dépicition, cette thèse concerne le problème de la perception en général : il n'existe pas d'œil innocent.
- 3) Notre perception peut être assimilée à un système symbolique<sup>813</sup>.
- 4) S'il n'y a pas de copie absolument fidèle d'un objet, c'est avant tout parce qu'il n'y a pas d'objet à représenter, tout simplement<sup>814</sup>.

Il est évident que la théorie de la dépicition proposée par Goodman s'efforce de rendre solidaires entre elles ces diverses thèses. Toutefois il faut remarquer, et cela si l'on veut comprendre par exemple comment la théorie de Gombrich peut jouer un rôle équivoque dans *Langages de l'Art*, qu'elles peuvent être soutenues de façon indépendantes les unes des autres, et plus encore peuvent être soutenues toutes ensemble sans que ne soit rejetée la tentative de fonder « quand même » la représentation picturale sur une théorie particulière et sophistiquée de la perception. Il est ainsi tout à fait envisageable de rejeter une certaine conception naïve de la perception, sans vouloir dénier à la dépicition un fondement de nature perceptuelle, comme il est possible d'affirmer que notre perception est en réalité plus dynamique qu'il n'y paraît et pourtant ne pas tenir compte de la diversité des styles picturaux dans le cadre d'une explication de la dépicition. Enfin, il est bien sûr possible d'accorder qu'il n'y a pas d'œil innocent – comme le font Gombrich ou Gibson –, sans adopter le point de vue irréaliste qui sera plus tard celui de Goodman concernant la nature des objets eux-mêmes. Nous voudrions ici surtout insister sur la radicalité de la position de Goodman concernant la dépicition qui le conduit d'un rejet de la conception naïve de la représentation à une critique plus serrée visant à saper toute explication de type perceptuel de la représentation picturale. Cette critique plus radicale est l'objet du second mouvement argumentatif du premier chapitre de *Langages de l'Art*, qui se déploie dans les paragraphes 3 à

812. Ce que Lopès appelle « la contrainte de diversité » Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, pp. 54-55.

813. C'est ce qui permet par exemple de comprendre les déclarations de Goodman dans l'avant-propos de *Manières de faire des mondes*.

814. Goodman, *Langages de l'art*, p. 37 : « Les mythes de l'œil innocent et du donné sont de fieffés complices. Tous deux renforcent l'idée, d'où ils dérivent, que savoir consiste à élaborer un matériau brut reçu par les sens, et qu'il est possible de découvrir ce matériau brut soit au moyen de rites de purification, soit par une réduction méthodique de l'interprétation ».

9 et en particulier dans les paragraphes sur la perspective et sur le réalisme, où Goodman défend une position qui a pu être qualifiée de conventionnaliste<sup>815</sup>.

Si Gombrich a, d'après Goodman lui-même, « accumulé une masse d'indices accablants montrant comment notre façon de voir et de dépeindre dépend de nos expériences, de nos pratiques, de nos intérêts et de nos attitudes, et varie avec eux »<sup>816</sup>, c'est-à-dire si Gombrich a accumulé une masse d'indices en faveur des thèses 1) et 2) ci-avant mentionnées, il reste que, sur un point décisif au moins, il existe un véritable désaccord entre leur théorie de la dépeinture. Pour Goodman en effet, Gombrich ne tire pas toutes les conséquences du caractère relatif de la représentation picturale, que sa psychologie de la perception avait pourtant rendu explicite. Ce point de désaccord concerne la façon qu'a Gombrich de rendre compte de la théorie de la perspective. Alors qu'elle est au centre de la thèse illusionniste que défend Gombrich, Goodman la rejette tout à fait.

Pour Gombrich, quelles que grandes que soient les différences stylistiques du voir et du peindre, quelle que soit la conception dynamique que l'on se fait de la perception, il reste qu'il existe une manière correcte de tenir compte de l'espace et de le représenter, indépendante de ces différences. Cette manière nous est donnée par les lois géométriques de la perspective. Comme Goodman en restitue très bien la logique, l'argument se présente ainsi :

Une image tracée selon la perspective correcte transmettra à l'œil, sous des conditions spécifiées, un faisceau de rayons lumineux correspondant à celui que transmet l'objet lui-même<sup>817</sup>.

Aussi la peinture peinte selon les règles géométriques de la perspective tient-elle lieu de la perception directe de l'objet ou de la scène dépeinte, si l'image n'était pas venue s'intercaler entre notre œil et la scène qu'il contemple. L'image est ainsi comprise comme une section plane du cône visuel (rayons lumineux) reliant l'objet

---

815. Voir en particulier la présentation qu'en fait Blanc-Menon dans Blanc-Menon, *La question du réalisme en peinture. Approches contemporaines*. Goodman lui-même a pu qualifier sa propre position sur la dépeinture de conventionnaliste. Compte tenu des remarques que nous avons faites plus haut (5.2), il ne faut pas entendre ce terme d'une façon qui serait surdéterminée philosophiquement.

816. Goodman, *Langages de l'art*, p. 38.

817. *Ibid.*, p. 39.

perçu à l'œil. Alberti déjà recommandait aux peintres de travailler sur la toile « comme si cette surface qu'ils recouvrent de couleurs était de verre ou d'une matière translucide »<sup>818</sup>.

En reprenant à son compte la thèse albertienne, dont la théorie de l'illusionnisme n'est qu'une version sophistiquée, Gombrich ne renonce donc pas à l'idée qu'au fondement de la dépeintion, c'est-à-dire de la capacité des images à représenter le monde, est une relation optique et perceptive. Aussi pour Gombrich la perspective n'est-elle pas une simple convention de représentation de l'art occidental, mais vise au contraire « une équation correcte »<sup>819</sup> entre l'image et l'objet. Si donc il existe une multiplicité de styles de représentation, et si notre capacité à reconnaître quelque chose du monde dans ces représentations est fonction de notre familiarité avec ces « manières de représenter », il reste que l'histoire de l'art est l'histoire d'un progrès dans notre manière de représenter le plus fidèlement possible le monde, c'est-à-dire de produire les effets d'illusion les plus grands possibles<sup>820</sup>. Ainsi le caractère relatif de la représentation picturale, dont sa théorie psychologique de la perception avait pourtant donné de multiples illustrations, est en quelque sorte réaménagé dans le cadre de la conception que Gombrich se fait par ailleurs de l'histoire de l'art ; une conception élaborée sur le modèle darwinopoppérien de l'histoire des théories scientifiques et de leurs falsifications. C'est ce que remarque Goodman, dès sa recension de *L'Art et l'Illusion* en 1960 :

Le relativisme peut être dépassé, affirme Gombrich ; aussi parle-t-il sans cesse de test, de correction, d'ajustement et même d'un progrès de la représentation – tous ces termes impliquant une forme d'objectivité<sup>821</sup>.

---

818. Alberti, Leon Battista, *De la peinture*, Paris, Macula/Dédale, 1992, p. 101.

819. Gombrich et Durand, *L'Art et l'illusion*, Chapitre VIII, §4.

820. Pour une présentation claire de la théorie de Gombrich, voir Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique* : « Les images représentent quelque chose en exploitant les ambiguïté ou les échecs de la discrimination visuelle, de manière à causer chez le spectateur des expériences visuelles comme étant celle de leurs sujets. », p. 59 et sq.

821. Goodman, *Problems and projects*, p. 142, nous traduisons.

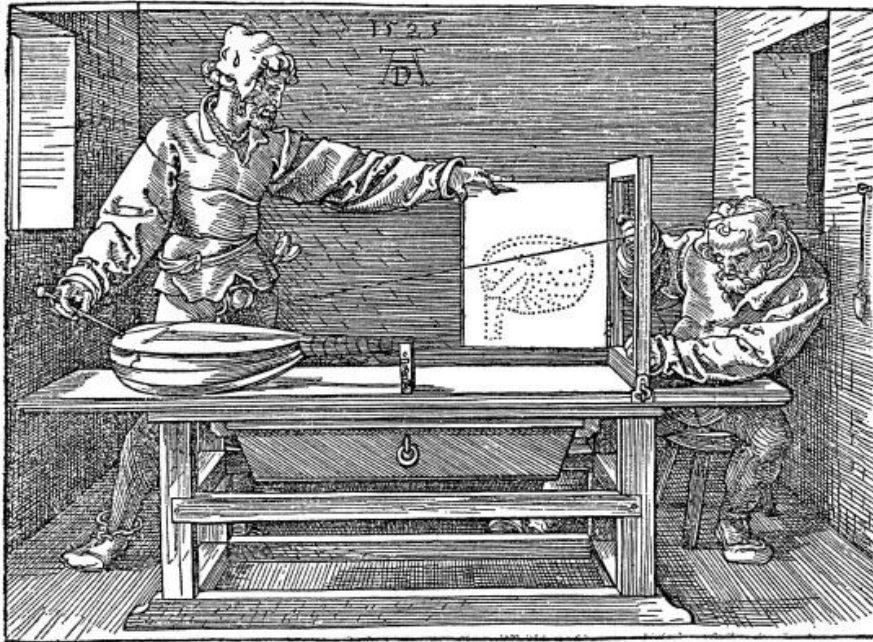


FIGURE 1 – Albrecht Dürer. Gravure représentation une fenêtre de perspective<sup>822</sup>

Réintroduisant ainsi une forme d'objectivité dans la représentation picturale, dont la recherche est le résultat de techniques de représentation qui prennent en compte la dimension perceptuelle de la figuration elle-même et les possibilités de celles-ci en tant que productrices d'illusions perceptuelles, Gombrich se désolidarise de la conception purement symbolique proposée par Goodman.

Pour affirmer le caractère en réalité conventionnel de la représentation réalisée selon les règles de la perspective Goodman avance deux types d'argument, de nature très différente. Une première série d'arguments a trait à une discussion technique du problème de la perspective. Une seconde série d'arguments anticipe la thèse symbolique qui sera formulée plus explicitement dans le paragraphe consacré au réalisme<sup>823</sup>. Comprendre comment la perspective, au même titre que n'importe

822. Dürer, Albrecht et Peiffer, Jeanne, *Géométrie*, Paris, Seuil, 1995 (Sources du savoir).

823. Gibson par exemple souscrit à certaines critiques, mais pas à toutes, adressées par Goodman à la théorie de la perspective. En aucun cas Gibson ne pourrait être ainsi soupçonné d'adopter sur la perception ou sur la perspective une vue naïve, et bien des arguments que Goodman

quelle représentation, est le résultat d'une stipulation et non d'un « processus physique de reflet » permet sans doute de saisir toute la portée de la théorie symbolique de Goodman. Aussi développerons-nous cette seconde série d'arguments plus loin, dans la continuité de l'explication que Goodman donne du réalisme pictural. Ici il s'agira seulement de comprendre ce que la théorie de la perspective a de problématique, du point de vue de la perception même.

Quand bien même l'image en perspective respecterait les lois de l'optique géométrique, Goodman s'efforce en effet de montrer que les conditions d'observation qui doivent être celles du spectateur pour que l'image peinte corresponde à l'objet que l'image dépeint sont en réalité des conditions très anormales. Un premier argument adressé contre la théorie de la perspective consiste donc à exposer le caractère pathologique<sup>824</sup> de ces conditions d'observation qui, plutôt que de permettre d'obtenir la fidélité recherchée entre l'image et ce qu'elle dépeint, « rendent impossible une vision normale »<sup>825</sup>. Afin que l'image en perspective puisse nous donner l'illusion de reproduire le faisceau de rayons lumineux émis par l'objet dépeint s'il était devant nous, l'image doit être contemplée de face, par un unique œil, dans une position immobile et regardant le monde à travers un judas, à une distance déterminée<sup>826</sup>. Or, affirme Goodman, les conditions de la vision normale ne sont aucunement réductibles à ces conditions très particulières d'observation,

---

avance contre cette théorie se trouvent déjà chez Gibson, voir Gibson, James Jerome, « Pictures, Perspective, and Perception. », *Daedalus*, vol. 89, 1960, pp. 216-227 ; Jones, Rebecca K., Reed, Edward S. et Hagen, Margaret A., « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures », *Erkenntnis* (1975-), vol. 15, no. 1, 1980, pp. 55-64. Pourtant Gibson n'épouse pas la théorie symbolique de Goodman, qui s'étaye sur une seconde série d'arguments d'une toute autre nature. Sur le désaccord entre Gibson et Goodman, nous renvoyons à la lettre de 1979 envoyé par Goodman à Gombrich : « In his long search for an adequate theory of pictorial perception, James J. Gibson has shown an exceptional capacity for changing even rather basic convictions to follow new evidence and insights. [...] But I find some difficulties in Gibson's latest views. The 'invariants' that are now the fundamental elements of his analysis are, he says, 'nameless and formless'. I suspect that he is saying that what one perceives are things-in-themselves, making up that neutral world that remains when one removes all that is contributed by diverse right versions of it. Such a world, such things-in-themselves, will turn out – my recent *Ways of Worldmaking* argues in some detail – to have no features at all, to be indeed nameless, formless and pointless ». Nous soulignons.

824. Goodman parle de conditions « anormales », « extraordinaires », rendant « impossible une vision normale » Goodman, *Langages de l'art*, pp. 40-41.

825. *Ibid.*, p. 41.

826. *Ibid.*, p. 40.

puisque l'œil qui voit et identifie des objets dans le monde, en fonction de ses divers intérêts, est un œil en mouvement<sup>827</sup>. Notre vision est la vision binoculaire d'un être qui se déplace dans l'espace et contourne les objets. Il faut donc distinguer entre deux conceptions de la perception : une première reposant sur l'idée que notre vision peut pourrir être assimilée à une image fixe ; une seconde insistant sur la dimension dynamique et active de notre perception du monde<sup>828</sup>. Toutes les découvertes récentes en psychologie de la perception donnent des raisons de soutenir la seconde conception. Elles autorisent également à qualifier d'extraordinaires les conditions d'observation attendues de l'observation d'une peinture en perspective. Si « l'œil fixe est presque aussi aveugle que l'œil innocent »<sup>829</sup>, il est clair que la théorie de la perspective demande des justifications supplémentaires<sup>830</sup>.

Plus encore, dans la théorie de la perspective, les conditions d'observation de l'image – dont il vient d'exposer le caractère anormal – ne sauraient être identiques aux conditions d'observation de l'objet. Lorsque l'image est vue de face à une certaine distance (deux mètres), le sujet dépeint dans l'image (par exemple la cathédrale de Salisbury dans la peinture de John Constable) doit être observé, dans des conditions perceptuelles normales – afin d'obtenir la même impression visuelle – avec un angle de 45° depuis une certaine distance de champ. Un problème nouveau survient alors si l'on convoque certaines considérations psychologiques avancées déjà par Gombrich et dont se souvient Goodman dans cette discussion. En effet, n'importe quelle vision se construit en fonction des circonstances de per-

---

827. Pour une étude expérimentale de ces conditions pathologiques d'observation, voir Pritchard, R. M., Heron, W et Hebb, D. O., « Visual Perception Approached by the Method of Stabilized Images », *Canadian Journal of Psychology*, vol. 14, 1960, pp. 67-77. Goodman cite cet article dans *Langages de l'Art*, note 13 p. 40. On peut d'ailleurs relever ce fait remarquable que le chapitre consacré à la perspective dans *Langages de l'Art* est l'un des passages les plus référencés de toute l'œuvre de Goodman.

828. Johansson propose par exemple de distinguer entre « image theory of vision », et « flow theory of vision », voir Johansson, Gunnar, « Spatial constancy and movement perception », in Epstein, W, dir., *Stability and constancy in visual perception*, New York, Wiley, 1977 ; Jones, Reed et Hagen, « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures ».

829. Goodman, *Langages de l'art*, p. 40.

830. Ce point a été clairement mis en évidence par Wartofsky in Wartofsky, Marx W., « Rules and representation : The virtues of constancy and fidelity put in perspective », *Erkenntnis*, vol. 12, 1978, pp. 17-36. Voir en particulier p. 17 : « The theory of perceptual constancy is based on a theory a vision which is false ».



ception ou de ce que Goodman appelle les « conditions concomitantes »<sup>831</sup>. Voir un objet de loin ce n'est pas la même chose que de le voir de près, quand bien même l'impression sensible serait identique du point de vue des lois de l'optique, et plus encore, ce sont les suites des impressions visuelles qui précèdent les images que l'on compare qui ne sauraient être identifiées :

Même là où les rayons lumineux et les conditions externes momentanées sont identiques, toute la série antérieure des expériences visuelles, jointe à l'information provenant de toutes les sources [ce qui fait précisément que l'œil n'est jamais innocent dans la théorie de Gombrich], peut produire une énorme différence dans ce qui est vu<sup>832</sup>.

Ces deux derniers arguments supposent pourtant, ce que Goodman entend, dans un dernier moment, remettre en cause, à savoir que la peinture en perspective ou l'image albertienne obéissent strictement aux lois de l'optique. Or selon ces dernières<sup>833</sup> des lignes verticales sur une image, comme les lignes de profondeurs ne doivent pas être parallèles mais au contraire converger. Du moins, comme le remarque Paul Klee – auquel Goodman se réfère ici –, une image qui représenterait les lignes verticales de la façade d'une maison comme convergentes, ne saurait être considérée comme « logiquement fausse » :

Pourquoi la fig. 44 [reproduite dans *Langages de l'Art* comme frontispice au chapitre 1] est-elle fausse comme image d'une façade verticale ? Elle n'est pas logiquement fausse : les embrasures inférieures des fenêtres sont plus proches de l'œil que les embrasures supérieures, et donc plus « grandes » en perspective. Une telle représentation d'un plancher serait admise sur le champ. L'image n'est pas optico-logiquement fausse mais psycho-logiquement fausse !<sup>834</sup>

Ainsi, dans une image en perspective, ces lignes verticales sont maintenues parallèles en raison de notre maîtrise intuitive ou psychologique de ce type de représentation, et non en raison d'une quelconque loi géométrique. Ce que démontre une nouvelle fois cet argument, c'est que la vision n'est aucunement réductible à

---

831. Goodman, *Langages de l'art*, p. 41.

832. *Ibid.*, p. 42.

833. Voir l'interprétation géométrique que Goodman donne en commentant la figure 1 dans *Langages de l'art*, pp. 44-45.

834. « Esquisses pédagogiques » n°20 « De nouveau la verticale », discussion sur la fig. 44, in Klee, Paul, *Théorie de l'art moderne*, Paris, Denoël, 1964, p. 106.

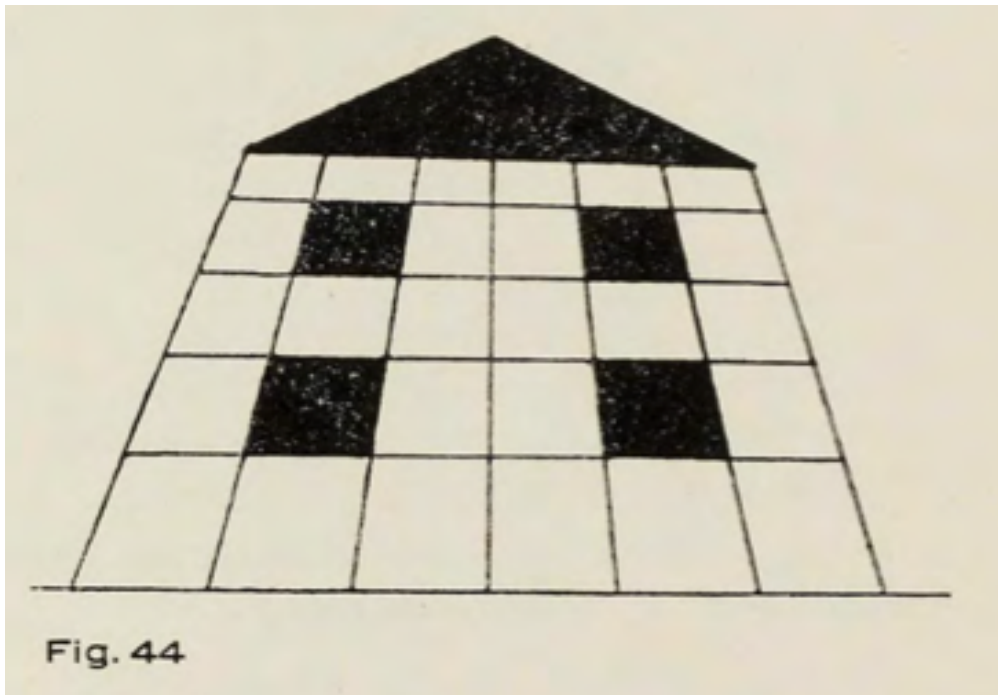


FIGURE 2 – Image en perspective psycho-logiquement fausse

la géométrie optique, pas même les représentations en perspective.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, il ne s'agit là que d'une première série d'arguments opposés à la théorie de la perspective. Il en existe une seconde, déjà présents dans le paragraphe consacré au problème de la perspective mais qui seront développés plus en avant dans la discussion du réalisme pictural. Cette seconde série d'arguments fait intervenir la dimension symbolique de la représentation iconique ou picturale et retient l'idée que les images appartiennent à des systèmes symboliques que nous maîtrisons à des degrés divers. Une théorie symbolique de la dépeinture suppose ainsi qu'il n'est pas besoin de faire appel à une quelconque théorie optique pour comprendre ce qu'une image représente. Ou, formulé encore autrement : si la perception intervient dans la référence par images, ce n'est pas au titre de l'explication de la référence picturale elle-même (qui est de l'ordre d'une stipulation), pas davantage au titre de l'explication du réalisme pictural, mais au titre simplement d'un véhicule de la dépeinture.

Encore une fois, comprendre qu'il s'agit là d'une série d'objections distinctes

des arguments que nous venons de présenter permet de comprendre par exemple comment Gibson peut a) développer une théorie dynamique et écologique de la perception, que jusqu'à un certain point Goodman peut faire sienne<sup>835</sup> et b) soutenir que, quand bien même les conditions d'observation d'une peinture en perspective seraient très anormales, le respect de l'optique géométrique est un moyen figuratif adéquat de reproduire le réel, ou pour être plus exact, un moyen par nécessité<sup>836</sup>. Cela permet encore de comprendre pourquoi Lopès peut vouloir réinterpréter la théorie de la dépeintion développée par Goodman (l'idée que la dépeintion est une forme particulière de dénotation), dans le cadre d'une explication qui demeure de nature perceptuelle<sup>837</sup>.

Pour saisir maintenant quel rôle exactement la notion goodmanienne d'implantation joue dans le cadre d'une discussion du problème de la dépeintion, il faut examiner cette seconde série d'arguments avancés contre la théorie de la perspective, et que l'on retrouve dans l'explication que Goodman donne du réalisme pictural. Il s'agit plus exactement de comprendre comment fonctionne la dépeintion et en quel sens la maîtrise de certains systèmes symboliques de dépeintion est une explication du réalisme pictural.

### 5.3.2 Familiarité et Réalisme

La théorie symbolique de la dépeintion est introduite par Goodman dès l'ouverture du chapitre I lorsqu'il affirme que la dépeintion est un cas de dénotation et, comme telle, fait l'objet d'une stipulation. Les images forment ainsi un système composé par un ensemble de marques qui comme les mots de notre langage sont corrélés à des objets du monde. Un système de représentation organise la corrélation entre certaines marques ou images et les objets qu'ils dépeignent. Comme nous devons apprendre la signification des mots des langages que nous parlons,

---

835. Gibson, James J., *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Éd. Dehors, 2014.

836. Gibson, « Pictures, Perspective, and Perception. », « Il ne me semble pas raisonnable d'affirmer que l'emploi de la perspective dans les tableaux n'est qu'une simple convention, que le peintre pourrait utiliser ou négliger au choix [...] Lorsque l'artiste transcrit ce qu'il voit sur une surface à deux dimensions, il utilise la géométrie par nécessité » Goodman, *Langages de l'art*, p. 39.

837. Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, pp. 137-229.

nous avons à apprendre à lire les images<sup>838</sup>. A cet égard les images faites selon les règles de la perspective, loin de reproduire de façon exacte le type de stimulation perceptuelle que nous aurions eu devant l'objet dépeint, loin donc d'être naturelles, doivent être interprétées.

Les images en perspective, comme n'importe quelles autres, doivent être lues ; et la capacité de lire s'acquiert<sup>839</sup>.

Aussi, lorsqu'un artiste veut représenter un objet essaye-t-il de saisir une ressemblance, et non de reproduire fidèlement le réel, et pour ce faire il opère une forme de traduction de la situation qu'il cherche à dépeindre dans certaines circonstances bien particulières<sup>840</sup> ; traduction qui effectue le passage de la perception vers l'idiome d'un certain système donné de représentation. A ce titre, l'ensemble des images peintes en perspective albertienne forment un système donné de représentation, parmi d'autres également possibles. Pour le dire dans les termes de Panofsky, duquel Goodman s'inspire pour élaborer sa propre théorie de la dépic-tion<sup>841</sup>, la perspective est « une forme symbolique »<sup>842</sup> et ne saurait être interprétée comme la manière naturelle ou absolue de représenter le monde sur des surfaces planes.

Maîtriser un système symbolique, c'est-à-dire pouvoir assurer la traduction d'un idiome vers l'autre, (voir dans des images les objets monde ; ou dépeindre une circonstance perceptuelle et cognitive particulière) implique beaucoup de facteurs,

---

838. Goodman pourtant ne s'engage pas sur la question de savoir si l'on peut appeler « langage, un système basé sur la dépic-tion ». Goodman, *Langages de l'art*, p. 65. Cette réticence peut d'abord paraître surprenante à l'aune du titre que porte l'essai de Goodman. Dès l'introduction toutefois, Goodman nous invite à prendre avec ce terme de langage quelque réserve. Voir p. 28 « *Langages*, dans mon titre, serait strictement remplaçable par *systèmes symboliques*. Mais j'ai conservé au titre, puisqu'on le lit toujours avant le livre, son caractère vernaculaire. Le lecteur superficiel n'en aura cure et le lecteur véritable comprendra ». Ailleurs, mais toujours avec une forme de réserve, Goodman a pu aller un peu plus loin dans l'affirmation d'une forme de « langage pictural », voir par exemple, *Problem and Project*, p. 142.

839. *Langages de l'art.*, p. 42.

840. « A representation does not duplicate but conveys – describes, so to speak, in a pictorial language » Goodman, *Problems and projects*, p. 142.

841. Goodman, *Langages de l'art*, note 17 p. 72. Goodman cite également l'ouvrage de Rudolph Arnheim, *Art and Visual Perception*, Berkeley, University of California Press, 1954, et l'ouvrage de John White *Birth and Rebirth of Pictorial Space*, New York, Thomas Yoseloff, 1958.

842. Panofsky, Erwin, *La perspective comme forme symbolique : et autres essais*, Paris, Les éditions de minuit, 1975 (Le Sens commun).

au nombre desquels figure notre familiarité avec le système donné de représentation<sup>843</sup>. Ces facteurs sont présentés alors que Goodman affronte la question du réalisme pictural. Il faut donc lire la thèse de Goodman relativement au réalisme pictural dans la continuité des développements sur le « caractère conventionnel »<sup>844</sup> de la représentation en perspective. Plus encore, il semblerait que ces facteurs puissent être identifiés à des *good-making factors*, et qu'ils soient ainsi analogues aux critères de correction que nous avons identifiés sur le terrain de notre pratique inductive. La direction générale que nous voudrions donner à cette présentation du problème de la dépicition consiste à déployer cette analogie. Toutefois, avant de fournir une présentation plus détaillée de ces facteurs – ou critères de correction de la dépicition –, il convient de rappeler quel est le problème exactement posé par la notion de réalisme pictural.

Dans *Langages de l'art* le problème du réalisme pictural concerne la justification de nos jugements spontanés – comme il en allait d'ailleurs ainsi au sujet de nos inférences inductives. Comment rendre compte du fait que nous comparons les images entre elles en fonction de leur plus ou moins haut degré de réalisme, quand aucun type de ressemblance objective ne saurait fonder la relation de dépicition ?<sup>845</sup> Quel est le critère du réalisme, s'il faut faire un sort à nos propres jugements esthétiques, qui disqualifient par exemple certaines représentations comme stylisées et d'autres comme littérales ou réalistes ?

Que ce problème soit, ainsi formulé, dans la continuité de la discussion sur la perspective se comprend immédiatement si l'on tient compte du fait qu'une réponse traditionnellement proposée au problème du réalisme pictural est une réponse en terme d'illusion perceptuelle. Il s'agit par exemple de la thèse défendue par Gombrich dans *Art et Illusion*, et pour laquelle la théorie de la perspective joue, comme nous l'avons déjà dit, un rôle important. Gombrich soutient ainsi que les images que nous qualifions de réalistes sont celles qui parviennent à nous tromper, c'est-à-dire à produire illusoirement le type d'information visuelle que nous

843. Goodman, *Langages de l'art*, p. 42 : « La meilleure façon de mener [cette traduction] à bien dépend de facteurs nombreux et variables, dont les moindres ne sont pas les habitudes particulières du voir et du représenter enracinées chez les spectateurs ».

844. *Ibid.*, p. 38.

845. Nous comparons pourtant bien les représentations eu égard à leur réalisme, leur naturalisme ou leur fidélité. Si la ressemblance n'est pas le critère quel est-il ? *Ibid.*, p. 59.

aurions devant l'objet ainsi dépeint<sup>846</sup>. Les images en trompe-l'œil doivent ainsi fournir pour Gombrich un modèle pour une compréhension du problème posé par le réalisme pictural. Puisqu'une telle théorie tient davantage compte des circonstances perceptuelles très particulières qui sont celles de l'illusion (et donc contient une part de traduction), elle est une amélioration par rapport à la théorie de l'image-copie, c'est-à-dire de la théorie selon laquelle l'image serait une copie fidèle du monde qui en restituerait ses propriétés objectives. Toutefois, cette théorie a le défaut de continuer à rechercher un fondement perceptuel à la dépeintion. Par ailleurs, elle est fragilisée par le constat que dans des conditions normales d'exposition, nous ne nous trompons presque jamais, ne prenant pas l'image pour la chose qu'elle représente<sup>847</sup>.

Cette première réponse en terme d'illusion est solidaire d'une seconde réponse formulée en terme d'informativité de l'image<sup>848</sup>. Certes il existe différents systèmes de représentation, toutefois, les images qui nous paraissent réalistes, quel que soit le système adopté, sont les images qui fournissent le plus d'informations sur le monde; et qui pour cette raison peuvent le plus facilement nous tromper. Une image qui nous fournirait une information complète sur l'objet qu'elle dépeint

846. La thèse illusionniste trouve dans l'exclamation de Boccace à propos des peintures de Giotto, sa propre formule : « Il n'est rien que Giotto ne soit capable de peindre, de telle manière que les yeux pourraient s'y tromper ». La phrase de Boccace est citée par Gombrich in Gombrich et Durand, *L'Art et l'illusion*.

847. Goodman, *Langages de l'art*, p. 60. La tromperie est qualifiée par Goodman « d'accident hautement atypique ». Dans sa discussion de la thèse dite « conventionnaliste » du réalisme pictural, Gombrich insiste sur les expériences d'animaux qui sont trompés sur des images. Voir par exemple, Gombrich, Ernst Hans, *The Image and the Eye*, Oxford, Phaidon, 1982. Ces exemples tendent certes à renforcer la thèse perceptuelle, dans la mesure où si les animaux sont capables de reconnaître des images, cela ne saurait être en raison de la normativité qui règle leurs pratiques représentatives. Toutefois cette stratégie argumentative est ambiguë. Ne pourrait-on pas également en conclure, que le rapport de l'homme à la dépeintion est différent, puisque précisément l'homme se trompe rarement lorsqu'il se confronte à des images. C'est ce que remarquent Pouivet, Cometti et Morizot : « Nous avons une catégorie d'objets qui sont des représentations. Ces objets nous sont d'un certain usage, vraisemblablement parce qu'ils nous apprennent quelque chose sur la réalité. Les animaux ne sont pas dans notre cas. Du monde, ils n'apprennent rien en termes de représentations. Elles ne peuvent que les tromper », in Pour un examen du débat Gombrich-Goodman au sujet du conventionnalisme, voir également pp. 97-101.

848. « Dans la ligne de ces considérations, on est conduit à suggérer que l'image la plus réaliste est celle qui fournit la plus grande quantité d'information pertinente » Goodman, *Langages de l'art*, p. 60.

pourrait être ainsi comprise comme une image qui nous fournirait exactement la même information que l'objet, vu dans les conditions perceptuelles particulières qui sont celles que l'artiste a choisi d'adopter pour représenter ledit objet.

Dire qu'un dessein est une vue correcte du Tivoli [...] signifie que ceux qui en comprennent la notion ne peuvent tirer aucune information fautive dudit dessin... Un portrait parfait serait celui duquel on pourrait, se tenant à la place de l'artiste, tirer autant d'informations correctes que si, depuis le même endroit, on regardait la chose même<sup>849</sup>.

Pourtant, comme nous l'avons déjà exposé au chapitre 2, cette seconde réponse, formulée en terme de niveau informationnel, ne résiste<sup>850</sup> pas à l'argument imaginé par Goodman des « images équivalentes »<sup>851</sup>. Considérant une série d'images (*Sa*), il est en effet possible de concevoir une série d'images (*Sb*) (upside-down pictures<sup>852</sup>, images peintes selon une perspective inversée, ou selon des couleurs complémentaires<sup>853</sup>) qui, bien que possédant un degré égal d'information aux images de la série (*Sa*), de sorte à en être des « contreparties »<sup>854</sup> exactes, ne nous paraissent pas pour autant réalistes. La stratégie de Goodman consiste à dissocier niveau d'information et impression de réalisme<sup>855</sup>.

849. Goodman, *Problems and projects*, p. 144, nous traduisons.

850. « On peut réfuter rapidement et complètement cette hypothèse » Goodman, *Langages de l'art*, p. 60.

851. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 300.

852. Goodman, *Problems and projects*, p. 145.

853. Cette liste n'est pas exhaustive voir Goodman, *Langages de l'art*, p. 61 : « On peut imaginer un nombre indéfini, d'autres transformations radicales qui conservent l'information ». Un bon exemple serait la différence entre le négatif d'une photographie et la photographie elle-même. Du point de vue de l'information ces deux images sont exactement équivalentes, et pourtant il ne nous est pas donné de lire facilement ou immédiatement les informations contenues dans un négatif.

854. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 301.

855. Il faut cependant remarquer cette étrangeté dans l'argument de Goodman. Bien que Goodman montre que ces deux premières réponses sont solidaires entre elles, sa réfutation de la seconde réponse ne semble pas tenir compte de cette solidarité. Peut-on par exemple réfuter aussi rapidement et complètement, avec ce même argument, une thèse qui affirmerait que la quantité d'information n'entre en compte qu'une fois prise en considération le fait que l'image vise à produire une certaine forme d'illusion perceptuelle ? Ainsi une image qui serait renversée (upside down) peut bien contenir le même niveau d'information mais en aucun cas l'on pourrait se *tromper* en la regardant. Évidemment si l'on refuse l'idée que le fondement de la dépeinture soit de nature perceptuelle, ce sauvetage de l'argument de Gombrich relatif à l'informativité n'est pas possible. Toutefois dans sa réfutation Goodman semble ne pas même considérer cette difficulté.

A l'évidence, des images réalistes [Sa] et des images irréalistes [Sb] peuvent apporter une information égale ; le rendement informationnel ne fournit pas un test de réalisme<sup>856</sup>.

Nous avons déjà relevé que cet argument de « l'image équivalente » emprunte à la nouvelle énigme de l'induction la forme générale de son argumentation. La série (Sb) d'images reçoit en effet une fonction argumentative équivalente au prédicat « *vleu* ». Dans les deux cas il s'agit de mettre en avant une forme de symétrie qui nous oblige à recourir à une solution de type pragmatique pour rendre raison du fait que certains prédicats et images seulement nous paraissent normaux.

Les deux images que nous venons de décrire sont au même titre correctes, au même titre fidèles à ce qu'elles représentent, fournissent la même information, qui est en conséquence au même titre vraie ; cependant elles ne sont pas au même titre réalistes ou littérales.

Dans le cadre du problème posé par le réalisme pictural, la normativité se lit à même cette littéralité. La solution pragmatique, qui a partie liée avec la découverte de cette normativité, consiste dans les deux cas à recourir à la notion d'implantation ou de familiarité avec un système symbolique donné<sup>857</sup>. C'est parce que nous sommes familiers du système de représentation de type albertien, comme nous pouvons d'ailleurs l'être d'autres systèmes (ainsi des images publicitaires,

---

856. Goodman, *Langages de l'art*, p. 61.

857. Cette dépendance à notre usage de la littéralité ou de la naturalité des systèmes est en réalité formulée pour la première fois dans *La structure de l'apparence* relativement au problème du critère d'isomorphie extensionnelle voir Goodman, Nelson, *La structure de l'apparence*, Paris, J. Vrin, 2004 (Analyse et philosophie), p.41 : « Les corrélations que nous tenons pour les plus naturelles sont en général précisément celles qui retiennent le plus aisément notre confiance [...] En outre, *ce qui est le plus naturel ou le plus régulier peut difficilement être déterminé objectivement mais varie avec les personnes et même selon les états d'esprit*. Et même quand ils sont clairs, ces facteurs peuvent tout au plus influencer nos choix parmi des systèmes également corrects », nous soulignons. Relire le débat sur la dépeintion à la lumière de la théorie des systèmes constructionnels permettrait de comprendre par exemple pourquoi un paysage de Constable peut difficilement dépeindre pour nous un éléphant rose, bien que cela ne soit pas non plus absurde : un tel système de corrélation est bien trop peu naturel. On trouve dès *La structure de l'apparence* une pareille disqualification d'un système de corrélation qui ne serait pas suffisamment naturel, sans qu'il n'y ait besoin de faire pour cela recourt à une conception métaphysique du réalisme ou de la théorie de la vérité-correspondance. Il s'agit du système qui corréle des intersections de droite avec des gorilles et des segments de droite avec des relations de parenté p. 42 : « Bien que la corrélation entre des entités si diverses puisse souvent se révéler impraticable, elle ne contient néanmoins rien d'absurde ».



des caricatures, de la photographie, du cinéma) qu'une image donnée nous paraît réaliste. Aussi n'est-ce pas la quantité d'information véhiculée par une image, mais la facilité avec laquelle cette information est par nous traitée, qui fournit le critère du réalisme<sup>858</sup>. Et cette facilité est fonction de notre degré de familiarité avec le système de représentation auquel appartient l'image en question<sup>859</sup>.

La représentation réaliste ne repose pas sur l'imitation, l'illusion ou l'information, mais sur l'inculcation<sup>860</sup>.

Le réalisme semble être plus une affaire de familiarité que d'exactitude. Sont considérées comme réalistes les images faites selon le mode standard de représentation, celui dont nous avons l'habitude et pas les images faites dans des styles qui ne nous sont pas familiers. Le réalisme est un type de correction parce que nous sommes si habitués à un certain style de représentation que l'interprétation des œuvres de ce style est immédiate<sup>861</sup>.

Le degré de réalisme d'une représentation est donc une « affaire d'habitude » et doit être distingué de l'exactitude de l'image ou de la quantité de l'information qu'elle véhicule.

Lorsque nous maîtrisons un système de représentation picturale, c'est-à-dire lorsqu'étant donné un système de corrélation, nous pouvons identifier les formes représentées à des objets ordinaires, alors ce système est pour nous projectible. Cette application aux images de la théorie de la projectibilité a une conséquence importante du point de vue de la théorie de la cognition que soutient Goodman. Maîtriser un système donné de représentation équivaut non seulement à pouvoir

---

858. « La pierre de touche du réalisme est à chercher, à mon avis, non pas dans la quantité d'information mais dans la facilité avec laquelle on l'obtient » Goodman, *Langages de l'art*, p. 61.

859. Pour une bonne présentation de cette thèse sur la rapidité de lecture des images que l'on considère comme « réalistes », voir Sartwell, Crispin, « What Pictorial Realism Is », *The British Journal of Aesthetics*, no. 34, 1994, pp. 2-12. Sartwell montre bien que le fait d'être rapidement reconnu n'est pas forcément synonyme de « réaliste » au sens du style réaliste des peintures de Courbet. Ainsi pour les dessins humoristiques ou publicitaires. Il faudrait alors peut-être évoquer une forme particulière de réalisme comme étant « cette qualité d'une dépeinture qui permet à un spectateur de reconnaître rapidement et facilement de quoi elle est une image ».

860. Goodman, *Langages de l'art*, p. 63.

861. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, pp. 18-19.

reconnaître toutes sortes de choses dans ces images, y compris de choses pour lesquelles nous n'avions jusque-là eu aucune représentation imagée dans ce système, mais également de pouvoir projeter ce système, c'est-à-dire savoir comment appliquer les catégories du système ailleurs.

Ainsi la maîtrise d'un système cubiste ne suppose pas seulement qu'on sache comment comprendre des œuvres cubistes, mais aussi comment appliquer les catégories du système ailleurs, ce qui transforme notre expérience visuelle en images faites de lignes et de plans qui se coupent en angles bizarres et présentent plusieurs faces à la fois<sup>862</sup>.

Si, par après, certaines images nous paraissent artificielles, et si nous pensons que les systèmes auxquels nous sommes habitués, et que pour cette raison nous sommes capables de projeter ont pour eux un fondement de type perceptuel, si certains standards de représentation proposent un système de corrélation qui en raison de ce dit « fondement perceptuel » devrait avoir pour lui une validité absolue, c'est parce que nous omettons de spécifier que les dites images appartiennent à un système de représentation, qui ne se donne pas sans qu'il n'ait fallu, précisément, apprendre à le maîtriser<sup>863</sup>. D'où l'idée que notre aveuglement à reconnaître le réalisme de certaines images, pour nous exotiques, résulte d'une forme « d'ellipse égocentrique »<sup>864</sup>.

---

862. *Ibid.*, p. 19.

863. *Langages de l'art*, p. 121 : « Même dans le cas où une image présente une ressemblance délibérée avec son sujet, nous ne sommes pas toujours capables de discerner cette ressemblance. A moins de savoir ce qu'il faut chercher, de savoir sur quoi fixer son regard et ce qu'il y a lieu de négliger, il se peut que nous ne parvenions pas à percevoir une ressemblance pourtant offerte directement à notre regard. Une telle connaissance n'est pas un don inné, mais une constellation complexe de capacités acquises. Dans un ensemble bigarré de taches de pastel, les hommes ne voient pas automatiquement le jeu contrasté de l'ombre et de la lumière. Nous apprenons à voir de cette façon en apprenant à comprendre la peinture impressionniste [...] Il n'est pas jusqu'à la capacité de reconnaître ce que les photographies représentent qui n'exige un apprentissage. Comme l'observe Gombrich, jusqu'à une date relativement récente, les instantanés sans pose préalable étaient incompréhensibles ».

864. Cette forme d'ethnocentrisme en esthétique a été sévèrement remise en cause par les recherches ethnographiques réalisées au 20<sup>ème</sup> siècle et qui ont démontré que pour certaines sociétés non familiarisées à l'art occidental, nos peintures en perspective, ou nos photographies n'avaient rien de réaliste. Sur ce sujet voir Lopès, « Le réalisme iconique », p. 297 : « La foi dans des normes absolues de réalisme reposant sur les théories perceptuelles de la dépicition a été minée par la découverte que les jugements de réalisme iconique sont au moins dans une certaine mesure relatifs à la culture » ; Edgerton Jr., S. Y., *The Heritage of Giotto's Geometry*, Cornell, Cornell University Press, 1991, p. 258 « Ce que les jésuites voyaient

On en vient ainsi souvent à utiliser « réalisme » comme le nom d'un style ou d'un système de représentation particulier. De même que sur cette planète, nous considérons habituellement comme fixes les objets qui sont dans une position constante par rapport à la Terre, de même, à cette époque et en ce lieu, nous considérons d'ordinaire comme littérales ou réalistes des peintures qui appartiennent à un style de représentation européen traditionnel. Mais une telle ellipse égocentrique ne doit pas nous induire à conclure que ces objets sont fixes en un sens absolu, ou que de telles peintures (ou n'importe quelle autre) sont réalistes en un sens absolu<sup>865</sup>.

Il apparaît très clairement que la notion de familiarité avec un système de représentation ou encore la notion d'habitude jouent, du point de vue du problème général posé par la dépeinture, une fonction argumentative identique à la fonction jouée par la notion d'implantation [*entrenchment*] dans la nouvelle énigme de l'induction. Dans les deux cas, à partir du constat d'une certaine forme de symétrie, qui rend impossible tout recours à une solution de type sémantique (concernant l'information véhiculée par tel prédicat ou tel image)<sup>866</sup>, une solution pragmatiste est formulée qui fait appel à notre pratique passée et qui s'appelle « implantation » ou « inculcation » :

Comme la projectibilité des prédicats, le réalisme de la représentation est alors une question d'habitude<sup>867</sup>.

Bien sûr, il n'est pas étonnant que l'implantation intervienne à titre d'explication du fonctionnement de la dépeinture, si comme l'affirme Goodman il faut traiter les dépeintures comme des formes particulières de descriptions, c'est-à-dire comme des conventions d'une nature particulière<sup>868</sup>. Tout fonctionnement symbolique se

---

comme réaliste ne l'était pas pour l'empereur chinois » ; note 15 Goodman, *Langages de l'art*, p. 72, qui cite les travaux de Melville J. Herskovits.

865. Goodman, *Langages de l'art*, p. 62 ; Arnheim, Rudolf, *Art and visual perception : a psychology of the creative eye the new version*, Berkeley Los Angeles London, University of California press, 1982, p. 94.

866. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, pp. 124-125 : « Les deux théories qui subordonnent la compétence linguistique à des règles et la compétence picturale à la ressemblance considèrent la compétence en question comme une aptitude générale à comprendre les symboles d'une espèce donnée sur la seule base de leur syntaxe et de leur sémantique ».

867. *Ibid.*, p. 19.

868. Goodman, *Problems and projects*, p. 30 : « We have seen that even the most realistic way of picturing amounts merely to one kind of conventionalization. In painting the selection, the

rapporte en effet à une mécanique projective.

Enfin, qu'il s'agisse du problème de l'induction ou du problème de la dépic-tion, Goodman nous rend attentifs à ce que nous pouvons faire philosophiquement avec la notion de ressemblance. Comme nous avons essayé de le montrer dans ce chapitre, la théorie symbolique de la dépic-tion se formule contre une certaine conception naïve de la ressemblance. De la même façon, l'invention du prédicat « *vleu* » vise à nous faire renoncer à une entente naïve de la notion de similarité, le plus souvent mobilisée comme une justification de notre pratique inductive. Il ne s'agit pas non plus d'abandonner tout à fait la notion de ressemblance, puisqu'il est évident que cette notion continue de faire sens pour nous<sup>869</sup>. Il convient plutôt de remarquer que la ressemblance est toujours une notion de second degré<sup>870</sup>, produite par nos diverses formes de références au monde, qu'elles soient descriptives ou picturales.

Les habitudes de représentation qui gouvernent le réalisme tendent également à engendrer la ressemblance. [...] La ressemblance et la possibilité d'être trompé, loin d'être des sources et des critères constants et indépendants de la pratique représentationnelles, en sont à un certain degré des produits<sup>871</sup>.

De sorte que, bien souvent, plutôt que les images ne ressemblent à leur sujet, c'est ces images qui *font* les sujets leur ressembler :

Parce qu'elle attire l'attention sur certains aspects que de telles images par-

---

emphasis, the conventions are different from but no less peculiar to the vehicle, and no less variable, than those of language ».

869. En ce sens, la thèse défendue par Goodman est moins incompatible qu'on ne le présente parfois avec certaines théories contemporaines de la dépic-tion, en particulier toutes les théories perceptuelles de la dépic-tion, ou d'une manière ou d'une autre fondée sur l'idée de ressemblance, mais qui n'identifie pas une norme particulière ou absolue de réalisme, et qui ne pense pas la ressemblance comme une relation objective. Voir par exemple Lopès, « Le réalisme iconique », p. 296, mais également la thèse défendue par Flint Schier, *Deeper into Pictures, : An Essay on Pictorial Representation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

870. Cette idée de « ressemblance seconde » peut s'entendre en un double sens. Soit qu'une manière de représenter nous rend sensible à des ressemblances sinon passées inaperçues, soit que certaines informations relatives à ce qui est représenté (ou des connaissances portant sur les conventions picturales, les traditions historiques, scientifiques ou mythiques qui appartiennent au contexte de l'œuvre), nous indiquent une ressemblance qui sinon n'aurait pas été aperçue (le titre d'un tableau cubiste par exemple), voir Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, pp. 121-122.

871. Goodman, *Langages de l'art*, p. 64, voir aussi la note 31 qui accompagne ce passage.

tagent avec leurs sujets, une telle pratique contribue à faire que ces images ressemblent davantage à leurs sujets – et elle exerce même une influence sur ce qui constitue la ressemblance des objets entre eux<sup>872</sup>.

Par suite, comme il en était pour le cas des inférences inductives, le cas du réalisme pictural peut être rapporté à la problématique plus générale du *worldmaking*. De même qu'utiliser tel prédicat plutôt que tel autre, et obtenir ainsi un certain classement du monde, c'est éveiller notre attention à certains de ses aspects, et ainsi effectuer une forme de « pondération ». De même des systèmes particuliers de représentation (impressionniste ou égyptien<sup>873</sup>) nous rendent sensibles à des aspects différents du monde et des objets du monde auxquels ces systèmes font référence.

Avec le changement des intérêts et la nouveauté des visions, change la *pondération visuelle* des caractéristiques de masse, de ligne, de position ou de lumière, et le monde ordinaire d'hier paraît étrangement pervers – le paysage pour calendrier réaliste d'hier devient une caricature repoussante. Plusieurs portraits d'un même sujet peuvent le situer selon différents schémas catégoriels. A la façon d'une émeraude verte et d'une *vleue*, même s'il s'agit de la même émeraude, un *Christ* de Piero della Francesca et un *Christ* de Rembrandt appartiennent à des mondes qui sont organisés selon des genres différents<sup>874</sup>.

La théorie symbolique de la dépeinture a une autre conséquence encore du point de vue de la théorie de la perception que Goodman défend. Peu importe que la perception puisse jouer un rôle dans la dépeinture (car après tout il s'agit bien de regarder des images dont les informations nous sont données de façon perceptuelle), l'important est qu'elle ne puisse jouer le rôle que l'on veut lui faire jouer, en tant

---

872. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 130 ; Schwartz, *Visual Version*.

873. Cette théorie de la dépeinture peut par suite donner lieu à des analyses esthétiques assez riches et savoureuses, voir par exemple le commentaire d'Elgin (inspiré pour partie des analyses de Gombrich) à propos de la différence entre le style impressionniste et le style des images murales des tombes égyptiennes, Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 119 : « Les œuvres impressionnistes accomplies saisissent les propriétés éphémères et fugitives des surfaces visibles ondoyantes – les juxtapositions chatoyantes d'ombre et de lumière que l'on saisit d'un coup d'œil et qui disparaissent en un clin d'œil. Les images murales des tombes égyptiennes sont des représentations schématiques du cycle inéluctable des saisons. Dans ce qu'il y a en elles d'immuable et de général, ces images représentent l'ordre éternel et inaltérable de la nature et elles lui ressemblent ».

874. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 29, nous soulignons.

qu'explication du fonctionnement de la référence iconique. Or une telle thèse doit se comprendre à l'aune de la théorie plus générale de la perception que défend Goodman. En bref, parallèlement au refus de fonder nos activités représentationnelles sur des processus de type perceptuels (lois de l'optique géométrique ou illusionnisme), il y a dans *Langages de l'art* une tentative de formuler une théorie de la perception qui soit symbolique de part en part. Ainsi pouvons-nous comprendre pourquoi la notion de projectibilité pouvait, dans les chapitres précédents, jouer un rôle dans nos activités perceptuelles au sens large (reconnaissance d'aspect, style, suppléments visuelles)<sup>875</sup>.

Enfin, l'explication du réalisme peut recevoir une interprétation en dehors du champ de l'esthétique, comme l'étaye l'analogie avec le problème de la détermination du mouvement physique<sup>876</sup>. Et en effet, l'affirmation selon laquelle il n'y a pas de monde réel qui serait donné indépendamment de nos représentations, est d'abord une thèse métaphysique<sup>877</sup>. Le problème du réalisme pictural a donc dès le départ<sup>878</sup> été raccroché par Goodman à la question de savoir ce qu'est le monde, et comment il nous est donné. De la sorte les deux problèmes sont rendus solidaires. Il est possible de tirer une conséquence esthétique de la thèse métaphysique selon laquelle il n'y a pas de façon dont le monde est absolument – aucune théorie de la mimesis ne saurait fonder la notion esthétique de réalisme pictural, s'il n'y a, au

---

875. Sur la dimension symbolique de notre activité perceptuelle, et la façon dont notre perception est concernée par des problèmes de projectibilité et d'implantation, voir par exemple Goodman, *Problems and projects*, p. 146 : « I find food for thought in the similarity between the role of schemata in vision as Gombrich analyzes it and the role of language in prediction as I conceive it. [...] Schemata and projected predicates alike are at first adopted haphazardly and are revised and systematized in the course of experience; and the schemata that survive to become stereotypes inform our predicative thought and behavior », voir aussi *Manières de faire des mondes*, p.13, chapitre II et V.

876. Sur cette analogie, voir aussi Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 179 : « La question « L'image est-elle correcte ? » est en ce sens, comme la question « La Terre se meut-elle ? ».

877. Goodman, *Manières de faire des mondes* ; Goodman, *Problems and projects*, « The Way the World Is ».

878. C'est dans un texte posant au départ une question sur le monde « The Way the World Is » que Goodman évoque pour la première fois le problème du réalisme pictural Goodman. Voir *Problems and projects*, p. 27. Par suite Goodman explique que le texte de 1960 « The Way the World Is » anticipe et éclaire certains aspects de *Langages de l'Art*, voir *Problems and projects*, p. 3 : « The Way the World Is » points forward as well as backward and foreshadows *Languages of Art* ».

premier chef, rien à copier. Comme il est possible, dans une direction inverse<sup>879</sup>, de tirer une conclusion métaphysique du constat que l'on ne saurait établir des degrés de réalisme entre différentes représentations picturales, qui mesureraient leur degré de fidélité à notre perception, ou leur absence de distorsion.

En bref, nous ne pouvons pas apprendre grand-chose sur ce qu'est le monde [the way the world] en interrogeant les façons les plus fidèles ou les plus réalistes de le regarder ou de le représenter. Car les façons de voir et de représenter sont nombreuses et variées ; certaines sont puissantes, actuelles, utiles, intrigantes ou sensibles ; d'autres sont faibles, égarantes, stériles, banales ou floues<sup>880</sup>.

### 5.3.3 Choix, exactitude, habitude.

Il conviendrait maintenant de revenir sur la notion utilisée par Goodman de « réussite picturale » [*pictorial goodness*]<sup>881</sup> ; plus particulièrement de définir quels en sont les critères, et comment ces derniers peuvent être rapportés aux *good-making factors* présentés plus haut (5.1.4). Est visé ici un concept très général, et multidimensionnel<sup>882</sup>, de correction de la représentation. Déplier ce qui est en jeu dans cette notion de réussite picturale offre de voir, un peu comme l'avons déjà esquissé à propos de la projectibilité des prédicats, comment l'implantation intervient au titre de critère de correction, parmi d'autres, de la représentation picturale. Trois critères sont définis par Goodman : le choix d'un sujet et d'un système de représentation, l'exactitude de l'information transmise par la représentation, la familiarité de ce système de représentation :

Si la représentation est une question de choix, la correction [*correctness*] une

---

879. C'est la direction prise par Goodman dans « The way the world is » Goodman, *Problems and projects*, p. 27 : « Perhaps we shall get further by asking how the world is best seen. If we can with some confidence grade ways of seeing or picturing the world according to their degrees of realism, of absence of distortion, of faithfulness in representing the way the world is, then surely by reading back from this we can learn a good deal about the way the world is ».

880. *Ibid.*, p. 29, nous traduisons.

881. *Ibid.*, p. 30.

882. Voir l'article de Handjaras, « Rightness » in *Lire Goodman : les voies de la référence*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1992 (Lire les philosophies 1). Handjaras se propose de déployer cette multidimensionnalité du concept goodmanien de correction.

question d'information, le réalisme est affaire d'habitude<sup>883</sup>.

### 5.3.3.1 Habitude et réalisme

Que le réalisme soit une question de familiarité avec un système donné de représentation, c'est ce que nous avons montré plus haut. La notion de réalisme définit elle-même une forme particulière de « correction de la représentation », ou de « réussite picturale ». Bien sûr, cette notion de réalisme doit s'entendre au sens restreint d'un réalisme spécifiquement pictural, et que traduisent nos jugements esthétiques relatifs à une certaine idée de la réussite picturale – laquelle, comme l'indique Goodman, est en réalité toute relative<sup>884</sup>. Un tel concept explique que certaines représentations appartenant à des systèmes qui nous sont étrangers, nous apparaissent – illusoirement – stylisés ou artificiels ou de peu de qualité. Autrement dit, ce type très particulier de correction de la représentation, et qui repose en dernière instance sur la notion d'implantation, n'est pas directement assimilable au problème de l'information transmise par les images.

Le réalisme dont il est question ici pourrait être ainsi caractérisé comme une forme de « réalisme inter-systématique »<sup>885</sup>, dans la mesure où il concerne avant tout notre degré de maîtrise de certains systèmes symboliques, et non le rapport qu'entretient l'image avec ce qu'elle représente, en particulier les engagements qui y sont pris. Faut-il pourtant, sauf à évoquer un autre sens du réalisme, parler d'un « réalisme intra-systématique » qui aurait trait à la seule information transmise par l'image ? La force de l'analyse de Goodman est de montrer que s'il faut tenir compte de l'exactitude de l'information pour d'autres raisons, une entente du terme de réalisme, que nous avons présentée comme une certaine forme de normativité de la représentation ou de littéralité, est indépendante de la notion d'information visuelle :

Jusqu'ici, il ne nous a pas été nécessaire de distinguer entre fidélité et réalisme.

---

883. Goodman, *Langages de l'art*, p. 63.

884. Nous renvoyons bien sûr ici à sa critique d'une certaine forme d'ethnocentrisme.

885. Lopès en vient ainsi à distinguer un « réalisme intra-systématique » et un « réalisme inter-systématique », voir Lopès, « Le réalisme iconique », p. 301.



[...] Mais il n'est pas possible de les tenir plus longtemps pour équivalents<sup>886</sup>.

Et en effet une image peut nous paraître réaliste et être cependant fausse ou mensongère (cas des portraits réalistes flatteurs, de certaines images publicitaires ou de photographies retouchées). Dès lors, si l'exactitude de l'information entre en compte, ce ne peut-être qu'au titre d'un critère différent de la correction de la représentation.

### 5.3.3.2 Exactitude de l'information et correctness

Un second critère de correction de la représentation peut ainsi être défini par l'exactitude de l'information transmise par l'image. C'est ce second critère que Goodman désigne par le terme de « *correctness* » et qui ne saurait être identifié au niveau plus général de correction que Goodman désigne le plus souvent par le terme de « *rightness* ». Si l'exactitude de l'information peut avoir trait à la notion de réalisme, c'est en un autre sens que celui défini jusqu'alors ; au sens par exemple, où l'on dira d'une caricature ou au contraire d'une image publicitaire qu'elles ne sont pas réalistes, bien que l'on puisse par ailleurs très bien maîtriser de tels systèmes de représentation. Toutefois, afin de ne pas entraîner de confusions, peut-être serait-il préférable de conserver le terme « réaliste » pour le seul sens de familiarité avec un système de représentation que nous avons défini précédemment, et que Goodman distingue de la notion de fidélité.

Il convient ensuite de préciser que ce critère de correction présuppose qu'on soit déjà capable de lire l'information contenue dans une image. L'exactitude de l'information est ainsi dépendante de notre capacité à établir un système de corrélation entre l'image et le monde. Toutefois, cette corrélation étant établie, la *correctness*, peut bien définir un second critère de correction de la représentation, distinct du réalisme inter-systématique, en tant qu'il y est en jeu la recherche d'une fidélité informationnelle<sup>887</sup>. A cet égard, l'exactitude de l'information peut être rapportée

886. Goodman, *Langages de l'art*, p. 61.

887. Voir par exemple Lopès, « Le réalisme iconique » : « Dire que le réalisme représentationnel dépend de l'exactitude, c'est dire qu'une image est réaliste dans la mesure où son sujet a les propriétés dont l'image représente qu'il les a ». Il faudrait alors parler comme Lopès d'une forme de réalisme intra-systématique.

à ce critère d'adéquation factuelle qui continuait de valoir dans le contexte de la définition de la projectibilité. Comme nous l'avions alors remarqué, si l'implantation du prédicat entre pour une partie importante de la projectibilité des prédicats, une hypothèse, qu'elle soit implantée ou non, est de toute façon improjetible si elle est violée par les faits.

Évidemment, cette analogie entre exactitude de l'information – ou *correctness* – et inviolabilité de l'hypothèse a ses limites. Tout d'abord il n'est pas sûr que l'on soit tenu, dans le même sens, d'être exact lorsqu'on produit une image (en particulier lorsqu'on produit des images artistiques) et lorsqu'on formule des hypothèses scientifiques. Autrement dit, si l'adéquation avec les faits est un critère qui exclut certaines hypothèses précisément violées par notre recueil de faits empiriques (en tenant bien sûr compte de la difficulté de pouvoir distinguer entre fait et théorie), il est clair que l'inexactitude – et même la fausseté avérée – ne disqualifient pas des images du point de vue esthétique, ou du point de vue des services qu'elles peuvent rendre, si ces images sont ajustées aux fins qu'elles poursuivent (pour le problème de l'ajustement et plus exactement de l'engagement, voir chapitre 6). Par ailleurs, si dans le cadre de la définition de la projectibilité l'implantation est un critère décisif, étant données des hypothèses également inviolées par les faits empiriques ; pour le problème de la correction de la représentation, la maîtrise du système symbolique (et donc l'implantation) doit intervenir avant même que la question de l'exactitude puisse être posée.

Le degré de correction de l'image dans ce système dépend de la précision de l'information qu'on obtient à propos de l'objet *en lisant* l'image conformément à ce système<sup>888</sup>.

Les notions de *correctness*, de fidélité ou encore l'exactitude de l'information, sont pour cette raison sous la dépendance d'autres critères. En somme, pour juger de l'exactitude d'une image il faut commencer par apprendre à lire des informa-

---

888. Goodman, *Langages de l'art*, p. 63. Nous soulignons. Le point important à remarquer est qu'une lecture de l'image présuppose que nous maîtrisons le dit système. Pour ne prendre qu'un exemple, pour lire une image radiographique, et faire la part de la réalité et de l'artefact, il faut ainsi savoir comment lire de telles images et utiliser des appareils radiographiques. C'est un point qu'a bien mis en évidence Hacking dans son article « Est-ce qu'on voit à travers un microscope ? », *Philosophie des Sciences*, Laugier S., Wagner P., Paris, Vrin, t. 2, pp. 238-274.

tions picturales, ce qui suppose une maîtrise minimale du standard de représentation de l'image en question. Pour juger ensuite de l'exactitude et de l'inexactitude de l'information il nous faut encore certaines connaissances relatives au type d'engagement que l'image prend avec ce qu'elle représente. Le dernier critère de la « réussite picturale », à savoir le choix de la représentation, est précisément concerné par cette notion importante d'engagement pictural.

### 5.3.3.3 Le choix de la représentation

Un dernier critère de correction de la représentation concerne ainsi le choix même de la représentation. Ce choix peut désigner aussi bien le choix du sujet représenté, que le choix d'un style de représentation, lesquels impliquent différents types d'engagements eu égard à ce que l'on représente. Ce dernier critère peut dans certaines circonstances fournir une définition possible du réalisme. Il est clair que ce critère du choix de la représentation, puisqu'il concerne le fait de décider quels types de sujets sont représentés, peut également être identifié à un certain sens du terme « réalisme », c'est-à-dire celui où le « réalisme » désigne non pas la manière de représenter – et c'était ce sens seul qui nous intéressait jusqu'à présent – mais ce qui est représenté ; et plus exactement ce qui est représenté selon un classement qui distingue entre représentation-d'objets-réels (une peinture de Courbet, un roman de Updike) ou représentation-d'objets-fictifs (une image ou un récit de licorne). Ce sens du réalisme correspond plus exactement à cette troisième forme de réalisme dont parle Goodman dans *L'art en théorie et en action*<sup>889</sup>. Enfin, la notion de choix se rapporte au problème plus général de la correction picturale, dont le réalisme lui-même n'est qu'un ingrédient, dépendant ou sensible au contexte plus général de la représentation.

Eu égard à des fins visées par la représentation picturale, à certaines intentions représentatives, le choix du sujet représenté, comme le choix d'un style donné de représentation – et qui sont jusqu'à un certain point solidaires<sup>890</sup> – seront plus

889. Goodman, *L'art en théorie et en action*.

890. Ainsi de la peinture et de la littérature réalistes du 19<sup>ème</sup> siècle, où l'attention extrême accordée au style est la conséquence de la banalité des sujets, et de la trivialité de ce qui est raconté. Sur ce point voir l'analyse de Rosen, Charles, Zerner, Henri et Demange, Odile,

ou moins corrects. L'idée de choix rappelle qu'une représentation est une série d'engagements pris à l'égard de ce qui est représenté, et qui doivent être eux-mêmes ajustés à un contexte plus général. C'est seulement ainsi qu'on peut donner un sens à l'idée qui sera par suite formulée par Goodman de « pondération ». Dans une image, en fonction d'un choix relatif, et au sujet de la représentation, et à la manière de le représenter, ce sont des aspects différents du monde qui sont mis en avant. Ces façons doivent être ajustées au contexte de la représentation et à l'intention [*purpose*] de celui qui produit une image, une carte, un diagramme.

Aussi ne sera-t-il pas également *correct* de représenter un homme en montrant son squelette, si ce que l'on vise est un portrait radiographique de notre corps intérieur, ou si ce que l'on vise est une représentation de la carnation d'un homme timide. De la même façon il ne sera pas également correct, en fonction d'un contexte donné, de faire une histoire de la renaissance en termes de révolutions artistiques ou de guerre entre villes concurrentes. La notion de choix de représentation (dans une description ou dans une dépeinture), qui est aussi bien le choix d'un style que d'un sujet, est ainsi dépendante du contexte plus général de la représentation. Ce contexte définit la pertinence des engagements qu'une image ou une description prend à l'égard de ce qu'elle dépeint ou décrit. Ce sont ces engagements qui vont par suite définir certaines normes de fidélité ou de « *correctness* ». Dans un auto-portrait vue de dos (figure 3), nul engagement n'est pris relatif aux traits du visage ; dans un collage photographique cubiste, nul engagement n'est pris à l'égard des informations visuelles que nous avons normalement à propos d'une chaise que l'on observe depuis un point fixe à un instant  $t$  donné (figure 4)<sup>891</sup>. Avant donc de juger si une image est réussie ou non, il faut d'abord clarifier quels choix représentatifs y sont à l'œuvre, c'est-à-dire aussi dans quels desseins [*purpose*] ladite image a été produite. La question de la correction des représentations ne peut se poser qu'à cette condition<sup>892</sup>.

---

*Romantisme et réalisme : mythes de l'art du XIXe siècle*, Paris, A. Michel, 1986.

891. Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, p. 147 : « Certaines images représentent des objets depuis des points de vue indéterminés, rendant ainsi leurs engagements ou non-engagements explicites cohérents avec ceux des expériences visuelles des objets vus depuis n'importe quel point de vue ».

892. C'est là un point qu'avait très bien vu Frege dans son texte sur *La Pensée*, avec sans doute un « dessein » ou « *Absicht* » philosophique très différent. Voir Frege, Gottlob, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1994 (Points 296), p. 172. Frege remarque ainsi que pour

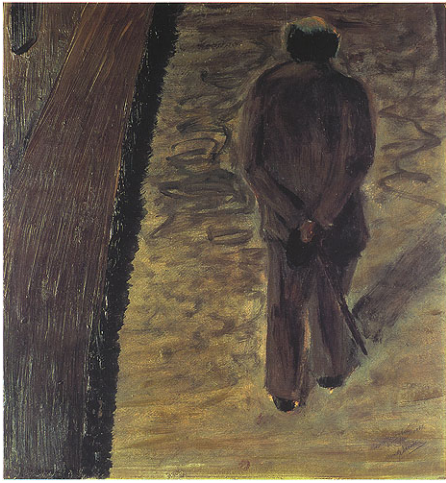


FIGURE 3 – Schöneberg, *Autoportrait*



FIGURE 4 – David Hockney, *Chaise, Jardin du Luxembourg*

C'est à cette condition seulement qu'on peut rendre compte de la correction ou de l'incorrection de certains dessins humoristiques ou publicitaires, ou de certaines peintures religieuses<sup>893</sup>. La notion de choix permet ainsi de faire apparaître la forte sensibilité contextuelle de la notion de correction de la représentation, que ne prenaient pas directement en compte les critères de fidélité ou de familiarité.

---

juger qu'une image est vraie ou fausse il faut d'abord préciser en quel sens elle peut l'être, c'est-à-dire quel a été le dessein de celui qui a produit l'image et quelles sont les propriétés envers lesquelles l'image s'engage du point de vue de sa vérité ou de sa fausseté. Le propre dessein de Frege était de décrire ainsi, à même la depiction, un niveau immunisé contre toute forme d'ambiguïté sémantique : les pensées. Une peinture de la cathédrale de Cologne ne peut être vraie ou fausse, qu'à la condition de comprendre qu'elle est en fait une proposition, et qu'en tant que telle, elle est l'habit d'une pensée. D'où le fait que Frege parle au sens fort d'une vérité de la représentation. Chez Goodman la problématique de la correction symbolique est davantage sensible à des ajustements entre le symbole et ce qui est symbolisé qui ne sont en fait jamais finis, et la problématique frégréenne d'une vérité de la représentation se trouve ainsi abandonnée. Merci à Jocelyn Benoist de nous avoir indiqué, lors de son séminaire de 2016 consacré à la philosophie de Charles Travis, cette référence intéressante. L'exemple de Schöneberg vu de dos lui est également emprunté.

893. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 120. Ainsi par exemple du type de correction très particulier à l'œuvre dans les peintures religieuses où la taille des personnages est proportionnelle à leur importance théologique.

### 5.3.3.4 Solidarité de ces critères

Qu'il soit possible de distinguer entre différents ingrédients de la correction de la représentation (maîtrise d'un système, exactitude de l'information, ajustement ou choix d'un système en vue d'une certaine intention représentative) ne signifie pas que ces critères ne puissent aussi fonctionner de concert. Il en va ici à propos de la dépicition comme il en allait plus haut au sujet de la projectibilité, lorsque nous remarquons qu'il était difficile de définir la notion de simplicité sans faire intervenir la notion d'implantation. Peut-être qu'une version sophistiquée du réalisme, qui deviendrait ainsi identifiable à cette notion de « réussite picturale », pourrait être définie comme une certaine façon d'ajuster entre eux ces différents critères, d'une manière qui soit à chaque fois sensible au contexte pictural. En un sens, c'est ce que s'efforce de faire Dominic Lopes, définissant le réalisme pictural en terme « d'informativité systémique », c'est-à-dire en « développant une version améliorée du réalisme en tant qu'informativité » qui tienne compte de la définition goodmanienne du réalisme en terme de « fonction systémique normative »<sup>894</sup>.

Lopès procède ainsi à une critique de la thèse de « l'informativité simple » qui identifie le réalisme à la seule exactitude, pour définir une version élaborée de l'informativité en terme d'informativité systémique. Les systèmes de représentation, au sens goodmanien de standards de représentations, différent ainsi entre eux en vertu du type de propriétés perceptuelles envers lesquelles ils s'engagent. Une représentation correcte ou réaliste au sens de Lopès sera donc une représentation adaptée relativement à un contexte, qui s'engage ainsi à l'égard des bonnes propriétés perceptuelles<sup>895</sup>. Cette thèse permet de tenir compte du choix représen-

894. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 294.

895. Sur la notion d'engagement voir Lopès, « Le réalisme iconique », pp. 306-310 ; *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, pp. 137-159. Lopès emprunte cette notion d'engagement à Ned Block « The Photographic Fallacy in the Debate about Mental Imagery », *Noûs*, 17, 1983, pp. 651-656. Une définition simple de l'engagement pictural peut ainsi être formulée : « Une image qui représente son sujet comme étant soit F soit non-F est engagée vis-à-vis de la propriété F ». Lopès pense que cette notion d'engagement est incompatible avec la façon dont Goodman définit les propriétés syntaxiques de l'image, c'est-à-dire la façon dont il définit le régime analogique dans *Langages de l'Art*, en tant que régime saturé, et donc où des engagements de cette sorte ne sont pas possibles. Il n'est pas sûr cependant que l'on puisse tirer une pareille conclusion. Ainsi la notion de « choix », il est vrai très peu explicitée par Goodman, permet de restituer cette notion d'engagement.

tatif (ajustement au contexte et engagement), du critère de l'informativité (forme d'exactitude de l'information adaptée aux fins de la représentation) et de rendre compte de la variété des styles de représentation, c'est-à-dire de la relativité de la notion de réalisme. Aussi le réalisme devient-il « fonction de l'informativité de son système dans un contexte donné »<sup>896</sup>, ou encore une forme « d'informativité appropriée au sein d'un contexte d'usage », et qui se définit par le type d'engagements ou de « choix » opérés par une image<sup>897</sup>.

Dès lors, Lopès ne fait qu'étendre la notion de « réalisme pictural » à la conjonction des trois critères mis en évidence par Goodman. Mais cela ne remet pas en cause l'idée que la familiarité avec un système de représentation, une certaine forme de normativité, soit présumée par n'importe quelle thèse concernant l'informativité ou la *correctness*<sup>898</sup>. Sans doute, si Lopès ne parvient pas à bien voir que sa propre conception du réalisme n'est absolument pas contradictoire avec le type de « réussite picturale » qu'essaye de définir Goodman dans *Langages de l'Art*, c'est qu'il ne voit pas que, pour Goodman lui-même, cette notion de correction est multidimensionnelle<sup>899</sup> ; qu'à côté du critère d'implantation – que Lopès trouve suspect –, deux autres critères (l'exactitude et le choix) mettent différemment en jeu la notion d'information et l'importance de l'ajustement de la représentation à un contexte d'usage. Il convient donc d'insister plutôt sur le caractère multidimensionnel de toute correction symbolique, que ce soit dans le contexte d'une discussion sur la validité inductive, ou dans le contexte d'une discussion sur le réa-

---

896. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 305.

897. *Ibid.*, p. 311.

898. *Ibid.*, p. 305. C'est précisément ici que point le désaccord entre Goodman et Lopès, dans la mesure où Lopès prétend « proposer une théorie alternative qui se dispense de voir le réalisme comme une question normative ». Du point de vue de Goodman, il est impossible d'éliminer cette normativité, car elle seule permet de comprendre, en deçà même du problème posé par la correction de la représentation, la notion de dépeinture. Ce n'est pas étonnant dès lors que Lopès reproche à Goodman d'avoir fondé sa théorie du réalisme pictural sur sa théorie entièrement symbolique de la dépeinture, voir p. 302 « La suggestion que le trait pertinent réside dans l'implantation a son origine dans l'attachement indépendant de Goodman à sa théorie symbolique de la dépeinture ».

899. Voir l'article de Goodman in McCormick, Peter, *Starmaking : realism, anti-realism, and irrealism*, Cambridge, Mass., Etats-Unis, MIT Press, 1996, p. 207 : « What is sought is not a simple overall definition of rightness, but a pluralistic treatment that allows rightness to have species, to vary with context, and sometime be graded or comparative. Entrenchment, simplicity convenience are often highly relevant », *Reconceptions*, p. 166 : « La correction, à la différence de la vérité, est multidimensionnelle ».

lisme iconique. Mettre en avant d'autres critères comme la simplicité, l'exactitude, ou les divers choix et engagements pris à l'égard de ce qui est décrit ou représenté ne doit pas nous conduire à nous « dispenser » d'une réflexion sur la normativité, mais à penser cette normativité ou cette littéralité, dont l'implantation est la formule, à l'aune d'autres critères. Ces critères peuvent être définis, pour reprendre l'expression éclairante de Schwartz, comme autant de « *good-making factors* »<sup>900</sup>.

## 5.4 Inertie et invention

*Pour réussir à être ainsi reconnus, le peintre original, l'artiste original procèdent à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, par leur prose, n'est pas toujours agréable. Quand il est terminé, le praticien nous dit : Maintenant regardez. Et voici que le monde (qui n'a pas été créé une fois, mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu) nous apparaît entièrement différent de l'ancien, mais parfaitement clair. Des femmes passent dans la rue, différentes de celles d'autrefois, puisque ce sont des Renoir, ces Renoir où nous nous refusions jadis à voir des femmes. Les voitures aussi sont des Renoir, et l'eau, et le ciel : nous avons envie de nous promener dans la forêt pareille à celle qui le premier jour nous semblait tout excepté une forêt, et par exemple une tapisserie aux nuances nombreuses mais où manquaient justement les nuances propres aux forêts. Tel est l'univers nouveau et périssable qui vient d'être créé. Il durera jusqu'à la prochaine catastrophe géologique que déchaîneront un nouveau peintre ou un nouvel écrivain originaux.*

---

Marcel Proust, *Le côté de Guermantes*

Nous avons vu que l'implantation était un critère de correction important de diverses de nos activités symboliques. En particulier l'implantation vient servir de critère lorsqu'il s'agit de décider entre deux hypothèses ou deux représentations équivalentes du point de vue de l'information, mais que nous ne sommes pas, de

---

900. Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », p. 403.



la même façon, capables de projeter ou plus généralement d'utiliser. Le rôle de l'implantation est ainsi « d'influencer nos choix parmi des systèmes également *corrects* [*correct*] »<sup>901</sup>, et que ce soit pour l'inférence inductive, la dépicition ou plus généralement pour nos activités constructionnelles, d'opérer ce passage d'une forme de correction non directement normative [*correctness*] à une autre forme de correction qui inclut cette part de normativité conférée à nos activités symboliques par nos pratiques passées [*rightness*]. Le risque pourtant est que la dépendance du fonctionnement symbolique à l'égard de notre passé ou de notre histoire n'implique une forme de « pétrification »<sup>902</sup> de nos activités symboliques. Autrement dit, qu'accepter l'implantation au titre de critère de correction, ne conduise à surévaluer l'influence du passé et à entraîner une certaine forme d'inertie du familier, du naturel, du littéral par opposition à l'inédit, l'invention, le métaphorique. Le risque de la dépendance au passé implique ainsi une forme de conservatisme qui pourrait être négatif aussi bien dans les sciences que dans les arts, et rendre impossible une explication de phénomènes aussi divers que la métaphore, l'invention de nouveaux prédicats en science comme dans notre langage ordinaire, ou encore le réalisme par révélation<sup>903</sup>.

Pourtant, le concept d'implantation n'implique, en fait, jamais un tel conservatisme dans la mesure où Goodman envisage à chaque fois une sorte de dialectique ou d'ajustement qui se joue entre la pratique passée, source par elle-même de normativité, et l'écart judicieux par rapport à cette pratique qui nous fournit de nouveaux standards de correction et de nouvelles organisations et classements du monde (sur la notion d'ajustement mutuel nous renvoyons au chapitre 6, 6.2) ; lesquels ne sauraient être inventifs qu'à la condition de précisément s'opposer à une tradition. Cela est vrai à la fois de l'histoire des sciences – et ici Goodman s'inscrit dans une certaine tradition américaine de philosophie des sciences qui met en récit ou problématise cette dialectique de l'inertie et de l'innovation<sup>904</sup> – de l'histoire de

901. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 41.

902. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 17.

903. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 180.

904. Sur la dialectique entre conservatisme et invention dans les sciences voir Quine, Willard Van Orman, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977 (Nouvelle bibliothèque scientifique) ; Kuhn, Thomas Samuel, *La tension essentielle : tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard, 1990 (Bibliothèque des sciences humaines) ; pour une comparaison entre Goodman et Quine sur ce point, voir « Rightness » in *Lire Goodman : les voies de la référence*.

l'art, comme de toute réorganisation du monde. La formule de Robert Venturi au sujet de l'architecture, que Goodman cite dans *Reconceptions*, résume ce type de préoccupation : « Il doit y avoir un ordre afin qu'on puisse le rompre ».

Sans doute peut-on rapporter cette dialectique entre inertie et invention à l'une des thèses fortes du *worldmaking*. Pour Goodman en effet, il n'y a pas de version qui ne soit pas d'une manière ou d'une autre, construite à partir d'une autre version plus ancienne. Faire un monde, c'est toujours refaire un monde à partir de matériaux qui sont déjà à notre disposition, et auxquels nous sommes accoutumés.

Dans la représentation, l'artiste doit remettre en œuvre d'anciennes habitudes lorsqu'il veut faire apparaître des connexions et objets originaux. Que, pour un spectateur, une image fasse presque, mais pas tout à fait, référence au mobilier banal du monde quotidien, qu'elle s'inscrive dans une espèce courante d'image et s'en écarte toutefois ; elle pourra mettre à jour des ressemblances et des différences négligées, susciter des associations inaccoutumées, et jusqu'à un certain point refaire notre monde<sup>905</sup>.

Il est tout autant irresponsable de croire que l'on peut déconstruire sans reconstruire<sup>906</sup>, que de croire que l'on peut construire un monde qui ne soit pas, en fait, une reconstruction.

Il convient ainsi de mettre en avant une double direction de la correction<sup>907</sup>. La correction regarde tout d'abord vers nos pratiques passées – et c'est pour cette raison que l'implantation joue un rôle si important dans une théorie du fonctionnement symbolique. La correction regarde ensuite du côté de l'invention – ainsi de l'adoption de nouveaux standards de représentation (l'émergence par exemple de nouvelles manières de peindre), des transferts de schème qui impliquent de nouvelles façons d'organiser le monde (la métaphore), ou tout simplement de l'invention d'un nouveau prédicat<sup>908</sup>. Dès lors, « le fait de souligner le rôle que l'habitude, la tradition, l'adoption à long terme jouent dans la correction, ne revient en aucune façon à privilégier la conservation par rapport à l'innovation »<sup>909</sup>.

905. Goodman, *Langages de l'art*, p. 58.

906. Hilary Putnam « Irrealism and Deconstruction » in McCormick, *Starmaking*, p. 197.

907. C'est un point qu'a bien mis en évidence Handjaras son article « rightness » *Lire Goodman*.

908. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 106 : « Le rejet systématique de tous les prédicats qui ne sont pas familiers entraînerait une érosion inacceptable du langage ».

909. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 271.

Il s'avère alors important de distinguer du concept technique « d'implantation », différentes notions qui lui sont apparentées (habitude, sens commun, dogme) et qui peuvent revêtir des formes davantage régressives. Dans le contexte de l'énigme de l'induction par exemple, l'implantation doit être distinguée de la familiarité<sup>910</sup>, ou plus exactement d'un fait psychologique d'accoutumance, en un sens humien. C'est que l'implantation est porteuse d'une forme de normativité qui règle nos pratiques, mais n'est pas qualifiée comme un fait psychologique. Nous avons par ailleurs remarqué que l'implantation n'est pas l'unique critère de la projectibilité et que pour cette raison elle peut entrer en compétition avec d'autres critères (l'économie ou la généralité par exemple). Au demeurant, l'implantation n'intervient à titre de critère de correction que du moment où il s'agit de décider entre des hypothèses symétriques et entre elles incompatibles. Rien ne nous empêche ainsi de formuler de nouvelles hypothèses scientifiques, qui ne contreviennent à aucune théorie déjà acceptée, ou d'innover en matière d'utilisation de concepts<sup>911</sup>. Dans un contexte non-scientifique, comme dans certains usages poétiques, l'utilisation de prédicats non implantés peut d'ailleurs s'apparenter à un procédé littéraire<sup>912</sup>. Nous avons également remarqué qu'un prédicat qui ne serait pas directement implanté peut hériter de l'implantation de prédicats qui lui sont coextensifs<sup>913</sup> ou seulement apparentés, de même qu'une hypothèse elle-même peu implantée peut bénéficier de l'implantation d'une sur-hypothèse positive<sup>914</sup>, de sorte que la théorie de la projection proposée par Goodman n'est nullement incompatible avec une conception dynamique de l'histoire des sciences.

C'est en ce sens par exemple que le prédicat « quark » est un prédicat projectible, contrairement au prédicat « *vleu* ». Alors que le *vleu* propose une révision gênante de notre pratique linguistique et cognitive, le quark bien qu'étant un prédicat récent [« *newly coined* »] peut cependant en venir facilement à être intégré

910. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 106 : « Ma proposition ne vise en aucun cas à éliminer d'office les prédicats avec lesquels nous ne sommes pas familiers ».

911. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 16.

912. *Ibid.*

913. Au demeurant l'implantation porte sur les classes que désigne les prédicats et non sur les mots eux-mêmes Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, pp. 104-105.

914. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 115 et sq. Il est intéressant que ce type de raisonnement soit en accord avec les conceptions holistes en épistémologie dont Quine fût aussi un des pionniers.

dans notre pratique linguistique, parce qu'il est apparenté à d'autres prédicats bien implantés (particules subatomiques par exemple), parce qu'aucun autre prédicat déjà implanté n'entre en compétition avec lui<sup>915</sup>, enfin parce qu'il peut parvenir lui-même à s'implanter à mesure que s'accroît la fréquence de ses projections dans un contexte scientifique. Dès lors,

le vieux refrain selon lequel notre théorie exclut les hypothèses contenant des prédicats peu familiers est sans fondement<sup>916</sup>.

Dans les formulations mêmes des règles de projectibilité, Goodman prend ainsi garde à protéger les valeurs qui sont bien implantées (vertu de l'inertie et du conservatisme), tout en « gardant des possibilités d'extension à la libre entreprise »<sup>917</sup>, c'est-à-dire en rendant compatible sa théorie de l'implantation avec une conception davantage dynamique de l'histoire des sciences et des pratiques linguistiques (vertu de l'invention).

La direction inventive de la correction est accentuée bien sûr lorsqu'on considère des énoncés métaphoriques, que ce soit dans un contexte scientifique ou un contexte littéraire. Dans l'emploi des métaphores en effet, on regarde principalement la capacité de la métaphore à proposer une organisation originale et inédite du monde, que ce soit à des fins littéraires (ou de révélation poétique) ou en tant que « motif de recherche » pour la science<sup>918</sup>. C'est même l'implantation de la métaphore dans nos pratiques linguistiques qui entraîne leur lexicalisation en tant qu'énoncés littéraires, et donc leur éviction du domaine du métaphorique. En permettant de reconfigurer certains domaines, la métaphore permet de découvrir des choses qui n'étaient pas perçues. Elle contribue aussi par là au progrès de notre compréhension de la réalité. Dès lors, il est important que les énoncés métaphoriques soient inédits.

Dire qu'une image est triste et dire qu'elle est grise sont simplement des manières différentes de la classer. Je veux dire par là que bien qu'un prédicat qui s'applique à un objet métaphoriquement ne s'y applique pas littéralement, il s'y applique néanmoins. C'est un trait du genre de la *nouveauté* qui permet

---

915. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 15.

916. Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 120.

917. *Ibid.*, p. 107.

918. Elgin, *Considered judgment*, p. 197.

de savoir si l'application est métaphorique ou littérale<sup>919</sup>.

Insister sur le genre de nouveauté qu'est la métaphore ne signifie pourtant pas minimiser l'importance du littéral, dans la mesure où la vérité métaphorique est elle-même dépendante, jusqu'à un certain point, du rapport qui existe entre le sens littéral d'une expression et son sens métaphorique. Il faut que la métaphore s'applique correctement à la chose qu'elle dénote, et comme nous l'avons vu, ces critères de correction sont définis par le sens littéral. Plus exactement, les métaphores sont une façon que nous avons de faire jouer à un mot de nouveaux tours, de transcender son sens littéral en direction de l'inédit :

S'appuyer sur des habitudes établies avec le projet de les transcender<sup>920</sup>.

Parce qu'une métaphore joue sur le sens littéral d'un mot en regardant du côté d'une catégorisation inédite du monde, et parce qu'une métaphore peut toujours, par un procédé de lexicalisation, en venir à redevenir littérale en acquérant un sens second (phénomène d'ambiguïté littérale ordinaire), la référence métaphorique nous offre en quelque sorte la formule de cette dialectique qui se joue entre inertie et invention.

Une dernière entente de cette dialectique nous est donnée par un nouvel examen du problème de la dépicition. La discussion sur le réalisme pictural a mis en évidence ce fait que le sentiment de réalité qui pouvait se dégager d'une représentation devait être rapporté à un sentiment de littéralité. Autrement dit, un mode de représentation, au départ nouveau ou inédit, devient réaliste à mesure que nous nous familiarisons avec lui et que nous parvenons à le projeter (c'est à dire à l'utiliser en tant que mode de dépicition), un peu de la même façon qu'une métaphore se fige et gagne en littéralité à mesure que nous l'utilisons. La distinction entre une représentation stylisée et réaliste et la distinction entre le métaphorique et le littéral ne sont pas des distinctions absolues. Le caractère réaliste ou littéral d'une représentation, qu'elle soit verbale ou non-verbale, est en fait fonction de sa familiarité.

---

919. Goodman, *Langages de l'art*, p. 100, nous soulignons.

920. Goodman, Nelson, *Of mind and other matters*, Cambridge, Harvard university press, 1984, p. 76, nous traduisons.

Les métaphores, tout comme les nouveaux styles de représentation gagnent en littéralité à mesure que leur nouveauté s'estompe<sup>921</sup>.

Ainsi, le style impressionniste qui pouvait au départ apparaître hautement stylisé a gagné en littéralité à mesure que le public s'est confronté à quelques-uns de ses exemples, et a ainsi appris à lire correctement les informations que de telles images véhiculent. Ce ne sont dans les deux cas (la métaphore et les standards de représentation) que des colorations particulières de la notion technique d'implantation que nous avons présentée plus haut. Goodman et Elgin insistent d'ailleurs sur ce parallélisme :

Le réalisme n'est pas plus statique que la projectibilité. Intégrées au système standard par l'extension de ses ressources représentationnelles, de nouvelles manières de dépeindre peuvent en venir à être reconnues comme réalistes<sup>922</sup>.

Une question qui peut maintenant se poser pour le réalisme pictural (et qui en un sens s'est posée aussi à propos des « hypothèses projectibles non-projetées » et pour la vérité métaphorique), regarde les critères de correction de certaines formes de représentation, en tant qu'elles sont originales ou inédites et non pas familières<sup>923</sup>. Si la familiarité milite en faveur du réalisme dans le contexte de la dépeinture, comment expliquer que ce soient certains seulement des modes de représentation qui en viennent à être projetés ? Ce problème est relatif à une certaine version du réalisme pictural que Goodman désigne sous le nom de « réalisme par révélation »<sup>924</sup>. Or le problème posé par cette version du réalisme du point de vue de la théorie goodmanienne de la dépeinture est sérieux. C'est un point que souligne également Elgin :

Si la capacité d'interpréter des symboles dépend de l'expérience, le défaut d'expérience d'un symbole particulier paraît aisément expliquer notre échec à le comprendre. En revanche on ne parvient pas aussi aisément à expliquer le large spectre des symboles qui sont compris sans difficultés en dépit du manque

---

921. Goodman, *Langages de l'art*, p. 100.

922. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 19.

923. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 180.

924. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p. 38 : « Réalisme peut toutefois avoir aussi bien un autre usage. On se lasse de la pratique ; et un nouveau mode de représentation peut être si neuf et si convaincant qu'il peut prendre la valeur d'une révélation », voir aussi *Langages de l'art*, pp. 62-63.

d'expérience que nous en avons<sup>925</sup>.

En effet, si certaines formes de représentations, certaines manières de rendre la couleur ou la lumière nous paraissent immédiatement novateurs et, en un usage du terme quelque peu différent<sup>926</sup>, « réalistes », n'est-ce pas que la dépic-tion a bien affaire à un certain type de rapport objectif au réel ? C'est d'ailleurs un aspect important de la critique que Dominic Lopès adresse à la théorie symbolique de Goodman. En effet, si « la franche révélation est par définition la prérogative du non-normatif »<sup>927</sup>, alors il faut bien admettre soit que la thèse défendue par Goodman (et qui précisément est une thèse concernant la normativité de certaines représentations) ne permet pas de rendre compte de cet autre usage du terme de réalisme ; soit, plus radicalement, que la thèse de Goodman concernant la dépic-tion est rendue impossible par cette observation. L'ambigüité soulevée au début du chapitre regardant un concept de projection possible pourrait également être interprétée comme la prérogative d'une nécessité non indexée sur nos pratiques et dont le monde lui-même serait responsable.

Lorsque Lopès interprète le réalisme par révélation comme un contre-argument à la théorie symbolique de Goodman, il apparaît que c'est bien dans sa version la plus radicale qu'il entend l'objection. En particulier, il ne croit pas qu'un nouveau style de représentation puisse produire par lui-même des normes de la ressemblance que nous sommes par suite capables de projeter sur le monde. C'est là sans doute le profond désaccord qui oppose Goodman et Lopès au sujet de la dépic-tion. Pour Lopès, la ressemblance est déjà là, et c'est ce que saisit une manière habile et novatrice de représenter le monde – comme l'impressionnisme lorsqu'il nous rend attentif au miroitement de la lumière sur l'eau :

La révélation réside souvent dans des innovations représentationnelles qui montrent des réalités connues<sup>928</sup>.

Un problème identique avait été soulevé au sujet de la vérité métaphorique. Ne faut-il pas chercher dans le monde lui-même, c'est-à-dire dans une nature cachée

---

925. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 108.

926. Différent en tous cas de ce qu'on entend par le courant réaliste en peinture.

927. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 304.

928. *Ibid.*

que vient révéler le langage poétique, et non dans nos usages symboliques, le type de vérité à l'œuvre dans la métaphore?<sup>929</sup> Une solution de l'énigme de l'induction en termes « d'espèces naturelles » repose sans doute, là encore, sur un semblable raisonnement. De fait, il semble que l'attachement ou la préoccupation de Goodman à l'égard de la nouveauté (dans les sciences, avec la métaphore, avec cet autre usage du terme de réalisme) soit une sérieuse difficulté posée à sa théorie symbolique. La question peut pourtant être reformulée comme suit : la réussite attachée à l'émergence de certains systèmes symboliques non-familiers est-elle la prérogative du non-normatif ou simplement l'émergence d'une nouvelle forme de normativité? Reformulé en ces termes, le problème posé par la révélation ou la nouveauté peut certes recevoir une interprétation davantage compatible avec la théorie goodmanienne du *worldmaking*.

En effet, que de nouveaux modes de représentations s'imposent, parce qu'ils sont plus simples, offrent de représenter davantage d'information, présentent certains avantages pratiques, ou montrent des aspects jusque-là inaperçus de la réalité et que nous parvenons à utiliser dans un contexte inédit, n'annule en rien le type de normativité emporté par le fait que ces modes de représentations deviennent eux-mêmes des standards, et donc gagnent en littéralité, eu égard à la façon dont nous pouvons par suite les projeter et les utiliser dans des situations de plus en plus nombreuses. Il s'agit seulement de penser une dynamique des systèmes symboliques comme il existe une dynamique de la formulation des hypothèses scientifiques<sup>930</sup>.

929. Ricœur lui-même qui a exposé avec beaucoup de justesse la position de Goodman, semble en dernière analyse défendre une pareille thèse. Voir Ricœur, *La métaphore vive*.

930. Au sujet de cette dynamique, nous renvoyons toutefois à la critique que fait Mitchell, et qui est certes très différente de l'objection adressée par Lopès et que nous avons commenté dans ce paragraphe – voir Mitchell, W. J. Thomas, « Irrealism, nd Ideology : A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, no. 1, 1991, pp. 23-35. L'idée de Mitchell est qu'une bonne explication du réalisme suppose d'adopter un point de vue davantage diachronique, réintroduire de l'histoire – i.e critique des idéologies – dans la théorie des symboles proposée par Goodman. Nous concédons à cette analyse de Mitchell que la critique que Goodman fait du réalisme (et en particulier de l'idée d'un réalisme de la représentation) est plus convaincante que l'explication positive, et en fait très formelle, qu'il donne du réalisme en tant que mouvement artistique. Une façon de concilier ensemble le point de vue diachronique de Mitchell, et la théorie de Goodman serait d'explicitier la dimension également historique (au sens de l'histoire réelle) du concept d'implantation – comme cela est d'ailleurs à l'œuvre dans l'analyse que Panofsky fait de la forme symbolique de la perspective. Mais il est clair aussi que la théorie du fonctionnement symbolique ne se situe pas à ce niveau de l'histoire des représentations.



Qui plus est, nous pouvons envisager de pousser dans toutes les directions les parallèles établis par Goodman entre l'énigme de l'induction et le problème du réalisme pictural. En particulier, la notion d'implantation pourrait être élargie pour les systèmes picturaux, à l'implantation de tous les systèmes qui sont apparentés entre eux. Dès lors il y aurait un sens pour la dépeintion à parler d'implantation héritée. Un système de représentation inédit peut ainsi bénéficier de l'implantation d'un système qui lui est parent : comme l'image fixe pour l'image en mouvement, la photographie pour le cinéma, le cinéma pour la réalité virtuelle. Sans doute cela exige aussi de repenser notre concept de compétence picturale, remarquer qu'elle comprend des degrés, et que la maîtrise d'un système symbolique nécessite bien autre chose que la seule familiarité ou la seule révélation ; en particulier des compétences qui ne sont pas toutes picturales (connaissances d'arrière-plan, connaissance du sujet dépeint)<sup>931</sup>. Tout cela conduit à complexifier la façon dont se constitue pour nous l'idée d'une ressemblance visuelle.

Il est ainsi possible de prémunir contre une conception trop conservatrice de notre pratique linguistique et symbolique. L'extension des règles de projectibilité dans *Faits, fictions et prédictions*, (implantation des prédicats coextensifs, sur-hypothèses etc...) portait déjà ce type de préoccupations. Il reste qu'utiliser un symbole, suppose au minimum que l'on sache comment l'utiliser, et c'est ce genre de considérations qui sont prises en charge par la notion d'implantation. Nous pouvons certes affirmer avec Lopès qu'il y a quelque chose de non-normatif à l'invention d'un nouveau standard de représentation (comme il y a quelque chose de non-normatif au fait que l'esprit projette dans toutes les directions), toutefois pour expliquer qu'un tel standard puisse être utilisé, une réflexion sur la normativité de nos pratiques ne peut pas non plus être évitée. Mais cette normativité, qui est précisément ce que visent à éclairer les notions de projectibilité et d'implantation, ne saurait simplement être identifiée à la familiarité. Comme nous l'avons vu avec l'énigme de l'induction ou au sujet de la dépeintion, bien d'autres facteurs sont à prendre en compte, et qui maximisent ainsi la dépendance au contexte de toute référence. Sans doute cela signifie qu'en son fond la philosophie inductiviste de Goodman – ce qui s'entend aussi de notion d'implantation qui lui est attachée – ,

---

931. Goodman, Nelson et Elgin, Catherine Z., *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, pp. 124-128.

est plus portée par l'avenir (la possibilité d'un usage), que par le seul passé. Enfin, il reste que l'implantation joue une fonction normative particulière dès lors qu'il s'agit de choisir entre deux hypothèses ou deux images ayant le même contenu empirique, et lorsqu'un éclaircissement du contexte ne permet pas non plus de faire ce travail. Or c'est là aussi ce qui définit pour Goodman ce que l'on peut attendre de la philosophie :

La mobilisation de toutes nos facultés, et en particulier de la raison, pour permettre de choisir entre différentes hypothèses concurrentes<sup>932</sup>.

Sans doute la force du geste philosophique de Goodman, et ce dès *Faits, fictions et prédictions*, est de proposer une théorie symbolique qui accorde une fonction normative à notre pratique linguistique, sans que cette normativité (le concept d'implantation ou d'usage) ne sois jamais assimilable au seul passé ou au sens commun, sans non plus que la philosophie ne soit remise en cause par le recours à une normativité pré-réflexive et auto-justificatrice. Bien au contraire, l'insistance que met Goodman à rappeler, contre une certaine conception naïve de l'objectivité et de la réalité, que la correction de nos catégorisations et dépicions est dépendante du contexte de la référence – lequel le plus souvent est un contexte non-scientifique – montre que ce n'est jamais l'emploi des termes dans leur signification ordinaire qui est visé par sa critique, mais une certaine forme de conservatisme qui peut parfois lui-être attaché, et qui militerait contre la possibilité d'adopter d'autres formes de catégorisations – par exemple plus scientifiques – et qui serait mieux adaptées à certaines fin théoriques (ainsi par exemple de la redéfinition de la notion de différence juste perceptible)<sup>933</sup>. C'est une justification apportée à l'attitude constructionnelle. Dire que la baleine est un poisson et qu'elle ressemble à un gros thon n'est pas incorrect si je veux savoir où observer des baleines, où les sauver où les capturer ; en revanche c'est incorrect si je veux savoir où les placer dans un arbre phylogénétique<sup>934</sup>. Ce sont, là encore, des aspects de la théorie du fonctionnement symbolique, qui seront abordés au chapitre 6.

---

932. Goodman, *Problems and projects*, p. 54. Ce scepticisme n'étant pas dès lors incompatible avec une sortie du scepticisme, comme le montre parfaitement l'énigme du *vleu*.

933. *Ibid.*, pp. 51-52.

934. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 16.

## Conclusion

Nous avons essayé dans ce chapitre de rendre davantage explicite la fonction argumentative dévolue par Goodman au concept d'implantation dans une théorie du fonctionnement symbolique. Il s'agissait tout d'abord de montrer que la notion d'implantation est apparue dans un cadre théorique très particulier, défini par la recherche d'une solution à la nouvelle énigme de l'induction, et qui doit être interprété en un sens aussi extensionnel. Qu'elle ait été ainsi introduite explique comment elle peut jouer cette fonction argumentative si particulière : « permettre de choisir entre différentes hypothèses concurrentes », « décider ». C'est pour cette raison que la notion d'implantation est fortement normative, et sa normativité est irréductible à une explication qui serait seulement psychologique ou empiriste. Si l'implantation est un « good making factor », d'autres contraintes s'exercent pourtant sur la formulation de nos hypothèses, sur l'exactitude de l'information véhiculée par une image, ou sur des applications métaphoriques. De telles contraintes relèvent de divers types d'ajustement très différents entre le symbole et ce qui est symbolisé. La solution proposée par Goodman à la nouvelle énigme de l'induction permet ainsi de bien mesurer la portée multidimensionnelle de la notion de correction qui se voit ainsi substituée à celle de vérité.

Bien sûr, cette notion d'implantation peut par suite être délocalisée pour répondre à d'autres difficultés ayant trait à notre référence au monde. En effet, il apparaît que Goodman emploie cette notion d'implantation en dehors du cadre défini par l'énigme de l'induction. Nous avons choisi de présenter un de ces usages, qui regarde un problème important de la théorie des symboles de Nelson Goodman, et que nous avons très peu discuté jusqu'à présent : le problème de la dépic-tion. L'implantation ou la maîtrise d'un système donné de représentation est alors proposée à titre d'explication du réalisme pictural. Bien qu'il faille distinguer le problème très général posé par la dépic-tion et un problème plus particulier posé par un certain type de réalisme pictural, « le réalisme de l'habitude », il est clair que la théorie générale de la dépic-tion formulée par Goodman est solidaire également d'une conception forte de l'implantation, bien que ce dernier critère ne soit pas, là encore, le seul à prendre en compte.

Si cela est vrai de l'induction et de la dépicition, cela est vrai de toutes les façons que nous avons de nous référer au monde, en en proposant des versions. Nous n'avons eu de cesse de mettre en avant certains parallélismes entre analyse constructionnelle, énigme de l'induction, problème de la dépicition et fonctionnement de la métaphore ou de l'exemplification. Ce sont les ressources de ce parallélisme qui sont à l'origine de la thèse de portée plus générale du *worldmaking* que Goodman formule à la fin des années 70. Il n'est pas étonnant dès lors que l'implantation soit aussi un critère décisif du *worldmaking*, et en dernière analyse de la solidité même du concept de réel ou de monde :

Pour l'homme de la rue, les versions des sciences, de l'art et de la perception, s'écartent de manières multiples du monde familier et commode qu'il s'est construit de bric et de broc avec des morceaux de tradition scientifique et artistique, et où il lutte pour sa propre survie. Le plus souvent, c'est ce monde qu'on juge réel ; *car la réalité dans un monde, comme le réalisme dans une peinture, est en grande partie affaire d'habitude*<sup>935</sup>.

Selon cette interprétation, le réalisme, un certain sens ordinaire que nous avons de la réalité, pourrait être identifié à une forme de littéralisme<sup>936</sup>. Le monde ordinaire est le pouvoir octroyé par notre pratique, par l'habitude, à notre bricolage symbolique.

Maintenant, dans le cadre théorique du problème posé par la référence picturale, comme dans celui du problème posé par nos inférences inductives, il est décisif de mettre en avant le caractère multidimensionnel de la correction. Il était également important de montrer que le recours à la notion d'implantation n'est en aucun cas une façon sceptique – selon une entente du scepticisme, parfois associée à une forme de relativisme – de répondre à certaines perplexités philosophiques (la

935. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 40.

936. Que l'on puisse ainsi ré-utiliser l'explication proposée du réalisme pictural pour répondre au problème plus fondamental de la constitution même de la réalité est une thèse très forte, mais qui fait bien en effet partie de la stratégie adoptée par Goodman. Voir à ce sujet l'article de Mitchell, in Mitchell, W. J. Thomas, « Irrealism, and Ideology : A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, no. 1, 1991, p. 24 : « His theory of symbols, in fact, is simply the first phase in a three-fold project which aims to reconstitute, not merely our understanding of symbols, but « the very constitution of what is referred to the « world » or « worlds » constructed by symbols and, finally, the « conception of philosophy » itself.

réussite inductive, la réussite picturale, ou la réussite métaphorique). L'implantation ne doit pas être envisagée comme une « solution externe », à des problèmes qui pourraient et devraient appeler des « solutions internes ». Formuler des solutions internes ressemblerait alors plutôt à considérer, au lieu du fonctionnement de nos références au monde, certaines propriétés des objets ou du monde lui-même. Mais de telles solutions ne peuvent être que métaphysiques, en un sens de la métaphysique que récuse Goodman, et qui est aussi celui que dans l'introduction nous voulions commencer par écarter. A condition de bien comprendre qu'une explication de la réussite de notre référence au monde doit avant tout regarder la façon dont fonctionne cette référence, il n'est pas légitime de qualifier « d'externes », des solutions qui regardent précisément nos pratiques linguistiques présentes et passées. C'est dans ce cadre-là que l'implantation sert de critère et de norme.

Montrer qu'une certaine forme de correction (en sciences ou dans les arts, ou plus généralement dans le langage) puisse se construire contre notre usage passé, ou plus exactement un usage insuffisamment questionné de notre passé, ne signifie pas que l'habitude n'entre pas elle-même à titre de critère important de nos diverses formes d'activités symboliques. Autrement dit, que certains usages habituels soient, dans des contextes spécifiés, incorrects et que certaines formes de correction ne soient ni habituelles, ni littérales, ni familières, ne signifie nullement qu'on ne saurait faire jouer au concept d'implantation le rôle qu'on lui a jusque-là fait jouer. Cela signifie plutôt qu'il faut se rendre attentif aux circonstances de nos diverses activités de référence, et au fait que nos pratiques et usages habituels ne soient justement pas « tout terrain ».

En bref, lorsqu'on se réfère au monde, il se trouve que d'autres considérations mondaines ont un rôle particulier et très important à jouer pour expliquer comment l'on peut réussir ou échouer dans cette entreprise. Il est clair que le monde pèse sur les différentes versions que l'on peut en proposer. Il nous faudra dans le dernier chapitre préciser qu'est-ce que l'on entend alors par monde. En particulier, si la correction est comprise comme une forme d'ajustement, une question se pose de savoir à quoi une version est ajustée, et comment se mesure cet ajustement. Une présentation des contraintes qui pèsent sur les inférences inductives, et sur la représentation picturale, montre déjà quelques formes importantes que peuvent prendre

cet ajustement : l'exactitude et la pertinence de l'information pour les images, la corroboration empirique (même si, comme on l'a vu, celle-ci est loin d'être suffisante comme définition des inférences valides) pour l'induction. Ces quelques remarques suffisent à écarter les interprétations par trop libérales du *worldmaking*. De façon plus fine encore, il s'agit de considérer la sensibilité au contexte de la plupart de nos activités symboliques, ainsi que la nature des engagements que l'on prend ou non avec ce à quoi l'on se réfère, lorsque l'on se réfère. Il pourrait en effet se trouver que la véritable adresse de la correction soit pour Goodman l'ajustement à ce à quoi l'on se réfère, dont l'accord avec le passé est une espèce. Comme nous allons le démontrer, un tel engagement en faveur du pragmatisme ne semble absolument rien enlever à la force normative du critère d'implantation. Il restera alors à définir ce que l'on entend ainsi par « mondaines », et expliquer en quoi la philosophie de Goodman est de façon paradoxale « réaliste ».

## Chapitre 6

# Ajustement, Engagement, Contexte.

*que faire d'un monde qu'on ne dit pas  
dont nul n'a su nul ne sait rien dire, rien  
pas un détail, pas une occurrence particulière accrochée à une des-  
cription  
un monde d'une généralité si extrême  
que l'unique, le sans répétition, y est abrogé  
dès l'instant que personne ne peut comprendre  
dont personne dans sa bouche ne sait que faire  
contourner ce dire, l'expulser d'une syllabe  
le cracher avec dégoût  
un monde d'une imprécision abominable  
avec lequel je dois vivre  
à qui je dois, incessant, le regard ?*

---

Jacques Roubaud, *La pluralité des mondes de Lewis*

### 6.1 Praxéologie

Nous avons longtemps retardé une présentation de ce que Goodman entend exactement par « fonctionnement symbolique ». Arrivant avec ce dernier chapitre au terme de notre étude, il conviendrait d'en fournir de plus amples explica-

tions. Nous avons cependant retardé cette présentation à dessein. Il s'agissait tout d'abord de comprendre que l'irréalisme goodmanien, ainsi que lui-même qualifie sa théorie du *worldmaking* (et donc de la référence) et son constructionnalisme, ne milite en aucune façon pour le relativisme. Que l'on construise le monde en nous y référant et ce faisant en en proposant des versions (systèmes constructionnels, descriptions, cartes, diagrammes, partitions, dépicions etc...), ne signifie pas bien entendu que l'on puisse construire n'importe quoi, dans n'importe quel contexte<sup>937</sup>.

Que nous ne puissions pas construire n'importe quoi, signifie plus encore qu'il faille prendre au sérieux la thèse du constructionnalisme. Le *worldmaking*, par quoi il faut entendre nos diverses manières de référer, et toute forme d'activité symbolique, est une *construction* au sens fort, sur laquelle s'exerce, comme pour toute autre tâche constructive, de fortes contraintes normatives. Même le bricolage est un art, et les mondes ordinaires que nous fabriquons de « bric et de broc » ne sont pas « n'importe quoi », mais sont plutôt réglés par des contraintes de cohérence, de pertinence et d'ajustement. Si faire des mondes est une activité qui concerne la référence, il faut bien que les contraintes qui s'exercent sur le *worldmaking* soient également des contraintes référentielles. La métaphore, la dépicion, l'induction, l'exemplification, la théorie de la notation montrent que lorsque nous proposons des versions du monde, qu'elles soient verbales ou représentationnelles, littérales ou métaphoriques, nous devons nous rendre attentifs au caractère normatif de nos pratiques symboliques : telles hypothèses mieux implantées ou manières de représenter que nous maîtrisons, sont responsables de certaines façons de découper le réel, de le représenter, et de faire surgir certaines ressemblances, identités et différences.

Bien que de « Réalité Absolue » il n'y en ait pas, de fortes contraintes s'exercent à chacune de nos références au monde. Ces contraintes regardent l'implantation, l'exactitude, la simplicité, la cohérence ou encore la sensibilité au contexte des versions du monde que nous proposons. En un sens, bien que la philosophie de Goodman soit formulée contre une certaine entente du Réalisme (dans ses diffé-

---

937. Nous reviendrons d'ailleurs dans un dernier paragraphe sur ces problèmes de l'irréalisme et du relativisme qui sont au cœur de notre problématique, et plus encore de l'interprétation que nous proposons du *worldmaking*. Il s'agira alors de clore une discussion ouverte dès l'introduction.



rentes versions physiques, métaphysiques ou encore phénoménalistes), elle peut cependant être qualifiée de réaliste si l'on entend par là le fait de se rendre attentif aux détails du réel, à la sensibilité qui est attendue de nous lorsque nous produisons et interprétons des symboles. S'il y a un réalisme chez Goodman c'est donc un réalisme qui ne peut qu'être « à visage humain »<sup>938</sup>, loin de toute théorie qui place à côté du langage, le Réel.

Aussi ne faut-il pas perdre de vue que le modèle du constructionnalisme ou du *worldmaking* est l'agir, et plus exactement l'activité pratique réelle<sup>939</sup>. Et si une référence peut manquer sa cible, une version du monde échouer, c'est exactement à la façon dont nous pouvons rater un plat (pour lequel nous avons une liste d'ingrédients et certaines indications) ou rater une marche (par inattention). Le modèle pour penser le fonctionnement symbolique est bien un modèle pratique, qui définit des conditions strictes d'échec et de succès. Si l'activité symbolique est l'activité d'utiliser et d'interpréter des symboles, alors des conditions s'imposent à ces utilisations et à ces interprétations, que mettent en évidence divers cas de ratage symbolique.

C'était bien là le sens de la référence à Austin au chapitre 1 ; aussi de notre insistance à présenter au chapitre 2 différents cas de ratages symboliques (rater sa métaphore, difficultés de la communauté imparfaite et du compagnonnage, rituels mal accomplis, cartes fallacieuses, malheurs de Mary Tricias). Il nous fallait accorder encore davantage d'importance au problème du *vleu*, dans la mesure où le *vleu* est l'occasion d'une réflexion sur les problèmes de la projectibilité et de l'implantation qui sont au cœur de ce que Goodman entend par fonctionnement symbolique, aussi bien en ce qui regarde le langage que la dépicition. Le chapitre 3 était ainsi une présentation de *Faits, fictions et prédictions* qui poursuivait de quelque façon le point de vue de l'erreur adopté dans les chapitres 1 et 2. Les chapitres 4 et 5 présentent dans leurs détails techniques les notions de projectibilité et d'implantation, et montrent comment l'ensemble des activités symboliques envisagées par

---

938. Putnam, *Le réalisme à visage humain*.

939. De la même façon l'activité cognitive est pensée par Goodman sur le modèle de la *poiesis*, c'est-à-dire d'un art de la construction : « Le progrès de la compréhension ressemble plutôt à l'art du charpentier qu'à celui du calcul », voir Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 174.

Goodman, ou manières de référer, y renvoient. Quant à la solution elle-même à la nouvelle énigme de l'induction, il est important de rappeler encore une fois qu'elle est en son fond « pragmatique ».

Jacques Morizot dans son étude *Goodman, Modèles de la symbolisation*, rappelle que la « question de fond consiste à comprendre comment nous faisons ce que nous faisons »<sup>940</sup>, convoquant à juste titre une citation où Goodman semble mettre sur le même plan une activité symbolique (dénoter une étoile) et un ensemble d'activités pratiques :

Nous avons à faire ce que nous trouvons, que ce soit la Grande Ourse, Sirius, de la nourriture, du combustible, ou une chaîne stéréo<sup>941</sup>.

Il me semble que c'est une intuition originale et fructueuse que de montrer qu'un aspect essentiel de la philosophie de Goodman regarde du côté d'une forme de « praxéologie », et que Goodman, « suivant une évolution parallèle à celle de Wittgenstein », s'est rendu de plus en plus attentif aux « situations plus rocailleuses de la réalité »<sup>942</sup>. Pour Cheryl Misak également, qui rattache la philosophie de Goodman au grand courant du pragmatisme américain, l'effort entrepris par Goodman pour parvenir à distinguer le correct de l'incorrect, que ce soit en ce qui concerne l'énigme de l'induction, ou des mondes que nous fabriquons, « est un grand défi pragmatique »<sup>943</sup>. Il est bien clair en effet que la solution pragmatique que Goodman donne à la nouvelle énigme de l'induction doit être rapportée à cette praxéologie<sup>944</sup>. Seibt remarque pour sa part que le véritable écart qui sépare l'entreprise de *l'Aufbau* de celle menée par Goodman dans *La structure de l'apparence*, est l'adoption par Goodman d'une « posture pragmatiste » à l'aune de laquelle il réinterprète des questions ontologiques traditionnelles en questions d'utilité. Par suite un nouveau thème est introduit dans les théories de la constitution (qui n'était présent ni chez Carnap ni chez Russell) : une conception déflationniste du problème de la

---

940. Morizot, *Goodman*, p. 37.

941. Goodman, *Of mind and other matters*, p. 36.

942. Morizot, *Goodman*, p. 227. Suivant une métaphore que l'on peut doublement comprendre : un retour à la variété de nos usages, mais également la solidité du roc de notre pratique contre laquelle notre bêche se retourne.

943. Misak, *The American pragmatists*, p. 216.

944. Scheffler, *Anatomie de la science* ; Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models ».

vérité de la représentation, qui aura des répercussions également pour sa théorie de la référence<sup>945</sup>. Enfin, Pouivet évoque une « emphase pragmatique »<sup>946</sup> dans la dernière philosophie de Goodman, qui ne va pas pour lui sans susciter un certain malaise, si ce pragmatisme doit conduire au relativisme<sup>947</sup>.

Plus encore que certaines propriétés du monde, ou des choses, ou de la syntaxe, ce qui compte, c'est notre pratique ; de laquelle dépend par contre le type de propriétés, d'identités ou de ressemblances que nous sommes capables de projeter sur le monde. Une telle remarque permet de comprendre sous un autre jour l'orientation nominaliste de Goodman. Le nominalisme (dans la version méréologique qu'en donne Goodman dès *La structure de l'apparence*) peut en effet se comprendre comme un refus de s'engager, d'une manière qui serait hors-sol, à l'égard de certains types d'entités ou de propriétés. Comme le dit très bien Morizot, « tout objet étant lui-même le résultat d'un découpage, il devient illusoire de séparer l'ameublement du monde de toute forme de projection humaine »<sup>948</sup>. Les seules propriétés ou objets qui existent, sont ceux que nous remarquons, ceux que nous pratiquons. Cela est vrai du vert par opposition au *vleu*, mais cela est également vrai des propriétés exemplifiées par un symbole dans un contexte donné, du type de propriétés auxquelles nous rend attentif un emploi métaphorique, un certain mode de représentation, ou même des objets qu'il faut compter comme artistiques.

D'où l'importance chez Goodman d'une réflexion sur le fonctionnement de nos symboles, de la référence. Or que signifie fonctionner pour un symbole, ou pour une version ? Fonctionner c'est être correct, au sens où la correction en vient à désigner de façon très générale l'ajustement de nos symboles à certaines visées théoriques ou pratiques, à certains contextes. Il est important pour Cohnitz et Rossberg que la correction symbolique « n'implique aucune explication de la relation entre les mots et la réalité, mais le degré d'ajustement d'un symbole avec

---

945. Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 327 et sq.

946. Pouivet, « L'irréalisme : deux réticences ».

947. Cometti fait un diagnostic identique, mais sans y voir un problème, in Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, p. 109 : « Dans [*Manières de faire des mondes*], Goodman approfondit la signification de ce que l'on considérera comme son pragmatisme en optant pour un pluralisme et un relativisme qui aboutissent à la dissolution de l'idée d'un monde unique ».

948. Morizot, *Goodman*, p. 39.

un discours et la façon qu'il a d'être effectif en lui »<sup>949</sup>. C'est ce qu'à la fin du chapitre 4 nous avons essayé de mettre en évidence en évoquant, par différence avec un « paradigme surrogatif », l'élaboration d'un « paradigme symbolique »<sup>950</sup>. Pour W. Künne, ce que Goodman et Elgin désigne dans *Reconceptions* par la notion très générale de correction fit sa première apparition dans *Langages de l'Art* avec le terme de convenance [*appropriateness*]. La notion elle-même de correction [*rightness*] ne devenant décisive [*a key term*] que dans la conférence de 1974 que Goodman tient à l'Université d'Hambourg en hommage à Cassirer, et qui sert de premier chapitre à *Manières de faire des mondes*. Il est vrai que Goodman fait un usage assez indéterminé de la notion de correction [*rightness*] dans *Langages de l'Art* – utilisant les termes de *correctness* pour exactitude, *d'appropriateness* pour une forme plus générale d'ajustement, de *good-picture* pour la réussite picturale ou encore d'authenticité pour les œuvres exécutées correctement –, et à ce titre la conférence de 1974 fournit bien une explicitation d'une forme de correction qui était visée depuis des années. Encore faudrait-il préciser qu'avant *Langages de l'Art* déjà, Goodman évoque, dans l'essai de 1954, la correction du prédicat « vert » et dans *La structure de l'apparence*, divers problèmes *d'accuracy* relatifs aux systèmes constructionnels, et abordés selon une perspective que l'on peut déjà qualifier de pragmatiste<sup>951</sup>. Si la recherche d'une formule générale de correction pour toutes nos activités symbolique est contemporaine de la thèse du *worldmaking*, cette dernière peut elle-même se comprendre comme une généralisation de divers problèmes relatifs à la référence, qui ont préoccupé Goodman depuis *La structure de l'apparence*. En dernière analyse la correction est l'esquisse de ce que partagent diverses sortes de convenances entre des symboles et ce qu'ils symbolisent :

Il incombe au concept de correction d'embrasser tous les standards d'acceptabilité, auxquels les symboles puissent prétendre, lorsqu'ils fonctionnent réellement comme symboles. Ces standards sont exemplifiés par des arguments valides, des théories simples ou ayant un fort pouvoir explicatif, des échantillons représentatifs, aussi bien les Variations Goldberg que leur interprétation par Glenn Gould<sup>952</sup>.

949. Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*, p. 65.

950. Schwartz, *Visual Version*.

951. Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology ».

952. Wolfgang Künne *Probing into Reconceptions*, Kluwer Academic Publishers, 1993, p. 107.

Si l'implantation est au cœur de la théorie du fonctionnement symbolique, c'est précisément parce que l'accord avec le passé correspond à une forme d'ajustement, qui permet, d'une manière que nous avons caractérisée de pragmatique, de décider entre deux hypothèses ou deux images qui s'ajusteraient de la même façon avec les faits. Dès lors, l'implantation pourrait être autrement définie comme une forme d'adoption, laquelle doit être comprise précisément comme une mise en fonctionnement.

L'adoption est une affaire de mise en fonctionnement, d'ajustement, ou de tentative d'ajustement. Adopter un symbole [comme le prédicat vert, ou une mode standard de représentation], c'est l'incorporer au dispositif dont on se sert, à l'étoffe que l'on est en train de tisser, au travail en cours<sup>953</sup>.

L'ajustement avec les faits, qui définit traditionnellement la vérité, n'est donc qu'une forme d'ajustement parmi d'autres formes, qui regardent notre pratique et nos usages passés, mais également le contexte et la pertinence de nos références.

Plus encore, sur le terrain nominaliste dans lequel la philosophie de Goodman nous installe, la notion d'ajustement avec les faits doit elle-même être critiquée ou retravaillée, dans la mesure où les faits ne sont pas autre chose qu'une sédimentation des décisions projectives qui ont par le passé déjà été prises, sur le mode de ce que nous avons appelé « une métaphysique inductive ». C'est également le sens de la nouvelle énigme de l'induction et de sa solution, qui est moins la marque d'une forme de scepticisme philosophique, qu'une manière de nous rendre attentif au pouvoir normatif, et même performatif (à condition de comprendre le *worldmaking* comme une sorte de performance), du langage et de toutes nos pratiques. L'importance accordée à l'implantation (ou parfois l'habitude ou le passé) comme critère de correction symbolique ne doit pas nous conduire à sous-estimer d'autres formes d'ajustement. Ainsi la simplicité, l'invention peuvent jouer un rôle important en sciences ou dans les arts. Qui plus est, l'idée d'un ajustement à nos différentes pratiques et fins poursuivies met en avant l'orientation fortement contextualiste de la pensée de Goodman : ainsi par exemple des analyses de la

---

953. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 170.

référence par exemplification ou de la métaphore, ou encore des différents types de classements et de catégorisation du monde que l'on obtient en faisant usage de concepts<sup>954</sup>. De façon très générale, pour nos activités symboliques « la recherche d'un ajustement précis entre le symbole et le symbolisé demande une sensibilité maximale et interminable »<sup>955</sup>.

Cette orientation « praxéologique » de la pensée de Goodman, qui l'identifie à une enquête sur la manière dont *fonctionne* la référence, et s'intéresse aux façons dont s'ajustent nos symboles, doit être rapportée à la reconception de la philosophie et de la connaissance que Goodman propose dans l'essai co-écrit avec Elgin : *Reconceptions en philosophie et autres essais*<sup>956</sup>. Goodman et Elgin suggèrent en effet de substituer la notion d'ajustement à celle de vérité. Nous avons déjà montré au chapitre 1, et dans le contexte d'une comparaison entre les philosophies d'Austin et de Goodman, que la notion de vérité est une notion qui apparaît à l'analyse à la fois trop restrictive, et trop indéterminée. D'une part parce qu'elle ne se rapporte qu'aux énoncés déclaratifs et donc ne permet pas de prendre en compte le type de convenance ou de correction propre à des symboles non-verbaux ou non-déclaratifs, ensuite parce que là même où elle a cours, par exemple dans les sciences, la vérité ne saurait être identifiée avec une exactitude factuelle, enfin parce que la notion de vérité se trouve raccrochée à une théorie problématique de l'adéquation entre notre langage et un monde indépendant des manières que nous avons de nous y référer. En réalité « vrai » et « faux » doivent plutôt être caractérisés comme des étiquettes qui organisent un partage parmi certains de nos énoncés déclaratifs. Ce faisant, la notion de vérité doit être réinterprétée comme un simple classement de nos énoncés susceptible de modification, et susceptible aussi d'opérer une réorganisation du monde sur un mode métaphorique (comme lorsque l'on dit qu'une musique est vraie ou qu'un homme est faux). En tant que manière de classer, la notion de vérité se voit ainsi accorder une véritable efficace théo-

954. « La catégorisation correcte est un ajustement à la pratique » Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 190.

955. Goodman, *Langages de l'art*, p. 279.

956. Le titre de l'essai *Reconceptions en philosophie*, marqué comme nous l'avons dit d'une certaine emphase pragmatiste, n'est évidemment pas sans rappeler le titre du célèbre ouvrage de Dewey, *Reconstruction en philosophie*.

rique et pratique – ce qui comprend aussi certaines conséquences éthiques<sup>957</sup> –, mais ne saurait désigner l'unique manière qu'ont nos symboles de correctement fonctionner.

En fait, la reconception que Goodman et Elgin proposent de la notion de vérité ne vise pas tant à éliminer la vérité qu'à subsumer ce concept sous une notion plus générale de correction symbolique, ainsi que Goodman proposait déjà de le faire au dernier chapitre de *Manières de faire des mondes*.

Au lieu d'essayer de subsumer la correction descriptive et représentationnelle sous la vérité, on ferait mieux, je pense, de subsumer la vérité en même temps que ces deux sortes de correction sous la notion générale de correction d'ajustement<sup>958</sup>.

Cette notion plus générale (*rightness of fitting*) doit alors s'entendre comme les façons qu'ont nos symboles – et parmi ceux-ci il faut compter également certains énoncés scientifiques classés comme vrais – de s'ajuster à certaines visées théoriques et pratiques.

Brièvement, la vérité des énoncés et la correction des descriptions, représentations, exemplifications, expressions – de l'organisation, du dessin, de la diction, du rythme, est donc avant tout une affaire d'ajustement : ajustement à ce à quoi on réfère d'une façon ou d'une autre, ou à d'autres rendus [*rendering*], ou à des modes ou manières d'organiser<sup>959</sup>.

Il est significatif que le modèle de cette notion très générale de correction d'ajustement soit, encore une fois, practicaliste. L'usage ordinaire de correct et non-correct s'applique ainsi de façon privilégiée à toutes nos activités, symboliques ou non-symboliques, définies par une action susceptible ou non de réussir.

Un coup au tennis peut être correct ou ne pas être correct, comme cela peut être le cas pour une récompense ou une punition, la direction d'une flèche ou un médicament ; une automobile peut marcher correctement ou ne pas rouler

---

957. Il peut être important par exemple de prémunir certains énoncés historiques contre certaines formes de révisionnisme. Dans ce genre de situation épistémique, la notion de vérité peut avoir un rôle important à jouer. Il en va évidemment de même d'une instruction publique, d'une enquête judiciaire.

958. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 189.

959. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 189.

correctement<sup>960</sup>.

Quoique dire et montrer doivent être distingués d'autres formes d'activités non-symboliques, le modèle commun est bien celui de l'action, qui peut réussir aussi bien que rater.

La théorie des symboles de Goodman est une théorie du fonctionnement, parce que précisément y ont cours des jugements relatifs à la manière dont une référence peut ou non être correcte :

La correction appartient à tous les modes de fonctionnement des symboles. Un symbole peut être ou ne pas être correct eu égard à ce qu'il dit, dénote, exemplifie, exprime ou réfère via une chaîne homogène ou hétérogène d'étapes référentielles<sup>961</sup>.

La philosophie de Goodman ne regarde pas au-delà de la référence, du côté d'un référent réel, mais la référence elle-même dans son fonctionnement, puisque, comme une automobile, elle peut marcher (le vert) ou tomber en panne (le *vleu*). Regarder la référence elle-même, en son fonctionnement, ne signifie bien sûr pas que l'ajustement ne regarde pas également un type de convenance à ce à quoi l'on se réfère – par exemple une émotion, un ordre, ou les détails d'un portrait.

Certes, il ne faudrait pas réduire l'enquête de Goodman à une forme de practicalisme. Ainsi, dans *Manières de faire des mondes*, Goodman rejette l'utilité comme test pour la vérité; et il assimile cette position à celle du pragmatisme américain<sup>962</sup> – selon une interprétation d'ailleurs réductrice de la philosophie de James qui a pu aussi être exprimée par Russell<sup>963</sup>. Dans l'article « Une reconception de

---

960. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p.166.

961. Goodman, *Ibid.*

962. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 170 : « La thèse selon laquelle les énoncés vrais sont ceux qui nous permettent de prédire, de gérer, ou de vaincre la nature, n'est pas sans quelque séduction; mais il faut donner une explication suffisante de certaines divergences frappantes entre utilité et vérité ».

963. « Les deux qualités que je tiens pour les plus importantes sont l'amour de la vérité et celui de notre prochain. Je trouve que l'amour de la vérité est obscurci en Amérique par l'esprit de commerce dont le pragmatisme est l'expression philosophique, et que l'amour du prochain y est entravé par la morale puritaine », in *The Freeman*, cité par Cometti dans *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, p. 44. Le rapport ambigu de Goodman à la philosophie de James se montre également dans l'interprétation qu'il donne du pluralisme jamesien au premier chapitre de *Manières de faire des mondes*.



la philosophie », Goodman met de nouveau en garde contre une assimilation de sa philosophie à celle du pragmatisme :

Si le fait de parler de fonctionnement peut faire songer au pragmatisme, notre intention n'est absolument pas de réduire la correction au côté pratique [practicality], à la différence de ce que certains pragmatistes s'efforcent de faire avec la vérité<sup>964</sup>.

Que le fonctionnement d'un système symbolique ou d'un symbole isolé (une œuvre d'art par exemple) soit évalué sur le modèle d'une pratique susceptible d'échouer et de réussir, en fonction de certains intérêts et visées qu'il faut déterminer, ne signifie pas que l'utilité soit l'unique mesure de cette réussite – il n'est pas sûr que l'utilité directement pratique des problèmes discutés dans *La structure de l'apparence* et dans *Faits, fictions et prédictions*, justifierait sinon que Goodman se donne tant de peine à essayer de les résoudre. Plus fondamentalement, le problème d'une telle définition « utilitariste » serait d'identifier la vérité à un critère extérieur qui puisse en fournir un test facile<sup>965</sup>. Une interprétation practicaliste de la théorie des symboles supposerait ainsi de renoncer à cette attention très fine au fonctionnement de nos symboles, qui pour Goodman est le gage d'une reconception de la philosophie, et qui a un intérêt cognitif.

Il est clair cependant que la critique que Goodman adresse au pragmatisme est surdéterminée par le contexte intellectuel de la philosophie américaine d'après-guerre. Elle doit ainsi être rapportée au discrédit jeté sur la philosophie pragmatiste à partir des années 40, et qui se découvre également dans les déclarations de Quine. L'important alors, pour Quine comme pour Goodman, est de faire droit à une nouvelle façon de faire de la philosophie, davantage analytique, débarrassée de tout psychologisme (fût-il celui de James). Certes dans les années 80 la situation a changé, puisque le pragmatisme est une option qui paraît intellectuellement beaucoup plus recommandable. Comment expliquer alors que Goodman n'ait pas profité de cette occasion, pour assimiler sa propre philosophie au pragmatisme ? Sans doute ces dernières réticences expriment le refus de Goodman de s'engager du

---

964. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 169.

965. Au demeurant, il n'est pas sûr que tout ce qui est utile soit « clair », voir Goodman, *Faits, fictions et prédictions*, p. 54, « Un pragmatisme si rudimentaire ne mérite d'être mentionné, que parce qu'il gagne du terrain ».

côté d'une philosophie qui ne serait plus analytique (la philosophie post-analytique que vise Rorty par exemple). Des années 40 aux années 80, Goodman s'est ainsi identifié au courant de la philosophie analytique, qui d'une manière ou d'une autre, était forcé de se distinguer du pragmatisme. Il reste que Quine comme Goodman ont tout de même contribué à la renaissance du pragmatisme, en insistant sur le pouvoir normatif de notre pratique, et en montrant ce que notre connaissance du monde doit à nos habitudes linguistiques<sup>966</sup>. Selon l'expression remarquable de Cometti, Goodman a ainsi apporté une « contribution involontaire »<sup>967</sup> à une philosophie, avec laquelle il prend pourtant la peine de se distinguer-ce qui est déjà un fait assez rare pour qu'il soit besoin de le remarquer. Il convient donc de distinguer le practicalisme duquel Goodman se démarque, et qu'il assimile de manière provocatrice à un mouvement auquel aujourd'hui pourtant on rattache sa philosophie, de l'inspiration plus intimement pragmatiste de sa théorie des symboles, et de son constructionnalisme.

La compréhension des symboles en leur fonctionnement exige de nous dans bien des situations que nous ne jugions pas ce que signifie pour un symbole d'être bien ajusté, à la seule lumière de son utilité. C'est là aussi une tâche pour la philosophie.

Les diverses façons d'apprécier ce qui est correct dans une cosmologie, un concept en microphysique, la composition ou la couleur d'un tableau, le tempo d'une exécution orchestrale, le style d'un roman, le plan d'un édifice et ainsi de suite, sont d'une grande variété et à la hauteur des praticiens et théoriciens de chaque domaine<sup>968</sup>.

---

966. Dans la philosophie pragmatiste, telle qu'elle s'est historiquement constituée autour des figures de Peirce et de James, nos croyances sont définies comme des habitudes d'action. Dans ce contexte, faire un usage philosophique de la notion d'habitude, comme le fait Goodman, ne peut pas être neutre. Cependant, il est clair aussi que la philosophie de Goodman n'est pas à proprement parler une philosophie de l'expérience, et qu'il rapporte l'habitude à notre maîtrise de certains systèmes symboliques (verbaux, et non-verbaux). De la sorte, le concept d'implantation n'est en aucun cas identifiable au contenu psychologique que les premiers pragmatistes confèrent à la notion d'habitude. Pas davantage la notion de croyance n'est-elle centrale dans la philosophie de Goodman. Bien au contraire il identifie la croyance à la connaissance auxquelles il propose de substituer la notion de compréhension. Une comparaison de la philosophie de Goodman avec les travaux du premier pragmatisme américain nécessiterait de plus amples développements.

967. Goodman, Nelson, *Faits, fictions et prédictions*, Paris, Éd. de Minuit, 1985, p. 54 (Propositions).

968. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 168.

L'ambiguïté de la position de Goodman à l'égard du pragmatisme, dont par bien des aspects il est l'héritier, doit ainsi être interprétée à l'aune de la difficulté de l'entreprise qu'il propose. Comme il le dit parfois, faire des mondes et comprendre comment nous faisons ce que nous faisons, est une activité qui est exigeante, et à la hauteur de ce qu'on peut attendre de la philosophie.

Il reste donc dans ce dernier chapitre à entrer dans les détails de cette praxéologie ou théorie du fonctionnement symbolique, en examinant plus en détails les notions d'ajustement, d'engagement et de contexte. Il reviendra à un paragraphe conclusif de montrer, comme nous l'avons déjà quelque peu anticipé, que la théorie goodmanienne du *worldmaking*, irréductible à toute forme de relativisme, est réaliste, en ce sens contrarié du réalisme, qui n'est dépendant d'aucune théorie sur le Réel.

## 6.2 Ajustements

La notion d'ajustement qui est élaborée par Goodman est une notion qui recoupe différents types de correction symbolique. La vérité elle-même en tant que manière de classer certains énoncés déclaratifs ou portant sur des faits, est comprise comme une « affaire d'ajustement ». Pour nos énoncés déclaratifs, l'ajustement regarde tout à la fois l'accord ou la convenance avec ce que nous appelons les faits – ce que nous avons déjà mis en évidence à propos du problème de la confirmation empirique ou du critère d'exactitude pour la dépeintion – et l'accord ou la convenance avec un corps déjà accepté de théories, au sens où, en l'absence d'une notion exacte de ce que pourrait être l'adéquation avec le réel, la cohérence peut faire le travail de la vérité. L'ajustement est une notion élaborée afin qu'on puisse rendre compte aussi du type de correction attendu d'un symbole esthétique (ainsi d'une exécution musicale correcte, d'une métaphore réussie, ou de la sobriété d'un style). En bref, la notion d'ajustement a une fonction de subsomption pour différentes variétés de convenances ou de justesse entre les versions du monde que nous proposons (scientifiques, artistiques ou ordinaires) et le monde lui-même

auquel on se réfère (et qui est construit dans cette référence) :

Brièvement, la vérité des énoncés et la correction des descriptions, représentations, exemplifications, expressions – de l’organisation, du dessin, de la diction, du rythme – est donc avant tout affaire d’ajustement : ajustement à ce à quoi on réfère d’une façon ou d’une autre, ou à d’autres rendus, ou à des modes ou manières d’organiser.

Il reste que Goodman ne définit pas plus en avant ces notions d’ajustement ou de correction<sup>969</sup> (la dénotation, la dépicition, l’exemplification, ou la projectibilité sont autant de concepts qui font l’objet d’une définition technique), afin de conserver une certaine mobilité et un bougé au type de convenance recherché entre un symbole et ce à quoi il se réfère.

Aucune déclaration philosophique ne peut fournir un critère ou des règles de portée générale de détermination de la correction. [...] On doit considérer que la question de savoir en quoi consiste la correction en général porte sur une caractérisation ou une esquisse, conçue à la lumière de tels aspects, de ce que les espèces variées de correction possèdent en commun<sup>970</sup>.

Au chapitre 2, répertoriant divers cas de ratages de la référence, nous avons pu mesurer cette variété. Le point de vue de l’erreur adopté aux chapitres 1 et 2 était une façon de mettre au jour la normativité de nos références au monde à même les cas de dysfonctionnement symbolique. Cette tératologie de la référence (et nous pensons en particulier à la nouvelle énigme de l’induction) permet ainsi de fournir une sorte d’esquisse de ce que les espèces variées d’incorrection possèdent en commun (défaut d’implantation, manque d’attention au contexte, défaut d’ajustement avec nos définitions de départ). Maintenant, il nous reste à parcourir le chemin dans l’autre sens, d’aller des raisons d’un échec aux conditions d’une réussite, et à définir plus explicitement quelles normes de correction sont attendues de nos activités symboliques. Encore que, et pour être fidèle au projet de Goodman lui-même, nous ne pourrions que proposer une esquisse et essayer de saisir

---

969. A notre connaissance, Goodman n’indique pas qu’il emprunte cette notion de « rightness » à une tradition philosophique. Une seule fois, il fait référence à un texte de philosophie qui entreprend une « fascinante discussion des notions de vérité et de correction ». La référence est peu éclairante, il s’agit de Saint Anselme de Cantorbery. Voir *De la vérité, L’œuvre de Saint Anselme de Cantorbery*, tome II, Paris, Cerf, 1986, cité in *Reconceptions*, p. 167.

970. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d’autres arts et dans d’autres sciences*, p. 168.

« quelque chose d'important en commun » que partagent ces diverses formes de convenances<sup>971</sup>.

Il conviendrait encore de rappeler qu'en l'absence d'un monde auquel toutes nos références pourraient de façon univoque s'ajuster, et qui serait la mesure de leur adéquation, le type d'ajustement qui est envisagé et recherché n'est pas l'adéquation (ajustement à, *to fit onto*) mais l'ajustement avec (*to fit into*), c'est-à-dire l'ajustement d'un symbole avec d'autres symboles, avec un contexte, avec certains desseins théoriques et pratiques<sup>972</sup>. Nous considérerons ici plusieurs formes d'ajustement, chacune étant la formule d'une contrainte normative s'exerçant sur nos activités symboliques :

- L'ajustement avec nos définitions de départ, qui caractérisent la forme de correction des systèmes constructionnels (critère d'isomorphisme extensionnel).
- L'ajustement avec certains types d'engagements épistémiques déjà pris, et qui définit ce que Goodman entend par crédibilité.
- L'ajustement mutuel, lorsque des normes de corrections sont définies comme des jugements réfléchis ayant atteint une forme d'équilibre.
- L'ajustement des symboles et systèmes symboliques à leurs intentions représentatives.
- L'ajustement d'une œuvre à son contexte.

Nous avons donné au chapitre 5 un long exposé d'une forme d'ajustement qui regarde notre pratique passée.

### 6.2.1 Isomorphisme extensionnel

Dans *La structure de l'apparence*, la légitimité d'une définition est mesurée non pas à l'aune d'une formule d'identité absolue avec le Réel (comme si l'on pouvait définir de façon univoque ce que sont, dans tous les systèmes, les entités pré-

---

971. On pourrait peut-être rapprocher cette « esquisse », de la notion élaborée par Putnam, comme une notion indépendante de celle de vérité, de « norme d'acceptabilité rationnelle », voir Putnam, Hilary Whitehall, *Raison, vérité et histoire*, Paris, Édition de Minuit, 1984.

972. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 168.

systématiques, et comme si une définition constructionnelle s’engageait de façon absolue sur l’ameublement du monde), mais à l’aune d’un ajustement très général des extensions des *definienda* et des *definienda*, c’est-à-dire de nos définitions constructionnelles avec l’extension des termes du langage pré-systématique qu’il nous importe de sauvegarder.

Ce qui est exigé pour la construction ce n’est pas un critère pour la synonymie mais une certaine correspondance structurelle entre le monde du système et le monde du langage pré-systématique<sup>973</sup>.

Concevoir un critère en termes d’isomorphisme extensionnel qui préserverait la structure plutôt que l’extension<sup>974</sup>.

Si l’on souhaite par exemple définir de façon constructionnelle (= *df*) un point comme section de droite, il faut vérifier que la classe des couples qui correspondent à des sections de droites est extensionnellement isomorphe à la classe des points. Il est important de remarquer que pour toute définition est recherchée une correspondance systématique et non une identité dans le détail, selon un concept de structure hérité de *l’Aufbau*<sup>975</sup>.

Des *definienda* rivaux, souvent multiples, qui ne sont pas coextensifs, se trouvent à l’évidence également acceptables. Par exemple, un point dans un plan peut être défini, soit comme une paire de droites qui se coupent, soit comme une paire tout à fait différente, soit comme un nœud de régions<sup>976</sup>.

Ce relâchement du critère de la synonymie ou de l’identité extensionnelle permet ainsi d’accepter différentes définitions des points mathématiques si toutes ces définitions sont isomorphes entre elles (la classe des sections de droite ou la classe des sections de plan). Dans l’échantillon de système présenté par Goodman au premier chapitre de *La structure de l’apparence*<sup>977</sup> (figure 1 : Univers pour un échantillon de système) on observe que l’ensemble formé par les paires de lignes sécantes dans le diagramme (I) : ( $a : 1 ; a : 2 ; b : 1 ; b2$ ) est extensionnellement

---

973. Goodman, *Problems and projects*, p.34

974. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 143.

975. Carnap, Rudolf, *La construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2002, p. 69 (Mathésis).

976. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 143.

977. Goodman, *La structure de l’apparence*, p. 32.

isomorphe à la classe (II) des points  $K, L, M, N$  et que les principales relations logiques (identité, ordre, inclusion) sont conservées. Nous avons une définition constructionnelle légitime pour les points, qui peut bien s'entendre comme une « affaire d'ajustement » et non une adéquation stricte. Par exemple, est valable toute stratégie de remplacement de la classe II par la classe I pour ce qui regarde la détermination d'une corrélation particulière ; cela vaut des corrélations les moins intuitives<sup>978</sup>. L'isomorphie extensionnelle fournit ainsi la condition suffisante de l'exactitude d'une définition constructionnelle. Nous avons également déterminé par là un critère pour rejeter certaines constructions. Ce qui ne *convient* pas dans la définition carnapienne des couleurs, c'est le fait qu'il y ait davantage de classes de ressemblances que de qualités et donc que le critère d'isomorphie n'est pas respecté. Le problème de la normativité est ainsi réglé sans qu'il ne soit besoin de faire appel à un point de vue latéral, sauf à appeler « latéralité » la décision en réalité pragmatique de vouloir mesurer nos définitions des classes de ressemblance à l'extension de ce que l'on cherche ici à construire : les catégories de couleurs.

Par suite, d'autres formes d'ajustement peuvent encore être recherchées pour savoir quelle définition privilégier, puisque le critère d'identité extensionnelle a été assoupli. Il convient ainsi de choisir parmi des définitions incompatibles entre elles, celles qui conservent la valeur de vérité des phrases qui nous importent (un point n'a pas d'étendue etc...). Cette importance est bien sûr à redéfinir dans chaque nouveau contexte constructionnel. Il reste que chacune de ces définitions est légitime si elle respecte le critère de l'isomorphie extensionnelle. L'extension de la définition ordinaire de poisson inclut les mammifères marins, pas son extension scientifique. En fonction de certaines visées théoriques ou pratiques on préférera parmi deux définitions également acceptables, du point de vue de la recherche d'une correspondance structurelle des domaines d'extension, celle qui convient le mieux à notre entreprise cognitive. Goodman avance ainsi un argument en faveur de la relativité conceptuelle, mais qui ne signifie pas l'éloge de l'indétermination :

---

978. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 33 : « Nous pouvons penser à la corrélation normale, ou la viser comme telle ; mais sans définition supplémentaire, une telle intention ne reçoit aucune expression dans le système et n'impose aucune restriction sur son interprétation ». Bien sûr des systèmes de corrélations trop étranges ne sont pas commodes et sont par suite impraticables comme une corrélation qui associerait les paires de lignes à des gorilles dans un Zoo.

Prétendre qu'une vérité puisse être exclusive, est tout à fait étranger à l'esprit et au projet constructionnaliste. Nous voilà épargnés de satisfaire à des exigences impossibles et extérieures ; une place est par là aussi ménagée pour de nombreux systèmes alternatifs, différents les uns des autres mais également valides<sup>979</sup>.

Avec ce critère de l'isomorphie extensionnelle, et la possibilité que différentes définitions soient également légitimes, la construction parfaite d'un monde primitif (que cette primauté soit découverte à l'aune d'un travail de réduction logique, ou qu'elle se donne dans notre usage le plus ordinaire) se trouve abandonnée. Est privilégiée plutôt la fonction pratique de nos diverses activités constructionnelles : ce que différentes constructions et systématisations nous permettent de faire d'un point de vue cognitif. Une forme de praxéologie se formule ainsi au cœur même du constructionnalisme.

## 6.2.2 Crédibilité et acceptabilité rationnelle

Puisqu'il n'existe pas de monde indépendant des versions que nous donnons, nous ne pouvons rien faire en épistémologie d'une notion comme celle de certitude empirique. Renoncer à la certitude ne signifie cependant pas renoncer à toute forme de rationalité. Il est en effet important que nos assertions, et les différentes hypothèses et théories que nous formulons, soient provisoirement garanties en s'ajustant avec un certain nombre de faits ou de théories déjà acceptés, parce que possédant à un moment donné un haut degré de crédibilité initiale, ainsi qu'une certaine forme de cohérence interne<sup>980</sup>. Les faits et théories qui possèdent un degré élevé de crédibilité initiale constituent nos engagements épistémiques, et pour cette raison forment un ensemble d'énoncés bien implantés que nous sommes réticents à rejeter. Ils constituent, à un moment donné ou dans un contexte donné, les énoncés qu'il nous importe de sauvegarder, comme les engagements pré-systématiques de nos systèmes constructionnels. Il y a donc aussi une forme d'ajustement avec ce à quoi l'on est initialement engagé.

---

979. Goodman, *Problems and projects*, p. 19.

980. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 171-173, et surtout « Sense and Certainty » in *Problems and Projects*, pp. 60-68.



La forme de cet ajustement peut être rapprochée de ce que Goodman nomme l'adoption, dont la notion d'implantation est une espèce :

L'ajustement peut consister à ajuster chaque élément nouveau à un cadre, un dispositif ou une structure préalablement adoptés<sup>981</sup>.

Le cadre (qu'il soit un certain standard de représentation, des prédicats ou des hypothèses bien implantés, un ensemble de décrets perceptuels) définit ainsi ce qui a été et est encore adopté à un moment donné et dans un contexte donné, et détermine certaines normes de crédibilité initiale qui valent au départ d'une entreprise cognitive particulière. Bien que ce cadre puisse lui-même être amené à être modifié (comme les changements de systèmes de représentation picturale ou les changements en sciences en fournissent des exemples), il est important que pour une telle entreprise cognitive « le cadre cède moins volontiers que les nouveaux dessins »<sup>982</sup>.

Ce point a été largement mis en avant dans différents articles par Scheffler et par Putnam afin de promouvoir, en lieu et place d'un empirisme qui aurait conservé sa naïveté, une épistémologie de l'objectivité, qui n'aurait que des objets précaires, c'est-à-dire une épistémologie délestée de toute certitude absolue. Il s'agit pour Scheffler de montrer que nous pouvons ajuster nos énoncés et la cohérence de ces énoncés avec certains points d'accroche sur le réel, fixés et pertinents dans un contexte, à un moment donné<sup>983</sup>. Scheffler propose ainsi une interprétation de la solution à la nouvelle énigme de l'induction en termes de degré de crédibilité initiale :

Dans sa défense de la solution proposée par Goodman au paradoxe du *vleu*, Scheffler suggère que les différences d'implantation règlent la question, en rendant ceci explicite que la préférence pour le vert exemplifie davantage de *principes explicatifs déjà acceptés* et que pour cette raison elle n'est pas idiosyncra-

981. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 171.

982. *Ibid.*

983. Scheffler, Israel, « On Justification and Commitment », *The Journal of Philosophy*, vol. 51, no. 6, 1954, p. 181 : « Somehow, it seems, we need to supplement coherence with correspondance in such a way that correspondance will select a standard system which will, in turn, represent just those sentences with which A must come to terms, or cohere. A proposal for doing just this was recently suggested by Professor Goodman in another connection, during the course of a discussion of empirical certainty ».

sique. [...] L'implantation du vert offre à l'usage du vert un degré de *crédibilité initiale* auquel le *vleu* ne peut pas prétendre<sup>984</sup>.

Le prédicat vert bénéficiant d'une forte implantation, est un prédicat adopté dans notre pratique courante et de ce fait toute hypothèse formulée en termes de vert bénéficiera d'une plus grande crédibilité initiale qu'une hypothèse formulée en termes de *vleu*. Nos énoncés empiriques et comptes-rendus factuels doivent être également classés en fonction de leur plus ou moins haut degré de crédibilité initiale, selon une logique inférentielle, que nous avons vue à l'œuvre à même le phénoménalisme de *La structure de l'apparence*, et qui est étrangère à toute forme d'accoutance<sup>985</sup>. L'important est de pouvoir se référer à certains énoncés d'observation dans des contextes épistémiques donnés. Ces points d'accrochage servent de standard pour une confrontation avec le réel. Toutefois, ils n'ont pas la fixité de la certitude ; comme cela était le cas avec les énoncés d'observation dans le positivisme logique. Ils forment pour nos énoncés un cadre de référence relatif à un contexte auquel ils s'ajustent<sup>986</sup>. On pourrait caractériser cette épistémologie, ainsi que propose de le faire Elgin, d'après la métaphore du *bootstrapping*<sup>987</sup>.

Putnam interprète la crédibilité et donc la contrainte de s'ajuster avec certains énoncés, théories, ou faits reconnus en tant que faits, en termes de « normes d'acceptabilité rationnelle ».

Refuser une correspondance métaphysique avec un monde nouménal, ce n'est pas nier que nous recherchons une adéquation empirique de type habituel avec un monde empirique (telle qu'elle est déterminée par nos critères d'acceptabilité rationnelle)<sup>988</sup>.

984. Elgin, Catherine Z., « Scheffler's Symbols », *Synthese*, vol. 94, no. 1, janvier 1993, p. 9. Nous traduisons, nous soulignons.

985. Ce type d'inférentialisme, qui s'étend jusqu'à la perception, est également développé par Peirce ou par Dewey, sur ce débat, et dans leur opposition à Russell, voir Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, p. 88 et sq. Il convient de remarquer également que la notion d'asserabilité garantie est développée par Dewey dans sa logique. Putnam qui reprend cette notion au compte du réalisme interne, puise dans cette double inspiration (Dewey et Goodman).

986. « The epistemology of objectivity », in McCormick, *Starmaking*, p. 53 : « In any event, it is the claims of sentences at a given time which set the problem of systematic adjudication at that time, and so restrain the arbitrariness of coherence ».

987. Elgin, *Considered judgment*.

988. Putnam, *Raison, vérité et histoire*, p. 152.

Ces critères d'acceptabilité rationnelle évoluent avec le tableau empirique que nous nous faisons du monde à un moment donné, mais constituent à chaque instant un cadre qui fournit une solidité aux versions du monde que nous proposons. De telles normes d'acceptabilité rationnelle emportent avec elles une certaine idée de la simplicité, de ce qu'on compte comme une confirmation empirique, ou certaines normes d'identité et de ressemblance, et sont pensées par Putnam sur le modèle éthique des vertus. Plus encore, elles sont transposables dans le champ d'une éthique, où des normes d'acceptabilité rationnelle existent relatives à ce que l'on compte comme une vie qui est digne d'éloge, de ce qu'on compte comme une personne humaine ou de ce qui relève de la cruauté<sup>989</sup>.

### 6.2.3 Ajustement mutuel

Il est important qu'un certain cadre (quelle que soit la manière dont on le définit, en fonction de telle ou telle activité symbolique) soit contraignant pour des énoncés ou des représentations que nous pourrions être susceptibles d'accepter ou de rejeter. Ce cadre définit par suite une forme de crédibilité initiale qui permet en sciences, ou en éthique par exemple, de garantir une forme d'objectivité minimale de nos énoncés, bien que la certitude soit hors atteinte, ni même en fait, à chaque fois visée. Toutefois, ce cadre peut céder ou être modifié. Une adoption n'est par conséquent jamais définitive, et ce qui est considéré comme des faits à un moment donné, peut être remis en cause par la suite ou dans un autre contexte. C'est ainsi que l'ajustement visé lorsqu'on considère la vérité d'une hypothèse scientifique, est une forme d'ajustement mutuel entre certains énoncés déjà adoptés et certains énoncés que nous voudrions adopter :

Comme aimait à nous le rappeler P. Franck, ce qui fait un bon ajustement tient à un va-et-vient de la théorie aux faits et des faits à la théorie – avec le

---

989. C'est un terrain que n'explore pas la thèse que nous présentons ici. Hanjaras a montré les parallèles que l'on pouvait faire entre constructionnalisme éthique et épistémologique, voir son article « Rightness » in *Lire Goodman*. Plus encore, nous renvoyons à l'œuvre d'Elgin qui met directement au programme de son enquête ce genre de considérations éthiques, en s'appuyant notamment sur la philosophie de Rawls. Voir Elgin, *Considered judgment*.

double dessein de renforcer et de renouveler<sup>990</sup>.

C'est là une conception de l'enquête et de la rationalité, élaborée en philosophie des sciences, que Goodman réinterprète dans le cadre de sa théorie du fonctionnement symbolique<sup>991</sup>.

C'est cette idée d'un ajustement mutuel que nous avons découverte au cœur même du phénoménalisme de *La structure de l'apparence* (Chapitre 2). Elle est encore à l'œuvre en tant que solution à la première énigme de l'induction (Chapitre 3). La validité de nos inférences logiques en effet (induction ou déduction)<sup>992</sup> est définie dans les termes d'un ajustement entre notre pratique inférentielle et les règles que nous avons déjà adoptées.

Parmi les standards de correction les plus explicites et les mieux délimités dont nous disposons partout, il y a ceux qui concernent la validité d'un raisonnement déductif. [...] La validité consiste en la conformité avec des règles d'inférence – les règles qui codifient la pratique déductive pour accepter ou rejeter des inférences particulières<sup>993</sup>.

Plutôt qu'une contrainte qui ne s'exercerait que dans un sens – rejet des inférences qui ne s'accordent pas avec les règles qui codifient notre pratique –, l'ajustement entre règles et inférences particulières est mutuel. Comme on l'observe avec l'induction, si une inférence particulière ne s'ajuste pas avec ces règles déjà acceptées, nous aurons tendance à affirmer que cette induction n'est pas valide ; si, en revanche, une règle ne s'ajuste pas avec différentes inductions particulières qui nous paraissent importantes, alors nous chercherons à modifier cette règle de telle façon à ce que notre pratique et nos règles s'ajustent mutuellement.

990. Goodman, *Langages de l'art*, p. 307.

991. Voir Popper, Karl Raimund, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973 (Bibliothèque scientifique 12), « Le problème de la base empirique » ; Lakatos, Imre (1922-1974), *Histoire et méthodologie des sciences : programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, 1994. Lakatos montre ainsi que ce qui caractérise le falsificationnisme dans sa version méthodologique, c'est son anti-justificationnisme. On ne peut pas plus confirmer empiriquement une théorie que la réfuter de façon systématique. Ce qu'on cherche c'est un ajustement très général entre une série de théories scientifiques et une série de faits, et compte tenu de certaines incompatibilités entre programme de recherche, se décider en faveur du programme de recherche qui paraît le plus progressif.

992. Sur ce problème voir Cohnitz et Rossberg, *Nelson Goodman*, pp. 34-40.

993. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p.173.

Enfin, Goodman remarque que les symboles esthétiques s'ajustent mutuellement aux mondes auxquels ils se réfèrent par diverses voies. Aussi la découverte d'un nouveau style de représentation est-elle une affaire d'ajustement entre certaines expériences (des expériences d'images) et ce que l'on considère provisoirement comme la réalité. L'art peut par suite être thématiqué comme un effort pour saisir de nouveaux aspects du monde. C'est une dimension essentielle de la thèse du *worldmaking*. Chaque œuvre s'ajuste d'une manière qui lui est particulière, avec le monde qu'elle contribue aussi à construire en y découpant certaines régularités perceptives, certains formats d'identité et de ressemblance. En art comme en sciences, cette recherche se fait par essais et erreurs. C'est ce que Goodman avait découvert à la lecture de l'œuvre de Gombrich.

Par des expérimentations répétées et les modifications qui s'en suivent sur notre perception et sur nos façons de rendre ce que nous percevons, nous effectuons des représentations de plus en plus réussies<sup>994</sup>.

D'où l'importance que Gombrich et Goodman accordent tous deux à la phrase de Constable : « La peinture est une science [...] dont les images ne sont que les expériences »<sup>995</sup>. L'idée défendue dans *Langages de l'Art*, c'est bien que la science et l'art sont au même titre des expériences cognitives :

Qu'une image soit correctement construite ou qu'un énoncé décrive correctement, ceci est testé par l'examen et le réexamen de l'image ou de l'énoncé, de ce à quoi ils renvoient d'une manière ou d'une autre, en essayant leur ajustement dans diverses applications et avec d'autres structures et énoncés<sup>996</sup>.

L'argument de l'ajustement mutuel, élaboré alors que Goodman s'intéresse initialement à des problèmes épistémologiques (problème de l'induction, problème de la certitude empirique), permet ainsi de fournir une esquisse du type d'ajustement attendu pour diverses de nos activités symboliques. Cet ajustement est à deux termes (règles et pratique inductive, faits et théories scientifiques, usage et définition, dépeint et monde dépeint) et aucun de ces termes ne saurait avoir

---

994. Goodman, *Problems and projects*, p. 143. La perspective adoptée par Gombrich est certes différente, puisqu'il s'agissait pour lui d'expliquer aussi par là comment l'histoire de l'art pouvait être celle d'un progrès.

995. Goodman, *Langages de l'art*, p. 58.

996. *Ibid.*, p. 191.

une priorité absolue sur l'autre, bien que l'idée de priorité provisoire puisse, elle, continuer de faire sens. La priorité ou l'importance que peuvent avoir dans certaines configurations les faits ou les théories, les règles ou la pratique, ne peut être caractérisée que du point de vue de nos différentes entreprises cognitives. Enfin, l'argument de l'ajustement mutuel permet de comprendre pourquoi la correction se déploie selon une double direction (du côté de l'inertie et du côté de l'invention).

D'une part, la correction n'est pas la pure cohérence. D'autres facteurs comme la priorité entrent en ligne de compte ; la structure, l'arrière-plan, ce avec quoi se réalise l'ajustement, tout cela possède son degré d'inertie, ses exigences de préservations, sa priorité provisoire par rapport à ce qui est ajusté. D'autre part, l'ajustement n'est ni passif, ni à sens unique ; *il s'agit d'un processus actif d'ajustement mutuel* ; l'ajustement doit être produit, et sa production peut impliquer des accommodements majeurs ou mineurs dans ce avec quoi se réalise l'ajustement, de ce qui est ajusté ou des deux<sup>997</sup>.

La correction est donc la recherche d'un ajustement actif, qui tolère un certain bougé, diverses formes d'accommodation, sensibles aux différentes visées pratiques et théoriques, au contexte et au type de symbole considéré. Dans les arts et les sciences on militera souvent pour la nouveauté ou pour des renversements de la tradition si un progrès dans la compréhension est par là réalisé. Dans des formes de perception plus ordinaires, l'ajustement se fera le plus souvent en faveur des connaissances d'arrière-plan puisque nous sommes réticents à adopter une perception qui entre en contradiction avec le tissu de nos perceptions déjà adoptées (le cas de l'illusion perceptuelle qui est rejetée parce que telle présentation sensible s'oppose à d'autres présentations sensibles ou à certaines lois physiques fortement implantées)<sup>998</sup>.

Hilary Putnam fut sans doute l'un des premiers à mettre en évidence la portée philosophique d'un tel argument, et à montrer qu'il devait être compris dans les termes « d'une réflexion philosophique sur la pratique de notre communauté ». Nous pensons que c'est une interprétation parfaitement juste de la théorie du fonctionnement symbolique ; quoique nous ayons pu exprimer ailleurs une certaine

---

997. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 169, nous soulignons.

998. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 130 : « Nous favorisons les décrets qui rendent nécessaire le plus petit ajustement possible dans le corps des décrets déjà acceptés ».

forme de réticence à l'égard d'une notion comme celle de « communauté ». Putnam a parfaitement identifié la forme d'un argument philosophique qui vise à montrer que des notions aussi importantes que la validité ou la signification (mais aussi la vérité telle qu'elle est définie en sciences ou le réalisme en peinture) peuvent être définies comme la recherche d'un accord (ou ajustement mutuel) extorqué à même notre pratique :

Ce que nous avons dans la conception de Goodman, comme peut-être dans celle de Wittgenstein, ce sont des pratiques, qui sont correctes ou fausses, selon qu'elles cadrent ou non avec nos critères traditionnels. Et ceux-ci sont corrects ou faux, selon qu'ils cadrent ou non avec nos pratiques.

L'accord qui est trouvé – ce qui ne signifie pas qu'il soit conscientisé par les différents membres d'une communauté – est par suite dans une situation d'équilibre réfléchi, c'est-à-dire dans un état de stabilité relatif, en l'absence de nouveaux faits à intégrer à notre pratique<sup>999</sup>.

#### 6.2.4 Dessein et intention.

Nous avons examiné jusqu'à présent des types d'ajustement pouvant être assimilés à des versions constructionnelles du cohérentisme en théorie de la connaissance (crédibilité initiale, isomorphisme extensionnel, ajustement mutuel et équilibre réfléchi), et qui par la suite servent de modèle à Goodman pour penser des problèmes plus spécifiques concernant la référence (correction de nos définitions et énoncés déclaratifs, la crédibilité initiale comme esquisse d'une théorie de la projectibilité). Nous avons également vu qu'à chaque fois, ces formes d'ajustement sont solidaires de décisions pratiques, eu égard à ce que l'on considère comme les

---

999. Catherine Elgin consacre un essai philosophique à un tel type de procédure rationnelle qui vise l'équilibre entre des jugements bien réfléchis, voir Elgin, *Considered judgment*. Nous citons ici un passage particulièrement éclairant pour comprendre ce dont il s'agit aussi pour Goodman : « The aim of inquiry on the imperfect procedural model is a broad and deep understanding of its subject matter. And a measure of adequacy of a new finding is its fit with what we think we already understand [...] A process of delicate adjustments takes place, its goals being a system in wide reflective equilibrium », p. 13. Lorsque Catherine Elgin définit ce qu'est une procédure rationnelle imparfaite, visant un équilibre réfléchi, son modèle est la philosophie de la justice de John Rawls. Rawls lui-même reconnaît avoir formalisé cet argument à la lecture de *Faits, fictions et prédictions*.

relations ou faits importants que nous souhaitons conserver dans certains contextes épistémiques donnés. En ce sens, tous ces ajustements doivent être également ré-interprétés en tant qu'ajustements avec certains desseins théoriques ou pratiques. La correction qui, ainsi que le remarque Goodman, « varie en fonction de circonstances qui n'affectent absolument pas la vérité »<sup>1000</sup>, peut s'identifier alors à la notion de pertinence.

La pertinence concerne en particulier les différences catégorisations du monde que nous proposons, puisque « les catégories que nous employons doivent servir les intérêts en jeu »<sup>1001</sup>. En fonction de certaines visées, certaines catégorisations ou classements du monde pourront s'avérer plus ou moins corrects eu égard à leur degré de saturation ou d'érudition – un classement saturé est un classement pour lequel il y a beaucoup d'étiquettes. Pour décider, en tant qu'automobiliste si le feu est rouge ou vert, une catégorisation du monde qui comprend plusieurs noms pour le vert et qui en distingue plusieurs nuances peut s'avérer incorrect. En effet dans une situation où je dois rapidement décider entre deux couleurs, que je suis normalement capable de discerner rapidement, si j'ai un appareil perceptif qui fonctionne correctement, il pourrait s'avérer très inconfortable (et encore plus si quelqu'un klaxonne derrière moi) d'avoir à décider entre plusieurs étiquettes pour caractériser une nuance particulière de vert. En revanche si je suis druide, botaniste ou coloriste, une catégorisation plus riche des termes de couleur pourra être hautement pertinente.

Un schème catégorial impose un ordre à un domaine, classant certains éléments comme identiques, d'autres comme différents. Son mérite dépend de son utilité, un schème qui fonctionne [effective] étant un schème qui organise un règne de telle façon à satisfaire nos desseins<sup>1002</sup>.

D'autres considérations que le degré de saturation d'une catégorisation entrent en compte dans ces jugements de pertinence. Dans l'exemple donné par Goodman des classements des animaux en mammifères et poissons, on ne considère pas le degré de saturation d'une catégorisation, mais à ce qu'elle nous permet de faire. Cette question est directement transposable aux références par dépicition. En ef-

1000. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 167.

1001. *Ibid.*, p. 16.

1002. Elgin, *Considered judgment*, p. 105.



fet, des considérations sur le dessein pictural poursuivi doivent entrer en ligne de compte dans le choix d'un système donné de représentation. L'ajustement à certains desseins théoriques et pratiques est ainsi une détermination fondamentale de la correction de nos diverses manières de faire des mondes. Comme l'indique très justement Jocelyn Benoist :

Le format de prise sur le réel mis en jeu là où on mobilise un type de détermination ou l'autre, n'est pas le même et il importe à chaque fois d'en respecter les règles, ainsi que d'être attentif à la pertinence du format utilisé, compte tenu et de la relation effective dans laquelle on est avec les choses, et des questions qu'on se pose à leurs endroits<sup>1003</sup>.

La question « Faut-il ranger les baleines parmi les poissons ou les mammifères ? » ne peut recevoir une réponse que lorsqu'on a identifié quels sont les intérêts en jeu<sup>1004</sup>. Faut-il privilégier une définition scientifique et partant une catégorisation qui regarde le mode de reproduction ou les organes sexuels ou une catégorisation plus ordinaire et davantage ajustée à nos rapports quotidiens aux animaux, qui regarde l'environnement, le milieu, ou des classements plus grossiers encore (viande ou poisson) ?

Des systèmes différents servent des intérêts différents. Pour répondre aux questions que la biologie se pose, par exemple, nous avons besoin d'un système classant les organismes sur une base physiologique. Les baleines sont alors classées avec les mammifères plutôt qu'avec les poissons<sup>1005</sup>.

De nouveau, une catégorisation est correcte si elle est ajustée à certaines visées théoriques ou pratiques. Les deux catégorisations ainsi obtenues sont différentes, mais toutes deux sont fortement normalisées. Étant données certaines définitions standardisées des étiquettes qui composent notre schème conceptuel, et si la situation épistémique est bien clarifiée, alors, en général, nous savons comment appli-

---

1003. Benoist, Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste : réflexions sur ce que l'on a*, Paris, J. Vrin, 2011 (Moments philosophiques), p. 107. La remarque de Benoist est formulée comme une réponse à une question traditionnelle de la philosophie contemporaine : « la chose physique » est-elle plus ou moins réelle que « la chose perçue » ?

1004. On trouvera dans la notion forgée par John Dupré de « promiscuous realism », une très forte similitude avec les analyses proposées par Goodman et Elgin à propos de la taxonomie. Voir Dupré J. *The Disorder of Things. Metaphysical foundations of the disunity of science*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.

1005. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 16.

quer ces étiquettes, c'est-à-dire quels sont leurs domaines<sup>1006</sup>. En règle générale, l'affinement de nos catégorisations va de paire avec une augmentation de notre compréhension. Notre maîtrise de systèmes de catégorisation relativement saturés est la marque de notre expertise. Toutefois dans certains contextes, l'expertise n'est pas une vertu épistémique.

Relatif à une situation épistémique donnée, et donc à certaines visées théoriques ou pratiques, le choix d'un cadre de référence concerne également une pareille forme d'ajustement. En fonction de la question posée, des réponses vraies et cependant incompatibles entre elles ne pourront être départagées qu'à la condition de regarder leur ajustement à la situation épistémique dans laquelle la question est en réalité formulée. Si la question est « Cecil est-il en mouvement ? », répondre « oui » pourra être une bonne réponse si je dois chercher mon ami Cecil à l'aéroport et que je veux savoir si son avion a décollé à l'heure ; toutefois répondre « non » pourra également être une bonne réponse si elle posée par un Stewart qui veut s'assurer que tous les passagers d'un avion ont regagné leur place au moment de la descente de l'appareil. Le critère de la pertinence exige ainsi de nous que nous nous rendions sensible à certaines contraintes contextuelles qui pèsent sur nos énoncés. Toutefois, ces contraintes contextuelles font partie de nos connaissances d'arrière-plan, et sauf dans des situations épistémiques très particulières, nous ne les thématisons pas. Il en va par exemple ainsi dans la fiction du gardien de prison que Goodman commente dans *Manières de faire des mondes*. L'ordre « tirez si un homme bouge » doit être interprété selon un référentiel géocentrique et non un référentiel héliocentrique. Alors que la vérité s'avère un mauvais critère dans ce genre de situations, une notion plus mobile de correction qui prenne en compte l'ajustement de nos énoncés avec une situation épistémique donnée, s'avère davantage intéressante.

L'ajustement avec un dessein, c'est-à-dire la pertinence, concerne également nos activités symboliques non dénotatives. En particulier, la notion d'ajustement

---

1006. Nous nous appuyons ici sur les analyses développées par Jocelyn Benoist dans son ouvrage de 2010, *Concepts* ; en particulier des réflexions amenées par l'exemple du Reliance Building. Voir Benoist, Jocelyn, *Concepts : introduction à l'analyse*, Paris, les Éd. du Cerf, 2010 (Passages), pp. 157-159. Le vocabulaire (schème, domaine, étiquette) est celui de Goodman dans *Langages de l'Art*.

permet de comprendre certaines difficultés soulevées à propos de la référence par exemplification. Dans l'exemple de Mary Tricias, si la référence est manquée, c'est bien parce que l'accord n'a pas été trouvé dans la pratique au sujet de savoir quelles propriétés exactement sont exemplifiées par l'échantillon (que ce soit l'échantillon de tailleur, ou de pâtisserie). Comme pour le choix d'un cadre de référence, ou d'une catégorisation correcte, ce genre de décisions est ici fortement standardisé et témoigne de la sensibilité de la notion de correction à l'égard de situations épistémiques qui sont en général bien spécifiées (vente de tissu, de gâteau, échantillonnage d'un liquide etc...). Certaines œuvres artistiques peuvent au contraire nous rendre attentifs à des propriétés différentes et plus inédites, exemplifiées par des échantillons de couleur. Une référence par exemplification réussie témoigne alors du fait que le dessein dans lequel un échantillon est utilisé a bien été compris. C'est un point qu'a très bien mis en évidence Mark Textor lorsqu'il insiste – adaptant alors une distinction de Grice – sur la dimension « intention-dependant » de l'exemplification<sup>1007</sup>.

Textor formalise ainsi la relation d'exemplification :

- (EX) Someone *S* exemplifies a property F-ness by using (exhibiting) an object *x* in context *c* for *A* iff
- (i) *x* possesses (literally or metaphorically) F-ness according to the standards of *c*,
  - (ii) *S* uses *x* in *c* intending that *A* becomes aware of F-ness,
  - (iii) because *A* recognises that (i) and that (ii).

La notion de dessein ou d'intention représentative intervient au point (ii). Nous ne croyons cependant pas, comme le prétend Textor, que la théorie goodmanienne de l'exemplification soit circulaire, si elle n'est pas complétée par une théorie de l'intentionnalité (et en particulier certaines distinctions offertes par Grice). Il nous semble que la force de la théorie du fonctionnement symbolique est de comprendre que la prise en compte d'une intention représentative est une dimension essentielle de l'ajustement recherché dans toute référence, que seule une analyse contextuelle permet de déterminer plus en avant. Si nous souscrivons à la présentation formelle que fait Textor de la relation d'exemplification, nous ne pensons pas que celle de

1007. Textor, Mark, « Samples as symbols », *Ratio (nec series)*, no. 3, 2008.

Goodman soit déficiente, ni que la mise au jour de cette « intention-dépendance » puisse se déterminer hors contexte. Il convient de remarquer que la prise en compte de la dépendance du fonctionnement symbolique à l'égard de certaines intentions représentatives qui se déterminent en contexte, n'implique nullement de recourir à des entités mentales. L'intention à laquelle on se réfère n'est pas une entité mentale privée, mais l'ensemble des conditions – le plus souvent sociales – qui ont contribué à la production d'un symbole donné, et les attentes auxquelles ce symbole répond<sup>1008</sup>.

L'ajustement recherché entre un symbole et ce qu'il symbolise peut maintenant s'avérer plus difficile lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art. Une question esthétique importante regarde par exemple la pertinence de certaines œuvres artistiques. Comme le remarque Goodman, « les fioritures affectées d'un crématorium »<sup>1009</sup> peuvent témoigner d'un certain défaut d'ajustement entre certains desseins et le type de propriétés que l'œuvre en vient ainsi à exemplifier. Il en va de même d'une exécution molle de *La Symphonie héroïque*. Toutefois un pareil jugement (comme le défaut d'ajustement remarqué par Goodman) peut lui-même être amené à être réévalué en fonction du contexte : un manque de goût peut ainsi être requalifié dans une esthétique baroque. Comme le remarque ailleurs Goodman :

La recherche d'un ajustement précis entre le symbole et le symbolisé demande une sensibilité maximale, et est interminable<sup>1010</sup>.

Cette recherche, qu'elle concerne des symboles esthétiques ou en général toute

---

1008. Cometti remarque aussi cette différence, en particulier lorsqu'il met au jour le type de fonctionnement symbolique à l'œuvre avec les objets dit ethnographiques, voir Cometti, Jean-Pierre, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, 2016 (NRF essais), p. 123. Il propose par exemple de substituer à la distinction propriété physique/intention, le concept biologique *d'affordance*. Voir aussi p. 121 : « Le principe, qu'on pourrait dire herméneutique, consiste à partir de ce qui est donné à la perception (encore qu'il n'y ait pas de donné à proprement parler) pour accéder à ce qui en constitue le sens. Cette opération n'est pas à proprement herméneutique parce qu'elle engage des conditions qui appartiennent à des contextes d'action (les contextes d'usage, socialement déterminés) et parce qu'elle ne dépend pas des seules ressources du sujet. Dans des termes souvent utilisés dans ces cas de figure, on pourrait dire que les chemins dans lesquels l'enquête est susceptible de s'engager sont ceux des affordances des objets concernés (propriétés adaptées à des usages et qui renvoient à ces usages). »

1009. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 168.

1010. Goodman, *Langages de l'art*, p. 279.

activité symbolique, témoigne de la forte sensibilité contextuelle de la théorie du fonctionnement symbolique proposée par Goodman.

### 6.2.5 Activation et site.

L'œuvre d'art ne se distingue pas des conditions qui appartiennent à son fonctionnement<sup>1011</sup>. Les œuvres, qu'elles appartiennent à des arts autographiques ou allographiques, n'existent que sous des conditions particulières d'activation (ainsi de l'exécution et de la performance pour la musique et la danse, de l'exposition pour le tableau ou de la lecture pour la littérature)<sup>1012</sup>. Or pour fonctionner une œuvre doit s'ajuster à son environnement, à son contexte d'exposition, aux desseins expressifs visés, recherchés ou obtenus. Inversement, l'ajustement correct d'une œuvre ne peut être testé que lorsque l'œuvre est activée et ce faisant fonctionne. Goodman propose ainsi une théorie esthétique particulièrement sensible à ces différentes déterminations contextuelles, et aux circonstances variées qui rendent seulement possible le fonctionnement esthétique d'une œuvre, i.e. son activation – que ce soit la réponse offerte par un public, les conditions d'exécution ou d'exposition de l'œuvre, son ajustement à un site particulier. Comme le rappelle très justement Cometti :

Le fonctionnement esthétique ne peut se produire que dans des circonstances particulières où un lecteur et un spectateur sont engagés – c'est-à-dire là où il

- 
1011. Pouivet, Roger, Morizot, Jacques et Cometti, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, pp. 29-31 ; Cometti, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, no. 3, 2000, p. 239 : « We should be allowed to make activation not only a condition of functioning, but also a part of what gives an object a special symbolic status ». Pouivet fait une interprétation différente, presque aristotélicienne, de l'idée goodmanienne d'activation, en montrant que l'activation est l'ensemble des processus grâce auxquels une œuvre en puissance est actualisée. D'où l'idée défendue par Pouivet que la théorie goodmanienne des symboles n'est pas irréconciliable avec une enquête ontologique sur ce qu'est l'œuvre, voir *L'ontologie de l'œuvre d'art*, pp. 90-94 ; 175-177. Cometti dans son dernier essai propose plutôt un changement de paradigme en esthétique, indiquant qu'il s'agirait maintenant de se passer d'une ontologie de l'objet d'art et de ses propriétés. Voir Cometti, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, p. 31.
1012. Cometti, « Activating Art » ; Cometti, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, p. 31 et sq.

y a quelqu'un qui est concerné par ces œuvres en tant que symbole<sup>1013</sup>.

Il est clair que la prise en compte de ce moment de l'activation, et l'attention au réel qu'une telle prise en compte engage, rend difficile une lecture qui serait subjectiviste, et donc en son fond relativiste, de l'expérience esthétique. Se rendre attentif au fonctionnement esthétique d'un symbole n'est nullement une affaire privée et nécessite que soient réunies certaines conditions perceptives, cognitives et même institutionnelles, qui vont par suite définir les critères d'ajustement de l'œuvre à un contexte particulier.

Ce contexte est défini tout d'abord par un site, lequel conditionne notre compréhension de l'œuvre, et sa réussite. En raison de la taille des œuvres et de la dimension de leur site, pareilles déterminations contextuelles sont rendues particulièrement manifestes en architecture.

Les jugements sur la correction d'un bâtiment en tant qu'œuvre architecturale (dans quelle mesure œuvre-t-il bien en tant qu'œuvre d'art ?) sont souvent formulés dans les termes d'une forme de bonne convenance – convenance de toutes les parties ensemble, convenance du tout au contexte ou à l'environnement<sup>1014</sup>.

Ainsi du jugement architectural de Julia Trilling<sup>1015</sup> à propos des deux opéras de Paris, lesquels manifestent chacun un défaut d'ajustement avec son site respectif. L'Opéra Garnier est trop large pour son site, et « déborde sur les côtés le cadre défini par les immeubles bordant l'avenue ». En ce qui regarde l'Opéra Bastille, « le site correct [pour ne pas casser l'effet de fuite caractéristique de l'architecture haussmannienne] aurait été l'emplacement du canal qui suit le Boulevard Richard Lenoir »<sup>1016</sup>. Goodman montre qu'il s'agit là de défauts de convenance [fitting] regardant les formes exemplifiées par les bâtiments. Par exemple l'Opéra Garnier et les avenues adjacentes exemplifient des propriétés qui entrent en contradiction

---

1013. Cometti, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, no. 3, 2000, p.237. Nous traduisons. Cometti montre que la prise en compte de ce moment de l'activation ou de l'implémentation offre des arguments contre l'interprétation subjectiviste que Genette fait du fonctionnement artistique (artacité) et de la théorie des symboles de Goodman dans *L'œuvre de l'art*.

1014. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 46.

1015. Trilling, Julia, « Architecture as Politics », *Atlantic Monthly*, 1985.

1016. *Ibid.*, p. 33.

(la grandeur et presque la grandiloquence de Garnier et les propriétés d'ordre et d'hygiène de l'architecture haussmannienne). Parfois, le défaut d'ajustement peut porter non sur ce que le bâtiment exemplifie mais sur ce qu'il dénote, lorsqu'il dénote. Ainsi de certaines œuvres architecturales post-modernes qui, comme le remarque Stern<sup>1017</sup>, ont la particularité de référer beaucoup par dénotation ou allusion et qui ce faisant peuvent être mal ajustées avec leur environnement urbain en fonction de leur forme auto-dénotative, ou encore exemplifier certaines propriétés qui sont incorrectes du point de vue de leur fonction<sup>1018</sup>. Une œuvre architecturale est correcte ou incorrecte eu égard à ce qu'elle signifie (par dénotation, exemplification, allusion), et l'ajustement particulier que l'œuvre a avec son site est condition de la détermination de cette signification, ainsi que les jugements relatifs à sa bonne convenance.

Des considérations sur l'ajustement des œuvres à leur site valent en fait pour toutes les œuvres, qu'elles soient architecturales<sup>1019</sup> ou qu'elles relèvent des beaux-

- 
1017. Pour une critique de l'architecture post-moderne eu égard au manque d'attention qu'elle accorde au site et au contexte de l'œuvre, voir Carlson, Allen, *Aesthetics and the Environment*, London, Routledge, 2000. Il faut en fait distinguer, comme le fait Robert A. M. Stern un postmodernisme de réaction et un postmodernisme de résistance. Le premier seulement est incorrect. « Postmodernism of reaction seemingly emphasizes historical allusion and ornamentation to the exclusion of everything else and thus presents a serious challenge to the importance of fit in the appreciation of architecture ». Comme exemple de défaut d'ajustement, voir l'analyse que Carlson fait du New England Life Building sur Boylston Street à Boston, de Johnson et Burgee, pp. 204-205.
1018. Nous pouvons à titre d'exemple évoquer le cas de la Bibliothèque Nationale Française conçu par Dominique Perrault (1995) qui réfère par auto-dénotation (le bâtiment dénote des livres et partant dénote sa fonction en tant que bibliothèque à la manière des magasins de hot-dog en forme de hot-dog). Le musée du quai Branly par Jean Nouvel (2006) et son jardin paysagé conçu par Gilles Clément expriment une certaine primitivité dans leurs formes, laquelle réfère de façon très littérale, respectivement à la fonction muséale du musée et à la végétation exotique des civilisations dites primitives. Voir la présentation du geste architectural qui en est fait sur le site du musée du Quai Branly (<http://www.quaibrantly.fr/en/public-areas/an-architecture-for-a-dream/>, site consulté le 26/04/16), « Tout est courbe, fluide, transparent, mystérieux, pour mieux servir la mission première de l'établissement : créer des ponts entre les cultures [...] Le visiteur doit traverser, pour parvenir au musée, un jardin vallonné conçu par Gilles Clément à l'image de végétations indisciplinées et lointaines ». Dans ces deux derniers exemples une très grande littéralité peut être qualifiée de réussite ou au contraire d'échec architectural. Mais il est de toute façon essentiel que cette réussite concerne ce qu'une œuvre signifie, et comment ce qu'elle signifie s'ajuste plus ou moins correctement avec son contexte.
1019. Pour un examen plus détaillé du problème esthétique posé par l'ajustement de l'œuvre à son site voir Carlson, *Aesthetics and the Environment*. En particulier le chapitre 13 « Existence, Location, Function : The Appreciation of Architecture ». Carlson caractérise ce problème de

arts. Dans le cas de ce qu'on appelle les beaux-arts, la question de l'ajustement concerne plus particulièrement les conditions d'exposition des œuvres. Dans les musées en effet, l'art doit entrer en action. Du problème de la convenance, comme une forme d'ajustement qui regarde les fonctions référentielles de l'œuvre, on passe alors au problème de l'activation proprement dite des œuvres. Goodman explique en effet que la principale mission d'un musée est de faire fonctionner les œuvres, c'est-à-dire de les implémenter ou de les activer.

Le fonctionnement d'une œuvre consiste dans la réponse d'un public ou d'un auditoire appelé à la saisir, à la comprendre et à comprendre, à travers elle, d'autres œuvres et d'autres expériences [...] Un vaste mélange bigarré de facteurs, de l'encadrement à la lumière, en passant par l'exposition, la publication, l'éducation et la publicité, peut intervenir dans la façon dont une œuvre agit<sup>1020</sup>.

Une œuvre fonctionne lorsqu'elle stimule une vision pénétrante du monde qui en propose une nouvelle version. Pour rendre un tel fonctionnement de l'œuvre possible, c'est-à-dire afin que notre perception de l'œuvre fonctionne cognitivement, il faut dès lors réfléchir les conditions d'exposition dans les musées et les conditions d'exécution des œuvres musicales ou théâtrales, favoriser les comparaisons entre les œuvres, les styles, les manières différentes de représenter un même sujet.

Un aspect important du fonctionnement esthétique des œuvres autographiques regarde par exemple leur éclairage et le contexte de leur exposition<sup>1021</sup>. D'autant plus si, comme c'est le cas de façon évidente pour les objets dits ethnographiques ou les œuvres religieuses, ces œuvres ne sont pas produites, au départ, afin d'être exposées en musées. Il est clair que certains procédés d'exposition (une trop grande lumière, une vitrine qui réfléchit la lumière, la juxtaposition des œuvres dans un

---

l'ajustement comme la question de Luther, en référence à sa fameuse déclaration « Here I stand. I can not do otherwise », p.200 et sq. Carlson et Goodman n'ont pas du tout la même conception de ce qui constitue une expérience esthétique, toutefois leurs théories sont toutes deux sensibles à la dimension contextuelle de l'art, et en particulier de l'architecture, et tous deux identifient la correction architecturale à une affaire de convenance.

1020. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p.121

1021. L'on peut remarquer ici que Nelson Goodman est beaucoup plus sensible qu'Allen Carlson à l'importance de la muséographie dans l'appréciation esthétique d'une œuvre d'art conventionnel. Carlson se contente d'affirmer que l'emplacement d'une œuvre est convenable si sa localisation dans le musée correspond à ses traits historiques.



même espace ou leur séparation) peuvent participer, comme y insiste Jean-Pierre Cometti, à une mise à mort, plutôt qu'à une activation, de leur fonction symbolique. Dans ce cas « des fonctions esthétiques peuvent s'exercer », mais à « contresens »<sup>1022</sup>. La question de l'ajustement – entendue ici comme un des aspects de l'activation –, devient d'autant plus pressante lorsque l'œuvre fait partie d'un triptyque, d'un diptyque, est un élément décoratif d'une œuvre architecturale, d'une église, ou comme le remarque Cometti lorsqu'il s'agit d'une œuvre attachée à certaines formes de vie particulières et qui prennent un sens par rapport aux usages qui s'y rattachent ; autrement dit, lorsque les conditions d'exposition de l'œuvre diffèrent des conditions dans lesquelles l'ajustement de l'œuvre à son environnement a été une première fois élaboré par l'artiste.

### 6.2.6 Conclusion : « Quelque chose d'important en commun ? »

On se rappelle que Goodman tachait dans *Reconceptions* de fournir une esquisse de ce que diverses formes de correction partageaient en commun. Bien qu'aucun critère général n'est défini, qui puisse s'appliquer à toutes nos utilisations de symboles, il apparaît ainsi que ce que vise toujours un symbole est un certain ajustement avec ce qui est symbolisé. Dans les arts cet ajustement peut être plus malaisé à trouver et à interpréter parce que cet ajustement n'est pas prescrit par certaines formes standardisées de la référence – comme c'est le cas normalement de nos pratiques d'échantillonnage ou de nos choix de cadres de référence. L'architecture montre en tout cas, de façon exemplaire, que c'est bien une certaine forme de convenance qui est recherchée (non seulement de la forme avec sa fonction, comme les théoriciens de l'architecture l'ont depuis longtemps formulée<sup>1023</sup>, mais un ajustement de l'œuvre à ce qu'elle signifie de diverses façons). Dans le cas des systèmes constructionnels, l'ajustement qui est visé est un ajustement très général et qui

1022. Cometti, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, p. 118 et sq.

1023. Voir le célèbre essai de Sullivan « The Tall Building Artistically Considered » in Benton, Tim et Benton, Charlotte, dir., *Form and Function : A Source Book for the History of Architecture and Design 1890-1930*, London, Open University Press, 1975.

autorise un certain bougé entre certains termes qui ont un usage pré-systématique (comme les couleurs ou les points mathématiques) et les définitions introduites dans le système. Ces définitions permettent souvent d'introduire une clarification ou jouent le rôle d'explication des termes définis. Pour ce qui concerne la plupart de nos énoncés déclaratifs, en tant qu'ils sont susceptibles d'être classés par les étiquettes « vrai » ou « faux », ce que l'on recherche ce n'est pas l'adéquation à des faits peut-être introuvables, mais un ajustement entre ce que l'on considère dans certains contextes ou situations épistémiques comme des faits avec nos théories ou nos déclarations. L'ajustement se fait donc aussi avec ce que l'on considère dans l'histoire de nos théories scientifiques, et même de notre propre histoire perceptuelle, comme des énoncés ayant pour eux une certaine crédibilité, du fait par exemple qu'ils bénéficient d'une forte implantation. Une telle notion d'ajustement permet de sauver l'épistémologie traditionnelle de la menace que fait peser sur elle les critiques adressées au 20<sup>ème</sup> siècle aux notions de vérité, de certitude, de confirmation empirique ou même tout simplement de connaissance.

Comme l'observe Quine : l'épistémologie ou la théorie de la connaissance rougit de son nom<sup>1024</sup>.

En un sens, l'on peut même dire que cette épistémologie de rechange s'ajuste à l'histoire des sciences, telle qu'elle fut problématisée au 20<sup>ème</sup> siècle. Tous ces ajustements impliquent une forme de réciprocité ou de réversibilité puisqu'un symbole ne s'ajuste jamais à quelque chose qui serait lui-même, par nature, non-symbolique. Autrement dit, si nos versions (qu'elles soit verbales, picturales, littérales ou métaphoriques) s'ajustent à des mondes, elles contribuent également à les produire<sup>1025</sup>. Nous comprenons dès lors quel est le sens de la thèse forte présentée par Goodman dans *Manières de faire des mondes* : un monde est une version correcte, et une version correcte fait un monde.

Ce qu'il y a de commun à ces différentes façons de considérer la manière dont un symbole, de quelque nature qu'il soit, peut en venir à être correct ou incorrect,

---

1024. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 165.

1025. Nous avons examiné déjà quelques exemples d'ajustement mutuel. Nous pourrions en prolonger la liste. Lorsqu'une œuvre s'ajuste à son contexte, elle contribue à modifier ce contexte ; lorsqu'une catégorisation est ajustée à certaines visées théoriques, elle contribue à éclaircir ces visées, et à produire le monde qu'elle est censée classer.

c'est un examen des différents types de contraintes qui pèsent sur nos activités référentielles lorsque nous ne pouvons plus mesurer nos échecs et nos réussites qu'à notre propre pratique (et non par exemple à un Monde Réel supposé indépendant de la manière dont on s'y réfère). En ce sens la correction symbolique est bien une reconception de la notion de vérité, qui la fait déborder en dehors du domaine des énoncés déclaratifs, et qui a en vue la façon dont toute action humaine peut en fait réussir ou échouer (Chapitre 1). Maintenant, si cette théorie du fonctionnement symbolique a beaucoup de portée, c'est que renonçant pour partie aux notions entremêlée de Réalité et de Vérité, Goodman ne renonce pas à une certaine forme de réalisme, ni à une certaine forme de normativité. Sans doute est-ce pour cette raison que la philosophie de Goodman a pu séduire tous ceux qui cherchaient au 20ème siècle une épistémologie de rechange.

## 6.3 Engagement

*La carte est plus intéressante que le territoire*

---

Michel Houellebecq

Lorsqu'un symbole est correct ou incorrect, il l'est eu égard seulement aux engagements qui sont pris dans le cadre d'une activité référentielle donnée. Nous avons vu par exemple qu'un échantillon de tailleur exemplifie seulement certaines des propriétés qu'il possède. Exemplifier des propriétés, c'est s'engager à l'égard de ces dites propriétés dans une activité référentielle donnée. Qu'il y ait des bons et des mauvais exemples d'un échantillon est par suite déterminé par leur ajustement aux propriétés exemplifiées par l'échantillon, c'est-à-dire aux propriétés à l'égard desquelles un engagement a été pris. Comme nous l'avons vu au chapitre 1, un échantillon peut être incorrect, soit parce qu'il n'exemplifie pas les bonnes propriétés, soit parce qu'il exemplifie mal les propriétés en vertu desquelles il est engagé. Dans un système constructionnel également, des engagements sont pris quant à l'existence de certaines entités ; par suite nos définitions sont correctes si l'ensemble des engagements qui ont été pris sont tenus. Bien qu'il n'y ait pas d'engagement ontologique absolu concernant le type d'entités qui existent dans

le monde, chaque système constructionnel s'engage ontologiquement par rapport aux entités qui sont intégrées à sa base. Cela vaut également de nos références verbales ou picturales. Une description peut être vraie ou fausse seulement en ce qui concerne les faits qui y sont décrits, et qui définissent ce sur quoi elle s'engage. L'énoncé « Le chat est sur le paillason » s'engage à l'égard *du fait que* le chat est sur le paillason et non à l'égard d'une infinité d'autres faits que nous pouvons au même moment tout aussi bien constater ou observer (il y a un morceau de viande sur le paillason, à côté du chat, une lampe est renversée par terre, le chat est roux etc...). Il en va exactement ainsi pour les images qui ne s'engagent qu'à l'égard de certains aspects du monde qu'elles représentent. Au cinéma, par exemple, ces engagements sont pris en charge doublement et par le scénario et par le cadrage. Dès lors « la condition de toute correction ou incorrection, est bien une référence déterminée au réel »<sup>1026</sup>, en quoi consistent nos divers engagements.

La nature de ces engagements référentiels doit être rapportée aux divers desseins théoriques et pratiques de nos activités symboliques. Il n'y a d'engagement de pris que relativement à un dessein (design) particulier ou intention représentative. C'est un point que Frege déjà avait remarqué au sujet de la référence par dépicition. En effet, une image ne peut être vraie ou fausse que relativement à une intention particulière, identifiable alors à un contenu propositionnel<sup>1027</sup>. Représenter le Parthénon peut dans certains contextes (une reproduction exacte, un dessin d'architecte, une maquette archéologique) signifier le représenter avec un nombre donné de piliers. Alors, une image qui ne représenterait pas le Parthénon avec le bon nombre de piliers pourrait être à bon droit qualifiée d'incorrecte. Dans beaucoup d'autres contextes (qui comprennent notre perception ordinaire) le nombre de piliers n'importe pas. Au contraire une peinture impressionniste peut très bien ne pas s'engager par rapport à des propriétés de construction et à ce type d'information mais s'engager plutôt à l'égard d'autres aspects du monde : certains contrastes de couleurs plus fidèles à notre expérience optique réelle, ou aux propriétés que le monument exemplifie métaphoriquement. Une caricature peut s'engager en représentant certaines qualités morales plutôt que certaines qualités physiques.

1026. C'est une formule que nous empruntons à Benoist in Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, p. 37.

1027. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, « La pensée », p. 172.

La caricature ou le portrait flatteur ne peuvent ainsi être qualifiés de corrects ou d'incorrects qu'une fois considérés les engagements qu'ils prennent.

Ceci dit, introduire une notion d'engagement ou « d'intention représentative » (*purpose* ou *design*) ne signifie pas, dans une philosophie à caractère extensionnaliste, réintroduire un niveau fantôme où il y aurait, en un sens qui serait trop métaphysiquement chargé, des significations et des intentions<sup>1028</sup>. Il s'agit en fait de rappeler que toute théorie de la référence, sensible à des variations contextuelles, doit précisément s'intéresser au contexte de la référence. Ces intentions sont dans la théorie des symboles formulée par Goodman, plutôt qu'un Référent fantôme, la référence elle-même, l'acte de référence ou de symboliser – en tant qu'on distingue par exemple, parmi toutes les propriétés qu'un symbole possède, celles auxquelles également il fait référence. Morizot a bien vu que la symbolisation était de nature opératoire, et nécessitait pour cette raison la prise en compte d'un contexte de symbolisation, mais qui ne nous engage pas du côté d'une théorie intentionnaliste au sens fort<sup>1029</sup>. Considérer quelles sont les intentions particulières d'une activité symbolique, c'est-à-dire considérer la nature des engagements qui y sont pris, ne signifie pas introduire de l'intentionnalité dans une philosophie qui y est par nature réfractaire, mais expliciter certaines des formules de Goodman (faire référence, tenir-pour, stipuler); ainsi qu'offrir une nouvelle explication de la sensibilité au contexte de la plupart de nos références<sup>1030</sup>.

---

1028. C'est une des difficultés qu'affronte l'interprétation que Textor fait de la référence par exemplification. Le recours à cette notion d'intention-dependance, que Textor trouve dans la philosophie de Grice, risque de réintroduire peut-être une forme d'intentionnalisme incompatible avec la stratégie hyper-extensionnaliste de Goodman – sauf bien sûr à prendre la notion d'intention en un sens philosophiquement plus allégé, i.e défendre « un intentionnalisme modéré pour lequel l'expérience esthétique suppose la maîtrise de systèmes symboliques, un *savoir faire* fonctionner », Pouivet, Morizot et Cometti, *Questions d'esthétique*, p. 102. Pour le problème de l'exemplification, voir Textor, « Samples as symbols ».

1029. Pouivet, Morizot et Cometti, *Questions d'esthétique*, p. 67.

1030. Il faut bien comprendre la position de Goodman. Un symbole ne devient un symbole et plus exactement ne fonctionne comme un symbole que lorsqu'il est utilisé. Cependant une étude de la syntaxe des systèmes symboliques est possible (ainsi que Goodman se propose de le faire dans plusieurs chapitres de *Langages de l'Art*) sans qu'une attention particulière ne soit en fait accordée à ces usages ou aux desseins des agents qui utilisent des symboles. Lire par exemple la remarque de Goodman in Goodman, Nelson, « Replies », *Erkenntnis*, vol. 12, 1978 : « Since I am often accused of overlooking the fact that only as the result of a user's acts and intentions does a symbol refer at all and refers to what it refers to, I should say once more that my apparent neglect is itself intentional. *Of course a mark or a*

### 6.3.1 Engagement ontologique

Que certains engagements soient pris dans un système constructionnel a des conséquences sur la façon d'interpréter la relativité ontologique dont Goodman se fait le défenseur (en adoptant par exemple une notion assez ouverte d'isomorphisme extensionnel). Cette relativité ontologique ne saurait en fait signifier une tolérance à accepter n'importe quels types d'entités ou de définitions constructionnelles. Sans doute est-ce là une différence importante entre Carnap et Goodman. A partir des années 30 en effet, Carnap ne va avoir de cesse de répéter que le choix d'un langage, d'une logique ou d'un schème constructionnel importe peu, c'est à dire que ce choix n'a pas directement d'implication ontologique. C'est affirmer ainsi un principe de tolérance à l'égard des différentes formes de langage logique que nous pouvons adopter.

En logique, il n'y a pas de morale. Chacun est libre de construire sa logique, c'est-à-dire sa propre forme de langage, comme il l'entend<sup>1031</sup>.

Plus encore, Carnap affirme dans *Empirisme, Sémantique, Ontologie* qu'il faut distinguer en ontologie entre des questions externes et des questions internes. Les questions internes admettent une réponse, une fois spécifié le schème linguistique employé. Par exemple, la question de savoir s'il existe des licornes ou des chèvres se règle par des observations empiriques, lorsque nous avons opté pour un langage qui n'admet que des objets réels, lesquels déterminent les conditions d'usage et de

---

*painting becomes a symbol, as piece of wood becomes a rail-road tie, through actual or intended use, whether by people other animals, or machines; but the characteristics and functions of railroad ties can be studied quite apart from the acts or beliefs or motives of any agent that may have brought about the – referential or mechanical – relationships involved* ». Sans doute aurait-il été plus prudent de dire que les caractéristiques, mais non la fonction d'un symbole, peuvent être étudiées indépendamment de ses usages. Il n'est en tous cas pas exactement correct d'affirmer que cette remarque témoigne de la cécité de Goodman à l'usage et aux intentions représentatives, ainsi que l'affirme par exemple Mark Textor dans l'article op cit. Plus encore, il est clair que l'orientation praxéologique qui s'affirme dans les écrits de 1970 et plus encore dans *Reconceptions* vont accentuer la part de l'usage (*user's act*), moins présente dans l'analyse prioritairement syntaxique de *Langages de l'Art*. A cet égard est éclairante la distinction que propose Morizot entre un niveau opératoire ou de fonctionnement, et un niveau purement syntaxique de la théorie des symboles de Goodman, voir Morizot, *Goodman, modèles de la symbolisation*.

1031. Carnap, Rudolf, *The logical syntax of language*, §17, p. 52, nous traduisons

signification des prédicats qui y figurent<sup>1032</sup>. En revanche, Carnap ne dit presque rien des critères qui règlent nos décisions concernant l'adoption d'un système ou schème linguistique donné. Les questions externes semblent être ainsi laissées à la relativité de nos préférences, sans qu'aucun engagement ontologique ne soit en réalité jamais pris.

De nombreux philosophes considèrent une question de ce genre [externe] comme une question ontologique qu'on doit poser et résoudre avant d'introduire de nouvelles formes de langage. [...] En opposition à ce point de vue, nous soutenons que l'introduction de nouvelles manières de parler n'a pas besoin de justification théorique, parce qu'elle n'implique aucune assertion de réalité. [...] Un prétendu énoncé au sujet de la réalité d'un système d'entités est un pseudo-énoncé dépourvu de contenu cognitif<sup>1033</sup>.

Une telle affirmation n'est pas étrangère à un certain rejet de la métaphysique que Carnap avait exprimé dans ses années de jeunesse et qui est formulé dans les manifestes viennois<sup>1034</sup>.

Si Goodman partage avec Carnap une certaine idée de la tolérance à l'égard des schèmes et des logiques que nous pouvons adopter et qui milite, pour ces deux auteurs, en faveur d'un pluralisme conceptuel, il reste que Goodman a une compréhension différente de ce qu'est la relativité de l'ontologie. Dans *La structure de l'apparence*, cette relativité signifie avant toute chose la possibilité d'adopter une base logique différente (atomes du système). Toutefois, il n'y a pas de sens pour Goodman à distinguer deux niveaux ontologiques (questions internes et questions externes) ou deux types de jugements (synthétiques ou analytiques). Et en effet, du choix d'un système va dépendre également le type d'entités que l'on reconnaît comme réelles et à l'égard desquelles le système s'engage. Parce qu'il y a pour Carnap un monde, qui de toute façon est indépendant de ses versions, il apparaît

1032. Carnap, Rudolf, *Signification et Nécessité*, Paris, Gallimard, 1997, p. 316 : « Reconnaître la réalité d'une chose ou d'un événement veut dire réussir à l'incorporer dans le système des choses qui ont une position spatio-temporelle donnée, de telle façon à ce qu'il s'ajuste aux autres choses reconnues comme réel, d'après les règles du schème linguistique », trad. légèrement modifiée

1033. Carnap, *Ibid.*, pp.325-326, traduction légèrement modifiée

1034. Carnap, Rudolf et al., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits : Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010 (Bibliothèque des textes philosophiques). Voir en particulier « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage ».

que la solidarité entre version et monde est ainsi plus intime pour Goodman qu'elle ne l'est pour Carnap<sup>1035</sup>. Dès lors, Goodman va reformuler les questions qualifiées par Carnap de « métaphysiques » (les questions externes), comme des questions qui sont en fait internes à l'activité même de construction (quelle base choisir ? quelle définition constructionnelle retenir ?). Du point de vue de la philosophie constructionnelles de Goodman, ces questions dites « métaphysiques » doivent être tranchées en fonction d'un intérêt qui précisément est cognitif, et qui ont bien sûr des conséquences ontologiques.

Pour Goodman, les systèmes constructionnels n'importent aucune donnée métaphysique (comme s'ils étaient des images de la réalité-en-elle-même), mais ils ont une signification ontologique – les outils formels utilisés dans un système déterminent quels types d'entités l'on va trouver lorsque l'on décrit un domaine<sup>1036</sup>.

En somme, ce qui relève chez Carnap d'une forme de conventionnalisme relatif aux questions externes ou « métaphysiques » est compris dans le constructionnalisme de Goodman comme une série d'engagements ontologiques qui sont pris, et qui ont une portée normative – une réticence nominaliste par exemple à accepter des ensembles, classes ou entités platoniciennes aura pour conséquence un engagement en faveur d'une base composée d'individus<sup>1037</sup>. Pour Goodman, cela ne signifie pas qu'il y aurait quelques entités primitives absolues, que tout système devrait reconnaître. Plutôt s'agit-il d'admettre que, quand bien même il y aurait de multiples systèmes incompatibles également possibles, chaque système s'engage bien à l'égard de certaines entités, et que la distinction entre questions externes et internes manque de clarté.

Nous sommes tentés de dire que les questions vides sont plutôt des questions externes par opposition à des questions internes, qu'elles appartiennent au discours par opposition au fait, à la convention par opposition au contenu. Mais alors il est bien possible d'avoir des inquiétudes à faire reposer quoi que

---

1035. Nous renvoyons ici à notre discussion sur le troisième dogme de l'empirisme.

1036. Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 320.

1037. Goodman, *La structure de l'apparence*, p. 48 ; Vuillemin, Jules, *La logique et le monde sensible : étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, 1971, p. 305 : « Le platonisme enveloppe un engagement ontologique qui l'oppose métaphysiquement au nominalisme ».



ce soit sur des dichotomies aussi évidemment douteuses<sup>1038</sup>.

En vertu de ces engagements précisément, ces choix ne peuvent de toute façon être laissés au hasard.

Si donc il y a une dimension de choix dans une construction logique (et ce genre de considérations vaut également pour des activités symboliques comme la dépicition ou l'exemplification dont nous avons montré qu'elles étaient dépendantes également de choix et de décisions), cela n'implique pas de relâcher les normes d'évaluation des systèmes et ce faisant d'affirmer « anything goes ».

Carnap proteste avec éloquence contre ce qu'il considère comme l'étroitesse d'esprit en philosophie, concluant avec l'exhortation suivante : « Soyons prudents dans nos assertions et critiques dans leur examen, mais tolérants dans nos choix de formes linguistiques » [...] Aussi réticent que je puisse être à jeter une ombre sur toute cette bonté et douce lumière, il y a des limites à ma tolérance de la tolérance. J'admire l'homme d'Etat tolérant des opinions politiques divergentes, et la personne tolérante des différences d'origine ou d'éducation ; mais je n'admire pas le comptable qui est tolérant avec ses additions, le logicien qui est tolérant avec ses preuves, ou le musicien tolérant avec son harmonie. Dans toute activité, une performance satisfaisante requiert un soin méticuleux quant à certains aspects, et en philosophie, l'un de ces aspects est l'apparat systématique ou la « forme linguistique ». Ainsi en lieu et place de l'exhortation de Carnap, j'en propose une autre : « Soyons, en tant que philosophes, extrêmement fastidieux dans nos choix de formes linguistiques »<sup>1039</sup>.

Le caractère fastidieux de ces choix constructionnels est parfaitement exemplifié par les nombreux développements de *La structure de l'apparence* relatifs au choix d'une base (les qualia) ou au choix d'une relation logique fondamentale pour la construction des concrets phénoménaux, et d'un ordre des qualia. Les décisions qui sont prises, mêmes métaphysiques, le sont en considération d'intérêts pragmatiques<sup>1040</sup> : évaluez ce qu'un système constructionnel donné peut faire, et en particulier ce qu'il nous permet de comprendre (la notion de différence juste per-

---

1038. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 159.

1039. Goodman, *Problems and projects*, p. 170. Nous empruntons la traduction de ce passage à Alexandre Declos qui en fait un très riche commentaire dans sa thèse.

1040. En vérité, de telles considérations sont également prises en compte par Carnap dans l'article « Empirisme, sémantique et ontologie », in *Signification et Nécessité*, p.317. Il reste que la philosophie constructionnaliste de Goodman est beaucoup plus explicite au sujet de ces raisons pragmatiques, et de leur implications cognitives.

ceptible, de permanence, ou encore offrir une cartographie de notre espace des qualités).

Alors que Carnap évite toutes les questions externes [...], qu'il disqualifie au titre de pseudo-énoncés tous les énoncés théoriques externes, Goodman, en accord avec une position pragmatique, accepte la métaphysique au titre d'une nouvelle entreprise constructionnelle, aux enjeux également pratiques<sup>1041</sup>.

Il nous apparaît à l'aune de ce travail de recherche que la théorie des symboles, proposée par la suite par Goodman, fait fond sur ce type de considérations. Plus exactement, nos diverses références sont définies par Goodman comme des performances qui ne sont réussies qu'à la condition que certaines contraintes normatives s'y appliquent, qui regardent notre pratique, et que Goodman s'efforce dans le détail d'explicitier. Aussi ne faut-il pas craindre que Goodman, en se tournant de plus en plus vers des considérations d'ordre pragmatique, n'abandonne la tâche qu'il assignait au départ à la philosophie<sup>1042</sup>.

Dès lors, comme le remarque très justement Alexandre Declos, « l'acceptation du critère d'engagement ontologique est ce qui donne son fondement à l'évaluation critique d'une construction spécifique »<sup>1043</sup>. C'est précisément parce qu'un système constructionnel s'engage par rapport à l'existence de certaines entités, que des jugements relatifs à la pertinence d'un système ou à la validité de certaines définitions constructionnelles, ou encore à la simplicité d'une construction peuvent être formulés<sup>1044</sup>. Cette remarque est facilement transposable pour d'autres activités symboliques, ainsi de nos diverses pratiques d'échantillonnages ou de nos choix

---

1041. Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 333.

1042. Voir Pouivet, « L'irréalisme : deux réticences ». Pouivet remarque par exemple que dans *Manières de faire des mondes* les contraintes constructionnelles sont présentées avec « moins de raffinement logique et plus d'emphase pragmatique », p. 181.

1043. Au chapitre II de sa thèse en cours de rédaction.

1044. Ce sont des problèmes qui témoignent de ce que l'ontologie est bien une préoccupation de la philosophie constructionnaliste de Goodman, voir à ce sujet Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », p. 320 : « While Carnap develops construction theory in order to show that metaphysical and, more specifically, ontological questions can be safely eliminated from the project of scientific philosophy, Goodman suggests the investigation of construction systems as a replacement of traditional ontological inquiry ». Alexandre Declos montre dans sa thèse que les questions soulevées dans *La structure de l'apparence* sont des questions ontologiques, et que de ce fait cet essai a été à l'origine d'un renouveau de l'ontologie dans le champ de la philosophie analytique.

représentatifs. Pour le dire encore autrement, la critique que Goodman adresse à Carnap dans *La structure de l'apparence*, de même que son choix en faveur d'un système nominaliste n'ont de sens qu'à la condition de comprendre que Goodman, contrairement à Carnap, a abandonné le principe de tolérance. C'est un indice de plus en faveur de l'irréductibilité de la philosophie de Goodman au relativisme ou à une philosophie de l'indétermination.

### 6.3.2 Cartes et images

Lorsque nous choisissons les entités qui composent notre base logique ou lorsque nous formulons une définition constructionnelle, nous nous engageons en faveur de certains types d'entités et de relations entre entités. Cet engagement peut être interprété à la lumière des décisions que nous prenons lorsque nous cartographions un espace. C'est d'ailleurs ainsi que le formule explicitement Goodman, la forme logique [=df] (pour définition constructionnelle) doit pouvoir se lire comme « est ici pour être cartographié »<sup>1045</sup>. Ce n'est pas un hasard si *La structure de l'apparence* consacre une partie entière à un essai de topographie de l'espace des qualités. Au demeurant, *l'Aufbau* lui-même était placé par Carnap sous le signe de cette métaphore géographique<sup>1046</sup>. Un système constitutionnel est une reconstruction rationnelle de ce que nous donne l'expérience à partir d'une base choisie. Ce qui compte alors, ce sont les relations structurelles entre les différents éléments de la base (qui constituent les entités à l'égard desquelles le système constitutionnel s'est au départ engagé). Ces dites relations peuvent par suite être représentées de façon topographique sous la forme d'un diagramme sagittal. C'est ce qu'illustre Carnap au §14 de *l'Aufbau*<sup>1047</sup>, avec l'exemple de la carte ferroviaire du réseau euro-

1045. Goodman, *Problems and projects*, p. 16.

1046. Pour une analyse plus détaillée de la métaphorique géographique dans la pensée contemporaine, voir Benoist, Jocelyn et Merlini, F., *Spatialité et historicité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, 2002 (Problèmes et controverses), en particulier l'article de Jocelyn Benoist « En quoi la géographie peut-elle importer à la philosophie ». Il se trouve que cette importance de la géographie dans la théorie des symboles est solidaire d'une certaine forme de cécité à l'égard de l'histoire. A ce sujet on pourra lire l'article très intéressant de Mitchell, « Irrealism, and Ideology : A Critique of Nelson Goodman », p. 25 et sq : « History lies beyond the scope of Goodman's project ».

1047. Carnap, *La construction logique du monde*, pp. 72-74; et le commentaire que fait Rauzy de ce paragraphe dans son article « Sur l'ontologie de l'Aufbau », in Laugier, Sandra. et

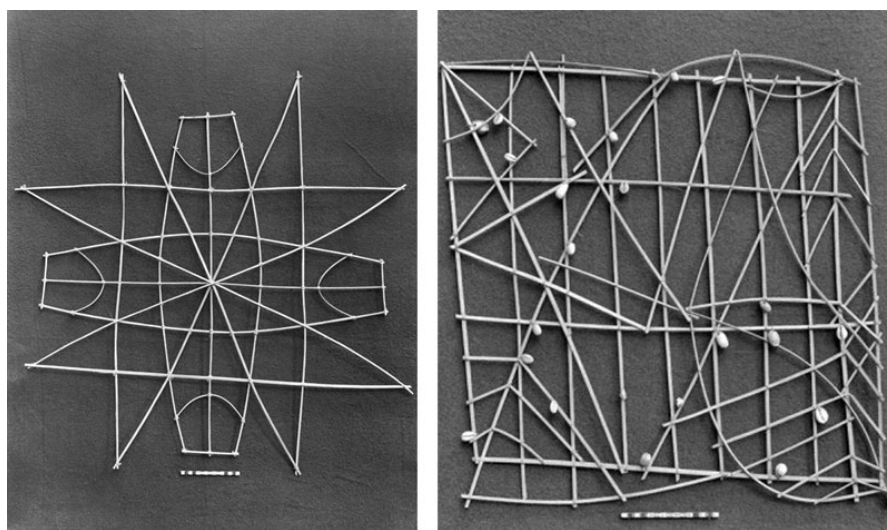


FIGURE 1 – Carte marine réalisée à l'aide de bambous et de coquillages. La carte représente la direction des vents et la position des îles

asiatique où les éléments correspondent à des gares, et les relations entre éléments aux voies ferroviaires. L'anonymat des points représentant les gares permet de faire jouer à plein la contrainte structurelle sous le signe de laquelle est placé le système constructionnel de *l'Aufbau*<sup>1048</sup>. Les informations structurelles qui peuvent se lire à même la carte sont des propriétés topologiques (nombre de lignes qui convergent en un point, nombre de nœuds sur une ligne etc.). En revanche il n'existe pas de corrélation entre la distance géographique qui sépare deux gares du réseau et la longueur des lignes représentées sur la carte : à cet égard, relativement à cet aspect, la carte est déformée.

Jouant une fonction équivalente à la carte ferroviaire de la Russie soviétique de Carnap, la carte des Îles Marshall qui figure dans *Langages de l'Art*, représente les relations structurelles entre îles et courants, que les indigènes ont jugé utile de symboliser. Dans cette carte, les coquillages représentent les îles, les tiges de bambou les vents et courants dominants<sup>1049</sup>. Il est important, du point de vue cette

---

Barberousse, Anouk., *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2001, p. 119 et sq (Problèmes et controverses).

1048. La question posée par la carte est, comme le remarque Carnap : « Pouvons-nous établir les noms des points de notre carte par l'observation du réseau ferroviaire réel ? », voir *Ibid.*, p. 73.

1049. Goodman, *Langages de l'art*, p. 268.

fois de la théorie symbolique de Goodman, que toutes les marques graphiques de la carte des Iles Marshall (et cela vaut également de la carte ferroviaire) ne soient pas corrélées à des choses représentées. La courbure des bambous (Figure 1) représente la direction des courants, et l'écartement des coquillages les distances marines, toutefois la couleur des bambous ou la taille des coquillages ne sont pas des traits représentatifs dans la carte. La carte est un système symbolique mixte, c'est-à-dire tout à la fois analogique (partageant avec les images certaines propriétés de densité syntaxique) et digitales (fonctionnant comme des notations). Dans un système digital, la syntaxe est relativement peu saturée, de sorte que tous les traits graphiques ne reçoivent pas une fonction représentative. Il faut savoir lire les cartes et diagrammes (et bien souvent les légendes nous servent à cela) pour comprendre envers quels types d'entités et de relations ils s'engagent, et quels sont les moyens graphiques de ces engagements :

On ne demande à de nombreux diagrammes en topologie que d'avoir le bon nombre de points ou de nœuds reliés par des lignes selon le schéma correct – la taille et la position des points, la longueur et la forme des lignes n'entrent pas en compte. Manifestement, les points et les lignes fonctionnent ici comme caractères dans un langage notationnel<sup>1050</sup>.

En plus de nous montrer une parenté intéressante entre les systèmes constructionnels et les images fonctionnant sur un mode digital ou notationnel (cartes, diagrammes, modèles), la cartographie nous permet de comprendre la nature des engagements envers le monde qui sont pris par n'importe quelle représentation. Plus encore, la lecture de la carte des Iles Marshall peut à bon droit être rapportée au problème de la référence par exemplification. De la même façon que ce ne sont pas toutes les propriétés que possède un échantillon qu'il exemplifie, de la même façon, ce ne sont pas toutes les propriétés graphiques d'une carte qui ont une fonction représentative. Ce qu'une carte représente sont les propriétés ou aspects du monde qu'elle s'engage à représenter, et c'est à l'égard de ces aspects seulement que peut se poser la question de leur exactitude factuelle. Il en est ainsi dès lors que nous employons des symboles. C'est aussi ce qui est à l'œuvre dans le scénario qu'imagine Elgin d'une femme qui se sert de sa mug de café pour représenter un

---

1050. *Ibid.*, p. 205.

match de football.

Ce à quoi s'engage ontologiquement un symbole est dérivé du système symbolique auquel il appartient [...] Il n'y a pas de fait tant que nous n'avons pas imaginé un système symbolique capable de distinguer entre les interprétations rivales et d'incorporer le mug au système. Cela semble aller de soi. Mais les implications qu'on peut en tirer sont frappantes. Quels faits il y a, est fonction du système symbolique que nous développons. Autrement dit, nous participons à la fabrication des faits, en fabriquant des systèmes symboliques capables de les représenter. [...] Nous fabriquons la distinction entre les positions et les joueurs en fabriquant un système ayant les ressources de faire apparaître cette distinction<sup>1051</sup>.

Nos différentes représentations et descriptions, et plus encore nos systèmes constructionnels, sont donc fortement aspectualisés. C'est une autre leçon que l'on peut tirer de la métaphore cartographique.

Le déploiement d'une description structurale va de pair avec la mise en évidence d'une multiplicité d'aspects ou de dimensions, au point de remettre en cause l'unité initialement supposée du domaine considéré. On peut en effet considérer une ville comme une réalité à la fois spatiale et économique. Supposons qu'un géographe « soit confronté de plus en plus à des relations pertinentes dans lesquelles la dimension spatiale est devenue tout à fait secondaire. [...] Il est probable que, dans ce cas, les descriptions géographiques classiques [...] deviendront de plus en plus complexes ou peu satisfaisantes, si bien que le savant aura intérêt à distinguer plus nettement les domaines respectifs des relations spatiales et des relations économiques »<sup>1052</sup>.

Cet aspectualité ne fait que refléter la nature de nos différents engagements : « ontologiques » pour le cas des systèmes constructionnels, « représentatifs » pour le cas des cartes et des images. Ces engagements sont la conséquence des différents desseins que nous suivons en proposant des versions du monde. J-B Rauzy remarque ainsi que le constructionnalisme « conduit naturellement vers des conceptions pragmatiques dans l'épistémologie, tout au moins dans le choix de cadres théoriques concurrents »<sup>1053</sup>. Et en effet, comme le rappelle Goodman,

---

1051. Elgin, « Sign, Symbol, and System », in *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 4, pp. 9-10.

1052. Halimi, Brice, « Boa Constructeur », *Critique*, n° 666, 2002, pp. 896-912. Le passage cité est une citation de J.-B. Rauzy extraite de l'ouvrage collectif *Carnap et la construction logique du monde* (p. 129), et dont l'article d'Halimi est un compte-rendu.

1053. Laugier et Barberousse, *Carnap et la construction logique du monde*, p. 130.

Un système *conçu pour* construire des cartes routières est tout à fait différent d'un système *conçu pour* tracer des cartes topographiques<sup>1054</sup>.

Un système *conçu pour*, c'est-à-dire dans l'intention de [purpose] construire des cartes routières s'engagera en général sur les routes existantes, les distances, les types de route ainsi que sur la taille des villes. Certaines cartes routières touristiques s'engageront également sur la qualité des paysages et sites touristiques. En revanche une carte routière n'indique en général pas le relief du terrain, comme s'engage à le faire une carte topographique. En vertu de ces différents desseins, des usages différents pourront être fait de ces cartes d'un même territoire, selon qu'on l'arpente à pieds ou selon qu'on le traverse en voiture. Pour reprendre une expression fréguénne, il est impossible de représenter quelque chose en pleine lumière [*allseitig*]. Cette thèse implique que lorsque nous représentons, nos modes de symbolisations sont aspectualisés.

De fait, il est impossible de cartographier tous les aspects possibles d'un paysage, qu'ils soient géologiques, naturels ou humains. Alors la carte serait l'équivalent du territoire lui-même, et non plus une carte ; ainsi de cette carte imaginaire au format exact du paysage dans *La chasse aux snarks*, dont se rappelle Goodman dans son texte sur *l'Aufbau*<sup>1055</sup>.

Et lorsque notre carte devient aussi large que le territoire représenté, et pareille à lui en tous points de vue, la fonction de la carte n'est plus remplie<sup>1056</sup>.

Aussi, la fonction d'un système constructionnel est-elle de cartographier l'expérience, en s'engageant à l'égard de certains seulement de ses aspects, et en fonction de nos visées théoriques et pratiques, ou intentions représentatives. Pas plus dans les systèmes constructionnels, que dans nos actes de dépicition, dans nos pratiques

---

1054. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 25. Nous soulignons.

1055. Voir aussi l'épisode borgésien de la secte des cartographes, in Borgès, J.-L., *L'auteur et autres textes*, Paris, Gallimard, 1982, p. 199 (L'Imaginaire) : « En cet empire, l'art de la Cartographie fut poussé à une telle perfection, que la Carte d'une seule Province occupait toute la ville et la Carte de l'Empire toute une Province. Avec le temps, ces Cartes Démesurées cessèrent de donner satisfaction et les Collèges des Cartographes levèrent une Carte de l'Empire, qui avait le format de l'Empire, et qui coïncidait avec lui, point par point ».

1056. Goodman, *Problems and projects*, p. 16. Nous traduisons.

d'échantillonnage (même dans le cas d'un « échantillonnage radical »)<sup>1057</sup>, ou dans nos entreprises cartographiques les plus variées, il n'y a de sens à rechercher une fidélité absolue au Monde.

La fonction d'un système constructionnel n'est pas de recréer l'expérience, mais plutôt de cartographier l'expérience. Bien que la carte soit construite à partir des observations réunies sur un territoire, la carte manque les contours, les couleurs, les bruits, les odeurs et la vie du territoire. Et en matière de taille, de forme, de poids, de température et de beaucoup d'autres aspects encore, la carte peut être bien plus différente qu'on ne peut d'abord l'imaginer, de ce dont elle est pourtant une carte [...] Une carte est schématique, sélective, conventionnelle, condensée, et uniforme. Toutes ces caractéristiques sont des vertus plutôt que des défauts<sup>1058</sup>.

Ce travail de sélection, qui nous engage envers certains aspects du monde, en fonction de nos visées théoriques et pratiques, possède des vertus cognitives, puisqu'il nous rend attentifs à des traits que sélectionne une représentation donnée et à côté desquels nous serions peut-être passés à côté. C'est par ce travail de sélection que la carte se rend plus intéressante que le territoire.

Non seulement la carte résume, clarifie et systématise, mais souvent encore, elle nous dévoile des faits que nous aurions difficilement appris au cours de nos seules explorations<sup>1059</sup>.

La métaphore cartographique permet alors de remarquablement faire ressortir

---

1057. Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, p. 25 : « L'important est que, en un certain sens, y compris dans ce cas où représentation et présentation se touchent et où, localement, c'est la chose qui tient lieu pour elle-même de représentation un écart logique subsiste, constitutif de la représentation. Dans la situation qu'on pourrait qualifier d'échantillonnage radical, la fonction naturelle de la chose n'est pas altérée, et il n'y a pas de différence de teneur entre la chose et sa représentation – ce n'est pas des acteurs jouant les Wright, mais les Wright que nous avons devant nous. Cependant il n'en reste pas moins que cela n'aurait pas de sens de dire que l'ensemble de la vie des Wright dans cette maison est une représentation de la vie des Wright dans cette maison. Ce qui en est une représentation, c'est par exemple une portion de cette vie, en tant qu'elle devient représentative de cette vie en général, ou de certaines occurrences de cette vie. La sélection d'une séquence tient alors lieu de construction de la représentation ». C'est pour Benoist un trait même de la présence du conceptuel, qu'une distance soit toujours maintenue entre le symbole et ce qu'il symbolise. C'est ce qui explique la différence par exemple entre une logique de l'exemplification et une logique de l'instanciation. Sur ce point, voir « A Plea for Examples ».

1058. Goodman, *Problems and projects*, p. 15. Nous traduisons.

1059. *Ibid.* Nous traduisons.



la dimension pragmatique des choix que nous faisons dans une entreprise constructionnelle donnée. En effet, la seule question qui soit pertinente au sujet d'un système ou d'une carte, ce n'est pas la recherche d'une adéquation parfaite avec le monde – la fiction de *La chasse aux snarks* – mais la question de « savoir quels services il peut rendre et s'il est approprié à une attention particulière » [Accurate in the way intended]<sup>1060</sup>.

Ce que nous avons dit de l'activité de cartographie (représenter au moyen de carte, ou élaborer un système constructionnel) vaut également de la dépicition. Une image ne saurait comme la carte parfaite d'un territoire, qui se substituerait au territoire lui-même, rendre compte de tous les aspects de la réalité. Et en effet une carte ne représente jamais une chose comme simplement cette chose, avec la liste complète de ses propriétés, mais cette chose comme telle ou telle. C'était, rappelons-le, un argument mobilisé par Goodman contre les théories naïves de la ressemblance

On ne représente jamais rien qui soit tout à fait dépouillé ou dans la plénitude de ses propriétés. Une image ne représente pas simplement  $x$ , elle représente  $x$  en homme ou elle représente  $x$  en homme ou elle représente  $x$  comme une montagne ou elle représente le fait que  $x$  est un melon<sup>1061</sup>.

Par suite, deux opérations référentielles ont toujours lieu dans une dépicition (et cela vaut également de la description) : tout d'abord la dénotation de l'objet  $x$ , ensuite le classement des images elles-mêmes (ou descriptions) comme image-de-telle-chose, ou image-de-cette-chose-ayant-ces-propriétés<sup>1062</sup>. Les classements des images par des étiquettes (chaque étiquette devant s'interpréter comme un prédicat monadique), manifestent la dimension sélective, et la nature des engagements

---

1060. *Ibid.*, p. 16.

1061. Goodman, *Langages de l'art*, p. 38.

1062. C'est ce que Lopès désigne comme la seconde thèse de la théorie symbolique de Goodman : « La dépicition est une prédication au sein d'un système symbolique iconique. Les images ne se contentent pas de dénoter, elles sont aussi des prédicats appliqués à ce que les images dénotent », voir Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, pp. 82-83. Lopès fait pourtant un usage tout à fait différent de cet aspect de la théorie symbolique de Goodman. En particulier, Lopès ne voit pas que l'idée de prédication est liée à celle de sélectivité, alors même qu'il affirme (p.85) que « la prédication a à voir avec la manière dont une image représente son objet ».

qu'une image prend avec le monde<sup>1063</sup>. C'est ce que remarque également Robert Schwartz, commentant le portrait de Gertrude Stein par Picasso, dans son article « The Power of Pictures » :

Mme Stein, comme n'importe quel objet, exhibe un nombre illimité de propriétés, et les images, pas plus que les descriptions, ne peuvent toutes les prendre en charge. Par nécessité, le portrait de Picasso, discrimine entre les différents traits ou manières de voir Stein, les traits et manières qu'il met en avant et ceux et celles qu'il oblitère. Ainsi en est-il pour toute représentation. La sélection ne signifie cependant pas la liberté de représenter n'importe comment<sup>1064</sup>.

Les notions de pondération, d'accentuation et d'effacement décrits par Goodman en tant qu'outils du worldmaking, permettent de comprendre comment s'opère cette sélection d'aspects dans une image, ou dans une description. Dans le portrait de Gertrude Stein, certains traits de Stein sont accentués (la force physique du personnage, et la puissance de son regard) de sorte que la peinture de Picasso nous rend attentifs à une dimension particulière de la réalité. La justesse d'une peinture est fonction de la nature des engagements pris par l'image, que ce soit des choix relatifs à la manière de représenter<sup>1065</sup>, ou des choix relatifs aux aspects qui sont représentés.

Il conviendrait de faire ici une remarque relative à la syntaxe des images. Goodman affirme au chapitre I de *Langages de l'Art* que description et dépicition sont toutes deux des stipulations, et que la nature de la dépicition ne réside pas dans un quelconque fondement perceptuel. Une définition plus précise de la dépicition

---

1063. *Langages de l'art*, p. 48 : « Dire d'une image qu'elle représente telle ou telle chose est donc hautement ambigu : ou bien on dit ce que l'image dénote, ou bien on dit de quelle sorte d'image il s'agit » ; voir aussi chapitre 1 (1.2) « La représentation-en ».

1064. Schwartz, Robert, « The Power of Picture », *The Journal of Philosophy*, vol. 82, no. 12, 1985, p. 712, nous traduisons.

1065. Ceci vaut pour les descriptions aussi bien que pour les dépicitions. Elgin illustre parfaitement ce point en comparant les œuvres de Marx et de Austen in Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 26 : « Les œuvres de Jane Austen et celles de Karl Marx contiennent des descriptions révélatrices des conditions sociales et des manières dont les facteurs économiques et sociaux contraignent nos choix et limitent nos existences. Toutes deux mettent en évidence les inégalités de revenus, et de charges qui découlent de l'appartenance à des classes sociales différentes. Mais les systèmes dans lesquels leurs descriptions sont élaborées emploient des outils symboliques différents et font usage de catégories différentes. Les descriptions d'Austen sont fictionnelles, ironiques, particulières et expressives. Celles de Marx sont factuelles, littérales, générales et descriptives ».

est suspendue à une présentation de sa théorie de la notation, et des différents réquisits sémantiques et syntaxiques qui en dépendent<sup>1066</sup>. Dans le cadre de cette présentation l'image est rattachée au régime analogique, c'est-à-dire un régime qui se caractérise par une syntaxe dense. Dans une image, contrairement à ce qui se passe pour une carte qui fonctionne aussi de manière digitale, chaque trait pictural est significatif et participe de la représentation. Toute différence dans les propriétés du dessin d'une image produit un caractère différent dans le système symbolique<sup>1067</sup>. Par ailleurs, une image est « relativement saturée », dans la mesure où de nombreuses propriétés de dessins ont une pertinence représentationnelle.

Comparez un fragment d'électrocardiogramme avec un dessein du Mont Fuji-Yama par Hokusai. Les lignes noires en zigzag sur des fonds blancs peuvent être exactement les mêmes dans les deux cas. Cependant l'un est un diagramme et l'autre une image. Qu'est-ce qui fait la différence ? [...] La différence est syntaxique : les aspects constitutifs du diagrammatique, en tant qu'on les compare avec le caractère imagé, sont l'objet d'une restriction expresse et étroite. Les seuls traits pertinents du diagramme sont l'ordonné et l'abscisse de chacun des points que traverse le centre de la ligne. L'épaisseur de la ligne, sa couleur et son intensité, la grandeur absolue du diagramme, etc..., n'importent pas [...] Ce n'est pas vrai de l'esquisse. Tout empâtement ou affinement de la ligne, sa couleur, son contraste avec le fond ; sa taille, voire les qualités du papier – rien de tout ceci n'est écarté, rien ne peut être ignoré. [...] Dans le schéma imagé, les symboles sont relativement saturés<sup>1068</sup>.

Il semblerait alors qu'en vertu de cette dite saturation syntaxique, l'image soit davantage informative qu'une description<sup>1069</sup>. Plus encore, il semblerait qu'en raison

---

1066. Goodman, *Langages de l'art*, p. 269 et sq « L'analyse des systèmes symboliques, entreprise en réponse au problème très différent de l'art allographique, nous a fourni le moyen de clarifier la nature de la représentation [...] Qu'un symbole qui dénote soit représentationnel, dépend non pas de sa ressemblance avec ce qu'il dénote mais de ses rapports avec d'autres symboles dans un schéma donné. Un schéma n'est représentationnel qu'autant qu'il est dense ; et un symbole est une représentation seulement s'il appartient à un schéma dense d'un bout à l'autre ou à une partie dense d'un schéma partiellement dense ». Ainsi par exemple de la différence de taille dans une représentation traditionnelle qui vaut comme une différence de taille dans l'objet représenté (cette corrélation valait, on l'a vu pour les cartes routières dans la représentation des villes, mais non pour la taille des villes pour les cartes marines en bâtonnets).

1067. Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, p. 90.

1068. Goodman, *Langages de l'art*, p. 273.

1069. C'est ce qu'avance par exemple Dretske dans le contexte de sa théorie de la cognition, en héritant de la distinction goodmanienne entre régime analogique et régime digital. Voir Dretske, Fred I., *Knowledge and the flow of information*, Stanford (Calif.), Center for the Study of

de sa saturation relative, l'image ne prene aucun engagement particulier eu égard à ce qu'elle représente. Pour Dominic Lopès par exemple, l'analyse des images en termes de systèmes symboliques syntaxiquement et sémantiquement saturés nous empêcherait de comprendre que la dépicition est de part en part aspectualisée<sup>1070</sup>. Toutefois, il nous semble plutôt qu'il faille distinguer ici entre la densité de la syntaxe, et l'acte de représenter lui-même. Que tous les traits d'une peinture soient symboliques ne signifie pas que l'image ne soit pas elle-même sélective. Dans une image, comme dans une carte, des engagements sont pris à l'égard de ce qui est représenté.

Il reste que la thèse de Lopès est particulièrement éclairante en ce qui regarde le détail de ces divers engagements, qui sont de diverses sortes : implicites, explicites, ou encore délibérément ambiguës<sup>1071</sup>. Certains engagements sont pris dès le départ, lorsqu'un médium et un système particulier de représentation sont adoptés. Par exemple, une photographie en noir et blanc ou un dessin au fusain ne sont pas engagés envers les propriétés de couleurs des objets qu'ils représentent. Certains engagements ou non-engagements sont davantage implicites, comme ceux qui dépendent du point de vue adopté sur l'objet représenté. Par exemple un portrait d'un homme en habit ne s'engage pas à l'égard de certaines propriétés physiques ou esthétiques de l'homme ainsi représenté (de même l'autoportrait de Schöneberg que nous avons commenté au chapitre précédent, ne s'engage pas à propos des traits de son visage). Certaines images ne s'engagent pas à l'égard de certains faits, parce qu'elles n'abordent pas ce sujet, et ce de façon explicite. Ainsi, le portrait de Henri VIII de Holbein est explicitement non-engagé concernant ce que tient Henri VIII dans sa main gauche, et explicitement engagé concernant le gant qu'il tient dans sa main droite. Dans ce dernier exemple c'est de façon délibérée,

---

Language and Information Publications (CSLI), 1999 (The David Hume series of philosophy and cognitive sciences reissues), pp. 135-141. Si une représentation véhicule l'information que sa source est F, elle véhicule aussi de l'information additionnelle, plus spécifique et non-comprise dans le fait d'être F, alors cette représentation est analogique. Voir en particulier p. 138

1070. Lopès, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, p.138 et sq.

1071. Lopès affirme avoir trouvé une première formulation de la notion d'engagement dans l'article de Block, Ned, « The Photographic Fallacy », *Noûs*, vol. 17, no. 4, novembre 1983, pp. 651-661. Ned Block indique qu'une image peut être responsable ou non (*non-committal*) à l'égard de certaines propriétés de l'image représentée. En bref une image qui représente son sujet comme F ou comme non-F est engagée à l'égard de la propriété F.

que Holbein choisit de ne pas aborder la question de savoir ce que Henri VIII tient dans la main refermée sur elle-même. Lopès remarque encore que certaines images peuvent délibérément laisser indéterminé ce envers quoi elles s'engagent, implicitement ou explicitement. C'est ce qui se passe en particulier pour les images publicitaires<sup>1072</sup>. Ce jeu n'est toutefois possible que du moment où est admise la thèse de la nécessaire aspectualité ou sélectivité des images<sup>1073</sup>.

La nature de ces engagements définit par suite aussi la nature du système de dépicition adoptée.

Deux systèmes d'images diffèrent informationnellement si et seulement si un système consiste en des images qui représentent des objets comme satisfaisant des propriétés différentes de celles dont l'autre système représente que les objets les satisfont<sup>1074</sup>.

A partir de là, il est possible de mener une réflexion sur le degré d'ajustement de la représentation avec certaines visées théoriques, pratiques ou esthétiques, et de restreindre nos jugements regardant l'exactitude ou la fidélité aux propriétés seulement envers lesquelles l'image s'est implicitement ou explicitement engagée. En effet certains non-engagements, et partant les choix d'un système de représentation, et d'un cadrage particulier, pourront s'avérer plus ou moins corrects, selon l'intention représentative. Il en va exactement de même pour nos décisions constructionnelles.

Une réflexion sur la nature des divers engagements pris par une activité symbolique donnée nous renvoie dès lors toujours du côté d'une étude des symboles en leur fonctionnement en son sens le plus pragmatique, c'est-à-dire du côté de ce que nous faisons, utilisant et interprétant des symboles.

---

1072. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 308.

1073. L'image comme médium impose que l'on adopte sur le représenté un point de vue. C'est donc pour des raisons qui relèvent du médium que l'image est sélective. « La plus grande pression sélective est exercée par la nécessité, due peut-être ultimement aux limitations du médium, d'adopter un point de vue », *Ibid.*, p. 310. La thèse de la sélectivité des images est une première fois formulée par Gombrich dans *L'Art et l'Illusion*, p. 182. Dans *Comprendre les images*, Lopès donne la définition suivante de l'aspectualité : « La totalité des engagements et non-engagements d'une image constitue ce que j'appellerai l'aspect qu'elle présente de son sujet », p. 145.

1074. Lopès, « Le réalisme iconique », p. 308.

### 6.3.3 Stupidité et engagement cognitif

Lorsque nous opérons des classements au sein d'un règne au moyen d'étiquettes<sup>1075</sup>, nous nous engageons également de diverses manières. Car de la nature de notre système de catégories, dépend la nature des choses que nous pouvons observer et identifier dans le monde. La dépendance à l'égard du langage de notre perception du monde est responsable de la variété des engagements épistémologiques ou cognitifs que par suite nous prenons. Classer les choses avec des étiquettes de couleur, c'est jeter notre filet sur le monde (un filet qui définit certaines normes d'identité et de ressemblance)<sup>1076</sup>. Plus un système compte et distingue de catégories, plus il est dense (saturation sémantique), plus la sensibilité à l'erreur de notre classement est élevée<sup>1077</sup>. C'est une difficulté classique de la philosophie des sciences, et qui a trait aux problèmes de l'approximation et de la recherche de l'exactitude. Si nous utilisons des appareils de mesure très fins (et le nombre de catégories que nous maîtrisons définit notre système de mesure) alors l'exactitude est peut-être améliorée « mais notre capacité à effectuer la correction est diminuée à mesure que notre réponse se charge de plus en plus de décimales »<sup>1078</sup>. Alors qu'il est aisé de distinguer entre rouge et vert (encore qu'il puisse y avoir des cas d'indécidabilité aux frontières, qui sont sensibles au contexte), il pourra s'avérer plus difficile de décider comment étiqueter telle nuance particulière de

1075. Pour une clarification de vocabulaire : un ensemble *d'étiquettes* désigne un *schème* lorsque cet ensemble d'étiquettes propose une certaine organisation du monde ; un *domaine* est l'ensemble des choses auxquelles s'applique une étiquette, ou encore l'ensemble des objets pour lesquels tel concept a la même valeur ; un règne est l'agrégat des domaines d'extension des étiquettes dans un schème. Que Goodman utilise la notion de *domaine* démontre que sur le terrain des concepts, il n'est pas frégéen, i.e qu'il refuse l'universalisme logique de Frege. La thèse de l'universalisme logique soutient en effet qu'un concept devrait en droit pouvoir s'appliquer à tout l'univers. Cette position anti-universaliste est bien évidemment cohérente avec la critique qu'il adresse à la notion de vérité, et au platonisme en général.

1076. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 177-178 : « Proposer une catégorisation ou un schème d'organisation, attirant l'attention sur une manière de disposer nos filets pour capturer ce qui peut constituer des ressemblances et des différences significatives ».

1077. C'est une difficulté qui se pose dès lors que nous ne sommes pas dans un régime notationnel strict, et qui donc se pose aussi bien pour la dénotation, que pour l'exemplification. « Dire ce que l'image exemplifie consiste à ajuster les mots adéquats pris dans un langage sémantiquement dense. Aussi exact que soit tout terme que nous appliquions, il en existe toujours un autre tel que nous ne puissions pas déterminer lequel des deux est effectivement exemplifié par l'image en question » Goodman, *Langages de l'art*, p. 279.

1078. *Ibid.*

vert, si notre classement compte précisément plusieurs étiquettes pour dénoter les choses « vertes ». En d'autres termes, plus notre système compte d'étiquettes différentes pour classer un domaine donné, plus nous prenons de risques dans nos divers exercices d'identifications, plus nous sommes engagés épistémologiquement.

Par suite, nos énoncés d'identification (« cette chose est verte », « c'est une représentation du Styx ») ne pourront être eux-mêmes classés comme vrais ou faux qu'à l'intérieur d'un système donné. Comme nous l'avons déjà remarqué, dire qu'une baleine est un poisson ou un mammifère dépend du système de catégorisation adopté, qui est affaire d'ajustement à des desseins théoriques ou pratiques donnés. Cette dernière remarque, relative à l'ajustement de nos différents systèmes de catégorisation aux desseins théoriques et pratiques que nous poursuivons, permet de répondre à un paradoxe épistémique que Catherine Elgin a, dans *Reconceptions*, mis en évidence de façon particulièrement pénétrante. Si la connaissance est définie comme le fait d'avoir des croyances vraies au sujet du monde, alors nous avons tout intérêt à formuler nos jugements à l'intérieur des systèmes de classement qui comptent le moins de catégories possibles, et de restreindre ainsi nos jugements à des cas dans lesquels vérité et fausseté sont faciles à distinguer, parce que triviaux. En effet, « plus délicates sont nos distinctions, plus aisément les circonstances conspirent à la confusion du jugement »<sup>1079</sup>. Un énoncé d'identification comme « ceci est une chaise » au sein d'un classement qui ne compte comme étiquettes que (1) : chaise ; (2) : table ; (3) : lumière ; aura toutes les chances d'être vrai. En revanche si on multiplie les étiquettes, et qu'on parvient à distinguer parmi les chaises entre les fauteuils, les canapés, les sofas, les chaises à bascule, les tabourets, les divans et parmi les fauteuils entre les fauteuils empire, Louis XVI etc... la sensibilité à l'erreur de nos différents jugements d'identification est fortement augmentée. De fait si « la sécurité se gagne en sacrifiant la précision »<sup>1080</sup>, le raffinement se conquiert sur la possibilité d'échouer dans nos divers actes d'identification. Le paradoxe identifié par Elgin peut être ainsi formulé : dans la plupart des théories de la connaissance qui sont à notre disposition (fiabilisme, cohérentisme, théories causales de la connaissance), nous avons intérêt à être un sot plutôt qu'un homme capable d'un grand discernement. Moins nous maîtrisons

1079. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 151.

1080. Goodman, *Langages de l'art*, p. 279.

de catégories, moins nous prenons d'engagements épistémiques à l'égard du monde, plus nous avons de croyances vraies.

L'homme sans finesse du sens commun solide et sans inspiration, jamais troublé par les subtilités, peut connaître ce qu'il en est, alors que l'intelligence plus sensible et très calée est distraite par des nuances<sup>1081</sup>.

Dès lors, dans les saynètes rapportées par Elgin (l'œnologue et le l'ornithologue<sup>1082</sup>), si notre but est la connaissance, alors nous devrions préférer être Watson plutôt qu'Holmes.

Toutefois, si le but que nous poursuivons est une meilleure compréhension du monde et non le fait d'avoir des croyances « vraies » de peu d'intérêt cognitif, alors nous pouvons trouver la situation épistémique de Holmes plus intéressante que celle de Watson. La théorie des symboles formulée par Goodman exige une telle reconception de l'enquête épistémologique : substituer la compréhension à la connaissance, et la recherche d'un ajustement correct à la recherche de vérités peu intéressantes. L'épistémologie est chez Goodman toujours située, et la connaissance pensée sur le modèle d'une saisie (saisir quelque chose, en vue de), c'est-à-dire sur un modèle haptique. Avoir en vue la compréhension signifie ainsi ajuster le degré de nos engagements épistémologiques, c'est-à-dire les risques que nous prenons, aux fins poursuivies par nos actes de référence et de cognition. Ce qui peut tout à

1081. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 162.

1082. Ces deux saynètes visent à montrer une semblable difficulté dans les théories internes et externes de la connaissance. Voir Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, pp. 150-151 et pp. 155-157. Une théorie fiabiliste ou causaliste de la connaissance est affectée par l'attention accordée aux circonstances et partant par la saturation relative des catégories qui sont à notre disposition. « Holmes est bien conscient des circonstances qui pourraient tromper, qu'il y a des vins faciles à confondre avec un margaux, des conditions physiologiques et d'environnement qui peuvent affecter le palais. Il réalise aussi qu'il ne peut pas être sûr qu'aucune de ces circonstances n'est en jeu. Cela le conduit à attendre. [...] Ainsi le fait que Holmes apprécie la précarité épistémique de sa situation l'empêche de connaître ». Une théorie cohérentiste est affectée par le nombre de connaissances d'arrière-plan avec lesquelles un énoncé d'identification donné doit s'ajuster. Dans l'exemple de l'ornithologie, Holmes et Watson reconnaissent tous deux dans un oiseau rencontré à BakerStreet, les caractéristiques d'un Spréo Superbe. Seul Holmes pourtant sait qu'il ne se trouve pas de tels oiseaux à Londres. Et donc Watson est prêt à accepter quelque chose qu'Holmes n'accepterait pas en vertu de son système élargi de connaissances avec lequel fonctionne la contrainte de cohérence. Mais c'est Watson qui a peut-être raison : il a beau ne pas s'y connaître autant que Holmes en ornithologie, si cet oiseau s'est échappé du Zoo de Londres c'est bien lui qui pourrait au final avoir raison.



la fois militer pour la prudence ou pour l'audace ; contre la stupidité ou contre la pédanterie, en fonction du contexte.

Le simple fait de ne pas commettre d'erreur n'a pas de vertu épistémique si aucun risque n'a été pris pour essayer de saisir le monde. Il me semble que Goodman partage avec le faillibilisme de Peirce ou de Popper une même conception de l'engagement cognitif. L'équivalent du concept de stupidité élaboré par Elgin dans la saynète avec Watson et Holmes, serait pour la logique de la découverte scientifique la simple tautologie, c'est-à-dire une affirmation « sans contenu empirique » et qui donc ne s'engage absolument pas quant au monde réel. C'est une chose qu'a très bien remarqué Christiane Chauviré :

Si le but de la science était, comme le croient les positivistes, de parvenir à une probabilité élevée, les savants choisiraient alors des théories qui en disent le moins possible, et en poussant le paradoxe, on pourrait dire qu'à la limite leur idéal devrait être la tautologie, dont la probabilité est de 1 et qui, n'excluant aucune éventualité sur le monde réel, ne dit non plus rien sur lui<sup>1083</sup>.

S'engager cognitivement, c'est prendre un risque, c'est-à-dire élaborer une hypothèse, formuler un jugement d'identification qui à cause de leur précision et de l'attention qu'ils accordent aux petits grains du réel peuvent être démentis plus facilement qu'une théorie grossière. En ce sens, plus les catégories que nous employons pour saisir le réel sont élaborées, plus grand est le risque cognitif que nous prenons, et plus grand est la possibilité que notre hypothèse soit démentie<sup>1084</sup>.

---

1083. Chauviré, Christiane, « Vérifier ou falsifier : De Peirce à Popper », *Les Études philosophiques*, 1981, pp. 257-278, voir note 43, p. 266.

1084. La position de Goodman et Elgin prend ici une direction opposée à celle défendue par David Lewis dans « Elusive Knowledge ». En effet pour Lewis, le faillibilisme n'est qu'une nouvelle forme de scepticisme, ou plus exactement une alternative au scepticisme qui ne fait que le reconduire. Puisque les possibilités de se tromper sont innombrables, nous ne pouvons jamais avoir de connaissance infaillible. « Those possibilities of error are far-fetched, of course, but possibilities all the same. The bite into even our most everyday knowledge. We never have infallible knowledge », p.549. Pour Lewis il s'agit là d'une position intenable. « We are caught between the rock of faillibilism and the whirlpool of scepticism. Both are mad! [...] No joy here », p. 550. Il oppose à ce type de faillibilisme des connaissances qu'il désigne comme mooréennes, qui sont des intuitions de sens commun qui ne sont pas susceptibles d'être confrontées au doute : « We know a lot. I know what food penguins eat. I know that phones used to ring, but nowadays squeal, when someone calls up. I know that Essendon won the 1993 Grand Final. I know here is a hand, and here is another », p. 549. La dernière intuition est empruntée à la fameuse preuve de Moore de l'existence du monde extérieur, qui

Un exemple trivial permet d'éclaircir ce qu'il faut entendre ici par « engagement cognitif ». Si l'on me demande de deviner le goût d'une glace et que j'affirme que c'est un sorbet aux fruits, je prends un risque moindre que si j'affirme que c'est un sorbet au citron. Alors que la première hypothèse sera réfutée s'il s'agit en fait d'une glace au chocolat, à la vanille ou de toute autre chose qu'un sorbet aux fruits, la catégorie de sorbet aux fruits pourtant est assez large pour qu'avec un minimum de discernement, je puisse avoir raison dans la plupart des situations. Si par contre j'identifie dans le parfum non seulement quelque chose de frais et fruité mais encore quelque chose d'acide, et plus précisément cette acidité qui appartient aux agrumes, et que pour cette raison j'affirme que cette glace est un sorbet au citron, le risque que je prends est plus grand. Et en effet mon jugement d'identification manquera sa cible, non seulement si c'est une glace au chocolat mais encore si c'est un sorbet à la fraise, ou au pamplemousse. Pour le dire en termes poppérien, ma seconde hypothèse aura un degré plus élevé de falsifiabilité.

Admettons maintenant qu'il s'agisse d'un sorbet au pamplemousse. La première hypothèse, celle de l'« idiot » pour reprendre la formulation d'Elgin, sera vraie, et la seconde hypothèse sera fausse. Faut-il dire pour autant qu'il fallait affirmer la première hypothèse et non la seconde ? Quelle vertu épistémique a ma première hypothèse, qui est pourtant une croyance vraie ? Il semble qu'il y ait un sens à dire que mon jugement « c'est un sorbet au citron » répond mieux à la question posée, c'est-à-dire *s'y ajuste* mieux, qu'un jugement qui gagnerait en sûreté ce qu'il perdrait en pertinence « C'est un sorbet ». Et celui qui me pose la devinette<sup>1085</sup> pourrait me dire à bon droit « Presque ! » ou je pourrais lui répondre « C'était pas loin ». En effet, j'étais plus proche de la correction attendue que si j'avais simplement affirmé quelque chose de « vrai » en affirmant qu'il s'agit d'un sorbet aux fruits. Certes en affinant nos catégories, nous augmentons le nombre possible

---

donne à ce type de connaissance l'épithète de « mooréen ». L'enjeu pour Lewis est de montrer qu'ignorer certaines possibilités, celles qui falsifient nos affirmations, est justifié à condition d'obéir à certaines règles, et d'être attentif au contexte. Pour Goodman et Elgin, la possibilité de se tromper, attachée à toute connaissance, surtout si est pris un risque cognitif quant à la forme qu'a le réel, ne signifie pas une forme sophistiquée de scepticisme, comme le croit Lewis mais plutôt une reconception de l'épistémologie.

1085. Bien sûr, la plupart du temps, nos actes référentiels, et en particulier nos hypothèses scientifiques ne sont pas formulés dans le cadre d'un jeu où quelqu'un aurait de toute façon la bonne réponse.

de falsificateurs, autrement dit, nous augmentons les cas possibles de réfutations. Pourtant plus délicates sont nos distinctions, plus nous augmentons dans le même temps notre compréhension du réel et notre sensibilité à des traits que sinon nous ne remarquerions pas.

L'histoire du sorbet au pamplemousse, comme la saynète du vin de Bordeaux dans le texte d'Elgin, montre que le risque cognitif que nous prenons pour saisir le réel dans son grain le plus fin est récompensé par la vertu particulière que possède notre hypothèse. Une théorie de la connaissance qui est incapable de récompenser un tel risque cognitif favorise la stupidité sur l'intelligence, définissable dans de tels contextes, comme la maîtrise de systèmes de catégories plus élaborés. Une question qui demeure en suspens cependant, est celle des limites inférieures et supérieures au risque cognitif que nous prenons lorsque nous élaborons une hypothèse. Est-ce pertinent de répondre qu'il s'agit d'un sorbet au pamplemousse de chez Bertillon si l'on me demande quel parfum a la glace que l'on me fait goûter ? Sans doute la réponse attendue ici à notre question dépend des circonstances<sup>1086</sup>. L'échelle qui va de la stupidité à la trop grande précision qui peut passer pour de la pédanterie est elle-même sensible aux circonstances sociales dans lesquelles une question nous est posée.

---

1086. Cette attention aux circonstances est prise en compte par Elgin dans la mesure où Holmes est particulièrement attentif aux circonstances susceptibles de conspirer à la vérité de son jugement. Toutefois, pour Elgin, il s'agit toujours d'une attention aux circonstances épistémiques, et l'attention dont il s'agit est comprise comme une augmentation de notre acuité à la finesse de grain du réel. Il manque cette autre attention aux circonstances qui concerne les circonstances sociales de tel jeu de questions-réponses. Il nous semble pourtant qu'il y a bien des circonstances où se comporter comme Holmes serait considéré comme de la pédanterie. C'est la force de l'article de Lewis de faire un cas de telles circonstances, en montrant en particulier que le contexte de la science est tel que pour les énoncés scientifiques, le faillibilisme est autorisé, car il s'agit d'un contexte extraordinaire dans lequel on tient compte d'un grand nombre de possibilités qui puissent contredire une affirmation, voir p. 559. Un tel faillibilisme pourtant n'est pas justifié dans d'autres contextes ordinaires. Dans un cours de philosophie sur l'existence du monde extérieur, le scepticisme est également de mise. La position de Lewis est ici proche de celle de Wittgenstein dans *De la certitude*. Il est pourtant difficile de tracer une frontière entre le zèle de l'observateur attentif à ce qui peut conspirer à fausser son jugement, entre le pédant, ou entre le conspirationniste qui vit au quotidien sous la menace d'un malin génie qui le plonge dans un scepticisme interminable. Si pour Lewis la science est un contexte « extraordinaire », les règles qu'il définit d'élimination des possibilités (d'actualité, de conservatisme, et en particulier d'attention...) suffisent-elles à déterminer suffisamment dans quel contexte on se trouve et quelles possibilités est-il ou non justifié d'ignorer ?

Il convient de rappeler que cette notion de risque ou d'engagement cognitif ne doit pas être entendue de façon naïve. Déjà, seules les erreurs intéressantes en valent la peine. Reprenons l'exemple du sorbet et de la devinette : une troisième hypothèse qui dirait que c'est une glace à la vanille aurait peut-être un contenu empirique aussi grand que l'hypothèse qui dirait qu'il s'agit d'une glace au citron, et pourtant elle n'en serait pas moins décevante. Le degré de falsifiabilité ou le contenu empirique d'une hypothèse ne compte qu'à la condition de tenir compte de l'évidence empirique, ici l'acidité du sorbet, sa fraîcheur, son parfum d'agrumes. Ensuite, nos hypothèses doivent posséder un contenu empirique déterminé par les circonstances sociales et épistémologiques emportées par la question posée. Si je demande à un restaurateur du Crous avec quoi est fait le rôti qui est au menu, il ne répondra pas à la question que je pose s'il me dit que c'est de la viande ; il ne répondra pas plus à la question s'il me dit que c'est un rôti d'un cochon élevé dans telle ferme de Bretagne, et qui est mort à l'âge de deux ans. Il y a des circonstances sociales et épistémologiques qui définissent exactement le degré de précision des catégories attendues dans un jeu de question-réponse. Il existe d'autres circonstances encore où ce degré de précision est plus ambigu. Même en sciences le degré de précision ou le contenu empirique attendu d'une hypothèse est sensible à ce genre de variation contextuelle : comme l'indique par exemple la notion d'arrondi lorsque nous donnons une valeur ou la constante numérique d'une loi. En bref, il y a plusieurs façons, et non une seule, d'être « stupide ».

Ainsi le risque cognitif que nous prenons n'est récompensé que dans la mesure où il répond à certaines attentes.

Une exigence importante est la correction de la catégorisation relativement à un but particulier<sup>1087</sup>.

A cet égard la cartographie et la catégorisation du monde sont bien des activités symboliques qui fonctionnent de la même façon : une bonne carte de la France peut dans certaines circonstances être un hexagone tracé au crayon, et dans d'autres circonstances une photographie satellite.

---

1087. Goodman, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 12 ; Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 161-163.

## 6.4 Contexte

*Nul être, nul principe, nulle idée n'est valide en soi. N'a de validité que cette partie du réel, Dieu inclus, qui est admise comme réalité par l'ensemble de la communauté humaine.*

---

Henry Miller, *Sexus*.

### 6.4.1 Contextualisme dans un cadre hyper-extensionnel

Une analyse de nos activités référentielles montre que la détermination de la référence est le plus souvent sensible à des contraintes de type contextuelles. Ainsi, une discrimination des propriétés qu'un symbole exemplifie parmi les diverses autres propriétés qu'il possède, ne saurait avoir lieu sans tenir compte du contexte de la référence. C'est ce que montre de façon exemplaire, c'est-à-dire ce sur quoi insiste, ce que met en avant, et rend typique, le cas de Mary Tricias. Dans ce type d'exemplification, hautement standardisé, le contexte prend la figure d'une convention. Il y a un réglage de nos diverses pratiques d'échantillonnage qui définit pour chacune de ces pratiques et en fonction de certaines visées théoriques ou pratiques, de quoi un exemple est exactement l'exemple.

Les exigences en matière de procédure [d'échantillonnage] varieront avec le besoin des différents cas : pour les échantillons de graines, la proportion des types de graine doit être choisie de préférence à d'autres caractéristiques comme le décompte effectif ; pour le choix d'échantillons de tailleurs, le motif en question pourrait être construit par une juxtaposition de standard des itérations du dessin<sup>1088</sup>.

Dans le cas des œuvres d'art, c'est autre chose qui est recherché. Plutôt qu'un réglage de la référence sur des pratiques hautement standardisées, est recherchée une forme d'opacité de la référence elle-même, ou une transgression des pratiques standardisées, afin qu'une attention soit accordée au procès précisément de la référence – ce que Gérard Genette, dans une interprétation libre de la théorie des

---

1088. Goodman, *Manières de faire des mondes*, note 23, p. 186.

symboles de Goodman, appelle la « diction »<sup>1089</sup>. Par suite, bien que la détermination de la référence ne signifie pas réglage sur des pratiques conventionnelles, c'est bien aussi une attention fine au contexte et un travail d'interprétation sans cesse recommencé qui permet de saisir les aspects référentiels d'une œuvre et de formuler des jugements corrects à son sujet<sup>1090</sup>.

Plus encore, c'est seulement en contexte qu'une œuvre fonctionne comme une œuvre d'art. C'est un point particulièrement bien mis en évidence par des formes artistiques non-figuratives de l'art contemporain. Diversement, le Land Art, les ready-made, les installations et Performing-Art montrent qu'une œuvre ne devient artistique, que si elle est symbolique (dénote, exemplifie certaines propriétés, de façon littérale ou métaphorique, symbolise par des chaînes de référence complexes), et si cette symbolisation nécessite de notre part une attention particulière, et en particulier à la manière dont l'œuvre fonctionne<sup>1091</sup>.

De la même façon qu'un objet peut être un symbole – par exemple, un échantillon – à certains moments et dans certaines circonstances de même un objet

- 
1089. Genette, Gérard, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, Paris, Éd. du Seuil, 2004 (Points). La diction se caractérise en particulier par l'être du texte, comme distinct de son dire, et par « ses capacités d'exemplification comme opposées à sa fonction dénotative », p. 111. Pour une référence au texte de Goodman, voir *Manières de faire des mondes*, p. 92 : « Quand on ne peut jamais préciser en présence de quel symbole d'un système on est, ou si c'est le même en une seconde occurrence, quand le référent est si insaisissable que le fait de trouver le symbole qui lui convient requiert un travail sans fin, quand les caractéristiques qui comptent pour un symbole sont plus nombreuses que rares, quand le symbole est un exemple des propriétés qu'ils symbolise et peut remplir plusieurs fonctions référentielles interconnectées simples et complexes, dans tous ces cas, on ne peut traverser simplement le symbole pour aller à ce à quoi il réfère, comme on le fait quand on respecte les feux de signalisation routière ou qu'on lit des textes scientifiques ».
1090. Contrairement à Genette, nous ne pensons pas que la prise en compte du contexte et d'un moment de l'interprétation, ou ce que Genette appelle aussi la transcendance de l'œuvre, n'implique une quelconque forme de subjectivisme ou d'intentionnalisme au sens fort. Nous renvoyons ici à la critique par Cometti de l'interprétation que Genette fait de *Langages de l'art*, Cometti, « Activating Art », p. 241 : « Where Genette suggests we put intention, we should instead put activation ».
1091. Pouivet, Roger, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010 (Essais d'art et de philosophie), chapitre IV « Le nominalisme en esthétique », p. 79 et sq. Pouivet montre que cette façon de caractériser l'œuvre d'art en vertu de son fonctionnement et non de sa nature, relève d'un nominalisme esthétique : « C'est en cela que Goodman est vraiment nominaliste. Il soutient qu'une fonction ne correspond pas à une nature. Il traite le fonctionnement des œuvres d'art de telle façon que l'idée même d'une nature de l'œuvre d'art devient inutile à la compréhension de la façon dont elle fonctionne ».

peut être une œuvre d'art en certains moments et non en d'autres. A vrai dire, un objet devient précisément une œuvre d'art parce que et pendant qu'il fonctionne d'une certaine façon comme symbole. Tant qu'elle est sur une route la pierre n'est d'habitude pas une œuvre d'art, mais elle peut en devenir une quand elle est donnée à voir dans un musée d'art [...] D'un autre côté, un tableau de Rembrandt cesserait de fonctionner comme œuvre d'art si l'on s'en servait pour boucher une vitre cassée ou pour s'abriter<sup>1092</sup>.

A peu près tout peut ainsi fonctionner de multiples manières : le même morceau de bronze peut être une sculpture, le butoir d'une porte ou une arme<sup>1093</sup>.

Aussi Goodman propose-t-il de substituer la question « When is Art ? » à la question « What is art ? ». La première question manifeste mieux que la seconde, qu'une œuvre n'est artistique que du point de vue de son fonctionnement (et non des propriétés qu'elle possède), c'est-à-dire de la manière dont elle symbolise dans certains contextes. Genette explique ainsi que la théorie esthétique de Goodman est une théorie conditionnaliste et non constitutionnaliste<sup>1094</sup>. Une montagne de cailloux peut posséder dans le désert et dans un musée exactement les mêmes propriétés, toutefois, dans le contexte d'une installation artistique, cette montagne de cailloux n'exemplifie pas des propriétés géologiques mais des propriétés de forme, de texture, de couleur, et éventuellement exprimer des sentiments de gravité ou de vacuité. Et la détermination de ce que cette montagne de cailloux exprime dépend de façon plus fine encore du contexte de son exposition ; elle exige que nous comprenions à côté de quelle autre œuvre elle se situe, dans le cadre de quelle exposition, quelle est non seulement son intention représentative, mais quelle est l'intention

---

1092. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 100-101.

1093. Goodman et Elgin, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, p. 60.

1094. Genette, Gérard, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, Paris, Éd. du Seuil, 2004 (Points), p. 88. « La théorie conditionnaliste ressemble à la réflexion goodmanienne sur le fonctionnement des œuvres : « A quelles conditions, ou dans quelles circonstances, un texte peut-il, sans modification interne, cesser d'être une œuvre ? ». On pourrait encore l'illustrer par une application de la célèbre formule de Nelson Goodman : remplacer la question What is art ? par When is art ? ». Si la lecture de Genette est particulièrement éclairante, nous pensons qu'il faudrait éviter cependant de faire une interprétation subjectiviste ou fortement intentionnaliste de ces théories conditionnalistes de l'art, ainsi que Genette propose de le faire dans *L'œuvre de l'art*. Là encore, nous nous appuyons sur l'article de Cometti cité plus haut, « Activating Art » et qui propose plutôt d'approfondir le caractère pragmatiste de l'analyse de Goodman.

visée par son exposition dans telle ou telle circonstance. Nos jugements de correction pour les œuvres d'arts en dépendent. L'architecture est la forme artistique qui est la plus sensible à cette dimension contextuelle, en raison des conséquences pratiques plus directes qui s'imposent à l'homme qui habite ses œuvres.

Nous avons essayé de montrer au chapitre 2 que la théorie des symboles de Goodman prend en charge le problème de la référence métaphorique sans avoir recours à aucune notion qui serait, au mauvais sens du terme, intentionnelle, et cela en mettant plutôt en évidence la forte sensibilité au contexte de nos usages métaphoriques. En effet, pour comprendre à quelle propriété de son usage littéral fait référence un terme employé de façon métaphorique, lorsqu'il permet de classer un nouveau règne de choses, nous devons nous rendre attentif au contexte de l'énoncé. Dans des contextes différents, le prédicat « vert » ne pourra pas être employé métaphoriquement de la même manière, et le type d'organisation du monde proposé par un usage métaphorique de l'étiquette « vert » sera donc fortement sensible au contexte de la performance linguistique que nous faisons. Dire d'un fruit qui n'est pas encore arrivé à maturité qu'il est un peu vert (même si en fait il est littéralement rouge ou jaune) devra être compris différemment que dans un contexte où vert est utilisé métaphoriquement pour exemplifier des propriétés d'innocence, de fraîcheur ou certaines émotions négatives « il était vert »). C'est une prise en compte du contexte qui permet de comprendre comment les significations littérales et métaphoriques sont ainsi reliées.

En abordant les problèmes de la dépicition ou de l'induction, nous avons vu ce qu'avait de problématique le recours à la notion de ressemblance. C'est dans un système représentatif donné, eu égard à certains desseins théoriques et pratiques, que la notion de ressemblance reçoit seulement un contenu, qui est normatif. Là encore, une prise en compte du contexte de l'acte linguistique ou représentatif permet de clarifier quelles sont les propriétés exactement qui importent, et qu'il faut prendre en compte dans nos jugements d'identité et de ressemblance et dans les catégorisations du monde que nous façonnons.

Nous façonnons des systèmes de classification pour désigner des similarités qui importent. Ce qui importe est fonction de nos intérêts et ces derniers sont très



variés et fluctuants<sup>1095</sup>.

« Ressembler à » ou « être un exemple de » sont donc des relations qui sont fortement dépendantes du contexte, c'est-à-dire de ce qu'on vise dans un contexte épistémique ou représentatif donné. Il est clair que si la relation « être un exemple de » n'est déterminé que dans un contexte donné, l'exemplification est une fonction référentielle sur laquelle pèse de fortes contraintes contextuelles.

C'est ce que montre, encore une fois, l'analyse par Goodman de la notion de style. Un style se caractérise par un ensemble de traits esthétiques projetables que partage une classe d'œuvres. Une œuvre donnée peut par suite appartenir à différents styles, comme un qualia peut ressembler à autant d'objets, et appartenir à autant de classes qu'on voudra, en fonction des aspects de la réalité que nous cherchons ou sommes susceptibles de mettre en avant. La détermination du style d'une œuvre dans tel ou tel cas doit donc « être déterminée par la pratique, la stipulation ou le contexte »<sup>1096</sup>. C'est ce qu'a très bien compris Gérard Genette dans le commentaire qu'il fait du chapitre consacré au style dans *Manières de faire des mondes* :

Pour retourner une phrase célèbre de Lévi-Strauss, on classe toujours, mais chacun classe comme il peut, et parfois comme il veut – et Picasso doit bien avoir quelque part quelque chose d'égyptien [selon la formule du douanier Rousseau]<sup>1097</sup>.

L'explication que Goodman donne des descriptions et dépicions fictionnelles doit également être rapportée à une stratégie que l'on pourrait qualifier de contextualiste. La théorie des symboles de Goodman est, rappelons-le, une théorie exten-

---

1095. Elgin, Catherine Z., « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, vol. 2, , 1997, pp. 89-104 nous traduisons.

1096. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p. 50. Nous renvoyons également à l'article de Geoffrey Hellman « Symbol Systems and Artistic Styles » in Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman*, vol. 3, p. 301. Hellman, suivant la théorie des symboles de Goodman, propose une définition entièrement sémantique du style, et qui insiste sur la dimension fortement contextuelle de nos jugements stylistiques (la dépendance des traits stylistiques que nous remarquons aux systèmes de classification à notre disposition, aux autres traits qui peuvent se trouver dans une œuvre et qui les cotoient). Pour ne citer qu'un exemple emprunté à l'analyse de Hellman, des sons qui sont classés dans la plupart des contextes comme « lumineux » peuvent devenir « pesants » s'ils sont fortement répétitifs dans une composition musicale donnée.

1097. *Ibid.*, p. 211.

sionnaliste (hyper-extensionnaliste, selon ses propres termes). Aussi s'agit-il pour Goodman de rendre compte de nos divers actes de référence tout en faisant l'économie des notions d'intention ou de sens frégéen, puisque ce sont là des entités fantomatiques qui s'intercalent entre les mots et ce à quoi l'on se réfère. Partant, la signification d'un mot est rapportée à sa seule extension : l'ensemble des choses à quoi s'applique une étiquette donnée. Il est bien clair que toute théorie extensionnaliste rencontre des difficultés particulières dans des situations où la dénotation est problématique, c'est-à-dire en cas de « vacance thématique »<sup>1098</sup> : c'est le cas pour les énoncés fictifs<sup>1099</sup> ou encore pour la métaphore<sup>1100</sup>. Le problème a été classiquement formulé par Goodman dans un article sur la synonymie : puisqu'aucun énoncé fictif ne dénote quelque chose de réel, tous les énoncés fictifs possèdent la même extension, à savoir l'extension nulle. Partant, des termes comme Don Juan ou Don Quichotte se voient attribués la même extension (nulle), et selon les critères de définitions adoptés dans un cadre extensionnel, sont rendus ainsi synonymes. Dès lors, l'identité extensionnelle ne garantit pas l'identité de signification.

Pourtant, une philosophie extensionnaliste possède des ressources pour traiter ce genre d'énoncés fictifs, précisément des ressources qui mettent en jeu la puissance de détermination du contexte.

J'ai suggéré que la reconnaissance de certains contextes, qui sont en effet non extensionnels par ce critère (critère d'extension primaire) nous permet d'expliquer la différence de signification de termes comme centaure ou licorne, sans que cela ne nous engage à adopter les stratégies les plus désespérées de l'intentionnalisme<sup>1101</sup>.

Il suffit en effet de considérer les extensions secondaires de ces termes. Si Don Juan et Don Quichotte ont la même extension, en revanche toutes les descriptions-de-Don-Juan ne sont pas des descriptions-de-Don-Quichotte.

Bien que deux termes puissent avoir la même extension, certains prédicats composés en complétant de façon identique ces deux termes peuvent eux avoir

---

1098. Genette, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architexte*, p. 114.

1099. En un sens large qui inclut le non-être, voir Chapitre 3 de cette thèse. Nous voudrions nous concentrer ici sur la théorie goodmanienne de la fiction, en un sens néanmoins plus restreint.

1100. Voir Chapitre 2.

1101. Goodman, *Problems and projects*, p. 222, nous traduisons.

des extensions différentes<sup>1102</sup>.

Des descriptions de chevaliers errants ou de chevaliers qui se battent contre des moulins à vent ne sauraient en effet être correctement appliquées à des descriptions de séducteurs. Il en va exactement de même pour les images-de-centaures et les images-de-licornes qui ne sauraient être confondues alors que les centaures et les licornes dénotent la même chose, à savoir rien du tout. En un sens, cette stratégie argumentative ressemble à celle invoquée par Goodman dans sa solution proposée au paradoxe des corbeaux : la prise en compte d'informations additionnelles qu'emportent avec elles nos hypothèses.

En prenant en compte les extensions secondaires des termes, nous sommes donc en possession de nouveaux critères pour définir ce qu'est « la ressemblance de signification ». En multipliant les relations sémantiques (dénotation simple et dénotation multiple par classement), Goodman parvient ainsi à « accommoder les nuances sémantiques sans enfreindre les contraintes de l'extensionnalisme »<sup>1103</sup>. Distinguer des énoncés ou représentations en fonction non pas de ce qu'ils dénotent mais de la manière dont ils peuvent être classés comme description-de ou image-de permet par suite de régler beaucoup de problèmes relatifs à la référence. En réalité, alors que nous croyons référer à des entités fictives par voie dénotative ou représentative, il se trouve que nous continuons de nous référer toujours au monde effectif mais par d'autres voies référentielles<sup>1104</sup> (par exemplification ou par prédication c'est-à-dire en classant les images et les descriptions fictives en image-de et description-de, ou encore par ce que Scheffler propose d'appeler « mention-sélection »). Partant, il s'agit d'une théorie extensionnaliste et actualiste de la fiction<sup>1105</sup>. Nos énoncés fictifs n'ont jamais affaire qu'à notre monde, ou plutôt à

---

1102. *Ibid.*, p. 226.

1103. Claude Panaccio « Stratégies nominalistes » in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, vol.1, pp. 170-171.

1104. Il me semble que c'est ce que Benoist retient de l'analyse goodmanienne de la fiction en proposant, comme lui, une théorie non-intentionnaliste de la fiction, voir Benoist, Jocelyn, *Les limites de l'intentionnalité : recherches phénoménologiques et analytiques*, Paris, J. Vrin, 2005 (Problèmes et controverses), p.121 et sq. Voir par exemple p. 123 : « Pour parler le langage de Goodman, on pourrait dire que toute référence n'est pas dénotation. [...] On peut concevoir des mécanismes référentiels plus complexes qui relèveraient par exemple de ce que Goodman appellerait des procédures d'exemplification ».

1105. Cette théorie s'oppose par exemple à la théorie des mondes possibles de Lewis, qui est éga-

des manières de façonner des versions effectives du monde<sup>1106</sup>.

La fiction et la non-fiction concernent les choses réelles, dès qu'elles concernent quelque chose<sup>1107</sup>.

Madame Bovary est bien dans notre monde, non pas au sens où il nous serait possible de la découvrir chez elle, lisant un roman à l'eau-de-rose, mais au sens où il y a dans notre monde, une description-Madame Bovary qui fait, comme on dit parfois, référence<sup>1108</sup>.

C'est bien de cette façon aussi que Jocelyn Benoist entend le problème référentiel de la fiction.

Ce que montre un texte de fiction, Goodman a bien raison, c'est un monde, mais non au sens d'un monde à part, qui serait distinct de notre monde et réellement détachable de lui, mais bien plutôt ce monde habituel, qui y revêt, par l'ingénierie même de la fiction, un certain aspect<sup>1109</sup>.

Comprendre une fiction ce n'est pas comprendre ce qu'elle dénote (parce qu'elle ne dénote rien), mais c'est comprendre de quel type de classement il s'agit, et quelle organisation particulière du monde est proposée à notre attention, quel « réel y est ainsi fictionalisé »<sup>1110</sup>. Comprendre une description de Don-Quichotte c'est

---

lement une manière en un sens nominaliste de répondre au problème de la fiction, mais qui prend une forme tout à fait différente. Voir Lewis, David Kellogg, *De la pluralité des mondes*, Paris Tel-Aviv, Éditions de l'éclat, 2007 (Tiré à part). Sur cette critique de la théorie de David Lewis, voir *L'Art en Théorie et en Action*, « La fiction sur les doigts de la main », p. 33 : « On entend souvent dire que les œuvres de fiction se rapportent à des mondes fictifs, cependant la fiction ne peut concerner ce qui n'est pas réel (au sens d'actuel), puisqu'il n'y a rien qui ne le soit ; aucun monde dont nous pourrions dire qu'il est seulement possible ou impossible ».

1106. Nous ne pouvions manquer de remarquer ici une similarité de traitement entre la théorie des symboles de Goodman et certaines remarques de Benoist, voir Benoist, *Éléments de philosophie réaliste* : « A l'analyse, il apparaîtrait qu'il n'est pas absurde de dire c'est toujours bien du réel que la fiction parle – en un certain sens, de quoi d'autres pourrait-elle parler ? Ceci non pas au sens où elle prétendrait énoncer la vérité d'un réel particulier – même si elle peut aussi le faire parfois, selon des modalités bien particulières – mais en celui où les motifs qu'elle constitue n'ont de sens que réinscrits dans l'ordre du réel, par rapport auquel ils creusent éventuellement des écarts », p. 43, voir aussi Jocelyn Benoist, *Les limites de l'intentionnalité*, chapitre V.

1107. Goodman, *L'art en théorie et en action*, p. 35.

1108. Roger Pouivet in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 4, p. 118.

1109. Benoist, *Les limites de l'intentionnalité*, p. 126.

1110. Genette, *Fiction et diction. Précédé de Introduction à l'architexte*, p. 136.

comprendre également qu'elle peut être autrement étiquetée comme description-de-chevalier-errant comme description de chevalier-se-battant-contre-des moulins-à-vents. Une description de Don Juan n'a pas la même classe de descriptions qui la dénotent.

Il est clair que par cette stratégie hyper-extensionnaliste, la théorie des symboles de Goodman parvient à expliquer ce qu'explique aussi une théorie réaliste ou intentionnaliste de la fiction, mais sans s'engager comme cette dernière auprès de la réalité de ces êtres de fiction.

Dans cette théorie rien ne manque pour expliquer que nous puissions nous tromper au sujet de Madame Bovary, des licornes et des anges gardiens et dire, à leur sujet, quelque chose de vrai ou quelque chose de faux, en tous les cas quelque chose qui nous fournit une meilleure connaissance de notre monde. Il évite ainsi toute solution qui fait le choix de la dépense ontologique en faisant des choses qui n'existent pas des êtres de pensée ou en les situant dans un monde possible<sup>1111</sup>.

Plus encore, ce qui est gagné par là pour notre explication de la fiction, de la métaphore ou d'autres problèmes relatifs à la référence (connotation<sup>1112</sup>, citation, paraphrase), c'est une certaine flexibilité et contextualité. En effet, puisqu'il s'agit au fond de considérer certains types de classements et catégorisations, et que ces derniers sont fonctions de nos visées théoriques et intérêts pratiques, les identités ou ressemblance de signification que nous pouvons relever seront sensibles également au contexte. Alors que dans certains contextes une description d'être fantasque pourra être une description-de-Don-Quichotte, dans d'autres contextes, on insistera plutôt sur d'autres descriptions coextensives<sup>1113</sup> de Don-Quichotte (description d'homme tragique ou d'homme comique). Si on ne saurait appeler

---

1111. Roger Pouivet in Elgin, *The philosophy of Nelson Goodman*, vol. 4, p. 114.

1112. En effet, la définition de la ressemblance de signification proposée par Goodman permet de traiter un problème classique discuté en philosophie du langage et introduit par Frege dans *Sens et Référence*, voir Goodman, *Problems and projects*, p. 227 : « For instance, Frege has used the term « is the Morningstar » and is the Eveningstar as examples of two predicates that have the same extension but obviously differ in meaning ». La distinction proposée par Goodman s'applique aussi ici, puisque l'extension des images-de-l'étoile-du-matin diffère de l'extension des images-de-l'étoile-du-soir. Ces deux prédicats monadiques ne mentionnent pas sélectivement les mêmes connotations.

1113. Il revient précisément à une analyse contextuelle de décider dans telle situation quelles descriptions sont ou non co-extensives.

n'importe qui un Don Juan, et si il n'est pas vrai que tous les Don Juan sont des Don Quichotte, il pourrait s'avérer que dans certaines situations très particulières, ce qui compte ce soit le tissu de ressemblances qu'on repère entre tel homme, Don Juan *et* Don Quichotte. En fait, selon la théorie extensionnaliste proposée par Goodman, et qui prend à rebours toute forme d'essentialisme, il n'y a pas d'identité de signification ou de synonymie, puisque l'on peut toujours placer les termes dans des contextes tels que ces mots ne supportent plus la même extension. Il dépend donc des objectifs et du contexte de savoir si on accepte deux termes comme ayant la même signification. Ce qui qualifie une description-de-Don-Juan ou une image-de-licorne comme telles dépend de la manière dont elles fonctionnent en contexte. Cela est également vrai de l'explication que Goodman donne de la métaphore, comme nous avons essayé de le montrer au chapitre 2.

Par ailleurs, cette théorie extensionnelle de la signification permet de comprendre comment la signification d'un terme peut être modifiée par et dans notre pratique, en fonction de ce que Morizot appelle des opérations de symbolisation<sup>1114</sup>. Elle nous offre ainsi une explication de la flexibilité de la langue. Il est clair que l'extension du terme de licorne dépend de toutes les descriptions-de-licorne et images-de-licorne que nous avons déjà à notre disposition et que nous avons utilisées par le passé. Pourtant si on décide d'accepter, parce qu'elle est cohérente avec les images qui sont déjà à notre disposition, une nouvelle image comme image-de-licorne, cet ajout peut avoir des conséquences pour la signification du terme licorne, c'est-à-dire l'extension de l'ensemble des descriptions et images de licorne. C'est ce qui était précisément en jeu dans le cas Van Meegeren commenté par Goodman dans *Langages de l'Art* à propos de la définition de ce qu'on compte comme une peinture de Vermeer. Chaque nouvelle toile produite par le faussaire Van Meegeren contribue à modifier nos critères d'identification pour les peintures de Vermeer. Comme le remarque très justement Catherine Elgin, cette flexibilité est

Ce qui offre aux personnages de fiction la possibilité d'évoluer dans le cours d'un roman, aux figures mythiques de changer de forme et aux scientifiques de

---

1114. Morizot, *Goodman*; Pouivet, Roger, Morizot, Jacques et Cometti, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, pp. 66-70.

réviser leur conception d'entités dont l'existence est encore sujette au doute<sup>1115</sup>.

En somme, il est remarquable que la stratégie hyper-extensionnaliste qu'adopte Goodman pour rendre compte de divers problèmes relatifs à la référence (exemplification, dépicition, identification de style, repérage de ressemblances, notion d'espèce, fiction, métaphore), ou à notre définition de ce qu'est l'art et de ce qu'est une œuvre réussie, soit aussi une manière de tenir compte de la flexibilité, de la contextualité, et sensibilité à l'usage de nos diverses activités symboliques. Elgin remarque ainsi que le bénéfice de la théorie des symboles proposée par Goodman n'est peut-être pas tant dans l'économie explicative qu'elle réalise (puisque la réduction des entités implique de toute façon une multiplication des voies de la référence, et au minimum un dédoublement des relations sémantiques), mais dans la façon que cette théorie a de rendre la signification dépendante de la performance linguistique et du contexte de l'énonciation.

J'affirme que ce qui milite pour l'extensionnalisme de Goodman, ce n'est pas tant son austérité ontologique que sa flexibilité et sa sensibilité au contexte<sup>1116</sup>.

C'est un point que remarque également Morizot. Le fait de déplacer l'attention des objets qui sont les supports de nos références aux opérations symboliques elles-mêmes, dans le cadre d'une stratégie nominaliste (parler ainsi d'étiquette plutôt que de propriété) permet de mettre davantage en avant les contraintes contextuelles de toute référence.

La symbolisation étant d'ordre opératoire, elle comporte toujours une dimension contextuelle, en un double sens : d'une part, rien ne peut assurer qu'un rapport symbolique perdurera (d'où l'avantage de poser la question : Quand y a-t-il art ? de préférence à la question définitionnelle : Qu'est-ce que l'art ?) ; d'autre part l'environnement pragmatique fait partie intégrante des conditions de pertinence d'un acte de symbolisation, ce qu'illustre aussi bien la notion de *readymade* qu'a contrario les mésaventures de Mary Tricias avec les échantillons<sup>1117</sup>.

Cette présentation de l'hyper-extensionnalisme de Goodman permet ainsi de

---

1115. Elgin, « The Power of Parsimony », nous traduisons ; p. 87

1116. *Ibid.*, p. 89.

1117. Pouivet, Morizot et Cometti, *Questions d'esthétique*, p. 67.

comprendre de quelle façon une orientation souterraine de la philosophie de Goodman, sa « sensibilité nominaliste », s'accorde avec la problématique du fonctionnement symbolique – entendue comme l'ensemble des problèmes relatifs à l'ajustement de nos symboles avec nos desseins, nos visées théoriques et pratiques, ainsi qu'avec des contextes bien particuliers. Il apparaît en dernière analyse que l'adoption de l'extensionnalisme, et ce dès les années 50 (la méréologie, la nouvelle énigme de l'induction, le problème de la synonymie), conduit Goodman à formuler une théorie de la projectibilité qui fait jouer à plein le pouvoir de détermination de la référence par le contexte et qui adosse l'ontologie (les notions d'espèces et de qualité, de ressemblance et d'identité, le découpage des individus, la définition de l'art) à notre pratique et au contexte de notre pratique.

Renoncer à la théorie hyper-intentionnaliste du sens comme à la notion de vérité consiste de ce fait en une perturbation de la théorie frégréenne de la fiction et de la référence, et qui montre plutôt comment la référence se détermine à chaque fois en contexte. Que notre référence se détermine en contexte, soit relative à un contexte, ne signifie nullement que la théorie de Goodman soit relativiste ou anti-réaliste. Là contre, dire que notre référence se détermine en contexte, et qu'une référence réussie puisse être pensée comme un ajustement correct, permet de comprendre pour quelle raison la référence peut également être quelques fois manquée (nous renvoyons ici bien sûr aux cas de ratages symboliques répertoriés au chapitre 2). C'est bien aussi là ce qui était visé en introduction lorsque nous affirmions que la théorie des symboles de Goodman offrait d'expliquer ce qu'explique également une position réaliste, mais sans avoir cependant aucun de ses engagements.

Au terme de cette longue étude de la théorie du fonctionnement symbolique, nous voudrions tirer maintenant quelques conséquences relatives à la notion de *worldmaking*, et expliciter en fait, une intuition que nous avons concernant le sens de l'irréalisme goodmanien. Cette intuition avait une première fois été formulée au premier chapitre : il s'agit de faire sens à l'idée, qui a l'apparence d'un paradoxe, que l'irréalisme goodmanien pourrait s'entendre comme une forme de réalisme. Ce sens particulier du réalisme qui est découvert par toute philosophie attentive à la sensibilité contextuelle de nos diverses références au monde, c'est-à-dire en fait au réel.



## 6.4.2 Un réalisme alors ?

Il convient de remarquer que le contextualisme n'est, en aucun sens recevable de ce terme, un relativisme. Car si le contextualisme met en avant la relativité au contexte de nos diverses références, toutefois cette relativité à un contexte ne saurait être la formule du relativisme, selon laquelle tout se vaut. Le contextualisme affirme le pouvoir de détermination du contexte, qui n'est en aucun cas, la marque de l'indétermination de toutes nos références. Si donc la valeur de vérité de nos énoncés déclaratifs dépend de leur contexte d'énonciation, si la correction de la représentation dépend des engagements qui y sont pris, cela ne signifie pas qu'une certaine forme de vérité ou de correction ne soit pas recherchée, et précisément définie par une situation épistémique donnée. S'il dépend du contexte que certains énoncés soient vrais ou faux, certaines représentations ou exemplifications correctes ou incorrectes, une fois spécifié le contexte et la nature des engagements qui sont pris par une description ou une représentation, il reste qu'il y aura bien des énoncés qui seront faux, des échantillonnages ratés, des représentations incorrectes. Dès lors, pour toute philosophie contextualiste (et nous venons de voir en quel sens la théorie des symboles de Goodman pouvait être qualifiée de contextualiste), le contexte est bien un lieu de détermination de la correction. Ce qui a une valeur de vérité pour nos énoncés déclaratifs, et ce qui est plus généralement correct, c'est ce qu'on veut dire et faire par une certaine manière d'utiliser les symboles. Ce qui fixe la référence, c'est donc le contexte, les symboles en tant qu'ils sont utilisés<sup>1118</sup>. Or cette utilisation n'est en rien subjective au sens où nous pourrions utiliser les symboles à notre bon vouloir. L'exemple de Mary Tricias le montre : une mauvaise compréhension du contexte conduit à un échec de la référence, à un ratage symbolique. Bien qu'en échantillon puisse exemplifier en droit toutes les propriétés littérales ou métaphoriques qu'il possède, il se trouve que lorsqu'il est utilisé, dans un contexte donné, ce à quoi l'échantillon se réfère sur un mode exemplificationnel, est parfaitement déterminé.

Alors, comme l'affirme Jocelyn Benoist, ce qui distingue le contextualisme et le relativisme, c'est que ce dernier contrairement au premier, n'a pas le sens du

---

1118. Nous renvoyons ici au séminaire donné par Jocelyn Benoist à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne de 2014-2015.

monde. « Avoir le sens du monde », signifie aussi pouvoir le manquer.

Le contexte est ce qui fait la fragilité de nos prises normatives, mais aussi ce qui en fait la solidité et la détermination : ce sur quoi elles reposent<sup>1119</sup>.

Une telle possibilité de manquer le monde, cette fragilité de nos prises normatives, n'est pas prise en compte dans une philosophie relativiste qui, dans ses versions les plus libérales, affirme que tout se vaut et, dans ses versions les plus sophistiquées, que le désaccord doit, dans les cas où la sensibilité de celui qui asserte est en jeu, se substituer à la détermination de la vérité<sup>1120</sup>. Le contextualisme, contrairement au relativisme, est au contact du réel, de la pratique et d'une pratique qui est en réalité toujours normée. Il n'y a pas de place dans la théorie des symboles de Goodman pour un relativisme qui ferait cas, en plus des nos usages des symboles dans des contextes déterminés, à la sensibilité particulière de celui qui utilise un symbole. Les désaccords entre versions du monde peuvent par conséquent toujours être effacés par une clarification du contexte d'énonciation et des intentions représentatives. L'irréalisme n'est pas une philosophie qui se plait à des désaccords subjectifs qui ne sauraient être résolus. Pour le dire encore autrement, le désaccord y est bien plutôt placé sous le signe de l'échec, comme dans le cas des malheurs de Mary Tricias. Remarquer cela n'enlève rien au pluralisme que Goodman défend par ailleurs : des versions également correctes, incompatibles entre elles sont élaborées dans des contextes très différents. Ainsi, dire qu'une version du monde (un énoncé, une carte, un échantillon) se détermine en contexte, i.e est correcte ou incorrecte dans un contexte donné, ne signifie pas qu'il faille éliminer tous les traits responsables des désaccords entre les versions, au profit d'une seule version, qui serait en fait, vidée de tout contenu<sup>1121</sup> – comme la carte qui, ne prenant aucun engagement, finit par s'annuler dans le territoire lui-même.

Que nous ne puissions pas symboliser comme on l'entend, signifie donc qu'il convient de réellement utiliser les symboles, d'une certaine façon, dans un contexte donné. Et c'est bien là ce que montre la discussion de *Manières de faire des mondes*,

---

1119. Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, p. 86.

1120. Voir par exemple, MacFarlane, John, « Relativism and Disagreement », *Philosophical Studies* n°132, 2007, pp. 17-31.

1121. Goodman, *Manières de faire des mondes*, p. 165.

relative aux « Mondes en conflit ». Les traits responsables des désaccords entre versions du monde sont éclairés par une détermination du contexte de l'énonciation ; laquelle implique des phénomènes d'indexicalité simples comme des phénomènes de contextualité non-indexicaux plus élaborés<sup>1122</sup>. Par conséquent la référence se détermine seulement dans la réalité de notre pratique. C'est aussi bien sûr, ce que nous visions en rapportant la théorie des symboles à une forme de praxéologie. Une part importante de la littérature secondaire sur Nelson Goodman s'est focalisée sur la question du relativisme que sa philosophie semble tout d'abord autoriser. Il semble pourtant que la présentation que nous venons de faire de sa théorie de symbole n'autorise pas que l'on fasse une interprétation aussi libérale du *worldmaking*, que ce soit pour la dénoncer, ou pour l'identifier à une orientation nouvelle de la philosophie post-analytique.

Dès lors, il resterait à comprendre en quel sens la philosophie de Goodman peut « avoir le sens du monde », alors même que Goodman affirme que le monde est peut-être bien perdu, ou du moins quelque chose qui ne mérite pas qu'on se batte pour lui. Là réside le paradoxe de l'irréalisme goodmanien. Comment comprendre que l'irréalisme puisse signifier tout à la fois qu'il n'y a pas de Réel derrière nos divers actes de référence, et que nos actes de référence soient pourtant eux bien réels, c'est-à-dire normés par des pratiques qui interdisent certains usages et en prescrivent d'autres, réels donc aussi au sens où ils peuvent rater ? Assurément, la thèse irréaliste présentée dans *Manières de faire des mondes*, est la thèse qui a fait l'objet du plus grand nombre de commentaires dans la littérature récente sur la philosophie de Nelson Goodman<sup>1123</sup>. Beaucoup de lecteurs ont accepté la théorie des symboles proposée dans *Langages de l'Art*, qui ont formulé des objections contre la position irréaliste adoptée par Goodman dans *Manières de faire*

1122. *Ibid.*, p. 155. Des procédés assez simples pour éliminer ces désaccords, en particulier ceux qui sont dus à des phénomènes d'indexicalité, consistent en l'explicitation des énoncés. « Quand on les développe en incluant explicitement les restrictions autrefois implicites, elles parlent clairement de choses ou de parties différentes ». La détermination complète du contexte implique entre autres de définir un cadre de référence (pour nos théories physiques) ou de faire mention de la base logique adoptée (comme dans les définitions constructionnelles).

1123. Sur cette littérature voir par exemple les objections et réponses présentées dans McCormick, *Starmaking*.

*des mondes* (ce serait par exemple le cas Scheffler<sup>1124</sup> de Putnam<sup>1125</sup> ou de Pouivet<sup>1126</sup>). Certains commentateurs (Pouivet, Scheffler) ont montré que l'irréalisme était en dernière analyse incompatible avec la théorie de la référence proposée par Goodman dans *Langages de l'Art*, ou avec le constructionnalisme défendu dans *La structure de l'apparence*. Et en effet, représenter n'est-ce pas une activité de second degré qui suppose l'existence de ce qu'il y a à représenter, ou un écart logique minimal entre le représenté et la représentation ? Comment dès lors une théorie de la représentation (au sens de la théorie des symboles de Goodman) peut-elle être rendue compatible avec une philosophie qui affirme qu'il n'y pas de monde du tout ? Du point de vue de la théorie constructionnelle, que peut-on construire, s'il n'y a aucun matériau de construction à notre disposition ? Enfin, la théorie de l'exemplification ne suppose-t-elle pas qu'une chose *possède* certaines propriétés ? La théorie du style ne suppose-t-elle pas qu'une œuvre *possède* certaines propriétés stylistiques etc... ? Il nous revient de faire droit à de telles objections, mais d'y répondre dans le cadre, justement, des thèses irréalistes présentées par Goodman à partir des années 70.

Nous avons essayé de montrer dans ce travail qu'un bon nombre de ces difficultés pouvaient être résolues si l'on s'attachait à nos activités référentielles elles-mêmes, et à leur norme de correction interne. En fait, il se pourrait que la philosophie de Goodman soit réaliste en un sens où la question du monde ou du réel n'a en effet pas besoin d'être posée, du moins pas d'une façon qui serait assimilable à un problème métaphysique<sup>1127</sup>. Aussi, que Goodman nous incite à penser le réel comme ce que nous faisons, n'est pas une façon de mettre sur la table le problème de l'existence du monde. Sans doute est-ce une façon de comprendre que si le phénoménalisme ne menace pas le projet constructionnel (chapitre 2), il

1124. Scheffler, Israel, « A Plea for Pluralism », *Erkenntnis* (1975-), vol. 52, no. 2, janvier 2000, pp. 161-173, et « The Wonderful Worlds of Goodman » in *Starmaking*. Scheffler accepte ainsi l'interprétation versionnelle du worldmaking (qui correspond en fait au pluralisme conceptuel) mais non l'interprétation objectuelle, voir p. 137 : « Worldmaking : Versional Yes, Objectual No » ; voir aussi « Worldmaking : Why Worry ».

1125. « Irrealism and Deconstruction » in McCormick, *Starmaking*.

1126. Pouivet, « L'irréalisme : deux réticences ». Pouivet dénonce ainsi une conception presque magique du langage chez Goodman, qui fait exister ce qu'il dit exister.

1127. Putnam indique ainsi que Goodman opère une critique du Réalisme (métaphysique) tout en maintenant une forme « d'esprit réaliste ». Voir, Putnam, H., *Le réalisme à visage humain*, p. 163.

est clair cependant que le constructionnalisme n'est pas un idéalisme non plus, et que le réel ne se réduit pas à l'existence de notre vie mentale. Sans doute faut-il prendre davantage au sérieux les réticences de Goodman à se ranger ou du côté du réalisme ou du côté d'un idéalisme subjectif <sup>1128</sup>. L'irréalisme qu'il formule doit se comprendre alors comme une invitation à justifier nos activités référentielles, sans que la question du monde ne soit posée ou même présupposée.

Que des œuvres ou des symboles possèdent réellement certaines propriétés, que nous construisions le monde à partir de certaines présentations sensibles (dont la forme cependant n'est pas indépendante de la base que nous choisissons), qu'étant donné notre maîtrise de certains systèmes d'étiquettes, des choses se répètent, et que des inférences ne puissent ne jamais recevoir aucun soutien empirique, la théorie du *worldmaking* ne le remet pas en question, parce que les questions qu'une telle théorie pose sont de toute façon d'un autre ordre. Encore une fois, la question est ce que nous faisons du monde, comment nous le conceptualisons, et cette question doit pouvoir être posée et trouver une réponse dans une théorie qui ne s'accroche pas à un Monde qui serait donné absolument. Régler des problèmes de référence, sans arrimer nos pratiques à un unique référent, ne signifie nullement affirmer que rien n'existe. Au fond, tout ce que la théorie des symboles de Goodman indique, c'est que ce qui vient pour nous à exister, à un moment donné, et dans un contexte donné, est inséparable de notre langage et de notre activité cognitive<sup>1129</sup>.

---

1128. La distinction que fait Van Inwagen entre anti-réalisme d'un côté et idéalisme subjectif de l'autre pourrait, dans cette discussion, s'avérer éclairante. Voir Van Inwagen P. *Metaphysics*, 3rd ed, Boulders, Westview Press, 1993, p.97 : « L'idéaliste, qui affirme que rien n'est indépendant de l'esprit veut dire que la nature de tout ce qui existe est mentale : tout est soit un esprit, ou la modification d'un esprit [...] Néanmoins, selon l'idéaliste, la nature générale de la réalité, la manière d'être du Monde, la façon dont sont les choses, ne dépendent pas de l'esprit. L'antiréaliste, qui affirme que rien n'est indépendant de l'esprit, veut souligner quelque chose de ce genre : l'activité collective de tous les esprits est, d'une façon ou d'une autre, déterminante quant à la nature générale de la réalité ».

1129. Nous indiquons au passage, qu'un tel constructionnalisme est en droit compatible avec la bannière du « nouveau réalisme » sous laquelle se range le discours philosophique de la modernité. Markus Gabriel affirme par exemple que si le monde n'existe pas, il n'en demeure pas moins que toutes les autres choses existent bien, étant donnés certains champs de sens. Il y a une facticité que n'annule aucun essai de construction du monde. Aussi Gabriel affirme-t-il, qualifiant Goodman d'un « des représentants les plus importants du constructivisme aux Etats-Unis », que le nouveau réalisme est « compatible avec une certaine dose de constructivisme ». Sans doute l'accord serait plus complet encore si Gabriel prenait soin de mieux distinguer entre un constructivisme social ou herméneutique qui fut la forme de discours dominante de notre

Le danger commun au réalisme naïf, à l'idéalisme subjectif, et au relativisme, c'est de minimiser cette part cognitive.

Ce que je viens de dire porte sur la nature de la connaissance [...] Si les mondes sont autant faits que trouvés, alors connaître c'est autant refaire que rendre compte. Tous les procédés de construction du monde que j'ai discutés entrent dans la connaissance<sup>1130</sup>.

Un défaut de beaucoup de lectures rapides de *Manières de faire des mondes*, est de ne pas mesurer combien la théorie du *worldmaking* est aussi une théorie de la cognition.

Surtout, ce que vise l'irréalisme de Goodman, c'est à défaire une certaine conception de la vérité comme adéquation avec un monde réel qui serait supposé indépendant de nos références à lui. Plus encore, cet irréalisme prend à défaut toutes les conceptions atemporelles de la vérité, comme celle de Frege, selon lesquelles les vérités ne sont pas des choses que nous produisons, mais que nous découvrons.

Dans l'acte de pensée, nous ne produisons pas des pensées, mais nous les saisissons [...] Le travail de la pensée consiste dans une découverte des pensées et non dans une production<sup>1131</sup>.

Là contre, Goodman cherche à montrer que la correction et l'incorrection d'une activité symbolique sont toujours dépendantes d'un contexte, de nos visées théoriques et pratiques, de la nature de nos engagements. Le problème du fonctionnement symbolique est bien un problème d'ajustement avec ce que nous visons, et non un problème d'adéquation avec le Réel. La philosophie de Goodman est irréaliste en ce sens très précis – c'est-à-dire qu'elle se prononce contre une certaine forme historique du Réalisme. En ce sens, il est vrai, l'irréalisme est un anti-réalisme. Pour

---

post-modernité, et le constructionnalisme de Goodman qui s'origine plutôt dans le contexte des années 20-30. Il reste que par d'autres aspects la thèse de Gabriel, que le monde n'existe pas, n'est pas exactement assimilable au projet de Goodman. Le point de vue de Goodman n'est pas un point de vue logique sur les difficultés d'une régression à l'infini, mais une invitation à nous rendre attentifs à la façon dont nous produisons réellement des versions du monde. Enfin, le vocabulaire heideggérien de la clairière de l'être, que Gabriel reprend à son compte, est sans aucun doute très étranger à la problématique constructionnaliste de Goodman. Voir Gabriel, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas*, pp. 160-165.

1130. Goodman, *Manières de faire des mondes*, pp. 42-43.

1131. Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*, « La pensée », p.108.

reprendre la définition que Pouivet en donne, sur le modèle dummettien, l'anti-réalisme est l'« affirmation selon laquelle les catégories sont inscrites dans des usages propres à une communauté linguistique, de sorte qu'il est vain de prétendre les transcender vers une réalité indépendante, quelle qu'elle soit »<sup>1132</sup>. Pourtant, le fait de constamment mettre en avant les diverses contraintes qui s'exercent sur nos activités référentielles, d'exposer la référence en sa fragilité, et de montrer que la détermination de la référence s'opère toujours en contexte, c'est-à-dire réellement, montre que la théorie du fonctionnement symbolique est bien en un autre sens du terme, hautement « réaliste »<sup>1133</sup>. Il est clair que le qualificatif de « réaliste » – et plus encore lorsqu'il qualifie un discours philosophique – est un terme particulièrement équivoque, qui ne reçoit un sens déterminé qu'en contexte. Suivant une convention introduite par Hilary Putnam, nous avons distingué le (R)éalisme sémantique et métaphysique que vise la philosophie de Goodman, de son orientation (r)éaliste, qui est aussi et peut-être surtout un esprit<sup>1134</sup>.

Dans la théorie des symboles de Goodman, le réel se retrouve, non pas à l'extérieur de nos références, comme précisément la Référence que nous visons, mais à l'intérieur de la référence, comme les divers types de contraintes qui s'exercent sur elles, et qui déterminent quels en sont les critères de correction, d'échec et de succès. Ainsi, alors que la formulation de la nouvelle énigme de l'induction est anti-réaliste, parce qu'elle est formulée de telle façon à ce qu'aucun recours à un découpage du monde en termes d'espèces naturelles ou d'élite, c'est-à-dire aucun recours à des propriétés métaphysiques, puisse indiquer une solution satisfaisante ; en revanche, puisque sa solution est formulée en référence à notre pratique réelle, et qu'une hypothèse qui serait formulée en terme de *vleu* serait à cet égard incorrecte, la solution peut bien être qualifiée de réaliste. Sans doute est-ce là l'ambiguïté fondamentale de la position irréaliste de Goodman. De ce point de vue, la continuité est très forte entre la thèse irréaliste du *worldmaking* et la thèse constructionnaliste formulée dans *La structure de l'apparence* où l'exactitude était visée comme

1132. Nous renvoyons aussi à la distinction que Putnam fait entre réalisme interne et Réalisme métaphysique, voir Putnam, *Le réalisme à visage humain*. Sur la définition de Pouivet voir Pouivet, Morizot et Cometti, *Questions d'esthétique*, p. 34.

1133. Une question que l'on pourrait par suite se poser est celle de savoir s'il existe une philosophie qui ne se revendique pas, d'une façon ou d'une autre, réaliste.

1134. Putnam, Hilary, *Le réalisme à visage humain*, p.163.

un critère de correction interne, du point de vue de nos visées théoriques et pratiques, c'est-à-dire du point de vue de certaines intentions représentatives, qui sont éclairées en contexte. « Avoir le sens du monde », ce dont Benoist dit que c'est l'essentiel du contextualisme, parce que l'attention pour l'usage des signes est liée à une attention pour le réel, c'est-à-dire pour la pratique réelle et ce que nous visons par elle, pourrait alors s'entendre aussi en un sens goodmanien.



# Conclusion

Classification dichotomique du 23 mai 1929 :

chaud	froid
pair	impair
végétal	minéral
matière	esprit
amour	intelligence
obscurité	lucidité
molesse	dureté
cheveux longs	cheveux ras
faiblesse	force
temporel	éternel
bonté	cruauté
mer	routes
terre	astres
couleurs	blanc, noir
consonnes	voyelles
vestons droits	vestons croisés
monde extérieur	moi
impressionnisme	cubisme
optimisme	pessimisme
vulgarité	noblesse
sites	édifices
plaine	montagne
humide	sec
pluie	désert

Si je devais aujourd'hui classer profane et sacré, j'inscrirais profane dans la colonne de gauche et sacré dans la colonne de droite, ce qui me paraîtrait juste, en gros.

---

Michel Leiris, *Journal*

La théorie des symboles de Goodman s'inscrit dans un cadre hyper-extensionnel. L'acte référence y est réfléchi comme une opération sur des étiquettes, lesquelles varient en extension (ce à quoi elles s'appliquent), en fonction du contexte (chapitre 6). Un tel extensionnalisme concerne aussi bien les étiquettes verbales que picturales, les applications littérales ou métaphoriques de ces étiquettes. Nous pouvons nous servir de ces étiquettes selon diverses modalités référentielles : en dénotant, exemplifiant, par mention-sélection. Par ces opérations de symbolisation, nous produisons des versions du monde, définissant des formats d'identité ou de ressemblance, repérant des régularités, répartissant nos intuitions en différentes classes, en fonction de nos intérêts cognitifs. Bien sûr d'importantes contraintes s'exercent sur ces opérations de symbolisation. Nous ne pouvons pas produire des versions du monde qui ne seraient pas utilisables ou qui ne recevraient, dans un contexte déterminé, aucun support empirique. Si ce langage extensionnaliste est élaboré par Goodman à partir des années 60 et principalement dans *Langages de l'Art*, il s'avère que les enjeux philosophiques de *La structure de l'apparence*, et de *Faits, fictions et prédictions* sont aisément transposables dans un tel vocabulaire.

L'énigme du « *vleu* » est en effet une énigme qui concerne les extensions de deux prédicats (le vert et le *vleu*), et leur différents degrés de projectibilité. Il apparaît qu'en raison de notre usage passé de la langue, le prédicat « vert » est un prédicat fortement projectible, découpant le monde d'une manière qui est pour nous directement utilisable. Comme nous l'avons montré au chapitre 4, un tel découpage du monde doit être rapporté à la problématique plus tardive du *worldmaking* (*Manières de faire des mondes*). Utiliser des étiquettes, façonner des genres, c'est produire certaines versions du monde. L'utilisabilité de telle version est réglée sur la projectibilité et donc l'implantation dans notre langage de telles étiquettes. Le constructionnalisme élaboré par Goodman dans *La structure de l'apparence* se conçoit également dans un vocabulaire extensionnel. C'est ce qu'indique tout d'abord le critère d'identité retenu par Goodman pour ces systèmes : l'isomorphisme extensionnel. Par ailleurs, les difficultés rencontrées au sein de l'entreprise constructionnelle, pour construire les qualités, et en proposer des représentations topographiques (chapitre 2), peuvent s'interpréter à l'aune de la notion de projectibilité élaborée dans *Faits, fictions et prédictions*, et qui est la clef de voûte

de la théorie du fonctionnement symbolique élaborée par Goodman. Nous avons ainsi essayé de présenter au chapitre 4 l'unité de la pensée de Goodman à partir de ce concept de projectibilité. Être projectible pour un prédicat, pour une image, pour un trait exemplifié, pour un découpage du monde, une version du monde, fictionnelle, littérale ou métaphorique, c'est pouvoir être utilisé. La projectibilité est donc directement identifiable à une forme de normativité qui s'élabore à même nos activités symboliques. En bref, un symbole est projectible lorsqu'on peut faire un usage, comme un concept est projectible lorsqu'il peut être réutilisé.

Il revenait au chapitre 5 de montrer en quel sens la notion d'implantation entre dans la définition de ce concept de projectibilité. Il est clair que l'implantation n'est pas séparable de l'interprétation que Goodman a pu faire du concept humien d'habitude, élaboré alors dans le cadre d'une explication au problème posé par la causalité. Toutefois Goodman donne une interprétation également extensionnelle de la notion d'implantation. Si l'implantation n'est pas exactement identifiable à l'habitude, c'est que cette notion correspond, non pas à un principe psychologique de la nature humaine, mais à la seule biographie des étiquettes que nous utilisons pour désigner le monde. La causalité ne saurait donc être interprétée comme une idée produite à l'étage de notre esprit, mais qui, en un sens, serait produite par une régularité qui se trouverait de toute façon dans le monde. L'ordre du monde est bien plutôt le résultat de nos propres pratiques projectives et de nos usages passés. Il était important de montrer que la régularité que nous découvrons dans le monde est autant le fait du monde, que de notre manière d'utiliser le langage. C'est aussi pour cette raison que nos activités symboliques participent de la fabrication des mondes. Un tel irréalisme, puisque c'est le nom que Goodman donne à sa philosophie, doit ainsi être rapporté à ce cadre extensionnel, pour lequel il est surtout question d'étiquettes et de leurs extensions.

Nous avons vu que cette théorie hyper-extensionnelle de la référence permet de faire droit à la variété de nos usages et à toutes sortes de contraintes contextuelles. Par là, nos diverses fonctions référentielles se trouvent expliquées et justifiées, sans que ne soit besoin de faire appel à d'étranges propriétés du monde, qui composeraient une série de choses ou de faits symétrique à nos énoncés, et qui en seraient l'unique et éternelle mesure. De longs développements ont été ainsi consacrés aux

références métaphoriques, à la fiction ou encore à toutes les problématiques liées à la fonction exemplificationnelle (échantillonnage, style, expression artistique). La projectibilité – l’implantation entrant dans la définition de cette dernière – est certes un bon critère du fonctionnement symbolique. Toutefois, la forte contextualité de nos opérations de symbolisation indique que d’autres critères doivent également être pris en compte. Ainsi de l’ajustement à une intention représentative, à un dessein théorique, ou à un contexte. Par ailleurs, pour qu’une version puisse être utilisable, il faut au minimum qu’un certain accord avec les faits soit recherché (support empirique pour les inférences inductives, exactitude de l’information pour nos représentations et descriptions). Il n’est pas exclu que ces diverses formes d’ajustement ne participent en dernière analyse d’une notion beaucoup plus générale de projectibilité. En tout cas, il n’y a d’ajustement, comme il n’y a de faits, que relativement aux divers engagements que nous prenons à chaque fois que nous produisons ou utilisons une version du monde. Cette notion d’engagement, que l’activité de cartographie met particulièrement en évidence, était déjà impliquée dans le projet constructionnel de *La structure de l’apparence*.

Parce que la théorie des symboles de Goodman est attentive aux différentes façons qu’ont nos références d’être correctes, et incorrectes (chapitre 2), parce que la recherche de critères pour distinguer entre versions correctes et incorrectes du monde est attachée de façon essentielle au projet constructionnel, il n’est pas vrai que la philosophie de Goodman puisse être identifiée à une philosophie relativiste, ou aux versions les plus libérales du constructivisme engagé par un courant post-analytique de la philosophie américaine. Refuser de s’en remettre à la Réalité pour expliquer que nous conceptualisons le monde de telle ou telle façon – étant entendu que toutes ces façons ne sont pas également correctes – , ne signifie pas une licence à accepter n’importe quelle version, mais redoubler d’effort pour saisir comment une normativité se constitue à même nos pratiques. C’est bien sûr aussi le sens de la reconception du concept de vérité qui est engagée par la philosophie de Goodman (chapitre 1). L’irréalisme ne sert pas de justification à un idéalisme subjectif, mais il permet de comprendre que le réel auquel nous avons affaire, est un réel que nous avons, nous-mêmes, contribué à construire. Il est important de remarquer que la perspective hyper-extensionnelle engagée par la théorie des symboles de Goodman

nous rend en fait davantage attentifs aux détails du réel, qu'il n'en annule le sens. C'est ce que montre très bien l'exemple de Mary Tricias qui constitue, avec l'énigme du *vleu*, l'autre fil directeur de notre travail. Il n'en demeure pas moins que cette lecture de la philosophie de Goodman n'est pas dominante dans la littérature secondaire, qui interprète de façon différente l'irréalisme qu'il a ultimement mis en avant.

Cette thèse est donc aussi une tentative de faire droit à une lecture réaliste et contextualiste de la théorie des symboles de Goodman. Nous avons, pour cette raison, insisté sur l'orientation pragmatiste de sa pensée – à l'œuvre dès *La structure de l'apparence* – et certaine parenté avec la voie empruntée par ailleurs par Wittgenstein. Toutefois ces ressemblances doivent être réinterprétées dans le cadre d'une philosophie qui demeure constructionnaliste. Ainsi du concept d'implantation qui n'est pas davantage assimilable à la notion de pratique, à laquelle s'en remet un courant aujourd'hui dominant en philosophie du langage, qu'il n'est identifiable au concept humien d'habitude. En bref, la théorie des symboles de Goodman est aussi peu susceptible de conduire au relativisme, qu'au scepticisme – quelle que soit la forme que ce dernier puisse prendre (scepticisme proprement philosophique, ou renoncement à la philosophie dans sa forme la plus radicale). La force de la philosophie constructionnaliste de Goodman est d'avoir réussi à surmonter les difficultés de l'empirisme, en empruntant la route d'une philosophie du langage, qui ne cède rien aux exigences d'un style de pensée analytique, et d'une pensée plus généralement, qui se trouve insatisfaite devant une conclusion sceptique.

Il est temps de revenir à la question posée en introduction : « Pourquoi conceptualisons nous le monde tel que nous le faisons ? ». Rappelons que le problème philosophique soulevé par une telle interrogation, apparaît à condition seulement de ne pas tout d'abord présupposer l'existence de propriétés réelles des choses ou du monde. Les coordonnées du problème sont donc les suivantes : mettre au jour des critères de correction de nos activités symboliques, introuvables dans un monde extérieur, et indépendant de ces activités. Comme nous l'avons vu en introduction, ce défi est celui qu'affronte toute philosophie anti-réaliste, qui n'aurait pas immédiatement renoncé à l'exigence de rationalité. La théorie des symboles de Goodman nous a permis de mettre au jour des contraintes s'exerçant sur nos activités référé-

rentielles, qui sont de notre propre fait, et sensibles aux contextes de nos différentes descriptions, dépicions ou catégorisations, et aux engagements que nous prenons par ces différentes opérations de symbolisation. Il s'agit d'un programme d'internalisation de la normativité, que dans l'introduction nous avons caractérisé comme une forme d'anthropologisation de la nécessité. La solution proposée à l'énigme de l'induction, et par suite l'extension à toutes nos activités symboliques du critère de projectibilité, montre comment une normativité se constitue à même notre pratique et se manifeste dans cette pratique. La notion d'implantation fournit une traduction logique de la fonction normative dévolue à nos pratiques.

Maintenant, quel avantage la théorie des symboles de Goodman possède par rapport à une position explicitement réaliste, qui adosserait directement la normativité du langage, au monde extérieur ? Pourquoi ne pas chercher directement à justifier nos références, en considérant la façon dont ces références s'accrochent à la Réalité même ? Il en va bien sûr de ce qu'on considère comme une explication simple en philosophie, et à cet égard il faut rappeler que le programme hyper-extensionnel de Goodman s'inscrit dans une démarche nominaliste. Nous pouvons déjà trouver impressionnant que la théorie des symboles de Goodman parvienne à expliquer comment se déterminent nos références, en ne présupposant rien de la Réalité elle-même. Cependant, le goût de Goodman pour les paysages désertiques (qui donc ne présupposent aucune chose, propriété, ordre du monde, causalité, possibilia, mondes possibles) n'explique pas seul l'intérêt de cette théorie du fonctionnement symbolique ou de la notion de projectibilité. En effet, nous avons montré que cette théorie des symboles était très attentive au réel – mais c'est là autre chose que la Réalité – à la variabilité de nos usages, à l'ouverture de nos concepts et à la pluralité de nos catégorisations. Comme l'a démontré Catherine Elgin, le programme extensionnaliste goodmanien possède l'avantage de tenir compte, d'une manière qui est inédite<sup>1135</sup>, de la sensibilité au contexte de nos différentes fonctions référentielles et opérations de symbolisation. Sans doute n'est-ce pas vrai de toutes les formes de réalisme sémantique ou métaphysique, dont beaucoup présupposent une caractérisation atemporelle et universelle de la vérité.

Plus profondément encore, nous pensons qu'une telle philosophie, en considé-

---

1135. Ne reposant pas simplement sur la découverte du phénomène de l'indexicalité.

ration de ces réticences mêmes, a un intérêt pour la cognition, s'engageant du côté d'un esprit qui organise et produit le monde, et non du côté d'un monde, supposé indépendant de toute activité cognitive, et auquel l'esprit serait assujéti. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'irréalisme goodmanien, et le déplacement de la réflexion philosophique, de la Réalité aux procès de production de la réalité (*ways of worldmaking*)<sup>1136</sup>. Cet intérêt pour la cognition est inséparable de ce que nous faisons du monde quand nous nous y référons. Ainsi s'éclaire également le sens de la différence entre connaissance et compréhension, à l'œuvre dans la reconception de la philosophie, de l'épistémologie et de l'esthétique que préconisent Goodman et Elgin. Le but de la philosophie, nouvellement entendue, est de favoriser notre compréhension. Or notre cognition est davantage mobilisée lorsque nous produisons à l'essai de nouvelles versions du monde (dans les arts et les sciences, dans une optique constructionnelle), ou essayons de comprendre comment fonctionnent les versions correctes que nous utilisons, que lorsque nous faisons la liste des croyances certaines que nous avons à propos de la Réalité. Non seulement la théorie des symboles nous offre de comprendre pourquoi il se fait que ce sont certaines catégorisations du monde seulement qui fonctionnent, mais elle offre de comprendre comment l'esprit est impliqué à chaque fois dans cette réussite. Réfléchissant cela, la philosophie s'identifie elle-même à une activité cognitive.

---

1136. Évidemment ce déplacement de la réflexion philosophie ne signifie pas qu'il faille adhérer à une thèse radicalement idéaliste. Nous ne pensons pas que le monde n'existe pas. Plus encore, nous avons essayé de montrer que la théorie des symboles de Goodman n'implique jamais une telle conclusion.

# Bibliographie

Abel, Günter, et Conant, James, *Rethinking epistemology*, Berlin, De Gruyter, 2012 (Berlin studies in knowledge research).

Alberti, Leon Battista, *De la peinture*, Paris, Macula/Dédale, 1992.

Arnheim, Rudolf, *Art and visual perception : a psychology of the creative eye the new version*, Berkeley Los Angeles London, University of California press, 1982.

Austin, John Langshaw, *Ecrits philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1994 (La couleur des idées).

Austin, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éd. du Seuil, 1970 (L'ordre philosophique).

Bachelard, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1934.

Bandini, Aude, « Les racines du « donné » : le débat pré-sellarsien », *Les études philosophiques*, n°103, 2012.

Beardsley, Monroe C., « Problèmes anciens, nouvelles perspectives » in Cometti, Jean-Pierre, Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *Esthétique contemporaine : art, représentation et fiction*, Paris, J. Vrin, 2005 (Textes clés)

Beebe, Helen et Sabbarton-Leary, Nigel, *The semantics and metaphysics of natural kinds*, New York London, Routledge, 2010 (Routledge studies in metaphysics 1).

Bell, David, « The Art of Judgment », *Mind*, New series, vol. 96, n°382, 1987.

Benoist, Jocelyn, *Le bruit du sensible*, Paris, les Éd. du Cerf, 2013.

Benoist, Jocelyn, *Éléments de philosophie réaliste : réflexions sur ce que l'on a*, Paris, J. Vrin, 2011 (Moments philosophiques).



Benoist, Jocelyn, *Concepts : introduction à l'analyse*, Paris, les Éd. du Cerf, 2010 (Passages).

Benoist, Jocelyn, *Sens et sensibilité : l'intentionnalité en contexte*, vol. 1, Paris, les Éd. du Cerf, 2009 (Passages).

Benoist, Jocelyn, « Appliquer ses concepts », in *Kant*, Paris, Le Cerf, 2008 (Les cahiers d'histoire de la philosophie).

Benoist, Jocelyn, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de Philosophie*, no. 4, décembre 2007, pp. 559-578.

Benoist, Jocelyn, *Les limites de l'intentionnalité : recherches phénoménologiques et analytiques*, Paris, J. Vrin, 2005 (Problèmes et controverses).

Benoist, Jocelyn, « Le naturalisme, avec ou sans le scepticisme ? », *Revue de métaphysique et de morale*, no. 2, juin 2003, pp. 127-144.

Benoist, Jocelyn et Merlini, F., *Spatialité et historicité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, 2002 (Problèmes et controverses).

Benoist, Jocelyn, *Représentations sans objet : Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

Benton, Tim et Benton, Charlotte, dir., *Form and Function : A Source Book for the History of Architecture and Design 1890-1930*, London, Open University Press, 1975.

Bergmann, Gustav, *The Metaphysics of Logical Positivism*, Westport, Connecticut, 1954.

Blanc-Menon, Laure, *La question du réalisme en peinture. Approches contemporaines*, Paris, Vrin, 2009.

Block, Ned, « The Photographic Fallacy », *Noûs*, vol. 17, no. 4, novembre 1983, pp. 651-661.

Boghossian, Paul, *La peur du savoir : sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Marseille, Agone, 2009 (Banc d'essais).

Bonnet, Christian. et Wagner, Pierre., *L'âge d'or de l'empirisme logique : Vienne, Berlin, Prague, 1929-1936 : textes de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, 2006 (Bibliothèque de philosophie).

Borgès, J.-L., *L'auteur et autres textes*, Paris, Gallimard, 1982 (L'Imaginaire).

- Bouveresse, Jacques, *Essais*, 1-6, Marseille, Agône, 2000-2011.
- Bouveresse, Jacques, « Que veut dire *faire la même chose* ? », *Archives de philosophie*, 2001/3.
- Bouveresse, Jacques, *Fait, fiction et diction*, in *Les Cahiers du Musée d'Art Moderne*, n°41 « Nelson Goodman et les langages de l'art », 1992.
- Bouveresse, Jacques, *La force de la règle*, Paris, Éd. de Minuit, 1987.
- Bruner, Jerome S. et Anglin, Jeremy M., *Beyond the information given ; studies in the psychology of knowing*, New York, Norton, 1973.
- Bruner, Jerome S., *Actual minds, possible worlds*, Cambridge Mass London, Harvard Univ. Press, 1986.
- Bruner, Jerome S., *Logique et perception*, Paris, Presses universitaires de France, 1958 (Bibliothèque scientifique internationale 6).
- Carlson, Allen, *Aesthetics and the Environment*, London, Routledge, 2000.
- Carnap, Rudolf, *La construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2002 (Mathésis).
- Carnap, Rudolf, *Signification et nécessité : une recherche en sémantique et en logique modale*, Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque de philosophie).
- Carnap, Rudolf, *Logical foundations of probability*, Chicago, University of Chicago Press, 1950.
- Carnap, Rudolf, « On the Application of Inductive Logic », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 8, no. 1, septembre 1947, p. 133.
- Carnap, Rudolf, *The logical syntax of language*, London, Kegan Paul, Brace, 1937.
- Carnap, Rudolf et al., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits : Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, Paris, J. Vrin, 2010 (Bibliothèque des textes philosophiques).
- Cassirer, Ernst, *Philosophie des formes symboliques*, Paris, Éd. de Minuit, 1972.
- Cavell, Stanley, *Dire et vouloir dire : livre d'essais*, Paris, Éditions du Cerf, 2009 (Passages).
- Cavell, Stanley, *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?*, Paris, Gallimard, 2009.
- Cavell, Stanley, *Un ton pour la philosophie : moments d'une autobiographie*, Paris,

Bayard, 2003.

Cavell, Stanley, *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, Paris, Éd. du Seuil, 1996 (L'ordre philosophique).

Cavell, Stanley, *A la recherche du bonheur : Hollywood et la comédie du remariage*, Paris, Cahiers du cinéma, 1993 (Collection essais).

Chauvier, Stéphane, « Le déversoir modal », *Klesis*, Revue Philosophique – La philosophie de David Lewis, no. 24, 2012.

Chauvier, Stéphane, *Le sens du possible*, Paris, Vrin, 2010.

Chauvier, Stéphane, « La valse des étiquettes et la chose en soi », *Les cahiers de philosophie de l'Université de Caen*, no. 31-32, 1997-98.

Chauviré, Christiane, « Vérifier ou falsifier : De Peirce à Popper », *Les Études philosophiques*, 1981, pp.257-278.

Chauviré, Christiane, Ogien, Albert et Quéré, Louis, dir., *Dynamiques de l'erreur*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2009 (Raisons pratiques 19).

Cohnitz, Daniel et Rossberg, Marcus, *Nelson Goodman*, Chesham, Bucks, Acumen, 2006 (Philosophy now).

Cometti, Jean-Pierre, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, 2016 (NRF essais).

Cometti, Jean-Pierre, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, 2010 (Folio 535).

Cometti, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, no. 3, 2000, pp. 237-243.

Cometti, Jean-Pierre, Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *Esthétique contemporaine : art, représentation et fiction*, Paris, J. Vrin, 2005 (Textes clés).

Conant, James, « Two Varieties of Skepticism », in *Varieties of Skepticism, Essays after Kant, Wittgenstein and Cavell*, Berlin, De Gruyter, 2014.

Creath, R. (ed.), *Rudolf Carnap and the Legacy of Logical Empiricism*, Springer, Dordrecht Heidelberg New-York, 2012

Creath, R. (ed.), *Dear Carnap, Dear Van : the Quine-Carnap correspondence and Related Work*, Berkeley, University of California Press, 1990.

- Davidson, Donald, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, J. Chambon, 1993 (Rayon philo).
- Deleuze, Gilles, *Empirisme et subjectivité : essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Épiméthée).
- Diamond, Cora, *L'esprit réaliste : Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.
- Dokic, Jerome & Egré, Paul, « L'identité des qualia et le critère de Goodman », à paraître ([http://paulegre.free.fr/Papers/goodman\\_de1.pdf](http://paulegre.free.fr/Papers/goodman_de1.pdf)).
- Domenach, Elise, « Naturalisme et Scepticisme chez Cavell, Mc Dowell et Strawson », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 38, no. 2, 2003.
- Douglas, Mary et Hull, David L., dir., *How classification works : Nelson Goodman among the social sciences*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992.
- Dretske, Fred I., *Knowledge and the flow of information*, Stanford (Calif.), Center for the Study of Language and Information Publications (CSLI), 1999 (The David Hume series of philosophy and cognitive sciences reissues).
- Dummett, Michael, *Philosophie de la logique*, Paris, 1991.
- Dürer, Albrecht, *Géométrie*, Paris, Seuil, 1995 (Sources du savoir).
- Edgerton Jr., S. Y., *The Heritage of Giotto's Geometry*, Cornell, Cornell University Press, 1991.
- Elgin, Catherine Z., « Making manifest : the role of exemplification in the Sciences and in the Arts », *Principia : an International Journal of Epistemology*, 2011.
- Elgin, Catherine Z., « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, vol. 2, 1997, pp. 89-104.
- Elgin, Catherine Z., *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, vol. 1-4, New York London, Garland Publishing, 1997.
- Elgin, Catherine Z., *Considered judgment*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1996.
- Elgin, Catherine Z., « Scheffler's Symbols », *Synthese*, vol. 94, no. 1, janvier 1993, pp. 3-12.
- Elgin, Catherine Z., *With reference to reference*, Indianapolis, Hackett, 1983.

- Engel, Pascal, *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989 (NRF essais).
- Ernst, Gerhard, Steinbrenner, Jakob. et Scholz, Oliver R., *From logic to art : themes from Nelson Goodman*, Frankfurt, Ontos-Verlag, 2009 (Philosophische Forschung).
- Feyerabend, Paul *et al.*, *De Vienne à Cambridge : l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours essais de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, 1980 (Bibliothèque des sciences humaines 67).
- Frege, Gottlob, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1994 (Points 296).
- Frege, Gottlob *et al.*, *Nachgelassene Schriften*, Hamburg, F. Meiner, 1983 (Nachgelassene Schriften und Wissenschaftlicher Briefwechsel).
- Friedlander, Eli, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.) London (GB), Harvard University Press, 2001.
- Friedman, Michael, « Carnap's Aufbau Reconsidered », *Noûs*, 1987.
- Gabriel, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas*, Paris, JC Lattès, 2014 (biblio essais).
- Garfinkel, Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2007 (Quadrige).
- Genette, Gérard, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éd. du Seuil, 2010 (Collection Poétique).
- Genette, Gérard, *Fiction et diction Précédé de Introduction à l'architecte*, Paris, Éd. du Seuil, 2004 (Points).
- Gibson, James Jerome, *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Éd. Dehors, 2014.
- Gibson, James Jerome, « Pictures, Perspective, and Perception. », *Daedalus*, vol. 89, 1960, pp. 216-227.
- Gombrich, Ernst Hans, *The Image and the Eye*, Oxford, Phaidon, 1982.
- Gombrich, Ernst Hans, *L'Art et l'illusion : psychologie de la représentation picturale*, Paris, Gallimard, 1971 (Bibliothèque des sciences humaines 93).
- Goodman, Nelson, *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles*, vol. 1, Paris, A. Fayard-Pluriel, 2011 (Pluriel).

- Goodman, Nelson, *L'art en théorie et en action*, Paris, Gallimard, 2009 (Folio).
- Goodman, Nelson, *Manières de faire des mondes*, vol. 1, Paris, Gallimard, 2006 (Folio).
- Goodman, Nelson, *La structure de l'apparence*, Paris, J. Vrin, 2004 (Analyse et philosophie).
- Goodman, Nelson, *Faits, fictions et prédictions*, Paris, Éd. de Minuit, 1985 (Propositions).
- Goodman, Nelson, *Of mind and other matters*, Cambridge, Harvard university press, 1984.
- Goodman, Nelson, « Routes of Reference », *Critical Inquiry*, vol. 8, no. 1, 1981, pp. 121-132.
- Goodman, Nelson, « Replies », *Erkenntnis*, vol. 12, 1978.
- Goodman, Nelson, *Problems and projects*, Indianapolis (Ind.), Bobbs-Merrill, 1972.
- Goodman, Nelson, « Safety, Strength, Simplicity », *Philosophy of Science*, vol. 28, no. 2, avril 1961, p. 150.
- Goodman, Nelson, « A query on confirmation. The journal of philosophy, vol. 43 (1946), pp. 383-385. », *The Journal of Symbolic Logic*, vol. 11, no. 03, septembre 1946, p. 81.
- Goodman, Nelson et Elgin, Catherine Z., *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.
- Goodman, Nelson et Elgin, Catherine Z., *Esthétique et connaissance : pour changer de sujet*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1990 (Tiré à part).
- Gustafsson, Martin et Sørli, Richard, dir., *The Philosophy of J. L. Austin*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- Hacking, Ian, *Historical ontology*, Cambridge (Mass.) London (GB), Harvard University Press, 2002.
- Hacking, Ian, *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris, Éd. la Découverte, 2001 (Textes à l'appui).
- Hacking, Ian, *Le plus pur nominalisme : l'énigme de Goodman « vleu » et usages de « vleu »*, Combas, Éd. de l'éclat, 1993 (Tiré à part).

- Hacking, Ian, « A tradition of natural kinds », *Philosophical Studies* 61 (1-2), 1991, pp.109-126.
- Hacking, Ian, *Concevoir et expérimenter : thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, Paris, C. Bourgois, 1989 (Épistémè essais).
- Halimi, Brice, « Boa Constructeur », *Critique*, no. 666, 2002, pp. 896-912.
- Harman, Gilbert H., « The inference to the best explanation », *The Philosophical Review*, vol. 74 no.1, 1965.
- Hempel, Carl Gustav (1905-1997), *Aspects of scientific explanation : and other essays in the philosophy of science*, 1965.
- Hirsch, Eli, *Dividing reality*, New York, Oxford University Press, 1993.
- Hopengart, Ch. et Baumgartner, M., *Paul Klee, Vie et Œuvre*, Paris, Hazan, 2012.
- Hume, David, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2008.
- Hume, David, *Traité de la nature humaine*, Paris, Flammarion, 1999.
- Jacob, Pierre, *L'empirisme logique : ses antécédents, ses critiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- James, William, *Philosophie de l'expérience : un univers pluraliste*, Paris, Le Seul, 2007 (Les empêcheurs de penser en rond).
- James, William, *Le pragmatisme : un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Paris, Flammarion, 2007 (Champs 759).
- Johansson, Gunnar, « Spatial constancy and movement perception », in Epstein, W, dir., *Stability and constancy in visual perception*, New York, Wiley, 1977.
- Jones, Rebecca K., Reed, Edward S. et Hagen, Margaret A., « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures », *Erkenntnis* (1975-), vol. 15, no. 1, 1980, pp. 55-64.
- Kant, Emmanuel, *Anthropologie au point de vue pragmatique*, Paris, Vrin, 2008.
- Kant, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- Kistler, Max, et Gnassounou, Bruno, *Les dispositions en philosophie et dans les sciences*, Paris, CNRS éditions, 2006.

- Klee, Paul, *Théorie de l'art moderne*, Paris, Denoël, 1964.
- Kolers, Paul. A., *Aspects of Motion Perception*, Oxford, 1972.
- Kripke, Saul A., *Règles et langage privé : introduction au paradoxe de Wittgenstein*, Paris, Éd. du Seuil, 1996 (L'Ordre philosophique).
- Kripke, Saul A., *La logique des noms propres*, Paris, Éd. de Minuit, 1982 (Propositions 6).
- Kuhn, Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2008 (Champs 791).
- Kuhn, Thomas Samuel, *La tension essentielle : tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard, 1990 (Bibliothèque des sciences humaines).
- Kuhn, Thomas Samuel, « What are scientific revolution? », *Center for Cognitive Science, Occasional Paper*, vol. 18, no. 18, 1981.
- Lahire, Bernard, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998 (Collection Essais & Recherches).
- Lakatos, Imre, *Histoire et méthodologie des sciences : programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, 1994.
- Lampe, Angela, dir., *Paul Klee. L'ironie à l'œuvre*, Paris, 2016.
- Langer, Susanne, K., *Philosophy in a New Key*, New York, Penguin Books, 1942.
- Latour Bruno et Woolgar David., *La vie de laboratoire*, Paris, La découverte, 2005.
- Laugier, Sandra, *Wittgenstein : les sens de l'usage*, Paris, J. Vrin, 2009 (Moments philosophiques).
- Laugier, Sandra et Al-Saleh, Christophe, dir., *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, vol. 1, Hildesheim, G. Olms, 2011 (Europaea memoria 88).
- Laugier, Sandra. et Barberousse, Anouk., *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2001 (Problèmes et controverses,).
- Le Jallé, Éléonore, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 2014.
- Leroux, Emmanuel, *Le pragmatisme américain et anglais : étude historique et critique*, Paris, Alcan, 1922.
- Levinson, Jerrold, *Music, Art and Metaphysics*, Ithaca, Cornell UP, 1990.



Lewis, Clarence Irving, *Collected papers.*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 1970.

Lewis, Clarence Irving, *Mind and the world-order, outline of a theory of knowledge.* Clarence Irving Lewis, New York, Dover publications, 1956.

Lewis, Clarence Irving, *An analysis of knowledge and valuation*, La Salle (Ill.), Open Court, 1946 (The Paul Carus lectures 7).

Lewis, David Kellogg, *De la pluralité des mondes*, Paris Tel-Aviv, Éditions de l'éclat, 2007 (Tiré à part).

Lewis, David Kellogg *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 1973 (Library of philosophy and logic).

Lewis, David Kellogg, « Elusive Knowledge », *Australian Journal of Philosophy*, vol. 74 :4, 1996, pp. 549-567.

Lewis, David Kellogg, *Philosophical papers*, New York Oxford, Oxford university press, 1983-1986.

Lewis, David Kellogg, « New Work for a theory of universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 61 :4, 1981, pp. 343-377.

Lopès, Dominic, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014 (Aesthetica).

Lopès, Dominic, « Le réalisme iconique », in *Esthétique Contemporaine*, Paris, Vrin, 2005, pp. 293-316 (Textes clés).

Macfarlane, John, « Relativism and Disagreement », *Philosophical Studies* no.132, 2007, pp. 17-31.

Malherbe, Michel, *Kant ou Hume ou La raison et le sensible*, Paris, J. Vrin, 1980 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).

McCormick, Peter, *Starmaking : realism, anti-realism, and irrealism*, Cambridge, Mass., Etats-Unis, MIT Press, 1996.

Meillassoux, Quentin, *Après la finitude : essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Éd. du Seuil, 2005 (L'Ordre philosophique).

Misak, C. J., *The American pragmatists*, Oxford, Oxford University Press, 2013 (Oxford history of philosophy).

Misak, C. J., *Truth and the End of Inquiry*, « A peircean account of truth » Oxford,

Clarendon Press, 2004 (Oxford Philosophical Monographs).

Mitchell, W. J. Thomas, « Irrealism, and Ideology : A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, no. 1, 1991, pp. 23-35.

Morizot, Jacques, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, J. Vrin, 2012 (Essais d'art et de philosophie).

Morizot, Jacques et Pouivet, Roger, *La philosophie de Nelson Goodman. Repères*, Paris, Vrin, 2011.

Morizot, Jacques, « Phenomenalism in Epistemology, Physicalism in Aesthetics », *Principia*, 15/3, 2011.

Nanay, Bence, « Three ways of resisting essentialism about natural kind », in J.K Campbell and M. H. Slaters (éd), *Carving Nature at its Joints. Topics in Contemporary Philosophy*, vol. 8, Cambridge, MIT press, 2011, pp. 175-197.

Narboux, Jean-Philippe, « Absorption et Picturalité », in *Wittgenstein*, Paris, les Éd. du Cerf, 2012.

Narboux, Jean-Philippe, « There's many a slip between cup and lip », in Gustafsson, Martin et Sørli, Richard, *The Philosophy of J. L. Austin*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

Narboux, Jean-Philippe, « Incommensurabilité et exemplarité. Aliénation et problème des universaux. », *Archives de Philosophie*, vol. 66, no. 2003/4, 2003, pp. 437-447.

Narboux, Jean-Philippe, « Construction : abstraction ou schématisation ? » in Laugier, Sandra. et Barberousse, Anouk., *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, J. Vrin, 2001 (Problèmes et controverses).

Nef, Frédéric, « Survenance humienne, physique et métaphysique : Disposition, structure et connexion », *Klesis*, vol. 24, 2012.

Nef, Frédéric et Vernant, Denis, *Le formalisme en question : le tournant des années trente [actes du colloque de Saint-Malo du 7 au 9 avril 1994]*, Paris, J. Vrin, 1998 (Problèmes et controverses).

Panofsky, Erwin, *La perspective comme forme symbolique : et autres essais*, Paris, Les éditions de minuit, 1975 (Le Sens commun).

Pavel, Thomas, « Convention et représentation », *Littérature*, n°57, 1985, pp. 31-47.

Peirce, Charles S. et Buchler, Justus, *Philosophical writings of Peirce.*, New York, Dover, 1955.

Piaget, Jean *et al.*, dir., *Théories du langage, théories de l'apprentissage : le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.

Polanyi, Michael, « The Logic of Tacit Inference », *Philosophy*, vol. 41, no. 155, janvier 1966, pp. 1-18.

Popper, Karl Raimund, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973 (Bibliothèque scientifique 12).

Pouivet, Roger, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010 (Essais d'art et de philosophie).

Pouivet, Roger, « L'irréalisme : deux réticences », *Philosophia Scientia*, vol. 2, no. 2, 1997, pp. 179-195.

Pouivet, Roger, *Esthétique et logique*, Bruxelles, Mardaga, 1996.

Pouivet, Roger, *Lire Goodman : les voies de la référence*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1992 (Lire les philosophies 1).

Pouivet, Roger, Morizot, Jacques et Cometti, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

Pritchard, R. M, Heron, W et Hebb, D. O, « Visual Perception Approached by the Method of Stabilized Images », *Canadian Journal of Psychology*, vol. 14, 1960, pp. 67-77.

Proust, Joëlle, *Questions de forme : logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.

Putnam, Hilary Whitehall, *L'éthique sans ontologie*, Paris, Cerf, 2013 (Passages).

Putnam, Hilary Whitehall, *Le réalisme à visage humain*, Paris, Gallimard, 2011 (Tel).

Putnam, Hilary Whitehal, *Représentation et réalité*, Paris, Gallimard, 1990 (NRF essais)

Putnam, Hilary Whitehall, *Raison, vérité et histoire*, Paris, Édition de Minuit, 1984 (Propositions 9).

Putnam, Hilary Whitehall, *Mind, language and reality*, Cambridge London New York, Cambridge University press, 1975.

- Quine, Willard Van Orman, *Les voies du paradoxe et autres essais*, Paris, Vrin, 2011 (Bibliothèques des textes philosophiques).
- Quine, Willard Van Orman, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris, Aubier-Montaigne, 2008 (Aubier Philosophie).
- Quine, Willard Van Orman, *From stimulus to science*, London, Harvard University Press, 1995.
- Quine, Willard Van Orman, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977 (Nouvelle bibliothèque scientifique).
- Quine, Willard Van Orman, *The web of belief*, New York, Random House, 1970.
- Quine, Willard Van Orman, « Main Trends in Recent Philosophy : Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, no. 1, janvier 1951, pp. 20-43.
- Raggio A, R, « Family resemblance predicates – Modalités et réductionnisme », in *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1970.
- Rauzy, Jean-Baptiste, « Zu meiner Überraschung. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 », à paraître.
- Rauzy, Jean-Baptiste, « Les illusions représentationnelles », *Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2005.
- Rawls, John, *Théorie de la Justice*, Paris, Le Seuil, 2009 (Points).
- Rawls, John, « Kantian constructivism in moral theory », *Journal of Philosophy*, Vol.77 no.9, 1980.
- Read, Rupert J., *Practices without foundations ? sceptical readings of Wittgenstein and Goodman : an investigation into the description and justification of induction and meaning at the intersection of Kripke's « Wittgenstein on rules and private language » and Goodman's « Fact, fiction and forecast »*, Ann Arbor, Mich, UMI, 1997.
- Read, Rupert J. et Richman, Kenneth A., *The new Hume debate*, London New-York, Routledge, 2007.
- Ricœur, Paul, *Lectures I, Autour du politique*, Paris, Éd. du Seuil, 1999 (Points).
- Ricœur, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Éd. du Seuil, 1997 (Points).
- Ricœur, Paul, *Philosophie de la volonté, Tome 1 : Le volontaire et l'involontaire*,

Paris, Aubier, 1950.

Rodriguez-Pereyra, Gonzalo, *Resemblance Nominalism : A Solution of the Problem of Universals*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

Rodriguez-Pereyra, Gonzalo, « Resemblance Nominalism and the Imperfect Community », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 59, no.4, 1999.

Rosen, Charles, Zerner, Henri et Demange, Odile, *Romantisme et réalisme : mythes de l'art du XIXe siècle*, Paris, A. Michel, 1986.

Rudner, Richard S. et Scheffler, Israel, *Logic & art : essays in honor of Nelson Goodman*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.

Russell, Bertrand, *Histoire de la philosophie occidentale : en relation avec les événements politiques et sociaux de l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Les Belles lettres, 2011 (Le goût des idées).

Russell, Bertrand, *La méthode scientifique en philosophie : notre connaissance du monde extérieur*, Paris, Payot, 2002.

Russell, Bertrand, *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989.

Sartre, Jean-Paul, *Saint Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952.

Sartwell, Crispin, « What Pictorial Realism Is », *The British Journal of Aesthetics*, no. 34, 1994, pp. 2-12.

Schaeffer, Jean-Marie, *Les célibataires de l'art*, Paris, Gallimard, 1996 (NRF essais).

Scheffler, Israel, « A Plea for Plurealism », *Erkenntnis (1975-)*, vol. 52, no. 2, janvier 2000, pp. 161-173.

Scheffler, Israel, *Symbolic worlds : art, science, language, ritual*, Cambridge, Cambridge university press, 1997.

Scheffler, Israel, *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language.*, London, Boston and Henley, Routledge and Kegan Paul, 1979.

Scheffler, Israel, *Four pragmatists*, New York, Humanity Press, 1974.

Scheffler, Israel, « An Inscriptional Approach to Indirect Quotation », *Analysis*, 1954.

- Scheffler, Israel, « On Justification and Commitment », *The Journal of Philosophy*, vol. 51, no. 6, 1954, pp. 180-90.
- Scheffler, Israel (1923-), *Anatomie de la science : étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, 1966.
- Schiller, F. C. S., « Axioms as Postulates ». *Philosophical essays by eight members of The University of Oxford*, ed. Sturt H., London, MacMillan, 1902.
- Schilpp, Paul Arthur, *The philosophy of Rudolf Carnap.*, La Salle, Ill., Open Court, 1963.
- Schlick, Moritz, *Forme et Contenu : une introduction à la pensée philosophique*, Marseille, Agône, 2003 (Banc d'Essais).
- Schwartz, Robert, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », in Gabbay, Dove M., Hartmann, Stephan et Woods, John, dir., *Handbook of the History of Logic*, 2009.
- Schwartz, Robert, *Visual Version*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2006.
- Schwartz, Robert, « The Power of Picture », *The Journal of Philosophy*, vol. 82, no. 12, 1985, pp. 711-720.
- Searle, John Rogers, *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1998 (NRF essais).
- Seibt, Johanna, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, no. 3, 1997, pp. 305-348.
- Sellars Wilfrid, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Paris-Tel-Aviv, L'Éclat, 1992.
- Sider, Theodore, *Writing the Book of the World*, Oxford University Press, New York, 2011
- Stalker, Douglas Frank, *Grue ! : the new riddle of induction*, Chicago, Open Court, 1994.
- Stern, Robert A. M., *Architecture on the edge of postmodernism, Collected Essays 1964-1988*, New Haven and London, Yale University Press, 2009.
- Stroud, Barry, *Hume*, London, Routledge, 1977.
- Textor, Mark, « Samples as symbols », *Ratio (nec series)*, no. 3, 2008.
- Thomas-Fogiel, Isabelle, *Le lieu de l'universel, Impasses du réalisme dans la phi-*

- osophie contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, 2015 (L'ordre philosophique).
- Tiercelin, Claudine, *Le ciment des choses : petit traité de métaphysique scientifique réaliste*, Paris, Ithaque, 2011 (Collection Science & Métaphysique).
- Trilling, Julia, « Architecture as Politics », *Atlantic Monthly*, 1985.
- Van Inwagen, Peter, *Metaphysics*, 3rd ed, Boulders, Westview Press, 1993.
- Vax, Louis, *L'empirisme logique : de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, Presses universitaires de France, 1970 (Sup 93).
- Vuillemin, Jules, *La logique et le monde sensible : étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, 1971 (Nouvelle bibliothèque scientifique).
- Wahl, Jean, *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Le Seuil, 2005, (Les empêcheurs de penser en rond).
- Waismann, Friedrich, « La vérifiabilité », in *Philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2004, pp. 325-360 (Textes clés).
- Wartofsky, Marx W., « Rules and representation : The virtues of constancy and fidelity put in perspective », *Erkenntnis*, vol. 12, , 1978, pp. 17-36.
- White, Morton, *Une philosophie de la culture*, Paris, Vrin, 2006.
- White, Roger, « Explanation as a guide to induction », *Philosophers' Imprint*, vol. 5, no.2, Michigan Publishing, 2005.
- Wiesing, Lambert, *La visibilité de l'image*, « Histoire et perspective de l'esthétique formelle », Paris, Vrin, 2014 (Essais d'art et de philosophie).
- Wittgenstein, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005 (Bibliothèque de philosophie).
- Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001 (Collection Tel 311).
- Wittgenstein, Ludwig, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse suivies de Conférence sur l'éthique*, Paris, Gallimard, 1992 (Folio 190).
- Wollheim, Richard, *Painting as an Art*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1987.

## Ouvrages collectifs

*Probing into Reconceptions*, Kluwer Academic Publishers, 1993.

*Actes du colloque international Nelson Goodman* Pont-à-Mousson, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1997.

Kester-Haeusler-Stiftung, *Symbole, Systeme, Welten : Studien zur Philosophie Nelson Goodmans*, Heidelberg, Synchron, 2005 (Philosophische Impulse).